

# SÉI SHŌNAGON'

## SON TEMPS ET SON ŒUVRE

(Une Femme de Lettres de l'Ancien Japon)

---

THÈSE PRINCIPALE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

**ANDRÉ BEAUJARD**

Elève diplômé de l'Ecole des Langues Orientales

---



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

G.-P. MAISONNEUVE

32, rue de Grenelle et 33, rue Saint-Guillaume

1934



# **SÉI SHŌNAGON'**

**Son Temps et son Œuvre**



---

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays — Copyright by G.-P. Maisonneuve 1934

---



# SÊI SHŌNAGON'

## SON TEMPS ET SON ŒUVRE

(Une Femme de Lettres de l'Ancien Japon)

---

THÈSE PRINCIPALE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

**ANDRÉ BEAUJARD**

Elève diplômé de l'Ecole des Langues Orientales

---



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

G.-P. MAISONNEUVE

32, rue de Grenelle et 33, rue Saint-Guillaume

---

1934



*A MON MAITRE*

MONSIEUR MICHEL REVON

ANCIEN PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT DE TŌKYŌ,  
ANCIEN CONSEILLER-LÉGISTE DU GOUVERNEMENT JAPONAIS,  
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS,

*HOMMAGE DE RESPECTUEUSE  
GRATITUDE.*





## INTRODUCTION (1)

Parmi les fleurs que les écrivains japonais de l'époque classique ont fait naître sous leur pinceau, deux surtout attirent les regards. L'une est le « Roman de Ghén'ji », composé par la dame d'honneur Mouraçaki Shikibou au temps de l'empereur Itchijō, soixante-sixième dans la longue liste des souverains du Japon ; l'autre, apparue (2) sans doute quelques années avant sa rivale, est l'œuvre de Sēi Shōnagon', dame du Palais qui servit l'impératrice Sadako, principale épouse de cet empereur.

Sous le titre « Les Notes de chevet de Sēi Shōnagon' », j'ai essayé de donner, d'autre part, une traduction du second ouvrage, auquel est consacrée la présente étude.

Les « Notes de chevet » furent écrites dans la dernière décade du x<sup>e</sup> siècle, et peut-être aussi dans les premières années du xi<sup>e</sup>. Comme on le voit, la période qu'on appelle d'ordinaire l'âge classique de la littérature japonaise est loin de coïncider avec celle qui porte le même nom dans l'histoire des lettres françaises. Elle lui est antérieure de plus de six siècles, et, s'il songe à cette antiquité et à l'état peu florissant dans lequel se trouvait l'Europe pendant les années qui précédèrent ou suivirent l'an mille, le lecteur qui se penchait avec curiosité sur les « Notes de chevet » se sent pris d'une certaine admiration.

On trouve, dans ces « Notes », un pêle-mêle de réflexions et de critiques, de portraits et de tableaux, de récits plus ou moins étendus, le tout jeté sur le papier au hasard du pinceau.

L'ouvrage a des charmes nombreux, et suivant le point de vue sous lequel on l'examine, on préfère l'un ou l'autre des chapitres ; mais, d'une manière générale, on peut dire que le texte est encom-

(1) REMARQUES : a) Les lettres N. C. désignent mon essai de traduction des « Notes de chevet ».

b) Quand il rencontrera des tournures comme « la dixième page des Notes » ou « Sēi parle, à la page 30 de son ouvrage », le lecteur comprendra que ce sont là des formes abrégées, employées à propos de passages du *Makoura no sōshi* (titre japonais des « Notes ») dont la traduction est donnée à la page 10, ou à la page 30, de cet essai.

(2) Au moins en partie. Voir p. 204.



bré de jeux de mots et d'allusions, souvent obscures, à des faits connus seulement de Séi et de son entourage.

Il en résulte que ce texte est peu abordable, même pour un Japonais lettré. Aussi l'ouvrage de Séi Shōnagon' est-il, parmi les écrits de l'ancienne littérature, l'un des plus difficiles à comprendre et, naturellement, à traduire. Les auteurs européens sont d'accord, sur ce point, avec les meilleurs érudits nippons (1). Je n'ignorais donc pas, en commençant d'étudier les « Notes de chevet », les difficultés que j'allais rencontrer, et l'on aurait tort de rappeler, à propos de mon essai, que, comme les Japonais ont coutume de dire, « l'aveugle ne craint pas le serpent (2). » Je savais, avant de m'y engager, que le chemin où j'allais m'aventurer était fertile en ronces. Je ne me suis jamais flatté, du reste, d'éviter les épines, et si j'ai entrepris de traduire et d'expliquer les « Notes » de Séi, plutôt qu'un autre ouvrage d'une lecture moins ardue, c'est surtout en raison de l'abondance relative des sources auxquelles je pouvais puiser.

Pour l'historien des mœurs, les « Notes de chevet » ont sur le « Roman de Ghén'ji » l'avantage que possèdent des mémoires sur une œuvre d'imagination, et comme le mérite purement littéraire des premières est comparable à celui du livre de Mouraçaki Shikibou, on ne peut guère douter de l'importance qu'il faut leur accorder.

Aussi bien, quelques auteurs, plus compétents que moi, ont déjà donné des versions des « Notes de chevet » ; ils leur ont consacré des essais dont la valeur, pour être reconnue, n'a pas besoin de mon témoignage. Cependant, les travaux rédigés en diverses langues européennes qui ont paru jusqu'à présent ont tous le grave défaut d'être accompagnés seulement de traductions partielles du texte (3). Or, si peu ordonné qu'il soit, on remarque bientôt, quand on l'examine çà et là, que certains passages en éclairent d'autres. On s'aperçoit d'ailleurs, en même temps, qu'il est toujours possible de critiquer le choix fait par les japonistes, interprètes ou commentateurs, dans le contenu fort varié du *Makoura no sōshi*. Assurément, on a le droit de déclarer : « Pour celui qui désire étudier la vie à l'époque de Héian' (4), telle page est plus instructive que tel long chapitre ;

(1) Aston, *Literature*, p. 117; Florenz, *Litteratur*, p. 223; Revon, *Anthologie*, p. 199, n. 3.

(2) *Mekura hebi wo ojizu* (*mékoura hébi wo ojizou*) (Ehmann, p. 196, proverbe 1821).

(3) Dans l'introduction qui précède l'ouvrage de M<sup>me</sup> Nobouko Kobayashi, M. Adams Beck écrit qu'elle a traduit le *Makoura no sōshi* tout entier (Kobayashi, p. 9). A ma connaissance, la traduction complète dont parle M. Adams Beck n'a pas encore été publiée.

(4) Cf. p. 38.



pour celui qui recherche les descriptions de la nature, c'est telle partie qui est la plus précieuse... » Mais comment évaluer absolument l'intérêt que présentent les divers morceaux ? Il n'est pas jusqu'aux énumérations de montagnes, de pics, de rivières..., auxquelles Séi accorde une large place, qui ne puissent être regardées, par certains observateurs, comme ce qui doit surtout retenir l'attention. Nous verrons, en effet, que ces listes permettent, pour une part, d'apprécier l'érudition de Séi Shōnagon'.

Et puis, les traducteurs ont laissé de côté, avec raison puisqu'ils voulaient borner leur sujet, les passages des « Notes » qui leur paraissaient obscurcis par trop d'allusions diverses, ou dans lesquels il était question de choses et d'idées trop étrangères au lecteur européen.

J'avais donc formé le dessein de traduire tout l'ouvrage de Séi, et, sans en omettre, à moins d'une inadvertance, ni une phrase ni un mot, j'avais commencé d'en établir une version à laquelle j'ajoutais, suivant l'exemple donné par M. Revon (1) dans son *Anthologie*, autant de notes qu'il semblait nécessaire. Las ! Elles s'accumulaient, si abondantes que le texte risquait d'en être étouffé. Voulant alors user d'un procédé qui me permit, au moins en partie, d'éviter les redites, j'ai pensé à entreprendre un deuxième travail, et j'ai projeté d'y dresser un tableau des connaissances indispensables à ceux qui tentent de lire les « Notes de chevet ». J'ai souhaité, pour employer une image usitée en Extrême-Orient, d'en faire une boussole utile à l'explorateur curieux. S'il est averti, avant de la consulter, qu'il ne devra pas toujours, sans doute, s'y fier absolument, il ne se croira pas complètement dispensé, pour se guider, d'observer les astres : je veux dire que le lecteur pourra recourir en toute occasion, pour plus de renseignements et pour plus de sûreté, à des livres que mon essai aura peut-être eu, au moins, le mérite de lui rappeler.

Dans ce travail, je me suis proposé d'étudier brièvement, en suivant un ordre différent de celui que semble annoncer le titre, d'abord le temps de Séi Shōnagon', puis son œuvre, et enfin Séi elle-même. J'avoue d'ailleurs que le plan ainsi défini n'a pas été constamment respecté ; quelques-unes des indications utilisées pour décrire l'époque et presque toutes celles qui ont servi à tracer le portrait de l'auteur ont dû, en effet, être prises dans ses « mémoires » ; de plus, j'ai ordonné mon exposé de telle sorte

(1) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 5.

que chacune des parties fût, autant que possible, expliquée d'avance par les chapitres précédents.

On trouvera, à la fin de cette étude, la liste des ouvrages que j'ai consultés en l'écrivant ; mais je dois noter ici que je n'aurais sans doute jamais achevé ma tâche si je n'avais eu à ma disposition les observations abondantes, d'une érudition sans seconde, jointes par M. Kanéko au texte du *Makoura no sōshi* qu'il a établi et publié (1). Les notes qui accompagnent le texte donné par M. Mizogoutchi (2), dans un volume d'un format moindre, sont naturellement plus succinctes ; mais elles sont judicieuses, et elles m'ont rendu maints services. Malheureusement, pour un Européen, les remarques et les explications des critiques japonais ont souvent besoin d'être elles-mêmes éclairées par d'autres notes. C'est en essayant d'y pourvoir pour certaines (3) d'entre elles que j'ai d'abord préparé mon travail. Je ne doute guère de son imperfection, et je prie d'avance le lecteur d'en excuser les défauts.

---

(1) Kanéko Motoomi, *Makoura no sōshi hyōshakou*.

(2) Mizogoutchi Hakuyō, *Makoura no sōshi. Yakoutchōy*.

(3) Je souligne le mot « certaines ».

## NOTES PRÉLIMINAIRES

### I. NOTATION DES MOTS JAPONAIS, CHINOIS ET SANSKRITS QUI SONT EMPLOYÉS DANS LE PRÉSENT TRAVAIL

J'ai longtemps hésité avant de choisir un système de transcription quelconque. J'aurais pu adopter, pour le japonais, l'orthographe préconisée par la *Rōmajikwai* (Société [pour l'adoption] des lettres latines), qui a l'avantage d'être employée par presque tous les japonistes, et à laquelle je suis moi-même habitué. Pourtant, ce système n'est pas tellement au-dessus de toute critique qu'on doive craindre au besoin de l'abandonner. Il ne remplit pas absolument les conditions essentielles qu'on est en droit d'exiger d'une bonne notation : « un seul signe pour un seul son, un seul son pour un seul signe », et, de plus, il conduit forcément le lecteur non spécialiste à prononcer certains mots d'une façon ridicule.

Encouragé par l'exemple de M. Revon (1), déjà suivi par M. Chamberlain (2), j'ai donc résolu d'employer une transcription fondée sur la prononciation française. D'autre part, comme mon travail devait renfermer, outre des mots japonais, une certaine quantité de termes sanscrits et un plus grand nombre de mots chinois, j'ai pensé qu'il m'était indispensable d'adopter une notation telle qu'on n'eût pas à lire différemment un même signe, ou un même groupe de signes, suivant la langue (3).

Enfin, je me suis rappelé que les indianistes et les sinologues, tout comme les japonistes, avaient l'habitude d'employer des

(1) Voir Revon, *Anthologie*, pp. 6 et 7.

(2) Quand M. Chamberlain s'adresse au public français. Cf. Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, p. 9.

(3) J'ai donc appliqué, au moins approximativement, le principe « un seul son pour un seul signe (ou groupe de signes : *sh*, *tch*, *ou*, *eu*,...) » ; mais en voyant, l'une à côté de l'autre, les transcriptions *kouan'* (du chinois) et *kwan'* (du japonais, ou *Liang* et *Ryō*) on pensera sans doute que j'ai été moins rigoureux quant à la deuxième condition : « un seul signe pour un seul son ». Je n'ai pu faire autrement, car je voulais employer une transcription permettant de revenir rapidement aux systèmes connus que j'avais choisis (cf. p. 13 et p. 14, n. 1).



systèmes particuliers de transcription, et choisissant, pour chacune des langues considérées, celle des notations qui me paraissait la plus usitée, j'ai voulu qu'il fût toujours possible de la retrouver assez rapidement en partant de la mienne. On pourra voir, d'ailleurs, que je me suis borné à faire subir quelques modifications de détail au système appliqué par M. Revon au japonais ; et voici quel est sans doute le plus notable de ces changements : au lieu de redoubler *m* ou *n* pour indiquer certaine façon d'articuler (1), je place une apostrophe après la consonne.

Règle générale, à qui ne se souciera pas trop de prononcer correctement, il suffira, je pense, de lire ma transcription comme s'il s'agissait d'un texte français. Ceci est du reste, à la vérité, plus difficile qu'on ne le croirait d'abord. Les seules exceptions, étrangères à l'usage de la langue française, qu'il faille noter, sont les suivantes :

*sh* doit se prononcer comme *ch* dans *char*. Exemple : *sha* se prononce comme *chat*.

*w* (2) doit se prononcer comme *ou* dans *oui*. Exemple : *wa* se prononce comme *oua* dans *ouate*.

*gh* devant *é*, *i*, doit se prononcer comme *gu* dans *guerre*. Exemple : *ghé* se prononce comme *gué*.

— au-dessus d'une voyelle indique que celle-ci est longue (3).  
' (apostrophe) après *m* (ou *n*) indique que l'on ne doit pas réunir cette lettre à la voyelle précédente, et prononcer un seul son nasal (4). Exemple : on lira *in'* comme *in* dans *inutile*.

Dans la transcription du chinois et du sanscrit, ' (apostrophe renversée, esprit rude), après une consonne, indique une aspiration.

Dans la transcription du chinois, le tiret est employé pour réunir deux syllabes d'un nom propre. Exemple : *Po Tchu-i*, *Sse-ma Tch'ién'*.

Les tons du chinois sont indiqués, à l'occasion, au moyen des chiffres qu'emploie M. Giles (5).

(1) Dans les mots « shinntoïsme, shinntoïste », employés comme mots français, j'ai gardé les deux *n*. De même, j'ai écrit « Bouddha » et « bouddhisme », j'ai ajouté, quand il le fallait, l's du pluriel au mot « bouddha » ; mais j'ai écrit, sans *s*, « des bōd'd'gattva ».

(2) Dans le parler de Tōkyō, *w* est muet après *k* et *g*. Dans certains dictionnaires, du reste, le *w* est supprimé, en transcription, quand il suit l'une de ces deux lettres.

(3) J'ai employé comme un mot français le mot sanscrit *soûtra* (livre sacré, voir p. 85) et je l'ai écrit avec un accent circonflexe.

(4) Dans certains mots composés sinico-japonais, tels que *Man' yōshōu*, l'apostrophe sépare les syllabes, et par conséquent les mots simples qui forment ces composés (*man'*, *yō*, *shōu*, et non *ma*, *nyō*, *shou*).

(5) Giles, *A Chinese-English Dictionary*.

Le lecteur qui voudra se rapprocher davantage de la prononciation exacte tiendra compte de ce qui suit.

En japonais, on prononce faiblement *ou* après les sifflantes *ts*, *s* (ou *ç*), *z*. Exemple : *mouçoumé* se prononce à peu près *mousmé*. De même, *i* est faible dans les syllabes *hi* et *shi* suivies de *t*. Exemple : *shita* se prononce à peu près *ch'ita*.

En japonais encore, on donnera à *n'* (et à *m'*) une valeur intermédiaire entre celle de la consonne *n* (ou *m*) et celle de la voyelle nasale correspondant à la voyelle placée devant *n'* (ou *m'*). Exemple : *an'* est à mi-chemin entre *an* du français *analogie* et *aan* (prononcé d'une seule émission de voix).

On donnera à la finale chinoise *in'g* le son de *igne* dans *ligne*, les finales *ang*, *ong*, *eun'g* seront prononcées de telle manière que *g* ait la valeur de *gn* dans le même mot *ligne*.

On remarquera que *s* est très faible, en chinois, après *h*.

Pour le sanscrit, on notera qu'un point placé sous *t*, *d*, *n* indique une prononciation particulière de ces consonnes, obtenue en appliquant la langue contre le palais.

Un point placé sous *l*, *r*, annonce que l'*i* qui suit est très faible et très bref.

Un point, sous *m*, indique une nasalisation de la voyelle précédente : Exemple : *om̐* se prononce comme *on me* dans *on me dit* du français parlé (*on m' dit*).

Un point placé sur *n* indique un son guttural, et *ṇ* se prononce comme *ng* dans l'allemand *Klang*.

On ne tiendra pas compte de l'accent (') placé sur *s* ou sur *c*, *ç*, et on prononcera *djgn* comme *dny*.

Pour retrouver les notations connues dont j'ai parlé plus haut, on procédera comme il va être dit :

On supprimera les trémas et les apostrophes.

Si l'on veut revenir, pour le japonais, à la transcription de la *Rōmajikwaï*, on remplacera :

*tch* par *ch*,  
*gh* par *g*,  
*ç* (et *c* devant *é*, *i*) par *s*,  
*ou* par *u*,  
*é* par *e*.

Exemples : *soughé* = *suge*,  
*maça* = *masa*,  
*tchōunagon'* = *chūnagon*.

Si l'on veut revenir, pour le chinois, à la transcription employée par M. Giles (1), on remplacera :

*tch* par *ch*,  
*ou* par *u*, et *ouu* par *ou*.  
*u* par *ü*,  
*é* par *e*,  
*eu* par *ê*,  
*e* par *ũ*.

Exemples : *tchu* = *chü*, *tchoou* = *chou*,  
*weun'* = *wên*,  
*sse* = *ssũ*.

Si l'on veut revenir, pour le sanscrit, à la transcription recommandée par le Dixième congrès des orientalistes, on remplacera :  
' (apostrophe renversée) par *h*.

*tch* par *c*,  
*dj* par *j*,  
*ç* (et *c* devant *e*, *i*) par *s*,  
et par suite *ç* (et *c* devant *e*, *i*) par *ś*,  
*sh* par *ś*,  
*gh* par *g*, et par suite *gh* par *gh*,  
*gn* par *ñ*,  
*ou* par *u*.

On supprimera l'*i* après *l* et *r*; on supprimera également le trait placé sur *e* et *o*.

Exemples : *Boudd'ab'āshitamṛita-soutra-d'āraṇī* = *Buddha-bhaṣitāmṛta-sūtra-dhāraṇī* (2). *Avalōkitēśvara* = *Avalokiteśvara* (3).

## II. LES NOMS PROPRES CHINOIS ET JAPONAIS

On pourrait écrire, à propos des noms propres chinois et japonais, un gros volume (4), et il va sans dire que je n'ai pas l'ambi-

(1) J'ai choisi cette transcription parce qu'elle était employée, non seulement dans l'un des meilleurs dictionnaires européens de la langue chinoise (Giles, *Chinese-English dictionary*), mais encore dans le très important ouvrage de M. Pierson (10.000 *Chinese-Japanese characters*).

(2) Titre d'un livre bouddhique. Cf. p. 105, 20°.

(3) Nom d'une divinité bouddhique. Voir p. 95.

REMARQUE Lorsqu'il s'agissait d'indiquer le nom d'un auteur ou le titre d'un ouvrage, ou de reproduire un passage dans lequel se trouvaient des mots japonais, chinois ou sanscrits, j'ai gardé l'orthographe adoptée par l'écrivain ; mais j'ai donné en note la transcription de ces mots, d'après le système décrit ci-dessus.

(4) Pour les noms japonais, voir l'ouvrage de MM. Koop et Inada : *Meiji Benran* (= *Méiji Bén'ran*).



tion de traiter un pareil sujet en quelques lignes. Les indications suivantes suffiront à faciliter la lecture des noms propres contenus dans mon travail.

Les noms chinois cités sont de plusieurs sortes. Certains sont des noms de famille, généralement monosyllabiques. Exemples : *Li*, *Po*.

Le nom de famille peut être suivi d'un nom dont le rôle correspond, à peu près, à celui de notre prénom. Ce second nom est formé, le plus souvent, de deux syllabes, qui sont réunies, dans ma transcription, par un tiret. *Tchu-i*, par exemple, est le prénom, ou plus exactement le postnom, d'un poète dont le nom complet est *Po Tchu-i*, lu par les Japonais *Hakou Kyo-i*. Le postnom est parfois remplacé, surtout quand il s'agit d'un auteur, par un nom spécial, appelé en chinois *tze*, c'est-à-dire « nom littéraire » (1) ou « nom de plume » (2). C'est ainsi que *Lo-t'ién'* est le *tze* de *Po Tchu-i*, et que celui-ci est souvent appelé *Po Lo-t'ién'* (ou, par les Japonais, *Hakou Rakou-tén'*). Le *tze* est généralement dissyllabique.

Outre les noms de famille, les postnoms et les *tze*, on peut trouver des surnoms et des noms posthumes honorifiques, conférés par les souverains. Ceux-ci accordaient régulièrement de tels noms à leurs prédécesseurs. L'empereur *Li Loung-tchi* (3), par exemple, fut canonisé sous le nom de *Hsuan' Tsoung Min'g Houang Ti*.

Les noms japonais cités dans mon étude comprennent des noms de famille (ou, pour mieux dire, des noms de clan) et des noms personnels (*nanori*). Ces derniers correspondent à nos prénoms ; mais quand les deux noms sont donnés ensemble, le *nanori* suit le nom de clan, et mérite donc d'être appelé un postnom. Le nom et le postnom peuvent être réunis par la particule *no*, qui a, dans ce cas, le sens de notre préposition *de*. Exemple : un membre du clan *Foujiwara* est appelé *Foujiwara no Mitchinaga* (4) ou, plus simplement, *Foujiwara Mitchinaga*.

On rencontrera aussi des surnoms, des noms de fonction (5), et on trouvera les empereurs désignés par leur nom posthume (6).

(1) Giles, *Chinese biographical dictionary*, (p. VI.)

(2) On dirait, plus exactement, « nom de pinceau ». M. Mayers (*Chinese reader's manual*, p. VII) réserve l'appellation de « nom de plume » aux pseudonymes que les Chinois peuvent adopter outre leurs noms, post-noms et noms littéraires.

(3) 712 à 756 (cf. p. 35).

(4) On voit que l'ordre des mots est inverse de celui que nous employons ; nous dirions ici : *Mitchinaga des Foujiwara*.

(5) Comparer, à propos des noms de fonction, N. C., p. 33.

(6) *Okouri-na*. Ces noms furent donnés aux souverains à partir du règne de Kwam'-mou (782 à 805). Tous les empereurs défunts, même les plus anciens, reçurent alors des noms posthumes choisis par Ōmi no Mifouné. (Cf. Revon, *Anthologie*, p. 274, n. 5.)

Pour les femmes, on aura des noms personnels : *Akiko*, par exemple, est le nom d'une princesse de la famille Foujiwara.

Certaines d'entre elles sont désignées par des surnoms qui sont, soit des pseudonymes comme les nôtres (*gō*), soit des surnoms de fantaisie (*yobi-na*) (1) souvent fondés, au moins en partie, sur le terme désignant la fonction de leur père, de leur mari, de quelqu'un de leurs parents. *Séi Shōnagon*' est un surnom composé dont la première partie, *Séi*, représente la lecture chinoise d'un caractère signifiant « pureté » qui, lu, à la japonaise, *kiyoï*, forme la première moitié du nom de famille, *Kiyowara* (littéralement « champ pur »), qu'on attribue à notre auteur. L'autre partie de son surnom, *Shōnagon*', est un titre masculin qu'on peut approximativement traduire par « troisième sous-secrétaire d'État » (2).

Les surnoms précédents avaient en quelque sorte une valeur officielle ; mais on en rencontrera d'autres, donnés en telle ou telle occasion, soit à des hommes, soit à des femmes (3).

A propos des noms japonais, j'ai dit, dans la courte préface que j'ai placée avant mon essai de traduction, quelle difficulté, et même quelle impossibilité il y avait à lire des noms écrits en caractères chinois, quand on ne les connaissait pas d'avance. J'ai ajouté que, dans ces conditions, je ne doutais pas d'avoir commis des erreurs en déchiffrant les noms propres que j'avais rencontrés. Parfois, du reste, la lecture en est incertaine, et si l'on consulte les ouvrages des savants qui font autorité, on ne les trouve pas toujours d'accord. M. Papinot lit par exemple *Korénari* un nom que M. Kanéko lit *Koréshighé* (4). De même, le *Yoshikané* de M. Papinot est le *Yoshitchika* de MM. Kanéko et Mizogoutchi (5).

### III. L'INDICATION DES DATES ET DES HEURES DANS L'ANCIEN JAPON

Les années de l'ancien calendrier japonais étaient des années lunaires de douze lunes ou mois, avec un mois intercalaire ajouté environ tous les trois ans. Les mois avaient, les uns vingt-neuf

(1) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 176, n. 1.

(2) Nous ignorons si quelqu'un, dans la famille de Séi, porta ce titre.

(3) Voir p. 351.

(4) Papinot, p. 107 ; Kanéko, p. 199.

(5) Papinot, p. 107 ; Kanéko, p. 189 ; Mizogoutchi, p. 128. Le *Mitchikata* de M. Kanéko (Kanéko, p. 350) semble être le *Mitchimaça* de M. Mizogoutchi (Mizogoutchi, p. 243). (Voir plus loin, p. 171.)

et les autres trente jours, et ils portaient chacun plusieurs noms particuliers, dont la traduction est souvent difficile. Pour cette raison, et parce que j'ai pensé que ce serait plus commode pour le lecteur, j'ai suivi l'usage du japonais moderne, et j'ai désigné simplement les mois par des numéros d'ordre. Il est cependant utile de connaître les noms les plus usités des mois de l'ancien calendrier, et les voici, avec les traductions généralement admises.

- Premier mois : *Moutsouki*, « mois des relations sociales ».  
 Deuxième — *Kiçaraghi*, « mois des habits qu'on double de nouveau ».  
 Troisième — *Yayoï (iyaoï)*, « mois toujours croissant » (1).  
 Quatrième — *Outsouki*, « mois de la fleur de deutzie » (2).  
 Cinquième — *Satsouki*, « mois des pousses hâtives ».  
 Sixième — *Minazouki*, « mois humide » (3).  
 Septième — *Foumitsouki*, « mois des lettres, de la littérature ».  
 Huitième — *Hazouki*, « mois des feuilles [qui tombent] ».  
 Neuvième — *Nagazouki*, « mois des longues [nuits] ».  
 Dixième — *Kaminazouki*, « mois sans dieux » (4).  
 Onzième — *Shimotsouki*, « mois de la gelée blanche » (5).  
 Douzième — *Shiwaçou*, « dernier mois ».

(1) Comparer le « géminal » du calendrier républicain. (Voir Revon, *Anthologie*, p. 266, n. 2.)

(2) La deutzie (deutzia scabra), ou *no hana*, est un arbuste à fleurs blanches. Ou, le Lièvre, est le quatrième des douze « rameaux » (cf. p. 19; N. C., p. 47, n. 1; et Revon, *Anthologie*, p. 248, n. 4.)

(3) On a considéré à tort la syllabe *na* comme l'équivalent de l'adjectif privatif (ou négatif) *naki*, et on a traduit *minazouki* par « mois sans eau » ; mais il est clair que cette interprétation est mauvaise, car le sixième mois est, au Japon, un mois pluvieux. M. Revon (*Anthologie*, p. 250, n. 1) admet que *na*, dans cette très vieille expression, est « une des formes archaïques du génitif ». On pourrait supposer aussi que *minazouki* est formé par la contraction de *mizou no arou tsouki*, « mois où il y a de l'eau ». (Voir, p. 221, n. 2, le nom japonais du myosotis.) On sait, d'ailleurs, que *na* a parfois un sens négatif, par exemple dans les formes impératives telles que *na ii so, iou na* (ne dis pas), et l'on trouve, dans le texte des « Notes de chevet », une expression où *na* semble avoir cette valeur : *tanomoshighéna no koto*. (N. C., p. 164 ; Mizogoutchi, p. 476 ; Kanéko, p. 654) doit signifier « une chose sans espoir ». Comparer N. C., p. 306, n. 5. Voir la note suivante.

(4) Ici, *na* semble bien vouloir dire « sans ». Pendant le dixième mois, tous les dieux se rendaient, croyait-on, au temple de Kizouki, dans la province d'Izoumo, et il n'y en avait pas dans le reste du pays. Cf. *Kaminabi*, *Kannabi*, « le jour sans dieux ». (N. C., p. 144, n. 20.)

(5) Il est d'ailleurs possible que *kami-na-zouki*, soit simplement une forme abrégée de *kami-namé-zouki*, et qu'il signifie « le mois de la divine gustation » (Revon, *Anthologie* p. 284, n. 3 ; pour la divine gustation, voir p. 162, n. 2).

(5) Comparer « frimaire ».



Ces noms sont ceux que Sêi Shōnagon' emploie dans ses « Notes » (1).

Les années étaient comptées à partir d'un événement important (2), à l'occasion duquel on adoptait un « nom d'années » (*nén'gō*), qui marquait le début d'une nouvelle ère. Voici, pour la période qui nous occupe, les ères japonaises et les années de l'ère chrétienne qui leur correspondent approximativement :

|                         |                  |       |
|-------------------------|------------------|-------|
| Première année de l'ère | <i>Kwan'wa</i>   | 985,  |
| deuxième                | —                | 986,  |
| première                | <i>Éién'</i>     | 987,  |
| deuxième                | —                | 988,  |
| première                | <i>Éiço</i>      | 989,  |
| première                | <i>Shōryakou</i> | 990,  |
| .....                   |                  |       |
| cinquième               | —                | 994,  |
| première                | <i>Tchōtokou</i> | 995,  |
| .....                   |                  |       |
| quatrième               | —                | 998,  |
| première                | <i>Tchōhō</i>    | 999,  |
| .....                   |                  |       |
| cinquième               | —                | 1003, |
| première                | <i>Kwan'kō</i>   | 1004, |
| .....                   |                  |       |
| huitième                | —                | 1011, |
| première                | <i>Tchōwa</i>    | 1012. |

En réalité, les années japonaises considérées sont en retard sur les années européennes. D'après les *Japanese chronological tables* de William Bramsen, citées par MM. Appert et Kinoshita (3), le retard est exactement de dix-sept à quarante-six jours. Par exemple, la première année de l'ère *Kwan'wa*, donnée, pour simplifier, comme correspondant à l'année 985, s'étend approxima-

(1) On pourra en trouver d'autres, par exemple, dans Koop and Inada, *Meiji Benran*, p. 45. M. Papinot, à la page 987 de son *Dictionnaire* (p. 838 dans l'édition anglaise), indique à quelles dates commençaient les saisons dans le calendrier japonais : printemps, le 5 février ; été, le 5 mai ; automne, le 7 août ; hiver, le 7 novembre. Chacune de ces saisons était partagée en périodes portant des noms caractéristiques : « grande neige », « petit froid »... On appelle *setchiboun'* ou *sétsouboun'* le passage d'une saison à l'autre, et, particulièrement, celui de l'hiver au printemps. Autrefois, on donnait plutôt ce nom au passage du printemps à l'été (Reyon, *Anthologie*, p. 209, n. 1) ou, d'après certains auteurs, au jour qui précédait la période appelée *daikan'* (« grand froid », du 21 du premier mois au 5 du deuxième mois). Comparer N. C., p. 195, n. 1.

(2) Cf. p. 27. Aujourd'hui, une ère nouvelle commence avec le règne de chaque empereur.

(3) Appert et Kinoshita, *Ancien Japon*, p. 7, n. 1.

tivement entre le premier février 985 et le premier février 986. Il y a lieu de faire une correction analogue pour toutes les dates indiquées, et cette correction est d'ailleurs indispensable si l'on veut expliquer certains faits (1).

Les jours sont désignés, dans les « Notes de chevet », par leur numéro d'ordre dans le mois. Il n'y avait rien, dans l'ancien Japon, qui correspondît à notre semaine. Parfois, les jours étaient comptés au moyen de deux cycles empruntés aux Chinois, l'un de dix termes ou « troncs » (*jikkān*) l'autre de douze termes ou « rameaux » (*jō-ni shi*), pouvant former, à eux deux, soixante combinaisons différentes. Les dix troncs étaient : « le frère aîné du Bois » (*Ki no é*), le « frère cadet du Bois » (*Ki no to*), le « frère aîné » et le « frère cadet du Feu » (*Hi no é*, *Hi no to*), le « frère aîné » et le « frère cadet de la Terre » (*Tsoutchi no é*, *Tsoutchi no to*), le « frère aîné » et le « frère cadet du Métal » (*Ka no é*, *Ka no to*), le « frère aîné » et le « frère cadet de l'Eau » (*Mizou no é*, *Mizou no to*) (2). Les douze rameaux étaient : le Rat (*Né*), le Bœuf (*Oushi*), le Tigre (*Tora*), le Lièvre (*Ou*), le Dragon (*Tatsou*), le Serpent (*Mi*), le Cheval (*Ouma*), le Mouton (*Hitsouji*), le Singe (*Sarou*), l'Oiseau (*Tori*), le Chien (*Inou*) et le Sanglier (*I*) (3). On répétait indéfiniment les termes de chacune des deux séries, et l'on avait, d'une part, le jour du Rat, le jour du Bœuf..., et, d'autre part, le jour du « frère aîné du Bois », le jour du « frère cadet du Bois », le jour du « frère aîné du Feu »... Pour désigner plus expressément un jour donné, on disait, par exemple, « le premier jour (4) du Cheval du onzième mois », et ce jour pouvait être en même temps le « deuxième jour du frère aîné du Bois ». On disait souvent aussi « le jour du frère aîné du Bois, et du Cheval »; mais cette double indication fixait seulement la position du jour considéré dans un cycle de soixante jours, la combinaison énoncée se reproduisant après une pareille période.

Le jour était partagé, de minuit à minuit, en douze « heures » (*toki*) valant chacune deux des nôtres, et divisées en quatre quarts (*kokou*) (5). Les heures japonaises étaient désignées par les noms des douze rameaux : l'« heure du Rat » s'étendait entre minuit

(1) Cf. N. C., p. 179.

On employait aussi, pour compter les années, le système des deux cycles que je vais décrire à propos des jours. (Voir les tableaux donnés par MM. Appert et Kinoshita, *Ancien Japon*, pp. 21 et suivantes.)

(2) Ou, en sinico-japonais : *Kō*, *Otsou*, *Héi*, *Téi*, *Bō*, *Ki*, *Kō*, *Shin*, *Jin*, *Ki*.

(3) Ou, en sinico-japonais : *Shi*, *Tchōu*, *In*, *Bō*, *Shin*, *Shi*, *Go*, *Bi*, *Shin*, *Yōu*, *Joutsou*, *Gai*.

(4) Voir p. 155, n. 7 (à la fin), et p. 157, n. 6.

(5) Chaque « quart » valait donc une de nos demi-heures.

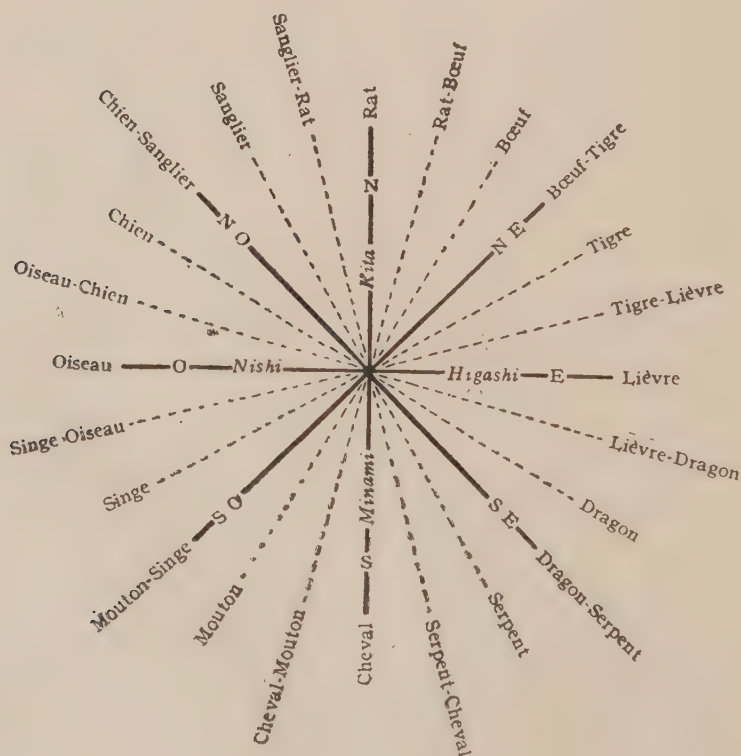
et deux heures, l'« heure du Bœuf » entre deux et quatre heures, et ainsi de suite. Au Palais Impérial, ces heures étaient annoncées par un nombre variable de coups de gong (1) :

|                                   |                         |
|-----------------------------------|-------------------------|
| neuf coups pour les heures du Rat | et du Cheval,           |
| huit — — —                        | Bœuf — Mouton,          |
| sept — — —                        | Tigre — Singe,          |
| six — — —                         | Lièvre et de l'Oiseau,  |
| cinq — — —                        | Dragon et du Chien,     |
| quatre — — —                      | Serpent — Sanglier (2). |

(1) Cf. p. 145 ; et N. C., pp. 280, 296.

(2) Les noms des douze rameaux, et leurs combinaisons, servaient encore, dans l'ancien Japon, à désigner des points de l'espace dont la figure ci-dessous montre la situation par rapport à notre rose des vents. Nous trouvons, par exemple, dans les « Notes de chevet », l'expression *Oushi-tora* (Bœuf-Tigre) que Séi emploie (N. C., p. 18) pour désigner le nord-est. On peut remarquer, en lisant son ouvrage, que les noms des points cardinaux étaient couramment usités, à son époque, pour nommer les avenues, les palais... (*Tō-san'jō, Minami no in'...*) Séi, elle-même, les emploie souvent pour indiquer une aile d'un bâtiment, une salle et même la place où telle personne se tient dans une chambre (voir N. C., pp. 133 et suivantes). Sans doute faut-il voir ici l'influence des idées relatives à la divination (cf. p. 115).

Comparer, pour les « dix directions de l'espace », p. 280, n. 2.





## PREMIÈRE PARTIE

### **Le temps de Sél Shōnagon'. Etude générale**

---

#### *A. Remarques*

Certes, on n'énonce point des idées bien neuves en déclarant que le passé éclaire le présent, et en affirmant qu'il faut connaître les siècles antérieurs pour comprendre les choses du x<sup>e</sup>. Pourtant, comme ces observations sont plus utiles que jamais lorsqu'il s'agit d'un Européen qui étudie l'ancien Japon, je les note ici, afin qu'on m'excuse de commencer mon exposé à « moins l'infini », ou presque.

J'ai déjà signalé, d'ailleurs, que les « Notes de chevet » renfermaient un certain nombre d'allusions à des faits historiques et à des légendes appartenant au Japon, et surtout à la Chine, et j'ai à peine besoin de le rappeler pour montrer que je suis forcé de donner tout d'abord un aperçu de l'histoire de ces deux pays. Il va sans dire que mon résumé sera aussi bref que possible ; ce ne sera même pas une histoire élémentaire ; on devra seulement y chercher un fil capable de relier les divers faits dont il sera parlé, et permettant de les situer dans le temps et dans l'espace.

Un Français qui commente, pour des Français, l'œuvre d'un auteur de sa nation, et qui rencontre, dans cette œuvre, un passage où il est question du vase de Soissons, ne se croit pas obligé, pour cela, d'expliquer à ses lecteurs ce qu'étaient les Francs. Il peut supposer qu'ils le savent au moins aussi bien que lui, et, même, qu'ils ont gardé, depuis le temps de leurs premières classes, le souvenir de l'épisode auquel je fais allusion, lequel est bien propre à se graver dans les mémoires enfantines. Ce sont des anecdotes de la même sorte que l'on trouve rapportées dans les « Notes »

de Séi ; mais la scène et les acteurs en sont complètement étrangers au lecteur européen, et c'est là toute la différence (1).

B. *Aperçu de l'histoire du Japon, des Origines au X<sup>e</sup> siècle* (2)

Les textes les plus anciens du Japon (3) nous enseignent qu'au commencement se formèrent, dans la « Plaine des hauts cieux », plusieurs divinités dont la seconde fut le dieu Taka-mi-mouçoubi (4) (Haut-auguste-producteur). Les deux divinités apparues les dernières, le dieu Izanaghi et la déesse Izanami, engendrèrent l'archipel japonais et une quarantaine de divinités ; mais, en naissant, l'une de celles-ci, le dieu du feu, connu plus tard sous le nom de Kagoutsoutchi, brûla sa mère, qui mourut et fut ensevelie aux confins des provinces d'Izoumo et de Hōki (5). Izanaghi, pour revoir son épouse défunte, descendit aux Enfers, et il l'engagea à revenir parmi les vivants. Elle allait se rendre à sa prière lorsqu'il la regarda malgré la défense qu'elle lui en avait faite. Furieuse qu'il eût vu dans quel état pitoyable la mort l'avait mise, Izanami lança à la poursuite d'Izanaghi les Furies infernales. Après avoir engendré, en crachant, le dieu Haya-tama no o (6) ou Haya-tama no mikoto, Izanaghi s'enfuit et passa en Hyōuga (7), où il se purifia par des ablutions. De chaque pièce de son vêtement, de chaque partie de son corps, naquit alors une divinité : de son œil gauche, la déesse du soleil, Ama-téraçou-ō-mi-kami ; de son œil droit, le dieu de la lune ; de son nez, l'« Auguste mâle impétueux », Souça-no-o no mikoto, dieu de l'océan et de la tempête. En même temps que ces trois divinités principales, d'autres, moins importantes, furent aussi engendrées ; l'une de ces dernières fut la « Prodigieuse divinité des quatre-vingts maux », Ya-so-maga-tsou-bi no kami, née des souillures dont Izanaghi se débarrassa, et que l'on identifie avec la « Princesse de la descente du courant », Séori-tsou-himé (8). Plus tard, Souça-

(1) Voir la préface écrite par M. Laboulaye pour l'*Anthologie japonaise* de M. de Rosny, pp. VI et suivantes.

(2) Il va sans dire que je ne cherche pas à distinguer, ici, l'histoire de la légende.

(3) *Kojiki*, *Nihon'ghi* (voir pp. 28, 123, 129, et Revon, *Anthologie*, p. 35).

(4) La deuxième divinité, Taka-mi-mouçoubi, n'est pas plus importante que les autres. Je la cite seulement parce qu'elle sera nommée plus loin (p. 23, n. 6). Cette observation vaut pour tous les cas semblables.

(5) Au sud-est de l'île Principale.

(6) Cf. Revon, *Shintoïsme*, p. 320, n. 6.

(7) Voir p. 24, n. 3.

(8) Revon, *Anthologie*, p. 30, n. 5. M. Martin (*Shintoïsme*, vol. II, p. 76) traduit *Seori tsu Hime* par : « la Princesse de la descente rapide ». M. Anesaki (= Anéçaki, p. 45) écrit « *Se-oritsu-hime* (The Lady-who-descends-the-Rapids) ». Cf. p. 84.

no-o alla voir au ciel sa sœur, la déesse solaire, et en gage d'amitié, il lui donna son sabre, dont elle fit naître trois déesses, tandis que du collier qu'elle lui avait remis en échange, Souça-no-o faisait naître cinq dieux. Il faut noter qu'ainsi, les trois déesses, nées du sabre du dieu de la tempête, se trouvaient être ses filles, alors que les cinq dieux étaient les enfants d'Ama-téraçou. L'une des déesses fut Itsoukoushima-himé, et l'aîné des cinq dieux s'appela Oshihomimi. Heureux d'avoir engendré des déesses (1), Souça-no-o se livra, dans le palais de sa sœur, à mille violences, il effraya les tisserandes célestes, et l'une d'elles, Waka-hiromé no mikoto, se blessa mortellement (2). La déesse solaire se cacha terrifiée, dans une caverne ; l'obscurité régna, et pour attirer Ama-téraçou hors de sa cachette, il fallut toute l'astuce de diverses divinités, en particulier d'Amé no Koyané, de Fouto-tama et de la déesse Amé no Ouzoumé (3). Celle-ci exécuta une danse si audacieuse que tous les dieux se mirent à rire en la regardant ; et la déesse solaire, entendant leur tapage, sortit de sa retraite pour voir de quoi ils se réjouissaient. Souça-no-o fut alors expulsé des cieux ; arrivé sur la terre, il fut secouru par la « Princesse de l'abondante nourriture », Toyo-ouké-himé, une descendante du dieu du feu (4) ; il vint en Izoumo, où il tua un serpent à huit têtes, et où il fit souche de dieux parmi lesquels on trouve, à la sixième génération, le « Maître du grand pays », Ō-kouni-noushi.

Cependant, la déesse du soleil décida que l'archipel devait être gouverné par sa propre lignée. Les dieux Také-mikazoutchi et Foutsou-noushi (encore appelé Iwai-noushi) soumirent Ō-kouni-noushi, le chef d'Izoumo, et la déesse Ouzoumé, descendant du ciel, rencontra un dieu splendide, le prince Sarouta-hiko, qui s'offrit à guider le rejeton de la déesse solaire vers son futur domaine. Le dieu Ninighi, fils d'Oshihomimi et petit-fils d'Ama-téraçou, descendit alors sur le pic de Kashifourou, ou Takatchiho, en Tsoukoushi (5), escorté par les dieux Amé no Koyané, fils de Taka-mi-mouçoubi (6), et Fouto-tama. Sur la terre, Ninighi épousa la « Princesse fleurissant brillamment comme les fleurs des arbres », Ko-no-hana-sakou-ya-himé, fille

(1) Voir Revon, *Anthologie*, p. 45, n. 2.

(2) Comp. Aston, *Nihongi*, vol. I, p. 45.

(3) En réalité, ces dieux agirent à l'instigation du dieu Omoïkané, qui leur ordonna, entre autres choses, d'arracher une cléière (*sakaki* : cléiera japonica : l'arbre sacré du *Shin'tô*). Voir Revon, *Anthologie*, p. 47, et Aston, *Shinto*, p. 100.

(4) Cf. p. 22. Pour Toyo-ouké-himé, voir p. 77.

(5) Cf. pp. 24, 37.

(6) Cf. p. 22, n. 4.



du dieu « Seigneur de la grande montagne », Ō-yama-tsou-mi (ou Ō-yama no kami). Cette princesse avait une tante, Ō-yama-bimé, si laide et si méchante que sa présence gâtait le bonheur de sa nièce et de l'époux de celle-ci. Afin de s'en débarrasser, Ko-no-hana-sakou-ya-himé sut lui persuader de monter, pour admirer la lune, sur un pic où elle se fondit dans les rayons de l'astre (1), et que l'on nomme, pour rappeler cette anecdote, la Montagne de la tante abandonnée, Oba-souté-yama.

De l'union de Ninighi et de la « Princesse fleurissant brillamment », naquirent trois fils : Ho-déri, Ho-soucéri et Ho-ori, c'est-à-dire « Feu-brillant », « Feu-croissant » et « Feu-baissant » (2). Ho-déri fut un pêcheur et Ho-ori un chasseur. A la suite de l'échange, qu'ils firent, de leurs instruments, et de la perte de l'hameçon de Ho-déri par Ho-ori, ce dernier, en recherchant l'hameçon, arriva au palais du dieu « Seigneur de l'Océan », Watatsoumi no kami. Ho-ori épousa une des filles de ce dieu, la « Princesse aux riches joyaux », Toyotama-himé, et ils eurent un fils, Ougaya-fouki-aézou no mikoto, qui prit pour femme sa propre tante, la « Bonne-Princesse-Joyau », Tamayori-himé, une autre fille du seigneur de l'Océan. Le dernier des quatre enfants d'Ougaya-fouki-aézou fut le premier souverain du Japon, qui régna de 660 à 585 avant notre ère, et auquel fut donné plus tard, sous le cinquantième empereur, le nom posthume de Jimmou (« Divine vaillance »).

Jimmou quitta le pays de Himouka (ou Hyōuga) (3), il traversa la contrée de Tsoukoushi, c'est-à-dire l'île de Kyou-shou, et, guidé par le corbeau divin Takétsounoumi no mikoto (4), il arriva en Yamato, dans l'île Principale. Après avoir conquis cette région, il y fonda, à Kashiwabara (« la plaine des chênes »), la première capitale du pays. Jimmou épousa la fille de Kotoshi-

(1) Voir, dans Florenz, *Litteratur*, p. 173, un passage du *Yamato-monogatari* (Contes du Yamato ; cf. plus loin, p. 124), relatif à cette anecdote.

(2) Ho-ori est désigné aussi, dans le *Nihon'ghi*, par le nom de Hiko-hohodémi no mikoto. (Voir Aston, *Nihongi*, vol. I, p. 91.)

(3) *Himouka* (« en face du soleil »), à l'est de l'île de Kyou-shou.

(4) Ou Kamo-takétsounoumi no mikoto. (Katō, pp. 66 et 151.) Tamayori-himé, fille de ce dieu, ayant trouvé, flottant sur l'eau de la rivière de Kamo, une flèche empennée avec une plume de canard (*kamo* signifie « canard »), devint enceinte et eut un fils qui monta au ciel, transformé en un coup de foudre (cf. Chamberlain and Mason, *Handbook for travellers*, p. 340). D'après une des anciennes topographies provinciales (voir p. 123), celle de Yamashiro, le dieu qui avait pris la forme d'une flèche pour avoir accès auprès de Tamayori-himé serait Ō-yamakouï, le dieu de Matsou-no-o (cf. p. 78, p. 80 ; et Chamberlain, *Ko-ji-ki*, pp. 108 et 109, sect. XXIX, n. 17, 21, 23). Le fils de Tamayori-himé est connu sous le nom de Waké-ikazoutchi. Il ne faut pas confondre cette Tamayori-himé avec la déesse du même nom, fille du dieu de l'océan, dont il a été parlé ci-dessus.

ronoushi, fils d'Ō-na-mouji (ou Ō-kouni-noushi), le grand dieu de Miwa, dont j'ai parlé plus haut (1), et ils furent les ancêtres d'une lignée d'empereurs dont le dernier règne aujourd'hui sur le Japon.

Parmi ces souverains, citons le huitième, Kōghén' (214 à 158 avant J.-C.) (2), et le onzième, Souïnin', qui régna de 29 avant notre ère à 70 après Jésus-Christ, et qui, suivant le conseil de Nomi no Soukouné, fit remplacer par des statues d'argile les victimes qu'on enterrait vivantes dans la tombe des hauts personnages.

Un des fils du douzième empereur (Kéikō, 78 à 130), le vaillant Yamatodaké, le « Brave du Japon », a laissé une mémoire impérissable, et le nom d'Azouma, donné à la région orientale de la grande île, rappelle, dit la légende, l'exclamation de douleur qu'il poussa après avoir vu son épouse se sacrifier pour lui (3).

Après Kéikō, régna Séïmou, auquel succéda Tchōuāi, fils de Yamatodaké. Sous le règne de Tchōuāi (192 à 200), les dieux inspirèrent l'impératrice Jin'gō (4), son épouse, et ordonnèrent par sa bouche à l'empereur d'entreprendre la conquête du pays de l'Ouest, c'est-à-dire de la Corée. Comme Tchōuāi ne s'empresait pas d'obéir, il mourut, frappé par la colère divine, et Jin'gō, alors enceinte, traversa la mer et conquît la partie méridionale de la péninsule. Jin'gō fut régente de 200 à 269 ; son fils Ōjin', quinzième empereur, régna de 201 à 310 (5), et fut, à partir du huitième siècle, adoré comme dieu de la guerre, sous le nom de Hatchiman' (ou Yawata en japonais pur), sans qu'on puisse trouver, en dehors des circonstances qui précédèrent sa naissance, de raisons à cette déification ; l'empereur Ōjin', en effet, ne se signala, au contraire de sa mère, par aucune expédition guerrière (6).

Les suites de la conquête partielle de la Corée furent considérables. C'est par l'intermédiaire de ce pays que le Japon entra vraiment en contact avec la civilisation chinoise. En 284 et 285 d'après les chronologies officielles, en 405 selon M. Aston (7),

(1) Voir p. 23.

(2) La remarque qui sera faite plus loin (p. 31, n. 3), à propos de l'avènement de chaque empereur, n'a guère d'intérêt ici, où il s'agit de dates fort douteuses ; je la signale cependant puisque l'empereur Kōghén' est le premier dont j'indique la durée de règne.

(3) *Ā tsouma wa ya* : « Oh ! [mon] épouse ! » Comp. Revon, *Anthologie*, p. 74.

(4) L'histoire de l'impératrice Jin'gō a été discutée. M. Martin, par exemple, considère cette souveraine comme une reine appartenant à quelque dynastie de l'île de Kyōushō (Martin, *Shintoïsme*, vol. I, pp. 142 et suivantes).

(5) Soit pendant 199 ans (*sic.*).

(6) Voir p. 78.

(7) Cf. Aston, *Nihongi*, vol. I, p. 262. Les dates ont pu être avancées de 120 ans (la durée de deux cycles de 60 ans).

arrivèrent au Japon les Coréens Atchiki et Wani (1), qui lisaient les classiques chinois (2), et apportèrent le « Livre des entretiens » de K'oung Tze (*Loun'-yu*, en japonais *Ron'go*) et le « Livre des mille caractères » (*Tch'ién'-tze-weun'*, en japonais *Sén'jimon'*).

Citons les empereurs Yōuryakou (21<sup>e</sup> souverain, 457 à 479) et Nin'kén' (24<sup>e</sup>, 488 à 498), et arrivons au vingt-neuvième empereur, Kimméi, qui régna de 540 à 571. Le bouddhisme avait été introduit en Corée en 372 (3) ; en 552, sous le règne de Kimméi, le roi du pays appelé par les Coréens Pèkché, et par les Japonais Koudara (4), désireux d'obtenir l'aide d'une flotte nipponne contre de puissants voisins, envoya à la cour de Yamato, avec d'autres présents, une statue du Bouddha et quelques volumes des Saintes Ecritures. Il y joignit une lettre où il vantait l'excellence de la doctrine indienne. L'arrivée de cette image et de ces textes bouddhiques provoqua, dans l'entourage de l'empereur du Japon, une lutte qui opposa le clan des Soga, issus de l'empereur Kōghén' (5), aux clans des Nakatomi, descendants d'Amé no Koyané (6), et des Mononobé, descendants de Nighi-hayabi-no-mikoto, fils d'un frère aîné de Ninighi (7) et petit-fils d'Oshihomimi. Au contraire des Soga, les deux derniers clans se montrèrent hostiles au nouveau culte, ce qu'on s'explique parfaitement étant donné que l'adoption de celui-ci ruinait leur fortune. Les Nakatomi, en effet, jouaient dans le culte indigène un rôle important, puisqu'ils étaient chargés de réciter les rituels (8). De même, les Mononobé avaient le soin du culte d'Ō-namoujie et gardaient les trésors conservés au temple d'Iço-no-kami (9), en Yamato. Après l'assassinat de Nakatomi no Katsoumi et le combat de Shighicén', en 587, les Soga demeurèrent vainqueurs et le clan des Mononobé fut détruit.

Le prince impérial Oumayado, fils de l'empereur Yōméi (31<sup>e</sup> souverain, 586 à 587), qui avait soutenu les Soga, devint régent sous le règne de l'impératrice Souïko (33<sup>e</sup> souverain, 593 à 628). Le prince Oumayado, plus connu sous le nom de Shōtokou Taïshi (10), occupa le poste de régent de l'an 593 à sa mort, qui survint en

(1) Wani ou Wang-in' (en japonais Ō-jin').

(2) Voir pp. 113, 125.

(3) Aston, *Nihongi*, vol. II, p. 66, n. 5.

(4) C'est-à-dire la région où se trouve Séoul.

(5) Cf. p. 25. (6) Cf. p. 23. (7) *Ibid.*

(8) *Nakatomi*. Comp. Revon, *Anthologie*, p. 24, n. 3.

(9) Voir p. 81.

(10) Shōtokou Taïshi fut le père du prince Naniwa Ō, ancêtre du clan Tatchibana.

621. Son zèle pour la religion indienne fut si grand que les auteurs européens ont pu l'appeler le Constantin du bouddhisme japonais (1). C'était un homme d'une haute valeur morale, versé dans les lettres et les doctrines chinoises. Il s'efforça de centraliser le pouvoir et de créer une administration d'après le modèle qu'offrait l'empire continental des Souï (2). Pour y parvenir, il dicta en 604 les dix-sept articles de ses « Lois » ; il fixa douze rangs de cour, distingués par la couleur de la coiffure et désignés par des noms empruntés aux vertus du confucianisme.

Dans la période qui s'ouvrit, les conversions au bouddhisme furent nombreuses, et des temples s'élevèrent partout sur le sol du Nippon. Il faut du reste avouer que la valeur des néophytes n'était souvent pas très grande, et que la conduite des moines et des nonnes laissait souvent à désirer.

Vers 644, les Soga essayèrent de fonder, à leur profit, une nouvelle dynastie ; mais, en 645, les principaux membres de leur clan furent assassinés par ordre du prince impérial Naka no Ōé et de Nakatomi no Kamatari (614-669). Ceux-ci furent aidés par un membre dissident de la famille Soga, Kourayamado, qui reçut le premier, en 645, le titre de ministre de droite.

Le prince Karou, frère de Naka no Ōé, devint empereur, et régna de 646 à 654. C'est le trente-sixième souverain du Japon, que nous connaissons sous le nom de Kōtoku.

A partir de cette époque, les Japonais employèrent la méthode chinoise qui consiste à adopter des ères dont le début coïncide avec un événement important (3). La première ère, appelée *Taïkwa* (Grand changement), dura de 645 à 649. C'est avec elle que commença la période de réformes dite *Taïkwa no kaishin'*, qui s'étendit de 645 à 701. Quelques Japonais avaient, en effet, été dépêchés en Chine, où régnaient les T'ang, successeurs des Souï, pour y étudier tout ce qui pouvait être utile à leur pays. Ces envoyés, après leur retour, furent les conseillers écoutés des hommes au pouvoir, le prince Naka no Ōé et Kamatari. Trois ministres furent nommés, le *sadaïjin'* ou ministre de gauche, l'*oudaïjin'* ou ministre de droite, et le *naïjin'* ou ministre du centre. Les premiers qui occupèrent ces postes furent Abé no Kourawashimaro, Soga no Kourayamado et Nakatomi no Kamatari lui-même. On nomma aussi des gouverneurs provinciaux ;

(1) Murdoch, p. 122.

(2) Cf. p. 34.

(3) Voir p. 18.



on établit des barrières à la limite des provinces, et des postes de relais.

En 668, le prince Naka no Ōé, devenu l'empereur Tén'tchi (38<sup>e</sup> souverain, 662 à 671), fonda une Université réservée à la classe supérieure de la nation ; et, vers la même époque, furent organisés les huit ministères dont le code rédigé par Foujiwara Foubito en 702 (1), et connu sous le nom de « Code de l'ère *Taihō* », devait plus tard régler le fonctionnement.

En 669, Tén'tchi accorda à Kamatari le nom de Foujiwara, destiné à devenir fameux dans les annales du Japon.

Le quarantième empereur, Témmou (673 à 686), eut un fils, le prince Tonéri (676-735), qui s'occupa à compiler un recueil de chroniques, le *Nihon'ghi* ou *Nihon'shoki*. Ce recueil, écrit en chinois, parut en 720, huit ans après un autre ouvrage, le *Kojiki* ou « Histoire des choses anciennes », rédigé en japonais.

En 701, sous le règne du quarante-deuxième empereur, Mom-mou (697 à 707), on célébra, pour la première fois au Japon, la fête en l'honneur de K'oung Tze (2).

En 710, l'impératrice Ghémméi, encore appelée Ghémmyō (43<sup>e</sup> souverain, 708 à 714), établit sa capitale à Nara, en Yamato, et ce fut la première métropole fixe du Japon. Jusqu'à cette date, chaque souverain avait adopté une nouvelle capitale : on croyait, en effet, que l'endroit où était mort le précédent empereur restait souillé (3). Mais, étant donné l'importance croissante de l'administration centrale, les changements fréquents devenaient trop dispendieux.

En 749, le quarante-cinquième empereur, Shōmou (724 à 748), se reconnut l'humble serviteur du Bouddha, de sa Loi et de sa Communauté. Cependant, les bonzes étaient devenus trop puissants, et ils luttèrent, parfois avec succès, contre les Foujiwara, pour s'assurer les premières places dans l'empire. Parmi les prêtres qui se firent remarquer par leur arrogance, on peut citer Ghém'bō (vers 740) et surtout Dōkyō, le favori de l'impératrice Kōkén' (46<sup>e</sup> souverain, 749 à 758). Pour échapper à l'influence des bonzes qui peuplaient les monastères de Nara, l'empereur Kwammou (50<sup>e</sup> empereur, 782 à 805) transféra, en 784, le siège du gouvernement à Nagaoka, en Yamashiro, puis il l'établit, en 794, à l'endroit où se trouve actuelle-

(1) Cf. p. 56.

(2) Murdoch, p. 203. Voir plus loin, pp. 154 et 161.

(3) Cf. p. 83. \*

ment aujourd'hui Kyōto (1). Kwammou (2) gouverna vigoureusement l'empire ; il fit construire des routes et des ponts, et il s'efforça d'améliorer les communications avec toutes les parties du pays. Il essaya, d'autre part, d'abolir l'hérédité du titre des gouverneurs de district, beaucoup plus dangereux pour le pouvoir central que les gouverneurs de province, qui n'étaient nommés que pour quelques années et changeaient souvent de poste.

Kwammou sut demeurer indépendant des hauts fonctionnaires de son Conseil ; mais ses trois fils, les empereurs Héizéi (ou Héijō, 806 à 809), Saga (810 à 823) et Jounna (824 à 833), qui se succédèrent après lui, furent beaucoup moins énergiques, et abdiquèrent tour à tour. Ils montrèrent tous les trois un grand enthousiasme, non seulement pour la littérature de la Chine, mais aussi pour les solennités luxueuses, imitées de celles de ce pays, et, malgré les bons avis de quelques-uns de leurs ministres, ils mirent le Trésor en un fâcheux état. Sous le règne de ces empereurs, tous les postes étaient réservés à ceux qui faisaient preuve de quelque habileté dans la composition de poésies et d'essais en langue chinoise, et les gens de mérite s'en trouvaient écartés. Il en résulta, dans l'empire, un désordre général, en même temps que la puissance impériale allait s'affaiblissant. Diverses familles créèrent à cette époque des écoles privées, destinées aux jeunes nobles ; Foujiwara Fouyoutsougou (775-826) fonda ainsi le *Kwan'gakouin* (3).

En 810, sous l'empereur Saga, fut institué un service dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, celui des *kouran'do* ou *kourōdo* (4), et sous Nimmyō, son fils, qui régna de 834 à 850, apparut (5) un organisme ayant des pouvoirs de police, le *kébiishi-chō* (6).

(1) M. Katsurō Hara (*Histoire du Japon*, p. 126) suppose que le transfert de la capitale eut plusieurs causes : querelles de certaines familles nobles, situation meilleure de Kyoto par rapport à Ōzaka et à Ōtsu. M. Anesaki (Anéçaki) (*History of Japanese Religion*, p. 108, n. 1) fait remarquer qu'il faut tenir compte, ici, de la théorie chinoise de l'air et des eaux, « the Chinese theory of « Air and Waters. » (Pour le système de géomancie dont il s'agit, appelé *feun'g-shouï* par les Chinois, cf. Giles, *A Glossary of reference*, p. 92.) Voir aussi A. Lloyd, p. 261.

(2) Kwammou fut le père du prince impérial Katsourabara (786 à 853), ancêtre du clan Taïra. Cf. p. 60, n. 2.

(3) *Kwan'gakouin* : « Institut pour encourager l'étude ». Voir Nachod, *Geschichte*, Band II, pp. 666, 959.

(4) Cf. p. 65.

(5) En 839 d'après Murdoch (p. 232) et Papinot (article *Kéblishti-chō*). Voir Samson, *Japan*, p. 207 : « ...tout ce que nous savons, c'est que, vers 817 après J.-C., certains officiers des gardes du palais furent chargés de veiller à l'exécution des ordres impériaux d'arrestation, avec le titre de *Kébiishi...* », (...all we know is that, by about A. D. 817, certain officers of the palace guards were commissioned to see to the execution of imperial warrants, under the title of *Kéblishti...*)

(6) Cf. p. 66.

C'est vers le même temps que les Foujiwara commencèrent à conquérir le pouvoir. Foujiwara Yoshifouça (804-872), descendant à la cinquième génération de Kamatari (1), avait une sœur qui était femme de l'empereur Nimmyō, et, à la mort de Nimmyō, c'est un neveu de Yoshifouça qui monta sur le trône. (Nous le connaissons sous le nom de Mon'tokou, 55<sup>e</sup> empereur, 851 à 858.) Yoshifouça donna sa fille Akiko, pour épouse, au nouveau souverain, qui mourut en 858 et fut remplacé par son fils (Séiwa, 859 à 876). En raison du jeune âge de celui-ci, Yoshifouça, grand-père de l'empereur, fut nommé régent (*sésshō*). Il maria plus tard une autre de ses filles à Séiwa, qui épousa ainsi sa propre tante. Comme Yoshifouça n'avait pas de fils, il adopta son neveu Mototsouné, et ce dernier devint régent pendant l'enfance du cinquante-septième empereur, Yōzēi (877 à 884), dont le règne fut marqué en 878 par la soumission des Aïnous, obtenue grâce à Foujiwara Yaçounori.

Mototsouné obtint plus tard, en 882, le poste de maire du palais (*kwan'pakou'*) (2), créé pour lui, et, en 884, il força Yōzēi, qui montrait un caractère cruel et dépravé, à abandonner le trône. Mototsouné garda le pouvoir jusqu'à sa mort, qui survint en 891, sous le règne d'Ouda, le cinquante-neuvième empereur (888 à 897). Ouda confia les postes les plus élevés à un membre du clan Sougawara, dont certains font remonter l'origine à Nomi no Soukouné (3). Ce favori de l'empereur Ouda, Sougawara Mitchizané, est resté fameux par ses talents littéraires. Après l'abdication d'Ouda, qui abandonna le trône en 897, le fils aîné de Mototsouné, Tokihira, réussit, sous l'empereur Daïgo (898 à 930), à faire exiler Mitchizané en Kyōushō.

Tokihira commença la rédaction des « Règles de l'ère *Én'ghi* » (*Én'ghishiki*), ainsi appelées parce que la compilation en fut entreprise sous cette ère, qui s'étendit de 901 à 923. En mourant (909), il laissa le soin de ce travail à son frère Tadahira, et les « Règles » furent publiées en 927.

Malheureusement, si Tadahira poursuivit l'œuvre de juriste qu'avait commencée son frère, il ne sut pas maintenir le gouvernement ferme de celui-ci, et des guerres civiles troublèrent le Japon. A cette époque, le clan guerrier des Taïra, descendants du prince Katsourabara, fils de l'empereur Kwammou, devint prépondérant dans l'est du pays, où Taïra Maçakado lutta victo-

(1) Voir pp. 27, 28.

(2) Cf. p. 63. (3) Voir p. 25.

rieusement contre Tsounémoto, petit-fils de l'empereur Séiwa et ancêtre d'une des branches du clan, plus tard fameux, des Minamoto (1). Cependant, la famille Foujiwara finit par dominer ses rivaux, et elle atteignit bientôt sa plus grande splendeur.

A l'empereur Daïgo, mort en 930, succédèrent ses fils : Shoujakou (61<sup>e</sup> souverain), qui abdiqua en 946 ; puis Mourakami, qui mourut en 967. Après Mourakami, régnèrent ses deux fils : Réizéi, un dément qui renonça au trône à dix-neuf ans, en 969, et Ên'yōū, qui suivit cet exemple en 984, alors qu'il était âgé de vingt-cinq ans. De même, le soixante-cinquième empereur, Kwazan', fils de Réizéi, abdiqua en 986, à dix-huit ans (2). Son successeur fut Itchijō (66<sup>e</sup> souverain), qui régna jusqu'en 1011, date à laquelle il mourut, âgé de trente et un ans.

Après avoir énuméré ces quelques souverains, voyons ce qu'était devenu, pendant qu'ils régnaient, le clan des Foujiwara ; revenons donc au temps de Mourakami. Tadahira mourut en 949, deux ans après l'avènement de cet empereur. Mourakami avait alors vingt-trois ans, et jusqu'à sa mort, il n'y eut ni régent, ni maire du palais. En 968, quand Réizéi monta sur le trône à dix-huit ans, Sanéyori, le fils aîné de Tadahira, obtint le titre de maire du palais, et plus tard, à l'avènement d'Ên'yōū, un enfant de onze ans, il devint régent. Êtant mort en 971, Sanéyori fut remplacé dans cette dernière fonction par son neveu Korétada. Celui-ci mourut en 972, et Kanémitchi, son frère, dont la fille Nobouko était femme de l'empereur, parvint à la dignité de maire du palais. Kanémitchi mourut en 977 et eut pour successeur son cousin Yoritada. En 986 (3), à l'avènement d'Itchijō, alors âgé de sept ans, un frère de Korétada et de Kanémitchi, Foujiwara Kanéïé, qui avait donné sa fille Sên'shi en mariage à l'empereur Ên'yōū, et qui était le grand-père du jeune monarque, reçut le poste de régent. Il abandonna ses fonctions en 990, peu de temps avant de mourir, et sa place fut prise par son fils Mitchi-

(1) Cf. p. 60, n. 2. Le clan Minamoto comprend plusieurs branches remontant respectivement aux empereurs Saga (810-823), Séiwa (859-876), Ouda (888-897), Daïgo (898-930), Mourakami (947-967). Voir, pp. 167 et 168, la généalogie des empereurs et des Minamoto dont il est parlé dans le présent ouvrage.

(2) Cf. p. 188 ; N. C., p. 44 ; Revon, *Anthologie*, p. 226.

(3) On peut signaler, à propos de cette date, que, dans les tableaux chronologiques donnés par les auteurs, la première année du règne d'un empereur semble être l'année qui suit celle pendant laquelle mourut, ou abdiqua, son prédécesseur. Dans le *Dictionnaire* de M. Papinot, par exemple, on trouve Kwazan (985 à 986) et Ichijō (987 à 1011). En réalité, Kwazan' abdiqua au sixième mois de l'année 986 et cette année appartient donc, pour une part, au règne de Kwazan', et, pour une autre, à celui d'Itchijō. Il y aura lieu de tenir compte de cette remarque chaque fois que l'on trouvera, indiquées l'une après l'autre, les dates du commencement et de la fin d'un règne.



taka, père de Sadako, qu'avait épousée Itchijō, En 993, Mitchitaka devint maire du palais, et après sa mort (995), cette dignité fut donnée à son frère Mitchikané, qui le suivit la même année, puis à un autre de ses frères, Mitchinaga, dont la fille Akiko était épouse du souverain, de même que sa cousine Sadako.

Les énumérations de noms et de dates qui précèdent peuvent, malgré leur sécheresse, donner une idée de l'état du gouvernement et de la cour à l'époque qui nous occupe. Elles suffisent, en effet, à mettre en évidence les quelques traits dominants qui marquent cette période de l'histoire du Japon : la jeunesse des empereurs, forcés, par la volonté des Foujiwara, de prendre pour épouses les filles de ceux-ci, et les abdications fréquentes des souverains. Ces abdications étaient conformes aux idées bouddhiques que l'on trouve à l'origine de coutumes comme celle de l'*in'kyo* (1), la retraite des gens d'un certain âge qui abandonnent la vie active, et laissent à leurs enfants le soin des affaires, pour se consacrer à l'étude et à la méditation. Si l'on note, pourtant, que les empereurs dont j'ai parlé abdiquèrent entre dix-huit et vingt-cinq ans, on ne pourra s'empêcher de penser qu'ils étaient encore bien jeunes, alors, pour songer au repos ; on devinera qu'ils s'y résignaient seulement, sous la pression des Foujiwara désireux de voir toujours le trône occupé par des enfants qui ne fussent pas capables de se soustraire à leur autorité.

Au début du règne d'Itchijō, en 986, il y avait, outre l'empereur en titre, trois anciens empereurs encore vivants : Réizéi, son oncle ; Kwazan' (fils de Réizéi), son cousin, et Ên'yōu, son père.

Nous voici arrivés, avec l'empereur Itchijō, au temps de Séi Shōnagon' ; c'est sous le règne de ce souverain que se déroulèrent les événements dont parle l'auteur des « Notes » ; nous retrouverons plus loin Itchijō (2) lui-même et quelques-uns des personnages dont je viens d'indiquer les noms.

### C. Aperçu de l'histoire de la Chine

L'histoire, ou plutôt la légende, de la Chine, nomme, après avoir parlé des premiers âges mythologiques, cinq souverains, parmi lesquels je citerai le troisième, Houang Ti, qui régna de 2698 à 2598 avant J.-C. Ces cinq souverains furent suivis par les trois empereurs Yao, Shoun' et Yu. Le dernier fonda, en 2205,

(1) Voir Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, pp. 21, 248.

(2) Cf. p. 172.

la dynastie des Hsia (Ka). Ensuite régnèrent les dynasties des Shang (Shō) ou Yin' (In'), de 1766 à 1122, et des Tchoou (Shōu) (1), de 1122 à 249 (ou 255).

Les Tchoou étaient établis dans le Ho-nan', et leur capitale, à partir de 770 avant notre ère, fut Lo-yang (Rakouyō). C'est à l'époque des Tchoou que vécurent Lao Tze (2), né vers 570 et mort vers 490, et K'oung Tze, né en 551 dans la principauté de Lou, dans le sud-ouest du Shan'-tong, et mort en 479.

A la fin de la période indiquée comme celle de la dynastie des Tchoou, la Chine fut troublée par des discordes entre les divers États qui se partageaient le territoire, et sur lesquels les Tchoou n'avaient que fort peu d'autorité : royaumes Yén', Tch'i, Lou, Tch'in' (plus tard divisé en Tchao, Wéi, Han'), Tch'in', Tcheun'g, Tch'eun', Tch'ou, Soung, Wou, Yuéh, Shou. C'est la période dite des « États combattants » (*Tchan'-kouo*, jap. *Sén'kokou*). Après des luttes acharnées, en 221 avant J.-C., Tcheun'g Wang, roi de Tch'in', unifia la Chine et se proclama empereur, avec Hsién'-yang (Kan'yō), près de l'emplacement de Si-an'-fou, au Shén'-si, comme capitale. Le nouveau souverain, qui fut l'empereur Shih Houang Ti, se signala par l'ordre qu'il donna de faire brûler tous les livres existants, pour supprimer tout souvenir du passé. Seuls auraient été épargnés, d'après la tradition, les ouvrages concernant l'agriculture, la divination ou la médecine.

Shih Houang Ti mourut en 210 ; son fils ne sut pas maîtriser les révoltes qui se produisirent, et il fut tué en 207. Avec lui finissait la brève dynastie des Tch'in' (Shin').

Deux généraux de l'État de Tch'ou se disputèrent alors le pouvoir. Ce furent Hsiang Tchi (ou Hsiang Yu) et Liou Pang (ou Liou Li). Après une lutte marquée surtout par la cruauté du premier et la trahison commune aux deux adversaires, Liou Pang triompha. En 202 avant Jésus-Christ, il devint empereur et fonda la dynastie des Han' (Kan') (3), dont la capitale fut Tch'ang-an' (Tchoan'), au Shén'-si, à six kilomètres à l'ouest de l'endroit où devait s'élever plus tard Si-an'-fou. Liou Pang est connu sous le nom posthume de Kao Ti ou sous celui de Kao Tsou.

Le sixième empereur des Han', Wou Ti, qui régna de 140 à

(1) J'indique, entre parenthèses, la lecture japonaise. Les dates sont celles que donnent MM. Richard (*Géographie de l'Empire de Chine*, pp. 370 et suivantes) et Giles (*Chinese-English dictionary*, vol. III, pp. 8 et suivantes). D'après M. Grousset (*Histoire de l'Extrême Orient*, pp. 183 et 184), les dates adoptées généralement sont : Hsia (environ 1989-1559), Shang (vers 1558-1051), Tchoou (1050-256).

(2) Si toutefois il a jamais existé.

(3) Han' antérieurs : Tch'ién'-Han' (Zén'-Kan').

87 avant notre ère, étendit le domaine chinois à l'ouest, à l'est (en Corée) et au sud, et il eut à combattre les Huns.

Les Han' furent détrônés, en l'an 9 de notre ère ; mais après quatorze années pendant lesquelles régna la dynastie usurpatrice des Hsin' (Shin'), ils revinrent au pouvoir, et transportèrent leur capitale à Lo-yang, où la dynastie des Han' postérieurs (1) régna pendant près de deux siècles. Vers l'an 190, leur puissance était très diminuée, et trois des chefs militaires qu'ils avaient chargés de lutter contre les rebelles fondèrent dans divers pays des dynasties qui se disputèrent l'empire de 221 à 280. Les historiens donnent à cette époque le nom de « Période des trois États » (*San'-kouo*, jap. *San'-kokou*), qui rappelle les trois royaumes de Shou-Han' (Shokkan'), de Wou (Go) et de Wéi (Ghi). Un ministre de ce dernier pays, dont la capitale était Lo-yang, prit le pouvoir et conquit le royaume Shou-Han'. Après lui, son fils s'empara de l'État de Wou, et à partir de 280, la dynastie ainsi fondée, celle des Tch'in' (Shin'), installée à Lo-yang, régna sur tout l'empire. Après 317, les Tch'in' perdirent la Chine du Nord, envahie par les barbares Hsioung-nou (Kyōdo), c'est-à-dire par les Huns ; ils virent leur domaine réduit à la Chine méridionale, avec Tchién'-yéh (plus tard Nan'-tchin'g ou Nankin) comme capitale. Ils cédèrent la place, en 420, aux Soung (Sō), auxquels succédèrent les Tch'i (Sai) du sud, en 479 ; puis les Liang (Ryō), en 502 ; et les Tch'eun' (Tchin'), qui régnèrent de 557 à 589.

Pendant ce temps, dans la Chine septentrionale, se fondaient divers États barbares (2), dont le principal fut celui des T'o-pa ou Wéi (Ghi), ou Yuan'-Wéi, avec, comme capitale, P'in'g-tch'eun'g, au Shan'-si, puis, à partir de 494, Lo-yang.

D'autres royaumes barbares furent celui des Tch'in' (Shin'), de 351 à 417, au Shén'-si (capitale à Tch'ang-an') et au Ho-nan', et celui des Liang (Ryō) (3), au Kan'-souh, avec Kou-tsang comme capitale. Les Wéi absorbèrent les autres États ; mais au début du vi<sup>e</sup> siècle, ils se partagèrent en deux branches : celle des Wéi orientaux (534 à 550), au Ho-nan', et celle des Wéi occidentaux (535 à 557), au Shén'-si. Aux premiers succédèrent les Tch'i (550 à 577), et les seconds furent remplacés par les Tchoou du nord (557 à 581). En 577, les Tchoou conquièrent le domaine des Tch'i ; mais en 581, après la mort du souverain Tchoou, son beau-frère se proclama roi et fonda la dynastie des Souï (Zouï). Ceux-ci,

(1) Hou-Han' (Go-Kan').

(2) Cf. Grousset, p. 248.

(3) Liang postérieurs (302 à 376), Liang du nord (397 à 439).

en 589, s'emparèrent du territoire que possédaient les Tch'eun' du sud, et refirent l'unité de la Chine.

Les Souï régnèrent de 589 à 618, installés à Tch'ang-an' et à Lo-yang. Ils agrandirent l'empire chinois, et vécurent fastueusement. En 606, l'empereur Yang Ti reçut une ambassade de Souïko (1), impératrice du Japon.

Cependant, à la suite d'expéditions malheureuses en Corée, la puissance des Souï se trouva ébranlée. En 618, un de leurs généraux se révolta, se rendit maître de la capitale Tch'ang-an', et fonda la dynastie des T'ang (Tō), qui devait régner de 618 à 907. Ce général, Li Yuan', qui prétendait descendre de Lao Tze, devint l'empereur que nous connaissons sous le nom de Kaou Tsou, et son fils Li Shih-min' fut l'empereur T'aï Tsoung (627 à 650), le plus grand souverain de l'histoire de la Chine.

En 684, une impératrice usurpa la souveraineté, et régna après avoir pris le nom dynastique de Tchoou (Shōu), puis, en 705, les T'ang revinrent au pouvoir.

Le sixième empereur de la dynastie, Li Loung-tchi (712 à 756), qui devait être canonisé sous le nom de Hsuan' Tsoung Min'g Houang Ti, et que l'on désigne généralement par celui de Min'g Houang, fut un puissant souverain, ami des sciences, des lettres et des arts. Avec sa favorite Yang Kouéi-féi (Yō Ki-hi), dont la beauté est demeurée fameuse, il était le centre d'une cour où brillaient des poètes comme Li Po et Tou Fou (2). Pendant ce temps, les généraux de Hsuan' Tsoung faisaient craindre dans toute l'Asie la puissance de leur maître ; mais les expéditions qu'ils conduisaient épuisèrent le pays, et en 756, l'un d'entre eux, un général d'origine tartare nommé An' Lou-shan', se révoltant à la faveur du mécontentement universel, s'empara de la capitale. L'empereur dut s'enfuir, et sa favorite l'accompagna ; les soldats qui les escortaient se mutinèrent, et, à Ma-wéi, Hsuan' Tsoung se vit forcé d'ordonner à un de ses serviteurs, l'eunuque Kao Li-shih, de tuer Yang Kouéi-féi. Il abdiqua en faveur de son fils, qui fut l'empereur Sou Tsoung (756 à 763), et qui réussit, ainsi que son propre successeur, à rétablir en partie l'autorité des T'ang.

Le onzième empereur de la même dynastie, Li Shoun' (805 à 820), qui devait recevoir le nom posthume de Hsiên' Tsoung, mérite d'être mentionné à cause des réformes réalisées à son époque, de son zèle bouddhique et des recherches auxquelles

(1) Voir p. 26.

(2) Cf. p. 126.



il se livra pour trouver l'élixir d'immortalité. C'est vers la fin du règne de Hsién' Tsoung, en 819, que le poète Han' Yu protesta contre les honneurs rendus à une relique du Bouddha.

En 907, les T'ang perdirent définitivement le pouvoir à la suite de révoltes, et cinq dynasties de courte durée se succédèrent après eux. La première fut celle des Liang (Ryō) postérieurs (907 à 923), dont la capitale fut Pién'-liang (aujourd'hui K'ai-feun'g), au Ho-nan'. Ensuite vinrent les T'ang (Tō) postérieurs (923 à 936, capitale à Lo-yang), puis les Tchîn' (Shin') postérieurs (936 à 946, capitale à Lo-yang ; puis à Pién'-liang), les Han' (Kan') postérieurs (947 à 950, capitale à Pién'-liang), et enfin les Tchoou (Shōu) postérieurs (951 à 960, capitale à Pién'-liang).

Ces dynasties n'eurent d'autorité que sur un domaine restreint, comprenant le Ho-nan', le Shén'-si et le Shan'-tong ; mais la grande dynastie des Soung (Sō) du nord, qui leur succéda en 960, unifia encore une fois la Chine et régna jusqu'en 1127 avec Pién'-liang comme capitale, en attendant d'être, à cette date, repoussée dans le sud par les barbares Jou-tcheun'.

#### D. Le Japon au X<sup>e</sup> siècle

##### Chapitre I. — LE TERRITOIRE JAPONAIS, LE MONDE OÙ VIVAIENT SÉI ET SES CONTEMPORAINS

Après avoir, dans les chapitres précédents, énuméré quelques-uns des faits principaux qui marquèrent l'histoire du Japon et celle de la Chine, des origines à l'an mille de notre ère, je dois maintenant donner une description rapide de l'État japonais, de son territoire, de son gouvernement et de sa civilisation, dans les dernières années du x<sup>e</sup> siècle.

Vers 990, la domination japonaise s'étendait, au moins théoriquement, à tout l'archipel, à l'exception de l'île d'Ézo. Le pays était partagé en une soixantaine de provinces, comprenant les « cinq provinces intérieures » (*Go-kinai*), les plus proches de la capitale (Yamashiro, Yamato, Kawatchi, Izoumi, Séttsou), et les provinces extérieures, réparties en sept « circuits » (*dō*).

Ces « circuits » étaient le « Circuit de la mer orientale » (*Tōkaï-dō*), à l'est de l'île Principale ; le « Circuit des montagnes orientales » (*Tōcan'dō*), depuis le lac Biwa jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette île ; le « Circuit continental du nord » (*Hokou-roukoudō*), à l'ouest de la même île ; le « Circuit à l'ombre des

montagnes » (*San'in'dō*), au sud-est du précédent ; le « Circuit sur la face ensoleillée des montagnes (*San'yōdō*), dans la partie méridionale de l'île Principale ; le « Circuit de la mer du sud » (*Nan'kaidō*), comprenant l'île de Shikokou et une province dans la grande île ; et enfin le « Circuit de la mer occidentale » (*Saikaidō*), constitué par l'île de Kyōushō.

Les provinces ou *kouni* (sinico-japonais : *kokou*) se divisaient en districts ou *kōri* (*goun'*), eux-mêmes partagés en villages ou *sato* (*ri*). Une autre division territoriale dont on trouve le nom dans les documents de cette époque était l'*agata* (1). Le terme qui sert à la désigner ne doit sans doute pas être entendu avec son sens actuel, identique à celui du mot *kén'* (département). Il faut plutôt en faire l'équivalent de *kōri* (district), bien qu'on l'ait parfois identifié aussi avec le nom du village (*sato*). Dans le composé *agataméshi* (nomination des gouverneurs) (2), *agata* paraît signifier seulement, d'une manière vague, la « province » par opposition à la capitale. Peut-être le sens primitif du mot était-il simplement celui de « domaine » (3).

On rencontre, dans les « Notes » de Séi, les noms d'un certain nombre de provinces ; mais d'autres dénominations géographiques s'y trouvent aussi, qu'il me faut expliquer. Séi parle, par exemple, du « pays de Koshi ». Elle emploie là l'ancien nom du territoire comprenant les provinces d'Etchizén', de Kaga, de Noto, d'Éttchōu et d'Étchigo, c'est-à-dire presque tout le « Circuit continental du nord », où les Aïnous s'étaient longtemps maintenus. Le pays de Koshi était, comme l'a écrit M. Florenz (4), la « Thulé du Japon ».

Autrefois, on désignait par le nom de Mitchinokou la partie septentrionale du « Circuit des montagnes de l'est » (5).

Le nom d'Azouma (6) était appliqué à la partie orientale de la grande île, c'est-à-dire au « Circuit de la mer orientale ». Celui de Tsoukoushi désignait l'île de Kyōushō, et on appelait respectivement « pays de Tsou » et « pays de Ki » (7) les régions occu-

(1) Comp. Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 83, n. 3, et p. 678, n. 4.

(2) Voir pp. 76 et 152.

(3) M. Chamberlain (*Ko-ji-ki*, p. XVII) traduit *agata-noushi* par « Departmental Lord » ; M. Sanson (*Japan*, p. 39) rend le même composé par « estate-master ». M. Florenz (*Wörterbuch*, p. 185) donne : *agata* : Land, Bezirk, Landschaft.

(4) Florenz, *Wörterbuch*, p. 69.

(5) Mitchinokou est, peut-être, une forme contractée de « *Mitchi no okou no kouni* » : « le pays du fond du chemin, le pays de l'extrémité du chemin, où va se perdre la route ». Cf. Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 71.

(6) Voir p. 25, n. 3, et Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 79, n. 3.

(7) *Tsou* signifie « port » ; quant au nom du pays de Ki, il semble que le sens primitif en ait été « pays des arbres ».

pées par les provinces de Séttsou et de Kii. La dernière contrée, et plus particulièrement sa partie sud-est, était désignée aussi par le nom de Koumano (1). Nous pouvons rencontrer, enfin, dans les anciens textes, le nom du « pays de Kibi » ; celui-ci comprenait les territoires actuellement occupés par les provinces de Bizén', de Bittchōu, de Bin'go et de Mimaçaka. On distinguait « l'entrée, l'intérieur et le fond du pays de Kibi » (*Kibi no koutchi, Kibi no naka, Kibi no shiri*).

Après ces quelques explications sur les provinces et sur les diverses contrées qui sont seulement citées, parfois, dans les « Notes de chevet », il convient que nous accordions plus d'attention à la capitale du Japon, et surtout au Palais Impérial, où se passent à peu près tous les événements racontés dans l'ouvrage de Séi.

Nous avons vu (p. 28) comment l'empereur Kwammou, en 784, transféra le siège de l'empire à l'endroit où s'élève aujourd'hui Kyōto. La ville fondée, située sur la rivière de Kamo, tributaire du fleuve Yodo, reçut l'appellation pleine de promesses de *Héian'-kyō*, « capitale de la paix et de la tranquillité », et c'est elle qui donna son nom à la période dite classique de l'histoire du Japon (époque de *Héian'*). On la trouve désignée, dans les « Notes de chevet », par le terme de *miyako*, qui signifie simplement « la capitale ».

Cette ville était bâtie, de même que Nara, l'ancienne résidence impériale, sur le modèle de Tch'ang-an', la métropole chinoise des Souï et des T'ang. Elle présentait l'aspect régulier d'un rectangle mesurant environ 5.200 mètres du nord au sud et 4.500 mètres de l'est à l'ouest, entouré de fossés et de palissades (2). A l'intérieur de ce rectangle, dans sa partie septentrionale, il y en avait un autre qui mesurait 1.380 mètres du nord au sud et 1.150 mètres de l'est à l'ouest. C'est dans l'enceinte de ce deuxième rectangle que se trouvait le Palais Impérial. Du milieu du côté méridional (3) partait une avenue large de 84 mètres, la « Grande route du moineau rouge » (*Shoujakou-ōji*), qui allait jusqu'au milieu de la face correspondante de l'enceinte extérieure, et qui divisait la ville en deux parties, la capitale de l'ouest et la capitale de l'est, dont la première, ainsi qu'on peut le voir à la page 92

(1) Comp. Papinot (article *Kumano*) et Chamberlain and Mason, *Handbook for travellers*, p. 372.

(2) Plus exactement, de murs construits en recouvrant de terre un bâti de planches (*tsouiji*). Voir N. C., p. 103, n. 1, et p. 162, n. 3.

(3) C'est-à-dire de la Porte du moineau rouge (*Shoujakoumon'*).

des « Notes de chevet », déclina de bonne heure (1). De chaque côté de l'Avenue du moineau rouge, couraient trois grandes rues longitudinales, croisées par neuf avenues allant de l'est à l'ouest.

Dans la ville ainsi dessinée, vivait une population qu'on peut évaluer à quatre cent mille âmes.

Après avoir franchi l'une des quatorze portes dont était percée la clôture du Palais (quatre sur chacun des grands côtés, trois sur chacun des petits), on voyait d'abord les bâtiments où étaient installés les divers services. C'est ainsi que le palais où l'on trouvait les bureaux des fonctionnaires chargés de gouverner la Maison de l'impératrice (*Shiki no mizōshi* ou *Shiki-in'*) (2), dont il est plusieurs fois question dans les « Notes », s'élevait dans la partie orientale de l'enceinte, séparé de la Porte de la Terre (*Tsoutchi-mi-kado*), ou Porte orientale supérieure (*Jōtōmon'*) (3), par l'Office de la division de gauche de la garde du corps (*Sa-ko-noé-fou*).

D'autres édifices sont souvent mentionnés dans les « Notes » et les ouvrages contemporains. Dans la partie méridionale de l'enceinte, s'élevait le bâtiment du bureau des devins (*On'yōryō*), à côté de celui du Conseil d'État (*Dajōkwan'*), et non loin du « Grand Palais » (*Taikyokoudén'* ou *Daigokoudén'*). Au Palais du Conseil d'État était annexé, au nord-est, un bâtiment appelé *ashitadokoro* ou *aïtan'dokoro* (4), qui abritait les cuisines où l'on préparait les repas des conseillers. On trouvait aussi, tout près de la clôture, dans la partie méridionale, parmi d'autres palais, celui de la Haute-Cour de Justice (*Dan'jōdaï*). Le Palais des vertus guerrières (*Boutokoudén'* ou *Moutokoudén'*) se dressait dans la partie occidentale. A l'intérieur de l'enclos, un peu plus près de son côté septentrional que du méridional, et beaucoup plus près du côté oriental que du côté occidental, s'étendait une autre enceinte rectangulaire, entourée d'une double clôture ; le mur extérieur était percé de sept portes (une à l'est, une à l'ouest, deux au nord et trois au sud) (5), et le mur intérieur de douze ouvertures (trois sur chacun des côtés) (6). Ces deux murs

(1) Voir p. 63, n. 1 ; N. C., p. 92 ; Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 693, n. 6.

(2) Cf. p. 68.

(3) Du même côté que la Porte de la Terre, mais plus au sud, était la Porte de la clarté solaire (*Yōméimon'*, N. C., p. 17, n. 7) ; plus au sud encore, la porte appelée *Taikén'mon'* (N. C., p. 2, n. 6).

(4) Cf. N. C., p. 193.

(5) Voir p. 67, n. 8, pour la Porte du nord, et p. 70, n. 5, pour la Porte de la lune et des fleurs.

(6) Voir, pour les portes *On'méimon'* et *Sén'yōmon'*, p. 74.



entouraient le Palais Impérial proprement dit ou Palais Réserve (*Dairi*), qui comprenait un certain nombre de palais et de pavillons. Au centre de l'enceinte, on voyait trois palais situés à côté l'un de l'autre : du nord au sud, le Palais des Offrandes de parfums (1) (*Jōkyōdén'* ou *Shōkyōdén'*), le Palais de bonté et de longévité (*Jijōdén'* ou *Jishoun'dén'*) et le Palais des cieus pourpres (*Shishin'dén'*) ou Palais du sud (*Nan'dén'*). Les autres bâtiments dessinaient comme un fer à cheval ouvert du côté du sud. En partant de l'angle sud-est, où s'élevait le Palais de l'éveil printanier (*Shoun'kyōdén'*), à côté du Palais des rouges ustensiles (*Shoukidén'*) (2), on rencontrait successivement, en allant vers le nord : le Palais du bon soleil (*Ghiyōdén'*) (3), où se trouvait un magasin (*oçamédono*) pour les instruments de musique et les objets précieux, à côté de la demeure du prince héritier ; puis le Palais du damas et de la soie (*Ryokidén'*), à côté du Palais de la douce clarté (*Oun'méidén'*), qui renfermait le *Naishidokoro*, c'est-à-dire les salles réservées aux filles d'honneur (4). Plus loin, on apercevait le Palais de la jolie vue (*Réikéidén'*), puis le Palais de l'universel éclat (*Sén'yōdén'*), à côté du Palais de la belle vue (*Shighéisha*) (5) et du Palais du nord (*Hokousha*), situé dans l'angle nord-est. En continuant à tourner dans le même sens, suivant le côté septentrional de la clôture, on pouvait admirer le Palais de la paix éternelle (*Jōnéidén'*) (6), à côté du Palais de l'honorable apparence (*Jōgwadén'*) (7), puis le Palais de la beauté éminente (*Kokidén'*), à côté du Palais de la gloire ascendante (*Tōkwadén'*). A l'angle nord-ouest, s'élevait le Palais des parfums accumulés (*Shouhōsha*), encore appelé [Palais du] jardin du tonnerre (*Kaminari no tsubo*). En allant vers l'angle sud-ouest, on rencontrait le Palais de la gloire parfaite (*Ghyōkésa*) (8), le Palais des parfums flottants (*Hikyōsha*) (9), puis le Palais pur et frais (*Séiryōdén'*) (10), à côté du Palais frais de derrière (*Gorō-*

(1) La traduction des noms des palais pourrait donner lieu à une longue discussion.

(2) Quand deux palais sont indiqués comme étant à côté l'un de l'autre, cela veut dire qu'ils sont à peu près sur une même ligne partant du centre de l'enceinte. Le plus rapproché de ce centre est cité le premier.

(3) Cf. N. C., p. 117, n. 3.

(4) Voir p. 71, et Aston, *Shinto*, p. 291.

(5) Du nom du jardin intérieur (*tsubo*) qui le bordait, le *Shighéisha* était encore appelé *Kiritsubo* : le [Palais du] jardin des paulownias.

(6) Ou *Kicakimatchi* : le Quartier de l'impératrice. Cf. N. C., p. 203, n. 3.

(7) Ou *Mikoushighe-dono* : Palais du service de la Toilette. Voir p. 72.

(8) Ou *Oumétsoubō* : [Palais du] jardin des pruniers. Comparer la note 5.

(9) Ou *Foujitsoubō* : [Palais du] jardin des glycines.

(10) Le *Séiryōdén'*, *Séirōdén'* ou *Séiyōdén'* était sans doute le plus important des édifices que comprenait le Palais de Kyōto. C'est là que résidait ordinairement l'empereur, et c'est dans une salle située sous l'appentis du sud du *Séiryōdén'* (*dén'jo no*

dén'), auquel était appuyé, à l'ouest, un appentis abritant l'office impérial (*Mizoushi dokoro*) (1). Enfin, plus au sud, s'élevaient le Palais des archives (*Kōshōdén'*, *Foudono*, *Nadén'*), où était installé le service des chambellans, et un bâtiment renfermant la salle de réunion de ces chambellans.

La plupart de ces palais étaient habités par diverses personnes de la cour. C'est ainsi qu'une épouse impériale (*nyōgō*) résidait au *Kokidén'*, et le prince héritier au Palais de l'est.

En dehors du Palais Impérial, se trouvaient d'autres édifices, demeures de certains hauts personnages. On désignait généralement ces palais extérieurs par le nom de l'avenue près de laquelle ils étaient situés, ou, plus exactement, par celui de la division de la ville où ils s'élevaient. Nous voyons cités dans les « Notes » de Séi le Petit Palais de la Deuxième avenue (*Ko-nijō*) (2); le Palais du sud de la Troisième avenue orientale (*Tō-san'jō no minami no in'*), où résidait Foujiwara no Mitchitaka; le Palais de l'extrémité de la capitale (*Kyōgokou-dono*), où logeait

ma) que certains privilégiés étaient admis en la présence du souverain (voir p. 62). Au nord se trouvaient des chambres où logeaient l'impératrice et les épouses impériales quand elles venaient près de l'empereur. Celle qui était réservée à l'impératrice s'appelait « l'auguste chambre supérieure du Palais de la beauté éminente » (*Kokidén no oué no mi-tsouboué*); celle que pouvaient occuper les autres épouses du souverain était « l'auguste chambre supérieure du [Palais du] jardin des glycines » (*Foujitsoubou no oué no mi-tsouboné*). Cf. N. C., pp. 18 et 114.

À l'angle nord-ouest, était la salle de bains de l'empereur (N. C., p. 247, n. 4), près d'une longue galerie (*médō*; N. C., p. 247, n. 3), dont le nom, quand il est écrit en caractères chinois, paraît indiquer que les cavaliers pouvaient y passer.

De l'angle nord-est partait une galerie allant vers le Palais *Kokidén'*, et sur laquelle s'ouvrait la « Porte noire » (*Kourodo*), dont parle plusieurs fois Séi (N. C., pp. 84, 157).

À propos de la « Porte noire », on peut rappeler ce passage du *Tsourézourégouça* (voir p. 124) : « Quand l'empereur [Kōkō (885-887), celui dont la tombe est au] petit sapin, fut parvenu au rang de souverain, il n'oublia pas que, jadis, alors qu'il était un homme d'une condition ordinaire, il faisait lui-même les plus humbles besognes, et il continua d'y vaquer. On appelle « Porte noire » la salle où se tenait pour cela l'empereur, et ce nom fut donné à la salle dont il s'agit, dit-on, parce que les murs en étaient noircis par la fumée du bois qui brûlait sous le chaudron où le monarque faisait cuire ses aliments. » (*Kourodo wa Ko-matsou mikado kourai ni tsoukacé-tamaité, moukashi tadoto ni owashimashishi toki maça na koto sépacé-tamaishi wo waçouré-tamawadé, tsouné ni itonamacé-tamaikérou ma nari. Mi-kamaghi ni souçoukétaréba kourodo to iou to zo.* Voir Souzouki, p. 316.)

Non loin de la « Porte noire », était le poste des gardes du service des chambellans (*takigoutchi*. Cf. pp. 66 et 351).

(1) Voir p. 69, n. 7.

(2) *Ko-nijō* ou *Nijō no miya*, qu'il faut sans doute distinguer du *Nijōin'*, appelé aussi *Ko-nijō* (N. C., p. 175; voir plus loin, p. 193, n. 4) ou encore *Hoko'in'*, « le Palais de la prospérité de la Loi » (N. C., p. 257, n. 5; voir plus loin, p. 98). Comparer aussi N. C., p. 17, n. 8.

Séi nomme encore d'autres palais, comme le *San'jō no miya* (Palais de la Troisième avenue), où résidait Taira Narimaça, et le Palais *Koshirokawa*, où demeurait Foujiwara Naritoki, et dont l'emplacement nous est inconnu. (N. C., p. 40, n. 2.)

Pour une liste de palais, voir N. C., p. 17.

son frère Mitchinaga, près de la Porte de la Terre (*Tsoutchi-mi-kado*).

Dans son livre sur « *Le Japon* » (1), M. de la Mazelière a bien décrit l'aspect du Palais Impérial, avec ses principaux bâtiments « construits de terre et de bois, les autres entièrement de bois » ; « le toit bas et de forme chinoise, ajoute-t-il, était de bois, d'écorce, de chaume ou de tuiles » (2). Les bâtiments étaient plus ou moins vastes ; on appréciait leur étendue en disant qu'ils avaient tel ou tel nombre d' « intervalles » (*ma*), l'intervalle étant la distance qui séparait, dans un édifice, deux piliers voisins (3). Outre les salles principales (4), ces bâtiments comprenaient d'ordinaire des chambres abritées sous des appentis (5), et parfois même sous des doubles-appentis (6), s'il est permis de donner ce nom à des toits à une seule pente dont la partie supérieure était appuyée aux piliers supportant la base d'un autre appentis. On voyait annexées, à beaucoup d'édifices, une aile (7) orientale et une aile occidentale ; et, souvent, des galeries couvertes (8) reliaient les divers pavillons. Ils étaient même quelquefois réunis par des ponts (9).

A une certaine distance de l'habitation se trouvait le *dōzō*, la « maison de terre » à l'épreuve du feu (10), dans laquelle on gardait les objets de prix.

Le plancher des chambres était surélevé, et, plus bas, tout autour de l'édifice, courait une étroite véranda (*sounoko*) bordée d'une balustrade (*kōran*). Devant les baies, pendaient des stores de roseau (*soudaré*) (11) ou de bambou (*miçou*), qu'on

(1) Vol. I, p. 485.

(2) M. Sansom (*Japan*, p. 191) écrit que « sous le point de vue de l'architecture, l'effet produit par l'ensemble [du Palais de Kyōto] devait être plutôt un effet de beauté froide et sévère qu'un effet de magnificence » (architecturally the total effect must have been one of cold and severe beauty rather than of magnificence).

(3) Cette distance était généralement équivalente à la mesure japonaise appelée *jo* (3 m. 03). Le *Kokiden* avait sept intervalles ; le *Sairyōden*, neuf. S'ei parle de salles à la double longueur (*jouta-ma narou tokoro* ; N. C., p. 123 ; ou simplement *jouta-ma* ; N. C. p. 133). Il s'agit de chambres dont la longueur était égale à 2 *jō* (6 m. 06).

(4) *Moya*.

(5) *Hicashi*.

(6) En japonais : *matabiçashi* (appentis répété) ou *magobiçashi* (appentis petit-fils, N. C., p. 81).

Quand on était dans l'appartement central, on passait, pour aller dans la pièce située sous l'appentis, sur une poutre et sous une autre. A ces deux poutres horizontales, importantes pièces de la charpente, on donnait le nom de *naghéshi*. C'est à elles que le lecteur doit penser quand il rencontre, dans ma traduction, le mot « seuil » (voir N. C., p. 19, n. 1).

(7) *Tai*. (8) *Rō, rōka, hoçodono*. (9) Voir p. 164.

(10) Il y avait du reste aussi, dans l'habitation même, des chambres de réserve (*nourigomé*), également à l'épreuve du feu (cf. N. C., p. 123, n. 3).

(11) Les stores d'Iyo (*Iyo-sou, Iyo-soudaré*), ainsi appelés parce qu'ils provenaient, pour la plupart, du district d'Oukéna, dans la province d'Iyo, étaient très en vogue (voir N. C., pp. 29, 182).

appelait, lorsqu'une bande d'étoffe recouvrait leur bord supérieur, *miçou no mokō* ou *mokō* (1).

On voyait des fenêtres de treillis (*kōshi*) (2), des jalousies (*shī-tomi*), des petites-jalousies (*kojitomi*) (3), des demi-jalousies (*hajitomi*) (4) qui cachaient seulement la moitié supérieure des baies, des petites-demi-jalousies (*ko-hajitomi*) (5), et des écrans extérieurs ou écrans de jardin (*tatējītomī*) (6).

On connaissait des portes à coulisse (*yarido*) (7), des portes à deux battants (*tsoumado*) (8). A l'intérieur des habitations, on employait des paravents (*byōbou*), des châssis garnis de papier (*shōji*, *sōji*) et des écrans (*kitchō*) formés d'un T (9) de bois supportant un rideau (*katabira*). Sur le sol des chambres, on étendait des nattes (*tatami*, *moushiro*) (10), parfois bordées d'une étoffe appelée *kōraībéri* (11). A certaines nattes rondes, de paille, on donnait le nom de *warafouta*. Les *goza* (12) et les *oughém'béri* (13) étaient des nattes plus élégantes. On se servait aussi de coussins (*shitoné*) (14).

Dans les salles, peu de mobilier : de petites armoires (*zoushi*), des tables, démontables (*kakéban'*) ou non (15). Les « Notes de chevet » mentionnent pourtant encore un autre meuble : le *tchō-daï*. C'était une sorte de lit, ou plutôt un sofa garni de coussins et de rideaux (16). L'empereur y dormait, ou bien s'y tenait assis ; et au bas des rideaux de ce *tchōdaï*, on plaçait des statues d'animaux destinées à éloigner les influences funestes. A l'origine, ces statues, venues de Corée, avaient la forme d'un chien ; plus tard, on fit des animaux de couleur jaune, ayant la gueule ouverte,

(1) Ou *mokkō*. N. C., p. 29, n. 4 ; p. 218, n. 3. J'ai remplacé, dans ma traduction ce nom par celui de « store à tête ».

(2) N. C., p. 34, n. 3. (3) N. C., p. 78, n. 5. (4) N. C., p. 89, n. 7.

(5) N. C., p. 18, n. 12. (6) N. C., p. 2, n. 11. (7) N. C., p. 29, n. 5.

(8) N. C., p. 34, n. 4. On désignait les portes extérieures (portes cochères, grandes, portes) par le nom de *kado* (ou, en composition surtout, *mon'* ; voir N. C., p. 2, n. 6).

(9) Ce T s'appelait la « main » (*te*) de l'écran.

(10) Voir N. C., p. 182, n. 5.

(11) Cette bordure était ornée de dessins divers (fleurs...). Cf. N. C., p. 255, n. 3 ; p. 256, n. 5.

(12) Les *goza* servaient aux grands personnages. Voir N. C., p. 256, n. 4.

(13) Les *oughém'béri* étaient de jolies nattes, blanches d'après les uns, rouges suivant les autres, ornées de dessins de diverses couleurs représentant des fleurs, des losanges... Ces nattes étaient entourées de deux bordures, la première de la même couleur que les dessins, mais plus claire ; la deuxième, encore plus claire. On étendait les *oughém'béri* devant les statues des dieux ; de pareilles nattes servaient pour l'empereur. Voir N. C., p. 201, n. 1.

(14) Cf. N. C., p. 138.

(15) Voir (N. C., p. 230, n. 7) les *tchōu no ban'* (tables de hauteur moyenne). Voir aussi (à la même page) une liste d'objets (112<sup>e</sup> chapitre des Notes de chevet).

(16) Dans ma traduction, j'ai remplacé le mot *tchōdaï* par le mot « daïs », qui désigne seulement, en réalité, une partie du meuble dont il s'agit.



qu'on appelait des « lions » (*shishi*), et d'autres, de couleur blanche, ayant la gueule fermée, qui étaient les « chiens de Corée » (*koma-inou*) (1).

Les ustensiles dont parle Séi dans ses « Notes » sont les plateaux (*oshiki*) (2) ; les plateaux à pied (*takazouki*) (3) ou *tsouï-gaçané* (4), suivant leur forme) ; les boîtes longues (*nagabitsou*) (5), étroites (*hoçobitsou*) (6) ; les boîtes à coins pliés, faites de planchettes de thuya (*oribitsou*, *ori-ouzou*) (7) ; les boîtes d'osier (*yanaïbako*) ; les boîtes à provisions (*hiwarigo*) (8) ; les « paniers à barbe » (*higheko*) (9) ; les vases pour verser le vin de riz (*hiçaghé*) (10) et pour le faire chauffer (*tchōshi*) (11).

Un ustensile qui mérite d'être cité à part est le brasier : brasier rond (*hioké*), brasier carré (*soubitsou*) ou rectangulaire (*nagaçoubitsou*) (12). C'est lui qui, dans la vie japonaise, tient la place que l'âtre a eue dans la nôtre, et Séi ne manque pas d'en parler souvent, soit qu'elle fasse allusion au brasier lui-même, pour le décrire ou pour dire la tristesse des cendres qui blanchissent sur les charbons éteints (13), soit qu'elle peigne, comme elle excelle à le faire, une réunion d'amies intimes dont le brasier est le centre (14).

Si l'on se chauffait, comme aujourd'hui, au feu du brasier, on s'éclairait, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, avec une lampe à huile, telle que la « lampe de la chambre [à coucher] » (*ōtono-aboura*), qui répandait, nous dit sérieusement Séi Shōnagon', une clarté aussi vive que celle du jour (15).

En raison du fréquent usage qu'en faisaient les dames et les courtisans, l'encrier (16) était un objet important. Séi nous parle

(1) Comp. Aston, *Shinto*, pp. 63 et 364.

(2) On a expliqué ce mot en disant qu'anciennement on cueillait (*orou*) des feuilles que l'on étalait (*shikou*) pour s'en servir comme de plats : « *oshiki* » serait l'équivalent d'« *orishiki* ». Voir N. C., p. 9, n. 5.

(3) N. C., p. 9, n. 6.

(4) N. C., p. 172, n. 4. Le *tsouïgaçané* était une petite table sur laquelle on posait l'*oshiki*.

(5) N. C., p. 120, n. 3.

(6) N. C., p. 5, n. 2. On appelait *hoçobitsou* une sorte (longue et étroite) de *kara-bitsou* (boîte chinoise). Le dernier nom est donné à une caisse à quatre pieds que deux hommes peuvent porter avec une longue perche.

(7) N. C., p. 104, n. 2. (8) N. C., p. 102, n. 8.

(9) N. C., p. 109, n. 6 ; panier de bambou tressé. Les extrémités des brins entrelacés font, tout autour du panier, comme une barbe.

(10) N. C., p. 218, n. 1 ; p. 230, n. 6 ; vase à anse mobile.

(11) N. C., p. 230, n. 6 ; vase à bec et à anse mobile.

(12) N. C., pp. 1, 209. On appelait *tchihiro* un foyer creusé dans le sol même de l'habitation. (N. C., p. 230, n. 8.)

(13) Cf. N. C., p. 1. (14) Voir N. C., pp. 206, 287.

(15) Cf. N. C., p. 208.

(16) Ou, plutôt, l'écritoire, puisqu'il s'agit d'un nécessaire à écrire renfermant le bâton d'encre, la pierre sur laquelle on frotte ce bâton, les pinceaux et même le papier.

(p. 236 de ses « Notes ») des écritoirs multiples (*kaçané-souzouri*) et des écritoirs formées de deux boîtes dont l'une entre dans l'autre (*kakégo*). Elle aime, nous dit-elle, que les dessins de la boîte soient jolis, et elle parle minutieusement de la précaution avec laquelle on doit se servir de l'écritoir, des pinceaux et de la jarre en grès bleu qui contient l'eau destinée à délayer l'encre. Il est vrai que, si elle est soigneuse, Séi ne veut point qu'on fasse de sordides économies, et elle critique les gens qui usent leur bâton d'encre jusqu'à la dernière parcelle, en insérant celle-ci dans une pince de bambou (1).

Les contemporains de Séi avaient des livres illustrés, composés de cahiers reliés par des ficelles, et ils se servaient de signets (*kyōçan'*) (2) faits de petites planchettes de bambou. Ils écrivaient sur du papier blanc, sur du papier de couleur (3), sur du papier fabriqué dans le pays de Mitchinokou (4). Ce dernier papier était blanc, épais et ridé; on l'appelait *Mitchinokou no tatō-gami* (5); on le faisait autrefois avec le bois du fusain, au lieu d'utiliser, comme aujourd'hui, celui du mûrier (6). On lui donne encore le nom de papier *dan'shi*. Les Japonais du x<sup>e</sup> siècle employaient spécialement, pour noter les poésies, des bandelettes de papier, appelées *tan'jakou*. A la vérité, ils écrivaient beaucoup, ils copiaient des ouvrages divers, des textes sacrés (7), et ils envoyaient à tout propos des lettres (8). Je parlerai de tout cela plus loin; il me suffit de dire ici qu'il y avait deux sortes de lettres, matériellement bien définies: les « lettres nouées » (*mouçoubi-boumi*) et les « lettres tordues » (*tatéboumi, tatéfoun'jime no founi, tatéfoun'ji, hinériboumi*) (9). Le papier des premières était plié en long, de manière à former une bande étroite qu'on nouait au milieu ou à une extrémité, parfois autour de la tige d'une fleur. Les secondes étaient aussi pliées en long, très minces et tortillées aux deux bouts. Quelques traits à l'encre, tracés sur le

(1) Voir N. C., p. 236.

(2) Cf. N. C., p. 22.

(3) *Shikishi*, « papier de couleur », est la traduction littérale du mot japonais; mais il serait plus exact de dire « papier de fantaisie », car le papier dont il s'agit pouvait être blanc. (N. C., pp. 255, 285.)

(4) *Mitchi no kouni-gami*. (N. C., p. 285; pour Mitchinokou, voir p. 37).

(5) Cf. N. C., p. 46. Les contemporains de Séi glissaient des feuilles de ce papier, pliées en deux, dans leur sein (c'était le *foutokorogami*). Ils se servaient de ces feuilles comme nous faisons d'un carnet de notes.

Séi parle encore du papier grossier, fabriqué avec des déchets de papier à Kōyagawa, près de Kyōto, et qu'on employait dans les bureaux (*kōyagami*, N. C., p. 165, n. 2).

(6) *Kōzou*: mûrier à papier, broussonetia papyrifera.

(7) Voir N. C., pp. 313 et 255. (8) Cf. N. C., p. 237.

(9) Voir N. C., p. 24.

nœud ou sur les plis de la lettre, assuraient le secret de la correspondance (1).

Si, cessant de nous occuper des objets sur lesquels pouvaient se poser les regards des dames et des courtisans tandis qu'ils demeuraient chez eux ou au Palais, nous suivions ces nobles personnages au dehors, nous les verrions se déplacer dans des voitures traînées par des bœufs. Les unes servaient de carrosses de cérémonie, on les appelait *birōghé no kourouma* parce qu'elles étaient couvertes des feuilles d'un palmier particulier, le *birō* ; à d'autres, plus légères, qu'entourait un treillis (*ajiro*) fait de roseaux, de rameaux de bambou, ou de lames de thuya, on donnait, pour cette raison, le nom d'*ajirogourouma* (2). Normalement, quatre personnes pouvaient prendre place dans ces voitures (le maître et la personne du rang le plus élevé s'asseyaient en avant, et deux autres en arrière). Elles étaient ouvertes à chaque extrémité ; elles avaient des rideaux de soie (3) sur lesquels retombaient des stores de bambou. On appelait *tomi-no-o* (queue-de-milan) (4) la partie postérieure de chacune des deux longues pièces de bois qui formaient les brancards, et dépassaient en arrière la caisse d'un véhicule. Quand les bœufs étaient dételés, on avait l'habitude de poser les brancards sur de petits tréteaux qu'on désignait par le nom de *shiji* (5).

A l'occasion, l'empereur, l'impératrice, le prince héritier et les très hauts dignitaires montaient dans une voiture spéciale appelée, à cause de la forme de son toit, *karagourouma*, c'est-à-dire « voiture chinoise ». D'autres fois l'empereur était porté dans un palanquin surmonté d'ornements ayant l'aspect d'un oignon doré (*néghino-hana*). Divers officiers (6) tenaient les cordes de ce palanquin.

Séi ne dit pas grand' chose des différents objets qu'elle a pu remarquer en dehors du Palais. Une phrase de ses « mémoires » concerne pourtant les treillages de bambou (*ajiro*) (7) établis sur des pieux fichés dans le cours des torrents, dans les rivières comme celles d'Ouji et de Tanakami, pour capturer les poissons à la fin de l'hiver.

(1) Cf. N. C., p. 24.

(2) Voir aussi N. C., p. 182 (les voitures recouvertes de nattes : *moushirobari no kourouma*).

(3) *Shita-soudaré* (rideaux de dessous).

(4) Le milan est généralement appelé *tobi* ou *tom'bi*. (Cf. N. C., p. 56, n. 3.)

(5) Cf. N. C., p. 267.

(6) Par exemple, le sous-chef du service des gardes (*ōtonéri-ryō no souké*). Cf. N. C., p. 225. Pour l'*ōtonéri-ryō*, voir p. 67.

(7) N. C., p. 24. Voir dans Revon, *Anthologie*, p. 126, et dans Revon, *Shintōisme*, p. 98, n. 3, une poésie de Foujiwara Sadayori, fils de Kin' tō (cf. p. 174), où le poète parle des *ajiro*.

Séi nomme aussi les sacs (*éboukouro*) où l'on met la nourriture des faucons qui servent à la chasse (1).

Elle parle un peu plus souvent des objets qu'elle a vus dans les temples : les statues des bouddhas, la chaire du prédicateur (*kōza*) (2), la barrière placée devant l'autel pour en tenir éloignés les chiens (*inoufoucégghi*) (3), les lampes, les fleurs artificielles de lotus employées dans les cérémonies (4), et les branches d'anis (5) que l'on offre aux dieux. A propos du culte bouddhique, nous trouvons également cités, dans les « Notes », les chapelets (*souzou*) de cristal qui servent à compter les prières, les étoles (*kéça*) (6) qui couvrent les épaules des bonzes, et les massues (*tokko*, sanscrit *vadja*) qui représentent le sceptre avec lequel In'dra, le dieu du tonnerre, abat les ennemis du bouddhisme. Ces massues étaient maniées, surtout dans la secte *Shin'gon* (7), par les prêtres et les exorcistes, qui les brandissaient dans toutes les directions pendant qu'ils priaient ; elles symbolisent une puissance irrésistible de méditation, d'incantation, de magie (8).

Pour ce qui est du culte shinntoïste, je n'ai guère à mentionner ici que les châsses (*mikoshi*) (9) et l'appui-bras (*yōudaçouki*), un cordon que les prêtres se passaient autour du cou, et s'attachaient aux poignets, pour porter avec moins de peine les plateaux sur lesquels étaient posées les offrandes qu'ils présentaient aux dieux (10).

Je parlerai plus loin de divers objets particuliers, tels que les « boules médicinales », les « bâtons et les marteaux porte-bonheur », les « étiquettes d'abstinence » et les instruments de musique (11).

Comme il est naturel, puisque les « Notes de chevet » ont été écrites par une femme, les passages relatifs aux vêtements et à

(1) A la vérité, le nom d'*éboukouro* servait, à l'époque de Séi, à désigner des sacs à provisions. Cf. p. 134; N. C., p. 152, n. 2 ; p. 229, p. 230.

(2) Voir N. C., p. 38. Le nom de *raïban* (N. C., p. 149, n. 3) était donné à une chaire spéciale, placée devant la statue d'un bouddha, et où prenait place le *dōshi* (voir p. 102), pour lire les sutras.

(3) N. C., p. 149, n. 1.

(4) Voir p. 218, n. 4 ; N. C., p. 39.

(5) Cf. N. C., p. 149. *Shikimi* : anisatum religiosum, illicium religiosum ; une magnoliacée odorante. Comparer Terry, p. CCXIV.

(6) N. C., p. 154 et 309. On traduit parfois *kéça* par « soutane ». Voir le supplément au deuxième fascicule du *Hōbōgirin* (*Hōbōghirin*'), p. II. On appelle *nō no kéça* une étole faite en réunissant des morceaux d'étoffe mis au rebut. Cf. N. C., p. 154, n. 3.

(7) Cf. p. 91.

(8) Voir Eitel, *Handbook for the student*, p. 158, et *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 190.

(9) Cf. p. 161, n. 6.

(10) Comp. Revon, *Anthologie*, p. 26, n. 7. Pour d'autres accessoires du culte shinntoïste, voir plus loin, p. 83.

(11) Voir, respectivement, pp. 157, 151, 117, 130.



tout ce qui concerne la toilette y occupent une place importante ; plusieurs chapitres sont consacrés à ces choses, et les descriptions des costumes sont nombreuses et détaillées. Une liste des habits que mettaient les dames et les cavaliers du x<sup>e</sup> siècle ne sera donc pas superflue ici.

Les dames nobles portaient le manteau chinois (*karaghinou*), un habit de dessus dont les manches étaient aussi longues que le devant, alors que le derrière était plus court. Ce manteau figurait souvent dans le costume de cérémonie, en même temps qu'une sorte de jupe ouverte par devant, et soutenue par des bretelles, à laquelle on donnait le nom de *mo*, que j'ai traduit par « jupe d'apparat ». Celui de *shibira* désignait une variété de jupe de dessus.

Quand elles n'avaient pas le manteau chinois, les dames portaient un ou plusieurs vêtements amples. Ceux de dessous étaient appelés *outchighi* ; celui de dessus, *ko-outchighi*.

Sous le manteau, elles avaient deux ou trois vêtements disposés de telle façon que les manches de chacun d'entre eux fussent un peu plus longues que celles de celui qui le recouvrait (1). C'est ce qu'on appelait la « collection d'habits sans doublure » (*hitoégaçané*), et cette « collection » pouvait recouvrir d'autres vêtements.

Nous trouvons encore cités, dans les « Notes » de Séi, le gilet (*akomé*), la veste (*kazami*), le « vêtement simple » (*hitoé*) et l'« habit de dessus » (*ouwaghi*). Le gilet était un vêtement court que les jeunes filles du Palais mettaient aux quatrième, huitième et neuvième mois ; mais non en plein été. Les hommes le portaient sous l'« habit de dessus ». La veste (2) était revêtue sur le gilet par les jeunes filles du Palais.

Le « vêtement simple » (3), généralement de damas rouge, n'avait pas de doublure. Celui des hommes ne différait guère de celui des femmes (4).

Les deux sexes avaient une sorte de pantalon très ample ou, si l'on veut, de jupe fendue, fixée à la taille par un cordon,

(1) Quand les dames étaient en voiture, elles laissaient, à dessein, retomber leurs manches en dehors du véhicule (*dashighinou* : étoffe que l'on fait sortir). Cette habitude explique peut-être la curieuse mode qui consistait à avoir une manche plus longue que l'autre (celle de droite étant la plus longue si la dame devait être assise à droite dans la voiture). Cf. N. C., p. 301.

(2) A l'origine, le nom de *kazami* était donné à un vêtement de dessous destiné à absorber la sueur. Plus tard, il désigna le vêtement de dessus des filles-pages (*wara-wamé*, voir p. 72), pendant que le vêtement de dessous était appelé *ōkatabira*.

(3) Le *hitoé* était généralement de damas rouge. On appelait *noshi-hitoé* un vêtement non doublé, de soie assouplie (cf. p. 52 : les étoffes foulées), de couleur écarlate. N. C., p. 313, n. 1 et 2.

(4) Citons aussi le *shirinaga* ([habit à] longue traîne), que portaient les jeunes garçons. Cf. N. C., p. 162.

qu'on appelait le *hakama* (1). Un pantalon particulièrement large recevait le nom d'*ōgoutchibakama* ou « pantalon à grande ouverture ». Une autre variété de pantalon était le *souikan'-bakama* (2), long, qui convenait lors des cérémonies (3).

Au lieu du *hakama*, les hommes portaient encore, quand ils étaient en costume de cour, un pantalon très long, très vaste, le *sashinouki* (4), dont ils attachaient le bas à leur jambe par des lacets qui laissaient l'étoffe retomber sur le pied. Avec le *sashinouki*, les hommes revêtaient le manteau de cour (*naoshi*) (5). Pour la grande tenue (6), il leur fallait un « manteau de dessus » (*oué no kinou*) (7). Celui des fonctionnaires militaires des quatrième et cinquième rangs était ouvert sur les côtés ; d'où le nom qu'on lui donnait de *wakiaké* (ou *kéttéki*). Celui des civils (8) avait à droite et à gauche un petit volant (*ran'*), et celui des chambellans du sixième rang était très court. Ce manteau recouvrait un « vêtement de dessous », orné d'une longue traîne (*souço*) (9).

En certaines occasions, les hommes endossaient une jaquette de chasse (*karighinou*) ; ils pouvaient porter aussi une casaque courte et sans manches (*ham'pi*), entre l'« habit de dessus » (*ouégaçané*) et le « vêtement de dessous » (*shitagaçané*). Un cordon long de trois mètres, fait d'une ficelle tortillée (10), serrait cette casaque à la taille.

Le *rōcō* était une courte robe verte, particulière aux gens du sixième rang ; le *katabira*, un léger vêtement de toile qu'on mettait seulement en été ; et le *hoçonaga*, comme l'indique son nom, un habit long et peu ample. On l'appelait, quand il s'agissait d'un vêtement féminin, *hoçonaga no outchighi*, et, quand il s'agissait d'un habit masculin, *hoçonaga no oué no kinou*.

(1) Pour la traduction du mot *hakama*, voir N. C., p. XIV, n. 2.

(2) Le nom du vêtement signifie : « pantalon [qu'on porte en même temps que le] *souikan'* ». Le dernier mot désigna d'abord une étoffe que l'on avait mouillée, puis étendue pour la faire sécher. Plus tard, il fut donné à un vêtement, le *souikan'-karighinou* (pour le *karighinou*, voir plus bas).

(3) Dans la grande tenue (*sokoutai*), le pantalon de dessus (*oué no hakama*) était porté en même temps que le manteau de dessus (*oué no kinou*). Comp. les notes 6 et 7, et N. C., p. 63, n. 2.

(4) On peut voir (p. 268 des « Notes de chevet ») que ce vêtement figurait, à l'occasion, dans le costume des femmes. Le nom du *sashinouki* (pour *sashinouki no hakama*) signifie « enfiler » : les cordons du bas étaient enfilés dans des trous percés dans l'étoffe.

(5) Littéralement : « le vêtement [qu'on porte] d'ordinaire » (quand on n'est pas en tenue de cérémonie).

(6) *Sokoutai* (voir la note 3).

(7) Ou *ao* (pour *ō*). N. C., p. 146, n. 6.

(8) Appelé *hōeki*.

(9) Ou *shiri*.

(10) *Ham'pi no o*. Cf. N. C., p. 141, n. 8.

Pour voyager, ou pour aller en pèlerinage aux temples, les femmes revêtaient un costume spécial appelé *tsoubo-sōzokou* (1), dont j'ai remplacé le nom, dans ma traduction, par « costume de jarre ». Elles avaient alors un manteau qui les enveloppait complètement depuis la tête, et dont le bas était relevé et passé dans la ceinture, sous laquelle il se trouvait serré. C'est du reste cette dernière particularité qui explique le nom du costume en question ; la traduction « costume de jarre » n'est en effet justifiée que par un jeu de mots fondé sur les caractères chinois qui servent à écrire le mot *tsoubo-sōzokou*, et, en réalité, ce terme se rattache vraisemblablement au verbe *tsoubonérou*, qui veut dire « fermer, serrer ». Par-dessus le vêtement dont je viens de parler, sur la tête, était posé un vaste chapeau (2).

Quelques détails du costume et de la toilette des dames du Palais méritent d'être signalés. Je dois citer, entre autres, un cordon fixé comme ornement à la ceinture, appelé *koutai* ou *koun'tai*, et une pièce d'étoffe légère, pendant sur l'épaule, à laquelle on donnait le nom de *hiré*, qui signifie proprement « nageoire » ou « aileron » (3).

Avec le costume de cérémonie, les dames portaient une ceinture ornée de pierres précieuses, d'agate ou d'onyx, ou bien laquée et décorée de dessins d'or et d'argent. Dans leur chevelure savamment peignée, ordinairement augmentée de cheveux postiches, elles mettaient des peignes dont la forme est indiquée dans les « Règles de l'ère *Ēn'ghi* » (4). Elles l'ornaient souvent aussi de fleurs, de roses trémières, par exemple, à la fête de Kamo. Quand elles étaient en costume de cour, on voyait briller sur leur front un ornement d'or ou d'argent, le *saishi* (5), qui servait, avec des épingles, à tenir les cheveux relevés. Parfois, le *saishi* était agrémenté de cinq pointes.

La coiffure des hommes variait avec leur costume. En même temps que le manteau de cour et le pantalon à lacets, ils portaient un grand bonnet phrygien, laqué, noir, appelé *éboshi*. Ce bonnet était posé sur le sommet de la tête, et retenu par un cordon de soie, violet, qui passait sous le menton. Avec le costume de cérémonie, c'est-à-dire en même temps que l'« habit de dessus »

(1) N. C., p. 39, n. 3.

(2) Cf. N. C., p. 188, n. 6 : *itchimégaga*, un chapeau féminin à larges bords.

(3) Dans ma traduction, j'ai rendu *koun'tai* par « ruban de taille » et *hiré* par « ornement d'épaule ». M. Revon (*Anthologie*, p. 26, n. 6) traduit le deuxième mot par « écharpe ».

(4) Voir p. 57.

(5) Le *saishi* ne paraît avoir été en usage qu'à partir du règne d'Ichijō.

(*oué no kinou*), les nobles avaient une petite calotte ronde (*kammouri*) (1), ornée d'une protubérance antérieure et d'un long ruban noir, plat et rigide, qui retombait ou s'enroulait en arrière (2).

Les chaussures étaient diverses : sabots montés sur des planchettes (*kéishi*), analogues aux *ashida* (3) d'aujourd'hui ; souliers plats (*hōgwa*) ; bottes (*foukagoutsou*) (4) ; etc.

Les hommes, en tenue de cérémonie, ceignaient un grand sabre (5) dont le fourreau était décoré quand le rang du personnage excédait le sixième (6). D'après les « Règles de l'ère *Én'ghi* » (7), les ornements dont il s'agit étaient d'or pour les ministres, et d'argent pour les premiers sous-secrétaires d'État. De la ceinture (8) pendait un large ruban plat appelé *hirao* (9).

Les guerriers portaient un arc et un carquois. Ce dernier, s'il était long et étroit, s'appelait un « carquois-cruche » (*tsoubonyanagouï*) (10) ; sinon, un « carquois plat » (*hirayanagouï*).

Quand ils étaient en costume de cérémonie, les fonctionnaires tenaient à la main une longue planchette (*shakou*) (11), faite d'ivoire pour les gens d'un rang supérieur au sixième, de bois pour les autres, et sur laquelle ils écrivaient les notes qu'ils pouvaient avoir besoin de prendre. A une certaine époque, on employa des feuilles de papier qu'on collait sur la planchette.

Les hommes, comme les femmes, avaient souvent un éventail, pliant ou non. Les uns et les autres y attachaient une grande importance, ainsi que le montrent divers pas sages des « Notes » ; celui, par exemple, où Séi nous parle avec

(1) Cf. p. 62. Le *kammouri* est encore porté par les prêtres shinntoïstes. « Au VII<sup>e</sup> siècle, on pouvait compter 48 variétés de *kammouri*, suivant les rangs à la cour » (Revon, *Anthologie*, p. 214, n. 1).

(2) Et aussi, de chaque côté, d'un large ruban (*éi*) retombant sur l'oreille. N. C., p. 247, n. 6.

(3) Séi parle des *ashida*. N. C., p. 312, n. 2.

(4) Les bottes étaient de cuir, et les *hōgwa* de jonc tressé (ces derniers, pour les cavaliers). La signification ancienne des mots *foukagoutsou* et *hogwa* est d'ailleurs douteuse.

(5) *Hōpōtatchi* : sabre [de parade, à lame] étroite. N. C., p. 114, n. 4.

(6) *Kazaridatchi*. N. C., p. 106, n. 1.

(7) Voir p. 57, pour les *Règles de l'ère Én'ghi*, et p. 64, pour les ministres et sous-secrétaires d'État.

(8) Dans la tenue de cérémonie, la ceinture était ornée de pierreries (*sékitaï, ishi no obi*).

(9) N. C., p. 114, n. 3. A l'origine, le *hirao* était la ceinture à laquelle on suspendait le sabre. Il était fait d'une corde tressée à plat, violette, blanche ou bleue. Plus tard, le *hirao* devint distinct.

(10) N. C., p. 67, n. 6.

(11) N. C., p. 67, n. 5. Sans doute la longueur de cette tablette était-elle d'un pied (*shakou*) ? On a signalé, d'autre part, que la lecture sinico-japonaise du caractère employé pour en écrire le nom (*kotsou*) était la même que celle d'un autre signifiant « os » (allusion à la matière dont était fait le *shakou*).



émotion d'un éventail chauve-souris (1) de l'an passé (2).

Les étoffes dont étaient faits les vêtements, les couleurs dont on les teignait, les figures qui les ornaient, toutes choses que Séi mentionne souvent, pourraient être décrites dans un ouvrage spécial. La matière ne manquerait pas, et je ne ferai ici qu'effleurer le sujet. On distinguait les étoffes foulées sur un bloc de bois (3) (*outchighinou*) et les « étoffes tendues » (*harighinou*), c'est-à-dire celles qu'on avait étalées sur une planche et empesées, et qu'on avait laissées sécher ainsi. On appelait *souzoushi* une étoffe de soie raide, et *katori* une étoffe analogue, un tissu de soie très serré, généralement vert d'eau. Le nom d'« œil-d'éléphant » (*zōgan'*), qui n'est, après tout, pas plus étrange que celui de « pied-de-poule », donné chez nous à un tissu, désignait une légère étoffe chinoise, de soie, semée de points d'or et d'argent (4).

Les couleurs des vêtements étaient toujours appropriées aux circonstances et à la saison. C'est ainsi que la couleur de prunier rouge convenait, dans certaines conditions, au dixième et au onzième mois, et non à un autre temps. De plus, les teintes des habits correspondaient au rang de ceux qui les portaient, comme on peut le voir à la page des « Notes » où il est question d'un médecin auquel les couleurs impériales auraient été permises (5).

Les couleurs dont parle Séi sont nombreuses ; elle cite en particulier les suivantes : brésillet (rouge-sombre : *souō*) (6), écarlate (*kourēnai*), orangé (*haji-souō*) (7), clou de girofle (*kō*, *kōzomé*), jaune-clair (*açaghi*), jaune-feuille morte (*ki-koutchiba*), vert-jaune (*ao-iro*), vert (*midori*), vert-clair (*moēghi*), feuille verte (*aoba*), bleu-foncé (*hana*, *hana-iro*), gris-bleuâtre (*ao-nibi*), gris-souris (*ouçounibi*), vigne (pourpre léger : *ébizomé*), violet-

(1) *Kōmori-oghi* (N. C., p. 35, n. 4, et p. 278, n. 3), éventail tendu de papier d'un seul côté. On employait aussi des éventails pliants, de bois de thuya (*hi-oghi*) ; le nombre des feuilles variait avec le rang de la personne à laquelle appartenait l'éventail (N. C., p. 278, n. 4) : 25 pour les princes du sang et les dignitaires des premier, deuxième et troisième rangs, 23 pour ceux des quatrième et cinquième rangs, 12 pour le sixième rang et les rangs inférieurs. Les feuilles étaient reliées par un fil de soie auquel on attachait parfois une fleur. La tête du clou qui formait l'axe de l'éventail (*kanamé*) figurait un oiseau, un papillon...

(2) Voir également N. C., p. 26.

(3) *Kinouta*.

(4) Cf. N. C., p. 270, n. 3. Je cite encore la soie lustrée (*kainéri*, pour *kakinéri*, [soie] grattée et assouplie. N. C., p. 78), et la soie unie, à trame plate (*hiranouki*, peut-être pour *hiraghinou*. N. C., p. 118, n. 4).

(5) Voir N. C., p. 268, n. 11. Comparer Papinot (article *Ihō*) : correspondance entre la couleur des vêtements et le rang.

(6) Le *souō-no-ki* (brésillet des Indes ou césalpinie : *cæsalpinia sappan*) est un arbre de la famille des légumineuses, dont l'écorce sert à teindre en rouge. Voir p. 53, n. 4.

(7) Mélange de la couleur rouge fournie par le brésillet et de la couleur jaune obtenue avec l'écorce du sumac ou arbre à cire (*haji*, *hasé* : *rhus succedanea*). Cf. N. C., p. 67, n. 3.

pourpre (*mouraçaki*) (1), violet (*fouta-ai*) (2), violet-clair (*ouçou-fouta-ai*), encre claire (*ouçouzoumi*). D'autres noms, dont on pourrait croire qu'ils s'appliquaient à une seule teinte, désignaient en réalité un « effet de couleurs », une opposition entre les nuances de l'endroit et de la doublure d'un vêtement. On trouvera, dans le tableau qui va suivre, la plupart des noms de cette sorte que contiennent les « Notes de chevet », avec l'indication des couleurs correspondantes. Pour beaucoup d'entre eux, du reste, il s'en faut que les auteurs soient d'accord :

|                                     |                                                | Couleur de l'endroit                    | Couleur de la doublure                      |
|-------------------------------------|------------------------------------------------|-----------------------------------------|---------------------------------------------|
| saule                               | <i>yanaghi</i>                                 | blanc                                   | vert                                        |
| glycine                             | <i>fouji</i>                                   | violet-clair                            | blanc                                       |
| lespédèze (3)                       | <i>haghi</i>                                   | rouge-sombre                            | vert                                        |
| cerisier                            | <i>sakoura</i>                                 | blanc                                   | rouge                                       |
| prunier rouge                       | <i>kôbai</i>                                   | vermillon                               | violet                                      |
| noix                                | <i>kouroumi</i>                                | clou de girofle                         | blanc                                       |
| aiguille de pin                     | <i>matsou no ha</i><br>( <i>matsougaçané</i> ) | vert-jaune                              | violet-pourpre                              |
| brésillet (4)                       | <i>souogaçané</i>                              | blanc-brillant                          | rouge-foncé                                 |
| kerrie ou corète (5)                | <i>yamabouki</i>                               | jaune d'or                              | teintes diverses<br>(jaune, rouge, vert...) |
| prunier                             | <i>oumégaçané</i>                              | blanc                                   | rouge sombre                                |
| lande desséchée                     | <i>karéno</i>                                  | ou rouge                                | rouge                                       |
| azalée                              | <i>tsoutsouji</i>                              | ou vert-jaune                           | vert-clair                                  |
|                                     |                                                | ou clou de girofle                      | vert-jaune                                  |
|                                     |                                                | ou rouge-sombre                         | vermillon                                   |
|                                     |                                                | ou rouge-sombre                         | vert                                        |
| aster                               | <i>shion'</i>                                  | ou blanc                                | teinte sombre                               |
|                                     |                                                | ou pourpre-clair                        | bleu-clair                                  |
|                                     |                                                | ou pourpre                              | rouge sombre                                |
|                                     |                                                | ou rouge-sombre                         | vert jaune                                  |
|                                     |                                                | ou rouge-sombre                         | vert-clair                                  |
| vert et feuille morte               | <i>ao-koutchiba</i>                            | vert-rougeâtre                          | vert-jaune                                  |
| (feuille verte et<br>feuille morte) |                                                | ou vert-clair                           | vert-jaune                                  |
|                                     |                                                | ou chaîne : vert-jaune<br>trame : jaune | vert-jaune                                  |

Les étoffes étaient teintées avec diverses substances. Pour les vêtements de deuil (6), par exemple, on employait l'écorce du chêne vivace (*shii*, *quercus cuspidata*) ou celle d'un marronnier appelé *totchi* (*æsculus turbinata*). On teignait en noir avec l'écorce

(1) Couleur de l'herbe *mouraçaki* (grémil : *lithospermum erythrorhizon*).

(2) Teinte obtenue en mélangeant les couleurs bleue (*ai*) et écarlate (*kourénai*). Parfois, dans un tissu de cette teinte, la chaîne était bleue et la trame écarlate.

(3) *Lespedeza bicolor*. N. C., p. 75, n. 1.

(4) Ici, le mot « brésillet » (*souô*) ne désigne pas une couleur (voir p. 52, n. 6), mais l'opposition de deux teintes.

(5) *Kerria japonica*. Cf. N. C., p. 75, n. 5.

(6) De teinte sombre.

d'un gland, fruit de l'*ichii* (quercus gilva) (1); en bleu avec le suc de l'indigo (*ai*, polygonum tinctorium); en jaune avec l'écorce d'un arbre (*kiwada*, evodia glauca, phellodendron amurense) (2). Au besoin, pour fixer la couleur, on ajoutait au bain de la cendre de bois de camélia (3). Parfois, les étoffes étaient teintées inégalement; on donnait le nom de *makizomé* à des tissus que l'on avait teints après les avoir roulés et tordus; on obtenait les *koukouri-mono* en serrant çà et là l'étoffe, avant la teinture, à l'aide d'un lien; dans les *mourago* (4), les nuances foncées et claires étaient réparties au hasard; et on appelait *souçogo* (5) des étoffes de nuance dégradée, plus foncée dans le bas du vêtement.

Il y avait aussi, au x<sup>e</sup> siècle, des étoffes ornées de dessins. Certaines figures étaient imprimées à l'aide de planches gravées (*kataghi*) (6). Les jupes d'apparat appelées *jiçouri no mo* étaient taillées dans un tissu à fond blanc avec des impressions bleu-foncé (*aozouri*) (7). Sur d'autres vêtements, on voyait représentés l'oseille des bois (*katabami*), la rose trémière (*aoi*) (8) ou les coraux de la mer (*ō-oumi*) (9). Les étoffes « à fond grêlé » (*araréji*) (10) devaient leur nom à de petits carrés serrés les uns contre les autres. Certains tissus étaient façonnés (*katamon'*); d'autres, brochés (*oukimon'*); d'autres, brodés (*ryoūmon'*) (11). On juge de la variété que pouvait présenter le costume des dames et des gentilshommes qui entouraient l'empereur Itchijō.

Ils n'accordaient pas moins d'importance aux soins de leur visage et de leurs cheveux qu'au choix de leurs vêtements. Les hommes gardaient une touffe de cheveux sur le sommet de leur

(1) Cf. N. C., p. 181, n. 2.

(2) Nous avons vu qu'on employait, pour teindre en jaune, l'écorce du sumac, et, pour teindre en rouge, celle du brésillet (p. 52, n. 6 et 7). Il était encore d'autres colorants. Une phrase des « Notes de chevet » pourrait faire croire qu'on teignait les vêtements de dessus des gens des troisième et deuxième rangs (N. C., p. 53, n. 5) avec les feuilles du *shiragashi* (chêne blanc. N. C., p. 53, n. 4). Peut-être les vêtements de dessus des dignitaires ayant un rang supérieur au cinquième étaient-ils tous noirs. Pour obtenir cette teinte, on employait l'écorce des glands produits par le *tsouroubami* (*corylus heterophylla*) et par le *kounoughi* (*quercus serrata*). D'après les *Règles de l'ère En'ghi*, on ajoutait, au bain, de la garance (*akané*). Il est possible que les feuilles du chêne blanc aient été employées en même temps que l'écorce des glands; mais le fait n'est signalé nulle part. Faut-il croire que le *shiragashi* des anciens Japonais fût l'arbre appelé actuellement *kounoughi*? Voir aussi Pfizmaier, p. 64, n. 1.

(3) N. C., p. 201.

(4) *Moura*: inégalité, irrégularité.

(5) *Souço*: bordure.

(6) N. C., p. 111, n. 7: habits... décorés de dessins [bleus] imprimés: *kataghi no kataé kakitarou*... On imprimait des dessins représentant des oiseaux, des papillons, des fleurs de glycine, de prunier...

(7) N. C., p. 111. (8) N. C., p. 301.

(9) N. C., p. 300. (10) N. C., p. 301.

(11) Voir N. C. pp. 134, 258. *Katamon'*: « dessins solides, profonds », *oukimon'*: « dessins en surface », *ryoūmon'*: « dessins en relief ».

tête rasée (1) ; les jeunes garçons, parfois, avaient la coiffure des hommes de l'ancien temps : les cheveux ramenés de chaque côté de la tête, en avant de l'oreille, où ils étaient liés ; on appelait cette sorte de coiffure *mizoura*, *bin'zoura* ou *tsounogami*. Les femmes laissaient leur chevelure retomber sur leurs épaules (2), et, comme je l'ai dit à propos des peignes (3), elles employaient couramment les cheveux postiches. Elles s'épilaient les sourcils pour s'en peindre d'autres, plus haut.

Hommes et femmes se fardaient avec plus ou moins de discrétion, et ils avaient l'habitude, qu'un Européen peut trouver bizarre, de se noircir les dents (4).

J'ai moins à dire de ce que mangeaient les Japonais du x<sup>e</sup> siècle que de leur costume. Les « Notes » de Séi ne contiennent, en effet, que de rares passages où il soit question des aliments et des boissons.

Le riz, les « cinq sortes de grains » (*go-kokou*) (5), formaient le fond de la nourriture (6). On les employait, à l'occasion, pour préparer une bouillie (*kayou*). Le riz cuit à la vapeur, puis broyé, servait à confectionner des gâteaux (*motchi*) ; et, en faisant griller du blé vert, que l'on décortiquait et que l'on écrasait ensuite dans un mortier, on obtenait une farine avec laquelle on fabriquait d'autres gâteaux appelés *aoçashi* (7). Le *souïhan'* (8) était du riz cuit, puis séché, qu'il fallait arroser d'eau avant de le manger. On consommait diverses plantes, parmi lesquelles une sorte

(1) On appelait *motodori* une queue portée par les hommes sur le sommet de la tête. Cf. N. C., p. 156, n. 2, et Hitomi, pp. 232, 233.

(2) Parfois les femmes, pour vaquer à leurs occupations, liaient leurs cheveux avec un cordon fait de papier roulé (*motoyoui*). Voir N. C., p. 182, n. 6.

(3) Cf. p. 50.

(4) Cf. N. C., pp. 35, 193. Lord Redesdale (p. 295) donne la recette d'une préparation employée, au xix<sup>e</sup> siècle, pour obtenir ce résultat. Voir aussi Chamberlain. *Mœurs et coutumes*, p. 144, et Revon, *Anthologie*, p. 217, n. 1.

(5) Expression chinoise. Les auteurs (MM. Aston, Florenz, Satow) ont donné, des cinq graines, des listes que reproduit M. Nachod (*Geschichte*, Band I, p. 20, n. 7) On y voit figurer, à côté du riz, les unes ou les autres des plantes suivantes : *moughi* (blé, orge), *awa* (millet d'Italie, panic, panicum italicum), *kibi* (millet des oiseaux, panicum miliaceum), *mamé* ou *daizou* (gros haricot, glycine hispida), *azouki* (petit haricot, phaseolus radiatus), le chanvre. (Aston, *Nihongi*, p. 21, n. 5 ; p. 33 ; Florenz, *Nihongi*, pp. 34-35, n. 33 ; pp. 73-74 ; Satow, *Ancient Japanese Rituals*, II ; T. A. S. J., VII, p. 444, n. 1.) Voir aussi Revon, *Anthologie*, p. 252, n. 3 : « le millet, le panic, le riz, les blés (froment et orge) et les haricots (de deux sortes) », et Mayers, p. 336, n° 141 (chanvre, millet, riz, blé, haricots). Comparer p. 153, n. 5.

(6) On consommait fort peu de viande ; ce fait ne doit pas nous surprendre, étant donné ce que nous savons du bouddhisme. Les anciens Japonais avaient, du reste, très peu d'animaux domestiques.

(7) N. C., p. 234, n. 6.

(8) *Souïhan'* ou *youzouké*. Cf. N. C., pp. 232, 304.



de radis (*daïkon'*) (1), les jeunes pousses de fougère (2) et aussi (nous verrons que Séi en parle) plusieurs algues (*mé*) (3). On mangeait également des fruits, des poissons, quelques mollusques tels que l'ormier (*awabi*), quelques crustacés, et on goûtait différentes friandises : on préparait par exemple des sorbets en rabotant de la glace qu'on ajoutait à un sirop préparé avec une certaine liane (*amazoura*) (4). Les contemporains de Séi Shōnagon' buvaient de l'eau, du thé, et aussi du vin de riz (*saké*), dont il leur arrivait parfois d'abuser.

## Chapitre II. — L'ORGANISATION DE L'ÉTAT. LES TITRES ET LES FONCTIONS

Avant d'étudier l'organisation du gouvernement et celle de la cour impériale, je vais dire quelques mots des textes qui réglèrent ces organisations, et des commentaires auxquels il sied de recourir pour tous éclaircissements. J'ai déjà parlé (p. 28) du code compilé par Foujiwara Foubito, aidé du prince impérial Oçakabé et de quinze autres collaborateurs. Ce code est connu sous le nom de « Code de l'ère *Taïhō* » (*Taïhōryōritsou*, « lois civiles, administratives et criminelles de l'ère *Taïhō* ») (5). Il parut en 702 et fut suivi, en 718, par le « Code de l'ère *Yōrō* », établi sous la direction de Foubito. Après ce deuxième code, furent publiés, en 791, vingt-quatre nouveaux articles rédigés, assez longtemps avant cette date, par Kibi no Mabi et divers autres.

En 797, parurent les « Lois civiles et administratives revisées » (*San'téiryō*), qui ne semblent pas avoir été appliquées, et, en 811, les « Ordonnances et règles de l'ère *Kōnin*' » (*Kōnin' kyakoushiki*), auxquelles avaient travaillé, depuis 782 environ, Foujiwara Outchimaro, Sougano Mamitchi, puis, plus tard, Fouyoutsougou, fils d'Outchimaro.

En 868, on vit paraître les « Ordonnances et règles de l'ère

(1) Ou *Ō-né*, litt. : « grande racine », *raphanus sativus*, longue rave. Voir p. 150, n. 5 ; Revon, *Anthologie*, p. 371, n. 2.

(2) *Shitawarabi* : *pteris aquilina*. Cf. N. C., p. 125, n. 2.

(3) *Kom'bon'*, *hiroumé*, *mé* : *laminaria japonica*. Voir N. C., p. 93, n. 2.

(4) On employait le jus des tiges, et l'eau dans laquelle on avait fait bouillir les feuilles de cette liane (*amazoura*, *amatcha-zourou*), pour sucrer les mets. On conservait, dans des caves appelées *himouro* (chambres à glace), de la glace que l'on consommait en été et dont on se servait pour assurer la conservation des aliments. Cf. N. C., p. 57, n. 4.

(5) Voir G. Appert : *Un code japonais au huitième siècle*, et G. Appert, *Essai sur les institutions japonaises de l'an 701 à l'an 950 de notre ère*.

*Jōkwan'* », rédigées par Ōé Oton'do, Sougawara Koryoshi, Ki Yaçouo et plusieurs autres lettrés.

Enfin, pendant l'ère *Ēn'ghi* (901 à 922), Foujiwara Tokihira et, après sa mort (909), son frère Tadahira, dirigèrent la rédaction (1) d'un nouveau code, comprenant des « ordonnances » (*kyakou*, *kakou*) et des « règles » (*shiki*). Les *Ēn'ghikyakou* virent le jour en 907, et les *Ēn'ghishiki* en 927, c'est-à-dire, en réalité, cinq ans après la fin de l'ère qui leur a donné son nom. Ces « Règles de l'ère *Ēn'ghi* » nous fournissent de précieuses indications sur les cérémonies et les rituels du *Shin'tō* (2), sur l'organisation des ministères, sur les diverses fonctions ; elles nous renseignent sur la vie à la Cour, sur le cérémonial qu'on y observait ; elles nous disent, par exemple, quels étaient les vêtements que devaient porter les nobles de tel ou tel rang, en telle ou telle occasion.

Certains des codes énumérés ci-dessus durent être expliqués par des commentaires. C'est ainsi que le commentaire *Ritsouço* (Détail des lois pénales) fut sans doute ajouté au « Code de l'ère *Yōrō* » dès 718. D'un ouvrage appelé *Koki* ou « Ancienne explication [des lois civiles] », qui parut vers 740, nous connaissons seulement les portions recueillies plus tard dans le *Ryō no shoughé*, dont je vais parler .

Le *Ryō no ghighe* (3) (Commentaire exact de droit civil et administratif), rédigé par Kiyowara Natsouno, Ono Takamoura et sept autres juristes, parut en 833. Il fut suivi, en 920, par le *Ryō no shoughé* (Commentaires assemblés de droit civil et administratif), un ouvrage non officiel, dû à Korémouné Naomoto, qui rassembla certains des commentaires publiés antérieurement.

Cette énumération achevée, je puis aborder le sujet que je me suis proposé d'étudier dans le présent chapitre. Voyons, d'abord, quels étaient les personnages de la cour de Kyōto.

A la tête de l'Etat, sinon du gouvernement, se trouvait l'empereur, le descendant de la déesse solaire Ama-téraçou-ō-mi-kami (4). Sans doute avait-il hérité un peu de la splendeur de son ancêtre, car nous voyons Séi Shōnagon' pénétrée, devant le souverain, d'un saint respect (5). De même, Mouraçaki Shikibou nous parle,

(1) A laquelle travaillèrent une dizaine de lettrés, parmi lesquels Ki Hacéo (cf. p. 129).

(2) Voir Aston, *Literature* pp. 10, 126 ; Aston, *Shinto*, pp. 3, 268 ; Florenz, *Litteratur*, pp. 37, 131 ; Revon, *Shintoïsme*, p. 2, n. 3 ; Revon, *Rituels*, p. 166 ; Revon, *Anthologie*, p. 24 ; Revon, *Rituel du feu*, p. 3.

(3) Comp. Wedemeyer und Miura (Mioura), *Die Ryō oder Gebote*, cité par M. Nachod (*Geschichte*, Band II, p. 563, n. 3 ; pp. 562 et 563).

(4) Cf. p. 22.

(5) Cf. p. 241.

dans son « Journal » (1), de la clarté qui irradiait de Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice.

L'accession de l'empereur au trône (*sén'ço*) donnait lieu à deux cérémonies. Dans la première, appelée *jouzen'*, qui se déroulait au *Shishin'dén'* (2), le nouvel empereur recevait les insignes de la souveraineté : le miroir, l'épée et le joyau (3). La deuxième cérémonie, dénommée *sokouï*, était célébrée au *Daïgokoudén'* (4), et nous dirions volontiers, si nous pouvions employer ce mot, que c'était là le couronnement officiel.

Nous avons vu que le règne de chaque empereur se trouvait souvent abrégé par une abdication prématurée. Pendant ce règne même, depuis le temps de Kéitaï (26<sup>e</sup> souverain, 507 à 531), le prince héritier était désigné, sans qu'il fût d'ailleurs nécessairement pris parmi les fils de l'empereur auquel il devait succéder. C'était, plus souvent, un de ses frères, un de ses oncles ou un de ses cousins. Une cérémonie spéciale (*rittaïshi*), consacrait l'accession du prince choisi à la dignité d'héritier du trône.

On donnait d'ordinaire au prince héritier le nom de *Tōgōu* ou « Palais de l'Est », qui désignait, proprement, sa résidence (5). Un autre nom, *Harou no miya*, « Palais du printemps », qui lui était également attribué, s'explique par la correspondance établie entre l'est, « où le soleil croît », et le printemps, « où tout croît ».

Il pouvait y avoir en même temps, et nous avons vu qu'il en était ainsi au début du règne d'Itchijō, plusieurs anciens empereurs encore vivants. De tels empereurs retirés du monde, au moins théoriquement, portaient le titre de *hōō*, ou celui de *in'* (bonze impérial, ex-empereur, empereur retiré).

Le souverain, comme la plupart de ses sujets, avait plusieurs épouses. La première, l'impératrice en titre (*kōgō*), devait être, dans l'antiquité, de sang impérial ; mais, à partir du règne de Shōmou (45<sup>e</sup> souverain, 724 à 748), les Foujiwara réussirent à imposer, comme principale épouse du monarque, une princesse de leur famille.

*Ōkiçaki* était une appellation, antérieure au « Code de l'ère *Taïhō* », qui désignait l'impératrice en titre.

(1) *Journaux*, pp. 121 et 175. Voir plus loin, p. 135 et p. 241, n. 2.

(2) Cf. p. 40.

(3) Il s'agit des trois insignes (*mi-shiroushi*) que la déesse remit à son petit-fils Ninighi, alors qu'il allait descendre sur la terre (voir p. 23). Cf. Aston, *Nihongi*, vol. I, p. 76, et Nachod, *Geschichte*, Band I, p. 104.

(4) Pour le *Daïgokoudén'*, voir p. 39.

(5) On trouve, dans les « Notes de chevet », d'autres exemples de l'emploi, comme noms de personnes, des noms de lieux : le nom du Palais de la belle-vue, *Shighéisha*, désigne la princesse qui habite ce palais... Cf. p. 70, n. 8 ; p. 82, n. 2.

Le nom de *tchōugō*, d'abord appliqué aux « trois impératrices » dont je parlerai un peu plus loin, fut réservé, au x<sup>e</sup> siècle, à l'impératrice épouse de l'empereur régnant, c'est-à-dire à la *kōgō* (un synonyme de *tchōugō* était *kiçai no miya*, ou *kiçaki no miya*). Enfin, à dater de la deuxième année de l'ère *Tchōhō* (an 1000), on eut en même temps une *kōgō* et une *tchōugō* (1).

Après la *kōgō*, et après la *tchōugō* s'il y en avait une, étaient placées, depuis le règne de l'empereur Kwammou (50<sup>e</sup> souverain, 782 à 805), les *nyōgō* ou « épouses impériales ». Celles-ci, généralement choisies parmi les filles des ministres, précédaient les *kōi* ou « épouses inférieures ».

Le nom de *kiçaki*, terme général, s'appliquait aux épouses du souverain autres que l'impératrice.

Il faut remarquer que celui de *nyōgō*, traduit plus haut par « épouse impériale », était donné, non seulement aux épouses de l'empereur, mais encore, comme nous le montrent les « Notes de chevet », à celles du prince héritier.

Un autre nom, que l'on rencontre dans les « mémoires » de Séi, est celui de *miyaçoudokoro*. Il signifie littéralement « l'auguste endroit de repos », et on l'attribua d'abord à la chambre où couchait l'empereur. A partir du ix<sup>e</sup> siècle, il désigna aussi les *nyōgō* et les *kōi*, et, plus tard, les épouses des princes (2).

Nous avons vu qu'on appelait *kōgō* l'épouse principale du monarque (3). Généralement, il y avait aussi une *kōtaīgō*, ou impératrice douairière, qui était la mère de l'empereur, et une *taikō-taīgō*, ou impératrice archi-douairière, qui était la grand'mère du souverain. On les désignait toutes les trois par le nom de *san'gō* (les trois impératrices).

Souvent la douairière, après la mort de son époux, coupant ses cheveux, se faisait nonne. Elle prenait alors le titre de *nyōin* (impératrice retirée), et on la désignait par le nom de l'endroit où elle allait résider. C'est ainsi que la mère de l'empereur Itchijō est connue sous le nom de *Higashi-san'jō-in*, « la nonne impériale du Palais de la Troisième avenue orientale ». Plus tard, le nom des impératrices devenues religieuses fut formé de celui d'une des portes du Palais Impérial. La première princesse ainsi dénommée fut Akiko, une des épouses d'Itchijō, qui reçut le nom de *Jōtō-mon'-in*, « la nonne impériale de la Porte orientale supérieure » (4).

J'ai déjà parlé (p. 58) du prince héritier ; il me faut dire, main-

(1) Voir p. 197.

(2) Cf. N. C., p. III, n. 2.

(3) Voir p. 58.

(4) Cf. p. 39.



tenant, quelques mots des autres membres de la famille impériale. Les princes qui en faisaient partie étaient appelés *miya* (1). Les fils et les frères du souverain portaient le titre de *shinnō* (prince impérial) ; ses filles et ses sœurs, celui de *naishinnō* (princesse impériale). On donnait à ses divers parents les noms de *shōō*, *ō*, *kimi* ; mais il faut noter qu'après la cinquième génération, les descendants d'un empereur n'étaient plus considérés comme appartenant à la maison régnante. Du reste, afin d'éviter un trop grand accroissement de cette famille et les charges qui en auraient résulté pour le Trésor, de nombreux princes furent contraints, à différentes époques, de se faire bonzes ; d'autres, pour la même raison, reçurent un nom de clan, et devinrent ainsi de simples sujets. Nous savons que certaines des familles les plus importantes, comme celles des Taira et des Minamoto, furent fondées de la sorte (2).

Le terme de *miko* était un ancien titre réservé aux princes du sang.

Parmi les princesses, filles d'empereur, l'une, dont on trouve le nom plusieurs fois cité dans les « Notes de chevet », nous intéresse particulièrement. C'est la princesse vierge qui se consacrait au début de chaque règne, au service du dieu du temple shinn-toïste de Kamo (3). Elle portait les titres de *sai-in*, de *sai-ō* et d'*itsouki no miya* ; nous la retrouverons plus loin (4).

Les nobles, qui constituaient la classe supérieure de la nation et composaient la cour impériale, étaient de naissance diverse. Certains appartenaient à la lignée de princes du sang ; d'autres avaient pour ancêtres les conquérants qui envahirent le Japon aux côtés de l'empereur Jimmou. D'autres, encore, étaient les arrière-petits-fils des chefs indigènes que ces conquérants trouvèrent devant eux. Un petit nombre de nobles, enfin, descendaient d'immigrés chinois ou coréens.

Nous avons vu, en feuilletant l'histoire du Japon, l'origine de quelques-unes des familles auxquelles appartenaient les *koughyō* ou *koughé*, c'est-à-dire les nobles de la Cour et les hauts dignitaires. On pouvait reconnaître plusieurs rangs parmi les nobles et les fonctionnaires. Déjà, en 603, le prince régent Shōtokou Taishi avait créé, d'après le modèle chinois, douze rangs à la Cour. Après divers changements, la hiérarchie fut établie par le Code

(1) Voir N. C., p. 204, n. 1 ; p. 206, n. 2. Comparer le sens que Séi donne, le plus souvent, au mot *miya* (impératrice). Cf. p. 250, n. 8.

(2) Voir p. 29, n. 2, et p. 31, n. 1.

(3) Cf. p. 79.

(4) Voir p. 82.

de 702 de la manière suivante (1) : aux princes impériaux (*shinnō*), étaient réservés quatre rangs (*hon'*) (2), et, d'autre part, les nobles et les fonctionnaires se trouvaient répartis en dix rangs (*i*). De plus, chacun des rangs des nobles comprenait deux divisions : « rang régulier » (*shō-i*) et « rang suivant » (*jōu-i*). Enfin, chacune de ces divisions, pour les cinquième, sixième, septième et huitième rangs, se partageait en deux degrés : le supérieur et l'inférieur ; on avait par exemple, pour tel personnage, le degré supérieur du quatrième rang suivant (*jōu-shi-i-jō*), et, pour tel autre, le degré inférieur du cinquième rang régulier (*shō-go-i-ghé*). Pour être élevé à un rang quelconque, il fallait avoir au moins vingt-cinq ans, et, à chaque fonction, correspondait un rang donné. Toutefois, le système des concordances établi par le « Code de l'ère *Taihō* » souffrait des exceptions. C'est ainsi que des divergences pouvaient exister, entre le rang et la fonction, par suite de l'attribution d'un rang, allant du huitième au cinquième, aux fils et petit-fils des princes impériaux et des dignitaires dont le rang surpassait le sixième. Quand le rang d'un personnage était inférieur à celui qui convenait normalement à sa fonction, on faisait suivre le nom de ce rang du mot *shou*. Dans le cas contraire, on employait le suffixe *ghyō*.

A chaque grade correspondait un nombre déterminé de serviteurs ; un premier ministre, par exemple, disposait de trois cents valets ; les dignitaires du premier rang en avaient cent ; les deuxièmes sous-secrétaires d'État, trente ; les gens du cinquième rang, vingt (3).

D'autre part, les règles du cérémonial fixaient, pour chaque rang, les couleurs dont devaient être teints les vêtements ; mais les serviteurs inférieurs, auxquels n'était accordé aucun rang, s'habillaient comme ils l'entendaient ; d'où le nom de *zōshiki*, signifiant « couleurs variées », qu'on leur donnait.

Outre les rangs de cour, il y avait, parmi les contemporains de Séi, diverses distinctions. Ils pouvaient en effet être placés, en récompense de leurs mérites personnels, dans l'une ou l'autre des douze classes appelées *iō*.

Une hiérarchie différente existait encore à la fin du <sup>x</sup>e siècle, au moins dans le langage. C'était celle des anciens *kabané* ou noms de fonction, souvent joints, dans l'antiquité, aux noms de clan.

(1) Comp. Papinot (article *Ikai*).

(2) Les princes du sang auxquels n'était conféré aucun rang étaient dits : *mouhon'*, ou *moubon'*.

(3) Voir N. C., p. 66, n. 4.

Anciennement, il y avait eu cinq *kabané*, et, en 684, l'empereur Témou (40<sup>e</sup> souverain, 673 à 686) en avait créé huit, les princes de la famille impériale étant placés en dehors, et au-dessus, de ces huit classes. Voici, en commençant par le plus élevé, les titres que portaient les nobles compris dans celles-ci : *Mahito* (ou *mabito*), *açomi* (ou *açon*'), *soukouné*, *imiki*, *mitchi no shi*, *omi*, *mouraji*, *inaki* (ou *inaghi*). Dans les « Notes de chevet », nous trouvons employé le deuxième terme : *açon* ; ce mot était devenu, à l'époque de Héian', un titre qu'on donnait aux ministres ; aux trois endroits où nous le rencontrons, nous le voyons joint au nom personnel (*nanori*'), et, faute d'une meilleure traduction, je l'ai rendu simplement par « seigneur » (1).

Le lecteur des « Notes » de Séi Shōnagon' doit connaître encore diverses dénominations fondées essentiellement sur le rang (*i*) de ceux auxquels on les appliquait.

Le mot de *tayōu* (2) désignait un dignitaire du cinquième rang, c'est-à-dire un personnage auquel l'empereur avait accordé la « coiffure de noblesse » (*kammouri* ou *kōbouri*) (3).

Les *tonobara* étaient les fils, nés de mères d'un bon rang, des ministres (*daijin*') et des hauts dignitaires (*koughyō*). Les enfants des épouses secondaires n'avaient pas droit à ce titre, dont le sens évolua, du reste, et qui fut appliqué, d'une manière générale, aux gentilshommes d'un haut rang, auxquels on opposait les *tadabito* ou *tadōto*, les « gens d'un rang ordinaire ».

Les *dén'jōbito* ou *ouébito* (courtisans) étaient ceux des nobles qui pouvaient entrer dans la « salle réservée » (*dén'jō no ma*), sous l'appentis situé au sud du Palais pur et frais. Là siégeait l'empereur avec, à côté de lui, le maire du palais, et, devant lui, les hauts dignitaires et les courtisans. L'admission au *dén'jō no ma* avait plutôt sa raison d'être dans la fonction que dans le rang, bien que, naturellement, les « courtisans » fussent beaucoup plus nombreux parmi les hauts dignitaires que parmi les gens d'un rang inférieur. Malgré leur condition peu élevée, les chambellans du sixième rang comptaient au nombre des « courtisans ». Les noms de ceux-ci étaient inscrits sur un tableau appelé *hidamaï no fouda*, placé dans la « salle réservée ».

Ceux qui n'avaient pas accès en la présence de l'empereur por-

(1) N. C., pp. 124, 168, 308. Comparer Dickins, *Takétori*, p. 1, n. 1 « *ason* (*asomi*, *asobi*) or Baron ».

(2) Voir le chapitre LXXXIX des « Notes de chevet ». Le mot *tayōu* est écrit avec les mêmes caractères que le mot *daïbou*, employé pour désigner, dans un service donné, le fonctionnaire du grade le plus élevé.

(3) Cf. p. 51.

taient le nom de *tchighé*, qui signifie littéralement « sous la terre ».

Les *kan'datchimé* ou « hauts dignitaires », placés immédiatement au-dessous des ministres, et énumérés avec eux, étaient les nobles des trois premiers rangs. Par exception, les conseillers d'État (*san'ghi*), bien qu'ils fussent seulement du quatrième rang, étaient comptés parmi les hauts dignitaires.

On appelait *kin'datchi* (seigneurs de noble extraction) les fils des familles (*sékké*) dans lesquelles devaient être pris les maires du palais, les régents et les impératrices, et aussi les enfants de celles (*séikwa*, *séigwé*, *kwazokou*) qui donnaient les ministres. Le nom de *kin'datchi* désignait encore les fils des ministres et ceux des commandants de la garde. Ces jeunes seigneurs avaient eux-mêmes des fonctions telles que celles de deuxième sous-secrétaire d'État, de capitaine de la garde.

Les nobles d'un haut rang (*kwazokou*) qui habitaient en dehors du Palais étaient appelés du nom de *satobito*, qu'on pourrait traduire par « gens de la ville » (1).

Après avoir étudié brièvement la cour impériale et les nobles qui la composaient, nous allons passer en revue les fonctionnaires qui appartenaient à l'administration et à l'armée. J'ai dit (p. 57) que l'empereur se trouvait à la tête de l'État, sinon du gouvernement. Depuis la fin du ix<sup>e</sup> siècle, le pouvoir était exercé, pendant la minorité de l'empereur, par un régent (*sésshō*), et, plus tard, par un maire du palais (*kwam'pakou*) (2). Il importe peu que celui-ci fût seulement, en théorie, un intermédiaire entre le souverain et les fonctionnaires. C'est lui que Séi appelle couramment le « seigneur » (*tono*). Elle en parle aussi, une fois, en employant une expression, « le premier homme » (*itchi no hito*), qui ressemble curieusement à l'anglais « the Premier » (3).

Le maire du palais représentait l'empereur devant les autorités gouvernementales. La plus haute de ces dernières était le Conseil

(1) Il faut ajouter que le sens du mot japonais *sato* est assez étendu. Ce mot signifie « ville, village, pays natal, endroit où l'on a sa demeure ». Dans les anciennes poésies, on trouve l'expression d'*ōkimi no mi-sato* : « l'auguste résidence du Grand Seigneur », employée pour désigner la capitale. Les deux parties de Kyōto (voir p. 38) étaient appelées non seulement *Sakyo* et *Oukyo* (capitale de gauche, de droite), mais encore *hidari no mi-sato*, *michi no mi-sato* : « l'auguste ville de gauche, de droite ». Cf. p. 39, n. 1 ; p. 75, n. 2.

(2) Il s'agit ici d'une institution originale et non empruntée à la Chine. (Voir La Mazelière, vol. I, p. 239.) On avait connu en Chine, il est vrai, des fonctionnaires ayant un titre analogue à celui du *kwam'pakou* japonais ; mais son rôle était fort différent de celui que ces fonctionnaires avaient eu à remplir. (Comp. Sanson, *Japan*, pp. 203 et 204.)

(3) N. C., p. 108, n. 10 : J'ai remplacé, dans ma traduction, « *itchi no hito* » par « le Premier Dignitaire ». Séi désigne, par le nom d'*itchi no tokoro* (le premier lieu, la première maison), la demeure du maire du palais. N. C., p. 188, n. 7.



d'État (*Dajōkwan'*), établi en 702, qui comprenait d'abord un premier ministre (*dajōdaijin'*), un ministre de gauche (*sadaïjin'*, *hidari no ōdono*, *hidan' no ōtono*, *hidari no otodo*) et un ministre de droite (*oudaïjin'*, *mighi no ōdono...*). Parfois, il y avait aussi un ministre du centre (*naïdaïjin'*, *outchi no ōdono*, *outchi-otodo*). Korétchika (1), par exemple, dont je parlerai plus loin, fut *outchi-otodo*. Les ministres se trouvaient placés au-dessus des quatre premiers sous-secrétaires d'État (*dainagon'*), des trois deuxièmes sous-secrétaires (*tchōunagon'*), et des trois troisièmes sous-secrétaires (*shōnagon'*) (2).

Les fonctionnaires qui prenaient part aux délibérations du Conseil d'État portaient le titre de *san'ghi* (ou *saishō*), réservé aux ministres, aux premiers et deuxièmes sous-secrétaires d'État, et à divers personnages qui étaient les *san'ghi* (conseillers d'État) proprement dits.

Après tous ces fonctionnaires, en venaient d'autres ayant un rôle administratif, et parmi lesquels les plus élevés étaient les censeurs (*bén'*). Il y avait un premier, un deuxième et un troisième censeur de gauche, et, de même, trois censeurs de droite (*sadaïbén'*, *satchōubén'*, *sashōbén'* ; et *oudaïbén'*, *outchōubén'*, *oushōbén'*). Ils s'occupaient à diverses choses ; il leur appartenait de préparer les rapports, concernant les huit ministères (3), qui devaient être fournis au Conseil d'État, et d'examiner les documents administratifs. Les auteurs européens rendent parfois le titre des *bén'*, dans leurs traductions, par celui de « secrétaire ». J'ai préféré employer le nom de « censeur », qui me semble mieux convenir à des fonctionnaires de leur importance. Le terme de « secrétaire » va du reste me servir à en désigner d'autres. Après les censeurs venaient, en effet, divisés en groupes de gauche et de droite, des secrétaires (*ghéki*), des scribes ou archivistes (*shi*) (4), des aides (*kwan'shō*) (5), et des hommes de service (*tsoukaïbé*, *tsoukaïbito*).

Du Conseil d'État dépendaient encore des fonctionnaires qui contrôlaient l'administration des provinces. Ces inspecteurs étaient les *joun'satsoushi* et les *an'satsoushi* (ou *azétchi*).

(1) Foujiwara Korétchika, frère de l'impératrice Sadako. Voir pp. 178, 245, et N. C., p. 129, n. 2.

(2) Il y avait aussi des vice-premiers sous-secrétaires (*gon'dainagon'*), des vice-deuxièmes (*gon'tchounagon'*), et des vice-troisièmes sous-secrétaires (*gon'shōnagon'*).

(3) *Hasshō*. Cf. p. 66.

(4) Voir N. C., p. 203, n. 9.

(5) A la page 188 des « Notes de chevet », Séi parle de fonctionnaires auxquels elle donne le nom de *shishō* (Mizogoutchi, p. 541), ou *shō* (Kanéko, p. 735), que j'ai remplacé par celui de « secrétaires du Conseil d'État ». Il s'agit des *kwan'shō*. Il y en avait dix de gauche et dix de droite. Comp. N. C., p. 188, n. 4.

A côté du Conseil d'État, il faut mentionner un office très important dont le nom revient souvent dans les « Notes de chevet » : le service des chambellans (*kouran'dodokoro* ou *kourōdodokoro*) (1)

Ce service, fondé par l'empereur Saga (52<sup>e</sup> souverain, 810 à 823) la première année de l'ère *Kōnin'* (810), et d'abord chargé de garder les archives impériales, avait ensuite reçu des attributions de plus en plus vastes, et il était devenu un des principaux rouages de l'administration. Les bureaux des chambellans se trouvaient dans le Palais des archives, dont nous avons déjà rencontré le nom (p. 41). A la tête du service des chambellans, il y avait un chef (*béttō*) (2), auquel incombait le soin de publier les édits impériaux. Après lui venaient deux sous-chefs (*tō*, *kami*), choisis parmi les courtisans du quatrième rang ; ces sous-chefs exerçaient au Palais Réservé des fonctions administratives ; l'un d'eux était en même temps censeur : on lui donnait le nom de « censeur sous-chef [des chambellans] » (*tō no bén'*) ; l'autre était capitaine de la garde du corps, et on l'appelait le « capitaine sous-chef [des chambellans] » (*tō no tchōjō*). En raison de leur situation considérable, on désignait encore les deux sous-chefs par le titre de « seigneurs de la salle réservée » (*dén'jō no kwan'jōu*). Ils étaient suivis, hiérarchiquement, de trois chambellans du cinquième rang, pris parmi les courtisans de ce grade appartenant à de nobles familles. Ensuite venaient quatre chambellans du sixième rang, qui servaient l'empereur aux repas du matin et du soir, et qui remplissaient diverses fonctions peu importantes au Palais (3). Pendant les six années qu'ils gardaient leur poste, ces chambellans inférieurs, appelés *higērō*, avaient accès près du souverain (4) ; mais quand ils abandonnaient leur office, ils perdaient cet avantage (5) ; en revanche, ils étaient promus, dans le même temps, au cinquième rang. On disait alors que c'étaient des « chambellans retirés » ou « descendus » (*oritarou kourōdo*).

Le service des chambellans comprenait aussi des *hikourōdo*, trois *souitō* qui portaient les messages, six *kotonéri* (ou *dén'jō*-

(1) A la vérité, le nom des *kourōdo* serait mieux traduit par « archivistes ». Ce mot rappellerait les fonctions qu'ils remplissaient à l'origine ; mais celui de « chambellans » donne une idée du rôle qu'ils avaient à la fin du x<sup>e</sup> siècle.

(2) Ce poste était très important ; il fut occupé, sous l'empereur Ouda, par Fouchiwara Tokihira lui-même, et plus tard, il fut confié à un ministre de gauche (*sadaïjin'*).

(3) Les chambellans du sixième rang pouvaient être, en même temps, lieutenants de la garde impériale ou de la garde du palais (*hyōe no jō*, *émon' no jō*. N. C., p. 107, n. 2, et p. 284, n. 4). Ils pouvaient être aussi troisièmes fonctionnaires du Protocole (*shikibou no jō* ; on les appelait alors *dén'jō no jō*, voir N. C., p. 286, n. 3) ou officiers de police (cf. p. 66).

(4) Voir p. 62 ; N. C., p. 107, n. 3.

(5) Cf. N. C., pp. 37, 107, 203.

*warawa*) (1). Ces derniers étaient de jeunes pages, enfants des « cinq familles » (*go-sékké*) (2). Avant l'âge du *ghém'boukou* (3), ils pouvaient paraître devant l'empereur en certaines occasions.

On avait encore, au service des chambellans, huit *zōshiki* (serveurs sans rang) (4), vingt *tokoro no shōu* (hommes du service [des chambellans]), chargés, entre autres choses, du balayage dans le Palais, et vingt gardes (*takigoutchi*) (5), qui faisaient des rondes au Palais Réservé, dans les jardins.

La Haute-Cour de Justice (*Dan'jōdai*) (6) était un organisme important, dépendant directement des ministres, et constitué par un président (*in'*, *kami*), un premier vice-président (*daihi-tsou*), un deuxième vice-président (*shōhitsou*), des secrétaires (*jō*) et des assesseurs (*sakwan'*).

Le service de la police (*kébiishi-tchō*) (7) eut d'abord exclusivement charge de poursuivre et d'arrêter les criminels ; mais ses fonctions allèrent en s'étendant aux dépens des attributions de la Haute-Cour de Justice, et il finit par posséder à la fois certains pouvoirs législatifs et judiciaires (8). Il était dirigé par un chef (*kami*), quatre assistants (*souké*) et quatre officiers subalternes (*jō*, *hōgwan'*). L'un de ceux-ci pouvait être en même temps chambellan ; il était admis, en cette qualité, dans la « salle réservée » ; on l'appelait alors l'officier de police du Palais (*oué no hōgwan'*) (9). Sous les ordres des fonctionnaires précités, se trouvaient des policiers (*kado no oça*), armés de bâtons blancs, vêtus de jaquettes de chasse et de pantalons de toile (10).

Chacun des organismes que nous venons d'étudier rapidement, jouait un rôle général. D'autres avaient une destination plus particulière, et constituaient huit ministères (*hasshō*). Ces derniers étaient, dans l'ordre que leur assignait le « Code de l'ère *Taihō* », les ministères du Palais Impérial, des Cérémonies, des

(1) Ou *warawadén'jō*. Voir N. C., p. 271, n. 7.

(2) Cf. p. 63. (3) Voir p. 143. (4) Comp. p. 61. (5) Voir p. 40, n. 10, et p. 351, n. 8.

(6) N. C., p. 302, n. 2. Les attributions des fonctionnaires de la Haute-Cour étaient à la fois celles de policiers et celles de magistrats.

(7) Cf. p. 29, n. 6.

(8) Voir Sansom, *Japan*, p. 208 : « Les *Kébiishi*, comme leur autorité croissait, commencèrent à négliger les codes pénaux, et édifièrent un corps de jurisprudence à eux. » (*The Kébiishi, as their authority grew, began to neglect the penal codes, and built up a body of case law of their own.*)

(9) N. C., p. 59. *Oué* signifie ici « le Palais » et, plus précisément, « la salle réservée » (*dén'jō no ma*). *Hōgwan'* est la lecture de deux caractères employés pour écrire le nom des fonctionnaires du troisième grade d'un service quelconque ; mais d'après certains auteurs, ces mêmes caractères devaient être lus *han'gwan'* quand il s'agissait d'un autre service que celui de la police.

(10) Ces détails sont indiqués ici parce qu'ils sont utiles au lecteur des « Notes de chevet ». Cf. N. C., p. 182, n. 3, et p. 191, n. 4.

Rites, de l'Intérieur, de la Guerre, de la Justice, du Trésor, et de la Maison Impériale (1).

A la tête de chaque ministère, se trouvait un ministre ou directeur (*kyō*) ayant sous ses ordres deux vice-ministres (un *tayō* et un *shōyō*), trois assistants (un *daijō* et généralement deux *shōjō*) (2), quatre secrétaires (un *daiçakwan*' ou *daïrokou*, trois *shōçakwan*' ou *shōrokou*) et divers employés : scribes, aides et hommes de service.

A chaque ministère étaient annexés, en nombre variable, des services et des bureaux qui portaient, suivant leur importance, le nom de *shokou* (ou *shiki*), celui de *ryō*, ou celui de *shi* (ou *tsoukaça*) (3), et que dirigeaient des chefs aidés de sous-chefs, d'assistants et de sous-assistants.

Le ministère du Palais Impérial (*Nakatsoukaça-shō*, *Tchōu-mōushō*) comprenait, outre les fonctionnaires qu'on voyait dans tous les ministères, huit gentilshommes de la chambre (*ijō*, *omoto-bito*) (4), dont les fonctions ne sont pas clairement connues. D'après le *Ryō no ghighe*, nous pourrions croire que ces *ijō* étaient de très importants personnages chargés de critiquer les actions de l'empereur (5) ; mais il n'en allait sans doute pas ainsi dans la pratique (6). Trois des gentilshommes de la chambre avaient en même temps le grade de troisième sous-secrétaire d'État ; ils étaient rarement deuxième sous-secrétaires ou conseillers d'État (*san'ghi*).

Du ministère du Palais, dépendaient quatre-vingt-dix gardes de l'empereur, appelés *outchitonéri* ou, plus brièvement, *outonéri*.

Parmi les services rattachés au même ministère, on peut nommer les suivants : le service des gardes des divisions de gauche et de droite (*ōtonériryō*) ; celui du trésor du Palais (*outchi no koura no tsoukaça*) (7) ; celui de la couture (*nouïdonoryo*) (8), où l'on exécutait les travaux à l'aiguille ; le service de la divination

(1) J'adopte, pour les noms des ministères, les traductions données par M. Papinot (*Dictionnaire des noms principaux*, pp. 275 à 278). Voir dans Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 725, une liste de diverses traductions proposées par les auteurs.

(2) Dans les « Notes », la lecture *jō* est remplacée par *zō*.

(3) *Zoukaça* en composition.

(4) *Omotobito* signifie « l'homme [qui se tient] près de l'auguste [souverain] ».

(5) Cf. Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 726, n. 8.

(6) Voir N. C., p. 215 : « ...on le dédaignait, sans se gêner, au temps où il était noble du cinquième rang ou occupait le poste de gentilhomme de la chambre... »

(7) Cf. p. 69, n. 7.

(8) Le service de la couture était installé dans un bâtiment situé en face de la porte ouverte au milieu du côté septentrional de l'enceinte extérieure du Palais Réservé.



(*on'yōryō*), installé au nord-est du Palais du Conseil d'État (1) ; le service des artisans (*takoumiryō*) ; le service médical du Palais (*naïyakoushi*), et un service important, appelé *tchōugōushiki*, *miyazoukaça* ou *naka no miya no tsoukaça*. Ce dernier service était chargé d'administrer la maison de l'impératrice (2). Ses bureaux se trouvaient dans le *shiki no mizōshi*, dont j'ai parlé plus haut (3). Les fonctionnaires du *tchōugōushiki* avaient les grades suivants : directeur (*daïbou*, *tayō* ou *kami*), vice-directeur (*gon' no tayō*), sous-directeur (*souké*), vice-sous-directeur (*gon' no souké*), intendant (*daïjin'*), sous-intendant (*shōjin'*), assistant (*daïçakwan'*) et sous-assistant (*shōçakwan'*) (4). La Maison du prince héritier était organisée à peu près comme celle de l'impératrice, et l'on avait, par exemple, un « directeur du Palais de l'Est » (5) (*Tōgō no tayō*).

Le ministère des Cérémonies (ou ministère du Protocole, *Shikiboushō*) avait le soin, principalement, de ce qui concernait les fonctionnaires, les examens, les nominations, la hiérarchie... Parmi les services qui en dépendaient, le plus important était celui de l'Université (*daïgakouryo*). L'Université avait à sa tête un recteur (*kami*), assisté de fonctionnaires dont les grades étaient les mêmes que ceux des employés des autres services. L'enseignement, dont pouvaient seuls profiter les fils de la noblesse, était confié à des professeurs (*hakoushi* (6), *hakacé*) de mathématiques (*san'*), d'« explication des classiques chinois » (*myōkyō*), de droit (*ritsougakou*) et de littérature (*mon'jō*, *boun'shō*). Les professeurs de lettres (7) enseignaient l'histoire (*kitén'*) et la composition littéraire (*shiboun'*). Ils étaient supérieurs aux *mon'tokougōjō* et aux *mon'jōshō* (gradués en littérature).

Le troisième ministère, celui des Rites (*Jiboushō*), réglait tout ce qui concernait les solennités, et vérifiait les généalogies. Quatre

(1) Voir p. 39.

(2) Plus exactement « des impératrices (*kōgō*, *tchōugō*, *kōtaigō*, *taikōtaigō*) ». Le soin de tout ce qui concernait les appartements occupés par les épouses du souverain autres que la *kōgō* et la *tchōugō* (*kōkyōu*, *gogōu* : Arrière-palais) était confié à des femmes formant le *gogoushiki*, et dont nous verrons les noms plus loin (pp. 70 à 73).

(3) Cf. p. 39.

(4) On appelait *miyazoukaça* les fonctionnaires de ce service et, particulièrement, les fonctionnaires supérieurs (voir N. C., p. 98, n. 3) ; quand on parlait, par exemple, du directeur, on disait *miya no tayō*. (N. C., p. 158, n. 7.) Le nom d'*in'zoukaça* désignait les fonctionnaires appartenant à la Maison de l'impératrice douairière. (N. C., p. 275, n. 1.)

(5) Cf. p. 58.

(6) Aujourd'hui *hakoushi* est employé avec le sens de « docteur ».

(7) Les *mon'jō-hakacé* étaient chargés de rédiger les prières (*gwammon'*) adressées aux dieux par le souverain. Voir p. 110, n. 8 ; p. 140, n. 1 ; N. C., p. 24 ; p. 107, n. 5 et 6. Ils écrivaient aussi les placets (*mōshiboumi*. N. C., pp. 4, 220).

bureaux lui étaient rattachés, parmi lesquels celui de la musique et de la danse (*gagakouryō*, *outamaïryō*).

Les ministères de l'Intérieur (*Mim'boushō*), de la Guerre (*Hyōboushō*) et de la Justice (*Ghyōboushō*) ne nous intéressent pas directement.

Celui du Trésor (*Ōkourashō*) est nommé une fois dans les « Notes de chevet » (1) ; il lui appartenait de percevoir les impôts et de distribuer les pensions. Parmi les services qui dépendaient du ministère du Trésor, il y en avait un, anciennement, qui avait le soin des sièges, des stores, des nattes, et qui était chargé du balayage et du nettoyage. C'était le service du mobilier (*kani-morizoukaça*) (2). Il se confondit, en 820, avec un service analogue relevant du ministère de la Maison Impériale (*Kounaishō*) (3).

Comme on pouvait s'y attendre, ce dernier ministère a pour nous plus d'intérêt que les précédents. La Maison de l'empereur était gérée par le *Kounaishō*, et de celui-ci dépendaient plusieurs services.

Nommons, entre autres, le service de la cuisine et de la table impériales (*daizén'shiki*) (4) ; le service des ouvriers du bois (*mokkōryō*) (5) ; le service domestique (*tonomoryō*) (6), chargé de l'entretien des palais, des cours et des jardins, ainsi que des nettoyages et de l'approvisionnement en charbon de bois et en huile. Comme tous les services analogues, le *tonomoryō* était dirigé par un chef (*kami*) et un sous-chef (*souké*). Il y avait encore un service médical (*tén'yakouryō*), duquel faisaient partie des médecins (*kouçoushi*) ; un service généalogique (*ōghimi no tsoukaça*), dont les employés vérifiaient la descendance des membres de la famille souveraine ; un service de la cuisine (*naizén'shi*) ; un service des étangs et jardins (*sono-iké no tsoukaça*) ; un service du vin de riz (*miki, saké no tsoukaça*) (7) ; un service de l'eau (*mon'do, maïtori no tsoukaça*), comprenant plusieurs femmes : une *shoçouï*, deux

(1) N. C., p. 235. Il ne faut pas confondre l'*ōkourashō* avec l'*outchi no koura no tsoukaça* (voir p. 67).

(2) Ou *kammorizoukaça*.

(3) Cf. p. 70.

(4) Comparer, plus bas, le *naizén'shi*, et voir la note 7.

(5) Ou service de la charpente (*mokkoryō, mokouryō, mokkouryō, kodakoumi no tsoukaça* (comparer le *takoumiryō*, p. 68).

(6) S'ci désigne parfois les fonctionnaires de ce service, comme les femmes de l'office domestique (p. 72), par le nom de *tonomori no tsoukaça*.

(7) Les employés de l'*outchi no koura no tsoukaça* (p. 67), du *daizén'shiki* (p. 69) et du *saké no tsoukaça* étaient, de même que les *toji* et les *lokoucén'* (p. 71), occupés dans le *mizoushidokoro* (p. 41, n. 1) ; c'est là qu'on préparait le déjeuner de l'empereur. L'office impérial était dirigé par un intendant (*bétiō*), dignitaire du quatrième rang, et par un sous-intendant (*azoukari*), qui était un *mim'bou no tayōu* (sous-directeur du ministère de l'Intérieur ; cf. pp. 67 et 69).

*tén'çoui*, six *ounémé* (demoiselles de la Cour) (1), qui préparaient, par exemple, l'eau chaude pour les mains (2). Notons enfin, parmi les services rattachés au *Kounaishō*, le service intérieur du mobilier (*outchi no kamon' no tsoukaça*), dont il a déjà été parlé (3), et un service (*ounémé no tsoukaça*), auquel appartenait le gouvernement des « demoiselles de la Cour ».

En dehors des huit ministères, il y avait plusieurs organismes indépendants. Je dois mentionner, ici, le service des réparations du Palais (*shourishiki*, *oçamé-tsoukourou no tsoukaça*) et le service des fabrications (*tsoukoumodokoro*) (4), constitué par un intendant (*bettō*), un sous-intendant (*azoukari*), des employés (*shishō*) et des artisans (*saïkou*). Les ateliers du *tsoukoumodokoro* se trouvaient près de la Porte de la lune et des fleurs (5) ; on y fabriquait les meubles, les ustensiles, les objets artistiques et précieux qui devaient servir au Palais.

Dans l'enceinte de celui-ci, vivaient un grand nombre de femmes de dames et d'employées de tous grades ; je vais énumérer maintenant quelques-uns des noms et des titres qu'elles portaient.

Les dames de noble extraction étaient appelées *jōrō*, et l'on donnait le nom de *ghērō* (6) à celles qui n'avaient pas cet avantage. Les *tchōurō* étaient d'un rang intermédiaire (7).

Les dames du Palais (*nyōbō*) (8) appartenaient à de puissantes familles. Les unes, appelées *oué no nyōbo*, servaient l'empereur ; les autres composaient la suite de l'impératrice ou celle des épouses impériales. Les *nyōbō* étaient d'un rang supérieur à celui des « dames en service au Palais » (*nyokwan'*). Il faut d'ailleurs distinguer les *nyokwan'*, c'est-à-dire les *naïshi*, les *myōbou* et les dames-chambellans (*nyōkourōdō*), des *nyōkwan'* (9), dont les fonctions étaient plus humbles.

(1) Voir p. 73, n. 4 ; N. C., p. 136, n. 4.

(2) *Tchōzou*. (3) Cf. p. 69, n. 3.

(4) Ou *tsoukoumon'dokoro* (pour *tsoukourimonodokoro*).

(5) Une des portes du Palais Réservé.

(6) On trouve, dans les « Notes », le terme de *ghērō* appliqué à un homme (N. C., p. 107, n. 6).

(7) L'origine de ces expressions est assez curieuse. On appelait anciennement *rō* une retraite faite par un religieux bouddhiste durant un été. (Pour la retraite du clergé, *an'go*, voir De Visser, pp. 410 et suivantes.) Plus tard, on se servit du même mot pour compter les années pendant lesquelles un bonze avait fait pénitence, et pour apprécier les mérites de ce bonze. Plus tard encore, on l'employa pour évaluer la situation plus ou moins élevée d'une personne.

(8) Le nom de *nyōbō* était donné aussi aux dames en service dans les maisons des puissantes familles, et, en général, aux dames d'un rang élevé. A l'origine, le mot *nyōbō* désignait les chambres où logeaient les femmes, (par opposition aux *nam'bo*, où logeaient les hommes). Il fut plus tard appliqué à celles qui occupaient ces chambres (voir p. 58, n. 5).

(9) Avec un *ō* long.

Les filles d'honneur (*naïshi*) dépendaient d'un service spécial, le *naïshi no tsoukaça*, installé dans le Palais de la douce clarté (*Oun'méidén'*) (1). Ce service comprenait, dans le principe, deux premières filles d'honneur (*naïshi no kami*), qui escortaient l'empereur, lui transmettaient les requêtes, surveillaient les filles d'honneur subalternes, et faisaient respecter l'étiquette au Palais. Après elles, venaient quatre deuxième filles d'honneur (*tén'ji, naïshi no souké*), qui les remplaçaient au besoin, et pouvaient, en leur absence, transmettre les requêtes à l'empereur; puis, enfin, quatre troisièmes filles d'honneur (*shōji, naïshi*) (2) et cent femmes (*jojou, nyojou*).

Depuis le règne de l'empereur Héijō (51<sup>e</sup> souverain, 806 à 809), les *naïshi no kami* étaient épouses impériales, de telle sorte que pratiquement les *naïshi no souké* se trouvaient premières, et les *naïshi* deuxième filles d'honneur. Ces dernières, elles-mêmes, avaient le droit de parler à l'empereur; leur poste était envié, et les filles des dignitaires et des courtisans pouvaient seules espérer l'obtenir.

Certaines dames qui remplissaient les fonctions de *naïshi no souké* se mariaient et vivaient en dehors du Palais; mais elles y revenaient pour les besoins de leur charge (3).

Les *myōbou* étaient, à l'origine, les dames parvenues au cinquième rang, et l'on distinguait les *naïmyōbou* et les *ghémyōbou* (*myōbou* de l'intérieur et de l'extérieur [du Palais]). Plus tard le sens du mot évolua, et il désigna une dame d'un rang moyen (*tchōurō*).

De même, le nom d'*omoto*, d'abord réservé aux dames que leur service appelait auprès de l'empereur, fut donné par la suite à toutes celles qui remplissaient d'importantes fonctions.

Parmi les femmes d'une situation inférieure à celle des dames que je viens de nommer, on trouvait les *toji* (ou *toshi*) et les *tokoucén'*. Les premières travaillaient à la cuisine et à l'office (4), les secondes servaient à table (5). Il y avait trois *tokoucén'*; on les choisissait entre les *ounémé* (6), et l'une d'elles était du reste

(1) Cf. p. 40, n. 4.

(2) C'est au *naishizoukaça* qu'appartenaient les femmes appelées *himémōtchighimi, himé no tayōū, Azouma-warawa*, qui accompagnaient, à cheval, l'empereur quand il sortait de son palais (N. C., p. 187, n. 2, et p. 225, n. 6).

(3) Voir N. C., p. 23.

(4) *Toshi* est peut-être une forme abrégée de *tonoushi* (la maîtresse de la porte, celle qui garde la porte); mais cette étymologie n'a rien de commun avec les fonctions de ces femmes.

(5) *Tokoucén'* (cf. N. C., p. 263, n. 5; p. 264, n. 1). Elles dépendaient, comme les *toshi*, de l'office impérial ou *mizoushidokoro* (cf. p. 69, n. 7).

(6) Voir p. 73.



*koushiaghé-ounémé* (demoiselle-coiffeuse) en même temps que *tokoucén'*.

D'autres femmes avaient, au Palais Impérial, de modestes emplois. Je puis citer, parmi celles-ci, les servantes (*hashitamono*, *shimozoukaé*, *shimo-onna*, qui obéissaient au « premières servantes » (*oçamé*) (1) ; les femmes qui rangeaient les vêtements (*oçamé*) (1) ; celles qui nettoyaient les salles de bains et qui apportaient de l'eau dans ces salles (*soumashi*, *hiçoumashi*) ; celles qui veillaient à la propreté des cabinets (*kawayá-hito*, *kawayōdo*). Au Palais vivaient encore les suivantes (*matamono*) des dames (*nyōbō*) et les servantes à tout faire (*oyakébito*). Les *warawamé* étaient des jeunes filles dont les fonctions ne différaient guère de celles des pages mâles. On appelait *warawabé* de petites filles de chambre (2), et on donnait le nom de *daïban'dokoro no zōshi* (ou *oué no zōshi*) à des servantes d'un rang inférieur, employées à la cuisine, et dont les occupations ressemblaient fort à celles des *nyojou* de l'office domestique (*tonomorzoukaça*) (3).

Cet office était analogue au service domestique (*tonomoryō*) (4), mais composé de femmes. Celles-ci, comme les hommes du *tonomoryō*, avaient le soin des lampes, du bois, du charbon. Elles servaient dans les palais où résidaient les princesses. Une femme ayant le titre de *shōden'* dirigeait le *tonomori-tsoukaça*, et après elles venaient deux *tén'dén'*, puis six (et plus tard douze) (*nyojou*) (ou *jojou*).

Le service de la Toilette (*mikoushighé*) était installé dans le Palais de l'honorable apparence (*Jōgwadén'*) (5). L'intendante (*bettō*) qui gouvernait ce service (parfois une épouse secondaire de l'empereur) avait sous ses ordres les dames-chambellans (*nyōkourōdo*) (6), qui cousaient les vêtements impériaux et remplissaient diverses fonctions ; ces *nyōkourōdo*, par exemple, étaient chargées de tout tenir en ordre dans la « salle réservée » (*dén'jō*).

On désignait par le nom de *makanāi* les dames qui servaient aux repas.

Une fonction qu'on trouve souvent mentionnée dans les ouvrages de l'époque qui nous intéresse est celle des « demoi-

(1) Remarquer les deux homonymes. Le premier figure à la page 23 des « Notes » (Mizogoutchi, p. 71 ; N. C., p. 23, n. 5). On rencontre le second plus loin (Mizogoutchi p. 301 ; N. C., p. 103, n. 4).

(2) La distinction établie entre les deux termes *warawamé* et *warawabé* est peut-être artificielle. On trouve parfois l'un des deux employé avec le sens qui est attribué ici à l'autre. Il est possible, par exemple, que *warawabé*, à la page 9 des « Notes » (N. C., p. 9, n. 1 ; Mizogoutchi, p. 26), s'applique à des « filles-pages ».

(3) Cf. N. C., p. 60.

(4) Voir p. 69, n. 6.

(5) Cf. p. 40, n. 7.

(6) Voir N. C., p. 187, n. 3.

selles de la Cour » (*ounémé*) (1). On appelait ainsi des femmes choisies, pour leur beauté et leurs talents, parmi les filles des gouverneurs de district (2). Leur âge variait entre seize et trente ans. Elles dépendaient de l'*ounémézoukaça*, dont j'ai parlé plus haut (3). Avant le règne de Mourakami (62<sup>e</sup> empereur, 947 à 967), il y avait six *ounémé* au service de l'eau (*moitori*) (4), et soixante au service de la cuisine (*naizén'*) (5). Les dernières, qu'on appelait *makanaï* ou *baizén'* (6) *no nyōbō*, servaient à table ; mais, plus tard, ce furent les deuxièmes filles d'honneur (*naishi no souké*) qui présentèrent les mets aux repas de l'empereur, et le nom d'*ounémé* fut appliqué seulement aux demoiselles-coiffeuses (*mi-koushiaghé-ounémé*).

Il faut noter enfin, à propos des femmes du palais de Kyōto, la situation privilégiée dont jouissaient les nourrices de l'empereur, de l'impératrice et des princes (7).

Le bref aperçu auquel sont consacrées les pages précédentes suffit à montrer la multiplicité des postes occupés par l'élément civil, hommes et femmes, au Palais Impérial (8). Nous allons voir, maintenant, quelles fonctions étaient réservées aux militaires qui vivaient dans ce palais. La plupart de ces derniers appartenaient aux six divisions de la garde (*rokou-é-fou*), c'est-à-dire aux divisions de gauche et de droite des trois « gardes ». Celles-ci comprenaient la garde du corps (*konoé-fou*), la garde impériale (*hyōé-fou*) et la garde du Palais (*émon'-fou*) (9). La première était chargée de veiller à l'intérieur du Palais et d'escorter l'empereur quand il sortait. Dans chacune de ses divisions, il y avait un commandant (*taishō*), un capitaine (*tchōushō*, *tchōujō*) et un lieutenant (*shōshō*). A une certaine époque, le nombre des capitaines, comme celui des lieutenants, fut porté à quatre par division. Après ces officiers, venaient les *jōghén'*, quatre (et plus tard plus de vingt) *jōcō*, les *foushō*, les *ban'tchō* et trois cents gardes (*tonéri*, *ōtonéri*) (10).

(1) On a voulu faire dériver le nom des *ounémé* des mots *ounaji* (nuque), *ounai* (cheveux non coupés qui retombent sur le cou), et *mé* (femme). Elles avaient, en effet, au cou, une écharpe (*hiré* ; cf. p. 50, n. 3). On a supposé aussi que les deux premières syllabes du mot résultaient de la transformation du mot *ouji* (famille). Le sens serait, si on admettait cette étymologie, « femmes [données en tribut par] les familles [des gouverneurs de district] » (?). Comparer Aston, *Nihongi*, vol. II, p. 342 : « The Emperor ordered that the various Houses should send tribute of women » (en 679 après J.-C.).

(2) Voir p. 76. (3) Cf. p. 70. (4) Voir p. 70, n. 1. (5) Cf. p. 69.

(6) Ou *haizén'*. Voir N. C., p. 188, n. 2.

(7) Cf. N. C., p. 246.

(8) Voir, p. 81, le *jin'ghikwan'*.

(9) Les noms que je donne, en français, aux trois gardes, ne traduisent pas leurs noms japonais. Je les emploie, uniquement, pour distinguer nettement ces trois gardes.

(10) On a voulu faire dériver le nom des *tonéri* de *tono-habéri* (celui qui sert dans le Palais) ou de *tono-né-iri* (celui qui dort au Palais). Il était appliqué, d'une manière générale,

On appelait les deux autres corps « gardes extérieures » (*gwaï-é*). La garde impériale veillait près de deux portes de l'enceinte intérieure du Palais Réservé : la Porte de l'ombre et de la clarté (*On'méimon'*) à l'ouest, et la Porte de l'universel éclat (*Sén'yōmon'*) à l'est. Elle y contrôlait les entrées et les sorties. Comme la garde du corps, la garde impériale escortait l'empereur hors du Palais. Les grades des officiers qui la commandaient étaient les suivants : commandant (*kami*), capitaine (*souké*), lieutenant (*daïjō*), sous-lieutenant (*shōjō*). Ces officiers avaient sous leurs ordres les *daïçakwan'* et les *shōçakwan'*.

La garde du Palais était encore appelée le « service des portecarquois » (*youghéi no tsoukaça*) (1) ; elle défendait les portes de l'enceinte extérieure du Palais Réservé. Chacune de ses divisions comprenait un commandant (*kami*), un capitaine (*souké*) (2), deux lieutenants (*daïjō*), deux sous-lieutenants (*shōshō*), des *daïçakwan'* et des *shōçakwan'*, et, enfin, deux cents « gardes des portes » (*kadobé*).

Il existait, de plus, un service spécial, le *shouméryō* ou *ouma no tsoukaça*, qui dépendait des « six divisions de la garde » et gouvernait les écuries impériales (3). Chacune des deux divisions (de gauche et de droite) de ce service était dirigée par un chef (*kami*), assisté d'un sous-chef (*souké*) et de plusieurs *jō* et *sakwan'*.

Outre les *rokou-é-fou*, il y avait encore deux groupes, l'un de gauche et l'autre de droite, formés chacun de quatre hommes (*éji*, *éshi*) (4). Ces deux groupes, le *sa-éji-fou* et l'*ou-éji-fou*, avaient été plus importants dans l'antiquité, alors qu'ils recevaient les soldats des corps de province, qui venaient à tour de rôle à la capitale pour garder le Palais ; mais, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, les deux *éji-fou* étaient réduits au petit nombre de gardes indiqué ; ils ne dépendaient plus des corps de troupes provinciaux. Les *éji* servaient au Palais, escortaient la voiture du souverain ; ils veillaient sur les torches qui illuminaient les fêtes, et sur les feux allumés (5), la nuit, dans les jardins des palais de l'empereur, de

aux hommes d'escorte des grands personnages. Un autre sens du mot est « bouvier, garçon d'écurie ».

Le corps des *otonéri* avait été créé par Yōuryakou (21<sup>e</sup> empereur, 457 à 479), et partagé en deux (division de gauche et division de droite) sous le règne de Nin'kén' (24<sup>e</sup> souverain, 488 à 498).

(1) Le nom de portecarquois, après avoir été donné à tous les guerriers, était réservé aux gardes du Palais.

(2) *Youghéi no souké*. N. C., p. 59, n. 4, et p. 236, n. 1.

(3) Voir N. C., p. 297, n. 10. (4) Cf. N. C., p. 201, n. 3.

(5) *Hitaki*. N. C., p. 172, n. 6, et p. 209, n. 2.

l'impératrice, du prince héritier et de la « princesse consacrée » (1).

Les fonctionnaires qui n'appartenaient pas à l'administration centrale nous retiendront fort peu. Pour ce qui concerne la capitale, il me suffira de dire qu'elle se divisait en deux parties, l'une orientale, et l'autre occidentale (2), et que chacune de celles-ci était gouvernée par un bureau particulier (*sakyōshiki* pour la première et *oukyōshiki* pour la deuxième), dont les fonctionnaires avaient les grades suivants : *daïbou*, *souké*, *shin'* et *zokou* (ou *sakwan'*).

L'administration des provinces était confiée à des gouverneurs ou préfets (*kokoushi*, *kami*) qui ne restaient jamais plus de six ans dans le même poste (3). Des sous-gouverneurs (*souké*) et d'autres fonctionnaires, les *jō* et les *mokou*, secondaient les préfets. Dans les provinces importantes (*jōkokou*), comme celles d'Awa, d'Étchigo, de Kaï, de Kii, de Shimotsouké, de Tchikougo, il y avait, de plus, un vice-gouverneur (*gon' no kami*) ; mais on n'en trouvait pas dans d'autres provinces appelées, comme celle d'Izoumi, *ghékokou*. Parmi les vice-gouverneurs (4) figuraient des « troisièmes fonctionnaires du Protocole ou de l'Intérieur (*Shikibou no jō*, *Mim'bou no jō*), ou de la police » (*kébiishi no hōgwan'*), et d'anciens chambellans du sixième rang, qui avaient été anoblis (5) et attendaient qu'un poste de gouverneur fût vacant.

Par le nom de *zouryō* (ou *jouryō*), on désignait généralement les gouverneurs de province et, parfois, les vice-gouverneurs et les sous-gouverneurs.

Quant au terme d'*agatanoushi*, il semble avoir été appliqué à

(1) Voir pp. 60 et 82.

Il n'est peut-être pas inutile de donner ici un tableau qui rappelle les noms des « gardes » dont il a été parlé :

1° *Takigoutchi* : gardes du service des chambellans, p. 66.

2° *Outchitonéri*, *outonéri* : gardes de l'empereur, appartenant au ministère du Palais, p. 67.

3° *Ōtonériryō* : service des gardes [de droite et de gauche], bureau dépendant du ministère du Palais, p. 67.

4° *Satonéri* et *outonéri* : gardes de gauche et de droite de la garde du corps (*konōé-fou*) : *ōtonéri*, p. 73.

N. B. — Il ne faut pas confondre les *outonéri* (ou [*tchi*] *tonéri* : gardes de l'empereur) et les *outonéri* (gardes de droite).

5° *Sa-hyōé-fou*, ou *hyōé-fou* : garde impériale de gauche et de droite, p. 74.

6° *Kadobé*, de gauche et de droite, de l'*Émon'-fou* (garde du Palais), p. 74.

7° *Éji*, *éshi*, p. 74.

On pourrait ajouter les *kado no oça* (gardes du service de la police ou *kébiishi*, p. 66) et les *tonéri* (hommes d'escorte des princes, p. 73, n. 10).

(2) Cf. p. 38 ; p. 39, n. 1 ; p. 63, n. 1.

(3) Voir p. 64, pour les fonctionnaires du Conseil d'État chargés de contrôler l'administration des provinces.

(4) Cf. N. C., p. 203, n. 6 et 7.

(5) Voir pp. 65, 66, 68, 69.



tous les fonctionnaires provinciaux d'un certain rang. Il signifie proprement : « chef d'un *agata* » ; mais nous avons vu (p. 37) qu'il était difficile de traduire ce dernier mot.

Au contraire des gouverneurs des provinces, ceux des districts (*goun'ji*) (1), choisis parmi les membres des familles importantes qui habitaient le pays où ils exerçaient leurs fonctions, conservaient leur poste toute leur vie.

Dans l'île de Kyōushō, siégeait un gouvernement particulier, le *Dazaifou* ; il avait à sa tête un gouverneur, le *Dazaï-no-sotsou*, dont la situation ne différait guère de celle d'un vice-roi. Souvent, le gouverneur de Kyōushō était un prince qui ne quittait pas la capitale et qui laissait le soin de sa charge à un vice-gouverneur (*gon' no sotsou*). Après celui-ci venaient un premier et un deuxième sous-gouverneur (*daïni* et *shōni*), puis divers fonctionnaires (*daighén'*, *shōghén'*, *daïtén'*, *shōtén'*), avec un personnel qui comprenait des secrétaires, des scribes, et autres.

Mentionnons enfin le *Tchin'joufou*, une organisation militaire installée dans la province septentrionale de Moutsou. C'est là que résidait l'état-major du général chargé de tenir les Aïnous en respect.

### Chapitre III. — LES RELIGIONS

Les idées religieuses et philosophiques qui avaient cours au Japon, à l'époque de Héian', peuvent être rapportées à deux sources. Les unes, exprimées par l'antique religion de la « Voie des dieux » (*Shin'tō*, *Kami no mitchi*), appartenaient en propre au pays ; les autres étaient d'origine étrangère, le Japon les avait reçues de la Chine et des Indes. Celles-ci comprenaient, d'une part, les enseignements du confucianisme et du taoïsme, tous deux chinois, et, d'autre part, ceux du bouddhisme, la doctrine indienne de Śākya Mouni, arrivée au Nippon après s'être propagée en Chine et en Corée.

Je vais, pour chacun de ces systèmes religieux, passer en revue seulement les quelques faits dont la connaissance est indispensable au lecteur des « Notes de chevet ».

(1) Ou *kōrizoukaça*

## I. La Voie des dieux

L'ancienne religion du Japon ne fut appelée *Shin'tō*, c'est-à-dire la « Voie des dieux », qu'après l'introduction du bouddhisme, quand on voulut l'opposer à celui-ci, qui représentait la « Voie du Bouddha » (*Boutsoudō*, *Hotoké no mitchi*).

Les mythes du *Shin'tō* se confondent avec les légendes que nous avons trouvées au début de l'histoire nationale ; ses dieux, les *kami*, sont les ancêtres des souverains japonais, les compagnons de ces ancêtres eux-mêmes et les adversaires qu'ils soumirent. Je me bornerai à rappeler les noms des divinités que mentionnent les « Notes de chevet » ou qui sont adorées dans les temples dont parle Séi (1). J'ai déjà nommé Haya-tama no mikoto, Souça-no-o, Itsoukoushima-himé, Waka-hiroumé, Amé no Koyané, Fouto-tama, Toyo-ouké-himé (2). La dernière de ces divinités est fille de Waka-mouçoubi, le « Jeune producteur », lui-même fils du dieu du feu Kagoutsoutchi et de la « Princesse de la montagne d'argile », Hani-yama-himé, fille d'Izanami. Toyo-ouké-himé compte parmi les huit protecteurs spéciaux de la Maison Impériale (3), et on l'honore sous le nom de Mi-oya no kami (la Déesse-auguste ancêtre). Elle est connue encore sous les noms d'Ouka no mitama (4) (l'Auguste esprit de la nourriture), d'Ouké-motchi (la Maîtresse de la nourriture), etc. C'est peut-être la même divinité que celle du riz, Inari.

J'ai nommé aussi O-kouni-noushi ou Ō-na-mouji, Také-mikazoutchi, Foutsou-noushi, Sarouta-hiko (5), O-yama-tsou-mi, les deux Tamayori-himé, Waké-ikazoutchi, Takétsounoumi no mikoto (6).

A ces dieux, on peut ajouter les suivants :

Ō-miya no mé (la Déesse du Grand Palais), qui figure, tout comme Toyo-ouké-himé, au nombre des huit protecteurs de la Maison Impériale (7).

(1) On trouve les noms de la plupart de ces dieux dans Revon, *Shintoïsme* (Index) ; voir aussi le *Dictionnaire* de M. Papinot.

(2) Voir pp. 22 et 23.

(3) Comp. Revon, *Shintoïsme*, p. 178, n. 2, et p. 282, n. 2.

(4) Ouka no mitama (ou Ouga no mitama) est du reste considéré comme issu d'Izanaghi et d'Izanami (Aston, *Nihongi*, vol. I, p. 22), ou de Souça-no-o (Chamberlain, *Ko-ji-ki*, p. 79). D'après le second ouvrage (pp. 79, 108), son frère Ō-toshi no kami (le Dieu de la grande moisson) fut père de diverses divinités, parmi lesquelles nous trouvons Ō-yama-kouï. Cf. p. 78.

(5) Ou Sadabiko.

(6) Voir pp. 23 et 24 ; p. 24, n. 4

(7) Elle « corrige et adoucit le grondement et la sauvagerie des dieux » (Revon, *Shintoïsme*, p. 303, n. 4), et « personnifie la fonction des dames d'honneur » (*idem*, p. 282, n. 2). Certains auteurs, parmi lesquels Hirata Atsoutané (1776-1843) l'ont identifiée à la joviale Amé no Ouzoumé (voir p. 23).

Imaki, adoré à Hirano ; il est d'ailleurs assez difficile de le reconnaître parmi les dieux dont parle la légende.

Koudo, dieu du chaudron (1) (*kama*, *koudo*) dans lequel on fait bouillir l'eau pour le riz, appelé aussi Okitsou-hiko ; à ce dieu et à son congénère Fourou-aki, est consacré un des rituels du *Shin'tō* (2).

Himé ou Himégami, la « Jeune déesse », qui forme avec Hiko-gami un couple de dieux du vent. On les appelle également Tatsouta-himé (ou Shina-tsou-himé), et Tatsouta-hiko (ou Shina-tsou-hiko), et on les adore dans le plus petit des temples de Tatsouta (3).

Tsoutchi-oya no mikoto, l'« Auguste ancêtre de la terre », qu'on nomme encore Tsoutchi-oya no kami.

Hitokoto-noushi no kami, le dieu de la montagne de Katsouraghi (4). Le nom de ce dieu apparaît dans les textes en même temps que les récits du règne de Youryakou (21<sup>e</sup> empereur, 457 à 479) ; mais il doit sa célébrité à une légende relative à l'ermite Ên' no Shōkakou (5) (634 à 701), qui vécut trente ans dans cette montagne. Si l'on en croit cette légende, l'ermite, voyant le mauvais état de la route qui reliait la montagne de Katsouraghi à celle de Kim'pouzan', à Yoshino, pria le dieu Hitokoto-noushi de bâtir un pont entre les deux montagnes. Comme la construction du pont n'avancait guère, Ên' no Shōkakou demanda au dieu pourquoi il tardait à achever sa tâche ; Hitokoto-noushi répondit alors qu'il était trop laid pour se montrer pendant le jour, et qu'il ne pouvait travailler que la nuit.

Fouçoumi no mikoto et Ketsoumiko, adorés à Koumano.

Ō-yamakouï (6), révééré à Matsou-no-o.

Hatchiman' ou Yawata (écrit *Yahata*) appartient à la fois au shinntoïsme et au bouddhisme. C'est un dieu dont l'origine est fort obscure, bien qu'on l'identifie constamment, depuis le ix<sup>e</sup> siècle, avec l'empereur Ojin' (15<sup>e</sup> souverain, 201 à 310) (7). Cette assimilation ne laisse pas, au reste, de provoquer l'étonnement des japonistes, en particulier de M. Arthur Lloyd (8). Diverses

(1) Comparer p. 148, n. 5.

(2) Cf. Revon, *Shinntoïsme*, p. 182, n. 3 ; Aston, *Shinto*, p. 159.

(3) Voir p. 335, n. 1. (4) N. C., p. 15, n. 6. (5) Cf. p. 92.

(6) Voir p. 24, n. 4 ; p. 77, n. 4.

(7) Cf. p. 25.

(8) A. Lloyd, *The Creed of Half Japan*, p. 228, n. 1 : « Hatchiman' est un dieu de la guerre. Pendant sa vie, il fut l'empereur Ojin', le paisible fils de la belliqueuse impératrice Jin'go, et sa transformation en un dieu des batailles a toujours été une énigme. » (Hachiman is a god of war. In life, he was the Emperor Ojin, the peaceful son of the warlike Empress Jingo and his transformation into a god of battles has always been a puzzle.) Voir aussi Chamberlain and Mason, *Handbook for travellers*, pp. 46, 47.

hypothèses ont été proposées pour expliquer la formation de ce mythe, M. Martin rattache la légende du dieu à celle d'une épouse de Ninighi, la princesse Hirohata-yahata (large bannière-huit bannières) (1). M. de Visser suppose que le culte de Hatchiman fut, à l'origine un culte de Hiko-hohodémi no mikoto et de son épouse Toyotama-himé (2).

Je puis citer encore, puisque Sêi les nomme, le « dieu protecteur des feuilles » (Ha-mori no kami), qui habite dans les branches du chêne *kashiwa* (3) ; le « dieu de l'enquête », Tad-gou (4), qui est peut-être le dieu du temple de Kamo ; et le dieu de Shiki. Les magiciens (*on'yōshi*) invoquaient ce dernier quand ils voulaient jeter quelque mauvais sort (5).

Voyons à présent dans quels temples étaient adorées les divinités du *Shin'tō* (6). Le temple de Kamo, bâti en 677, par ordre de l'empereur Témou, est situé au nord et à peu de distance de Kyōto, dans le district d'Otaghi, en Yamashiro ; il comprend deux sanctuaires. Le premier est celui de Kamo supérieur (Kamigamo), cité comme « grand temple » dans les « Règles de l'ère *En'ghi* » ; on y vénère Waké-ikazoutchi. Le second est le temple de Kamo inférieur (Shimogamo), dédié à Tamayori-himé et à Takétsonouni no mikoto, les divinités sous la protection de qui l'empereur Kwammou plaça la capitale qu'il venait de fonder.

Le temple de Yawata, encore appelé temple de Hatchiman', d'Otoko-yama, d'Iwashimizou, s'élève à une vingtaine de kilomètres au sud de Kyōto, dans le district de Tsoutsouki, en Yamashiro. Il fut établi en 859, par l'empereur Séiwa (56<sup>e</sup> empereur, 859 à 876) ; on y vénère le dieu Yawata, dont j'ai déjà parlé (p. 78), et qui est la divinité tutélaire du clan Minamoto.

Le temple d'Inari, fondé en 711, est en Yamashiro, dans le district de Kii, au sud de la capitale. Il comprenait autrefois trois sanctuaires bâtis sur la pente d'une colline. Le temple inférieur était dédié à O-miya no mé, ou, d'après quelques auteurs, à O-yama

(1) Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 326. Pour Ninighi, voir plus haut, p. 23.

(2) De Visser, p. 212. Pour les divinités citées, voir plus haut, p. 24.

(3) *Kashiwa* : quercus dentata. N. C., p. 54, n. 4. Cf. pp. 277 et 299.

(4) N. C., p. 213. Cf. p. 227, n. 3. Près du sanctuaire inférieur de Kamo, il y avait un bois (*mori*) appelé *Tadaçou no mori*.

(5) N. C., p. 213, n. 3. Voir p. 116, n. 4. Peut-être ai-je tort de nommer ce dieu parmi les divinités du *Shin'tō* ?

(6) Les temples shinntoïstes sont appelés *miya* (le mot sinico-japonais correspondant, employé en composition, est *kyōu* ou *gōu*), ou *yashiro* (sinico-japonais *sha*, *ja*).

Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, les temples shinntoïstes furent partagés en grands (*taisha*), moyens (*tchōusha*) et petits temples (*shōsha*). Voir, dans Papinot, l'article *Jingūji*, et, dans Kato, p. 82, une liste comprenant sept temples supérieurs, sept temples moyens et huit temples inférieurs.



no kami, et le sanctuaire moyen, le plus important des trois, à Ouga no mitama ; afin de pouvoir montrer qu'ils l'avaient visité, les pèlerins cueillaient, près de ce monastère, des rameaux de cryptomère (1) dont ils ornaient leur coiffure. Quant au temple supérieur, il était consacré à Sarouta-hiko no mikoto, ou, suivant certaines traditions, à Tsoutchi-oya no mikoto.

Le temple de Kaçouga, près de Nara, en Yamato, fut fondé en 767, par Foujiwara Foubito, qui avait choisi comme protecteurs de son clan, les dieux adorés à Katori, en Shimōga, et à Kashima, en Hitatchi, c'est-à-dire Také-mikazoutchi, Foutsounoushi, Amé no Koyané, Himé no mikoto. Foubito leur consacra ce nouveau sanctuaire, plus rapproché de la capitale, alors Nara, que n'étaient Katori et Kashima (2).

Outre les temples de Kamo, de Yawata, d'Inari, il en est encore, en Yamashiro, qui méritent d'être cités ; ce sont les temples de Matsou-no-o, d'Ōharano, de Hirano et de Yaçaka.

Le premier, mentionné dans les « Règles de l'ère *Ēn'ghi* », est situé dans le district de Kadono, à l'ouest de Kyōto. On y révere Ō-yamakoui, Waké-ikazoutchi et Itsoukoushima-himé (3).

Le sanctuaire d'Ōharano se trouve dans le district d'Otokouni. On y adore les mêmes dieux qu'au temple de Kaçouga, depuis que l'impératrice Foujiwara Otomouro, sous l'empereur Kwammou, consacra aux dieux de sa famille ce temple, plus proche que Kaçouga de la nouvelle métropole.

Le temple de Hirano s'élève dans le district de Kadono, près de Kyōto, au nord-est de cette ville. On y vénère Koudo no kami, Imaki, Fourou-aki (ou, d'après certains auteurs, Fouroucéki, Ōaki) et Aïdono-himé (4) (ou Himé).

Le sanctuaire de Yaçaka, fondé en 656, sur la « colline de l'est » (Higashi-yama), à Kyōto, et dédié à Souça-no-o, prit plus tard le nom d'un temple bouddhique voisin, Ghion', et fut affecté au culte mixte (*Ryōbou-shin'tō*) (5).

En Yamato, le temple de Kaçouga, que j'ai déjà signalé, n'est pas le seul qui nous intéresse. Ceux de Tatsouta, de Fourou et de

(1) *Soughi*, cryptomeria japonica, un arbre de la famille des conifères. On appelait le rameau que rapportait chaque pèlerin *shiroushi no soughi* : « le [rameau de] cryptomère de la preuve ».

(2) Voir Martin, *Shintoïsme*, vol. II, pp. 173 et suivantes.

(3) Ou, d'après d'autres auteurs, *Nakatsoukaça-himé*.

(4) *Aïdono* est le terme qui sert à désigner les dieux secondaires, associés à un dieu principal, et vénérés avec lui dans un temple donné. Cf. Revon, *Shinn'toïsme*, p. 42, n. 1, et p. 282, n. 3 ; Aston, *Shinto*, p. 227.

(5) Comp. Chamberlain and Mason, *Handbook for travellers*, p. 333.

Pour le *Ryōbou-shin'tō*, voir p. 92.

Miwa s'élèvent dans la même province. Le premier, que j'ai mentionné (p. 78) à propos des dieux du vent, est dans le district d'Ikoma. Le deuxième, encore appelé temple d'Igo-no-kami, et dédié à Foutsou no mitama, se trouve en Yamato, à Tam'ba-itchi, dans le district de Yamabé. Le troisième, consacré à Ō-namouji, dans le district de Shiki, était célèbre, à l'époque de Séi Shōnagon', par le cryptomère qui se dressait auprès de sa porte (1). Séi nomme également le temple de Sahodono. Celui-ci devait être dans le district de Sō-no-kami ; il est possible, du reste, qu'il s'agisse seulement, là, d'un autre nom du temple de Kaçouga (2).

En Séttsou, dans le district de Bouko, s'élève le sanctuaire d'Ikouta, où l'on vénère Waka-hiroumé et l'impératrice Jin'gō.

Le temple de Hanafoutchi était en Rikouzén', dans le district de Miyaghi ; son nom figure dans les « Règles de l'ère *Én'ghi* ».

Il y a un « temple de Mikouri » (3) en Étchigo, dans le district de Nouttari ; mais peut-être celui dont parle Séi est-il le même que le sanctuaire de Mikoumari, en Yamato, qu'elle cite également (4). Elle mentionne encore les temples de Koto-nomama et d'Aridōshi (5). Le premier se trouve en Tōtōmi, dans le district d'Ogaça ; le second, en Izoumi, dans le district de Sēnan'.

Un département particulier de l'administration centrale, appelé *Jin'ghikwan*' (6), réglait tout ce qui concernait la religion shinntoïste. Le chef (*kami*) qui le dirigeait avait sous ses ordres deux sous-chefs (*souké*) et deux assistants (*sakwan*'). On appelait *kannoushi* (7) les principaux prêtres d'un temple shinntoïste ; les *nakatomi* récitaient les rituels, les *ourabé* jouaient le rôle de devins, et les *imibé* préparaient les offrandes. Les *néghi* et les *hōri* étaient des prêtres de rang inférieur. Je puis encore citer ici les *hōhéishi* (8), c'est-à-dire les « envoyés impériaux » que le souverain chargeait d'aller porter aux divers temples les dons qu'il voulait offrir aux dieux.

(1) Cf. pp. 306, 307 ; N. C., pp. 238, 275.

(2) C'est-à-dire d'un temple dédié aux divinités tutélaires de la famille Foujiwara. Ceci expliquerait la phrase que Séi Shōnagon' lui consacre : « Le nom seul du palais Sahodono me charme ». N. C., p. 278, n. 14.

(3) Voir N. C., p. 238, n. 12. A Mikouri, on adore Shirayama-gon'ghén' : le dieu de la montagne blanche, avatar d'une divinité bouddhique (cf. p. 92).

(4) Voir N. C., p. 279, n. 7.

(5) Cf. N. C., p. 238, n. 15 et 16.

(6) « Bureau des dieux » (Revon, *Rituels*, p. 180). Le *Jin'ghikwan*' avait, théoriquement, une importance supérieure à celle du Conseil d'État (voir p. 64). Comparer La Mazelière, *Le Japon*, vol. I, p. 238 : « Le *Naikan* [partie de l'administration, chargé des affaires générales] comprenait d'abord deux grands conseils : le *Jin Gi Kan* s'occupait des affaires religieuses et le *Daijō Kan*, des affaires politiques ».

(7) De *kaminoushi* « maître du dieu » (Revon, *Rituels*, p. 175).

(8) Comp. p. 155, n. 9.

La grande prêtresse de Kamo, ou « princesse consacrée », que nous avons rencontrée déjà (p. 60), mérite de retenir davantage notre attention. Le poste que cette grande prêtresse occupait existait depuis la première année de l'ère *Kōnin'* (1), date à laquelle il avait été conféré à Yōutchiko, fille de l'empereur Saga. On désignait généralement la « princesse consacrée » (*Sai-in'*) (2) par divination, au début de chaque règne, parmi les jeunes princesses impériales. Sa Maison était administrée par un bureau, le *sai-in'-shi*, que dirigeait un intendant (*béttō*). Les femmes (*sén'-shi*) qui portaient les messages de la *Sai-in'* s'appelaient *Sai-in' no sén'shi* ou *Miaré no sén'shi* (3) ; on donnait en effet le nom de *Miaré* à la solennité qui se déroulait à Kamo le jour anniversaire de la naissance du dieu Waké-ikazoutchi (4).

Séi Shōnagon ne parle guère du culte shinntoïste, et j'en dirai seulement quelques mots. Une des idées particulières qui gouvernent ce culte est celle de l'état de pureté où l'on doit se trouver quand on implore la faveur des dieux. Les rites de purification sont donc très importants. Ils se divisent en trois classes que distingue en termes pertinents M. Martin (5). « Le *haraï* », écrit-il, a pour objet d'ôter la souillure contractée sous l'effet du péché (*tsumi*) (6) ou plutôt du mal (*aku*) (6), ce mot étant entendu dans le sens très large que lui donne le shintoïsme (6)... Le *haraï* est une purification opérée essentiellement par le ministère du *kannushi* (6) sur la personne du pécheur.

Le *misogi* (6) débarrasse des souillures qui proviennent de toute autre cause que le péché proprement dit ; chacun l'effectue pour son compte, généralement au moyen de l'eau.

L'*imi* est une qualité des personnes et des choses les rendant aptes au culte des *kami*, de ce fait qu'elles n'ont contracté aucune

(1) 810.

(2) Cf. N. C., p. 246, n. 1. En réalité, le nom de *Sai-in'* (palais d'abstinence) était celui de la résidence de la grande prêtresse, située dans la lande Mouraçakino, au nord de Kyoto, à l'ouest du temple inférieur de Kamo, au sud du temple supérieur. (Voir p. 58, n. 5.)

M. Waley (*The Tale of Genji*, vol. I, p. 299) attribue à la vestale de Kamo, comme à celle d'Icē, de curieux tabous linguistiques. D'après M. Martin (*Shintoïsme*, vol. II, p. 83), de pareils tabous étaient observés, pendant la période de l'*imi* (cf. plus bas), par les prêtres (bonzes ou prêtres shinntoïstes convertis au bouddhisme) qui occupaient des temples du *Shin'iō*. Voir aussi Katō, p. 99 : « Il fut donc interdit aux Prêtresses Impériales des Temples d'Isé et de Kamo de parler des Bouddhas ou des Sūtras Bouddhiques ; et les fidèles reçurent l'ordre d'éviter l'usage de la terminologie bouddhique dans les enceintes sacrées du temple d'Isé ».

(3) Cf. p. 183. Comparer, pour les dames de la suite de la princesse, un passage du Journal de Mouraçaki Shikibou (*Journaux*, p. 155).

(4) Voir p. 24, n. 4.

(5) Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 60.

(6) Lire : *tsumi*, *aku*, *shinntoïsme*, *kannoushi*, *miçoghi*.

souillure. Il vise donc l'observation de certaines prohibitions, et correspond assez bien au *tabou* des Polynésiens. » Pour la commodité d'un exposé, on peut traduire *harai* par « purification », *miçoghi* par « lustration » et *imi* par « abstinence » ; mais on doit noter, à propos du dernier mot, qu'il désigne à proprement parler l'action d'éviter l'impureté (1).

Les anciens Japonais croyaient que l'endroit où quelqu'un était mort restait souillé, et nous avons vu (p. 28) que dans l'antiquité, chaque empereur adoptait pour cette raison une nouvelle capitale. De même, l'accouchement passait pour une cause d'impureté. Suivant un usage immémorial, quand venait le temps de sa délivrance, la femme abandonnait sa demeure habituelle et se retirait dans une maison appelée *oubouya* (maison d'accouchement) (2).

Les offrandes (*mitégoura*) que l'on présentait aux dieux consistèrent d'abord en aliments et en vêtements. Plus tard, ces derniers furent remplacés par des baguettes (3) auxquelles on attachait des fibres de chanvre et des morceaux d'écorce de mûrier (*nouça*) (4). Plus tard encore, on substitua du papier à ces lambeaux d'écorce.

Un autre objet, où, comme le dit M. Revon, « se résume tout le culte shinntoïste » (5), est le *gohéi*. On dénomme ainsi une baguette dressée, de l'extrémité de laquelle pendent des rubans de papier curieusement pliés et découpés. Cette baguette, qu'on a rapprochée de l'*inao* des Aïnous, premiers habitants du Japon, « et qui, à l'origine, n'avait sans doute pour fonction que d'attirer les esprits comme une pointe appelle la foudre, » devint « le siège permanent des dieux et enfin un dieu véritable » (6).

Le culte du *Shin'tō* comprenait diverses cérémonies célébrées à date fixe, et dont les « Règles de l'ère *Én'ghi* » nous ont conservé les rituels (7). Parmi les plus importantes, il faut mentionner,

(1) Comparer Aston, *Shinto*, p. 256 : « Le fait d'éviter l'impureté, pour se préparer à une fête, était appelé *imi* (action d'éviter). » (The avoidance of impurity in preparation for a festival was called *imi* (avoidance).)

(2) *Oubouya*. Voir Revon, *Anthologie*, p. 41, n. 5 ; Revon, *Shinntoïsme*, pp. 364 et autres ; Aston, *Shinto*, p. 251.

(3) Pour faire ces baguettes, on employait des rameaux de bambou et de *sakaki* (cleyera japonica). Voir Aston, *Shinto*, p. 215.

(4) Séi parle aussi d'offrandes de fleurs de roseau. Cf. N. C., p. 74, n. 8.

(5) Revon, *Shinntoïsme*, p. 220.

(6) *Idem*, p. 220 et p. 220, n. 3.

(7) Les *Én'ghishiki* nous ont conservé 27 rituels. Cf. Revon, *Rituels* ; Revon, *Shinntoïsme*, p. 2, n. 3 ; Florenz, *Littérature*, p. 36. Pour les traductions de ces rituels, voir :  
1<sup>o</sup> Sir Ernest Satow (rituels I à IX) : *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. VII, part II, part IV, et vol. IX, part II.



ce qui ne saurait nous surprendre, la « Grande Purification » (*Ōharaï*), qui avait lieu deux fois par an, le dernier jour du sixième mois (1) et le dernier jour du douzième mois (2). On voyait réalisée, dans la Grande Purification, une combinaison du *haraï* et du *miçoghi* (3) ; on la faisait au bord d'une rivière, et les péchés des assistants étaient censés emportés vers la mer par la « Princesse de la descente du courant », Séori-tsou-himé, puis vers le monde souterrain par diverses autres divinités (4). Les fêtes shinntoïstes (*matsouri*), divisées en trois classes par le « Code de l'ère *Taihō* », se succédaient, nombreuses. On peut en trouver des listes dans plusieurs ouvrages écrits en français (5), et je nommerai seulement, ici, les fêtes des temples de Kamo, d'Iwashimizou, de Kaçouga, et la fête de l'Esprit de Souçano-o (6).

La fête de la Nouvelle Gustation (*Niinamé matsouri*, *Niinabé-matsouri*, *Shin'jōçai*) avait, écrit M. Revon, « un but propitiatoire envers l'Esprit du riz (*Uga no Mi-tama*). C'était seulement après avoir accompli cette cérémonie qu'on se décidait à manger le nouveau riz de l'année (7). » Elle avait lieu le deuxième jour du Lièvre du onzième mois, et consistait en l'offrande faite aux dieux, par l'empereur, des prémices de la moisson. Le code de 702 plaçait la fête de la *Shin'jōçai* dans la classe moyenne ; les prêtres devaient se préparer à la cérémonie par une abstinence de trois jours, et il leur fallait, s'ils y avaient manqué, accomplir les rites d'une purification rigoureuse.

La seule solennité rangée dans la première classe par le « Code de l'ère *Taihō* » était celle de la Grande Offrande de nourriture, encore appelée fête de la Grande Gustation ou fête des Prémices (*Ōnié-matsouri*, *Ōnamé-matsouri*, *Daïjōé*, *Daïjōçai*), qui nécessi-

2° M. Florenz (rituel X) : *Transactions*, vol. XXVII, part. I. Voir aussi Florenz, *Littérature*, p. 40 (rituels X, XII, et fragments des rituels XIII et XXV).

3° M. Revon (rituel X : Revon, *Anthologie*, p. 25 ; et rituel XII : Revon, *Rituel du feu*).

(1) Voir N. C., p. 193, n. 4 : *minazouki-tsougomori no on' haraé* (Mizogoutchi, p. 556), ou *minazouki-tsougomori no ōharaï*. Cf. plus loin, p. 159.

(2) Cf. Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 7 : « ...la proximité du nouvel an, avec son cortège obligé d'affaires, de cérémonies et de réjouissances, porta un coup sérieux à la solennisation du *haraï* de fin d'année ; celui de juin qui tombait à une époque libre en devint d'autant plus important. »

(3) Comparer Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 76.

(4) Voir p. 22, n. 8. Le monde souterrain : le pays racine (*né tsou kouni*), le pays des ténèbres (*yomo tsou kouni*).

(5) Cf. Revon, *Rituels*. MM. Martin (*Shintoïsme*, vol. II, p. 251) et Katō (*Shinō*, p. 106), donnent, pour chacune des classes, une liste des fêtes qui y sont comprises.

(6) Voir respectivement pp. 156 et 164, 156 et 161, 154 et 162, 158. (La dernière fête n'est pas purement shinntoïste.)

(7) Revon, *Rituels*, p. 173. Pour *Ouga no mitama*, voir p. 77, n. 4.

tait une abstinence de trois mois (1). Cette fête, essentiellement identique à la Nouvelle Gustation, comportait seulement plus de pompe que cette dernière, et la remplaçait, à la même date, après l'avènement de chaque empereur. J'aurai l'occasion de revenir sur ces fêtes dans un chapitre consacré, en partie, aux cérémonies célébrées au cours d'une année.

Lors des fêtes shinntoïstes, des danseuses exécutaient la *kagoura*, la pantomime sacrée que la mythologie rattache à la mimique de la déesse Ouzoumé devant la caverne céleste (2). La *kagoura*, était dansée, deux fois par an, au *Naishidokoro* (3).

## II. Le Bouddhisme

La Voie du Bouddha (*Boutsoudō*), que l'on oppose, comme nous l'avons vu plus haut (4), à la Voie des *Kami*, n'a pas moins d'importance que celle-ci dans l'histoire des religions du Japon. Les ouvrages bouddhiques et les livres relatifs au bouddhisme, écrits en Orient et dans le reste du monde, pourraient former des bibliothèques, et mon exposé sera forcément encore plus incomplet ici qu'ailleurs. J'indiquerai seulement, pour ce qui est de l'histoire du bouddhisme, quelques faits importants.

Le Bouddha vécut dans l'Inde du nord, de 623 à 543 avant Jésus-Christ (5) ; et, l'année de sa mort, eut lieu à Radjāgriha un concile pendant lequel trois de ses disciples fixèrent les textes sacrés. Cent ans plus tard, un deuxième concile fut tenu à Vaiçali, et un troisième se tint, vers 253 avant notre ère, sous le règne d'Açoka, à Pāṭalipoutra. La collection des textes sacrés, constituant les « trois corbeilles » (sanscr. *tripitaka*, jap. *san'zō*), était alors complète et comprenait : les discours du Bouddha (*soūtra*, *kyō*), les règles monastiques (*vinaya*, *ritsou*), les leçons de métaphysique (*ab'id'arma*, *ron'*) (6). Un quatrième concile

(1) Le Code de l'ère *Taihō* abaissa la durée de cette abstinence à un mois (Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 81).

(2) Cf. p. 23 ; Revon, *Anthologie*, pp. 48 et 302 ; Aston, *Shinto*, p. 238.

(3) Cf. N. C., p. 51 ; p. 83, n. 2 ; p. 174, n. 3. Pour le *naishidokoro*, voir pp. 40 et 71 ; à l'occasion de la danse sacrée, des rameaux de *sakaki* (*cleyera japonica*) étaient disposés dans la salle. Comparer Aston, *Shinto*, p. 292.

(4) Cf. p. 77.

(5) Ou, peut-être, de 563 à 477 ou 483. Pour certains indianistes, le Bouddha n'est, du reste, qu'un personnage mythique. Cf. Grousset (*Histoire de l'Extrême-Orient*, pp. 25 et 26). M. Krause (*Ju-Tao-Fo*, p. 305) ne doute pas de l'existence réelle du Bouddha, et indique, comme les plus probables, les dates suivantes : naissance entre 561 et 557, mort entre 480 et 477.

(6) Voir Grousset, p. 38.

se réunit, sous Kanishka, vers 100 à 150 après Jésus-Christ, à Djālan'd'ara.

Tous ces conciles permirent de constater la formation de sectes. A celui de Vaīçāli, par exemple, s'opposèrent les *St'avīravādin'* (les vieux) traditionalistes et les *Mahācāmgh'ika* (grande communauté) dissidents (1). C'est cette division qui, allant toujours s'accroissant, aboutit à la formation des deux principales écoles bouddhiques : l'église méridionale orthodoxe du « Petit Véhicule » (*Hīnayāna*, *Shōjō*) et l'école septentrionale du « Grand Véhicule » (*Mahāyāna*, *Daījō*) (2), qui nous intéresse particulièrement. Cette dernière peupla le ciel, où le Bouddha n'avait rien mis, de multiples divinités. L'un des fondateurs du *Mahāyāna* fut Āsvag'ōsha, qui vécut vers 100 à 150 de notre ère, et qui créa une doctrine, le *Mad'yama-yāna*, accordant aux choses une réalité seulement subjective (3).

Des traditionalistes, s'étaient déjà détachés les *Sarvāstivādin'*, qui croyaient à « la réalité objective du monde sensible » (4), alors que, parmi leurs adversaires, les uns (*Vaīb'āshika*) admettaient la réalité de la matière, mais non celle de l'âme, et les autres (*Saoutrān'tika*) niaient la réalité des deux (5). C'est l'école des *Sarvāstivādin'* qui produisit l'*Ab'id'arma-kōça-sāstra* (jap. *Kousha*), un traité de métaphysique composé au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère par Vaçoub'an'dou (6), qui, plus tard, suivant l'exemple de son frère Açaṅ'ga, adopta les dogmes du Grand Véhicule.

Dans le *Mahāyāna*, se développèrent aussi plusieurs sectes : d'abord une école nihiliste, le *Mad'yamika* (7) de Nāgārdjouna (au II<sup>e</sup> siècle) et de *Śān'tidēva* (au VII<sup>e</sup> siècle), puis celle des *Yōgātchāra* ou *Vidjgnānavādin'* (8), fondée, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, par deux frères, Açaṅ'ga et Vaçoub'an'dou, après que ce dernier fut passé au *Mahāyāna*. Cette secte admettait la seule existence de la pensée pure, et cherchait à atteindre la connaissance par l'ascétisme et par l'union mystique (*yōga*) avec l'Être absolu.

D'autres écoles encore se formèrent dans le *Mahāyāna*. Les idées de la secte panthéiste de l'*Avatam'saka* (9) sont exposées

(1) Cf. Grousset, p. 69 ; Krause, p. 379.

(2) Voir Krause, pp. 381, 382.

(3) Krause, p. 397 : « ...aucune réalité objective, mais seulement une subjective... » (...keine objective, nur subjective Realität...)

(4) Grousset, p. 69. Voir aussi Krause, p. 383.

(5) Krause, p. 383 ; Grousset, pp. 75, 76.

(6) Nom japonais : *Séishin'-boçatsou* ou *Téishin'-boçatsou*.

(7) Voir Grousset, pp. 76 et 77 ; Krause, p. 399 ; De Milloué, p. 192.

(8) Cf. Grousset, pp. 118 et suivantes ; Krause, p. 401 ; De Milloué, p. 193.

(9) Voir Grousset, p. 123 ; Fujishima (= Foujishima), p. 59.

dans l'*Avatam'saka-soutra* (*Kégon'kyō*), dont les chapitres s'étendent, dit M. Foujishima (1), « comme une guirlande de fleurs merveilleusement tressée », d'où son nom.

Les bouddhistes qui acceptaient la doctrine du *Man'tra* supposaient que le Bouddha se confondait avec un monde éternel de diamant (*vadja-d'ātou*), dont émanait l'univers que perçoivent nos sens. Ils appelaient celui-ci « monde de matrice » (*garb'a-d'ātou*), parce que c'est lui qui produisait les Bouddhas.

Le tantrisme (2) était une véritable école de sorcellerie, fondée sur des idées bouddhiques modifiées sous l'influence de doctrines étrangères. Ses adeptes croyaient à la vertu magique de certains gestes et de certaines positions des doigts (*moudrā*), ainsi qu'à l'efficacité de formules merveilleuses (*d'āraṇī*, *man'tra*).

Quant aux docteurs du *D'yāna*, ils enseignaient que l'on pouvait, grâce à la méditation, parvenir à l'état de Bouddha.

La plupart des sectes chinoises et japonaises procèdent des écoles indiennes qui viennent d'être énumérées ; mais nous verrons tout à l'heure qu'il se forma aussi, en Chine et au Japon, des sectes ayant des doctrines originales.

Le bouddhisme fut, très probablement, introduit en Chine au premier siècle de notre ère. Sans donner une histoire, même brève, de ses progrès dans l'Empire du Milieu, je me contenterai d'indiquer les noms de quelques-uns des traducteurs, Indiens, Chinois et autres, qui en furent les principaux artisans.

Sous les Han' postérieurs, vécurent An'Shīh-kaō (jap. An'Séi-kō), qui aurait, croit-on, traduit l'*Amitāyous-soutra* (jap. *Mouryō-joukyō*) (3), et Lōkākshīn' ou Lōkaraksha (4) (transc. chin. Tchih Lou-tchia-tch'an', jap. Shi Roukakén') (5), qui traduisit l'*Amitāyousha-vyōuha* (*Mouryōshōjōbyōdōgakkkyō*) (6).

Sous les Tchīn', fleurit D'armaraksha (transc. chin. Tchou Tan'-mo-lo-tch'a, jap. Jikou Dommarakatsou ; trad. chin. Fa-hou, jap. Hōgō, « loi-protection ») (7), généralement appelé Tchou Fa-hou (jap. Jikou Hōgō).

(1) Fujishima, p. 65.

(2) Cf. Grousset, p. 124 ; Krause, pp. 401, 470.

(3) Voir Grousset, pp. 244 et 245.

(4) Nom douteux : Lōkakshīn' d'après Krause, p. 463 ; Lōkaraksha (?) suivant Nan jio (= Nan'jō), colonne 380 ; et Wieger, *Amidisme*, p. 9.

(5) Pour représenter, dans leur langue, les noms des auteurs hindous, les Chinois ont eu recours à deux procédés. Ils ont, dans certains cas, assemblé des caractères dont les lectures, prononcées à la suite les unes des autres, reproduisaient à peu près le nom dont il s'agissait. On a alors, comme ici, une transcription. Dans d'autres cas, les Chinois ont traduit le nom ou les éléments de ce nom. Voir la note 7.

(6) Numéro 25 du catalogue de M. Nanjio (= Nan'jō).

(7) Nous voyons, employés ici, pour un même nom, les deux procédés signalés ci-dessus (note 5) : nous avons une transcription chinoise (et une japonaise) et, en même temps, une traduction chinoise (et une japonaise).



Sous les Tchin' de Tchiên'-yéh (1) : Boudd'ab'adra (transc. chin. Fo-t'o-po-t'o-lo, jap. Boutsoudabatsoudara ; trad. chin. Tchiao-hsiên', jap. Kakoukén', « intelligence-sage »).

Sous les Tch'eun' : Koumāradjīva (transc. chin. Tchiou-mo-lo-shih, jap. Koumarajōu ; autre transc. chin. Tchiou-mo-lo-tch'i-p'o, jap. Koumaraghība ; trad. chin. T'oung-shoou, jap. Dōjou, « enfance-longévitité »).

Sous les Liang du nord (2) : D'armakshéma ou D'armaraksha (3) (trans. chin. T'an'-mo-lo-tch'an' ou T'an'-wou-tch'an', jap. Dommaracén' ou Dommoucén' ; trad. chin. Fa-feun'g, jap. Hōbou, « loi-prospérité »).

Sous les Soung du sud : Kālayaçaçou (trans. chin. Tchiang-liang-yéh-sheu-shih, jap. Kyōryōyasha ; trad. chin. Shih-tcheun'g, jap. Jishō, « temps-renom »), qui prêcha l'amidisme.

Sous les Wéi du nord, apparurent Shih Tan'-yao (jap. Sha Don'yō), Kin'kara (trans. chin. Tchi-tchia-yéh, jap. Kikkaya ; trad. chin. Ho-shih, jap. Kaji « quoi-chose »), et Bōd'iroutchi (trans. P'ou-t'i-liou-tchih, jap. Bōdaïroushi ; trad. chin. Tao-hsi, jap. Dōki, « voie-désirant », ou Tchiao-hsi, jap. Kakki, « intelligence-désirant »).

Sous les Souï : Tchih-i (jap. Tchiki) ou Tchi-tché (jap. Tchisha), le fondateur de la secte *T'ién'-t'ai* (jap. *Tén'daï*), et Tao-hsuan' (jap. Dōcén'), celui de l'école *Vinaya* (chin. *Lu*, jap. *Ritsou*).

Enfin, sous les T'ang, nous trouvons plusieurs traducteurs :

Shih Hsuan'-tsang (jap. Sha Ghén'zō) ou Yuan'-tsang (jap. Ghén'jō), fameux pèlerin chinois qui traduisit, entre autres ouvrages, l'*Ab'id'arma-kōça*.

B'agavadd'arma (trans. chin. Tch'ieh-fan'-ta-mo, jap. Gabon'datsouma ; trad. chin. Tsoun-fa, jap. Som'pō, « honorable-loi »).

Boudd'apāla (trans. chin. Fo-t'o-po-li, jap. Boutsoudahari ; trad. chin. Tchiao-hou, jap. Kakougo, « intelligence-protection »).

Sikshānan'da (trans. chin. Shih-tch'a-nan'-t'o, jap. Jisshānan'da, ou Shih-tch'i-tch'a-nan'-t'o, jap. Sékosshanan'da ; trad. chin. Hsuéh-hsi, jap. Gakki, « étude-joie »).

Ratnatchin'ta (trans. chin. A-ni-tch'eun'-na, jap. Anishinna ; trad. chin. Pao-sse-wéi, jap. Hōshiyōū, « trésor-passant-réfléchissant »).

(1) Cf. p. 34.

(2) Les Liang du Kan'-souh (voir p. 34, n. 2).

(3) Comp. *Hōbōgirin* (= *Hōbōghirin*'), fascicule annexe, p. 132 ; Nanjio (= Nan'jō), colonne 411. Remarquer qu'il ne faut pas confondre ce D'armaraksha avec celui qui est nommé plus haut (p. 87, n. 7).

Shih I-tchin'g (jap. Sha Ghijō), encore appelé I-tchin'g-san'-ts'ang (Ghijō-san'zō), pèlerin chinois célèbre.

Vadjrabōd'i (trans. chin. Po-jih-lo-p'ou-t'i, jap. Bazarabodaï; trad. chin. Tchih'-kang-tchih, jap. Kon'gōtchi, « diamant-sagesse »).

Amōg'avadjra (trans. chin. A-mo-kyou-po-tcheu-lo, jap. Amok-kyabashara; trad. chin. Pou-k'oung-tchin'-kang, jap. Foukōu-kon'gō, « non vide-diamant »), dont le nom est souvent abrégé en Pou-k'oung (jap. Foukōu, « non vide »). Amōg'avadjra est connu encore sous son titre posthume de Ta-piēn'-tcheun'g-kouang-tchih-san'-ts'ang (jap. Daïbēn'shōkwōtchi-san'zō, « grande éloquence, correcte, étendue sagesse, trois corbeilles »). La combinaison de ce titre avec le nom abrégé d'Amōg'avadjra forme un autre nom, Pou-k'oung-san'-ts'ang (jap. Foukōu-san'zō), qui sert également à le désigner.

Pradjna (trans. chin. Pan'jo, jap. Hannya; trad. chin. Tchih-hou, jap. Tchié, « sagesse »).

J'ai déjà parlé (pp. 26 et suivantes) de l'introduction du bouddhisme au Japon. Les différentes sectes qui s'étaient établies dans ce pays avant la fin du x<sup>e</sup> siècle peuvent être partagées en deux catégories : l'une comprend celles qui y pénétrèrent au temps où Nara était la capitale de l'empire; l'autre, celles qui furent introduites à l'époque de Héian'.

Dans le premier groupe, nous trouvons d'abord les sectes *San'ron'* et *Jōjitsou*, dont les doctrines furent apportées en 625, sous le règne de l'impératrice Souïko (33<sup>e</sup> souverain, 593 à 628), par les Coréens Kwan'rokou et Ékwan' (1).

La secte qui suivit, la *Hossō*, dut son introduction en 653, sous le règne de Kōtokou (36<sup>e</sup> empereur, 645 à 654), au Japonais Dōshō, élève de Hsuan'-tsang. Dōshō essaya également, sans y réussir, de faire accepter au Japon les doctrines de l'école du *D'yāna*, fortement imprégnées d'idées taoïstes. Ce sont les doctrines qui devaient, apportées de nouveau en 1191 par Eiçai, former la base de l'enseignement de la secte *Zén'* (2) ou « secte de contemplation ».

Après la secte *Hossō*, arriva au Japon la secte *Kousha*, introduite par les Japonais Tchitsōu et Tchitatsou, vers 660, sous le règne de l'impératrice Saïmēi (37<sup>e</sup> souverain, 655 à 661).

Les doctrines de la secte *Kégon'* furent prêchées en 736, sous

1) Noms japonaisés.

(2) Pour *Zén'na* (transcription de *d'yāna*). Voir, pour la secte *Zén'*, Fujishima (= Fōjishima), pp. 104, 105.

l'empereur Shōmou (45<sup>e</sup>, 724 à 748), par le Chinois Tao-joung (Dōcén'), puis propagées par le Japonais Ryōbén (689 à 773) et par le Coréen Shin'shō (ou Jin'jō).

La secte *Ritsou*, fondée en Chine par Tao-hsuan', pénétra au Japon en 753, sous le règne de l'impératrice Kōkén' (46<sup>e</sup> souverain, 749 à 758), grâce au Chinois Tchién'-tcheun' (Kan'jin' ou Kan'-shin' ou Gan'jin').

Les sectes implantées au Japon après l'établissement de la capitale à Kyōto, et avant l'époque qui nous intéresse, sont les deux écoles *Tén'dai* et *Shin'gon*'. Les doctrines de la première furent apportées en 805, sous l'empereur Kwammou (50<sup>e</sup> souverain, 782 à 805), par le Japonais Saitchō (767 à 822), souvent désigné par son titre posthume de Dén'ghyō-daishi (le Grand maître, propagateur de la Religion), élève du Chinois Tao-shouai (Dōçoui').

Quant à la secte *Shin'gon*', elle a été introduite en 806, sous l'empereur Héijō (51<sup>e</sup> souverain, 806 à 809), par le Japonais Koukaï (774 à 835), plus connu sous son titre posthume de Kōbō-daishi (le Grand maître, propagateur de la Loi), qui avait été l'élève, en Chine, de Houi-kouo (Kéikwa, Égwa).

Voyons quelle est l'origine de chacune des sectes qui viennent d'être nommées :

Les doctrines *San'ron*' dérivent de la philosophie de Nāgār-djouna (1).

La secte *Jōjitsou* se rattache à l'école *Saoutrān'tika*.

Les idées adoptées par la secte *Hossō* procèdent du système d'Āsvag'ōsha. Ce système fut perfectionné par Açaṅ'ga et Vaçoub'an'dou, et plus tard exposé, dans son pays, par Yuan'-tsang (2). Dōshō trouva l'école florissante en Chine, et elle devint, au Japon, la principale des sectes du VIII<sup>e</sup> siècle. Elle admet qu'aucun phénomène n'a d'existence ailleurs que dans l'esprit.

Les doctrines de la secte *Kousha* sont fondées sur l'*Ab'id'arma kōça-sāstra*, le traité écrit par Vaçoub'an'dou alors qu'il était encore hīnayāniste.

Celles de l'école *Kégon*' s'appuient sur l'*Avataṃ'saka-sōutra*. Cette secte distingue les cinq doctrines destinées par le Bouddha à chacun des êtres, selon qu'il a plus ou moins d'entendement (4) ;

(1) Comp. p. 86, et Anesaki (= Anécaki), p. 60, n. 1.

(2) Voir, pour toutes les sectes, Krause, pp. 459 et suivantes, pp. 505 et suivantes.

(3) Cf. Krause, p. 461 : « Cette doctrine [du *Mad'yama-yāna*, voir p. 86] du caractère idéal transcendantal de tous les phénomènes... » (Diese Lehre von der transscendentalen Idealität aller Erscheinungen...)

(4) Cf. Fujishima (= Foujishima), p. 63.

« elle enseigne, dit M. Anesaki (1), que le but de la religion bouddhique est de chasser l'illusion de l'ego isolé et, en conséquence, de rendre à chacun le sentiment de la communion fondamentale avec Bouddha et, par lui, avec tous les autres êtres ».

La secte *Ritsou* est, comme nous l'avons vu (p. 88), née en Chine. Elle préfère la récitation des Écritures à la méditation, et institue de dures règles de discipline (*vinaya*, jap. *ritsou*).

Le nom de l'école *Tén'daï* (chin. *T'ién'-t'ai*), emprunté à une colline du Tchéh-kiang, où vécut son fondateur, suffit à montrer qu'elle est aussi d'origine chinoise. Ses théories constituent comme une « voie moyenne » (2) entre le réalisme et l'idéalisme ; elle admet que tout être est destiné à devenir un bouddha, après un temps qui sera plus ou moins court suivant que ses méditations, sa foi, la morale de sa vie, lui feront parcourir plus ou moins vite l'échelle des créatures.

Nous retrouvons, dans les doctrines de la secte *Shin'gon'*, celles de l'école indienne du *Man'tra*, introduites en Chine par Vadjra-b'ōdi et Amōg'avadjra. C'est une secte mystique qui regarde l'univers comme l'ensemble de deux mondes dont l'un, le *garb'a-koukshi* ou *garb'a-d'atou* (jap. *taizōkaï*, « monde de matrice »), est le résultat de l'activité de l'autre, le *vadjra-d'atou* (jap. *kon'gōkaï*, « monde de diamant ») (3). Tout cet univers, dont les adeptes de la secte *Shin'gon'* aiment à représenter les deux aspects (*ryōbou*) à l'aide de curieux diagrammes appelés *man'dala* (cercle) en sanscrit, et *man'dara* en japonais, se confond pour eux avec un bouddha souverain, *Mahāvairōtchana* (jap. *Dainitchi*), « le Grand Illuminateur ». Comme ceux de la secte *Tén'daï*, les bouddhistes de l'école *Shin'gon'* emploient les formules (*man'tra*, *d'āraṇī*, jap. *shin'gon'*) (4), et ils font, en outre, usage des gestes magiques (*moudrā*). La secte *Shin'gon'* est encore appelée *Mikkyō* ou *Mishōū* (école secrète, secte ésotérique). Sa « base philosophique est conçue, dit M. Okakura (5), de manière à lui permettre l'inclusion

(1) Anesaki (= Anéçaki), p. 93 : « The aim of the Buddhist religion, according to the Kegon school, is to dispel the illusion of the separate ego and therefore to restore everyone's consciousness to fundamental communion with Buddha and through him with all other beings. »

(2) Anesaki, p. 114 : « The Middle Way ».

(3) Voir Anesaki, p. 127 ; Fujishima, p. 82.

(4) Ou *darani*. Comp. Arthur Lloyd, p. 239, note : « La secte japonaise Tén'daï a ses *man'tra* ou formules magiques tout comme la secte Shin'gon'. Mais elle n'a pas de *moudrā* ou gestes manuels. » (The Japanese Tendai has its *mantra* or magic formulæ (Jap. *darani*) as well as the Shingon. But is has no *mudra*, or manual gestures.)

On donne le nom de *kaji* à certaines prières en usage dans la secte *Shin'gon'*. Voir N. C., p. 28, n. 1.

(5) Okakura (= Okakoura), p. 125.



des deux extrêmes : l'ascétisme ou la torture de soi, et le culte de la volupté physique ». Elle accorde une grande importance à la somptuosité et au caractère artistique des solennités religieuses. Aussi bien, n'est-ce pas, sans doute, l'hédonisme dont sa doctrine est imprégnée qui lui attire le moins d'adeptes (1).

Bien que l'école *Shin'gon* reconnaisse un bouddha unique, le Grand Illuminateur, elle révère de nombreux dieux qui en sont les manifestations. En effet, le système de la religion apportée au Japon par Koukaï « étendait, comme l'écrivit M. Anesaki (2), la communion bouddhique à toutes les sortes d'existence, et, par conséquent, à tous les panthéons des différents peuples avec lesquels le bouddhisme était entré en contact ».

Outre les noms indiqués à propos de l'introduction des diverses sectes au Japon, il en faut citer quelques-uns. J'ai déjà parlé (p. 78) d'En' no Shōkakou. Celui-ci, encore appelé En' no Otounou, En' no Ghyōja, est un ermite à la fois taoïste et bouddhiste, qui vécut de 634 à 701 et fut plus tard regardé comme le patron des prêtres montagnards (*yamaboushi*) (3).

Le bonze Ghyōghi-boçatsou (670 à 749) est un Coréen de la secte *Hossō*, qui, pour triompher de la résistance opposée par la religion nationale à la doctrine apportée du continent, imagina d'enseigner qu'il fallait voir, dans les dieux du *Shin'tō*, les avatars (*gon'ghén'*) des saints du bouddhisme, et qui fonda ainsi une religion mixte, le « *Shin'tō* double » (*Ryōbou-shin'tō*), capable de satisfaire tout le monde.

Il reste à signaler, pour en finir avec ce résumé historique, un mouvement qui, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle au moins, se dessina parmi les bouddhistes japonais, et qui s'étendit à la fin du X<sup>e</sup> siècle, pour aboutir plus tard à la formation de nouvelles sectes. Je veux parler du développement d'une foi particulière en Amita, le bouddha sauveur qui recueille dans le paradis de l'Ouest ou paradis de la Terre Pure (*Sōuk'āvātī* ; jap. *Gokourakou*, *Jodō*) les fidèles ayant mis en lui leur confiance. Nous avons vu plus haut que Lōkaraksha, An'Shih-kao et Kālayaçaçou avaient été les apôtres de l'amidisme en Chine (4). Le culte d'Amita (5), adopté

(1) Cf. p. 137, n. 4.

(2) Anesaki, pp. 124, 125 : « Its scheme extended the Buddhist communion to all kinds of existence, and therefore to all the pantheons of the different peoples with which Buddhism had come into contact. »

(3) Voir p. 101.

(4) Cf. pp. 87 et 88. (Les textes traduits par ces auteurs sont des textes amidiques. Voir aussi p. 93, n. 3).

(5) Cf. p. 94.

au Japon par l'empereur Ouda (59<sup>e</sup> souverain, qui régna de 889 à 897) et par Kōuya (903 à 972) (1), fut propagé, à l'époque qui nous occupe, par Ryōghén' (ou Jié-daishi, 912 à 985), de la secte *Tén'daï*, qui composa le *Koubon'ōjō* (2) (la Renaissance des neuf classes [d'élus dans le paradis d'Amita]), et par son élève, le bonze Ghén'shin' (942 à 1017), encore appelé Ourabé Ghén'shin' ou Ēshin' Sōzou (l'évêque Ēshin'), de la même secte *Tén'daï*. Ce dernier, écrivain et peintre, sut montrer dans ses tableaux les beautés du paradis qu'il imaginait et les tourments subis par les êtres dans le cours des transmigrations, en même temps qu'il les décrivait dans un ouvrage intitulé *Ōjōyōshō* (3), c'est-à-dire « Recueil des choses essentielles pour renaître [au paradis] ». Ghén'shin' est également l'auteur du *Gokourakourokoujiçan'* (Louange du paradis, à dire six fois) (4). Il fut plus tard suivi par Ryonin'-shōnin' (ou Shōō-daishi, 1072 à 1132), qui fonda la secte *Yōuzō-ném'-boutsou* ; par Hōnén'-shōnin' (ou Ghén'kou, ou Ēn'kō-daishi, 1133 à 1212), qui établit la secte *Jōdō*, et par Shin'ran'-shōnin' (ou Kén'shin'-daishi, 1173 à 1263), le fondateur de la *Jōdōshin'-shō*.

En parlant (p. 86) de la scission qui avait abouti, dans l'Inde, à la séparation des deux « véhicules », j'ai signalé que le Grand Véhicule était celui qui nous intéressait. Le bouddhisme du Nord possède un panthéon beaucoup plus riche que celui du bouddhisme méridional. Il admet en effet que le Bouddha historique a été précédé, et sera suivi, d'autres bouddhas qui ont été, ou seront, comme lui, des bouddhas humains (*mānoushi-boudd'a*). Chacun de ces bouddhas (5) passés ou futurs, ainsi que Śākya Mouni lui-même, est regardé comme l'émanation terrestre d'un « bouddha de contemplation » éternel (*d'yāni-boudd'a*). De plus, à chacun des bouddhas, correspond un être céleste, « futur bouddha » spirituel (*d'yāni-bōd'içattva*). On a donc des séries triples comprenant un *mānoushi-boudd'a*, un *d'yāni-boudd'a* et un *bōd'içattva* (jap. *boçatsou*) (6). Une de ces séries est constituée par Śākya Mouni

(1) Voir Anesaki, p. 151, n. 1 ; Wieger, p. 34.

(2) De Visser, p. 334. Voir plus loin, p. 109, n. 4 et 5.

(3) Il s'agit d'une traduction partielle du commentaire (*Zén'dō-kwan'ghyōshō*) rédigé par un moine chinois (Shan'-tao, jap. Zén'dō ; mort en 681) du texte traduit par Kālayaçaçou (p. 104, 11<sup>e</sup>). Voir p. 88 ; comp. De Visser, pp. 320, 328 ; Wieger, pp. 17, 18, 26, 34.

(4) De Visser, p. 340.

(5) La transcription sinico-japonaise de *boudd'a* est *boutsou*. Le mot japonais correspondant est *hotoke*.

(6) Ou *boçatchi*.

(jap. Shaka), Amitāb'a (Amita) et Avalōkitēs'vara (Kwannon') (1).

Le nom de *bōd'icattva* est souvent employé, d'autre part, pour désigner un homme dont la science et la vertu sont telles qu'il est près d'atteindre au rang des bouddhas (2). Parmi ceux-ci, il en est, aux mérites éminents, qui peuvent sauver tous les êtres. D'autres, au contraire, appelés *pratyēka-boudd'a*, ne peuvent faire que leur propre salut.

Le panthéon bouddhique est complété par un certain nombre de figures tirées des théogonies brahmanique, hindouïste, voire iranienne. On y trouve des dieux (*dēva*) habitants du ciel, soumis à la métempsychose ; des anges féminins (*apsara*, jap. *tén-nin'*) (3) ; des génies ; des démons ; auxquels il faut encore ajouter, pour le bouddhisme japonais, des divinités empruntées aux mythologies chinoise et indigène.

Après ces brèves explications, nous pouvons passer en revue les dieux et les saints bouddhiques que le lecteur des « Notes de chevet » doit connaître : Śākya Mouni, ou Gaoutama (Shaka), est le Bouddha historique dont je n'ai guère besoin de parler ici (4).

Maîtreya (Mirokou, « le Bienveillant ») est le Bouddha futur.

Amitāb'a (Lumière infinie) a un doublet : Amitāyous (Vie infinie). Leurs noms sont transcrits en japonais Amita, ou Amida, ou Mida (5), et traduits respectivement, dans la même langue, par Mouryōkwo et Mouryōjou. Amita est le *d'yāni-boudd'a* qui correspond à Shaka. « Il est fort possible, écrit M. Grousset, qu'il ait une origine iranienne » (6).

Vairōtchana (Daïnitshi, « le Grand Illuminateur ») (7), est un

(1) Cf. Rhys Davids, p. 205.

(2) Voir N. C., p. 273, n. 5.

(3) Le mot *ténnin'* est quelquefois rendu par le mot « fée » (Revon, *Anthologie*, p. 306, n. 1, et Chamberlain, *The Classical Poetry of the Japanese*, pp. 137 et suivantes).

(4) Il est utile, cependant, que je nomme sa mère, Maya, appelée, par les Japonais, Maya-bōnin'. On a pu voir en elle un avatar du bouddha universel Daïnitshi-nyorai (pp. 91 et 94). Comparer p. 106 et N. C., p. 156, n. 5. Maya-bōnin' est parfois représentée assise sur un paon, et on l'appelle « la Reine éclairée du grand paon » : *Daikou-jakoumyōō*. Cf. p. 104 (15°) et N. C., p. 286.

Un autre nom, que l'on doit connaître, est celui d'un des disciples du Bouddha, Śāripouta (jap. Sharihotsou), auquel on a attribué le dogme du paradis occidental d'Amitāb'a (Krause, p. 425). « L'origine [de ce dogme], ajoute du reste M. Krause, date sans aucun doute d'une époque de beaucoup postérieure » (Seine Entstehung ist zweifellos erheblich späterer Zeit...) Cf. p. 278.

(5) Pour Amita, voir pp. 92, 109. « En Occident, note M. Wiegner (*Amidisme*, p. 3), l'usage veut que l'on écrive Amida, amidiste, amidique. En réalité, il faut un t. »

(6) Grousset, pp. 72, 73.

(7) Voir la note 4.

autre bouddha de contemplation. Nous avons vu quel rôle éminent lui accordaient les doctrines de la secte *Shin'gon*.

B'aishadjya-gourou (ou Vaidōurya, en jap. Yakoushi-nyorai (1) ; « le Sage guérisseur ») est également un *d'yāni-boudd'a*.

Quant au dieu japonais Foudō (l'Immuable), certains l'identifient avec Vairōtchana (2), d'autres l'assimilent au bouddha de contemplation Akshōb'ya (3) ; mais il semble plutôt que Foudō soit la traduction du sanscrit *Atchala* (4) (immobile, immuable). On sait que le nom d'Atchalā désignait, dans l'Inde, une des *raksaci* (5) (sortes de démons femelles). Ce nom, qui signifie « l'insatiable » et qui est rendu, en japonais, par Moughén'sokou, était également appliqué au Śiva brahmanique. D'autre part, le nom d'Akshōb'ya signifie « l'Inébranlable » (il est transcrit, en japonais, Ashoukou, et traduit par Moudō) ; il a, par conséquent, un sens voisin de celui d'*Atchala*. Toutes ces analogies de son et de sens ont pu donner lieu à des confusions.

Parmi les *bōd'icattva*, nous trouvons les suivants :

Saman'tab'adra (Foughén', « l'Universellement sage »), le patron de ceux qui pratiquent la contemplation, est le *bōd'icattva* qui correspond à Vairōtchana.

Vadrapāṇi (Kon'gōsho, Kon'gōshou, « Celui qui tient dans sa main un diamant »), encore appelé Vadrad'ara (Kon'gōzo, Kon'gōzao, même sens), paraît être une transposition de l'In'dra hindou (6). C'est le *bōd'icattva* correspondant à Akshōb'ya.

Avalōkitēśvara (le Souverain qui observe) (7) ou Padmapāṇi (Celui qui tient dans sa main un lotus) est le *bōd'icattva* d'Ami-tāb'a. Avalōkitēśvara s'est féminisé en passant en Chine et au Japon, où il est devenu la déesse de la pitié, Kwannon' ou Kwan'zēon' (8). Cette divinité est représentée de diverses façons par les artistes japonais, et l'on parle couramment des « six Kwannon' » (*rokou Kwannon'*). On distingue ainsi *Sén'jou-kwannon'*, ou plus

(1) *Nyorai* est une épithète appliquée aux bouddhas. C'est l'équivalent du sanscrit *īśa'agata* : « Celui qui est venu comme ceux qui l'ont précédé. »

(2) Sir Ernest Satow, cité par MM. Chamberlain et Mason (*Handbook for travellers*, p. 46).

(3) Cf. Krause, p. 587, Anm. 324.

(4) Voir p. 97.

(5) Cf. Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, pp. 22 et 128.

(6) Voir Grousset, p. 72 : « Vajrapāṇi paraît être une transposition d'Indra ».

(7) Comparer De Harlez, p. 18 : « Souverain qui regarde en bas (avec miséricorde) ».

(8) Kwan'zēon' (« Celle qui observe les sons du monde », c'est-à-dire « qui écoute les prières du monde ») est une traduction erronée du nom sanscrit.

Avalōkitēśvara est peut-être une transposition de Siva. L'histoire de sa transformation en Kwan'zēon' est trop complexe et trop douteuse pour que j'en puisse seulement donner un aperçu. Voir Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 23.



exactement *Sén'gan'sén'jou-kwannon'* (Kwannon' aux mille yeux et aux mille mains) ; *Shō-kwannon'*, dont on peut traduire le nom, suivant les caractères employés pour l'écrire, par « la sage Kwannon' » ou par « la vraie Kwannon' » ; *Batō-kwannon'* (Kwannon' à tête de cheval) ; *Jōūitchimén'-kwannon'* (Kwannon' aux onze visages) ; *Nyōirin'-kwannon'* (Kwannon' la toute-puissante), figurée avec six bras, et tenant dans une main un joyau magique ; *Joun'ji-kwannon'* ou *Joun'téi*, ou *Joun'itchi-kwannon'* (Kwannon' qui veille sur tous avec sollicitude). En considérant, non plus les représentations artistiques de la déesse, mais les qualités qui lui sont attribuées, on distingue encore les six Kwannon' suivantes : *Daïhi*, « la Toute-Compatissante ». *Daïji*, « la Toute-Charitable » ; *Shishi-mouï*, « Celle qui a l'intrépidité du lion » ; *Daïkwō-foushō* « la Grande lumière, l'universelle clarté » ; *Ténnin'-jōbou*, « la Force des anges » ; *Daïbon'-shinén'*, « la Profondeur du Grand Brahma ».

Il est utile de connaître aussi d'autres *bōd'icattva* : Magndjousri (Vertu merveilleuse) ou Magndjoug'ōsha (transc. Mon'jou, trad. Myōtokou), qui passe pour avoir composé le Sōūtra du Lotus (1) ; Kshitigarb'a (« Entrailles de la terre », trad. jap. Jizō), le patron des enfants, le dieu compatissant qui secourt les affligés ; Mahāst'āmaprapta (« Possesseur d'un grand pouvoir », trad. jap. Daïcéishi ou Séishi), un *bōd'icattva* qui escorte Amitāb'a, et qu'il faut peut-être identifier avec Māoudgalyāyana, un des disciples du Bouddha ; Ākāçagarb'a (trad. jap. Kokōzō-boçatsou), une divinité féminine, infiniment sage et compatissante, qui réside dans l'espace.

On doit connaître encore les « Quatre Grands Rois » (*Tchatour mahārādja, Shi-daïténō*), qui gardent le mont Souméro (la montagne formant l'axe du monde) et le protègent contre les attaques des démons *açoura*. L'un de ces rois, celui qui veille au nord, est appelé Vaïśravana, ou Vaïśramana, ou Koubéra (Bishamon', Tamon', Bishamon'tén', Tamon'tén') (2). Les Japonais le comptent au nombre des « Sept dieux du bonheur » (*Shitchi-foukoujin'*), dont l'ensemble est curieusement constitué par quatre dieux bouddhiques, deux génies taoïstes et un dieu shinntoïste (3).

D'après un enseignement de la secte *Shin'gon'*, fondé sur le *Ninnōkyō* (le Livre du roi bienveillant) (4), les « Cinq Grands Vénérables » (*Go-daïçon'*) sont des dieux, représentés avec des figures

(1) Cf. p. 104, 9° et 10°.

(2) *Tamon'* signifie « beaucoup entendu ». Voir *Hōbōgirin* (= *Hōbōghirin'*), p. 79.

(3) Krause, p. 587, Ann. 325.

(4) Voir p. 103, 3°.

furieuses, qui chassent les démons. A chacun d'eux est attribué une partie de l'espace. Au centre est Foudō (Atchala) ; au nord, Kon'gōyasha (Vadrayaksha) ; au sud, Goun'dari (Koun'dali) ; à l'est, Gōzan'zé (Trilōkya-vidjaya) ; à l'ouest, Daï-itokou (Yamān'taka). Chacun des *Go-daïçon'* se rapporte à un *bōd'icattva* et à un *boudd'a*, qui, pour Atchala, sont Vadjrapāramita et Mahāvairōtchana. Trilōkya-vidjaya correspond, de la même façon, à Vadjrapāṇi et à Akshōbya (1).

Les deux gardiens qui veillent aux portes de l'enfer bouddhique ont, l'un une tête de cheval (*mézou*), l'autre une tête de bœuf (*gozou*) (2). Le nom d'« Empereur à la tête de bœuf » (*Gozou Ténno*) a, d'ailleurs, été donné à Souga-no-o (3), et le « shinntoïsme double » (4) a fait de celui-ci un avatar du Yamān'taka (5) hindou, c'est-à-dire de Śiva, le « destructeur du dieu infernal Yama ».

Je termine cette liste de divinités bouddhiques en rappelant le nom de Hatchiman', le dieu de la guerre. Bien qu'il appartienne au shinntoïsme, il a, en effet, certains aspects bouddhiques (6).

Comme je l'ai fait pour la religion indigène, je vais, maintenant que j'ai nommé les principaux dieux, indiquer certains des temples japonais (7) qui leur étaient consacrés à la fin du x<sup>e</sup> siècle. D'abord, le temple de Kiyomizou, qui se trouve dans la montagne d'Otowa, en Yamashiro, au sud-est de Kyōto. Bâti en 780, par le bonze Én'tchin', aux frais de Sakanoé no Tamoura maro, il est dédié à « Kwannon' aux mille mains », et il représente le seizième des « trente-trois endroits sacrés de l'Ouest » (*saikokou-san'jōu-san'sho*) (8). Le *Kiyomizoudéra* releva successivement de la secte *Hossō*, et de la secte *Shin'gon'*. On peut lire, à la page 243 des « Notes » de Séi, que le dix-huitième jour de chaque mois était particulièrement consacré à Kwannon', et que de nombreux pèlerins se rendaient, ce jour-là, à Kiyomizou.

Puis le temple *Ourin'in'*, en Yamashiro, dans le district d'Otaghi. Il s'élève dans la lande de Mouraçaki, au nord-est de Kyōto, et à

(1) Comp. De Visser, p. 144.

(2) N. C., p. 186, n. 4.

(3) Cf. p. 22 et p. 158, n. 6.

(4) Voir p. 92.

(5) Cf. Martin, *Shintoïsme*, vol. II, pp. 146, 147 et 152. Pour Yamān'taka, voir plus haut et Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 207.

(6) Voir p. 78 et Aston, *Shinto*, p. 178 : « Hatchiman' est, de nom, un dieu shinntoïste... Mais son culte est profondément imprégné par le bouddhisme. » (Hachiman is nominally a Shinto God... But his cult is deeply tinged with Buddhism.)

(7) Les temples bouddhiques sont appelés *téra* (en composition -*déra* après les mots japonais, -*ji* après les mots d'origine chinoise ; exemples : *Kiyomizoudéra*, *Bodaiji*).

(8) Comp. Chamberlain and Mason, *Handbook for travellers*, p. 360, n. 1 ; Koop and Inada, *Meiji Benran*, p. 114.

l'est de Founaoka. C'était, primitivement, une villa de l'empereur Jounna (53<sup>e</sup> souverain, 824 à 833). Plus tard, l'édifice appartient au prince qui devait être l'empereur Mon'tokou, puis à l'archevêque Hén'jō (Yoshiminé Mounéçada). Il fut ensuite transformé en un temple de la secte *Tén'daï*.

Le temple *Tchiçokouïn'* est voisin de l'*Ourin'in'*.

Le temple *Én'ryakouji*, le principal sanctuaire de la secte *Tén'daï*, se dresse sur la montagne Hiéizan', en Yamashiro, au nord-est de Kyōto, où Saïtchō le fonda en 788.

Le temple *Tōji* (en Yamashiro, au sud-est de Kyōto), fondé en 796 par Koukaï, appartient à la secte *Shin'gon'*.

Le temple de Kourama, établi en 797, à trois lieues au nord de l'ancienne capitale, dépendait du *Tōji*, et, à l'époque de l'empereur Itchijō, il devait donc se rattacher, lui aussi, à la secte *Shin'gon'*. On y adorait Bishamon'tén'.

Le temple d'Ouzoumaça s'élève en Yamashiro, dans le district de Kadono, à quelque distance à l'ouest de Kyōto. C'est le plus ancien des temples bouddhiques de la province, où il fut construit au temps de l'impératrice Souïko (33<sup>e</sup> souverain, 593 à 628). Il appartient à la secte *Shin'gon'*.

Le temple *Ninnaji*, de la même secte, se trouve à Hanazono, en Yamashiro. à l'est de Kyōto. Il fut fondé en 886, par l'empereur Kōkō, et c'est dans ce temple que l'empereur Ouda se retira après son abdication, en 897.

Le temple de Kaçaghi, édifié par l'empereur Tém mou (40<sup>e</sup> souverain, 673 à 696), en Yamashiro, dans le district de Sōrakou, est placé sous l'autorité de la secte *Shin'gon'*, et consacré à Mirokou.

Le temple *Bōdaïji* se dresse en Yamashiro, au sud du pic d'Amida, à l'est de Kyōto.

Le temple *Shakouzén'ji* (dans la partie centrale de Kyōto, au nord de la Deuxième avenue) fut établi par Mitchitaka, en 990, dans le *Hokoïn'* ou *Nijōïn'*, ancienne demeure de Foujiwara Kanéié.

Le temple de Hōri est à Saga, en Yamashiro, dans le district de Kadono ; on y révere Kokōuzō-boçatsou.

Le temple de Yamashina, principal temple de la secte *Hossō*, et sanctuaire familial des Foujiwara, fut construit en 710 à Nara, en Yamato, par Foujiwara Foubito, qui choisit ce lieu, après avoir d'abord (en 678) adopté Açaka, également en Yamato, pour y faire célébrer le culte institué par son père Kamatari, en 657, à Yamashina, dans le district d'Ouji, en Yamashiro. Le temple

fondé par Foubito garda le nom du sanctuaire primitif de Yamashina, et comme la divinité tutélaire des Foujiwara était le dieu de Kaçouga, le *Yamashinadéra* de Nara fut appelé aussi « temple de Kaçouga » (*Kaçougadéra*). Il est encore désigné par le nom de *Kōjoukouji*.

Le temple de Hacé, dont le nom se prononçait autrefois Hatsuocé, comme l'indique l'écriture en caractères syllabiques, se trouve en Yamato (1), près de Sakouraï, au sud de Nara. C'est un temple important de la secte *Shin'gon*, bâti à l'époque où Nara était la capitale du Japon (710 à 784). Il est dédié à « Kwannon' aux onze visages ». On l'appelle du reste encore *Kwannon'dō* ou *Tchōkokouji*.

Le temple de Tsouboçaka ou *Nan'hōkéji*, le cinquième des « trente-trois endroits sacrés », s'élève en Yamato, dans le district de Takaïtchi. On y adore « Kwannon' aux mille mains. »

Le temple de Kokawa, en Kii, dans le district de Naka, fut fondé en 770, et appartient à la secte *Tén'daï*. C'est le troisième des « trente-trois endroits sacrés », et on y révere, comme à Tsouboçaka, « Kwannon' aux mille mains. »

Les temples de la montagne de Kōya, en Kii, dans le district d'Ito, sont sous la dépendance de la secte *Shin'gon*. Le plus ancien d'entre eux, le *Kon'gōbouji*, fut établi en 816, par Koukaï.

Le temple de Shiga, encore appelé temple de Nagara ou *Joujoukouji*, s'élève près d'Ōtsou, en Ōmi, dans le district de Shiga. Fondé par l'empereur Tén'tchi en 669, il appartient à la secte *Tén'daï*, et dépend du *Miidéra* d'Otsou. Il est consacré à Kwannon'.

Le temple d'Ishiyama, dans le même district que le temple précédent, fut bâti par le bonze Ryōbén' (2), par ordre de l'empereur Shōmou (45<sup>e</sup> souverain, 724 à 748) ; on y adore « Kwannon' la toute-puissante ». C'est le treizième des « trente-trois endroits sacrés » ; il relève de la secte *Shin'gon*.

Le temple *Ténnōji* ou *Shiténnōji*, qui date de 593, se trouve en Séttsou.

Quant au temple *Foumon'ji*, dont parle Séi (p. 295 de ses « Notes »), nous ignorons où il le faut situer.

On peut nommer encore, ici, les trois temples de Koumano, en Kii, dans le district de Nishimouro. C'étaient primitivement des sanctuaires shinntoïstes, fondés entre 100 avant J.-C. et 130 après J. C., et connus sous les noms de *Hon'gōu* (temple primitif), *Shin'*

(1) District de Shiki.

(2) Voir p. 90.



*gōu* (nouveau temple) et Natchi. Ils étaient consacrés aux divinités shinntoïstes Ama-téraçou, Hayatama no mikoto, Izanaghi, Fouçoumi no mikoto et Kétsou-miko ; mais ces divinités furent considérées, à une époque postérieure, comme les avatars de divers dieux bouddhiques, et adorées sous le nom de Koumano-gon'ghén' (1).

De même, on regarda Kokōzō-boçatsou comme la forme originale de la divinité d'Açama. De même encore, le dieu de Mitaké, c'est-à-dire le dieu du Kim'pouzan' (la plus haute montagne de Yoshino) (2), passa pour l'avatar du dieu bouddhique Kon'gō-shou, révééré sous le nom de Zao-gon'ghén'.

Le clergé, ou, plus exactement, la communauté bouddhique, forme un ensemble infiniment plus complexe que celui des prêtres du *Shin'tō*. Parmi les hauts dignitaires (*sōkō*, *sōgō*) de ce clergé, il faut d'abord nommer les prêtres qui occupent les postes éminents (*sōkwan'*) et, d'autre part, ceux qui possèdent des titres honorifiques (*sōi*). Les premiers sont les *sōjō* (archevêques), les *sōzou* (évêques) et les *risshi* (maîtres de la Règle). La hiérarchie complète de ces prélats est la suivante : *daïçōjō* (archevêque supérieur), *shōçōjō* (archevêque), *gon'sōjō* (vice-archevêque), *daïçōzou* ou *shōdaïçōzou* (évêque supérieur), *gon'daïçōzou* (vice-évêque supérieur), *shōçōzou* ou *shōshōçōzou* (évêque), *gon'shōçōzou* (vice-évêque), *daïrisshi* ou *shōrisshi* (grand maître de la Règle), *tchōu-risshi* (second maître de la Règle), *gon'risshi* (vice-maître de la Règle).

Les titres honorifiques les plus distingués sont ceux de *hōin'* (sceau de la Loi), *hōghén'* (œil de la Loi), *hokkyō* ou *hōkyō* (pont de la Loi), qui correspondent respectivement aux grades de *sōjō*, de *sōzou* et de *risshi*. Le nom d'*ajari* (3), que j'ai traduit, faute de mieux, par « chanoine », est un titre moins élevé, correspondant au sanscrit *ātchārya* (maître spirituel) (4). Nous avons encore

(1) Cf. Chamberlain and Mason, *Handbook*, p. 373. Dans Anesaki, la figure B de la planche IX représente : « la cascade de Natchi adorée comme une manifestation de la divinité de Koumano, dont le noumène est identique avec le bouddha Amita... » (The waterfall of Natchi adored as a manifestation of the Deity of Kumano, whose Noumenon is identified with the Buddha Amita...); la figure C de la même planche représente « Kokōzō... le noumène de la divinité d'Açama... » (Kokūzō..., the Noumenon of the Deity of Asama...)

Le temple *Foudarakouji*, à Natchi, est le premier des « trente-trois endroits sacrés » (voir p. 97, n. 8). (*Foudarakou*, du sanscrit *pōtala* ou *pōtaraka*, « petite fleur blanche », est une épithète appliquée à Kwannon'; cf. Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 118; Koop and Inada, p. 393.)

(2) En Yamato.

(3) Ou *azari*. Voir N. C., p. 154, n. 5, et p. 294, n. 5.

(4) Voir *Hōbōgirin* (= *Hōbōghirin'*), p. 17.

d'autres titres bouddhiques, tels que *zaçou* (maître du Siègle), *shouza* (principal Siègle), *daïtokou* (grande vertu), *son'ja* (révérend). Ceux de *daïshi* (grand maître) et de *hōshi* (maître de la Loi), ne sont accordés qu'aux prêtres défunts (1).

Les disciples (*déshi*) du Bouddha, les fidèles qui pratiquent sa Loi (*okonaïbito*), se divisent en quatre classes. Les deux premières sont celles des *bikou* (sanskrit *b'ikshou* ; « moine mendiant »), pour les hommes, et des *bikouni* (2) (sancs. *b'ikshouni*, « nonne »), pour les femmes. Les deux autres classes comprennent celle des *oubaçokou* (sancs. *oupāçakā*) ou *shinnan'*, chez les hommes, et celle des *oubaï* (sancs. *oupācika*) ou *shinnyō*, chez les femmes. Elles sont formées par ceux (ou celles) qui, sans abandonner le monde, sont entrés dans la Voie du Bouddha (*nyōūdō*), et elles constituent une sorte de tiers-ordre (3), comparable, par exemple, à celui de Saint François d'Assise.

Une autre façon de distinguer les disciples de Shaka, adoptée par les bouddhistes de l'ancienne secte *Ritsou*, était la suivante. En commençant par les degrés les plus élevés, on énumérait les *bikou* et les *bikouni*, les *shikishamana*, les *shamana* (sancs. *śramaṇa*, « ascète ») et les *shamini*, les *oubaçokou* et les *oubaï* (4).

Entre les *oubaçokou*, M. Anesaki place les *yamaboushi* (5) ou prêtres montagnards, encore appelés *shoughén'za*, ou *ghén'za*, ou *ghén'ja* (« exorcistes » ; plus exactement « ceux qui pratiquent [l'ascétisme] pour obtenir un résultat [utile] »). Par ces différents noms, on désignait, dans l'ancien Japon, des prêtres errants qui se réclamaient d'Ēn' no Shōkakou (6), et parcouraient le pays, allant en pèlerinage à toutes les saintes montagnes, telles que la montagne de Katsouraghi et le Kim'pouzan' en Yamato (7). Ils avaient les cheveux à demi rasés, étaient vêtus d'une blouse de chanvre, d'un capuchon et d'une étole, et portaient un grand sabre. Ainsi équipés, ils marchaient, soufflant dans une conque (*horagaï*), et s'appuyant sur un bâton de section octogonale (*kon'gōzoué*) ou sur une canne de bois (*shakoujō*) (8) garnie,

(1) Nous avons rencontré (p. 90) les noms de Dén'ghyō-daïshi et de Kōbō-daïshi.

(2) Ou *ama* (sanskrit *am'ba*).

(3) Anesaki, p. 139 : « a kind of « Tertiary Order ». Voir aussi Oldenberg, p. 159 et index.

(4) A. Lloyd, pp. 133, 134.

(5) Anesaki, p. 139, *yamaboushi* signifie « celui qui couche dans la montagne ». Cf. Ishiwara, p. 102.

(6) Cf. p. 92.

(7) Voir, pour Katsouraghi, p. 78 ; N. C., p. 15, n. 6 ; pour Kim'pouzan', pp. 78 et 100 ; pour la vie des *yamaboushi*, N. C., p. 6.

(8) Le *kon'gōzoué* était plutôt la canne des *yamaboushi* et le *shakoujō* celle des pèlerins, des bonzes voyageurs.

en bas, d'une pointe d'or ou d'ivoire, et, en haut, d'une pièce d'étain supportant des anneaux métalliques qui tintaient en s'entrechoquant (1).

Les exorcistes se partageaient en deux branches (*shoughén'dō*) rattachées, l'une à la secte *Tén'daï*, l'autre à la secte *Shin'gon*. Parmi les pèlerinages dont ils devaient s'acquitter, le plus important était celui de Mitaké (2). On l'appelait la « grande ascension » (*ō-miné-iri*) ; on disait encore que c'était l'« ascension directe » (*joun' no miné-iri*), quand les *yamaboushi* faisaient ce pèlerinage en venant de Koumano ; et l'« ascension inverse » (*ghyakou no miné-iri*), quand ils l'accomplissaient en venant de Yoshino.

Ces *ghén'ja* passaient pour être en possession de pouvoirs magiques, qu'on les priait d'exercer en faveur des malades.

Les bonzes avaient des occupations fort diverses. Les uns s'adonnaient à l'étude (*kōgakou*) ; d'autres s'astreignaient à de pieux exercices (*rén'ghyō*), ou cherchaient à acquérir une puissance surnaturelle. D'autres encore faisaient des sermons (*sékk'yō*). Séi Shōnagon', dans ses « Notes », parle à plusieurs reprises de ces prédicateurs (*sékk'yōshi*). Elle nomme aussi plusieurs sortes de religieux que je vais énumérer brièvement. Ce sont d'abord les bonzes voyageurs (*zoughyōsha*) (3), les moines qui se consacrent à la lecture du Sôûtra du Lotus (*jikyōsha*) (4), le bonze qui préside une cérémonie religieuse (*dōshi*) et celui qui marche en avant d'une procession (*jōza*) (5). Le nom de *jōza* peut du reste désigner également le supérieur du temple *Tōji* (6).

On appelait *ighishi* (7) un savant prêtre qui, lors des cérémonies, dirigeait les bonzes, veillait à ce qu'ils eussent un maintien majestueux, et réglait leurs attitudes quand ils marchaient, s'asseyaient ou se prosternaient.

Les *naïgoubou* (*naïgou, goubou, zén'ji*), dont j'ai traduit le nom par « bonzes du Palais » (8), étaient au nombre de dix-huit, choisis dans tout l'empire parmi les religieux connus par leur savoir et leurs vertus. Ils se tenaient dans l'oratoire du Palais, et ils lisaient les textes sacrés pendant les réunions d'abstinence (9), ou bien ils passaient la nuit en prières dans les salles du Palais pur et frais. Je puis rappeler, à ce propos, que Séi parle, en plu-

(1) Cette canne rappelait celle que les moines mendiants, dans l'Inde, portaient pour effrayer les serpents.

(2) Cf. p. 100.

(3) Ou *zoughyōza*. Voir N. C., p. 151, n. 3.

(4) N. C., p. 108, n. 3.

(5) N. C., p. 5, n. 4.

(6) Cf. p. 98.

(7) Voir N. C., p. 187, n. 5.

(8) Cf. N. C., p. 215, n. 7 ; p. 245, n. 3. Pour d'autres noms (*kōji, mon'za*), voir p. 111.

(9) *Saï-d.* Cf. p. 153 et De Visser, pp. 27 à 44.

sieurs endroits des « Notes », des prêtres du service de nuit (1). Les prières nocturnes n'étaient pas spéciales au Palais de l'empereur, et des bonzes en faisaient, au besoin, dans les habitations privées.

Les écritures sacrées des bouddhistes constituent une abondante collection, et le catalogue des traductions chinoises de ces écritures (*Tripitaka*, jap. *San'zō*) dressé par M. Nan'jō (2) ne contient pas moins de 1162 titres. Il va sans dire, par conséquent, que la liste suivante mentionne seulement les quelques textes dont il est nécessaire de connaître au moins les noms pour comprendre les « Notes de chevet ».

1° Je cite d'abord l'*Issaikyō* (3) ou *Daizō*, c'est-à-dire l'ensemble du canon bouddhique ; ouvrage formé d'abord de 5048, et, plus tard, de 8534 fascicules (4).

Les textes dont les noms suivent sont indiqués dans l'ordre que leur assigne M. Nan'jō.

2° *Daïhannyakyō* ou *Daïhannyaharamittakyō* (*Mahāpradjñāpāramitā-sōūtra*, « le Livre de la grande sagesse », n° 1 de Nan'jō), traduit par Hsuan'-tsang en chinois (5).

3° *Ninnōgokokouhannyaharamitsoukyō* (« Livre de parfaite sagesse, expliquant comment un roi bienveillant protège son pays », n° 17 de Nan'jō), traduit par Koumāradjīva (6).

4° *Hannyaharamittashin'ghyō* (*Pradjñāpāramitā-hridaya-sōūtra*, « Livre du cœur de la sagesse » ; nom abrégé, *Shin'ghyō*) ; il en existe trois versions : l'une (n° 19 de Nan'jō) est due à Koumāradjīva ; la deuxième (n° 20), à Hsuan'-tsang ; quant à la troisième (n° 935), c'est une traduction postérieure et plus complète. Le « Sōūtra du cœur » est un des textes bouddhiques les plus répandus au Japon (7).

5° *Daïhōkōboukkégon'ghyō* (*Mahāvāipoulyaboudd'āvataṃ'saka-sōūtra*, « Livre de la guirlande des bouddhas de l'espace (8) », n° 87 de Nan'jō, traduit par Boudd'ab'adra, et n° 88, traduit par Śikshānan'da).

(1) *Yoï no sō*. Voir N. C., p. 154.

(2) *A Catalogue of the Chinese translation of the Buddhist Tripitaka, ...compiled by Bunyiu Nanjio*. Oxford, 1883.

Le nom de M. Bunyiu Nanjio (= Boun'yōu Nan'jō) devant être répété un certain nombre de fois dans les pages qui vont suivre, j'emploie exceptionnellement (cf. p. 14, n. 3, Remarque) la transcription de ce nom d'après le système que j'ai adopté.

(3) Pour « *Issaikyōritsouron* » (ensemble des *sōūtra*, *vinaya* et *ab'id'arma* ; voir p. 85).

(4) *Kwan', makl.*

(5) Comprend 600 fascicules.

(6) Comparer p. 106, 22°.

(7) Cf. Max Müller, *Sacred Books of the East*, 49, part II, p. XX.

(8) Voir, dans Fujishima (= Foujishima), p. 64, l'explication du titre de ce sōūtra.



6° *Daïhōkōboukkégōn' ghyō-Foughén'-boçatsou-ghyōgwan' pon'* (1) (Chapitre concernant les actions et les prières du *bod'icattva Saman'tab'adra*, tiré du livre précédent ; n° 89 de Nan'jō). Ce livre est la traduction par Pradjna d'un texte analogue à celui du dernier chapitre du *Daïhōkōboukkégōn' ghyō*.

7° *Kon'kwōmyōçaishōōkyō* (*Souvarṇaprab'āçottamarādja-sōūtra*, « Livre des rois victorieux qui ont l'éclat de l'or » ; nom abrégé : *Saishōōkyō* ; n° 126 de Nan'jō), traduit par I-tchin'g.

8° *Kon'kwōmyōkyō* ((*Souvarṇaprab'āça-sōūtra*, « Livre de l'éclat de l'or », n° 127 de Nan'jō) ; traduction antérieure à la précédente, et moins complète, du même texte, faite par D'armakshéma.

9° *Myōhōrén'ghékyō* (*Sadd'armapoun'darīka-sōūtra*, « Livre de la fleur de lotus de la bonne Loi » ; nom abrégé : *Hōkékyō* ou *Hokkékyō* ; n° 134 de Nan'jō), traduit par Koumāradjīva.

10° *Shōhōkékyō* (*Sadd'armapoun'darīka-sōūtra*, n° 138 de Nan'jō) ; traduction antérieure à la précédente, du même texte, par D'armaraksha.

11° *Boussétsou-kwan'mouryōjouboukkyō* (2) (*Boudd'ab'āshitāmitāyourboudd'a-d'yāna-sōūtra*, « Livre de la contemplation de l'éternel Bouddha, exposé par le Bouddha » ; nom abrégé : *Kwan'mouryōjoukyō* (3) ; n° 198 de Nan'jō), traduit par Kālayaçaçou.

12° *Amitakyō* (*Souk'avatyamrita-vyōūha-sōūtra*, « Livre de l'Éternel » ; nom abrégé sanscrit : *Souk'āvati-vyōūha* ; n° 200 de Nan'jō), traduit par Koumāradjīva.

13° *Boussétsou-ourabon'ghyō* (*Boudd'ab'āshita-oullam'bana-sōūtra*, ou *Avalam'bana-sōūtra*, « Livre de ceux qui sont en suspens (4), exposé par le Bouddha », n° 303 de Nan'jō), traduit par D'armaraksha.

14° *Boussétsou-hōon'boubon'ghyō* (« Livre exposé par le Bouddha, concernant les offrandes faites en remerciement des faveurs accordées [par le Bouddha] », n° 304 de Nan'jō) ; traduction faite sous les Tchîn', et analogue à la précédente.

15° *Boutsoumō-daïkoujakoumyōōghyō* (5) (*Boudd'amātrika-mahāmayōūri-vidyārādignī-sōūtra*, « Livre de la reine éclairée du grand

(1) Cf. p. 106, 24°, et De Visser, p. 272.

(2) Cf. p. 109, n. 5 ; p. 280. Voir, dans De Visser, p. 328, et dans Wieger, p. 18, des extraits de ce sōūtra.

(3) Ou *Kwan' ghyō*.

(4) Ceux qui sont en suspens = ceux dont le sort est en suspens = les défunts, les *prêta* (cf. p. 108). Pour le sens du titre de l'*Ourabon'ghyō*, voir Nan'jō, colonne 78, et De Visser, pp. 59 et suivantes (particulièrement p. 65).

(5) Titre abrégé : *Koujakoukyō*. Voir p. 94, n. 4 ; p. 106, n. 1.

paon, mère du Bouddha » ; nom abrégé : *Koujakoukyō* ; n° 307 de Nan'jō), traduit par Amōg'avadjra.

16° *Sén'joucén'ghén'-kwan'zéon'-boçatsou-kōdaïëmmammoughédaï hishin'daranikyō* (1) (*Sahasrabāhou-sahasrāksha-Avalōkitēśvara-bō-d'icattva-mahapōurnā-prātihata-mahākārouṇīkahrīdaya-d'āraṇi-sōutra*, « Livre de la formule magique du bōd'icattva Avalōkitēśvara aux mille mains et aux mille yeux, grand, parfait, invulnérable, au cœur très compatissant » ; nom abrégé : *Sén'joukyō* ; n° 320 de Nan'jō), traduit par B'agavadd'arma.

17° *Bouttchōson'shōdaraniyō* (*Sarvadourgatipariçōd'ana-oush-nīsha-vidjaya-d'āraṇi*, « Livre de la formule magique du vénérable et victorieux [esprit de la] protubérance crânienne du Bouddha (2) » ; nom abrégé : *Son'shōdarani* ; n° 348 de Nan'jō), traduit par Boudd'apāla.

18° *Boussétsou-boutsoumyōghyō* (3) (*Boudd'ab'āshita-boudd'anā-ma-sōutra*, « Livre [énumérant les] noms des Bouddhas, exposé par le Bouddha », n° 404 de Nan'jō), traduit par Bōd'iroutchi.

19° *Boussétsou-zouïgouçokoutokoudaïjizaidaranijin'joukyō*, « Paroles du Bouddha à propos de la d'āraṇi-ridd'iman'tra (formule mystique ayant une force surnaturelle) de grande liberté qui sera obtenue aussitôt qu'on la souhaitera » ; (nom abrégé : *Zouïgoukyō* ; n° 497 de Nan'jō) ; traduction due à Ratnatchin'ta.

20° *Boussétsou-kan'rokyōdarani* (*Boudd'ab'āshitāmṛita-sōutra-d'āraṇi*, « Formule magique du Livre de l'Immortel, exposée par le Bouddha », n° 540 de Nan'jō), traduite par Śikshanan'da. Ce texte est encore appelé *Amida no taizou* (4) (le grand charme d'Amida) ou *Kan'rodarani* (5) (la formule magique de l'Immortel), ou *Amida-nyorai-kom'pon'darani* (formule magique du Bienheureux *Amitāb'a* [pour améliorer le destin] originel).

21° *Boussétsou-issaïnyoraiikon'gojoumyōdaraniyō* (*Boudd'ab'āshita-sarvatatāgata-vadjrāyōur-d'āraṇi-sōutra* ; « Livre de la formule magique de la longue vie de diamant de tous les Bienheureux, exposé par le Bouddha » ; nom abrégé : *Joumyōkyō* ; n° 960 de Nan'jō), traduit par Amōg'avadjra et Vadjrabōd'i.

(1) Cf., p. 279, la *Sén'joudarani*, « Formule magique des mille mains ».

(2) Voir *Hōbōgirin* (= *Hoboghirin'*), p. 148, article *Bucchō* (= *Bouttchō*).

(3) Liste de bouddhas, de bōd'icattva et de *pratyēka-boudd'a* (cf. p. 94).

(4) Ou *Amida no daijōu*. Voir le texte de ce « charme » dans *Hōbōgirin'*, p. 28.

(5) *Kan'ro*, litt « douce rosée », correspond au sanscrit *amṛita* « ambrosie ». *Amṛita* signifie aussi « immortel ». Les sectes ésotériques donnent parfois à Amida le nom d'*Amrita*. Pour ce mot, voir *Hōbōgirin'*, p. 25 ; *Mythologie asiatique*, pp. 108, 136, 402, (chapitres dus à M<sup>me</sup> H. de Wilman-Grabowska et à MM. J. Hackin et S. Elisséév) ; et Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 10.

22° *Ninnōgokokouhannyaharamittakyo* ; n° 965 de Nan'jō ; version, due à Amōg'avadjra (1), d'un texte dont la traduction a également été donnée par Koumāradjīva dans l'ouvrage que j'ai cité le troisième.

23° *Boussétsou-daiitokoukin'rin'bouttchōshijōkwōnyoraishōjois-saisainan'daranikyō* (*Boudd'ab'āshita-mahābalagouṇa-souvarṇa-tchakraboudd'ōshṇishatēdjaprab'a-tat'āgata-sarvāpadvināṇa-d'āraṇi-sōtra*, « Paroles du Bouddha expliquant la formule magique, capable d'écarter tous les malheurs, du prospère et glorieux bienheureux [esprit de la] protubérance crânienne du Bouddha (2), toute-puissante roue d'or », n° 1009 de Nan'jō) ; ouvrage traduit sous les T'ang, peut-être par Amōg'avadjra.

24° *Foughén'-boçatsou-ghyōgwan'san'* (*Saman'tab'adra-bōd'icattva-tcharyā-praṇid'āna-sōtra*, « Livre où sont louées les actions du bōd'icattva Saman'tab'adra » ; nom abrégé : *Foughén'-jōukwan'* ; n° 1142 de Nan'jō). Ce texte est une traduction, faite par Amōg'avadjra, des soixante-deux vers que contient le *Daihōkōboukkégon'ghyō*, le sixième ouvrage de ma liste.

25° *Abidatsoumakousharon'* (3) ou plus simplement *Kousha* (*Ab'id'arma-kōṇa-sāstra*, traité de métaphysique, dans lequel Vaçoub'an'd'ou expose les théories des *Sarvāstivādin'* (4) ; n° 1267 de Nan'jō), traduit en chinois par Hsuan'-tsang.

26° *Zappōzōkyō* (*Samyukta-ratna-piṭaka-sōtra*, « Livre de la corbeille des bijoux rassemblés », n° 1329 de Nan'jō), traduit par Kin'kara et Shih Tan-yao.

A ces Écritures, nous pouvons ajouter la *Boutsoughén'shīn'gon'* (la Formule magique de l'Œil des bouddhas), la *Go-daïçon'no mi-zouhō* (la Prière des cinq Grands Vénérables) et le *Koujōshakoujō* (le Bâton de pèlerin des neuf articles) ou *Shakoujōkyō* (le Livre du bâton de pèlerin).

La première est adressée à Boutsoumoçon' (l'Honorable, mère des bouddhas), encore appelée Issaïboutsoughén'-daïkon'gō-issaïboutsoumoçon' (l'Honorable, œil de tous les bouddhas, grand diamant, présage de bonheur, mère de tous les bouddhas), ou, plus simplement, Boutsoughén' (Œil des bouddhas), qui n'est autre que Daïnitchi-nyorai transformé. Cette formule est destinée à éloigner les calamités.

(1) Cf. De Visser, p. 122 : « Amōg'avadjra en fit un des sūtras les plus importants de l'école tantrique, comme il fit aussi pour le *Mahamayūri sūtra*. » (*Amoghavajra made it one of the important sutras of the Tantric School, as he did too with the Mahāmayūri sūtra.*) Pour le dernier texte, voir p. 104, 15°.

(2) Cf. p. 105, n. 2.

(3) Ou *Abidarouma...*

(4) Voir p. 86 et p. 280, n. 8.

J'ai déjà parlé des cinq Grands Vénérables (p. 96). Le « Livre du bâton » est un texte en neuf articles que récitaient les pèlerins, et dont la traduction a été attribuée à Amōg'avadjra. Après avoir prononcé chacun des articles, les pèlerins agitaient leur bâton, et c'est pourquoi l'Écriture sacrée dont il s'agit a été appelée « le Bâton des neuf articles ».

Le nom de *gorokou* (ou *rokou*) désigne les ouvrages dans lesquels sont expliquées les doctrines d'une secte. Le *Zén'mon'go-rokou*, par exemple, expose les idées de la secte *Zén'* (1).

Les dogmes bouddhiques n'ont que peu d'importance pour le lecteur des « Notes de chevet ». Je ne donnerai donc, d'un vaste sujet, qu'une très courte esquisse. Pour les bouddhistes, l'univers est un « océan d'impermanence » (2) ; ils aiment à comparer la vie à un rêve, à une vision fugitive, à un éclair, à une ombre, à la rosée, à l'écume qui se dissipe à peine formée (6). D'après eux, le « moi » de chaque être est essentiellement éphémère. Il est constitué par l'union de l'esprit aux cinq agrégats (*pan'tcha skan'd'a*, jap. *go-on'*), qui sont la forme, la perception, la réflexion, la conduite et la connaissance. La maturité des agrégats amène la décrépitude et la mort ; mais, après celle-ci, le désir de vivre que l'âme éprouve la fait s'unir de nouveau aux agrégats ; d'où des renaissances successives. L'âme passe ainsi d'un monde à l'autre, ou, pour mieux dire, il ne reste de chaque être, après sa mort, qu'une sorte de noyau moral (*karma*, *gō*) (4), résultante de ses actions, et c'est ce noyau qui est soumis à la transmigration (*sam'sara* ; jap. *rinné*, *riné*, *rin'tén'*). Notons d'ailleurs que le *karma* « ne règle pas seulement la naissance des êtres, il préside aussi à la formation des mondes et remplace la divinité absente » (5). En vertu de la « loi de causalité et de rétribution » (*in'gwa-ōhō*), tout acte est récompensé ou puni dans une des vies futures, et cette rémunération est inévitable.

Selon qu'une vie fut vertueuse ou non, le *karma* qui demeure est bon ou mauvais, et la renaissance se fera dans un monde plus élevé, ou plus bas, que celui dont l'être vient de partir. Il faut, en effet, que l'âme parcoure les « six voies » et passe par les « quatre naissances ».

Les « six voies » (*gati*, *rokou-dō*) sont l'enfer (*naraka*, *jigokou*),

(1) Cf. p. 89. (2) Grousset, p. 29.

(3) Comparer Mayers, p. 342, n° 187 : « The six similitudes of life ».

(4) Voir Anesaki (= *Anépaki*), p. 70, n 2. : « *Karma*. Japanese, *ingwa* or *shikugō*, or often simply *gō*... »

(5) De Milloué, p. 66.



le monde des fantômes tourmentés par la faim (*prēta, gaki*), celui des animaux (*tiryag-yōni* ou *tiratchtch'āna, tchikoushō*), celui des démons combattants (*açoura, shōura*), celui des hommes (*mā-noushya, nin'ghén'*) et celui des dieux (sanc. *deva*), c'est-à-dire le ciel (*jap. tén'jō*).

Les quatre modes des naissances (*tchatour yōni, shi-shō*) sont les naissances par un utérus (*taishō*) ; par un œuf (*ran'shō*), comme celle des oiseaux ; par l'humidité (*shisshō*), comme celle des poissons et des insectes ; et par transformation (*anoupapādaka, keshō*), comme celle des papillons (1). Ce dernier mode est encore celui de la naissance surnaturelle des bouddhas et des *bōd'icattva*, qui viennent au monde en pleine maturité, et qui naissent, par exemple, d'une fleur de lotus (2).

Quelle que soit la multiplicité des endroits où l'âme peut renaître, il faut bien constater que, dans l'univers, tout est douleur. On ne peut donc que souhaiter de se délivrer du mal des naissances répétées, et de parvenir à la délivrance définitive (*nirvana, nēhan'*). C'est le but que l'on atteint quand on connaît les « quatre vérités » (*tchatour satya, shi-tēi*), c'est-à-dire quand on sait que la douleur est inséparable de l'existence, qu'elle est accrue par les passions, qu'elle peut être détruite avec l'existence, et qu'il y a une voie (*dō*) de salut. Si, en effet, on cherche les causes de la douleur (*nidāna, in'nén'*) on en trouve douze successives (3), et l'on voit que l'origine de tout le mal est l'ignorance ou, plus exactement, « l'inscience » (4) (*avidyā, moumyō*). On vaincra cette dernière par la science (*pradjña ; é, tchi-é*) obtenue grâce au recueillement (5) (*samād'i, sammaï*). Alors « on s'éveillera » (c'est le sens des mots *bodaï, kakou* ; sanc. *bōd'i*) (6), et l'on parviendra graduellement à l'état de bouddha et au *nirvana*. Des chapelles spéciales (*sammaïdo*) (7) sont élevées, dans lesquelles les bonzes peuvent se recueillir et essayer d'atteindre à l'extase religieuse en répétant le nom d'Amida, ou en méditant un livre sacré. La chapelle est, dans le premier cas, un *nēm'boutsou-sammaïdō*. Dans le deuxième, si, par exemple, le texte médité est celui du « Livre du lotus », la chapelle est appelée *Hokké-sammaïdō* ou *Hokké-dō*.

(1) Comparer Anesaki (= Anéçaki), *Quelques pages*, p. 52, n. 2 : « Dans le sein, dans l'œuf, dans l'humidité, et par apparition. »

(2) Voir Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 14.

(3) Cf. De Milloué, p. 80 ; De Harlez, p. 20.

(4) Voir *Hōbōgirin* (= *Hōbōghirin'*), supplément au premier fascicule, p. VI.

(5) Cf. De la Vallée Poussin, pp. 113 et 114.

(6) Voir *Hōbōgirin*, supplément au premier fascicule, p. IV.

(7) N.C., p. 190, n. 5.

Je dois, du reste, signaler ici que la précédente description est seulement celle d'un bouddhisme parmi les bouddhismes, et ceux-ci s'appellent légion. C'est ainsi, en particulier, que chez les adorateurs d'Amitāb'a, l'espoir de se perdre dans le *nirvana* a fait place à l'espérance de renaître dans le paradis de l'Ouest, où règne l'Immortel-radieux. « *Jippō boutsoudo no outchi saihō wo motté nozomi to sou* » (1), dit un proverbe japonais. (Parmi les bouddhas des dix régions, c'est vers celui de l'Ouest qu'il faut regarder.)

« Le paradis d'Amitābha (2), écrit M. de la Vallée Poussin, sert aussi de purgatoire. Tous les êtres qui naissent dans le paradis sont conçus dans des lotus. Les pécheurs qui ont prononcé le nom d'Amitābha (2) sont sauvés de l'enfer et renaissent dans le paradis, mais ils restent enfermés dans leur lotus-matrice, privés de la vue et de l'audition du Bouddha, pendant des périodes plus ou moins longues ». J'ai déjà eu l'occasion, en indiquant le titre d'un ouvrage de Ryōghén' (3), de nommer les « neuf classes des naissances » dans le paradis de l'Ouest. Ces neuf classes comprennent les naissances inférieures, moyennes et supérieures (4) des degrés inférieur, moyen et supérieur (5).

La pratique japonaise du *ném'boutsou* est fondée sur la croyance dont parle M. de la Vallée Poussin. Elle consiste à répéter la formule *Namou-Amida-Boutsou*, dans laquelle *namou* semble représenter le sanscrit *namas* (adoration). Le sens de la formule est : « Je t'adore, ô Bouddha Amitāb'a ! » Quant au mot de *ném'boutsou*, on peut le croire formé par la contraction de la phrase elle-même, bien que la lecture des deux caractères chinois qui servent

(1) Lange, *Wörterbuch*, vol. I, p. 587 (pour les dix régions, cf. p. 280, n. 2). Voir p. 279 et comparer *Mélanges japonais*, n° 11, p. 274, note : « Cette inclinaison [des sapins qui penchent vers l'ouest] est d'un bon augure pour les bouddhistes, qui croient que le Paradis d'*Amida* se trouve au couchant. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le dicton : « Goshō négawaba, nishi-makoura », (qui veut aller en Paradis doit dormir la tête à l'Ouest). — Cependant le célèbre bonze *Saigyō* (1125-1198) ridiculisait déjà cette croyance dans les vers suivants :

|                           |                            |
|---------------------------|----------------------------|
| <i>Gokourakou wa</i>      | Celui qui,                 |
| <i>Minami ni arou wo</i>  | ignorant que               |
| <i>Shirazou shitē</i>     | le Paradis est au Midi,    |
| <i>Nishi wo ogamou wa</i> | prie [tourné vers] l'Ouest |
| <i>Oroka nari keri !</i>  | est un insensé !           |

Mais il y a probablement, dans cette poésie, un jeu de mots sur *minami ni* (*mina mi ni*) qui changerait le sens en celui-ci : « Celui qui, ignorant que le Paradis est tout en lui-même, prie vers l'Ouest est un insensé ! » (Article de M. G. Cesselin. J'ai transformé l'orthographe des mots japonais pour la rendre conforme au système adopté dans le présent travail.)

(2) (= Amitāb'a). De la Vallée Poussin, p. 248, n. 1.

(3) Cf. p. 93.

(4) *Gheshō*, *ichōushō*, *jōshō*.

(5) *Ghēbon'*, *ichōubon'*, *jōbon'*. Voir De Visser, p. 330, et Wieger, p. 19 : analyse du *Kwan'mouryōjouboukyō* (cf. p. 104, 11°).

à écrire ce mot (*nén, boutsou*) paraisse lui donner le sens de « méditation à propos du Bouddha (1) ».

Je me bornerai à signaler quelques-unes des particularités du culte bouddhique. Nous trouvons une des plus curieuses dans l'usage de la « lecture en tournant » (*tén'dokou*) : souvent les bonzes lisent seulement, dans un texte sacré, quelques lignes du début, du milieu et de la fin. On comprend d'ailleurs aisément qu'ils doivent recourir à quelque expédient lorsqu'ils ont à parcourir tout le canon bouddhique, dont j'ai indiqué plus haut les proportions (2).

On appelle *dokkyō* la lecture des Saintes Écritures faite en employant une prononciation rituelle fixe (3).

L'adoration des reliques est un trait du bouddhisme ancien. Les bouddhistes pensent qu'après la crémation d'un saint, il reste dans les cendres un résidu brillant et dur (*sarīra* ; jap. *shari*) (4), et ils accordent à cette relique une grande vénération.

La circumambulation (*pradakshīṇa, ghyōdō*) (5) est un rite bouddhique qui appartient aussi au brahmanisme et semble avoir son origine dans l'imitation du mouvement du soleil. Pour accomplir ce rite, les bonzes et les fidèles tournent autour d'une image sainte, dans le sens de la rotation des aiguilles d'une montre.

On peut citer encore les prières pour les morts (*parināmanā, ékō*) (6) ; les offrandes faites par les bonzes qui placent sur le toit du temple, avant leur repas, du riz destiné aux dieux (7) ; enfin, les pétitions écrites (*gwammon'*), rédigées par les écrivains de la cour (8) et adressées aux divinités à l'intention du souverain.

Des périodes portant des noms spéciaux sont consacrées, de jour et de nuit, à la lecture des textes bouddhiques. Ces périodes sont « le petit jour » (*saitchō*), « le milieu du jour » (*nittchōu*), « le coucher du soleil » (*nitchibotsou*), « la première veille » (*shoya, soya*), « le milieu de la nuit » (*tchōuya, han'ya*), « la dernière veille » (*goya*) (9). Les périodes ainsi désignées ont du reste varié ; dans

(1) Sansom, *Japan*, p. 239 : « meditation upon the Buddha ».

(2) Cf. p. 103.

(3) Voir N. C., p. 286, n. 1 : *mi-dokkyō* : « l'Auguste lecture ».

(4) N. C., p. 184, n. 4.

(5) N. C., p. 274, n. 2. Voir Aston, *Shinto*, p. 240 ; De Visser, pp. 241, 348 ; et surtout Revon, *Shintoïsme*, p. 360, n. 5, et passim.

(6) Cf. Anesaki (= Anéçaki), pp. 66 et suivantes ; p. 68, n. 1.

(7) *Toki no saba*. N. C., p. 243, n. 1.

(8) Voir p. 68, n. 7. Comparer De Visser, p. 242 : « ... *gwammon'* (« document votif », composé pour expliquer dans quelle intention le donateur accomplit des cérémonies de sacrifice). » (... *gwammon* (« votive document », composed to explain the donator's intention in performing sacrificial ceremonies.)

(9) N. C., p. 151, n. 1.

certains cas, par exemple, nous voyons la *shoya* et la *goya* se suivre sans intermédiaire, la première commençant à vingt-deux heures trente pour finir à minuit trente, la deuxième s'étendant d'une heure à trois heures trente. Dans d'autres cas, elles sont séparées par la *han'ya*, et l'on a : *soya*, de vingt-trois heures à minuit trente ; *han'ya*, d'une heure à deux heures ; *goya*, de trois heures à cinq heures trente.

Au temps de Séi Shōnagon', les cérémonies bouddhiques étaient nombreuses et diverses. Je parlerai plus loin de quelques-unes de celles qu'on célébrait à date fixe. Parmi les autres, je citerai d'abord les « Huit Conférences » (ou « Huit Instructions », *Hakkō*) (1). Celles-ci, qui furent faites pour la première fois, au Japon, en 797, comprenaient une suite de huit sermons, destinés à l'explication des huit volumes du « Livre du lotus » (2). Deux sermons étaient prêchés chaque jour, l'un dans la matinée (*tehōza*, *açaza*), l'autre dans l'après-midi (*yōūza*) ; et comme il y avait aussi une séance d'ouverture (*kaikyō*) et une de clôture (*kékkō*), les « Instructions » occupaient dix séances et duraient cinq jours. Seuls, du reste, les passages essentiels du texte sacré étaient commentés dans les réponses que faisait un prêtre (*kōji*) aux questions posées par un autre bonze (*mon'za*).

Séi nous parle (pp. 39 et 40 de ses « Notes ») de lectures de cette sorte organisées pour encourager les vocations religieuses. Ce sont les « Huit Conférences de la profession bouddhique » (*Kétchién' no hakko*).

Une autre cérémonie était consacrée à la « Lecture ininterrompue des Saintes Écritures » (*Foudan'kyō*, *Foudan' no mi-dokkyō*) (3), faite au Palais par des bonzes. Cette lecture était continuée, jour et nuit, pendant un temps déterminé ; chaque prêtre lisait, à son tour, durant environ deux heures. Les textes étaient le *Daihannyakyō*, le *Saishōōkyō* et le *Hokékyō* (4).

D'autre part, on faisait souvent des offrandes de Saintes Écritures (*kyōkouyō*) (5) et des offrandes d'images des bouddhas (*boukkouyō*). Pour les premières, on copiait (ou on faisait copier) les Écritures Sacrées sur du papier blanc, ou bleu-foncé, avec des caractères d'or ou d'argent, et on dédiait ces copies aux Trois Trésors du bouddhisme (*triratna*, *sam'bō*) : au Bouddha, à sa Loi, à la Communauté des fidèles. Pour les offrandes d'images, on fabriquait des statuettes, fondues en or ou en argent, ou sculptées dans du bois de fusain. Ces divers présents étaient offerts aux dieux,

(1) N. C., pp. 38, 295.

(3) N. C., p. 201, n. 8.

(5) N. C., p. 163, n. 9.

(2) *Hōkēkyō*. Voir p. 104, 9°.

(4) Voir pp. 103, 2° ; p. 104, 7° et 9°.



par exemple, à l'intention des défunts. Dans son ouvrage, Séi mentionne les offrandes que l'impératrice ordonna qu'on fit, le dix de chaque mois, après la mort de son père Mitchitaka, pour le salut de celui-ci. On choisissait, pour les copier, le *Shin'ghyō*, le *Hōkēkyō* et l'*Amidakyō* (1). Les divinités dont on préparait les images étaient, le plus souvent, Shaka, Amita, Kwannon' et Daï-céishi (2).

Des textes sacrés pouvaient du reste être offerts aux dieux en différentes occasions. On le voit aux pages 257 et 274 des « Notes », où Séi parle d'une cérémonie qui fut célébrée au temple *Shakou-zén'ji* (3), en présence de l'impératrice, de la douairière et du maire du palais. Il s'agit, dans les passages en question, de l'offrande du canon bouddhique tout entier (*Issaikyō*).

On appelait *kwan'zōu*, *kwan'jōu* (4) (j'ai traduit le mot par « compte de prières ») un ruban de papier roulé, sur lequel était noté le nombre des formules magiques et des textes sacrés récités en offrande. Ce ruban était envoyé, du temple où les Écritures avaient été lues, au fidèle qui les avait fait dire pour attirer sur lui la faveur du Ciel. J'ai déjà mentionné (p. 47) les branches d'anis que l'on présentait aux Bouddhas. On leur offrait aussi très souvent des lampes, et les « Notes de chevet » renferment (p. 149) une allusion à cette coutume (5).

### III. Le Confucianisme

Les quelques mots dont j'ai fait suivre immédiatement le titre du présent chapitre m'autorisent à placer ici les pages que je vais consacrer au confucianisme et au taoïsme.

Précédemment (p. 33), nous avons déjà rencontré K'oung' Tze (jap. *Kōshi*), ou K'oung Fou-tze (le philosophe K'oung), connu en Europe sous le nom de Confucius, forme latinisée du titre précédent. Le philosophe K'oung, qui s'appelait en réalité K'oung

(1) Voir p. 103, 4<sup>o</sup> ; p. 104, 9<sup>o</sup> et 12<sup>o</sup>.

(2) Cf. pp. 94, 95, 96.

(3) Voir p. 98.

(4) Cf. N. C., p. 168.

(5) (Comparer De Visser, chapitre VII, p. 237 : « [Cérémonies consistant à] allumer des *mi-akashi* ou « augustes lumières », plus tard appelées *man'dō-e*, « fêtes de dix mille lanternes » ou *sén'tō-e* (*ichitō-e*), « fêtes de mille lanternes ». (« The lighting of *mi-akashi* or « august lights », in later times called *mandō-e*, « festivals of ten thousand lanterns », or *sentō-e* (*chitō-e*), « festivals of a thousand lanterns ».)

REMARQUE : Avant de passer au chapitre suivant, on pourra voir les accessoires du culte bouddhique (p. 47), le jeûne bouddhique (p. 118), les pèlerinages, retraites et sermons (p. 147), quelques termes bouddhiques (p. 208, n. 1, et p. 249, n. 10).

Tch'iu (jap. Kō Kyōū ; nom littéraire Tchoung-ni, jap. Jōū-ni), vécut cinq siècles avant J.-C. ; mais ses idées n'ont pas cessé de régner, jusqu'à nos jours, sur la pensée chinoise. Elles constituent à vrai dire, bien plutôt qu'une religion, une philosophie et une morale. Avant K'oung Tze, les Chinois avaient cherché à se représenter le monde comme un système fondé sur les relations de deux principes, l'un négatif et féminin (*Yin'*, jap. *On'*), l'autre positif et masculin (*Yang*, jap. *Yō*). Le maître laissa de côté toute métaphysique, et se contenta d'établir les règles nécessaires à la vie d'une société bien organisée. Il voulait que cette société fût semblable à une grande famille, et reposât, comme celle-ci, sur le culte des ancêtres et sur la piété filiale. K'oung Tze enseigna que l'homme était naturellement bon, et que tous ses efforts devaient tendre à conserver, ou à retrouver, sa bonté native ; il engagea les hommes à révéler les Sages, c'est-à-dire ceux dont la vertu innée restait pure (1) ; il admit l'infériorité de la femme ; enfin, il accorda une très grande importance à l'étiquette.

Quand tous les livres anciens eurent été brûlés par ordre de l'empereur Shih Houang Ti (221 à 210 avant notre ère), seuls subsistèrent quelques ouvrages conservés et enrichis de commentaires par K'oung Tze et son école. Ce sont ces écrits confucéens qui forment les « Cinq Livres Canoniques » (*Wou-tchin'g*, jap. *Go-kyō*) et les « Quatre Livres Classiques » (*Sse-shou*, jap. *Shi-sho*) de la Chine.

Les « Cinq Canoniques » sont : le « Livre des odes » (*Shih-tchin'g* ; *Shikyō*), le « Livre des annales » (*Show-tchin'g*, *Shokyō*), le « Livre des mutations » (*I-tchin'g*, *Ékikyō*), le « Livre des rites » (*Li-tchi*, *Réiki*) et les « Chroniques du printemps et de l'automne » (*Tch'oun'-tch'iou*, *Shoun'jou*) ou « Chroniques de l'État de Lou » (2).

Les « Quatre Classiques » sont : les « Entretiens de K'oung Tze et de ses disciples » (*Loun'-yu*, *Ron'go*), le « Livre de Meun'g Tze » (*Meun'g Tze*, *Mōshi*), la « Grande Étude » (*Ta-hsuéh*, *Daigakou*), l'« Invariable Milieu » (*Tchoung-young*, *Tchouyō*).

Au cours des siècles, une religion fondée sur l'adoration de K'oung Tze s'établit en Chine, et des temples lui furent consacrés,

(1) Douglas, p. 72 : « C'est chez les membres de la plus haute classe, ou Sages, que la Nature atteint le plus haut de son développement. Le Sage est né en possession de la science et de la parfaite pureté. » (It is among members of the highest class, or Sages, that Nature reaches its highest development. The Sage is born in possession of knowledge and of perfect purity.)

(2) Cf. p. 33.

où l'on révéra, en même temps que lui, quelques-uns de ses élèves, les quatre « Assesseurs » et les dix « Sages ».

Les premiers (1) sont Yén' Houï (jap. Ghén' Kwai ; nom littéraire Tze-yuan', jap. Shi-én'), Tseung Ts'an' (jap. So San' ; nom littéraire Tze-yu, jap. Shi-yo), K'oung Tchi (jap. Ko Kyou ; nom littéraire Tze-sse, jap. Shi-shi), Meun'g K'o (jap. Mō Ka ; nom littéraire Tze-yu, jap. Shi-yo, ou Tze-tch'eu, jap. Shi-sha, ou Tze-tchu, jap. Shi-kyo). Meun'g K'o est connu en Europe sous le nom de Mencius, que l'on a formé en latinisant son titre (Meun'g Tze, jap. Mōshi, « le philosophe Meun'g »).

Les dix Sages (2) adorés dans les temples confucianistes sont : Tze-tchang (jap. Shi-tchō) ; Min' Soun' (jap. Min' Son' ; nom littéraire Tze-tch'ién', jap. Shi-kén') ; Jan' Keun'g (jap. Zén' Kō ; nom littéraire Po-nyou, jap. Hakou-ghyou) ; Tchoung You (jap. Tchou You ; nom littéraire Tze-lou, jap. Shi-ro), encore appelé Tchoung Koung (jap. Tchou Kyou) ; Tsai Yu (jap. Sai Yo ; nom littéraire Tze-wo, jap. Shi-ga) ; Touan'-mou Tze (jap. Tam-mokou Shi ; nom littéraire Tze-koung, jap. Shi-kō) ; Jan' Tch'iou (jap. Zén' You ; nom littéraire Tze-you, jap. Shi-you) ; Tchi Lou (jap. Ki Ro) ; Yén' Yén' (jap. Ghén' Én' ; nom littéraire Tze-you, jap. Shi-you) ; et un autre dont le nom littéraire est Tze-hsia (Shi-ghé en japonais). Les quatre premiers avaient mérité d'être distingués par leur vertu ; les deux suivants, par leur éloquence ; le septième et le huitième furent choisis pour leurs qualités d'administrateurs, et les deux derniers pour leurs talents littéraires.

Nous avons vu (p. 26) comment les premiers textes confucéens furent apportés au Japon, en 285 (ou en 405). Ces textes occupèrent plus tard, dans les programmes de l'Université, une place importante, et j'ai dit que le régent Shōtokou Taishi, quand il créa des rangs de cour, leur donna des noms rappelant ceux des vertus célébrées par K'oung Tze et son école. L'usage s'établit au Japon, à partir de 701 (sous le règne de l'empereur Mommu), de faire deux fois par an, au deuxième et au huitième mois, des offrandes à K'oung Tze et à ses disciples (3). A cette occasion, se déroulait à l'Université une cérémonie appelée *Shakoutén'*, dont il sera question plus loin (4).

(1) Comp. Mayers, p. 328, n° 96. Pour Yén' Houï, voir pp. 274 et 347.

(2) Cf. Mayers, p. 367, n° 293.

(3) Voir Metchnikoff, pp. 205 et 238.

(4) Cf. pp. 154 et 161.

#### IV. *Le Taoïsme*

Rien de ce qui touche à la doctrine du *Tao* n'est mentionné dans les « Notes de chevet », et l'on pourrait croire qu'elle n'intéresse guère le lecteur de ces « Notes ». J'aurai cependant à en parler dans le cours de mon étude, et il faut que je donne, au sujet de cette doctrine, quelques brèves explications. Elle fut enseignée par le philosophe que nous connaissons sous le nom de Lao Tze (Rōshi) (1) ; celui-ci est encore appelé Lao Tchun' (Rō Koun') ou Lao Tan' (Rō Tan') ; il se nommait en réalité, rapporte la tradition, Li Eurh (jap. Ri Ji ; nom littéraire Po-yang, jap. Hakou-yō, ou Tchoung-eurh, jap. Tchō-ji). Lao Tze fut l'aîné de K'oung Tze. Le livre qu'on lui attribue, le *Tao-teu-tchin'g* (*Dōtokkyō*, « Le Livre de la Voie et de la Vertu »), lui est sans doute de beaucoup postérieur, et ne fut probablement rédigé qu'au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Suivant Lao Tze, l'univers a un principe « ineffable » (2), le *Tao* (jap. Dō, « la Voie »), dont le *Yang* (*Yō*) est la manifestation créatrice et le *Yin* (*On*) la manifestation destructrice, et dont tous les êtres sont des prolongements. D'après ses enseignements, la meilleure conduite à tenir est de rester inactif (*Wou-wéi*, jap. *Mou-i*) ; l'homme doit chercher, par la méditation, à s'abîmer dans l'universelle substance, et à acquérir ainsi des pouvoirs surnaturels. Ces doctrines dégénèrent bien vite, et, comme le dit M. Hovelague (3), « le principe de l'unité de toutes choses s'est traduit par la recherche de la pierre philosophale ; celui de l'immortalité par l'absorption dans la vie universelle s'est transformé en recherche de l'élixir de longue vie ». Nombreuses sont les superstitions chinoises et japonaises qui ont leur origine dans les croyances du taoïsme altéré (4).

#### V. *La divination et la magie, les superstitions*

Nous avons vu (p. 68) qu'un bureau de la divination (*On'yō-ryō*) était installé au Palais et faisait partie du « ministère du Palais Impérial ». A la vérité, le mot de « divination » est ici insuf-

(1) Voir p. 33, n. 2.

(2) Cf. Grousset, p. 198 : « le *Tao*, éternel, infini, omniprésent, inconnaissable, ineffable... »

(3) Hovelague, *Chine*, p. 159.

(4) Anesaki (= Anéçaki), pp. 82 et 83 : « Les croyances taoïstes et les traditions chinoises fournirent aussi matière à la superstition. » (*Taoist beliefs and Chinese traditions also supplied superstition.*)



fisant, comme le serait celui d'astrologie, puisque les fonctionnaires qui appartenait à l'*On'yōryō* s'occupaient aussi d'astronomie (1), et qu'ils avaient le soin de l'établissement du calendrier et de l'observation de l'heure, indiquée par les clepsydres. Quoiqu'il en soit, nous savons que les Japonais du x<sup>e</sup> siècle faisait grand cas de la divination. Ils consultaient volontiers les *on'yōshi*, c'est-à-dire les devins qui étudiaient les théories du *Yin* et du *Yang*, et qui prétendaient y trouver des données pour la prédiction de l'avenir. Un de ces devins, qui interprétait les songes (2) (*yōmé-awacé, yōmé-toki*), déduisit un jour d'un rêve qu'avait fait Kanéïé (3), et peut-être d'autre chose, que ce seigneur deviendrait maire du palais : Kanéïé avait rêvé qu'il voyait, sur une barrière, de la neige, toute blanche, et cela voulait dire, pour sûr, qu'il serait maire du palais (*kwam'pakou*) ! Si l'on sait que le nom de ce titre est écrit avec deux caractères chinois qu'on peut lire séparément *kwam*' (barrière) et *hakou* (blanc), on voit le système, ou du moins on en devine l'esprit.

En même temps que des devins, les *on'yōshi* étaient des magiciens ; ils se chargeaient de délivrer les malades des mauvais sorts qu'on leur avait jetés (4). Les contemporains de Séi croyaient, en effet, qu'on pouvait être accablé par la malédiction d'un ennemi ; ils craignaient aussi d'être tourmentés par les âmes des morts, et même par celles des vivants (5). Les purifications faites pour délivrer des mauvais sorts (*souço no harai*) (6) avaient lieu, par exemple, au bord d'une rivière, dont le courant passait pour emporter les maux. Les magiciens savaient aussi guérir les malades grâce à des aspersions d'eau froide et à la lecture de formules chinoises (7).

Séi, qui mentionne, dans ses « Notes », les devins et les magi-

(1) Voir Sansom, *Japan*, p. 226 : « Jusqu'à 950 environ, il n'y eut pas de division entre l'astronomie et la divination ; mais, après cette date, le bureau fut partagé en deux branches, et les professeurs d'*On'yō-dō* se consacrèrent à la seule divination. » (Until about 950 there was no division between astronomy and divination, but after that date the bureau was separated into two branches, and the professors of *On'yō-dō* devoted themselves to divination alone.)

(2) Cf. N. C., p. 253, n. 2.

(3) Voir pp. 31, 173.

(4) Ils pouvaient, du reste, inversement, en jeter eux-mêmes. Cf. p. 79, n. 5.

(5) *Ikiçoudama*. Voir N. C., p. 185, n. 9, et De Visser, p. 112 : « Les *iki-mitama* ou *ikiryō* ou *shoryō*, « Esprits vivants », sont les esprits de personnes vivantes, qui, lorsqu'ils sont irrités peuvent causer une malédiction, même avant la mort de ces personnes. » (The *iki-mitama* or *ikiryō* or *shōryō*, « Living spirits », are the spirits of living persons, which, when angry, may cause a curse even before their death.)

(6) Cf. N. C., p. 36. Comparer la purification shinnoïste (p. 84), et voir Martin, *Shintoïsme*, vol. II, pp. 314 et suivantes, pour la pénétration des superstitions chinoises dans la religion indigène.

(7) Voir N. C., p. 288.

ciens, nomme de même les sorcières, auxquelles on s'adressait également (1), et aussi les bonzes qui, pour accomplir les rites magiques des devins, se coiffaient d'un chapeau de papier (2).

Souvent, les symptômes d'une maladie nerveuse faisaient croire que la personne atteinte était possédée d'un démon (3). On s'adressait alors à un exorciste : soit à un bonze, soit à un des religieux montagnards (*yamaboushi*) dont j'ai parlé. En priant, en maniant son chapelet, en brandissant sa massue (4), l'exorciste cherchait à faire passer l'esprit mauvais du corps de la malade dans celui d'une autre personne (*yorimashi*). Cette dernière, qui était le plus souvent une jeune fille, se trouvait alors comme hypnotisée (5). Parfois, on avait recours, plus simplement, à la lecture des Écritures sacrées, faite auprès du patient (6).

Les *on'yōshi* savaient dire à chacun les jours où il lui fallait s'abstenir de toute entreprise. Ces jours-là, on ne pouvait sortir de sa maison, de crainte d'offenser tel ou tel démon. On n'osait ni lire une lettre, ni, à plus forte raison, y répondre (7). On ne se risquait même pas à regarder devant sa demeure, et l'on suspendait au store une étiquette de bois de saule, dite « étiquette d'abstinence » ou « de retraite » (*mono-imī no fouda*), destinée à éloigner les visiteurs. S'ils étaient absolument forcés de sortir, les hommes fixaient une pareille étiquette à leur coiffure, et les femmes en attachaient une à leur manche. Parfois, on abandonnait son

(1) Cf. N. C., p. 243.

(2) Voir N. C., p. 312, n. 4. Le chapeau dont il s'agit était un tricorne posé sur le devant de la tête pour cacher le crâne rasé du bonze.

(3) *Mono-no-ké*. Cf. N. C., pp. 6, 25, 28, 188, 214, 310.

(4) *Tokko*. Voir p. 47.

(5) On peut lire, dans le *Journal de Mouraçaki Shikibou*, le passage suivant, relatif à l'accouchement de l'impératrice Akiko (cf. p. 179) : « Le chanoine (voir p. 100, n. 3) Shin'kyō [injuriait le démon] auprès de [la dame] Ghén' no kourōdo ; le maître de la Règle (cf. p. 100) \*\* [faisait de même] auprès de [la dame] Hyōe no kourōdo, et le maître de la Règle du temple Hōjouji, auprès d'Oukon' no kourōdo. Dans la loge de Miya no naishi, [le soin en] avait été confié au chanoine Tchiçō ; il fut renversé par l'esprit mauvais, et, comme il faisait vraiment pitié, le chanoine Nén'kakou fut appelé à la rescousse, et se mit à invectiver. Le chanoine [Tchiçō] ne laissait pas d'être [capable de faire des exorcismes] efficaces, mais il avait eu affaire à un démon opiniâtre. Auprès de la dame Saishō, une des personnes chargées d'attirer [le démon], avait été placé le chanoine Êikō ; toute la nuit, sans un moment de repos, il injuria [l'esprit mauvais], si bien qu'il en eut la voix rauque. Comme le démon ne passait dans aucune des femmes que l'on avait fait venir afin de le forcer à quitter [l'impériale patiente] pour entrer dans une autre personne, toutes furent troublées. » (*Ghén' no kourōdo ni wa Shin'kyō azari, Hyōe no kourōdo ni wa \*\* risshi to iou hito, Oukon' no kourōdo ni wa Hōjouji no risshi, Miya no naishi no tsouboné ni wa Tchiçō azari wo azakélaréba mono-no-ké ni hiki-taocaréte ito-itohoshikéréba. Nén'kakou azari woméshi-kouwaaté zo nonoshirou. Azari no shiroushi no ouçouki ni arazou, on' mono-no-ké no kowaki narikéri. Saishō no kimi no oghi-hito ni Êikō azari wo soétarou ni, yo hito-yo nonoshiri-akashité koé mo karé ni kéri. On' mono-no-ké outsouré to méshi-idétarou hitobito mina outsouradé sawagarakéri.*) Comparer *Journaux*, p. 98.

(6) Voir N. C., p. 303.

(7) Cf. N. C., pp. 168, 169.

logis, et on allait demeurer, durant la période d'abstinence déterminée par les astrologues, dans la maison d'un ami (1). M. Martin note fort justement (2) que le mot *imi*, dans l'acception où il faut le prendre quand on parle des *on'yōshi*, a perdu le sens qu'il avait pour les shinnoïstes ; « il ne signifie plus la pureté native exigée des personnes ou des choses devant participer au culte des *kami* (3) ; il exprime le caractère néfaste de certains jours ». Du reste, il y avait des jours qui étaient, si je puis dire, essentiellement néfastes. Tels étaient le cinquième de chaque mois, et, pour chacun des mois, des jours différents (*koué-nitchi*). Au premier mois, par exemple, on regardait comme néfastes les jours « frère aîné du Métal et Tigre », « frère cadet du Métal et Lièvre », « frère aîné du Bois et Lièvre », et, au deuxième mois, les jours « frère cadet de la Terre et Lièvre », « frère cadet du Bois et Lièvre », « frère cadet du Métal et Oiseau », etc. (4).

Puisque j'ai parlé de l'abstinence (*imi*, *mono-imi*), il me faut dire ici quelques mots du jeûne bouddhique (*sōji*, *sōshin*'), que l'on appelle parfois aussi *imi*. Le bouddhisme imposait l'obligation de faire abstinence les huitième, quatorzième, quinzième, vingt-troisième et vingt-neuvième jours de chaque mois, et le trentième quand le mois en avait un. On n'absorbait, ces jours-là, ni viande, ni vin de riz, ni légume ayant une odeur forte, analogue à celle de l'ail (5). De plus, au premier, au cinquième (6) et au neuvième mois, il y avait des périodes d'abstinence ; c'étaient les « trois purifications de l'année » (*nén' no saikai*), accompagnées de prières aux bouddhas et aux *bōd'icattva*, et destinées à éloigner le malheur.

En telle ou telle occasion, les anciens Japonais s'astreignaient à faire abstinence pendant mille jours. Ils agissaient ainsi, par exemple, quand ils avaient à expier quelque faute (7).

A certaines époques, les *on'yōshi* affirmaient qu'il était dangereux de voyager en suivant une direction donnée, parce qu'on risquait de rencontrer un esprit mauvais, comme la déesse de la mauvaise fortune (*Kon'jin*') ou celle de la planète Vénus (*Tai-hakoujin*'). C'était là ce qu'on appelait « l'encombrement de la

(1) Voir N. C., p. 288.

(2) Cf. Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 322.

(3) Voir p. 82. (4) Cf. p. 19.

(5) L'ail, l'oignon, l'échalote, la ciboulette et le poireau sont les « cinq choses âcres » (*go-shin*'). Voir Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 816, n. 5 ; et Rein, Band II, pp. 89, 90 (pp. 76 et 77 de l'édition anglaise).

(6) Cf. N. C., p. 123, n. 1.

(7) Les retraites d'abstinence dans la montagne de Mitaké (*Mitaké no sōshin*'), dont parle Séi à la page 146 des « Notes de chevet », duraient sept jours.

direction » (*katafouçagari*). Pour éviter de marcher dans le sens indiqué, quand le voyage que l'on avait à faire semblait l'imposer, on avait recours à un artifice : on se rendait d'abord en un endroit quelconque, où l'on passait la nuit, et, le lendemain, on repartait pour sa destination réelle. On faisait ainsi un détour appelé *katatagaé* (changement de direction) (1), et il était d'usage que les gens qui hébergeaient pour une nuit un voyageur craignant les mauvaises rencontres offrirent à leur hôte un festin.

Parmi les nombreuses superstitions qui avaient cours à l'époque de Héian', on peut remarquer les suivantes. L'éternuement passait pour un funeste présage ; afin d'en conjurer les effets, on récitait quelque formule, et on souhaitait longue vie à celui qui avait éternué (2). Ainsi, autrefois, avaient fait les *b'ikshou* (3) après un éternuement du Bouddha. On regardait l'éternuement, d'autre part, comme un signe de mensonge (4).

On croyait aux manteaux d'invisibilité des sorciers (*kakou-rémîno*) (5), aux nuages de mauvais augure (6) qui apparaissaient lorsqu'une calamité allait frapper le monde. Nous verrons plus loin ce qu'était le « poste du tonnerre » (7), et, en passant en revue les divers événements qui se succédaient dans l'année, je signalerai encore certaines pratiques magiques et différentes superstitions. Je ne rappellerai donc, ici, que le passage des « Notes » où Sêi nous parle des précautions prises pour enfermer le démon qui se trouve dans un appartement (8), et celui où elle nous montre un joueur de trictrac essayant, avant de jouer, de donner aux dés, en les maniant, une vertu magique (9). Nous pouvons rapprocher de cette pratique une curieuse coutume : quand les parents d'une jeune fille, après avoir choisi un gendre et en avoir fait leur fils adoptif (*mouko*) (10), désiraient de le retenir chez eux, ils prenaient chacun, au moment de se coucher, une des chaussures de ce gendre, et ils s'endormaient en la tenant dans leur main. Les anciens Japonais étaient persuadés que ce rite pouvait rendre les pieds du jeune mari incapables de le porter loin de la maison.

(1) Voir N. C., pp. 24, 89, 193. Ce détour était surtout obligé au moment du *sêchi-boun'* (cf. p. 18, n. 1) : l'empereur, l'impératrice, la douairière et les princes étaient forcés, quand ils se déplaçaient, de faire le *katatagaé*. Comp. Revon, *Anthologie*, p. 209, n. 1.

(2) Voir N. C., p. 213, n. 5.

(3) Les moines mendiants, disciples du Bouddha. (Cf. p. 101.)

(4) C'est-à-dire que, si une personne éternuait pendant qu'une autre parlait, on disait que celle-ci mentait. Cf. p. 222 ; N. C., p. 212, n. 4.

(5) Voir N. C., p. 136. Comparer la Tarnkappe des légendes germaniques.

(6) *Fouçôgoumo*. N. C., p. 185, n. 2. (7) Voir p. 144. (8) Cf. N. C., p. 81.

(9) Voir N. C., p. 180.

(10) Cf. p. 142.



# Chapitre IV. — LES SCIENCES, LES LETTRES ET LES ARTS LES DIVERTISSEMENTS

Les connaissances scientifiques que pouvaient posséder les Japonais du x<sup>e</sup> siècle ne nous intéressent pas directement. A propos de la divination et de l'astrologie, j'ai déjà nommé l'astrologie et parlé de l'établissement du calendrier et de la mesure du temps. J'ai mentionné aussi le traitement magique des maladies. Il me suffira d'ajouter qu'il existait, au temps de Séi, une médecine ayant recours à des procédés plus naturels, sinon toujours plus rationnels. Il est d'ailleurs question, dans un passage des « Notes », d'un médecin (*kouçoushi*), et, dans un autre, de l'armoise à cautère (*mogouça*, français *moxa*) (1).

Les lettres ont beaucoup plus d'intérêt pour nous que les sciences, et elles mériteraient de nous retenir, car, à une date aussi ancienne que l'an mille, la littérature japonaise avait donné quelques-unes de ses productions les plus jolies et, surtout, les plus originales. Cependant, comme le lecteur français dispose, avec l'*Anthologie* de M. Revon, d'un instrument de travail très commode, je me bornerai à quelques brèves indications, destinées principalement à montrer ce qu'on devra chercher dans l'index alphabétique dont cette *Anthologie* est pourvue.

Avant le règne d'Itchijō, avaient déjà paru divers recueils de poésies, tels que le *Kishi-shin'sén'-waka* (Nouveau choix de poésies japonaises de la famille Ki) et les *Kokin'-rokoutchō* (les Six cahiers de poésies anciennes et modernes), dont le nom est souvent abrégé en *Rokoutchō*.

Le *Man'yōshō* (Recueil d'une myriade de feuilles), achevé vers 820, est une anthologie beaucoup plus importante, où sont rassemblés les « longs poèmes » et les « brèves poésies » (2) de divers auteurs, écrites pendant la période qui s'étendit entre le règne de Yōuryakou (le 21<sup>e</sup> souverain, 457 à 479) et celui de Jounnin' (le 47<sup>e</sup>, 759 à 764). Au trente-quatrième chapitre de ses « Notes », Séi nous parle de cette anthologie, qu'elle appelle *Ko-man'yōshō*, c'est-à-dire « l'Ancien recueil d'une myriade de feuilles ». L'épithète d'« ancien », qu'elle emploie ici, s'explique lorsqu'on sait qu'au temps de Séi, existait aussi le *Shin'sén'-man'yōshō* (Nou-

(1) Voir p. 68 ; p. 69 ; p. 225, n. 1 ; N. C., pp. 268, 299 ; et, pour l'histoire de la médecine japonaise, Fujikawa (= Foujikawa), *Geschichte der Medizin in Japan*.

(2) Cf. p. 122.

veau recueil choisi d'une myriade de feuilles) ou *Kan'ké-man'yō* (la Myriade de feuilles de la famille Sougawara), et que, de plus, le *Kokin'shōu*, dont je vais parler, fut d'abord appelé *Zokou-man'yōshōu* (Suite au recueil d'une myriade de feuilles).

Avant la fin du x<sup>e</sup> siècle, avaient également paru des recueils officiels (1), compilés par ordre de l'empereur : le *Kokin'wakashōu* (« Recueil de poésies japonaises anciennes et modernes », dont le nom est généralement abrégé en *Kokin'shōu*), publié vers 922, et le *Gocén'shōu* (Recueil choisi postérieur), qui vit le jour en 951. Le *Shōūishōu* (ou *Jōūishōu* « Recueil de restes assemblés »), compilé par Foujiwara Kin'tō (2), et qui fut la troisième anthologie officielle du Japon, parut entre 995 et 998, c'est-à-dire à l'époque même de Séi ; il ne semble pas, cependant, qu'elle connût ce recueil quand elle écrivit cette partie de ses « Notes » puisqu'elle ne le nomme pas à côté du *Man'yōshōu*, du *Kokin'shōu* et du *Gocén'shōu* (3).

Plus tard, furent publiées d'autres anthologies officielles, dont je vais donner les noms ; car certaines des poésies auxquelles Séi fait allusion peuvent y avoir été recueillies à une époque ultérieure. Ce furent le *Go-shōūishōu* (Recueil postérieur de restes assemblés), en 1086 ; le *Kin'yōshōu* (Recueil de feuilles d'or), en 1127 ; le *Shikwashōu* (Recueil de fleurs des mots), vers 1151 ; le *Sén'zaishōu* (Recueil de mille années), en 1187 ; le *Shin'kokin'shōu* (Nouveau recueil [de poésies] anciennes et modernes), en 1205 ; le *Shin'tchokoucén'shōu* (Nouveau recueil choisi par ordre impérial), en 1232 ; le *Zokou-gocén'shōu* (Suite au recueil choisi postérieur), en 1251 ; et nombre d'autres anthologies, telles que le *Zokou-sén'zaishōu* (Suite au recueil de mille années), qui parut en 1320.

Parmi les recueils non officiels qui virent le jour après l'époque de Séi, j'indiquerai seulement le *Hyakounin'isshōu* (Recueil de cent poésies, chacune d'un auteur particulier), qui fut publié en 1235, le *Tchōūmōushōu* (Recueil du Palais) et le *Foubokouwakashōu* (ou *Foubokoushōu*).

On pourrait ajouter, aux listes qui précèdent, les noms des recueils où sont réunies les œuvres d'un seul auteur. Tels sont le « Recueil de Tsourayouki », celui de Kanémori, celui d'Izoumi Shikibou.

(1) *Tchokoucén'shōu*.

(2) Voir pp. 174, 246.

(3) Dans son *Journal*, écrit sans doute entre 1007 et 1010 (voir *Journaux*, p. 85 ; Waley, *The Tale of Genji*, vol. I, p. 297), Mouraçaki Shikibou nomme, tout ensemble, le *Kokin'shōu*, le *Gocén'shōu* et le *Jōūishōu* (cf. *Journaux*, p. 137).

Les poésies qu'il y a lieu d'étudier à propos des « Notes de chevet » appartiennent à diverses catégories. Ce sont d'abord des poésies classiques : des *naga-uta* (sinico-jap. *tchōka*, « longs poèmes ») ; des *mijika-uta* (ou *tan'ka*, « brèves poésies ») (1), souvent appelées simplement *uta*, parce qu'on les rencontre beaucoup plus fréquemment que les premières ; et une ou deux *sēdōka* (poésies à première partie répétée) (2). On doit mentionner aussi des poésies de forme moins classique : les *imayō-uta* (chants à la mode du jour) (3), très souvent d'inspiration bouddhique ; les *kagoura-uta* (chansons accompagnant la danse sacrée) (4) ; et les *saibara* ou *saibari* (5). Ces dernières étaient des chansons populaires, déjà anciennes à la fin du x<sup>e</sup> siècle, chantées sur des airs chinois à l'occasion des banquets, de ceux, par exemple, qui terminaient les fêtes. Les chanteurs battaient la mesure avec leur tablette (*shakou*) ; ils étaient accompagnés par une dizaine de musiciens qui jouaient de la flûte, du flageolet, de l'orgue à bouche (6).

Séi fait encore allusion à quelques chansons populaires des provinces.

Parmi les auteurs des poésies citées, on peut, dans un ordre

(1) Comp. Revon, *Anthologie*, p. 82.

(2) Voir Revon, *Anthologie*, p. 84.

(3) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 136. A l'origine, la forme des *imayō-uta* était très libre, puis elle se fixa, et ces poésies comprirent toujours soit quatre, soit huit couples de vers (un de sept, et un de huit syllabes).

(4) Elles étaient chantées au *naishidokoro* (voir pp. 40, 71, 85). Il nous en est resté quelques-unes : *Miyabito* (Les courtisans), *Komomakoura* (L'oreiller de roseaux), *Yori-ai* (La rencontre), *Niwabi* (Les feux allumés dans le jardin)... Voir Florenz, *Litteratur*, p. 248 : « C'est seulement au milieu de la période de Héian', sous le règne de l'empereur Itchijō (987-1011), que furent admis, au nombre des solennités de la cour, les danses et les chants de la kagoura, qui, primitivement, appartenaient seulement au peuple ; il institua des représentations de ces danses et de ces chants, qui eurent lieu en un jour favorable du mois de décembre de chaque année, devant le Naishidokoro du Palais, où l'empereur lui-même était assis pour les voir. » (Die Aufnahme der ursprünglich nur dem Volk angehörenden Kagura-Spiele und -Lieder unter die Hoffestlichkeiten fand erst in der Mitte der Heian-Zeit unter Kaiser Ichijō (987-1011) statt ; er ordnete ihre Aufführung an einem glücklichen Tage des Dezembers jeden Jahres vor dem Naishi-dokoro des Palastes an, wo der Kaiser selbst sass und zuschaute.)

(5) On a émis, pour expliquer le sens du mot *saibara*, plusieurs hypothèses. On a, par exemple, rappelé l'une de ces chansons, qui commence par les mots *Idé aga koma, hayakou youki kōgo...* (Va mon cheval, il faut aller vite...), c'est-à-dire par des paroles destinées à presser l'allure d'un cheval (*ouma wo moyōou*, en sinico-japonais *saï-ba*). Voir aussi Florenz, *Litteratur*, p. 248, n. 3 : « Moribé a très probablement raison quand il dérive le nom [de ces chansons] du premier mot d'un poème de ce genre, qui commence par les mots *Saibari ni koromo wa somén'*, etc., et quand il juge que toutes les chansons qui étaient chantées de la même manière furent appelées, d'après cela, *saibari*. *Saibari* était le nom d'une plante qu'on employait pour teindre. » (Höchstwahrscheinlich hat Moribe recht, wenn er den Namen von dem Anfangswort eines Gedichtes dieser Gattung, welches mit den Worten *Saibari ni koromo wa somen* usw. beginnt, herleitet und urteilt, dass alle Lieder die in derselben Weise gesungen wurden, danach *Saibari* hießen. *Saibari* war der Name einer Pflanze, die zum Färben benutzt wurde.) (*Saibari ni koromo wa somén'* = Le vêtement, on le teindra avec la couleur du *saibari*.)

(6) Voir p. 130.

chronologique approximatif. indiquer les suivants : Kakinomoto Hitomaro (vii<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> siècles), Yamanoé no Okoura (fin du vii<sup>e</sup> et première moitié du viii<sup>e</sup> siècle), Yamabé no Akahito (première moitié du viii<sup>e</sup> siècle), Nagato no Okimi (ou Oçada no Ōkami, première moitié du viii<sup>e</sup> siècle), Abé Nakamaro (701 à 770), Otomo Yakamotchi (mort en 785), Shami Man'séi (« le novice Man'séi » ou Kaço no Açomi Maro, viii<sup>e</sup> siècle), Foujiwara Yoshifouça (804 à 872), Ariwara Narihira (825 à 880) (1) et sa mère, Sougawara Mitchizané (845 à 903), Sōjo Hén'jō (« l'archevêque Hén'jō » ou Yoshiminé Mounécada, 816 à 890). Sōcēi Hōshi (« le bonze Sōcēi » ou Yoshiminé no Hironobou, environ 850 à 900). Mibou no Tadaminé (867 à 965), Foujiwara Nakahira (875 à 945), Foujiwara Toshiyouki (880 à 907), Ki no Tsourayouki (883 à 946), Ki no Tomonori (neveu du précédent), Minamoto Mounéyouki (mort vers 930), Minamoto Shitagaou (2) (911 à 983), Minamoto Kanézoumi (3) (mort vers 985), Taïra Kanémori (milieu du x<sup>e</sup> siècle), Sémimarou (fin du x<sup>e</sup> siècle), Foujiwara Kin'tō (4) (966 à 1041), Foujiwara Sanékata (5) et la dame d'honneur Izoumi Shikibou, qui vécurent, de même que Kin'tō, au temps de Séi.

La prose était aussi riche que la poésie. Les Japonais de la période archaïque avaient connu les Rituels du *Shin'tō* (6). A l'époque où Nara était la capitale, avaient paru le « Livre des chose anciennes » (*Kojiki*, en 712) et les « Topographies provinciales » (*Foudoki*) (7). Des ouvrages postérieurs nous ont conservé quelques-uns des édits impériaux (*Sémmyō*, *Mikotonori*) (8) publiés vers le même temps. Depuis l'établissement de la Cour et du gouvernement à Kyōto, des ouvrages divers avaient vu le jour. J'en citerai seulement quelques-uns : la « Préface du Recueil ancien et moderne » (9), rédigée vers 922 par Ki no Tsourayouki ; des « journaux » (*nikki*), comme le « Journal de Toça », dû au même Tsourayouki et publié vers 935, et comme le « Journal d'une libellule » (*Kaghērō-nikki*), composé à la fin du x<sup>e</sup> siècle par une prin-

(1) Cf. p. 124, n. 2, ; p. 170, n. 5, ; p. 309.

(2) Prononcer *Shitagō*. (3) Voir p. 173. (4) Cf. pp. 174, 246.

(5) Voir pp. 177, 246.

(6) Comp. Revon, *Anthologie*, p. 24 : « Ces rituels nous ont été conservés, au nombre de 27, dans le *Ennghishiki* « Règles de l'ère Enngi » dont la rédaction, entreprise sous cette ère (901-923), ne fut achevée qu'en 927 ; mais, si le recueil ne date que du x<sup>e</sup> siècle, on peut supposer que, dès le vii<sup>e</sup>, l'écriture avait déjà fixé quelques-uns des documents qu'il renferme... »

(7) Voir Revon, *Anthologie*, p. 79 : « L'*Izoumo Foudoki*, « Topographie d'Izoumo » achevée dès l'an 733, est le seul de ces vieux recueils qui nous soit parvenu complet. »

(8) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 33.

(9) *Kokin'shou no jo*.



cesse Foujiwara, fille de Tomoyaçou (1), épouse de Kanéïé et mère de Mitchitsouna ; le « Conte du cueilleur de bambous » (*Takétori-monogatari*) et les « Contes d'Icé » (2), composés au début du x<sup>e</sup> siècle. ; les « Contes du Yamato », écrits vers 950 ; le « Conte du creux souterrain » ou « Conte de la cave » (*Otchikoubo-monogatari*), publié vers 970 et dû peut-être à Minamoto Shitagaou ; le « Conte du creux » (*Outsoubo-monogatari*), écrit à la fin du x<sup>e</sup> siècle et attribué, par les uns à Shitagaou, par les autres à Foujiwara Tamétoki, père de Mouraçaki Shikibou.

D'autres ouvrages analogues à certains de ceux qui précèdent parurent plus tard ; ce furent par exemple les « Journaux » des dames Mouraçaki Shikibou et Izoumi Shikibou, publiés au début du xi<sup>e</sup> siècle ; le « Journal de Sarashina » (3), écrit par une fille de Foujiwara Takaçoué au milieu du xi<sup>e</sup> siècle ; le « Conte d' « Ah ! si je pouvais faire l'échange » » (*Torikaébaya-monogatari*), qui semble avoir été composé dans la seconde moitié du même siècle.

D'autre part, des genres nouveaux furent inaugurés. De même que Séi Shōnagon' avait écrit les premiers « mélanges », Mouraçaki Shikibou composa, dans les années qui suivirent l'an mille, le premier et le meilleur roman de cour : celui de *Ghén'ji*. Les récits historiques apparurent avec le « Récit de splendeur » (*Éigwa-monogatari*), terminé à la fin du xi<sup>e</sup> siècle, mais dont la première partie est attribuée à la poétesse Akazomé Émon', qui fut la contemporaine de Séi et de Mouraçaki Shikibou, et qui décrivit l'époque de la domination de Mitchinaga.

Plus tard encore, devaient paraître des ouvrages dont la facture rappelle celle des « Notes de chevet » : le « Livre d'une hutte de dix pieds de côté » (*Hōjōki*), dû à Kamo Tchōmēi (1154 à 1216), et les « Variétés des moments d'ennui » (*Tsourézourégouça*), composées par le bonze *Kén'kō* (1283 à 1350).

La littérature chinoise n'importe guère moins au lecteur des « Notes » que la japonaise, et la richesse de celle-ci, dont j'ai parlé, semble pauvreté lorsqu'on la compare à l'abondance de celle-là. Si l'on ne perd pas de vue sa destination spéciale, le résumé qui va suivre n'induera là-dessus personne à erreur, et l'on ne sera pas surpris d'y trouver mentionnés certains ouvrages beaucoup moins importants, au regard d'un sinologue, que nombre d'autres dont on y chercherait en vain les noms. J'ai déjà donné ceux des écrits

(1) M. Florenz (*Litteratur*, p. 202) donne Motoyaçou.

(2) D'après la tradition, le héros des « Contes d'Icé » serait le poète Ariwara Narihira voir pp. 123 et 309).

(3) Ces trois journaux ont été traduits en anglais, puis en français. Cf. *Journaux*.

confucéens communément appelés « Livres Canoniques et Classiques » (1) de la Chine, parmi lesquels c'est surtout le *Loun'-yu* (*Ron'go*) (2) qui nous intéresse. Un autre ouvrage, le *Hsiao-tchin'g* (*Kōkyō*, « Livre de la piété filiale »), attribué à K'oung Tze et à son disciple Tseun'g Ts'an', leur est sans doute notablement postérieur. J'ai mentionné aussi le *Tao-teu-tchin'g* (3), faussement attribué à Lao Tze. Celui-ci, de même que K'oung Tze, vécut au temps des Tchoou. La même dynastie gouvernait encore la Chine à l'époque où florissait le poète Soung Yu, vers 310 avant notre ère.

Sous les premiers Han', nous trouvons le prosateur Sse-ma Tch'ien' (environ 145 à 80 avant J.-C.), dont les « Mémoires historiques » (*Shih-tchi*, jap. *Shiki*) racontent l'histoire de la Chine depuis la plus haute antiquité.

Liou Hsiang (80 à 9 avant notre ère), qui vécut également sous les Han' antérieurs, passe pour être l'auteur d'une collection de biographies d'immortels taoïstes (*Liéh-hsién'-tch'ouan'*, jap. *Rés-sén'dén'*; ou *Liéh-sheun'-tch'ouan'*, jap. *Résshin'dén'*); mais cette « Collection » serait plutôt, d'après Wylie (4), l'œuvre d'un écrivain taoïste du III<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle.

Pan' Kou (39 à 92 après J.-C.), sous les Han' postérieurs, écrivit l'« Histoire des premiers Han' » (*Tch'ien'-han'-shou*, jap. *Zén'kan'sho*), en cent quinze fascicules. Sous les Soung du sud, son œuvre fut continuée par Fan' Yéh (mort en 445), qui composa l'« Histoire des Han' postérieurs » (*Houu-han'-shou*, jap. *Gokan'sho*), en cent quarante-cinq fascicules.

Jén' Fang, qui vécut environ l'an 500, sous les Tch'i et les Liang du sud, est l'auteur d'un « Récit des choses extraordinaires » (*Shou-i-tchi*, jap. *Shoutsouiki*).

Le fils de Hsia Yén' (ou Wou Ti, le premier souverain de la dynastie méridionale des Liang) fut le prince Hsiao T'oung, canonisé sous le nom de Tchao Min'g. Il comela, vers 530, la première anthologie chinoise, le *Weun'-hsuan'* (*Mon'zén'*), divisé en trente livres, qui comprend des morceaux de genres divers (5), représentant la production littéraire de la période qui commença avec la fin des Tchoou et se termina à l'époque de l'auteur.

Vers 658, sous les premiers T'ang, Li Shan' ajouta au *Weun'-*

(1) Voir p. 113. (2) Cf. p. 26.

(3) Cf. p. 115.

(4) Wylie, p. 218. Voir également Soulié, *Essai sur la littérature chinoise*, p. 193 : « Histoire des génies illustres. *Lie hien tchouan*, publiée au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. »

(5) Voir, dans Wylie, p. 238, la division du *Weun'-hsuan'*. Comparer Pierson, *Manyō-shū* (= *Man'yōshū*), pp. 24 et suivantes.

*hsuan'* trente nouveaux livres consacrés à des commentaires.

Sous la même dynastie, Fang Hsuan'-lin'g (ou Fang Tch'iao) écrivit une « Histoire des Tch'in' » (jap. Shin'), le *Tchin'-shou* (jap. *Shin'sho*).

A peu près à la même époque, Li Yén'-shoou composait une « Histoire des dynasties du sud » (Soung, Tch'i, Liang, Tch'eun'), appelée *Nan'-shih* (*Nan'shi*), qui fut révisée par Lin'g-hou Teu-feun' (583 à 666).

C'est sous le sixième empereur des T'ang, généralement désigné par le nom de Min'g Houang, que la poésie chinoise atteignit son apogée. Alors vivaient le bouddhiste Wang Wéi (699 à 759), ainsi que les célèbres Li Po (Ri Hakou, 705 à 762) et Tou Fou (To Ho, 712 à 770), tous deux d'inspiration plutôt taoïste. Après la révolte d'An' Lou-shan' (1) et le rétablissement de la dynastie en 763, apparurent le confucianiste Han' Yu (768 à 824), le bouddhiste Liou Tsoung-yuan' (773 à 819), Po Tchu-i (Hakou Kyo-i), ou Po Lo-t'ién' (Hakou Rakou-tén') (772 à 846), et son ami Liou Yu-hsi (772 à 842), le bouddhiste Tchia Tao (Ka Tō, 777 à 841), puis, plus tard encore, Li Shang-yin' (Ri Shō-in'), ou Li I-shan (Ri Ghi-san', 813 à 858) (2), et Koung Tch'eun'g-i, d'une trentaine d'années postérieur.

Parmi les œuvres de ces auteurs, on trouve des poèmes proprement dits (*shih*, jap. *shi*) et des morceaux d'un genre particulier, les *fou* (jap. *fou*), qui sont des descriptions poétiques. Celles qui nous intéressent le plus sont les poésies de Po Tchu-i, rassemblées dans le « Recueil des œuvres de Po » (*Po-shih-wén'-tchi* ; jap. *Hakoushi-boun'jōū*, ou *Hakoushi-mon'jōū*, ou plus simplement *Mon'jōū* ; encore appelé *Po-shih-tch'ang-tch'in'g-tchi*, jap. *Hakoushi-tchōkēishōū*). Les idées de Po Tchu-i sont assez difficiles à définir. Il « était confucianiste, écrit M. Woitsch (3). Cependant, il se sentait attiré vers le bouddhisme, comme l'attestent beaucoup de ses poésies. Il faisait moins bon lui parler du taoïsme ». Cette opinion s'accorde avec la critique que fit Po Tchu-i du *Tao-teu-tchin'g* :

« Celui qui sait ne dit rien, celui qui parle ne sait pas. »

Voilà ce que déclare Lao Tze.

Pourquoi donc Lao Tze a-t-il lui-même écrit

Un ouvrage qui comprend plus de cinq mille mots ? »

(1) Cf. p. 35.

(2) Pour Li Shang-yin', voir p. 203.

(3) Woitsch, p. II : « Po war Konfuzianist. Er fühlte sich aber zum Buddhismus hingezogen, wofür viele seiner Gedichte Zeugnis geben. Auf den Taoismus war er weniger gut zu sprechen. »

Il n'en est pas moins vrai que, d'après M. Anesaki (1), Po Tchu-i représente l'idéal taoïste d'émancipation dont le renouveau coïncida avec le début de la décadence des T'ang. M. Anesaki ajoute en note : « Rakou-tén' ou Lo-t'ién' est son *nom de plume* et signifie « goûter le plaisir que donne la nature ». A l'occasion, en japonais moderne, le même mot est employé pour optimisme. Bien qu'il ne fût pas exactement un optimiste, il n'était pas un amer pessimiste, car « goûter le plaisir que donne la nature » signifiait prendre plaisir aux aspects paisibles de la nature et s'identifier avec la sérénité éternelle de la nature — un optimisme misanthropique ou un quietisme (2). » Quel que fût le fond de la doctrine philosophique de Po Tchu-i, elle ne l'empêchait pas d'apprécier, en même temps que les charmes de la nature, les délices du vin de riz. Tantôt occupant une situation élevée à la capitale, tantôt banni en province à cause de sa liberté de parole, Po Tchu-i vécut entouré d'amis peu nombreux, mais fidèles, tels que le poète Liou Yu-hsi.

Il serait intéressant de savoir exactement quelles œuvres chinoises étaient connues au Japon au temps de Séi Shōnagon ; mais les auteurs européens ne semblent pas être du même avis à ce sujet. M. Waley croit qu'à l'époque où elle vivait, « des fragments seulement de cette littérature [chinoise] avaient atteint le Japon », et que « les grands poètes du VIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, étaient entièrement inconnus (3). »

Cependant, M. Pierson, après avoir dit que les auteurs des poèmes recueillis dans le *Man'yōshō* et le compilateur de cette anthologie devaient avoir étudié le *Weun'-hsuan'*, ajoute qu'il est possible « que les derniers poètes du *Man'yōshō* aient connu les grands poètes des T'ang, *Li T'ai-po*, *Tou Fou* et *Wang Wéi* (4). » Il est d'accord sur ce point avec M. Dickens ; celui-ci écrit en effet :

(1) Anesaki (= Anéçaki), p. 144 : « ...les signes de décadence au IX<sup>e</sup> siècle furent synchrones avec une renaissance de l'idéal taoïste d'émancipation. Le poète chinois qui représenta cet ethos fut Hakou Rakou-tén' », (...the signs of decadence in the ninth century were synchronous with a revival of the Taoist ideal of emancipation. The Chinese poet who represented this ethos was Haku Rakuten.)

(2) *Idem*, p. 144, n. 1 : « ...Rakuten or Lotien is his *nom-de-plume* and means « Enjoying Nature ». Accidentally, in modern Japanese the same word is used for optimism. Though not an optimist exactly, he was not a bitter pessimist, because « enjoying nature » meant taking delight in the tranquil aspects of nature and identifying oneself with the eternal serenity of nature — a misanthropic optimism or quietism. »

(3) Waley, *The Pillow-Book*, p. 152 : « ...in her time only fragments of this literature had reached Japan. The great poets of the eighth century, for example, were entirely unknown. » Voir p. 340, n. 2.

(4) Pierson, *Manyōsū* (= *Man'yōshō*), p. 26 « ...because of the possibility that the latest *Manyōsū* poets have known the great T'ang poets *Li T'ai Po*, *Tu Fu*, and *Wang Wei*. »



« La poésie du *Shih-tchin'g*, des derniers temps des Tchoou et des premières périodes des Han', et du premier siècle de la grande dynastie des T'ang, comprenant la période de production des poèmes les plus anciens de Li Po et de Tou Fou, doit avoir été connue de Yakamotchi et des autres poètes [du *Man'yō-shōu*] (1). »

M. Gundert écrit aussi : « Li T'ai-po et les autres poètes de l'époque des T'ang commencèrent seulement à être connus, peu à peu, après 810 ; mais ils n'en furent alors que plus aimés (2). »

M. Sansom, de son côté, après avoir nommé Li Po, Po Tchu-i et Liou Tsoung-yuan', ajoute : « les œuvres des poètes célèbres des T'ang étaient connues à la cour de Saga » [810 à 823], et, un peu plus loin : « Les anthologies du début de la période de Héian'..... montrent qu'ils [les Japonais] avaient étudié les modèles les plus anciens des T'ang, et certains signes laissent croire qu'ils connaissaient et admiraient l'œuvre de Po Tchu-i (3). »

Nous retrouverons plus loin le poète Li Shang-yin', et j'énumérerai les œuvres mentionnées par Séi. Je me borne à faire remarquer, dès maintenant, que le poète chinois le moins ancien parmi ceux dont les vers apparaissent dans les « Notes de chevet » est un personnage, Koung Tch'eun'g-i (4), qui vécut dans la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle, et je rappelle que les relations officielles du Japon avec la Chine étaient interrompues depuis une centaine d'années quand ces « Notes » furent rédigées (5).

Après avoir parlé, aussi brièvement qu'il était possible, des lettres japonaises et chinoises, je dois ajouter quelques mots relatifs à la littérature écrite au Japon en chinois. Dans ce do-

(1) Dickens, *Translations*, p. XCI : « The poetry of the *Shih King*, of the latter portion of the Chou and earlier Han periods, and of the first century of the great Thang dynasty covering the period of the earlier poems of Lipeh and Tufu must have been known to Yakamochi and his brother poets. »

(2) Gundert, p. 34 : « Li T'ai-poh und die anderen T'ang-Dichter wurden erst nach 810 allmählich bekannt, dann aber um so beliebter. »

(3) Sansom, *Japan*, p. 229 : « ... the works of T'ang celebrities were known at the court of Saga, ... The anthologies of the early Heian period... show that they had studied early T'ang models, and there are signs that they knew and admired the work of Po Chü-i. » Voir aussi Florenz, *Littérature*, p. 126 : « On considérait comme les meilleurs modèles pour ces derniers arts [la composition des poésies, *shi*, et des essais, *boun'*] le *Weun' hsuang'*, déjà mentionné, et les poèmes et essais de Po Tchu-i... et de Han' Yu... » (Als höchste Muster für die letzteren Künste galten das schon erwähnte *Wen-Hsüan* und die Gedichte und Essays von Po Chü-i... und Han Yü...) (Il s'agit, dans les lignes précédentes, de la période qui s'étend de 794 à 890.) Voir enfin Anesaki (= Anéçaki), p. 144 : « Quand ses poèmes [de Po Tchu-i] furent introduits au Japon, il fut bien accueilli par les nobles et les gens de lettres, et il devint un poète aimé dans ce pays pendant sa vie même. » (...when his poems were introduced into Japan he was welcomed by nobles and men of letters and became a beloved poet in this country even in his lifetime.)

(4) Cf. pp. 126 et 347. (5) Voir p. 135, n. 2.

maine, il faut d'abord indiquer les textes juridiques et administratifs énumérés plus haut (1) et des ouvrages historiques tels que les « Chroniques du Japon » (*Nihon'shoki* ou *Néhon'ghi*, publiées en 720) et leurs « suites ». Cette littérature comprend aussi les essais et les poèmes chinois dont la composition fut mise à la mode par les empereurs Héizéi, Saga et Jounna (2).

Les premières anthologies officielles du Japon furent, avant les anthologies japonaises que j'ai déjà signalées (p. 121), des recueils de poésies chinoises (3), et, dans la première moitié du x<sup>e</sup> siècle, les femmes, comme les hommes, composaient en chinois. Certaines des œuvres écrites en cette langue par des Japonais sont citées dans les « Notes de chevet », et nous rencontrerons plus loin, parmi les auteurs de ces œuvres, Sougawara Mitchizané (845 à 903) (4), Ki Hacéo (845 à 912), Minamoto Hidéakira (mort en 940), Ôé Açatsouna (886 à 957), Sougawara Foumitoki, qui fut le contemporain de l'empereur Mourakami (947 à 967), et Foujiwara Atsoushighé.

On avait l'habitude, à l'époque de Héian', de moduler d'une certaine façon les poèmes chinois, lus en traduction sinico-japonaise, qu'on appelait *Rôéi* (les plus beaux chants). Plus tard, on donna également ce nom aux poésies en langue indigène modulées de la même manière. Pour l'offrir en présent de nocces à son beau-fils, Foujiwara Kin'tō (5) compila un « Recueil des plus beaux chants japonais et chinois » (*Wakan'-rôéishōu*) (6).

Les arts cultivés au Japon à la fin du x<sup>e</sup> siècle nous retiendront moins longtemps que la littérature de cette époque ; je choisirai, pour en parler rapidement, ceux d'entre eux qui peuvent intéresser à un degré quelconque le lecteur des « Notes de chevet ». Séi, en effet, ne dit à peu près rien de certains arts, et c'est fortuitement qu'elle cite les peintures des écrans ou des éventails, les dessins qui décorent les brasiers, les illustrations des romans (7). Nous devons regretter de la trouver si peu loquace en ce qui concerne, en particulier, la peinture, et nous pouvons aussi nous en étonner, car les occasions ne lui manquèrent sans doute point

(1) Cf. p. 56.

(2) Au début du ix<sup>e</sup> siècle (cf. p. 29). Comp. p. 128, n. 3.

(3) Voir Florenz, *Litteratur*, p. 130.

(4) Cf. p. 30.

(5) Voir p. 174.

(6) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 292, n. 1 ; Chamberlain, *The Classical Poetry of the Japanese*, p. 124, n. 1 ; *Japanese Poetry*, p. 96, note. Une importante source, pour l'étude des œuvres japonaises de langue chinoise, est le *Hon'tchōboun'soui* (Anthologie nationale).

(7) Cf. N. C., pp. 18, 83, 145, 182, 201, 252, 286, 287 ; 26, 118, 211, 235 ; 230 ; 35. Lire les chapitres LV et LVI des « Notes de chevet », et voir aussi, pour diverses allusions aux peintres et à leurs œuvres, N. C., pp. 201 ; 44, 90, 125, 135, 208, 210.

d'admirer bien des chefs-d'œuvre, en un temps où « un charme et une langueur détendent la face terrible des dieux », et où « l'or du paradis d'Amida se répand en lueurs suaves sur les peintures et sur les images de piété que traverse le vol gracieux des anges (1). »

Séi accorde beaucoup plus d'attention à la musique. On sait du reste l'importance que K'oung Tze attachait à celle-ci (2). Les instruments à cordes dont se servaient les Japonais de l'époque de Héian' étaient les suivants : une harpe horizontale à treize cordes appelée *sō no koto* ; un instrument analogue, le *kin'* (3), dont l'invention est attribuée à Shén'-noug (jap. Shinnō), qui lui donna cinq cordes, auxquelles Weun'-wang (jap. Bounnō) en ajouta deux ; un autre instrument, à six cordes, dénommé *wagon'* ou « harpe japonaise », et une sorte de guitare à quatre cordes, la *biwa no koto* ou simplement *biwa* (4). Comme instruments à vent, les contemporains de Séi employaient la flûte traversière (*foué, yokoboué*), percée de sept trous ; le flageolet (*hitchiriki*) ; et un instrument appelé *shō no foué* ou *sō no foué*, dont j'ai traduit le nom par « orgue à bouche ». Ce dernier comprenait un corps formé par une calebasse, auquel étaient adaptés un tuyau par où le musicien soufflait, et treize (ou dix-sept) autres par lesquels

(1) Focillon, *L'art bouddhique*, p. 128.

Quelques-uns des personnages précédemment nommés passent pour avoir été peintres : Shōtoku Taishi (572 à 621, cf. p. 26) ; Dén'ghyo-daishi (767 à 822, p. 90) ; Kōbō-daishi (774 à 835, p. 90) ; Sougawara Mitchizané (845 à 903, p. 30) ; Êshin' Sōzou (942 à 1017, p. 93), que MM. Anesaki (*History of Japanese Religion*, p. 153) et Hovelague (*Le Japon*, p. 214) comparent à Fra Angelico (cf. aussi Sanson, *Japan*, p. 245). A ces noms, je me bornerai à ajouter ceux de Koudara no Kawanari (?-853), le descendant d'immigrés coréens ; de Kocé no Kanaoka (fin du IX<sup>e</sup> siècle), « le suprême produit du long enseignement de la Chine » et « le vrai fondateur de l'école bouddhiste » (Revon, *Hoksaï*, pp. 22 et 23) ; de Foujiwara no Motomitsou (début du XI<sup>e</sup> siècle), « fondateur de la véritable école japonaise » (Revon, *Hoksaï*, p. 25), celle de Kaçouga, « dont sortit l'école Toça » (Hovelague, *Le Japon*, p. 215.)

Les ouvrages consacrés à l'art japonais sont trop nombreux pour que j'essaie même de donner une liste des principaux. Outre les livres mentionnés ci-dessus, je signale seulement, parmi ceux qui doivent figurer pour divers motifs dans ma notice bibliographique, les ouvrages de MM. Appert et Kinoshita, Chamberlain (*Mœurs et coutumes*, article « Art »), Hitomi, Nachod, Okakoura, Papinot.

(2) Voici, d'après Sir Francis Piggott, la phrase de K'oung Tze : « L'harmonie a le pouvoir de faire descendre le Ciel jusqu'à la Terre. Elle inspire aux hommes l'amour du bien et la volonté de faire leur devoir. Si l'on désirait savoir si un royaume est bien gouverné, ou bien si ses mœurs sont bonnes ou mauvaises, la qualité de sa musique fournirait immédiatement les réponses. » (« Harmony has the power to draw Heaven downwards to the Earth. It inspires men to love the good, and to do their duty. If one should desire to know whether a kingdom is well governed, if its morals are good or bad, the quality of its music shall furnish forth the answers. » Piggott, *The Music and Musical Instruments of Japan*, p. 1, cité par M. Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 402, n. 2.) Voir, dans les « Notes de chevêt », p. 21, la place que tenait la musique dans l'éducation au temps de Séi Shōnagon'.

(3) Pour le *kin'*, voir D' Hervey Saint-Denys, p. 72, n. 2, et, pour tous les instruments, Soulié, *La musique en Chine*.

(4) J'ai traduit par « harpe » (N. C., p. 224, n. 3) le nom de *koto*, qui est commun aux quatre instruments à cordes cités.

l'air s'en allait. Chacun des derniers tuyaux était pourvu d'une anche (1).

On a dit que la musique japonaise était fille de la musique chinoise (2). Il n'est donc pas surprenant que Séi mentionne, à la page 223 de ses « Notes », un air dont le nom, la « Cloche jaune » (*Houang-tchoung*, jap. *Ōshiki*), rappelle celui d'une des notes de la gamme chinoise (3). Elle indique, à la même page, quelques-unes des mélodies qui étaient en vogue au x<sup>e</sup> siècle (4).

La danse n'était pas moins en honneur que la musique (5). J'ai déjà parlé de la pantomime sacrée shinntoïste, la *kagoura* (6), et j'aurai à dire, ailleurs, quelques mots de la « danse de la Cinquième Fête » (*Go-sétchi no maï*) (7).

Séi consacre aux danses un chapitre spécial; elle en décrit quelques-unes : les premières, proprement japonaises, comme la danse du pays d'Azouma ou celle de Sourouga; les autres, d'origine étrangère : chinoise, indienne ou coréenne. Certaines danses rappelaient un événement; il en était ainsi, par exemple, pour celle qu'on nommait *taïhéirakou* (danse de l'arrogance) (8).

(1) Séi parle aussi du tambour (*tsouzoumi*). N. C., p. 269.

(2) « Mais s'il est vrai, écrit M. Stein, que la musique des Chinois soit la mère de la musique japonaise, il faut observer qu'ici comme ailleurs la mère a été dépassée par la fille. » (*China-Review. Japanese and Chinese Music compared* (d'après Stein). Passage cité par M. Bénazet (*Théâtre*, p. 256, n. 2).

(3) Au temps de l'empereur Houang Ti (cf. p. 33), Lin'g Loun' coupa douze tubes de bambou en leur donnant des longueurs calculées, et il obtint « la division mathématique en douze demi-tons d'une octave de la gamme chromatique » (Soulié, *La musique en Chine*, p. 7). Il distingua, parmi ces tubes, les « règles du principe mâle » (*yang-liu*, les tubes de nombre impair) et les « règles du principe femelle » (*yin-liu*, les tubes de nombre pair). « La cloche jaune » (*houang-tchoung* jap. *ōshiki*) est le nom du premier *yang-liu*. Voir Soulié, p. 7; Mayers, p. 344, n° 199, et p. 345, n° 200.

On a dit que la note *houang-tchoung* correspondait au *la* de notre gamme; mais la question reste discutée.

(4) L'air de la « Cloche jaune » était destiné à être joué, d'après les uns, sur la flûte, ou, d'après les autres, sur la guitare (*biwa*), comme l'air du « Parfum de la brise » (*Fou-kōtcho*).

L'air des « Parfums ressuscités » (*Sōkō*), ou air des « Parfums réunis ressuscités » (*Sōgōkō*), appartenait à la musique indienne.

L'air appelé « Le gazouillis du rossignol » (*Ougouïçou no saïçouri*) ou « Gazouillis de rossignol au printemps » (*Shoun' no outén'*) était une mélodie chinoise destinée à accompagner une danse exécutée par des femmes.

Au contraire, l'air du « Lotus du ministre » (*Sōfourén'*, voir p. 275) n'accompagnait aucune danse.

Chacun des morceaux comprenait trois parties : le début ou « introduction » (*jo*), le milieu ou « déchirure » (*ha*), la fin ou « presto » (*kyōū*).

(5) Naturellement Séi parle de la danse comme d'un spectacle, et non comme d'un divertissement auquel elle prendrait part. Voir N. C., pp. 173, 222.

(6) Cf. p. 85.

(7) Voir p. 163.

(8) On appelait « jeu d'Azouma » (*Azouma-açobi*) la danse qui était accompagnée par des airs populaires des provinces orientales (Azouma; cf. p. 37, n. 6). Le jeu d'Azouma comprenait la « danse de la province de Sourouga » (*Sourouga-maï*; voir Revon, *Anthologie*, p. 310, n. 1) et celle de « l'enfant qui cherche » (*motoméko*; voir N. C., p. 222).

La première, pendant laquelle les danseurs faisaient de grands mouvements de bras (*ōwa, tébouri*; cf. N. C., p. 173, n. 5), était accompagnée par l'air du « Rivage d'Oudo »



D'autres, exécutées par deux hommes qui se cachaient sous une dépouille d'animal, vraie ou fausse, imitaient les mouvements de la bête. Telles étaient les danses du « lion » (*shishi*) et du « chien de Corée » (*koma-inou*) (1).

Outre les beaux arts auxquels nous sommes habitués à donner ce nom, nous en trouvons d'autres en faveur chez les Japonais du x<sup>e</sup> siècle : la calligraphie (2) et l'art des bouquets, c'est-à-dire l'art de disposer, dans des vases de forme choisie, des fleurs et des rameaux, de façon à obtenir un ensemble harmonieux (*ikebana*) (3). Je ne veux point m'étendre sur ces sujets ; mais il est utile que je signale cette importance accordée, au Japon, à la calligraphie et à l'art floral (4). Le fait même qu'on doive les mettre au nombre des beaux-arts suffit à en témoigner, et on l'apprécie mieux encore, pour l'art de l'écriture, lorsqu'on se rappelle que Sougawara Mitchizané, déifié sous le nom de Tén'-jin'-sama, fut adoré comme dieu de la calligraphie et de la littérature. « L'écriture était, dit M. Sansom, la compagne de la poésie, et la beauté d'une stance pouvait dépendre autant de l'écriture que du tour de phrase (5). » M. Waley note avec raison que « nulle part ailleurs, peut-être, la calligraphie n'a été si près de parvenir au rang d'une religion » (6).

(*Oudo no hama* ; N. C., p. 173, n. 1 ; voir plus loin, p. 290, n. 6) et par celui des « Petits sapins » (N. C., p. 173, n. 4 ; cf. p. 291, n. 1, 2).

La danse de *motoméko* était accompagnée par l'air du même nom (cf. p. 291, n. 3). Quand elle était terminée, on chantait l'air du « Grand aileron » (*Ohiré*) ; voir p. 291, n. 3), dont le nom rappelle celui de la montagne d'Ohiré (N. C., p. 14, n. 17).

Les danses qui viennent d'être nommées étaient exécutées aux fêtes de Kamo et d'Iwashimizou (cf. pp. 156, 161, 164 ; N. C., p. 173). Séi Shōnagon' cite encore (N. C., p. 222) la « danse de l'arrogance » (*taihéirakou*, une danse chinoise ; voir p. 274), la « danse des oiseaux » (*tori no mai*, d'origine indienne ; cf. p. 277), la « danse de la tête tirée » (*batō*, d'origine chinoise ; voir p. 277), la « danse de l'accroupissement » (*rakouçon'*) et celle « de la hallebarde de Corée » (*Koma no hoko* ; cf. N. C., p. 222, n. 10).

(1) Voir p. 44, n. 1 ; N. C., p. 156.

(2) Cf. pp. 247, 261 ; N. C., p. 21.

(3) N. C., p. 4. Voir l'ouvrage de M. Revon, *De arte florali apud Japonenses*, et, particulièrement, la note 1 de la page 6 : « *Hanaiké*, pris au sens actif, signifie : disposer des fleurs ; *Ikebana*, pris au sens passif, désigne l'œuvre achevée. Le mot *hana*, qui, proprement, veut dire fleur, a une acception plus étendue en matière d'art floral, étant donné qu'il désigne une tige, une branche, ou même les plantes et les arbres toujours verts, de quelque espèce qu'ils soient. » (*Hanaïke*, active sumptum, significat : flores disponere ; *Ikebana*, passive sumptum, opus confectum designat. Vox *hana*, quæ proprie valet flos, latius patet in arte florali, quippe quæ designat caulem, ramum, vel etiam plantas aut arbores perpetuo virentes, quocumque genere sint.)

(4) En même temps que l'art des bouquets, il faut mentionner celui des jardins. Pour diverses allusions aux jardins, aux arbres et aux étangs qui les ornent, voir N. C., pp. 41, 42, 55, 81, 109, 148, 159, 176, 180, 193, 201, 203, 204, 216, 217, 258, 262, 288, 309, etc.

(5) Sansom, *Japan*, p. 249 : « Handwriting was the companion of poetry, and the beauty of a stanza might depend as much upon its script as upon its turn of phrase. »

(6) Waley, *The Pillow-Book*, p. 14 : « Calligraphy has perhaps nowhere else so nearly achieved the status of a religion ». Les calligraphes les plus célèbres du x<sup>e</sup> siècle ont laissé leur nom, et on parle des *San'-séki* (les Trois calligraphes ; cf. p. 174, n. 6).

Après ces quelques mots consacrés aux arts, je me trouve amené tout naturellement à parler des jeux et des divertissements. Je citerai, parmi les jeux d'intérieur, le *go* et le *sougorokou*, dont j'ai traduit les noms, respectivement, par « jeu de dames » et par « trictrac » (1). Ils étaient pratiqués aussi bien par les femmes que par les hommes. Deux dés du jeu de trictrac, secoués ensemble et jetés sur la table, pouvaient servir à un jeu fort simple : celui de *tchōbami* (égal ou inégal) (2). Les fillettes jouaient à la poupée, et quoiqu'en dise l'auteur du « Roman de Ghén'ji » (2), les dames les imitaient parfois ; elles s'amusaient, comme le raconte Sei (p. 208 des « Notes »), à donner des noms aux poupées qu'elles avaient fabriquées (4).

Les dames et les gentilshommes se divertissaient au jeu de la rime cachée (*in' foutaghi*) (5). Un des joueurs devait deviner, dans un ancien poème chinois, le caractère sur lequel un autre avait le doigt. Dans un jeu analogue, il s'agissait de dire quel était tel caractère dont on ne voyait que la moitié (*hén' wo tsoukou*) (6).

Les concours d'énigmes (*nazo*) (7), les tournois de poésies composées sur un sujet donné (*outa-awacé*) (8), les concours de bouquets (*hana-awacé*), étaient d'agréables passe-temps (9).

Garçons et jeunes gens jouaient à la balle au pied (*kémari*), ou bien tiraient au petit arc (10), moins grand que l'arc de guerre (*mayoumi*).

Les concours de tir à l'arc (11) offraient, aux dames et aux courtisans, de passionnants spectacles ; il en était de même des luttes et des courses de chevaux. Les premiers mettaient aux prises des

(1) *Go*. N. C., p. 181, n. 1. Voir, p. 212, divers termes employés par les joueurs de *go*. — *Sougorokou*. N. C., p. 170, n. 5 et 6 ; p. 180.

(2) Cf. p. 208, n. 2 ; N. C., p. 36, n. 1 ; p. 122, n. 2.

(3) Comp. Waley, *The Tale of Genji*, vol. I, p. 219 : « Il est temps, lorsqu'elles ont dix ans, que les petites filles aient cessé de jouer à la poupée. » (It is time little girls stopped playing with dolls when they are ten years old...)

(4) Une héroïne du « Roman de Ghén'ji », Mouraçaki no kimi, habille, parmi ses poupées, [celle qui est appelée] le seigneur Ghén'ji (*hiina no outchi no Ghén'ji no kimi tsoukouroi-taté*...) Comparer Waley, *The Tale of Genji*, vol. I, p. 219.

(5) N. C., p. 214, n. 4, et p. 222, n. 4. Il va sans dire que l'on ne doit pas donner ici au mot « rime », le sens qu'il a chez nous.

(6) N. C., p. 85, n. 1. (7) Cf. N. C., p. 178. (8) Voir N. C., p. 129.

(9) La plupart du temps, les joueurs se partageaient en deux groupes. Il y avait aussi des concours d'images (*é-awacé*, titre du dix-septième chapitre du « Roman de Ghén'ji » ; cf. Revon, *Anthologie*, p. 181, n. 2) ; des concours d'éventails (*oghi-awacé*), de parfums, de jardins, etc. Voir N. C., p. 254, n. 2.

(10) Voir N. C., p. 214, n. 5, pour le concours de tir au petit arc (*koyoumi*), auquel prenaient part les jeunes seigneurs et non les guerriers.

(11) Cf. p. 153 ; N. C., pp. 122, 154. Les courtisans prenaient eux-mêmes part à des tirs (*dén'jō no mayoumi*, *rin'ji no mayoumi* : « tirs du Palais », « tirs extraordinaires ») qui avaient lieu en dehors des dates réservées aux tirs des gardes.

archers à pied ou des cavaliers. C'est des exercices à cheval que Séi parle à la page 124 des « Notes ». On peut voir, dans l'étude consacrée à la lutte japonaise par M. Tokugawa (1), que les premières rencontres de lutteurs (*soumaï*, *soumō*) organisées au Palais eurent lieu au début du VIII<sup>e</sup> siècle, sous l'empereur Shōmou. Autrefois, il n'y avait pas au Japon, comme aujourd'hui, de lutteurs professionnels. Des envoyés impériaux allaient recruter des combattants dans les provinces, et les luttes se déroulaient à la fin du septième mois. Au cinquième (2), on allait voir les courses de chevaux près du *Boutokoudén* (3); il y en avait aussi à l'occasion des fêtes de Kamo et d'Iwashimizou (4). Non loin de la capitale étaient deux terrains propres aux courses, l'un réservé à la garde de droite, l'autre à la garde de gauche. Le dernier, dont il est question à la page 124 des « Notes », se trouvait sur le chemin de Kamo.

La chasse avait été une des distractions favorites des seigneurs de l'ancien temps; mais nous pouvons penser qu'il n'en allait plus de même à l'époque où vivait Séi, étant donné l'influence qu'exerçaient alors les idées bouddhiques. Elle mentionne cependant le sac dans lequel on met la nourriture des faucons dressés (5).

## Chapitre V. — LES IDÉES, LES MŒURS, LES COUTUMES

Les divers auteurs qui ont étudié la civilisation et la littérature du Japon, celles du X<sup>e</sup> siècle en particulier, n'ont pas manqué de noter deux facteurs essentiels de leur évolution. Le premier, c'est la situation insulaire du pays, auquel son éloignement du continent assurait une paix extérieure qui ne devait guère être troublée dans le cours des âges. En effet, entre l'arrivée au Japon

(1) Tokugawa (= Tokougawa), p. 151 : « ...jusqu'à ce que l'empereur Shōmou... au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., offrit des spectacles de luttes à la Cour Impériale. Ces séances eurent lieu, pour la première fois, en 717 après J.-C., et devinrent, à partir de cette époque, des événements annuels à la Cour. » (...until the Emperor Shōmu, in the sixth century A. D., gave official wrestling parties in the Imperial Court. These parties were held for the first time in 717 A. D., and became thenceforth annual events at Court.) Il y a sans doute, dans le passage cité, une erreur de date, puisque Shōmou (724 à 748) ne régnait pas en 717, mais nous pouvons accepter l'indication comme une date approximative.

Pour les luttes, voir N. C., pp. 154, 156, 243.

(2) Cf. p. 158, n. 4.

(3) Voir p. 39.

(4) Cf. pp. 156, 161, 164.

(5) Voir, du reste, p. 47, n. 1.

de Jimmou et de ses compagnons, et les vaines tentatives de débarquement, en 1274 et en 1281, des Mongols de K'oubilaï, on n'a guère à signaler qu'une incursion en Kyōushō, faite en 1019, par des pirates venus de Chine (1). Le deuxième facteur à considérer, c'est le caractère du Japonais, qui, s'il est remarquablement habile à imiter ce qui lui vient de l'étranger, ne l'est pas moins quand il doit transformer pour son usage et adapter à ses besoins les choses et même les idées qu'il a reçues. Les relations officielles avec la Chine ayant été interrompues en 894 à la suite du conseil donné par Mitchizané (2), le Japon se trouvait, à l'époque de Séi Shōnagon', dans un isolement à peu près complet, datant de plus d'un siècle. Les facultés d'assimilation des Nippons avaient donc pu s'exercer à l'aise et modifier tout ce qu'ils avaient absorbé pendant les âges antérieurs. Il faut d'ailleurs noter que les institutions du continent étaient souvent dénaturées dès leur adoption. C'est ainsi que le système d'administration, tout copié qu'il eût été sur celui de la Chine, n'en apparaissait pas moins animé par un esprit bien différent. En effet, alors que dans l'Empire du Milieu on voyait « la carrière ouverte aux talents » (3), il n'en allait pas de la sorte au Japon, où les enfants de l'aristocratie pouvaient seuls acquérir quelque instruction. La « jeunesse dorée » (4) obtenait tous les postes des ministères exclusivement consacrés aux choses de la Cour, c'est-à-dire ceux de quatre départements sur huit. De plus, les fils de famille qui recevaient les charges de gouverneurs de province en laissaient généralement le soin à des sous-ordres et restaient à la capitale, près du soleil. Ce dernier mot peut nous rappeler qu'on a comparé l'époque de Héian' au siècle de Louis XIV. Je suppose que l'auréole de l'empereur Itchijō (5) eût paru bien pâle à côté de celle du Grand Roi. L'astre qui illuminait la Cour de Kyōto était le maire du palais, et non le souverain ; bien que Mitchinaga (6) lui-même se contentât, pour vanter sa propre splendeur, de la mettre en parallèle avec celle de la lune (7). Si l'on se souvient des conditions dans lesquelles vivait l'empereur, de son

(1) Voir p. 178 et Hara, p. 165.

(2) Comp. p. 128, n. 5. Mitchizané (cf. p. 30) avait montré qu'en raison du désordre régnant en Chine à la fin du IX<sup>e</sup> siècle (voir p. 36, la fin des T'ang), il était inutile de continuer à y envoyer des missions (cf. p. 27).

(3) Murdoch, p. 165.

(4) Murdoch, p. 162.

(5) Voir p. 241, n. 2.

(6) Le plus puissant des Foujiwara. Cf. pp. 175, 242.

(7) Comp. Ishikawa, p. 137 ; Kuni Matsuo (= Kouni Matsouo) et Steinilber-Oberlin, *Les Notes de l'oreiller*, pp. 12 et suivantes. (Peut-être faut-il noter ici que la lune occupe, dans la poésie japonaise, une place éminente ?)



jeune âge, de sa subordination au *kwam'pakou*, on comprendra qu'une civilisation aussi délicate que celle du x<sup>e</sup> siècle ait pu fleurir à Kyōto, dans une Cour où le maire du palais voyait avec plaisir les hommes, pourvus de fonctions honorifiques, user leur activité en des choses étrangères au gouvernement. Il convient d'ailleurs de remarquer ici que la paix dont jouissait le Japon n'était pas aussi parfaite qu'on a coutume de le dire en parlant du temps de Séi. Assurément, il n'y avait pas d'ennemis extérieurs ; mais les guerres civiles se succédaient, les prêtres n'étaient pas les derniers à se révolter, au besoin contre l'autorité du *kwam'pakou* (1). Peut-être objectera-t-on que ces querelles n'intéressaient pas immédiatement la Cour. Celle-ci, en tout cas, ne demeurait pas indifférente aux rivalités qui la déchiraient, aux luttes qui mettaient aux prises les divers membres du clan Foujiwara. Les gens de l'époque de Héian', quand ils voyaient la puissance de tel seigneur ou la fortune de telle famille s'écrouler en peu de jours après une élévation rapide, ne pouvaient guère s'empêcher d'être pessimistes (2) ; et, de plus, les calamités qui assombrissaient leur existence, les incendies si fréquents dans l'ancien Japon, les épidémies, les tremblements de terre (3), contribuaient à les rendre inquiets et mélancoliques. Toutes ces influences agissaient ensemble sur des âmes déjà modifiées profondément par les doctrines bouddhiques et par les idées taoïstes que des ouvrages comme les poésies de Po Tchu-i (4) avaient répandues parmi les Japonais de la classe supérieure. Le taoïsme, en effet,

(1) Voir Murdoch, p. 264 : « En 999, les Taira Koréhira et Mounéyori, deux des quatre grands capitaines de leur époque, bouleversèrent le Kwan'tō [la région orientale] par leur querelle de famille. » (In 999 the Tairas, Korehira and Muneyori, two of the four great captains of their time, convulsed the Kwantō with their family feud...)

Voir aussi le même ouvrage, p. 267 : « En 1039, environ 3.000 moines de la montagne de Hi-éi... en descendirent et assiégèrent le château de Foujiwara Yorimitchi. » (In 1039, some 3.000 Hi-ei-zan monks... came down and besieged Fujiwara Yorimichi's mansion.) (La montagne Hi-éi-zan', sur laquelle sont bâtis de nombreux monastères, est située au nord-est de Kyōto. Yorimitchi, fils aîné de Foujiwara Mitchinaga, fut maire du palais après lui, de 1027 à 1068.)

(2) Cf. Anesaki (= Anéçaki), p. 142 : « Les vicissitudes de la fortune parmi les différentes familles ou les membres d'une famille qui se disputaient le pouvoir... tendaient à rendre les hommes sensibles et faciles à s'émouvoir, non rarement pessimistes. » (The vicissitudes of fortune among the different families or members of a family contending for domination ...tended to make men sensitive and emotional and not seldom pessimistic.)

(3) Incendies (cf. pp. 185, 191, 196, 197) ; épidémies (voir pp. 187, 192) ; tremblement de terre (cf. p. 194).

(4) Voir p. 126. Comp. Anesaki, p. 144 : « Non seulement l'humeur pessimiste de l'époque avait préparé le terrain à sa poésie [de Po Tchu-i] ; mais [le développement de ce sentiment] fut accéléré par l'influence de cette dernière. » (The pessimistic mood of the time had not only prepared the soil for his poetry but was accelerated by its influence.)

s'accordait avec le bouddhisme (1) pour empreindre dans l'esprit la croyance au caractère transitoire, irréal même, de l'univers, et aussi pour y faire entrer, grâce au dogme de la transmigration, le sentiment de la parenté qui unit tous les êtres. Ils s'alliaient pour lui donner cette tournure particulière, cette humeur romantique faite de « pitié et de sympathie » (2), que Sēi exprime si souvent par le mot d'*awaré*. Cependant, grâce à leur tempérament naturellement gai, les Nippons ne laissaient pas de se défendre contre la tristesse et le fatalisme. Certains de ceux qui avaient quitté le monde y revenaient, plus ou moins secrètement, comme l'ex-empereur Kwazan' (3), et tous, en général, cherchaient à épuiser la coupe des plaisirs avant de la sentir se briser dans leurs mains.

Ce désir de volupté est un des traits principaux de l'esprit japonais au temps de Sēi Shōnagon' (4), et si l'époque qui nous intéresse est plutôt marquée par le culte du beau que par celui du bien (5), c'est sans contredit à cause de ces tendances hédonistes. Elles expliquent les mœurs efféminées des aristocrates de la cour de Kyōto, qui, « jugeant, dans leur extrême mollesse,

(1) Anesaki, p. 144 : « ... nous devons nous rappeler que les influences bouddhiques et taoïstes agirent ensemble. » (... we must bear in mind that Buddhist and Taoist influences worked together.)

(2) Cf. Anesaki, p. 156 : « *awaré*, qui signifiait pitié et sympathie. » (*awaré*, which meant pity and sympathy.) Comparer Revon, *Anthologie*, p. 156, n. 2, sur la « mélancolie des choses : *Mono no aware*, expression très fréquente dans la littérature japonaise. Comprendre la mélancolie des choses, c'est avoir un cœur enclin à la « sympathie » qui doit unir tous les êtres, à la « compassion » qui fait que l'on partage, avec un attendrissement ému, les souffrances d'autrui et les tristesses de la nature elle-même : c'est être « l'homme sensible » de notre XVIII<sup>e</sup> siècle. » Voir aussi Florenz, *Wörterbuch*, p. 10 ; N. C., p. 1, n. 3.

(3) Voir pp. 31, 171, 188, 189, et, surtout, p. 193.

(4) Cf. Konrad (Конрад), p. 87 : « Des tendances hédonistes imprègnent de part en part toute la vie de Héian', ou pour parler plus exactement, toute la vie de la classe dirigeante. L'élan vers la jouissance constitue le ressort secret de toutes les actions et démarches des « cavaliers » et des « dames » de Héian' » (Гедонистические тенденции пропитывают насквозь всю жизнь Хэйана, точнее сказать — всю жизнь правящего сословия. Стремление к наслаждению составляет скрытую пружину всех действий и поступков хэйанских «кавалеров» и «дам»).

Voir, p. 92, le caractère de la secte bouddhique la plus importante du temps de Sēi, la secte *Shin'gon*, et comparer Anesaki, p. 130 : « Leur facilité à s'émouvoir et leur manque de force morale étaient en mutuelle relation causale avec les traits hédonistes du mysticisme Shin'gon'. » (Their emotionalism and loss of moral vigour were in mutual causal relation with the hedonistic traits of Shingon mysticism.) (Il s'agit des aristocrates de l'époque de Héian'.)

(5) Cf. Kobayashi, p. 12 (Introduction par M. Adams Beck) : « Sēi Shōnagon' et ses amis avaient une religion — le véritable culte de la beauté — beauté dans toutes les manifestations de la nature et de l'art, à l'exception seulement de ses aspects moraux et spirituels. » (Sei Shōnagon and her friends possessed a religion — the true worship of beauty — beauty in every manifestation of nature and art excepting only its ethical and spiritual aspects.)

que l'homme idéal était un composé mixte de l'homme et de la femme, en étaient arrivés à copier les femmes en se peignant le visage et en modifiant leur costume » (1).

Voyons donc, à présent, quelle était la condition de la femme dans ce Japon du x<sup>e</sup> siècle, et quel rôle elle y jouait. On a dit que les Chinois appelaient le Japon le « pays de la reine » (2). C'est là une vieille dénomination que l'on trouve dans la « Chronique de Wéi » (*Wéi-tchih*, jap. *Gashi*) (3), écrite à la fin du III<sup>e</sup> siècle, et qui s'applique à l'île de Kyōushō (ou peut-être seulement à une partie de cette île), gouvernée alors par une femme. On sait que dès l'aube de son histoire, le Japon entier avait eu à plusieurs reprises des femmes à sa tête, soit comme régentes (4), soit comme impératrices ; mais, aux approches de l'an mille, si l'empereur ne gouvernait pas, ce n'en était pas moins un homme, le maire du palais, qui dirigeait les affaires. Evidemment, il est permis de dire que le Japon méritait à cette époque le nom de « pays des reines », puisque l'empereur, comme d'ailleurs les autres hommes, avait plusieurs épouses. Faut-il croire, pourtant, que les femmes occupassent dans l'empire une situation privilégiée (5), et doit-on penser que les reines y pussent exercer une autre influence que celle, sournoise et dénuée de grandeur, dont jouirent si souvent les favorites impériales en Chine ? Je ne suis point tenté de l'admettre, même après avoir vu quel rôle joua la princesse Sên'shi (6) lorsqu'elle favorisa l'arrivée au pouvoir de son frère Mitchinaga (7). Sên'shi portait du reste, alors, le titre particulièrement honoré d'impératrice douairière. Je crois plutôt qu'il faut plaindre les

(1) Okakura (= Okakoura), p. 141. Voir également Florenz, *Litteratur*, p. 198 : « les hommes des classes supérieures de la capitale étaient devenus à un tel degré ennemis de toute activité sérieuse et digne d'un homme, les plaisirs sensuels les avaient à un tel degré amollis et rendus délicats, qu'ils étaient plus des femmes que des hommes. » (die Männer der höheren Kreise der Hauptstadt waren dermassen aller ernsten, männertwürdigen Tätigkeit feind geworden, dermassen in sinnlichen Genüssen verweichlicht und verzärtelt, dass sie mehr Weiber als Männer waren.)

(2) Aston, *Literature*, p. 56 : « ...ils (les Chinois) l'ont souvent désigné (le Japon) par le nom de « Pays de la Reine. » (...they often styled it the « Queen-country ».)

(3) Cf. Martin, *Shintoïsme*, vol. I, p. 130 : « ...chronique de *Wei*. Dans celle-ci, en effet, on parle du pays de *Wo*, nommé aussi dans d'autres passages « pays de la reine », par allusion à *Himiko*... Le pays de la reine désignant le *Kyūshū* (= *Kyōushō*)... » *Idem*, p. 24 : « La *Himiko* dont il s'agit ici fut, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère... Le fait est que sous son nom un intrigant parvint à fédérer tous les cantons du Nord-Ouest du *Kyūshū*... »

(4) Voir p. 25 (l'impératrice Jin'gō).

(5) Cf. *Journaux*, p. V (Introduction par M<sup>me</sup> Amy Lowell) : « Or, à cette époque, la situation de la femme japonaise était très différente de ce qu'elle devint plus tard, pendant la période féodale. Les Chinois appelaient le Japon le Pays des Reines, à cause de l'influence que les femmes y exerçaient. »

(6) Cf. p. 176.

(7) Voir pp. 175, 193.

reines de l'ancien Japon, et se rappeler que chacune des épouses du souverain cherchait, pour être « la reine », à éclipser ses rivales en s'entourant, par exemple, d'une cour de dames renommées pour leur beauté et leurs talents, ce qui ne l'empêchait point de vivre dans la crainte perpétuelle d'être elle-même supplantée.

Sans doute M. Revon a-t-il écrit (p. 12 de son *Anthologie*) que « la cour d'Itchijō était le royaume des femmes d'esprit » ; et l'on pourrait, en transformant la phrase, dire que les femmes d'esprit étaient reines à la cour d'Itchijō ; mais encore faudrait-il, pour éviter de modifier le sens en même temps que la construction, donner seulement au mot « reine » un sens assez étroit, celui qu'il a par exemple dans l'expression « la reine de la fête ».

M. Sansom assure pourtant que « dans leur petit univers, où presque chacune d'elles pouvait devenir la favorite d'un empereur et la mère d'un prince, elles [les femmes] étaient courtisées et respectées » (1). Mais on trouve un avis assez différent chez M. Konrad. « La femme, écrit celui-ci, jouait un rôle extraordinairement important. Cependant les gens de Héian' ne connurent jamais rien qui ressemblât au « culte chevaleresque de la dame ». L'adoration chevaleresque de la femme leur était aussi étrangère qu'elle devait l'être à leurs successeurs dans l'arène historique, les samourais. La femme jouait un rôle primordial seulement en qualité d'instrument de plaisir... » (2). Peut-être serait-il possible d'accepter en même temps quelque chose de ces deux opinions, malgré leur divergence. On dirait, dans ce cas, que la beauté était courtisée, et que les Japonais de Héian' tâchaient de plaire à celles des femmes à qui pouvait échoir, un jour ou l'autre, la sorte d'influence dont j'ai parlé plus haut ; mais on ajouterait qu'ils respectaient celles qui brillaient par leurs talents autant, et plus, que par leur beauté (3). Ceci reviendrait à dire que le respect allait au mérite plutôt qu'au sexe, et il est un passage du « Journal » de Mouraçaki Shikibou qui semble autoriser cette manière de

(1) Sansom, *Japan*, p. 232 : « In their little world where almost any one of them might become the favourite of an emperor and the mother of a prince, they were courted and respected... »

(2) Konrad (Конрад), p. 87: «Женщина играла чрезвычайно важную роль. Но в то же время Хэйанцы никогда не знали чегонибудь похожего на рыцарский «культ дамы»; рыцарское поклонение женщине было им так же чуждо, как и их преемникам на исторической арене — самураям. Женщина играла первенствующую роль только в качестве орудия наслаждения...»

(Pour l'absence de la galanterie chez les samourais et la différence qu'il y a, à ce sujet, entre eux et nos chevaliers, voir Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, pp. 182 et 399.)

(3) Cf. N. C., 282. Voir aussi (N. C., p. 21) les talents que devait posséder une femme : calligraphie, musique, érudition poétique.



voir. C'est celui où elle raconte que son père, justement parce qu'il reconnaissait combien elle était douée pour l'étude, regrettait qu'elle ne fût pas un garçon (1). Ces quelques lignes de la grande poétesse suffisent à montrer que les hommes, au x<sup>e</sup> siècle, étaient loin d'admettre une supériorité quelconque de leurs compagnes ; et si l'on nous faisait observer, à ce sujet, que le caractère général de l'esprit japonais, à l'époque de Héian', se trouvait mieux exprimé chez les femmes que chez les hommes, nous pourrions répondre que cette vérité n'apparaissait sans doute pas aux yeux des gens de ce temps-là.

Quoi qu'il en soit, la lecture des « Notes de chevet » ne nous renseigne guère sur la situation morale de la femme dans l'ancien Japon. Pour Séi, en particulier, cette lecture nous fait voir qu'elle était crainte (2), bien plutôt qu'elle ne la montre respectée ou désirée. Nous devons donc probablement nous en tenir à l'opinion que M. Revon émet en disant, à propos des femmes, qu'« aux alentours de l'an 1000..., la liberté d'allures que leur reconnaissait la vieille civilisation du pays s'accroît d'un rôle social d'autant plus important qu'elles le méritent par une finesse appuyée sur de solides connaissances » (3).

Une chose est certaine, c'est que la littérature proprement japonaise des dernières années du x<sup>e</sup> siècle et du commencement du xi<sup>e</sup> fut une littérature féminine. Nous avons vu plus haut que, dans la première moitié du x<sup>e</sup> siècle, les femmes, comme les hommes, s'exerçaient à écrire en chinois (4), et M. Florenz fait remarquer à bon droit que « la formation de la parfaite prose japonaise classique du xi<sup>e</sup> siècle, [celle que nous goûtons] dans les ouvrages d'une Mouraçaki Shikibou, d'une Séi Shōnagon', etc., a eu pour base une connaissance approfondie, intime, du style employé en Chine par les essayistes » (5). Quelques prosateurs se servirent pourtant du japonais dans le cours du x<sup>e</sup> siècle. Le

(1) Comp. *Journaux*, p. 166 : « Lorsque mon frère aîné, Shikibu-no-Jo [= Shikibou no Jo], était gamin, on lui apprit à lire les *Annales historiques chinoises* [Shi-ki, voir p. 125]. J'écoutais, assise près de lui, et j'appris étonnamment vite, bien qu'il fût parfois lent et inattentif. Père, qui était dévoué à l'étude, regrettait que je ne fusse pas un fils... » Séi, parmi les « Choses désolantes », nomme le fait, pour un savant docteur, de n'avoir que des filles (N. C., p. 24). Cf. Revon, *Anthologie*, p. 208, n. 5 : « Il n'aura point de fils pour lui succéder, alors que cet état de savant, réservé à une élite, était regardé comme devant être à peu près héréditaire. »

(2) Voir, en particulier, N. C., p. 254.

(3) Revon, *Anthologie*, p. 12.

(4) Cf. p. 129.

(5) Florenz, *Litteratur*, p. 130 : « ...die vollendete klassische japanische Prosa des elften Jahrhunderts in den Werken einer Murasaki Shikibu, Sei Shonagon usw. ist auf der Grundlage einer intimen Vertrautheit mit dem chinesischen Essayistenstil entstanden... »

premier fut le poète Ki no Tsurayouki, qui rédigea, en 922, la « Préface du *Kokin'shō* » (1), et qui, en 935, écrivit dans sa propre langue le « Journal de Toça », alors que sans doute d'autres « journaux » avaient été déjà composés en chinois (2). C'est encore à des hommes, Minamoto Shitagaou (3) et Foujiwara Tamétoki, qu'on attribue, sans grandes preuves d'ailleurs, le « Conte de la cave » et le « Conte du creux », publiés tous les deux dans le dernier tiers du x<sup>e</sup> siècle ; mais, à partir de cette époque, les hommes, absorbés dans de laborieuses compositions chinoises, laissèrent le champ libre aux femmes, et nous voyons celles-ci cultiver seules divers genres littéraires. C'est ainsi que le « Journal d'une libellule », écrit vers 975 par une femme (4), fut suivi de nombreux autres journaux féminins, et que Mouraçaki Shikibou, l'auteur du « Roman de Ghén'ji », composé dans les premières années du xi<sup>e</sup> siècle, eut plus d'imitatrices que d'imitateurs. Il est à peine besoin de rappeler ici que les « Notes de chevet », pareillement dues à une femme, sont les seuls « mélanges », écrits autour de l'an mille, que nous connaissions.

J'ai dit plus haut que l'époque de Héian' fut marquée par le culte du beau, non par celui du bien, et j'ai fait voir, ailleurs, en quelle estime les Japonais de ce temps tenaient la beauté, le rang, ou les talents féminins ; mais je n'ai point parlé de la vertu des femmes. En effet, les gens de Héian' ne respectaient pas toujours la morale, du moins telle que nous l'entendons en Europe ; les mœurs étaient bien peu sévères et les relations entre les deux sexes apparaissaient comme très libres. Même relâchement à d'autres égards ; on peut observer par exemple, en parcourant les « Notes de chevet », que l'ivrognerie, fort répandue, passait pour un péché véniel (5). Et puis ! Quand on apprend comment

(1) Voir p. 121.

(2) Le *Journal de Toça* commence par cette phrase : « *Otoko mo sou to tou nikki to iou mono wo onna mo shité mimou toté sourou nari* : « Un journal, cette chose qu'il appartient, dit-on, à un homme de rédiger, voici qu'une femme en écrit un pour voir ce qu'une personne de son sexe peut faire en ce genre », ou, plus simplement, comme traduit M. Revon (*Anthologie*, p. 153) : « Le journal qu'écrivent d'ordinaire les hommes, une femme veut l'imiter. » M. Revon ajoute, en note : « Il résulte de là, d'une part, que des journaux privés avaient été déjà écrits par des hommes, mais en chinois, comme toute la littérature sérieuse ; d'autre part, que les femmes, qui devaient ensuite s'emparer de ce genre, ne s'y étaient pas encore exercées. Tsurayouki, composant un opuscule auquel il n'attache guère d'importance, décide de l'écrire en *hiragana*, c'est-à-dire avec les caractères phonétiques que les femmes employaient pour leurs lettres ou leurs notes intimes. C'est sous ce déguisement féminin que notre préfet se présente au lecteur, comme si son voyage n'était pas raconté par lui, mais par quelque femme de sa suite. » (Voir aussi Porter, *The Tosa Diary*, p. 12.)

(3) Prononcer *Shitagō*.

(4) Voir p. 123.

(5) Cf. N. C., pp. 139, 259. Voir également *Journaux*, p. 173 : « Le Seigneur Premier

certain lieutenant de la garde se débarrassa de ses parents en les précipitant dans la mer (1), on peut penser que cette tendre dévotion des enfants que toute l'Extrême-Asie met à la base même de la morale était vraiment pour lui un vain mot, et l'on regrette de voir aussi mal récompensés les efforts de l'impératrice Kōkén', qui, entre 749 et 758, avait ordonné qu'on répandît dans tout le pays le « Livre de la piété filiale » (*Hsiao-tchin'g*, jap. *Kōkyō*) (2). Il est vrai qu'une hirondelle ne fait pas le printemps ; mais il semble bien que la seule punition du coupable fut d'entendre, peut-être, un blâme en cinq vers agréablement tournés (3) ; tout cela ne laisse pas de surprendre, même et surtout après qu'on a vu le mauvais fils accomplir correctement les rites du culte des ancêtres.

Les anciens Japonais, on le sait, regardaient ce culte comme une chose essentielle ; d'où la nécessité pour tout chef de famille d'avoir au moins un fils, qui pût devenir après lui le grand prêtre de la religion domestique. On connaît la fréquence des adoptions (4), souvent faites pour remplacer ce fils manquant, et aussi l'usage, en vigueur dans les maisons ayant seulement des filles, qui consistait à adopter un gendre (*mouko*) (5).

A propos des gendres, il faut signaler que, dans l'antiquité, la femme mariée continuait d'habiter chez ses parents, où son époux venait la retrouver la nuit (6). Il est curieux de constater (p. 3 des « Notes » de Séi) que cette pratique existait encore environ l'an mille, au moins pour ce qui concernait les premiers temps du mariage (7).

Ministre eut une audience avec le Roi, et ils sortirent ensemble à la recherche d'amusements. Le Ministre était très ivre. « Ennuyeux ! » pensai-je, et je me cachai. (Journal de Mouraçaki Shikibou.)

(1) N. C., p. 294.

(2) Voir p. 125, et Murdoch, pp. 204, 205 : « entre 749 et 758, l'impératrice Kōkén' ordonna que chaque famille se pourvût d'un exemplaire du Kōkyō, ou Classique de la Piété Filiale, » (between 749 and 758, the Empress Kōkén ordered each household to provide itself with a copy of the Kōkyō, or Classic of Filial Piety...)

(3) Cf. p. 231.

(4) Il en résulte que les parentés indiquées par les tableaux généalogiques ne sont pas toujours des parentés réelles. Voir p. 169, n. 1.

(5) Cf. N. C., p. 24.

(6) A l'origine, les époux habitaient séparément, et le mari avait coutume de visiter la femme, la nuit, et sans doute, par conséquent, en secret, dans une hutte spéciale que la femme ou ses parents devaient construire. » (Nachod, *Geschichte*, Band I, p. 126: « ...die Gatten getrennt wohnten und der Mann die Frau nachts, also wohl heimlich, zu besuchen pflegte in einer besonderen Hütte, welche die Frau oder ihre Eltern zu errichten hatten. »)

(7) Voir cependant Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 869 : « Contrairement à l'usage de l'ancien temps, d'après lequel l'homme a coutume de visiter sa femme, qui demeure dans la maison de ses [propres] parents..., les époux, alors [au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle], n'habitent plus séparément. » (Im Gegensatz zur Sitte der alten Zeit, wonach der Mann seine im Hause ihrer Eltern wohnende Frau nachts zu besuchen pflegt..., wohnen die Gatten nun nicht mehr getrennt.)

Comme autres coutumes intéressantes pour le lecteur des « Notes », on peut citer la « cérémonie de la majorité », les rites de l'accouchement et ceux du deuil, et l'usage des cadeaux d'adieu. Le passage de la minorité à la majorité avait lieu, pour les garçons, vers quinze ans ; il était marqué par la cérémonie du *ghém'boukou* (1), pendant laquelle le jeune homme avait les cheveux de devant rasés, et recevait la coiffure réservée aux adultes : *kam-mouri* pour les fils des seigneurs, *éboshi* pour les autres. En même temps, un nouveau nom lui était donné par un parent qui devenait ainsi, en quelque sorte, son parrain.

J'ai déjà dit, en parlant de la religion shinntoïste, que les anciens Japonais considéraient l'accouchement comme une chose impure (2). Pour cette raison, il devait se faire dans un endroit spécial. On jetait du riz dans la chambre d'accouchement, on faisait résonner la corde d'un arc pour chasser les démons aussitôt après la naissance de l'enfant, et on mettait à côté de celui-ci une poupée nommée *amagatsou* « (enfant du ciel), qui se chargeait, pensait-on, de tous les maux dont il était menacé (3). » M. Hitomi dit que « la sage-femme et les serviteurs étaient, par raison de propreté, vêtus de blanc (4) ». Peut-être ne doit-on pas mettre la propreté seule en cause ; il faut se souvenir ici que les shinntoïstes faisaient du blanc une couleur sacrée. Les troisième, cinquième et septième jours après la naissance, les grands-parents et la famille envoyaient des cadeaux : des vêtements pour l'accouchée, des langes et divers objets pour l'enfant ; et on offrait un festin à tous ceux qui avaient donné quelque présent.

Séi parle aussi des rites du deuil, et nous voyons, dans ses « Notes » (5), que tous les courtisans, un an après la mort de l'empereur Én'yōu, quittèrent leurs vêtements sombres, teints avec l'écorce du chêne vivace ou avec celle du *totchi* (6).

Parmi les coutumes les plus intéressantes du temps de Séi, il faut encore noter celle qui consistait à offrir des cadeaux aux voyageurs, à leur départ. Les hommes faisaient souvent route à cheval, et il était d'usage qu'au moment des adieux, un ami de celui qui partait tournât la tête de la monture du voyageur dans la direction où ce dernier devait aller. Aussi les cadeaux d'adieu prirent-ils le nom de *hanamouké* (littéralement : « tourner

(1) Comp. Hitomi, p. 212 ; Nachod, *Geschichte*, Band II, p. 894 ; Papinot (article *Gembuku*) ; Revon, *Anthologie*, p. 179, n. 1.

(2) Voir p. 83.

(3) Hitomi, p. 212. (4) *Ibid.* (5) N. C., p. 168. (6) Voir p. 53.



le nez »), qui est du reste employé au début du « Journal de Toça », « bien qu'il s'agît, dit l'auteur, d'un voyage en bateau (1). »

## Chapitre VI. — LA VIE AU TEMPS DE SÉI SHŌNAGON'

Séi ne parle guère des gens qui vivent en dehors du Palais de Kyōto ; quelques-unes des scènes qu'elle décrit se passent, il est vrai, ailleurs ; mais elles ont du moins pour acteurs les princes, les courtisans, les officiers et les dames qui en sont les habitants ordinaires.

A peine de rares exceptions à la règle se rencontrent-elles pour la confirmer, et il arrive seulement deux ou trois fois à l'auteur des « Notes » de dire quelques mots de la vie des fonctionnaires que leur emploi tient éloignés de la capitale. Mon exposé en sera d'autant simplifié. J'étudierai la vie au Palais en général, puis les fêtes et les cérémonies qui se faisaient à date fixe, et auxquelles pouvaient assister les personnes de la Cour.

Outre ce qui touche directement à l'existence des dames et des courtisans, Séi nous donne quelques aperçus concernant le fonctionnement des divers services du Palais. C'est ainsi qu'elle mentionne la garde de nuit dans la « salle réservée » (2), garde dont étaient chargés les hauts fonctionnaires du service des chambellans.

Séi nous apprend comment chaque soir, vers vingt-deux heures, se faisait l'appel (*nadaïmén'*, *myōêtsou*, *tonoïmōshi*) des courtisans qui veillaient au Palais pur et frais (3). Cet appel achevé, venait celui des gardes du service des chambellans, les *takigoutchi* (4). A cet autre appel, auquel on donnait le nom de *mon'jakou*, les gardes arrivaient en faisant résonner la corde de leur arc pour effrayer et chasser les esprits mauvais.

Le lecteur des « Notes de chevet » doit savoir ce qu'il faut entendre par « poste du tonnerre » (*kaminari no jin'*) (5). Quand le tonnerre avait grondé trois fois, les officiers de la garde du corps,

(1) « Foujiwara no Tokiçané, bien qu'il s'agît d'un voyage en bateau, tourna le museau du cheval (c'est-à-dire fit un cadeau d'adieu). » (*Foujiwara no Tokiçané, founaji narédo, ouma no hanamouké sou.*) Revon, *Anthologie*, p. 153 ; Porter, *The Tosa Diary*, pp. 14, 15.

(2) *Dén'jō no tonoi*. N. C., p. 63, n. 1. Pour la salle réservée (*dén'jō*), voir pp. 40 et 62.

(3) N. C., p. 64.

(4) Cf. p. 66, n. 5.

(5) Voir N. C., pp. 243, 286.

depuis le commandant jusqu'aux lieutenants, prenaient l'arc et le carquois, et allaient se poster sous le double-appentis du Palais pur et frais pour veiller à la sûreté de l'empereur. De même, les hommes des grades inférieurs, portant le chapeau et le manteau de pluie (1), se tenaient au Palais des cieus pourpres (2). C'était là le « poste du tonnerre ».

J'ai parlé (p. 116) du service de la divination (*on'yōryō*), et j'ai dit qu'il lui appartenait, entre autres choses, de surveiller les clepsydes qui indiquaient l'heure. Cette fonction était confiée à deux « docteurs de la clepsyde » (*rokoku-hakoushi* ou *toki-tsoukaça*) assistés de vingt sonneurs (*shoutchin'shō* ou *toki-mori*) (3). A chacun des quatrièmes quarts (4), on inscrivait l'heure sur un tableau fixé à un poteau (5) dans la cour du Palais pur et frais. Après avoir fait résonner la corde de son arc pour éloigner les démons, le veilleur se nommait, puis il annonçait l'heure à haute voix (6). Cette annonce était accompagnée d'un nombre variable de coups de gong (7).

On trouve encore, plusieurs fois citée dans les « Notes » de Séi, l'abstinence de l'empereur (*on' mono-imi*) (8). Quand le souverain faisait une retraite, certains officiers tels que le capitaine sous-chef des chambellans restaient enfermés auprès de lui dans la « salle réservée » (*dén'jō no ma*) (9).

Enfin Séi nous montre les fonctionnaires nouvellement promus qui viennent remercier l'empereur (10).

Bien qu'elle fût réglée, très souvent, par une étiquette rigide, la vie des dames et des gentilshommes du Palais de Héian ne manquait pas de variété. Si, comme nous l'avons vu, les relations entre les hommes et les femmes étaient fort libres, ce n'est point à dire que les apparences ne fussent plus ou moins sauvées.

Les dames, en effet, ne montraient pas d'ordinaire leur visage ; elles s'appliquaient, quand le store de leur appartement ne les protégeait pas, à dérober leurs traits derrière un éventail (11). Mais sans doute n'était-ce là qu'un raffinement de coquetterie, car on peut voir, en feuilletant les « Notes », que les visites nocturnes et les rendez-vous amoureux tenaient une grande place dans la vie des dames et des seigneurs, à la cour de l'empereur Itchijō (12).

(1) Chapeau (*kaça*) et manteau (*mino*) de paille.

(2) *Shishin'dén*. Cf. p. 40. (3) Voir N. C., p. 193. (4) *Kokou*. Cf. p. 19.

(5) *Toki no kouï*.

(6) Voir N. C., pp. 279, 296 ; l'annonce était faite au début du quatrième quart.

(7) Comp. p. 20. (8) Cf. N. C., p. 21, n. 9. Pour l'abstinence, voir p. 117.

(9) Cf. N. C., pp. 84, 93, 199.

(10) Voir N. C., p. 13.

(11) Cf. N. C., pp. 62, 64, 91.

(12) Voir, en particulier, N. C., pp. 79, 92.

A l'aurore, le galant se retirait en prenant, pour laisser à celle qu'il quittait un agréable souvenir, des précautions que Sêi décrit avec complaisance (1). A peine arrivé dans sa propre maison, ou bien au Palais quand il occupait là quelque poste, il n'avait pas de soin plus pressé que celui d'envoyer à son amie un billet (2) pour lui redire encore combien il la chérissait et combien il se lamentait en pensant à la longue journée qu'il allait passer loin d'elle. Il lui adressait une « lettre pliée » ou « tordue », gracieusement écrite sur une feuille élégante, et, pour la présenter à la dame, le messenger attachait cette lettre à un rameau portant des fleurs dont la couleur s'accordait avec celle du papier (3).

Même si nous laissons de côté les épîtres amoureuses, nous constatons que les lettres étaient, pour les courtisans et les dames, des sujets toujours renouvelés d'amusement. On écrivait, à la cour d'Itchijô, à propos de tout et de rien. On discutait, entre amis, le style, et aussi l'écriture, d'une lettre qu'on venait de recevoir ou d'une autre qu'on allait expédier (4). On envoyait à quelqu'un trois vers en lui demandant d'ajouter les deux lignes qu'il fallait pour compléter la poésie ébauchée (5). On lisait aussi beaucoup, et l'on se passionnait en parlant des mérites des héros des romans, et de leurs aventures (6). Parfois les jeunes personnes s'attardaient à converser, le soir, autour d'un brasier dont les tisons laissaient errer sur les êtres et sur les choses de mourantes lueurs, à moins que la froide clarté de la lune n'illuminât, au loin, la campagne (7). Elles passaient ainsi toute la nuit à réciter des poésies, à en composer, ou à se raconter les mille événements de la Cour et de la ville ; et de quoi auraient-elles pu causer, sinon des intrigues dont le bruit commençait à sourdre, de la tournure plus ou moins élégante des gentilshommes et des nobles dames, des costumes que portaient les uns et les autres, et des talents poétiques de celles-ci ou de ceux-là ?

J'ai indiqué (p. 133) quelques-uns des jeux et des divertisse-

(1) N. C., pp. 34, 307.

(2) Voir N. C., pp. 45, 165, 308 ; (c'est ce qu'on appelait *kinoughinou no joumi*).

(3) On fixait, par exemple, une lettre écrite sur du papier violet à une branche de glycine (N. C., p. 114). Parfois, c'était la couleur des feuilles que l'on considérait : on attachait une lettre écrite sur du papier vert à un rameau de pin (N. C., p. 101) ou de saule (N. C., p. 109).

(4) Cf. N. C., pp. 51, 291.

(5) Voir p. 222 ; N. C., p. 233. Inversement, on pouvait envoyer deux vers et demander un tercet propre à les précéder. (Cf., p. 221 ; N. C., pp. 140 et 141, p. 87.) Pour ces « poésies liées » (*ren'ga*), voir Revon, *Anthologie*, p. 382. Plus simplement, on envoyait une poésie complète, à laquelle le destinataire répondait par un poème appelé *kaêshi-outa* (poésie en réponse) ou *kaêshi*.

(6) Cf. N. C., p. 91. (7) Voir N. C., p. 206.

ments qui permettaient d'oublier les tristesses du « monde éphémère ». La musique ne procurait pas la moins appréciée des distractions ; fréquemment, un courtisan modulait un air de flûte, ou bien plusieurs gentilshommes régalaient leurs amis d'un concert (1).

De temps en temps, les dames et les seigneurs allaient passer quelques jours dans l'un des nombreux temples bouddhiques qui entouraient la capitale, et Séi nous parle de pèlerinages, de retraites à Bōdai, à Hacé, à Ouzoumaça, à Kiyomizou, à Kouraina (2). Ces retraites n'étaient souvent, du reste, que prétextes à de nouvelles intrigues, auxquelles Séi fait allusion (3), et les membres du clergé ne demeuraient pas les derniers lorsqu'il s'agissait de mettre à profit, pour de galantes entreprises, les nombreux pèlerinages que faisaient les dames (4). On allait aussi visiter les temples shinntoïstes : à Inari, à Kamo (5).

Les sermons (6), les cérémonies bouddhiques attiraient toujours une grande foule de dames et de courtisans, ravis par la magnificence du culte de la secte *Shin'gon*. Pour écouter les sermons, les dames restaient dans leurs voitures, dont on avait dételé les bœufs et posé les brancards sur des tréteaux (7).

En certaines occasions, c'était l'empereur ou ses épouses qui se rendaient aux sanctuaires, à Yawata (8) ou au *Shakouzén'ji* (9) ; en d'autres, on voyait le maire du palais qui allait adorer les dieux de Kaçouga (10), ou ceux de Kamo, la veille de la fête de ce temple (11). Les curieux pouvaient admirer le palanquin impérial, les équipages richement ornés, tout un somptueux cortège auquel prenaient part les dames d'honneur quand c'était l'impératrice qui sortait du Palais (12).

Parfois, enfin, des événements particuliers venaient offrir à la Cour des spectacles inaccoutumés. Il en était ainsi, par exemple,

(1) Comp. N. C., p. 83.

(2) Cf., respectivement, pp. 98, 99, 98, 97, 98 ; et N. C., pp. 39, 145, et 148, 248, 289, 89. Voir aussi, pour Mitaké, p. 100 et N. C., p. 146.

(3) N. C., p. 152.

(4) Voir Sansom, *Japan*, p. 237 : « Les rapports entre les fonctionnaires de la cour et les dames d'honneur étaient extrêmement déréglés et, en de telles matières, les membres du clergé ne restaient pas en arrière lors des nombreux pèlerinages que ces dames faisaient aux monastères à la mode. » (Intercourse between court officers and maids-of-honour was extremely unrestrained, and in such matters the clergy were not behindhand on the many occasions when those ladies made pilgrimages to fashionable monasteries.)

(5) Cf. p. 79 ; N. C., pp. 189, 248. Voir aussi les promenades à pied (N. C., p. 234), en voiture (N. C., pp. 67, 123, 228).

(6) Cf. N. C., p. 37.

(7) Comp. p. 46, n. 5 ; N. C., pp. 38, 267.

(8) Cf. p. 79 ; N. C., p. 157.

(9) Cf. p. 98 ; N. C., pp. 257, 269.

(10) Cf. p. 80 ; N. C., p. 108.

(11) Voir p. 79 ; N. C., p. 224.

(12) Cf. N. C., p. 269. Pour les sorties de l'empereur, voir N. C., pp. 154, 187, 224, 225, 231.



quand une nouvelle épouse entrait au palais du prince héritier (1), ou bien lorsqu'une princesse recevait le titre d'épouse impériale ou celui d'impératrice (2). A côté du divan (*tchōdaï*) sur lequel elle s'asseyait, étaient disposés les « lions » et les « chiens de Corée » (3); et, pour montrer la place qu'elle allait occuper auprès de l'empereur, celle d'une véritable épouse, on apportait du service de la cuisine (*naizén'shi*) (4) un chaudron qu'on révérait comme le dieu de l'art culinaire (5). D'après certains auteurs, la nouvelle impératrice, devant ce chaudron, imitait les gestes de la femme qui prépare la nourriture dans la maison de son mari.

L'accouchement d'une impératrice était une autre occasion de solennités (6). Avant la délivrance, pendant plusieurs jours, se succédaient les prières des bonzes et des devins; puis, quand l'enfant était né, en présence des dames et des seigneurs, tous vêtus de blanc, avait lieu la cérémonie du bain chaud du petit prince, devant lequel on agitait ensuite un sabre et une tête de tigre pour effrayer les esprits mauvais. Tout cela paraissait fait pour étonner et charmer à la fois.

Au contraire des événements dont je viens de parler, d'autres, parmi ceux qui pouvaient intéresser les hôtes du Palais, se produisaient à date fixe. Tel était le cas pour les principaux faits de la vie administrative, civile ou militaire; pour de nombreuses cérémonies; et pour la plupart des fêtes, laïques ou religieuses. Il ne faut voir d'ailleurs, entre ces deux sortes de fêtes, aucune distinction nette, mais seulement une différence de degré. On peut dire qu'une fête donnée est une fête civile, bien qu'elle comporte des cérémonies religieuses, lorsque celles-ci en constituent l'accompagnement sans en être le motif principal. Mais on se heurte, quand on essaie de classer les fêtes de l'époque de Héian', à des difficultés sérieuses, et c'est là une des raisons qui m'ont déterminé à les étudier, tout simplement, dans l'ordre de leurs dates.

Il y avait dans l'antiquité, d'après le *Ryō no ghighe* (7), sept fêtes nationales. Elles étaient célébrées le premier, le sept et le seize du premier mois, le trois du troisième mois, le cinq du cinquième mois, le sept du septième mois et, au onzième mois, le

(1) Cf. N. C., p. 133.

(2) Cf. N. C., p. 108.

(3) Comp. p. 44.

(4) Voir p. 69.

(5) Il s'agit d'un chaudron que l'on gardait depuis la plus haute antiquité, et que l'on emportait quand la cour se déplaçait. On donnait à ce chaudron le nom d'*Imibi* (« feu sacré », « feu de purification »). Avec celui-ci, il y en avait eu, au *naizén'shi*, deux autres, appelés *Hirano* et *Niwabi* (« feu dans le jardin »); mais ils avaient été dérobés sous le règne de l'empereur En'yōu (970 à 984).

(6) Cf., N. C., p. 108; *Journaux*, pp. 93 et suivantes.

(7) Voir p. 57.

jour de la Nouvelle Gustation (1), c'est-à-dire le deuxième jour du Lièvre. Sous le règne de l'empereur Ouda (59<sup>e</sup> souverain, 889 à 897), les dates suivantes furent choisies : le quinze du premier mois, le trois du troisième mois, le cinq du cinquième mois, le sept du septième mois et le premier jour du Sanglier du dixième mois. Il y eut plus tard de nouveaux changements, et les « cinq fêtes populaires » (*go-sékkou*) furent fixées au premier du premier mois, au trois du troisième mois, au cinq du cinquième mois, au sept du septième mois et au neuf du neuvième mois.

On donnait anciennement le nom de *sétchi-é* à des fêtes célébrées au Palais Impérial ; mais, postérieurement, il fut réservé à celles qu'accompagnait un banquet. Ces fêtes étaient partagées, suivant leur importance, en trois classes. La première comprenait la fête de l'accession au trône d'un nouvel empereur (*Sokouï*) et celle de l'hommage au souverain (*Haïga*). Dans la deuxième étaient placées, avec d'autres fêtes, celle des chevaux blancs (*Hakouba*, *Ao-ouma*), célébrée le sept du premier mois ; celle des acores (*Tan'go*, *Ayamé no sétchi-é*), le cinq du cinquième mois ; et celle de la prospérité et de la gloire (*Hōméi*, *Toyo-akari no sétchi-é*), que l'on célébrait au onzième mois, le lendemain de la Nouvelle Gustation, c'est-à-dire le deuxième jour du Dragon. Dans la troisième classe, enfin, étaient rangées des fêtes comme celle du premier jour du premier mois (*Gwan'jitsou*) et celle des danses et des chants (*Tōka*), qui avait lieu le seize et le dix-sept du même mois.

Outre ces fêtes (*sétchi-é*) régulières, il y en avait d'autres, spéciales (*rin'ji no sétchi-é*), à l'occasion de la nomination des ministres.

L'usage s'établit de célébrer avec une pompe particulière les « cinq fêtes du Palais » (*go-sétchi-é*), le premier, le sept, les quinze et seize du premier mois, le cinq du cinquième mois et le deuxième jour du Dragon du onzième mois.

Étudions brièvement, dans l'ordre de leurs dates respectives, les fêtes qui viennent d'être mentionnées, ainsi que les solennités diverses, les coutumes variées qui marquaient tel ou tel jour de l'année, et les quelques événements de la vie administrative qui peuvent mériter l'attention du lecteur des « Notes de chevet ». Je passerai d'ailleurs sous silence la plupart des cérémonies du culte shinntoïste, dont Séi ne parle point (2).

(1) Comp. p. 84.

(2) Voir p. 84, n. 5.

Le premier jour de l'an, depuis le règne d'Ouda, se déroulait au Palais la cérémonie appelée *Shi-hō-haï* : à l'heure du Tigre (1), le souverain se tournait successivement vers les quatre points cardinaux ; il demandait aux dieux, ses ancêtres, de rendre son règne prospère, et d'éloigner, pendant l'année qui commençait, toutes les calamités de lui et de son peuple.

Le même jour, au *Daïgokoudén* (2), l'empereur recevait l'hommage des fonctionnaires de la Cour et des envoyés provinciaux. On donnait à cette solennité le nom de *Tchōya* (ou *Tchōkaï*). Le premier jour du premier mois était pour tout le monde le jour des souhaits (3). On présentait à l'empereur l'élixir de longue vie ou *toço* : du vin de riz, doux, que des jeunes filles appelées *kouçouriko* (pages d'épreuve) goûtaient avant lui pour éviter qu'il ne fût empoisonné (4).

Le lendemain, au service de la cuisine (*naïzén*), on préparait les aliments destinés à durcir les dents, ou plutôt à les raffermir (*hagatamé*), c'est-à-dire à assurer la longévité (5). D'après certains auteurs, ces aliments comprenaient un plat de radis, deux de melon, un de truite pressée, un de truite à la sauce, un de viande de sanglier ou de cerf. Suivant d'autres, ils consistaient en radis, en oranges et en *motchi* (6).

Le deuxième jour, de grands festins (*daïkyō*) étaient offerts au palais de l'impératrice et au palais du prince héritier. Ces banquets, auxquels assistaient les princes du sang et les nobles de haut rang, constituaient les « grands festins des deux palais » (*nigōu no daïkyō*) (7) ; il faut les distinguer des « grands festins », dont Séi parle à plusieurs reprises, et qui avaient lieu quand un ministre était nommé (*daïjin'-daïkyō*) (8).

(1) Quatorze heures. Cf. p. 19. (2) Voir p. 39.

(3) Cf. N. C., pp. 2 et 145.

(4) Comp. N. C., p. 187, n. 12 ; *Journaux*, p. 172.

(5) Pour le « raffermissement des dents » (*hagatamé*), voir N. C., p. 54 ; pour le « radis du premier mois » (*moutsouki no ō-né*), voir p. 56, n. 1, et N. C., p. 187. Comparer l'usage actuel des *kagami-motchi* (gâteaux [en forme de] miroir, c'est-à-dire ronds), ou *hagatamé-motchi*, que l'on mange le 3 janvier, et qui, suppose-t-on, assurent une longue vie. M. Aston (*Shinto*, p. 313), après avoir décrit les coutumes japonaises du Nouvel An, note, à propos du nom des *hagatamé-motchi* : « On explique [ce nom en rappelant] que le caractère chinois employé pour [représenter le mot] *ha*, « dent », signifie aussi « âge ». (The explanation given is that the Chinese character for *ha*, « tooth », also means « age ».)

(6) Cf. p. 55.

(7) Ou *nikyōu no daïkyō*. D'après M. Papinot (*Dictionnaire*, article *Daïkyō*), les *nikyōu-daïkyō* « étaient offerts par l'impératrice douairière et par l'impératrice régnante aux princes et aux ministres. »

(8) Au banquet donné à l'occasion de la nomination d'un ministre, assistaient les fonctionnaires du Conseil d'État ; un chambellan du sixième rang apportait au nouveau dignitaire, de la part de l'empereur, des présents qui consistaient en lait et en châtagnes douces (N. C., p. 106, n. 6). Les fonctionnaires inférieurs du Conseil d'État recevaient une gratification (N. C., p. 188, n. 4). Voir aussi N. C., p. 187, n. 11.

Le premier jour du Lièvre du premier mois, on apportait au Palais Réservé, des services de chacune des six divisions de la garde (1), les « cannes du Lièvre » (*ouzdoué*) ou « bâtons porte-bonheur » (2). Ces cannes étaient préparées avec des rameaux de pêcher, de jujubier, de prunier, de camélia, longs de cinq pieds, trois pouces, et qu'on entourait de fils de cinq couleurs différentes. Elles passaient, en Chine et au Japon, pour éloigner les mauvaises influences, et on trouve la coutume déjà en vigueur dans ce dernier pays la troisième année du règne de l'impératrice Jitō (41<sup>e</sup> souverain, 687 à 696). Le même jour, on apportait aussi des « marteaux du Lièvre » (*ouzfoutchi*) ou « marteaux porte-bonheur » (3), faits des mêmes bois que les cannes et longs de trois pouces, desquels pendaient dix ou quinze fils teints de cinq couleurs, longs de cinq pieds. On attachait ces marteaux au pilier situé à l'angle sud-est du dais (*tchōdai*) de l'empereur.

Le septième jour du premier mois, avait lieu la « fête des chevaux blancs » (*Hakouba, Ao-ouma*). De chacune des deux divisions du service des écuries (4), on amenait au Palais Réservé vingt et un chevaux, que l'on conduisait en procession, et que l'on faisait défiler devant l'empereur, assis au Palais pur et frais ou au Palais des cieux pourpres (5). Le Livre des rites (6) rappelle qu'un pareil usage existait en Chine, dans l'antiquité. Cette coutume fut introduite au Japon sous le règne de Shōmou (45<sup>e</sup> souverain, 724 à 748), et nous la voyons suivie sous celui de Kōnin' (47<sup>e</sup> empereur, 770 à 781). A l'origine, on promenait des chevaux gris-de-fer qui méritaient, dans une certaine mesure, leur nom d'*ao-ouma* ; mais les animaux de cette robe étant assez rares, on les remplaça, à partir de l'ère *En'tchō* (923 à 930), sous le règne de Daïgo (60<sup>e</sup> empereur, 898 à 930), par des chevaux blancs que l'on continua d'appeler *ao-ouma*. On admettait que les chevaux étaient issus du principe mâle (*Yang, Yo*), et l'on pensait qu'en regardant la procession du septième jour, on pouvait gagner la vigueur et la santé. En outre, comme le vert (*aoï*) est la couleur du printemps, on croyait que la vue des *ao-ouma* portait bonheur. Ceux qui assistaient à la fête espéraient être préservés de toute infortune pendant l'année.

Le même jour, des fonctionnaires du service du trésor du Palais

(1) Comp. p. 73 (*rokou-é-fou*).

(2) Cf. N. C., pp. 83, 101, 187. Pour le jour du Lièvre, voir p. 19.

(3) Cf. N. C., pp. 26, 101, 180.

(4) Voir p. 74.

(5) *Sairyōdén'* et *Shishin'dén'*. Cf. p. 40.

(6) *Li-tchi*. Voir p. 113.



(*outchi no koura*) (1) allaient dans la plaine, au nord de la capitale, cueillir les sept « jeunes plantes » (*wakana*) (2), que l'on devait manger dans une bouillie de riz appelée « bouillie des sept herbes » (*nana-kouça no kayou*) (3), pour éviter les maladies et éloigner les esprits mauvais. Cet usage avait été apporté de Chine sous le règne de Saga, le cinquante-deuxième empereur (810 à 823). On a donné, des « sept herbes », des listes diverses (4). Quelques auteurs énumèrent la bourse du berger (*nazouna*, capsella bursa pastoris), le céleri (*hakobéra*, apium graveolens), le persil des marais (*séri*, cenanthe stolonifera), le colza de Chine (*aona*, brassica sinensis), le radis (*souzoushiro*, raphanus sativus), le gnaphale (*goghyō* ou *hahakougouça*, gnaphalium multiceps, une composée), et le « siège du Bouddha » (*hotoké no za*, ou *kawarakéna*, ou *tabi-rako* ; trigonotis peduncularis, eritrichum pedunculare ; une plante voisine de la bourrache).

Le huitième jour du premier mois (5), les épouses impériales recevaient des cadeaux (*ōrokou*), généralement des pièces de soie ; et certaines des dames du Palais étaient promues à des rangs supérieurs (*nyōjōi*). Toutes celles qui avaient obtenu quelque chose allaient remercier l'empereur.

Du neuvième au onzième jour, s'étendait la période des nominations (*jimokou*) (6), pendant laquelle étaient désignés les fonc-

(1) Cf. p. 67.

(2) Voir N. C., pp. 2, 159 ; et les deux poésies suivantes, du *Kokin'shōu* :

|                             |                                    |
|-----------------------------|------------------------------------|
| <i>Mi-yama ni wa</i>        | Alors que, dans la montagne,       |
| <i>Matsou no youki dani</i> | La neige, sur les pins,            |
| <i>Kiénaïou ni</i>          | N'est même pas fondue,             |
| <i>Miyako wa nobé no</i>    | Près de la capitale, on cueille    |
| <i>Wakana tsoumikéri.</i>   | Les jeunes plantes, dans la lande. |

|                                |                                      |
|--------------------------------|--------------------------------------|
| <i>Kimi ga tamé</i>            | Pour vous,                           |
| <i>Harou no no ni idété</i>    | Je vais dans la lande, au printemps, |
| <i>Wakana tsoumou</i>          | Cueillir les jeunes plantes,         |
| <i>Waga koromo-dé ni</i>       | Cependant que la neige tombe         |
| <i>Youki wa fouritsoutsou.</i> | Sur les manches de mon vêtement.     |

Pour la deuxième poésie, due à l'empereur Kōkō (885 à 887), voir Revon, *Anthologie*, p. 106.

(3) Comparer (p. 153, n. 4) la « bouillie des sept espèces » (*nana-kouça no kayou*). M. Aston (*Shinto*, p. 277) après avoir parlé de la fête de la Nouvelle Gustation (*Niiname*, voir p. 84), ajoute : « Il y eut plus tard une fête de printemps, correspondante, appelée Nana-kouça (sept herbes), lors de laquelle on cueillait et on mangeait des herbes sauvages, propres à l'assaisonnement, de sept espèces différentes. » (There was in later times a corresponding spring festival called Nana-kusa (seven herbs), in which wild potherbs of seven different kinds were gathered and eaten.)

(4) Comp. Revon, *De arte florali*, p. 118.

(5) Cf. N. C., p. 3.

(6) *Agataméshi no jimokou*. Voir pp. 37 et 75 ; N. C., pp. 4, 143, 191. On distinguait ces nominations de fonctionnaires provinciaux des *tsoukaçaméshi no jimokou*, ou nominations des fonctionnaires de la capitale (voir p. 161), et des *rin'ji no jimokou* (nominations extraordinaires).

tionnaires provinciaux, les préfets. S'ici nous montre quelle agitation régnait au Palais durant ces trois jours.

Une suite de cérémonies bouddhiques, inaugurée en 767 sous le règne de l'impératrice Shōtoku, se déroulait au *Daigokou-dén* du huit au quatorze du premier mois. Ces cérémonies, appelées *Go-sai-é* ou *Mi-sai-é* (1) (Augustes réunions d'abstinence), étaient accompagnées de repas maigres. Pour obtenir la prospérité du pays, on lisait le *Kon'kwōmyōōçaišhōōkyō* (2).

Le quinzième jour du premier mois, on mangeait la « bouillie de la pleine lune » (*motchigayou*) (3), encore appelée « bouillie des sept espèces » (*nana-kouça no kayou*) (4), parce qu'on employait la recette suivante : quinze parties de riz, quatre de sel et une de chacune de cinq sortes de grains (5), ce qui faisait « sept espèces » de substances. Pour remuer cette bouillie pendant qu'elle cuisait, on se servait d'un bâton de sureau dont on avait enlevé l'écorce. Les contemporains de S'ei croyaient qu'une femme ayant reçu dans les reins un coup de ce bâton était assurée d'avoir bientôt un enfant mâle (6). Aussi les dames, à la Cour et ailleurs, s'amusaient-elles, le quinzième jour, à se poursuivre et à se frapper mutuellement avec le « bâton de la bouillie » (*kayou no ki*).

Le quinzième jour du premier mois, au Palais des cieus pourpres, les jeunes gens exécutaient des danses (*tōka, ararēbashiri*) et des chants pour célébrer le début de l'année.

Les jeunes filles faisaient de même le lendemain, et les fêtes du nouvel an se terminaient, le dix-huit, par un concours de tir à l'arc (7). Ces concours du premier mois, qui furent institués en 860, sous l'empereur S'eiwa, opposaient l'un à l'autre deux groupes

(1) Ou *on' sai-é*. Cf. N. C., p. 286, n. 5.

(2) Voir p. 104, 7<sup>o</sup>.

(3) Comp. N. C., p. 3. Le nom de *motchigayou* a fait croire qu'il s'agissait de bouillie (*kayou*) mangée avec des gâteaux (*motchi*) ; on pensait, là, à un usage postérieur au temps de S'ei. Dans le composé *motchigayou*, *motchi* signifie « pleine lune », « quinzième jour du mois ».

(4) Voir p. 152, n. 3. D'après certains auteurs, on ne mangeait, le quinzième jour du premier mois, que de la bouillie de haricots, et non de la bouillie faite avec sept espèces de substances.

(5) Les grains employés devaient être ceux des plantes suivantes :

*awa* : millet d'Italie, *setaria italica*, *panicum italicum* ;

*kibi* : millet des oiseaux, *panicum miliaceum* ;

*hié* : millet froment : *panicum frumentaceum* ;

*goma* : sésame, jaugeoline, *sesamum orientale* ;

*asouki* (*shōzou*) : petit haricot rouge, *phaseolus radiatus*, *phaseolus mungo*.

Comparer p. 55, n. 5.

(6) Le quinzième jour du premier mois, était célébrée une fête en l'honneur des dieux shintoïstes *Saé no kami*, dieux des routes et des carrefours, capables de préserver leurs adorateurs des épidémies, et qui représentaient l'élément mâle. Voir Aston, *Shinto*, p. 190 ; Revon, *Shintoïsme*, p. 303, n. 3 ; et Revon, *Rituels*, p. 173.

(7) *Noriyoumi*. Cf. p. 133, n. 11.

d'archers formés par les deux divisions de la garde du corps et par celles de la garde impériale, chaque division fournissant quatre hommes. Ils étaient suivis d'un banquet.

Le premier jour du frère cadet du Feu (*Hi no to*) du deuxième mois, à l'Université (1), professeurs et étudiants se réunissaient pour la fête de K'oung Tze et de ses dix élèves. A l'occasion de cette cérémonie, appelée *Shakoutén'*, *Sakoutén'* ou *Sékitén'* (chinois : *Shih-tién'*) (2), on accrochait aux murs des peintures où étaient figurés les Sages, et on lisait une adresse en leur honneur. On passait ensuite à l'explication d'un texte ; après quoi, les assistants composaient des poèmes sur un sujet donné.

Le lendemain, premier jour du frère aîné de la Terre (*Tsoutchi no é*), un chambellan apportait au Palais les offrandes (*sōméi*) (3) qui avaient été présentées au philosophe et à ses disciples. Ce chambellan venait à la salle où l'empereur déjeunait le matin. Un autre chambellan, qui se tenait sur la véranda, près de la chambre où l'on préparait l'eau chaude pour les mains (*tchōzou*), en demandant « Qui est là ? », interpellait le premier. Celui-ci répondait alors, d'une voix traînante, qu'il apportait les offrandes de la veille, puis il les présentait à l'empereur et à l'impératrice.

Le onzième jour du deuxième mois, au Palais du Conseil d'État, les fonctionnaires du ministère des Cérémonies et du ministère de la Guerre subissaient un examen, le *Rékén'* ou *Rékkén'*. Il y avait ensuite un banquet, et, le lendemain, on envoyait aux hauts dignitaires et aux ministres des gâteaux spéciaux, de forme carrée (*héidan'*) (4). Pour préparer ceux-ci, on mettait dans de la pâte de riz la viande de jeunes canards, avec des légumes, et on faisait cuire, puis on coupait en carrés le pâté ainsi obtenu.

Le premier jour du Mouton du deuxième mois, un messenger (*hōhéishi*), capitaine ou lieutenant de la garde du corps, escorté par des gardes (5), allait au sanctuaire de Kaçouga (6) porter aux dieux qu'on y adorait les offrandes de l'empereur. Le jour suivant, c'est-à-dire le jour du Singe, on célébrait la fête du temple.

Dans le cours du deuxième mois, à une date variable, on fai-

(1) Voir p. 68.

(2) Comp. pp. 114 et 161.

(3) Offrandes consistant en gâteaux (*motchi*), en châtaignes, en jujubessecs, millet, etc.

(4) Voir N. C., p. 160.

(5) *Tonéri*. Cf. N. C., p. 187, n. 9.

(6) Voir pp. 80, 81 ; N. C., p. 187 ; et Revon, *Shinnōisme*, p. 280, n. 4 : « ...Notons aussi que cette prodigieuse famille [des Foujiwara], qui sut fournir pendant des siècles aux empereurs leurs épouses, leurs ministres et tous leurs hauts fonctionnaires, finit par leur imposer également, au IX<sup>e</sup> siècle, le culte de leurs ancêtres maternels, c'est-à-dire celui de ses propres dieux domestiques » (le temple de Kaçouga était consacré aux dieux protecteurs des Foujiwara ; cf. p. 80).

sait la « lecture en tournant » (*tén'dokou*) (1) du « Livre de la grande sagesse » (*Daïhannyakyō*) (2). Cette cérémonie, appelée « Auguste lecture des saisons » (*Ki no mi-dokkyō*) (3) parce qu'elle avait lieu en deux saisons, au printemps et à l'automne, était accomplie par cent bonzes, réunis dans le Palais du sud (*Nan'dén'*) (4). Elle durait quatre jours, jusqu'au « jour d'expiration » (*kétchigwan' no hi*). Parmi les bonzes qui avaient pris part à cette solennité, vingt étaient choisis pour aller, sous la conduite d'un *ighishi* (5), au *Séiryōdén'*, où ils lisaient le « Livre du roi bienveillant » (*Nin-nōkyō*) (6).

Le troisième jour du troisième mois, on célébrait la « fête des poupées » (*Jōmi, Hina-matsouri*) (7) en exposant de petits manèquins richement ornés.

Le treizième jour du même mois, le maire du palais se rendait en pèlerinage au temple de Kaçouga, où il adorait les dieux tutélaires de la famille Foujiwara (8).

Au troisième mois, on choisissait les danseurs et les envoyés impériaux (9) pour la fête d'Iwashimizou (10). Un épreuve de musique et de danse se déroulait, le deuxième jour du Dragon, devant l'empereur. Le souverain se tenait sous un double-appentis (11) du Palais pur et frais. Les artistes, la tête ornée de rameaux de bambou, venaient du *Jijōdén'* (12), et quand ils étaient arrivés devant le trône, les danses commençaient, pendant que les accompagnateurs (*béijōu*) et les envoyés chantaient, soutenus par les accords des harpes et des flûtes.

Le surlendemain, deuxième jour du Cheval, était le jour de la

(1) Cf. p. 110. (2) Voir p. 103, 2<sup>o</sup>.

(3) Cf. p. 161 ; et N. C., pp. 93 et 187.

(4) Voir p. 40.

(5) Cf. p. 102. (6) Voir p. 106, 22<sup>o</sup>.

(7) Comp. N. C., p. 35, et Lange, *Wörterbuch*, vol. I, p. 61 : « Primitivement, c'était une fête qui avait lieu le premier jour du Serpent du troisième mois (ancien calendrier), en Chine ; plus tard, on la célébra pendant trois jours. Ce jour-là, on buvait de l'eau de rivière, on se purifiait le corps et on priait les dieux. On croyait, par là, chasser le malheur. » (Ursprünglich war es ein Fest am 1. Tag der Schlange im 3. Monat (a. K.) in China, später feierte man es drei Tage lang. Man trank an diesem Tage Flusswasser, reinigte den Körper und betete zu den Göttern ; hierdurch glaubte man Unglück zu vertreiben.) Si l'on sait que les trois « jours du Serpent » qui pouvaient être contenus dans un mois donné étaient appelés respectivement : *jōmi* « jour supérieur (ou premier jour) du Serpent », *ichōūmi* « jour moyen (ou deuxième jour) » et *ghémi* « jour inférieur (ou troisième jour) du Serpent », on voit que le nom de la fête (*Jōmi*) en rappelle la date originelle. Pour le terme « Serpent », comp. p. 19.

(8) Cf. N. C., p. 108.

(9) Ces envoyés (*tsoukaï, ichokoushi*) étaient les *hōhēishi* (voir p. 81) chargés de porter au temple les offrandes du Souverain. Généralement, cette mission était confiée, aux fêtes de Kamo et d'Iwashimizou, à des capitaines ou à des lieutenants de la garde du corps.

(10) Voir p. 79. (11) Cf. p. 42, n. 6. (12) Cf. p. 40.



fête extraordinaire (*rin'ji no matsouri*) (1) du temple d'Iwashimizou, encore appelée fête du Sud par opposition à celle de Kamo, dénommée fête du Nord. Séi consacre plusieurs passages à la fête d'Iwashimizou, et je puis me contenter de renvoyer le lecteur aux « Notes de chevet » (2). Je signalerai, toutefois, que les danseurs de la fête du Sud, au contraire de ce qui se passait pour la fête de Kamo, ne recommençaient pas, à leur retour au Palais de Kyōto, à danser devant l'empereur. On peut supposer, pour expliquer cette différence, qu'ils étaient trop fatigués en arrivant à la capitale, car Iwashimizou est beaucoup plus éloigné de celle-ci que Kamo.

La fête régulière de Kamo (3) ou « fête des roses trémières » (*Aoi-matsouri*) était célébrée, depuis le règne de l'empereur Kimméi (29<sup>e</sup> souverain, 540 à 571), au milieu du quatrième mois, le second jour de l'Oiseau. C'est de cette solennité, l'une des plus importantes de l'année, que les contemporains de Séi voulaient parler quand ils disaient simplement « la Fête » (4).

Le deuxième jour du Cheval, la princesse consacrée (5) allait sur les bords de la rivière de Kamo, où se déroulait une cérémonie de lustration (*miçoghi*) ; le jour suivant, jour du Singe, le maire du palais se rendait à Kamo ; et le lendemain, jour de l'Oiseau, avait lieu la fête proprement dite. Ce jour-là, la princesse consacrée allait du temple inférieur au temple supérieur. Les sanctuaires, les vêtements et les coiffures des assistants, les stores des voitures, tout était orné de roses trémières (6). Le matin, il y avait au Palais Impérial des danses et des chants ; puis, un peu après midi, une procession formée par les envoyés impériaux, les danseurs et les musiciens se rendait au temple inférieur, admirée par une foule de gens accourus de la capitale et des provinces. De chaque côté de la Première avenue, où l'on avait disposé des tribunes, se rangeaient de nombreuses voitures, dont on dételaient les bœufs. Arrivés au temple, les envoyés impériaux offraient aux dieux les présents du souverain, et, après diverses cérémonies, la proces-

(1) La fête extraordinaire ou fête spéciale d'Iwashimizou, ainsi appelée par opposition à la fête régulière du même temple célébrée depuis l'antiquité le quinzième jour du huitième mois, avait été inaugurée sous le règne de Shoujakou (61<sup>e</sup> souverain, 931 à 946) ; c'était seulement depuis le règne d'En'yōu qu'elle avait lieu chaque année.

(2) Voir p. 131, n. 8 ; N. C., pp. 14, 52, 83, 110, 171 à 173, 174 222.

(3) Cf. p. 79.

(4) *Matsouri*. Pour la fête de Kamo, voir N. C., pp. 4, 35, 47, 56, 70, 83, 173, 225 à 227, 231, 232.

(5) Cf. p. 60 et p. 82, n. 2.

(6) Voir N. C., p. 226, n. 3. D'après la tradition, c'est Waké-ikazoutchi, le dieu adoré dans le temple supérieur de Kamo (cf. p. 79), qui aurait lui-même prescrit l'emploi de ces fleurs.

sion, suivant le bord de la rivière de Kamo, se dirigeait vers le temple supérieur, où de nouvelles offrandes étaient faites. Là encore, il y avait des chants et des danses. La princesse consacrée restait toute la nuit au temple supérieur ; elle le quittait, le lendemain matin, jour du Chien, pour revenir à sa résidence (1). C'est ce qu'on appelait le « retour de la fête » (*matsouri no kaéça*). Le cortège traversait alors la lande de Mouraçaki (2), et passait non loin du temple *Ourin'in'* (3). Au palais de la grande prêtresse, un festin était offert aux princes du sang et aux grands personnages, qu'accompagnaient les jeunes seigneurs en qualité de « convives supplémentaires » (*én'ga*) (4). Après la fête, les envoyés impériaux, les danseurs et les musiciens rentraient au Palais, où ils exécutaient encore, à leur arrivée, des danses et des chants (5). On donnait à cette cérémonie le nom de *kaéridatchi*, qu'il est possible de rendre par « recommencement au retour ».

Le cinquième jour du cinquième mois était consacré à la fête des acores » (*Tan'go* (6), *Ayamé no sékkou*), déjà célébrée au Japon sous le règne de l'impératrice Souïko (33<sup>e</sup> souverain, 593 à 628). Pour ce jour-là, on couvrait tous les toits de feuilles d'acore (*sōbou, ayamé*) (7) et de rameaux d'armoïse (*yomoghi*) (8), dont le parfum devait, croyait-on, éloigner les esprits mauvais. Le cinquième jour de chaque mois passait en effet, en Chine et au Japon, pour un jour néfaste. (9) Le troisième jour, des palanquins venant des six divisions de la garde (*rokou-é-fou*) (10) apportaient des acores et des armoïses au palais de l'empereur, à celui de l'impératrice en titre (*kōgō*) et à celui de la deuxième impératrice (*tchoūgōū*) (11). Le lendemain, des hommes du service domestique (*tonomoryō*) (12) en couvraient les toits des bâtiments. D'autre part, on préparait, au service de la couture (*nouïdonoryō*) (13), des « boules médi-ci-

(1) Voir p. 82, n. 2.

(2) Au nord de Kyōto. Cf. N. C., p. 221, n. 13.

(3) Voir p. 97 ; N. C., p. 226. A l'intérieur du temple, et pour traverser le domaine qui l'entourait, la princesse allait en palanquin ou en chaise à porteurs. En quittant l'enceinte de ce domaine, elle montait en voiture (cf. N. C., p. 226, n. 5).

(4) Voir N. C., pp. 227, 231.

(5) Les artistes dansaient la *kagoura*. Cf. p. 85 ; N. C., p. 174, n. 3.

(6) A l'origine, en Chine, la fête était célébrée le premier jour du Cheval, ce qu'indique le mot *Tan'go* (*tan'* = début, *go* = Cheval ; cf. p. 19, n. 3 et 4).

Pour la fête des acores, voir N. C., pp. 26, 48, 49, 50, 70, 109, 110, 228, 234.

(7) Cf. N. C., p. 70, n. 12.

(8) Voir N. C., p. 71, n. 5.

(9) Voir p. 118.

(10) Cf. N. C., p. 234. Pour les *rokou-é-fou*, voir p. 73.

(11) Comp. p. 59.

(12) Voir p. 69.

(13) Cf. p. 67 ; et Dautremere, *L'Empire Japonais*, pp. 159, 160 : « Une partie du palais était assignée aux ouvriers en soie et on l'appelait *ito dokoro* ou « place du fil ». C'était là qu'était produit le fil en usage pour la préparation du *Kusudama* [*kouçoudama*]. »

nales » (*kouçoudama*). On obtenait ces boules en mettant diverses poudres dans des sachets de soie, ou bien on les faisait avec des feuilles d'acore et d'armoïse. On les ornait de fils de cinq couleurs, longs de huit ou de dix pieds, et on les fixait, en ce cinquième jour du cinquième mois, aux piliers et aux stores des habitations, toujours dans l'espoir qu'elles préserveraient des maladies ceux qui y demeureraient. Les boules qu'on attachait ainsi devaient rester suspendues jusqu'au neuvième jour du neuvième mois ; elles étaient alors remplacées par celles que l'on préparait, à cette date, avec des chrysanthèmes. Inversement, les boules du neuvième mois devaient durer jusqu'au cinquième mois de l'année suivante.

Au cinquième jour du cinquième mois, on apportait aussi, du service de la couture, une guirlande d'acore que l'empereur posait sur sa tête. Il se rendait au *Boutokoudén'* (1), où il offrait du vin de riz aux hauts dignitaires, qui recevaient des boules médicinales. Tous fixaient des acores à leur coiffure. Des dames-chambellans, dont les cheveux étaient ornés de guirlandes faites de ces feuilles, distribuaient les boules aux princes et aux seigneurs, qui les suspendaient à leur ceinture. De même, les dames en attachaient à leurs vêtements, et elles mettaient dans leurs cheveux, en guise de peigne, des racines d'acore. Les dames portaient aussi, fiché dans leur chevelure, ou cousu à une de leurs manches, un « billet de retraite » (*mono-imi no fouda*) (2) dont on s'explique l'usage en pareille circonstance si l'on se rappelle que le cinquième jour était regardé comme néfaste, et que, de plus, les bouddhistes consacraient le cinquième mois à l'abstinence (3). Des tirs à l'arc, auxquels prenaient part des cavaliers, terminaient la fête (4).

Le quatorzième jour du sixième mois, on célébrait la fête de l'Esprit du Souverain à tête de bœuf (*Gozou Ténno*), c'est-à-dire du dieu Souça-no-o (5). Celui-ci était adoré, en particulier, au temple de Yaçaka, ou Ghion' (6), à Kyôto ; pour la solennité, on y

(1) Voir p. 39.

(2) Cf. p. 117.

(3) Voir p. 118.

(4) Il y avait également des courses de chevaux. *Kén'kô*, dans le *Tsouréçourégouça* (Cf. p. 124), parle des courses de Kamo qu'il était allé voir le cinquième jour du cinquième mois. (Cf. Revon, *Anthologie*, p. 289 ; Porter, *The Miscellany*, p. 37.)

(5) Comp. p. 97.

(6) Voir p. 80, et Martin, *Shintoïsme* vol. II, p. 147 : « De la légende de *Susanô* [Souça-no-o], le Bouddhisme a retenu principalement les épisodes qui retracent ses méfaits ; il a vu en lui un des rois de l'Enfer, une sorte de prince du mal qui propage les épidémies, les maladies contagieuses, surtout la gale. C'est pourquoi la fête du *Gi on sai* [*Ghi on' sai*] se célèbre au commencement de l'été, immédiatement après la saison des pluies, alors que sévit un peu partout la dysenterie. »

amenait, du Palais Réservé, des chevaux (1) en procession, et il y avait de la musique et des danses.

Le dernier jour du sixième mois, avait lieu une importante cérémonie shinntoïste, la Grande Purification (*Ôharai*), dont j'ai déjà parlé (2). Ce jour-là, on employait un mannequin fait à l'image de l'empereur, qui, dans un souffle, lui transmettait sa propre impureté. Ce mannequin-émissaire, appelé *aganaimono* ou *kata-shiro*, était habillé comme le demandait la majesté de celui qu'il représentait. Pour confectionner les vêtements dont on le revêtait, des dames-chambellans (*nyō-kourōdō*) agissaient, la veille de la cérémonie, comme s'il eût été question d'un costume destiné au souverain lui-même. Elles mesuraient toutes les dimensions utiles à l'aide de tiges de bambou qu'elles rompaient en leur donnant la longueur convenable ; d'où le nom de *yo-ori* (3), par lequel on désignait l'opération. Le mannequin ainsi préparé était purifié, dans le courant d'une rivière, des souillures dont l'empereur l'avait chargé.

La fête de la Tisserande (*Tanabata*), célébrée le septième jour du septième mois, rappelait le sujet d'une légende chinoise. D'après la tradition, une tisserande céleste (*tchih-nu* ; *shokoujo*) figurée par l'étoile Véga ( $\alpha$  de la Lyre), fut mariée par l'empereur du Ciel au Bouvier (*tch'ién'-nyou*, *kén'ghyōu*, *hikoboshi*, l'étoile Altaïr de l'Aigle) ; mais, ensuite, elle négligea de travailler aux vêtements des divinités, et l'empereur du Ciel, courroucé, sépara les deux époux par la « rivière céleste », c'est-à-dire par la voie lactée (*ama no gawa*). Tchang Tch'ién' (4) passe pour les avoir rencontrés au cours de ses voyages. Depuis leur séparation, ils ne peuvent plus se réunir, sauf le septième soir du septième mois. Cette nuit-là, de célestes pies forment, en se plaçant côte à côte, un pont qui permet au Bouvier de traverser la « rivière du ciel » pour aller retrouver celle qu'il aime (5). La nuit de la

(1) *Hiki-ouma*.

(2) Voir p. 84.

(3) *Yo* : « nœud [de bambou] », *ori* : « rompre ».

(4) Cf. p. 272.

(5) Pour la légende de la Tisserande, voir Revon, *Anthologie*, p. 99, n. 1, et p. 204, n. 2 ; Dickinson, *Translations*, p. 133. Cette légende est une des rares fables du Japon relatives aux étoiles, qui, MM. Revon (*Hoksaï*, p. 170) et Chamberlain (*Mœurs et coutumes*, p. 419) l'ont fait remarquer, y sont beaucoup moins admirées que chez nous. « ...les étoiles, écrit M. Éliasséev, ne semblent jouer dans la mythologie shintoïque qu'un rôle très effacé. Le regretté professeur Haga en donne une raison excellente : les Japonais, dit-il, étaient un peuple agricole. Se couchant tôt, ils n'avaient pas l'occasion d'admirer les étoiles. » (*Mythologie asiatique*, p. 382.) Les pasteurs en ont, sans doute, plus souvent le loisir. Les opinions diffèrent au sujet des étoiles qui représentent la Tisserande et le Bouvier ; certains auteurs identifient ce dernier avec  $\beta$  de l'Aigle, d'autres avec la constellation chinoise du Bœuf, qui comprend des portions du Capri-



Tisserande, on exécutait, pour rappeler ce dernier trait, une danse appelée la danse des pies (1).

Du treizième au seizième jour du septième mois, se succèdent les cérémonies de la « fête des âmes » ou « fête des morts » (*Shō-ryōcāi*, *Tama-matsouri*, *Ourabon*, *Bon*'), inspirée par l'*Ourabon'-ghyō* (2), et dont M. de Visser a étudié l'origine, ainsi que les relations avec la fête taoïste de *Tchoung-yuan*' (*Tchōughén*') (3). Pendant les trois jours que dure la fête, les âmes des défunts reviennent, disent les bouddhistes, sur la terre, et pour les accueillir, on allume, le premier soir, des tiges de chanvre dépouillées de leur écorce (*ogara*), en guise de feux de bienvenue (*moukaébi*, *saki-hi*). De même, le soir du seize, on fait brûler, pour renvoyer les âmes, des feux appelés *okouribi* ou *ato-hi* (4). Certains pensent du reste qu'on doit plutôt allumer ces derniers feux pour qu'ils consomment les offrandes et les emportent vers le monde des esprits (5). Quoiqu'il en soit, les feux et les lanternes jouent un grand rôle à l'occasion de la fête des morts, et on l'appelle encore, pour cette raison, la « fête des lanternes » (6). Les offrandes présentées lors de cette solennité sont destinées, suivant les uns, à « ceux qui sont en suspens », c'est-à-dire aux défunts qui souffrent dans le monde des *prêta* (7) ; mais, d'après les autres, elles sont adressées au Bouddha, à l'intention des morts (8).

Dans la seconde moitié du septième mois, nous l'avons vu (9), l'empereur assistait aux luttes qui avaient lieu au Palais.

corne et du Sagittaire (Voir Mayers, p. 104, n° 311). D'autre part, la légende rappelée ci-dessus n'est pas la seule qui concerne les étoiles dont il s'agit. M. Chamberlain (*Mœurs et coutumes*, p. 420 ; *Japanese Poetry*, p. 62) en rapporte une deuxième, d'après laquelle ces astres figurent les esprits de deux époux morts centenaies après toute une vie d'union. Ils sont séparés par la rivière céleste et ne peuvent la franchir, car la Divinité suprême a coutume de s'y baigner chaque jour, sauf le septième jour du septième mois, où elle va écouter la lecture des Écritures bouddhiques. Voir les poésies reproduites plus loin, p. 324, n. 1 et 2.

(1) Il y avait, au Palais de Kyōto, un pont appelé *Kaçaçaghi no hashi* (le pont des pies). Pour la danse des pies, voir, dans Dickins, *Translations*, p. 133, une planche où elle est figurée.

(2) Cf. p. 104, 13° et 14°.

(3) Comp. De Visser, pp. 58 et suivantes, et, en particulier, p. 97. Les taoïstes appellent *Shang-yuan*' (*Joghén*' : commencement supérieur, premier commencement) le 15 du premier mois, *Tchoung-yuan*' (*Tchōughén*' : commencement moyen, deuxième commencement) le 15 du septième mois, et *Hsia-yuan*' (*Kaghén*', *Ghéghén*' : commencement inférieur, dernier commencement) le quinzième jour du dixième mois.

(4) Voir N. C., p. 171.

(5) Cf. De Visser, pp. 105, 106.

(6) Cf. Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, p. 192 ; *Mélanges japonais*, n° 11, pp. 266 à 275 (article de M. Cesselin).

(7) *Gakidō*. Voir p. 108.

(8) On peut noter, à propos de la « fête des âmes », qu'il y eut aussi, à une certaine époque, au Japon, une « fête des esprits vivants », *ikilama-é*, célébrée au septième mois (cf. De Visser, pp. 111 à 115). Pour les esprits vivants, voir p. 116, n. 5.

(9) Cf. p. 134 ; N. C., p. 188, n. 5.

Le premier jour du frère cadet du Feu, au huitième mois comme au deuxième (1), on adorait K'oung Tze à l'Université, et le lendemain, on apportait les offrandes aux souverains.

Le onzième jour du même mois, les fonctionnaires du sixième rang et les employés inférieurs subissaient un examen appelé *Kōjō* (2). Après celui-ci, comme après le *Rékén'* du deuxième mois (3), les hauts dignitaires recevaient des « gâteaux carrés ». A la différence des nominations des gouverneurs provinciaux, qui avaient lieu au premier mois, celles des fonctionnaires de la capitale (4) (*toukaçamēshi no jīmokou*) étaient faites en automne.

La fête régulière du temple d'Iwashimizou se déroulait le quinzième jour du huitième mois. Ce jour-là, on « libérait des êtres vivants » (*hōjō, iki-mono wo hanatsou*) en demandant au Ciel la prospérité du pays : on lâchait ainsi des oiseaux, des poissons, des tortues. Nous avons vu que le dieu adoré à Iwashimizou, Hatchiman', était un dieu de la guerre ; mais, comme l'explique M. Martin, « mettre en liberté des animaux captifs réparait amplement les péchés de meurtre commis au cours des batailles (5). » M. de Visser a signalé l'intérêt particulier que l'impératrice Akiko, épouse d'Itchijō, accordait à cette cérémonie (6).

Au huitième mois, comme au deuxième, on faisait au Palais la « Lecture des saisons » (7).

Le neuvième jour du mois suivant était consacré à la « fête des chrysanthèmes » (*Tchōyō* (8), *Kikou no sékkou*). Le matin, on

(1) Voir p. 154.

(2) Il est à remarquer que les deux caractères employés pour écrire ce mot, sont, dans l'ordre, des caractères qu'on peut lire *jō* et *kō*. Si on lisait le premier après le deuxième, c'était, peut-être, pour éviter d'avoir un homonyme de *jōkō*, titre donné aux empereurs ayant abdiqué. (La langue moderne emploie d'ailleurs le mot *kōjō* signifiant « empereur », ce qui ne fortifie point cette hypothèse.)

(3) Cf. p. 154.

(4) Voir p. 152, n. 6 ; N. C., p. 87.

(5) Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 327. La cérémonie était appelée *hōjō-é*.

(6) De Visser, p. 233 : « Jōtōmon'-in' (Foujiwara no Akiko, épouse d'Itchijō Tennō, qui vécut de 988 à 1074 après J.-C.) avait, antérieurement, offert trois *mikoshi* pour cette fête et avait fait, de ceci, une règle constante. » (Jōtō-mon-in (Fujiwara no Akiko, Ichijō Tennō's consort, who lived A. D. 988-1074) had previously presented three *mikoshi* for this festival and made this a constant rule.) (Le nom de *mikoshi*, « Auguste palanquin », désigne une chaise destinée à être portée dans les processions, ou un palanquin dans lequel pouvait prendre place un personnage que son rang ou sa fonction rendaient sacré. Cf. N. C., p. 279. Pour Akiko, voir p. 179.)

(7) Cf. p. 155.

(8) Dans le « Livre des mutations » (*I-tchin'g*, cf. p. 113), on lit que 9 est le chiffre du principe mâle (*yang*, jap. *yō* ; voir p. 113). Comme la fête dont il s'agit ici a lieu le 9 du neuvième mois, elle mérite le nom de *Tchōyō*, qui signifie, pourrait-on dire, « double principe mâle » ou « principe mâle redoublé ».

Sous le règne de Témou (40<sup>e</sup> souverain, 673 à 686), on célébrait déjà, le neuvième jour du neuvième mois, une fête des chrysanthèmes. Voir, pour ce dernier point, Natchod, *Geschichte*, Band II, p. 282.

allait admirer les fleurs, et on enlevait la bourre de soie dont on les avait couvertes la veille. L'explication de cette coutume est d'ailleurs douteuse. Certains commentateurs pensent que la soie devait servir à protéger les fleurs contre la gelée (1) ; d'autres supposent qu'on la mettait sur les chrysanthèmes pour qu'elle s'imprégnât de leur parfum. Les anciens Japonais croyait qu'on pouvait se rajeunir en se frottant le corps avec cette bourre. Le jour de la « fête des chrysanthèmes », on préparait, avec ces fleurs, des « boules médicinales » destinées à remplacer les boules du cinquième mois (2).

Le premier jour du Sanglier du dixième mois était, depuis l'empereur Ouda, un jour de fête.

Au onzième mois, comme au deuxième, on célébrait, le premier jour du Singe, la fête du temple de Kaçouga (3).

J'ai déjà parlé de la fête shinntoïste de la Nouvelle Gustation, qui avait lieu le deuxième jour du Lièvre, au onzième mois, et de la fête de la Grande Gustation, qui remplaçait la précédente la première année du règne de chaque empereur (4). Dans les jours qui précédaient et suivaient ces solennités, le Palais était le théâtre d'une suite de cérémonies (5) dont je vais donner un aperçu. Le deuxième jour du Rat, il y avait une répétition musicale. Le lendemain, jour du Bœuf, l'empereur, assis sous un dais dans le *Jōnéidén'*, assistait à une épreuve de danses qu'on appelait « l'épreuve du dais » (6) (*tchōdaï no kokoromi*). On choisissait alors quatre danseuses, ou cinq s'il s'agissait de la Grande Gustation. Deux d'entre elles, ou trois dans le deuxième cas, étaient prises parmi les filles des gouverneurs de province ou des courtisans, deux parmi les filles des hauts dignitaires. Chacune des danseuses avait deux suivantes (*kashizouki*), et elles étaient accompagnées, dans les cortèges, par des jeunes filles qui portaient des brûle-parfums (7). Pendant leur séjour au Palais, ces danseuses logeaient dans des chambres que l'on avait installées provisoirement, en dressant des écrans, aux quatre coins du *Jōnéidén'* (8). Le soir

(1) Cf. N. C., p. 13 ; Revon, *Anthologie*, p. 204, n. 1 ; *Journaux*, p. 92, n. 1.

(2) Voir p. 158 ; N. C., p. 50. La fête shinntoïste de la Divine Gustation (*Kaminamé, Kannamé*), dont le nom a été cité plus haut (p. 17, n. 4), était une fête de la moisson, célébrée au neuvième mois, en l'honneur des divinités révérees dans les temples d'Icē. (Cf. Aston, *Shinto*, p. 278 ; Revon, *Rituel*, p. 175.)

(3) Voir p. 154.

(4) Cf. p. 84.

(5) Voir, pour ces fêtes, N. C., pp. 23, 188 et, surtout, 110 à 115. Comparer *Journaux*, pp. 137 à 145 (Journal de Mouraçaki Shikibou).

(6) Cf. N. C., p. 115. Pour le « dais », voir p. 43, n. 16.

(7) Cf. N. C., p. 110. Voir aussi, pour les coiffeuses attachées aux danseuses, N. C. p. 188, n. 1.

(8) N. C., p. 111. Pour le *Jōnéidén'*, voir p. 40.

du jour du Dragon, quand la fête était finie, on enlevait ces écrans.

Le jour du Bœuf, il y avait aussi des danses exécutées par les courtisans, et le jour suivant, jour du Tigre, un festin avec des chants et des danses.

Le lendemain, jour du Lièvre, encore un festin et des danses (1), exécutées par les jeunes filles qui accompagnaient les danseuses de la fête. Le même jour, les jeunes seigneurs qui devaient jouer un rôle dans les cérémonies de la « Gustation » se soumettaient à des purifications spéciales, et revêtaient, par-dessus leur costume de cour, le vêtement de « petite abstinence » (*omi*), comprenant une sorte de jaquette de chasse, blanche avec des impressions bleues, et ornée, à l'épaule droite, de deux rubans rouges (2). On appelait alors ces personnages les « seigneurs de la petite abstinence » (*omi no kin'datchi*). Le jour du Lièvre encore, représentation de danses ou plutôt de pantomimes comiques (*sarougakou*) (3).

Enfin, le jour du Dragon, on célébrait la fête de *Hōmēi* ou *Toyoakari no sēchi-é*, que nous avons déjà rencontrée (p. 149) ; la Cour assistait aux danses du *Go-sēchi* exécutées par les quatre, ou cinq, danseuses choisies le jour du Bœuf, ainsi qu'aux danses des « seigneurs de la petite abstinence ». Le mot de *Go-sēchi*, que je viens d'employer, s'appliquait aussi à l'ensemble des fêtes qui se déroulaient du jour du Rat à celui du Dragon. Dans ma traduction des « Notes de chevet », j'ai rendu ce mot par « Cinquième fête », ce qui se justifie, dans une certaine mesure tout au moins, par le fait que la danse du *Go-sēchi* avait lieu le même jour que la fête de *Hōmēi*, la dernière des « cinq fêtes du Palais » (*go-sēchi-é*, voir p. 149). Peut-être, pour rendre *Go-sēchi no maï*, pourrait-on écrire « danse des cinq » (4) ; mais la difficulté serait alors de dire de quels « cinq » on voudrait parler. Certains croient que le sens est : « danse des cinq danseuses » ; il faut remarquer, pourtant, qu'il y en avait normalement quatre, et une de plus seulement quand un empereur venait d'accéder au trône. D'autres supposent qu'il faudrait lire « danse des cinq gestes ». En effet, la

(1) *Warawamaï*. Cf. N. C., p. 115.

(2) *Aka-himo*, ou « rubans pendants » (*taré-himo*). Voir N. C., p. 110. Les danseuses portaient, elles aussi, des rubans ; mais fixés à l'épaule gauche (cf. N. C., pp. 110, 111).

(3) *Sarougakou*. « A en juger par l'écriture, ce serait la « danse du singe » ; et telle est bien en effet l'interprétation traditionnelle. Mais le mot japonais *sarou*, rendu phonétiquement par le caractère qui veut dire « singe », n'est ici qu'une corruption du mot chinois *san*, « dispersé ». (Revon, *Anthologie*, p. 303, n. 1.) *Sarougakou*, pour *san'gakou*, signifie donc la « pièce en désordre » (*idem*, p. 303).

(4) Ou « danse de la fête des cinq ».



danse du *Go-sétchi*, qui date du règne de Shōmou (45<sup>e</sup> souverain, 724 à 748), rappelle qu'un jour, alors que l'empereur Témou (40<sup>e</sup>, 673 à 686) jouait de la harpe dans son palais de Yoshino, des anges descendirent du ciel, et se mirent à danser devant lui après avoir agité cinq fois les manches de leurs célestes robes de plumes (1). D'autres auteurs, encore, admettent le sens « danse des cinq voix ».

Les fêtes du milieu du onzième mois étaient très importantes et causaient à l'intérieur du Palais beaucoup de mouvement. Un « pont arqué » (*soribashi*) était jeté provisoirement entre le *Jōkyōdén*' et le *Séiryōdén*' (2), et des emplois temporaires étaient créés, comme ceux des servantes appelées *ouézōshi* et *ouéwara-wabé* (3).

La fête spéciale de Kamo (4), instituée sous le règne de l'empereur Ouda (888 à 897), était célébrée le dernier jour de l'Oiseau du onzième mois. Un mois avant cette date, on choisissait les envoyés impériaux, les musiciens et les danseurs, puis des répétitions (*tchōgakou*) se succédaient, suivies, deux jours avant la fête, d'un examen (*shigakou*) de musique et de danse. Cet examen avait lieu, au coucher du Soleil, dans le jardin situé à l'est du *Séiryōdén*' (5). Après la fête, les musiciens et les danseurs revenaient au Palais, et la pantomime sacrée (*kagoura*) était exécutée devant l'empereur.

Chaque année, au douzième mois, il assistait à une représentation de *kagoura* au *Naishidokoro*, dans l'*Oun'méidén*' (6).

Dans le cours du même mois, on célébrait, depuis 774, la cérémonie religieuse des Noms des Bouddhas (*Boutsoumyō*). La date précise de cette cérémonie variait ; à l'époque de Séi Shōnagon', elle devait avoir lieu, au Palais Réservé, du 19 au 22 du douzième mois, et, dans les jours qui suivaient, le *Boutsoumyō* était accompli au palais de l'impératrice (7) et au palais du prince héritier. A l'occasion de cette solennité, les chambellans préparaient une salle au *Séiryōdén*'. On y dressait un paravent orné de peintures

(1) Pour la robe de plumes (*hagoromo*), voir Revon, *Anthologie*, p. 305, et Chamberlain, *Classical Poetry*, pp. 137 à 146.

(2) Cf. p. 40.

(3) Voir N. C., p. 114. Les mêmes emplois étaient créés à l'occasion de l'entrée d'une *nyōgō* (cf. p. 59) au Palais.

(4) *Kamo no rin'ji-matsouri* (ainsi nommée par opposition à la fête régulière du même temple, célébrée au quatrième mois). Pour la fête spéciale, voir N. C., pp. 80, 173, 174, 224, 225, 246 ; et *Journaux*, pp. 145 à 147.

(5) Cf. N. C., p. 80.

(6) Voir p. 122, n. 4.

(7) Comp. N. C., p. 290 (*Boutsoumyō* célébré au palais de l'impératrice le vingt-quatre du douzième mois). Pour le *Boutsoumyō*, voir De Visser, pp. 377 et suivantes.

représentant diverses scènes infernales (1). La cérémonie comprenait trois offices dirigés chacun par un bouze (*dōshi*) différent. Le premier de ces offices était célébré durant la première veille de la première nuit ; le second, au milieu de la deuxième nuit ; et le troisième, dans la dernière partie de la troisième nuit (2). Pour faire pénitence des fautes de l'année, et pour effacer les péchés des « six racines », c'est-à-dire des six organes des sens (yeux, oreilles, nez, langue, corps, cœur), on récitait le *Boutsoumyōghyō* (3), qui contient une liste des bouddhas des « trois mondes » (*san'zé* : le passé, le présent et l'avenir).

Diverses solennités marquaient le dernier jour de l'année. Le chef des astrologues du Palais, accompagné d'archers qui faisaient tapage et tiraient des flèches vers le ciel, procédait à l'expulsion des démons. C'était la cérémonie appelée *Tsouina* ou *Oni-yarai* (4).

Le même jour, la « Grande Purification » shinntoïste avait lieu comme à la fin du sixième mois (5). Enfin, il semble qu'à l'époque de Héian', la « fête des esprits » (*Tama-matsouri*) fût célébrée le dernier jour du douzième mois, comme au milieu du septième. Sans doute Sêi fait-elle allusion à cette fête quand elle nous parle des feuilles du daphniphyllé qui, à la fin de l'année, servent à présenter les aliments offerts aux défunts (6).

Reste à signaler une coutume que l'on observait tous les soixante jours, chaque fois que les termes « frère aîné du Métal » (*Kō Ka no é*) et « Singe » (*Shin', Sarou*) coïncidaient. La nuit précédant le jour de leur rencontre était appelée *Kōshin'-matchi* (7). En Chine et au Japon, on croyait que, cette nuit-là, trois vers (*san'shi-*

(1) Cf. N. C., p. 83.

(2) Voir, p. 110, les différentes périodes du jour et de la nuit consacrées aux exercices religieux par les bouddhistes.

(3) Cf. p. 105, 18°.

(4) Comp. Aston, *Shinto*, p. 308 ; Martin, *Shintoïsme*, vol. II, p. 319 ; Papinot (article *Tsuina*) ; Revon, *Anthologie*, p. 288, n. 2.

(5) Cf. p. 84, n. 2.

(6) Voir N. C., p. 54. Kén'kō (cf. p. 124) écrit au début du xiv<sup>e</sup> siècle : « Autrefois, on disait que les morts revenaient cette nuit-là, et on célébrait à cette époque la Fête des esprits. Aujourd'hui, on ne le fait plus à la capitale ; mais je suis ému en pensant que l'on continue à le faire dans les provinces de l'Est. » (*Naki hito no kourou yo toté tama-matsourou waza wa konogoro miyako ni wa naki wo Azouma no kata ni wa nao sourou koto nité arishi kōço awaré narishika.*) (Voir Souzouki, p. 54 ; Revon, *Anthologie*, p. 288 ; Porter, *The Miscellany*, p. 23.) D'après le *Hōhon' boubon'ghyō* (cf. p. 104, 14°), les défunts reviennent sur la terre aux deuxième, cinquième, septième, huitième et neuvième mois, et, de plus, ils reviennent le dernier jour du douzième mois, à l'heure du Cheval (midi), pour s'en aller le premier jour du premier mois, à l'heure du Lièvre (six heures du matin).

(7) Cf. N. C., p. 129, n. 3 ; Chamberlain and Mason, *Handbook*, p. 48 ; Papinot (article *Kōshin*). Dans le composé *Kōshin'-matchi*, *matchi* est écrit avec un caractère qui signifie : « attendre » ; mais il est possible que l'on ait ici une forme altérée de *ma-tsouri* (fête shinntoïste).

*tchōu*), qui, plus tard, auraient raconté au Ciel (1) les secrets des gens, pouvaient pénétrer dans le corps des dormeurs. Aussi prenait-on bien garde, toute cette nuit, de succomber au sommeil. Comme l'un des termes dont la réunion constituait le *Kōshin* était le Singe, on révérait particulièrement, en cette occasion, le dieu shinntoïste Sarouta-hiko (2), dont le nom rappelle le mot *sarou* (singe).

---

(1) A l'empereur. Voir Lange, *Wörterbuch*, vol. I, p. 43.

(2) Cf. p. 23.

## DEUXIÈME PARTIE

### Le temps de Séi Shōnagon'

#### Etude particulière

---

Après avoir, dans la première partie de ce travail, essayé de tracer rapidement un tableau du milieu où vécut Séi Shōnagon', je vais maintenant parler des personnages que doit connaître le lecteur des « Notes ». Ils appartiennent à plusieurs familles que j'ai déjà nommées en résumant l'histoire du Japon, et il me faut d'abord donner quelques indications qui permettront d'élever, pour chacune d'elles, un arbre généalogique à partir d'un personnage cité dans mon aperçu historique.

La famille impériale est la première qui nous intéresse, et nous avons vu que les Minamoto en étaient issus (1). Le premier arbre généalogique à établir est donc celui des EMPEREURS et des MINAMOTO, descendants de l'empereur *Nimmyō* (2) (54<sup>e</sup> souverain, 834 à 850).

A la PREMIÈRE GÉNÉRATION (3), nous trouvons les empereurs *Mon'tokou* (55<sup>e</sup>, 851 à 858) et *Kōkō* (58<sup>e</sup>, 885 à 887).

A la SECONDE, nous avons deux fils de *Mon'tokou*, parmi lesquels l'empereur *Séiwa* (56<sup>e</sup>, 859 à 876), et un fils de *Kōkō*, l'empereur *Ouda* (59<sup>e</sup>, 888 à 897).

A la TROISIÈME, deux fils de *Séiwa*, l'empereur *Yōzēi* (57<sup>e</sup>, 877 à 884) et le prince *Sadazoumī*, et deux fils d'*Ouda*, l'empereur *Daïgo* (60<sup>e</sup>, 898 à 930) et le prince *Atsouzané*.

A la QUATRIÈME GÉNÉRATION, un fils de *Sadazoumī*, *Minamoto Tsounémoto* ; puis quatre fils de *Daïgo*, les empereurs *Shouja-*

(1) Comp. pp. 31, 60.

(2) Voir p. 29.

(3) Il n'est sans doute guère utile de signaler que tous les enfants de chacun des personnages cités ne seront pas énumérés.



*kou* (61<sup>e</sup>, 931 à 946) et *Mourakami* (62<sup>e</sup>, 947 à 967), le prince *Takaaki* et un autre ; puis trois fils d'Atsouzané : *Maçanobou*, *Kwan'tchō* et *Shighénobou*.

A la CINQUIÈME GÉNÉRATION, nous relevons deux fils de Tsounémoto, *Mitsounaka* et *Mitsoumaça* ; puis cinq enfants de Mourakami, l'empereur *Réizéi* (63<sup>e</sup>, 968 à 969), les princes *Mounéhira* (1) et *Taméhira*, l'empereur *Én'yōu* (64<sup>e</sup>, 970 à 984) et la princesse *Nobouko*. Nous avons aussi, à la même génération, cinq enfants de Takaaki, *Toshikata*, *Tsounéfouça* et trois filles qui furent, respectivement, les épouses de Foujiwara Mitchinaga, du prince Taméhira cité plus haut, et de Foujiwara Soukémaça. Nous trouvons encore, à la cinquième génération, *Kanémitsou*, fils du quatrième des fils de Daïgo que j'ai mentionnés ; puis trois enfants de Maçanobou : *Tokinaka* ; une fille, *Tomoko* (épouse de Foujiwara Mitchinaga) ; et une autre fille (femme du prince impérial Mounéhira et mère de Minamoto Narinobou). Nous remarquons enfin, à la cinquième génération, trois enfants de Sighénobou : *Mitchikata* (ou *Mitchimaça*) (2), *Noboukata* et une fille qui épousa Foujiwara Takaïé.

A la SIXIÈME GÉNÉRATION, nous trouvons deux fils de Mitsounaka, *Yorimitsou* et *Yorinobou* ; puis un fils de Mitsoumaça, *Tadataka* ; puis un descendant, appelé *Kanéçouké*, d'un frère de l'empereur Séiwa (que nous avons vu à la deuxième génération) ; puis deux fils de Réizéi, les empereurs *Kwazan'* (65<sup>e</sup>, 985 à 986) et *San'jo* (67<sup>e</sup>, 1012 à 1016) ; puis un fils de Mounéhira, *Narino-bou* ; un fils de Taméhira, *Yoriçada* ; un fils d'Én'yōu, l'empereur *Itchi-jō* (66<sup>e</sup>, 987 à 1011) ; deux enfants de Kanémitsou : *Norimaça* et une fille, épouse de Foujiwara Korétchika ; enfin, un fils de Tokinaka, *Narimaça* (3).

A la SEPTIÈME GÉNÉRATION, nous relevons deux filles de Kanéçouké (gouverneur d'Iyo), l'une, femme de Foujiwara Korétchika ; l'autre, épouse de Foujiwara Takaïé, et ensuite, de Minamoto Narinobou. Nous remarquons également cinq enfants d'Itchi-jō : la princesse *Oçako*, le prince *Atsouyaçou*, la princesse *Yoshiko*, les empereurs *Go-Itchi-jō* (68<sup>e</sup>, 1017 à 1036) et *Go-Shoujakou* (69<sup>e</sup>, 1037 à 1045).

D'AUTRES MINAMOTO apparaîtront plus loin : *Maçahiro*, fils de Tokiakira ; *Kanézoumi*, fils de Noboutaka ; et *Yoriyoshi*.

(1) M. Waley (*The Pillow-Book*, p. 96, n. 1) donne au prince, père de Narinobou, le nom d'Okihira. Pour Minamoto Narinobou, voir p. 171.

(2) Il faut comprendre ici : « nom lu, par les uns, Mitchikata, et, par les autres, Mitchimaça ». (Cf. p. 16, n. 5.)

(3) Voir p. 172, n. 2.

Le deuxième arbre généalogique à établir est celui de la famille FOUJIWARA. Si nous partons de *Mototsouné* (voir p. 30), nous trouvons à la PREMIÈRE GÉNÉRATION ses deux fils, *Tokihira* et *Tadahira* ; à la DEUXIÈME : un fils de *Tokihira*, *Akitada*, et quatre fils de *Tadahira*, *Sanéyori*, *Moroçouké*, *Morotada* et *Tadaghimî* (1).

A la TROISIÈME GÉNÉRATION : un fils d'*Akitada*, *Atsouçouké* ; puis trois fils de *Sanéyori*, *Atsoutoki*, *Yoritada* et *Tadatoshi* ; puis huit enfants de *Moroçouké*, *Korémaça* (ou *Korétada*), *Kanémitchi*, *Kanéié*, [*Tadaghimî*] (2), *Tamémitsou*, *Kin'soué* et deux filles, *Yaçouko* et *Shighéko* (ou *Tōzammi*) ; enfin, trois enfants de *Morotada*, *Sadatoki*, *Naritoki* et une fille, *Yoshiko*.

A la QUATRIÈME GÉNÉRATION : une fille d'*Atsouçouké*, *Saïshō no kimi*, puis un fils d'*Atsoutoki*, *Soukémaça* ; puis deux enfants de *Yoritada*, *Kin'tō* et une fille, *Noboukō*, qui épousa l'empereur *En'yōu* ; puis un fils de *Tadatoshi*, *Takatō* ; puis quatre enfants de *Korémaça*, *Yoshitaka*, *Koréshighé* (ou *Korénari*), *Yoshitchika* (ou *Yoshikané*) et une fille, *Kanéko*, qui devait être la mère de l'empereur *Kwazan* ; puis trois fils de *Kanémitchi*, *Akimitsou*, *Açamitsou*, *Maçamitsou* ; puis cinq enfants de *Kanéié*, *Mitchitsouna*, *Mitchitaka*, *Mitchikané*, *Mitchinaga* et une fille, *Sén'shi* (ou *Akiko*). Nous voyons encore, à cette quatrième génération, une fille de *Tadaghimî*, *Tchōunagon' no kimi* ; puis six enfants de *Tamémitsou*, *Tadanobou*, *Kiminobou* et quatre filles dont la deuxième, *Tsounéko*, fut épouse de l'empereur *Kwazan* ; puis deux enfants de *Kin'soué*, *Sanénari* et sa sœur *Yoshiko* ; puis un fils de *Sadatoki*, *Sanékata*, et deux enfants de *Naritoki*, *Nagaakira* (3) et une fille qui devint l'« épouse impériale du *Sén'yōdén* » (4).

A la CINQUIÈME GÉNÉRATION : un fils de *Yoshitaka*, *Youkinari* ; puis une fille d'*Akimitsou*, *Ghén'shi* (ou *Motoko*), connue sous le nom d'« épouse impériale du *Tokwadén* » ; puis un fils de *Mitchitsouna*, *Dōmēi* ; puis treize enfants de *Mitchitaka*, *Mitchiyori*, *Korétchika*, *Takaïé*, *Ryōuén* ; *Yoritchika*, *Tchikayori*, *Tchikaïé* ; une fille, *Sadako*, qui devint impératrice ; une fille, *Ghén'shi*, qui épousa le prince héritier (le futur empereur *San'jō*) ; et quatre autres filles. A cette cinquième génération, nous trouvons encore une fille de *Mitchikané*, *Takako*, qui fut épouse impériale, et trois

(1) En réalité, *Tadaghimî* était fils de *Moroçouké* ; mais il fut adopté par son grand-père *Tadahira*. Il est donc indiqué ici comme appartenant à la deuxième génération, et non à la troisième. (Cf. p. 142, n. 4.)

(2) Voir la note précédente.

(3) Cf. p. 177, n. 2.

(4) Comp. p. 202, n. 6. Pour le *Sén'yōdén*, voir p. 40.

enfants de Mitchinaga, *Yorimitchi*, *Norimitchi* et une fille, *Akiko* (femme de l'empereur Itchijō).

A la SIXIÈME GÉNÉRATION, enfin, nous relevons un fils de Kōrētchika, *Mitchimaça*, que Sēi désigne par le nom de *Matsoukimi*.

Outre les FOUJIWARA que nous venons d'énumérer, d'AUTRES nous intéressent. Les « Notes de chevet » mentionnent *Noritaka* (fils de Tamégouké), *Noboutaka* (neveu de Noritaka (1) ; mari de Mouraçaki Shikibou, et père de *Takamitsou*), *Soukétada*, *Noboutsouné*, *Tokikara*, *Yaçoutchika*, *Tadaçouké*, *Mounétaka*, *Tomoyaçou* et sa fille.

Parmi les membres de la famille TAÏRA (2), deux seulement sont nommés dans les « Notes ». Ce sont deux frères, *Korénaka* et *Nari-maça*.

Il nous faut également connaître deux membres de la famille SOUGAWARA (3), *Soukémaça* et sa fille *Saishō* ; un membre de la famille TATCHIBANA (4), *Norimitsou* ; quatre membres de la famille TAKASHINA (5), *Naritō* et ses trois cousins : *Sanénobou*, *Akinobou* et la princesse *Takako*. Cette dernière fut épouse de Foujiwara Mitchitaka et mère de l'impératrice Sadako.

Je vais maintenant passer très rapidement en revue ceux des personnages cités qui méritent une mention spéciale.

L'empereur MOURAKAMI (E. M., 4 (6) ; 62<sup>e</sup> souverain, prince Nariakira, fils de Daïgo) vécut de 926 à 967 et régna de 947 à 967.

MAÇANOBOU (E. M., 4 ; environ 910 à 993) fut ministre de gauche (*sadaï-jin*).

KWAN'TCHŌ (E. M., 4), né en 916, frère cadet du précédent, parvint à la dignité d'évêque (*sōjō*) et résida au temple *Ninnaji*.

Le prince impérial MOUNÉHIRA (E. M., 5 ; 952 à 1041), fils de Mourakami, après avoir rempli les fonctions de ministre de la Guerre, devint bonze en 981.

Le prince impérial TAMÉHIRA (E. M., 5), frère du précédent, était ministre des Cérémonies.

L'empereur ÊN'YOU (E. M., 5 ; 64<sup>e</sup> souverain, prince Morihira,

(1) Ou, d'après certains auteurs, son frère cadet.

(2) Cf. p. 29, n. 2. (3) Voir p. 30, n. 3. (4) Cf. p. 26, n. 10.

(5) D'après le *Kojidan*' (cf. p. 200), les Takashina cités descendraient d'un fils d'Ariwara Narihira (825-880), lui-même fils du prince impérial Aho et petit-fils de l'empereur Héijō (51<sup>e</sup> souverain, 806 à 809). Sans doute faut-il comprendre qu'un fils de Narihira fut adopté par un Takashina ? Pour Narihira, voir p. 123, n. 1.

(6) Afin que le lecteur puisse retrouver, dans les énumérations qui précèdent, chacun des personnages qui vont intervenir, leurs noms seront accompagnés d'abréviations telles que « E. M., 4 » ou « F., 2 », signifiant respectivement : « Voir la liste des empereurs et des Minamoto, à la quatrième génération à partir de Nimmyō », « Voir la liste des Foujiwara, à la deuxième génération à partir de Mototsouné. »

filz de Mourakami) naquit en 959, régna de 970 à 984, et mourut sept ans après son abdication.

La princesse NOBOUKO ou SÉN'SHI (E. M., 5 ; 963 à 1035) dixième fille de l'empereur Mourakami, dut à sa naissance de devenir grande prêtresse de Kamo en 975. Elle occupa ce poste durant cinquante-sept ans, puis se fit nonne (1).

TOSHIKATA (E. M., 5, 959 à 1027) fut successivement chambellan, conseiller d'État (2), capitaine de la garde du corps (au huitième mois de 1001), vice-deuxième sous-secrétaire d'État et vice-premier sous-secrétaire. C'est l'un des quatre sous-secrétaires d'État (*shi-nagon*') connus pour leurs talents poétiques (3).

TSOUNÉFOUÇA (E. M., 5 ; 968 à 1023), frère du précédent et filz adoptif de Mitchinaga, fut lieutenant de droite de la garde du corps, gouverneur d'Icé (du douzième mois de 995 au douzième mois de 996), gouverneur de Bittchōū ; il devint capitaine de gauche de la garde du corps au dixième mois de 998, et ensuite chef des chambellans, conseiller d'État, vice-deuxième sous-secrétaire d'État et vice-gouverneur de Kyōushōū.

MITCHIKATA (4) (E. M., 5 ; 968 à 1044) apparaît tour à tour comme troisième sous-secrétaire d'État, deuxième, puis premier censeur de gauche.

NOBOUKATA (E. M., 5 ; 969 à 998), frère du précédent, fut capitaine de droite de la garde du corps, puis capitaine de gauche de la garde du Palais. Il mourut au huitième mois de 998.

TADATAKA (E. M., 6) devint chambellan en l'an mille ; plus tard, troisième fonctionnaire du Protocole (*Shikibou nō jō*) (5), puis gouverneur de Sourouga.

L'empereur KWAZAN' (E. M., 6 ; 65<sup>e</sup> souverain, prince Morocada, filz de Réizéi) naquit en 968, régna de 985 à 986, abdiqua, et mourut en 1008.

L'empereur SAN'JŌ (E. M., 6 ; 67<sup>e</sup> souverain, prince Okiçada, filz de Réizéi) vécut de 976 à 1017 et régna de 1012 à 1016, année de sa renonciation au trône.

NARINOBOU (E. M., 6), filz du prince impérial Mounéhira et

(1) On voit qu'une prêtresse du *Shin'tō* pouvait facilement devenir religieuse bouddhiste. Cf. p. 252.

(2) Conseiller d'État au huitième mois de 995.

(3) On donne parfois, des *shi-nagon*', la liste suivante : Minamoto Toshikata (voir p. 248, n. 10), Foujiwara Kin'tō (cf. p. 174), Foujiwara Youkinari (voir pp. 177 et 245), et Foujiwara Tadanobou (pp. 176 et 243) ; à la place du dernier, MM. Papinot (article *Shi-nagon*) et Revon (*Anthologie*, p. 122, n. 1) indiquent Minamoto Tsounénobou (1015-1097).

(4) Ou Mitchimaça. Voir p. 168, n. 2.

(5) C'est-à-dire fonctionnaire du troisième grade, ou assistant (*jō*, cf. p. 67), du ministère du Protocole ou ministère des Cérémonies (*Shikibou*, voir p. 68.)



d'une sœur de Tomoko, la femme de Foujiwara Mitchinaga, fut adopté par celui-ci. D'abord officier de la garde du corps (1), il se fit bonze à vingt-deux ans, au deuxième mois de 1001.

YORIÇADA (E. M., 6), fils du prince impérial Taméhira, devint vice-président de la Haute-Cour de Justice en 992, et capitaine de gauche de la garde du corps en 998.

L'empereur ITCHIJŌ (E. M., 6, ; 66<sup>e</sup> souverain, prince Kanéhito, fils d'Ēn'yōū) naquit en 980, monta sur le trône en 986, et mourut en 1011.

NORIMAÇA (E. M., 6), fils de Kanémitsou, et troisième fonctionnaire du Protocole, devint chambellan en 993, puis, plus tard, gouverneur d'Owari et de Tajima.

NARIMAÇA (2) (E. M., 6), fils de Tokinaka, exerça les fonctions de gouverneur de Mino.

La princesse impériale OÇAKO (E. M., 7), fille d'Itchijō et de l'impératrice Sadako, naquit le seizième jour du douzième mois de 996. Elle fut nonne, et mourut en 1049.

Le prince impérial ATSOUYAÇOU (E. M., 7), fils d'Itchijō et de Sadako, naquit au onzième mois de 999.

La princesse impériale YOSHIKO (E. M., 7), fille d'Itchijō et de Sadako, naquit au douzième mois de l'an mille.

MINAMOTO MAÇAHIRO, fils de Tokiakira (vice-directeur de gauche du service des écuries impériales), fut adopté par son oncle Mounéakira (ancien gouverneur d'Izoumi) ; lui-même obtint les charges de chambellan et de gouverneur d'Awa.

Une fille de Tokiakira appartient à la suite de l'empereur ; elle est désignée dans les « Notes de chevet » par les noms d'*Ouma no naïshi* et d'*Ouma no naïshi no souké* (la deuxième fille d'honneur (3) [du service] des écuries), qui rappellent les fonctions de son père (4). D'après le commentaire de Kitamura Kigin' (5), ce serait cette femme, une poétesse, qui, ayant entendu le souverain dire que Mouraçaki Shikibou connaissait bien le *Nihon'ghi*, l'aurait surnommée, par jalousie, la « camériste des Chroniques du Japon » (*Nihon'ghi no tsouboné*) (6).

(1) Capitaine au huitième mois de l'an 1000 d'après les uns, en 998 suivant les autres.

(2) D'après certains, il s'agirait ici de Minamoto Narimaça, un fils de Shighénobou, (E. M., 4), qui appartiendrait donc à la cinquième génération des Minamoto, à partir de l'empereur Nimmyō, et serait frère de Mitchikata (E. M., 5 ; p. 171). Ce Narimaça fut vice-gouverneur de la province d'Awa ; il est nommé dans le « Journal de Mouraçaki Shikibou » (*Journaux*, p. 91.)

(3) Cf. p. 71.

(4) Celui-ci avait appartenu au service des écuries impériales (*ouma no tsoukaça* voir p. 74).

(5) Cf. p. 206.

(6) Comp. *Journaux*, p. 165 : « Il y a une dame, *Salmon-no-Naishi*, qui nourris-

MINAMOTO KANÉZOUJI, fils, suivant les uns, de Nobouakira (gouverneur de Moutsou), ou, d'après les autres, de Noboutaka (général de la préfecture militaire du nord, *ichin'joufou-shōgoun'*) (1), fut gouverneur de Kaga et mourut vers 985. Il s'illustra par ses talents littéraires, et ses poèmes ont été recueillis dans le *Gocén'shōu*, le *Shōūishōu* et le *Go-shōūishōu*.

MINAMOTO YORIYOSHI, né en 951, exerça les fonctions de premier censeur de gauche.

FOUJIWARA AKITADA (F., 2 ; 898 à 965), fils de Tokihira, est connu sous le nom de *Tomi no kōji no sadaijin'* (*oudaijin'* selon certains auteurs), c'est-à-dire « ministre de gauche (ou de droite) du petit chemin de la fortune » (2).

MOROTADA (ou MOROMAÇA ; F., 2 ; 918 à 969), fils de Tadahira, fut commandant de la garde du corps. On l'appelait aussi *Ko-ichijō no sadaijin'*, « le ministre de gauche du Petit [Palais] de la Première avenue ».

TADAGHIMI (F., 2), fils adoptif de Tadahira et, en réalité, son petit-fils, était commandant de gauche de la garde impériale.

KANÉIE (F., 3 ; 929 à 990), fils de Moroçouké, devint ministre de droite en 977, régent en 987. Il résigna ses fonctions en 990, pour entrer en religion, et mourut la même année.

ATSOUÇOUKÉ (F., 3), fils d'Akitada, eut l'office de chef de la division de droite au service des écuries (3) (*Ouma-ryō no kami*).

TAMÉMITSOU (F., 3 ; 941 à 992), fils de Moroçouké, s'éleva au rang de premier sous-secrétaire d'État en 977, de ministre de gauche en 986, de premier ministre en 991.

YAÇOUKO (F., 3 ; 926 à 964), fille de Moroçouké, et principale épouse de l'empereur Mourakami, était impératrice douairière sous Réizéi, archi-douairière sous Ên'yōu. Séi l'appelle *Ōghicai* (la grande impératrice).

SHIGHÉKO (F., 3), fille de Moroçouké, est la nourrice de l'Empereur Itchijō. Elle épousa Foujiwara Mitchikané, puis, après la

saît sans raison de la haine contre moi...Un jour, le Roi, qui écoutait une lecture de mon *Genji Monogatari* [*Ghén'ji Monogatari*], dit : — Elle est douée ; elle a dû lire la *Chronique du Japon*. Cette dame entendit ce propos, et elle répandit sans réfléchir parmi les courtisans l'idée que je suis très fière de mon érudition, en me surnommant : « la Dame Chroniqueuse Japonaise ». C'est vraiment risible ! » Pour les « Chroniques du Japon », voir pp. 28 et 129. Nous devons, pour accepter le dire de Kitamura Kigin', admettre que la « fille d'honneur du service des écuries » s'appelait Saémon'. D'après d'autres leçons du « Journal de Mouraçaki », du reste, c'est l'empereur lui-même, charmé du savoir de l'auteur, qui lui donna le surnom de *Nihon'ghi no tsouboné*. (Cf. Revon, *Anthologie*, p. 177 ; la traduction « Camériste des Chroniques du Japon » est celle de M. Revon.)

(1) Voir p. 76. (2) Cf. p. 186.

(3) Voir p. 74.

mort de ce dernier, Taïra Korénaka. Séi la désigne par le nom de *Tōzammī* ([la dame du] troisième rang de [la famille] Foujiwara).

NARITOKI (F., 3 ; 940 à 995), fils de Morotada, fut vice-premier sous-secrétaire d'État, commandant de droite de la garde du corps, puis premier sous-secrétaire d'État et inspecteur (*azétchi*) (1) du gouvernement pour les provinces de Moutsou et de Déwa (2). En 1013, il devait recevoir le titre posthume de premier ministre (3).

YOSHIKO (F., 3), sœur de Naritoki, et l'épouse de Mourakami, mourut en 967. On l'appelait l'« épouse impériale du *Sén'yō-dén* » (4).

La dame SAISHŌ (5) (Saishō no kimi ; F., 4), fille d'Atsouçouké, servit, en qualité de dame d'honneur, l'impératrice Sadako.

SOUKÉMAÇA (F., 4 ; 945 à 993), fils d'Atsoutoki, devint successivement conseiller d'État, sous-gouverneur de Kyōushō, et ministre de la Guerre. Il est resté fameux comme l'un des trois calligraphes célèbres (*san'-séki*) (6) de son temps.

KIN'TŌ (F., 4 ; 966 à 1041), fils aîné de Yoritada, fut tour à tour capitaine de gauche de la garde du corps, sous-chef des chambellans, conseiller d'État, deuxième sous-secrétaire d'État, et vice-premier sous-secrétaire. C'est lui qui compila le *Shōuishō* et le *Wakan'-rōéishō* (7). Kin'tō compte parmi les quatre sous-secrétaires d'État réputés pour leurs talents poétiques (8). Il a du reste également laissé le renom d'un habile musicien, et l'on relate à son sujet l'anecdote suivante (9). Un jour, le maire du palais, Mitchinaga, ayant organisé une excursion sur la rivière Oi, les invités étaient priés de prendre place dans trois barques ; les seigneurs versés dans la composition des poèmes chinois devaient s'asseoir dans la première ; ceux qui s'entendaient à écrire des poésies japonaises, dans la deuxième ; et les bons musiciens, dans la troisième. A Kin'tō, les trois bateaux convenaient aussi

(1) Comp. p. 64.

(2) Province aujourd'hui partagée en deux : Ouzén' et Ougo.

(3) Voir p. 202.

(4) Cf. p. 40.

(5) On ne doit pas confondre la petite-fille d'Akitada avec la dame Saishō de la famille Sougawara (cf. p. 181).

(6) Les *san'-séki* sont Foujiwara Soukémaça, Ono Mitchikazé (896 à 966) et Foujiwara Youkinari (voir pp. 177, 245). A la place du premier, M. Papinot (article *San seki*) indique Foujiwara Sari.

(7) Voir pp. 121 et 129. Kin'tō compila aussi une anthologie privée, le *Kin'ghyokoushō* (cf. Florenz, *Litteratur*, p. 147), et il existe un recueil de ses œuvres (*Kashō*. Cf. Florenz, *Litteratur* pp. 149 et 150).

(8) Voir p. 171, n. 3.

(9) Cf. Foujioka, p. 128 ; Okasaki (= Okaçaki), p. 55 ; Florenz, *Litteratur*, p. 150.

bien l'un que l'autre et on ne savait dans lequel le faire monter. On l'appela, depuis ce jour, le « talent des trois bateaux » (*san'-shōu no sai*). Ajoutons qu'il faut voir en Kin'tō un des premiers critiques littéraires du Japon (1).

NOBOUKO (F., 4), fille de Yoritada, fut épouse de l'empereur En'yōu.

TAKATŌ (F., 4 ; 948 à 1013), fils de Tadatoshi, parvint au poste de sous-gouverneur de Kyoūshōu. Il acquit du renom comme poète et comme musicien.

KORÉSHIGHÉ (ou KORÉNARI ; F., 4 ; 953 à 989), fils de Korémaça, et deuxième censeur de gauche, accompagna l'empereur Kwazan' quand ce dernier entra en religion.

YOSHITCHIKA (ou YOSHIKANÉ ; F., 4 ; 957 à 1008), fils de Korémaça, était vice-premier sous-secrétaire d'État. Lui aussi se fit bonze en même temps que l'empereur Kwazan'.

KANÉKO (F., 4), fille de Korémaça, et l'épouse de l'empereur Réizéi, donna le jour à Kwazan'.

AÇAMITSOU (F., 4), fils de Kanémitchi, fut premier sous-secrétaire d'État, et chef de la Maison de l'impératrice.

MAÇAMITSOU (F., 4 ; 956 à 1014), sixième fils de Kanémitchi, d'abord sous-chef des chambellans et capitaine de gauche de la garde du corps, devint ministre du Trésor au dixième mois de 1002, puis conseiller d'État.

MITCHITSOUNA (F., 4), fils de Kanéïé, est plus connu sous le nom de « seigneur de la petite lande (*ono*) » (2).

MITCHITAKA (F., 4 ; 953 à 995), fils de Kanéïé, eut en premier lieu les fonctions de capitaine de la garde du corps ; sa naissance lui valut celles de vice-premier sous-secrétaire d'État en 986, de commandant de droite de la garde du corps en 987, de régent en 990, et de maire du palais en 993.

MITCHIKANÉ (F., 4 ; 955 à 995), troisième fils de Kanéïé, accompagna l'empereur Kwazan' quand celui-ci s'enfuit dans un temple en 986 (3) ; mais il revint au Palais, et on le retrouve plus tard deuxième sous-secrétaire d'État, puis maire du palais au quatrième mois de 995, après la mort de son frère Mitchitaka, qu'il suivit du reste au cinquième mois.

MITCHINAGA (F., 4 ; 966 à 1027), fils de Kanéïé, fut chef de la Maison de l'impératrice, et premier sous-secrétaire d'État. Après la mort de Mitchitaka, en 995, il devint ministre de droite, et, en 996, ministre de gauche. Postérieurement, grâce à l'appui de

(1) Comp. Okasaki, p. 41.

(2) Cf. p. 180, n. 3. (3) Voir p. 188.



sa sœur SÉN'shi, mère de l'empereur Itchijō, Mitchinaga devint premier ministre, régent et maire du palais. Trois de ses filles furent épousées par des empereurs : Akiko, sa fille aînée, par Itchijō ; Kén'shi, par San'jō ; Ishi, par Go-Itchijō. Une quatrième fille, Yoshiko, devint l'épouse du prince impérial Atsounaga ; et une cinquième, celle du prince Atsouakira (désigné, le plus souvent, par le nom de *Ko-itchijō-in'*). Les deux fils de Mitchinaga, Yorimitchi et Norimitchi, furent tour à tour maires du palais après lui. Mitchinaga est connu sous les noms de *Midō no kwam'pakou*, *Hōjōji no kwam'pakou*. C'est lui qui porta à son apogée la puissance des Foujiwara.

SÉN'shi (ou AKIKO ; F., 4 ; 961 à 1001), fille de Kanéïé, épousa l'empereur Én'yōū et donna le jour au prince qui devait être l'empereur Itchijō. Après la mort d'Én'yōū, en 991, elle entra en religion, et prit le nom de *Higashi-san'jō-in'*, « la nonne impériale [du Palais] de la Troisième avenue orientale ». Séi Shōnagon' la désigne par le nom de *nyōin'* (impératrice retirée), que j'ai remplacé, dans ma traduction, par celui de « douairière ».

La dame TCHOŪNAGON' (Tchōūnagon' no kimi ; F., 4), fille de Tadaghimi, appartint à la suite de l'impératrice Sadako. Elle épousa Minamoto Tokiakira, gouverneur d'Izoumi, et père de Maçahiro.

TADANOBOU (F., 4 ; 967 à 1035), deuxième fils de Tamémitsou, fut capitaine de gauche de la garde du corps et, en même temps, sous-chef des chambellans, puis conseiller d'État (1). Séi l'appelle d'ailleurs *Tō no tchōūjō* (capitaine sous-chef) et *Saishō no tchōūjō* (capitaine et conseiller d'État). Plus tard, Tadanobou devint deuxième sous-secrétaire d'État, commandant de gauche de la garde du Palais, directeur de la police (*kébiishi*), premier sous-secrétaire d'État. On le cite comme l'un des quatre sous-secrétaires renommés pour leur talent poétique (2).

KIMINOBOU (F., 4 ; 976 à 1026), sixième fils de Tamémitsou, et fils adoptif de Tadanobou, son propre frère, se vit successivement gratifier de nombreux titres : gentilhomme de la chambre (3), chambellan du cinquième rang, sous-chef des chambellans, commandant de gauche de la garde du corps, conseiller d'État, et vice-deuxième sous-secrétaire d'État.

Une sœur des deux précédents devint la compagne de Fouji-

(1) Conseiller d'État le 24 du quatrième mois de 996.

(2) Voir p. 171, II. 3.

(3) Gentilhomme de la chambre (*jijōū*, cf. p. 67) au neuvième mois de 996. Voir p. 188.

wara Yoshitchika ; une autre, Tsounéko, épouse préférée de l'empereur Kwazan', est généralement appelée « l'épouse impériale du *Kokidén'* ». Foujiwara Korétchika prit pour femme une troisième sœur, et une quatrième fut recherchée par Kwazan' après qu'il eut abdiqué.

SANÉNARI (F., 4 ; 974 à 1044), fils de Kin'soué, reçut le grade de capitaine de droite de la garde du corps (au dixième mois de 998) ; il devint ensuite conseiller d'État, commandant de gauche de la garde impériale (au troisième mois de 1009), et vice-deuxième sous-secrétaire d'État.

YOSHIKO (F., 4 ; 973 à 1053), fille de Kin'soué, et l'une des épouses de l'empereur Itchijō, résida au Palais *Kokidén'*. Elle se fit religieuse en 1026.

SANÉKATA (F., 4), fils de Sadatoki et petit-fils de Morotada, fut capitaine de la garde impériale et capitaine de gauche de la garde du corps. Dans la suite, on le préféra même à Foujiwara Youkinari pour la charge de gouverneur de Moutsou. On vante son habileté de versificateur (1).

NAGAAKIRA (F., 4), fils de Naritoki (2), après avoir été gentilhomme de la chambre, se fit bonze à seize ans, en 986.

YOUKINARI (F. 5 ; 971 à 1027), fils de Yoshitaka et petit-fils de Korémaça, qui l'éleva, remplit tour à tour les fonctions de vice-capitaine de gauche de la garde impériale, de sous-chef des chambellans, de deuxième et de premier censeur de gauche et de droite ; Séi le désigne par le titre de *Tō no bén'* (censeur sous-chef). Plus tard, Youkinari devint conseiller d'État, gentilhomme de la chambre, ministre de la Guerre, deuxième, puis vice-premier sous-secrétaire d'État. Ce fut l'un des *shi-nagon'* et l'un des *san'-séki* (3).

GHÉN'SHI (ou MOTOKO ; F., 5), fille d'Akimitsou et petite-fille de Kanémitchi, fut épouse d'Itchijō. On l'appelait l'« épouse impériale du *Tōkwadén'* ».

DŌMÉI (F., 5), fils de Mitchitsouna et petit-fils de Kanéié, dirigea le monastère *Ténnōji* (4), en Séttsou ; il était renommé comme poète. Séi lui donne le titre d'*ajari* (5), que j'ai exprimé par celui de « chanoine ».

MITCHYORI (F., 5 ; 970 à 995) (6) était le fils aîné du maire

(1) Plus de soixante des poésies de Sanékata figurent dans les anthologies officielles (*Tchokoucén'shōu*, cf. p. 121). Voir p. 225, n. 1, et 230.

(2) D'après certains auteurs, Nagaakira est le « nom de jeunesse » (*oçana-go*) de Foujiwara Soukéfouça, fils de Naritoki. Suivant d'autres, Nagaakira était le frère de Sanékata et, par conséquent, le neveu de Naritoki (voir p. 169).

(3) Cf. p. 171, n. 3, et p. 174, n. 6.

(4) Voir p. 99.

(5) Cf. p. 100.

(6) Voir p. 192, n. 3.

du palais ; mais il n'avait pas la même mère que les enfants de Mitchitaka qui vont être énumérés après lui. Mitchiyori fut capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans, conseiller d'État, vice-deuxième et vice-premier sous-secrétaire d'État. Dans les « Notes de chevet », il est appelé *Yamaï no daï-nagon'* (le premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne), du nom du palais où habitait sa femme.

KORÉTCHIKA (F., 5 ; 974 à 1010), second fils de Mitchitaka, fut deuxième censeur de gauche, capitaine de droite de la garde du corps, sous-chef des chambellans, conseiller d'État, vice-deuxième et vice-premier sous-secrétaire d'État, ministre du centre (1). Après la mort de son père, on l'exila dans l'île de Kyōushō, comme vice-gouverneur. Il devait d'ailleurs être rappelé en 997. Korétchika est parfois désigné par le nom de *Ghidō no san'shi*.

TAKAÏÉ (F., 5 ; 978 à 1044), troisième fils de Mitchitaka, porta dans son enfance le nom d'Akoghimi. Il fut successivement lieutenant, puis capitaine de gauche de la garde du corps, vice-deuxième sous-secrétaire d'État, puis deuxième sous-secrétaire. En 996, en même temps que Korétchika était envoyé en Kyōushō, Takaïé se vit éloigner de la cour, avec le titre de gouverneur d'Izoumo. Il devint cependant, par la suite, ministre de la Guerre, puis, après avoir été nommé sous-gouverneur de Kyōushō et avoir repoussé, en 1019, une attaque de pirates chinois venus de Tao-i (Tōi) (2), il obtint le poste de ministre du Trésor, et occupa plus tard, en même temps, celui de vice-gouverneur de Kyōushō.

RYOÛÉN' (F., 5 ; 978 à 1015), quatrième fils de Mitchitaka, se fit bonze de très bonne heure ; il devint même vice-évêque à quinze ans, en 993, puis vice-évêque supérieur (3) en 1011.

YORITCHIKA (F., 5), cinquième fils de Mitchitaka, fut capitaine de gauche de la garde du corps et directeur du trésor du Palais (*outchi no koura no kami*) (4).

TCHIKAYORI (F., 5), sixième fils de Mitchitaka, est connu comme garde (*ōtonéri*) (5) et comme lieutenant de la garde du corps.

SADAKO (6) (F., 5 ; née en 975, morte au douzième mois de l'an mille), fille aînée de Mitchitaka, fut l'épouse de l'empereur Itchijō ; c'est l'impératrice dont Séi Shōnagon' était dame d'honneur, et nous verrons plus loin son histoire, quand nous passerons en revue les événements du temps de Séi.

GHÉN' SHI (F., 5 ; née en 981, morte au huitième mois de 1002),

(1) Cf. p. 64, 188.

(2) Voir p. 135, n. 1.

(3) Cf. p. 100.

(4) Voir p. 67.

(5) Cf. p. 73.

(6) On peut traduire Sadako par « Constance » (voir Revon, *Anthologie*, p. 436, n. 3).

deuxième fille de Mitchitaka, entra au palais du prince héritier en 995 ; elle devint fille d'honneur (*naïshi*), puis reçut le titre d'épouse impériale (*nyōgō*), qui était, je l'ai dit, donné aux épouses du prince héritier comme à celles de l'empereur. Ghén'shi résidait au Palais *Shighéïça*, et Sèi l'appelle *Shighéïça no nyōgō* (l'épouse impériale du Palais de la belle vue) ou *Miyaçoudokoro* (1).

La troisième fille de Mitchitaka fut peut-être intendante du service de la Toilette (*Mikoushighe-dono*) avant la quatrième (2) ; mais c'est cette dernière que Sèi désigne par ce titre.

La quatrième fille de Mitchitaka résidait au *Jōgwadén* (3). Après la mort de l'impératrice Sadako, elle servit de mère au prince impérial Atsouyaçou. Elle mourut en 1004.

Pour certains auteurs, du reste, la princesse que Sèi appelle *Mikoushighe-dono* serait Foujiwara TAKAKO (F., 5), fille de Mitchikané, qui devint épouse d'Itchijō en 998.

AKIKO (F., 5 ; 988 à 1074), fille de Mitchinaga, fut l'épouse de l'empereur Itchijō et la rivale heureuse de Sadako ; elle donna le jour aux futurs empereurs Go-Itchijō et Go-Shoujakou. Akiko se fit religieuse en 1026, et prit le nom de *Jōtōmon'-in*, la « nonne impériale de la porte orientale supérieure » (4). C'est l'impératrice Akiko que les deux célèbres poétesses Mouraçaki Shikibou et Izoumi Shikibou servirent, comme dames d'honneur.

MITCHIMAÇA (5) (F., 6 ; 992 à 1054), fils de Korétchika, gouverna la partie orientale de la capitale (*sakyō*). A l'époque où Sèi nous le montre, c'était un enfant qui portait le nom de *Matsoughimi*. Sèi l'appelle encore *Kowakaghimi* (le petit jeune seigneur).

FOUJIWARA NORITAKA, fils de Taméçouké, était chambellan du cinquième rang en 998, et fut plus tard premier censeur de gauche (*sadaïbén*). Il mourut à soixante-six ans. Son neveu NOBOUTAKA épousa Mouraçaki Shikibou. Noboutaka devint gouverneur de Tchikouzén' en 991 (6), puis, en 998, vice-capitaine de gauche de la garde du palais, et, en même temps, gouverneur de Yamashiro. Il mourut en 999.

FOUJIWARA TAKAMITSOU, fils aîné de Noboutaka, fut chambellan, sous-directeur du service domestique ; puis, successivement, gouverneur de Tchikouzén', d'Étchizén', de Bittchōu

(1) Cf. p. 59. (2) Voir p. 72, et N. C., p. 260.

(3) Cf. p. 40.

(4) Voir pp. 39 et 59.

(5) On trouvera, à la page 125 de l'*Anthologie* de M. Revon, une poésie de Mitchimaça.

(6) Au huitième mois. Voir p. 190, n. 1 ; N. C., p. 147, n. 4.



et de Bizén'. Il exerça, plus tard, les fonctions d'intendant (*daï-jin'*) de la Maison de l'impératrice, et de gouverneur de la partie orientale de Kyōto (*sakyō*).

FOUJIWARA SOUKÉTADA, fils d'Okikata, le gouverneur d'Owari, naquit probablement, pendant le séjour de son père dans cette province, de la fille d'un certain Yaçouï Kanétoki (1). Soukétada, adopté par le deuxième sous-secrétaire d'État Tchikatada, devint peu à peu chambellan, troisième fonctionnaire du service de la charpente, gouverneur de Yamato.

FOUJIWARA NOBOUTSOUNÉ, fils du gouverneur de Moutsou Taménaga, descendant de Kanéçouké, fut nommé chambellan, en 995, puis, plus tard, lieutenant de gauche de la garde impériale, lieutenant de droite de la garde du Palais, troisième fonctionnaire du ministère de la Guerre, troisième fonctionnaire du Protocole (en 997), enfin, gouverneur d'Étchigo.

FOUJIWARA TOKIKARA obtint le gouvernement de Mino en 967.

FOUJIWARA YAÇOUTCHIKA, petit-fils du deuxième sous-secrétaire d'État Yamakaghé, naquit en 921 ; nous le voyons d'abord sous-directeur de la Maison du prince héritier, puis conseiller d'État en 987.

FOUJIWARA TADAÇOUKÉ, né en 944, est mentionné comme censeur de droite.

FOUJIWARA TOMOYAÇOU gouverna la province de Moutsou. Sa fille, l'auteur du « Journal d'une libellule » (2), fut l'épouse de Foujiwara Kanéïé et la mère de Mitchitsouna, le « seigneur de la petite lande (*ono*) (3) ».

Séi nomme encore un personnage, MOUNÉTAKA, qui semble avoir été un Foujiwara, et deux filles du vice-directeur du service des écuries Soukémaça. La première, la dame SHŌSHŌ (Shōshō no kimi), servit la princesse Ghén'shi (épouse du prince héritier). La seconde est la jeune danseuse dont parle Séi à la page 113 de ses « Notes » ; elle avait douze ans en 992 ; sa mère était la sœur cadette du prince impérial Taméhira, ou, d'après un autre texte qui paraît plus plausible, la sœur d'une femme de ce prince (4).

Les « Notes de chevet » mentionnent aussi le nom d'une dame d'honneur de l'empereur, qu'on appelait OUKON' (5). Celle-ci était la fille de Foujiwara Souétsouna, lieutenant de gauche de la garde du corps (*ou-konoé no shōshō*), et son nom rappelle le titre de son père. Oukon' est citée dans l'*Éigwa-monogatari*.

(1) Cf. N. C., p. 32.

(3) Cf. p. 175.

(5) *Oukon' no naishi*.

(2) Voir pp. 123 et 141.

(4) Comp. N. C., p. 113, n. 6 et 7.

TAÏRA KORÉNAKA (environ 944 à 1006), fils aîné d'Ouzouki, le sous-gouverneur de Mimaçaka, devint lui-même sous-chef des chambellans, conseiller d'État, premier censeur de gauche, vice-deuxième sous-secrétaire d'État, et, en 1005, deuxième sous-secrétaire, puis vice-gouverneur de Kyōushō.

TAÏRA NARIMAÇA, né vers 950, frère cadet de Korénaka, fut gradué en littérature (*mon'jōshō*) (1), gouverneur de Tajima intendant (*daïjin'*) (2) de la Maison de l'impératrice, puis gouverneur de Harima.

TATCHIBANA NORIMITSOU, fils de Toshimaça (gouverneur de Sourouga) et de la nourrice de l'empereur Kwazan', était, en 995 et 996, sous-chef du service des réparations (*shourishiki*) ; il devint plus tard lieutenant de gauche de la garde du Palais, fonctionnaire de la police (*kébiishi*), sous-gouverneur de Tōtōmi, gouverneur de Harima, puis de Moutsou.

SOUGAWARA SOUKÉMAÇA (924 à 1009), descendant de Mitchizané, fut docteur en littérature (*mon'jō-hakacé*) (3) et professeur des empereurs Én'yōu et Kwazan' ; il exerça également les fonctions de sous-directeur du Protocole et de conseiller d'État. Sēi l'appelle « le [dignitaire du] troisième rang de Kitano » (*Kitano no sammi*) (4).

La fille de Soukémaça, la dame Saishō, qu'il faut distinguer d'avec Saishō no kimi de la famille Foujiwara (5), était dame d'honneur de l'impératrice.

TAKASHINA SANÉNOBOU (6), fils de Naritada, d'abord troisième, puis deuxième censeur de droite, obtint le poste de chambellan en 993.

TAKASHINA AKINOBOU, frère cadet de Sanénobou, fut tour à tour gouverneur de Harima, deuxième censeur de gauche, professeur du prince héritier.

TAKAKO, sœur de Sanénobou et d'Akinobou, est encore appelée *Kō-naishi* ou *Ghidō-san'shi no haha* (« la mère de *Ghidō-san'shi* », c'est-à-dire « la mère de Korétchika »). Elle épousa Mitchitaka et donna le jour à Korétchika, à Takaïé, à Ryōuén', aux princesses Sadako, Ghén'shi... Après la mort de Mitchitaka, Takako se fit religieuse, et mourut en 996. Elle est connue comme poétesse (7).

Une sœur des trois précédents épousa un membre de la famille

(1) Voir p. 68.

(2) On ne doit pas confondre ce titre avec celui de ministre (*daïjin'*). Cf. pp. 64 et 68.

(3) Voir p. 68.

(4) Cf. N. C., p. 136.

(5) Voir p. 174.

(6) Comp. N. C., p. 274, n. 6.

(7) Voir, dans Revon, *Anthologie*, p. 121, une poésie de la mère de Korétchika.

Oé ; un de leurs cousins, NARITŌ, fils du capitaine de gauche de la garde du Palais Toshitada, fut gouverneur de Mino, de Tam'ba, et sous-directeur de la Maison du prince héritier.

Outre les prêtres qui ont été cités plus haut (Kwan'tchō, Dō-méi et Ryōuén') (1), d'autres sont nommés dans les « Notes de chevet » : l'évêque Jōshō (ou Jōtchō d'après certains textes) et le prédicateur SÉIHAN'.

Le premier (né en 934, mort en 1015) fut vice-évêque, puis intendant du temple *Kōfoukouji* (ou *Yamashinadéra*) (2), et même évêque supérieur. Il appartenait à la secte *Hossō*, comme Séihan'. Ce dernier, qui vécut de 961 à 999, était un « vice-maître de la Règle » (*gon'risshi*) (3) du temple *Kōfoukouji* ; il est resté célèbre par son éloquence.

En étudiant les diverses familles, j'ai eu l'occasion de mentionner plusieurs dames en service à la Cour, soit comme dames d'honneur, soit autrement (4). Séi parle encore de quelques femmes :

La dame-chambellan HYŌÉ (Hyōé no kourōdo), qui vivait au temps de l'empereur Mourakami.

ÉNOUTAGHI, une servante de l'impératrice Yaçouko, l'épouse de Mourakami.

UMA NO MYŌBOU (la dame du cinquième rang (5) [qui a un parent au service] des écuries), une dame d'honneur de l'empereur, que Sa Majesté chargea de veiller sur la chatte du Palais.

BOUZÉN', une « demoiselle de la Cour » (*ounémé*), épouse du médecin Shighémaça.

JYŌU, une dame d'honneur du prince héritier.

SAKYŌ, fille de la dame Outchifoushi, et dame d'honneur de la princesse Yoshiko (F., 4), l'épouse impériale du Palais *Kokiden'* (6).

La dame SAKYŌ (*Sakyō no kimi*), qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, remplissait les fonctions de dame d'honneur de l'impératrice, comme SHŌNAGON' NO MYŌBOU, SHIN'TCHŌUNAGON', GHÉN'SHŌNAGON', OUKYŌ, HYŌBOU, OUÉMON' (ou OUÉMO), BÉN NO NAÏSHI (ou BÉN' NO OMOTO), SHIKIBOU NO OMOTO, KOÇAKON' et KOHYŌÉ.

(1) Cf. pp. 170, 177 et 178.

(2) Voir p. 98.

(3) Cf. p. 100.

(4) Ouma no naishi (Minamoto, p. 172), Shighéko (ou Tōzammī, F., 3 ; p. 173), Saishō no kimi (F., 4 ; p. 174). Tchounagon' no kimi (F., 4 ; p. 176), Shosho no kimi et sa sœur cadette (Foujiwara, p. 180), Oukon' no naishi (Foujiwara, p. 180). Saisho no kimi (Sougawara, p. 181).

(5) Voir p. 71.

(6) Cf. p. 40.

MIARÉ NO SÉN'SHI (1) servit la princesse consacrée de Kamo.

ON' MÉNOTO NO TAYŌU, MYŌBOU NO MÉNOTO, furent les nourrices de l'impératrice (2), et MAMA (3) celle de l'évêque Ryōūen'.

Nous ne savons rien de la dame NAKA NO KIMI (4), citée à la page 307 des « Notes ».

Il est impossible de dire à quelle famille appartenait chacune des dames du Palais qui viennent d'être énumérées, et il en va de la sorte pour d'autres personnages encore. Tel est le cas pour SANÉFOUÇA ; NARIYAÇOU ; le seigneur SOUICÉI ; certain cham-bellan ; certain capitaine de la garde du corps (*tchōujō*) ; un autre capitaine, dignitaire du troisième rang (*sammi no tchōujō*) ; NOBOUKATA ; le médecin SHIGHÉMAÇA ; les deux religieuses mendi-antes dont l'une reçut le surnom de « sous-gouverneur de Hita-techi » (*Hitatchi no souké*) (5).

Pour quelques-uns, nous sommes à peu près dans la même ignorance, bien qu'on ait proposé, à leur sujet, diverses hypo-thèses. On a dit que le danseur dont parlait Séi à la page 174 des « Notes » (6) n'était autre que Foujiwara Sanékata (F., 4) ; pour-tant, comme elle connaissait bien ce dernier, il est probable qu'elle l'eût désigné par son nom propre, et non par celui de *Shōshō*, qu'on peut traduire par « lieutenant de la garde du corps ». Sané-kata ne porta d'ailleurs pas ce titre.

Le « premier censeur (7) » dont il est question à la page 61 des « Notes » pourrait être Foujiwara Tadaçouké, qui occupait le poste de premier censeur de droite et avait cinquante-quatre ans en 998, ou Minamoto Yoriyoshi, qui était premier censeur de gauche et avait quarant-sept ans à la même époque.

Le « premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara » (*Tō-dainagon'*) (8) dont il est parlé à la page 169 des « Notes » peut avoir été Foujiwara Açamitsou (F., 4), ou Foujiwara Na-

(1) Pour le sens du mot *sén'shi*, voir p. 82.

(2) Il est d'ailleurs fort possible que les deux noms ne désignent qu'une même per-sonne. Ils sont en effet analogues et signifient, le premier : « l'auguste personnage du cinquième rang, nourrice », et le deuxième : « la nourrice, dame du cinquième rang ». Cf. N. C., pp. 117, 119. Pour les titres de *tayōu* et de *myōbou*, voir pp. 62 et 71.

(3) *Mama* semble avoir été un nom communément employé, à l'époque de Héian', pour désigner les nourrices, et rappelle des noms tels que *O-nabé* (l'honorable casserole), *O-matsou* (l'honorable pin), qui sont donnés à des servantes. Dans le langage enfantin *o-mamma* signifie « riz bouilli ».

(4) *Naka no kimi* peut signifier « la dame du milieu », c'est-à-dire « la dame de rang moyen ». Dans certains textes, ce nom est remplacé par *nani no kimi* : « une certaine dame ».

(5) Pour ces divers personnages, voir N. C., pp. 11, 162, 299, 274, 167, 138, 146 268, 96 à 100.

(6) Cf. N. C., p. 174, n. 7.

(7) Ou « grand censeur » (*daibén'*).

(8) Pour le titre de *Tō-dainagon'*, voir N. C., p. 42, n. 4.



ritoki (F., 3), ou le vice-premier sous-secrétaire d'État Foujiwara Mitchinaga (F., 4), mais plus probablement l'un des deux derniers, car Açamitsou exerçait en 992 les fonctions de chef de la Maison de l'impératrice.

Le capitaine de gauche de la garde du corps cité à la page 175 des « Notes » était Foujiwara Tadanobou (F., 4) ou Foujiwara Maçamitsou (F., 4). A l'époque considérée, les deux postes de capitaine de droite de la garde du corps appartenaient à Minamoto Tsounéfouça (E. M., 5) et à Minamoto Noboukata (E. M., 5).

Le censeur du service des chambellans (*Kourôdo no bën'*) mentionné par Séi à la page 274 des « Notes » était peut-être Takashina Sanénobou.

Il est possible, comme nous l'avons vu, que Mounétaka, nommé à la page 270, fût Foujiwara Mounétaka.

On rencontre encore, dans les « Notes » de Séi, deux personnages qui ne sauraient être passés sous silence : le chien Okinamaro (1) et « l'auguste chatte du Palais », à laquelle avait été conféré, en même temps que la coiffure de noblesse, le nom de Myôbou no omoto (la dignitaire du cinquième rang qui se tient auprès [de l'empereur]). Dans son « Journal », un contemporain de Séi juge utile de signaler que la chatte du Palais eut des petits le dix-neuf du neuvième mois de 999. Peut-être la chatte dont parle Séi (2) était-elle un jeune animal issu de cette « chatte du Palais », que l'on appelait, d'après certain auteur, Saémon' no omoto.

Le principal personnage des « Notes de chevet » n'est autre, est-il besoin de le dire, que Séi elle-même, dont je dois parler maintenant. Malheureusement, nous ne savons pas grand-chose de sa vie. Nous ne possédons guère, à son sujet, que quelques renseignements souvent douteux et parfois contradictoires.

Le nom de Séi Shônagon' n'est qu'un surnom (3), et le nom réel de notre auteur demeure inconnu, bien qu'on ait prétendu, sans beaucoup de preuves, qu'elle s'appelait Takoushi (ou Dakoushi), ou, si on lit ce nom à la japonaise, Akiko ou Naghiko. Son origine n'est pas moins incertaine. Dans un écrit de son contemporain Foujiwara Youkinari, on peut lire que Séi était fille de Foujiwara Akitada (F., 2), gouverneur de Shimotsouké (4), et qu'elle fut adoptée par Kiyowara Motoçouké. Mais ces assertions ne peuvent être acceptées sans réserve. Examinons, par

(1) Comp. Revon, *Shintoïsme*, p. 166, n. 3 : « Les anciens Japonais aimaient leurs chiens, au nom desquels ils ajoutaient le mot *maro*, terme d'affection qu'on appliquait aussi à un général populaire, ou à un savant fameux, etc. »

(2) N. C., pp. 10 et suivantes.

(3) Voir p. 16.

(4) Et de Shimoça. Cf. p. 173, n. 2.

exemple, si elles s'accordent avec ce qu'il nous est loisible de penser quant à la date de naissance de Séi. Nous pouvons admettre qu'elle avait au moins quinze ans en 986, car elle-même nous raconte qu'elle venait, à cette époque (1), assister aux cérémonies bouddhiques célébrées au Palais, et nous la voyons, à l'occasion d'une de ces solennités, montrer déjà son érudition et sa vivacité d'esprit (2). D'autre part, les « Notes de chevet » nous prouvent que Séi fut une des dames qui vinrent au Palais, au premier mois de 990, pour entrer au service de la princesse Sadako, quand cette dernière devint épouse impériale. En effet, dans son ouvrage, Séi décrit les solennités qui accompagnaient l'élévation d'une nouvelle impératrice (3). Il est peu probable qu'elle ait vu celles qui furent célébrées quand Foujiwara Akiko devint *nyōgō*, en 999 (4). Elle veut parler, sans doute, des cérémonies qui se déroulèrent au Palais quand Sadako, sa maîtresse, reçut le titre d'« épouse principale de l'empereur » (*tchōugōu*). Comme cet événement eut lieu au cinquième mois de 990, on doit bien penser qu'à cette date, Séi se trouvait au Palais depuis quelque temps déjà, et il est permis de supposer que son arrivée avait coïncidé avec celle de la princesse qu'elle était destinée à servir. Les « Notes de chevet » nous fournissent d'ailleurs une raison de le croire. A la page 55, Séi assure que, depuis dix ans, elle attend vainement, au Palais, le chant du rossignol. Or, nous savons qu'elle resta éloignée de ce Palais entre le quatorze du sixième mois de 999, date à laquelle un incendie détruisit le Palais de l'empereur, et le dixième mois de l'an mille. Elle dut, par conséquent, écrire le passage dont il s'agit, au plus tard, dans les jours qui précédèrent l'incendie, c'est-à-dire au début du sixième mois de 999. Si nous admettons, d'après cela, que Séi arriva à la Cour au commencement de 990, nous penserons qu'elle n'avait, alors, pas beaucoup plus de vingt-cinq ans. Sa maîtresse eut en effet quinze ans à cette époque.

En rapprochant notre conclusion de l'hypothèse que nous avons faite, plus haut, au sujet de l'âge de Séi en 986, nous voyons qu'elle dut naître entre 965 et 971. La première de ces dates n'est sans doute pas éloignée de la vérité, car, à propos d'une visite que lui fit

(1) N. C., p. 40.

(2) Voir p. 278 ; N. C., p. 44.

(3) N. C., p. 108.

(4) Séi était pourtant à la cour à cette date. D'autre part, il ne doit pas s'agir, dans le passage considéré, de l'élévation de Sadako au rang de *kōgō* (en 999), car on comprendrait mal cette phrase de Séi : « on ne peut absolument pas croire, en voyant tout cela, que la nouvelle impératrice ait été une personne ordinaire, que l'on appelait simplement « Princesse » (*Himé*) ». Sans doute Séi veut-elle exprimer ici l'admiration qu'elle ressent en voyant la haute situation à laquelle accède une personne qui, peu de temps auparavant, était une princesse comme bien d'autres.

Tadanobou en 996, Séi indique qu'elle avait passé de beaucoup la fleur de l'âge ; nous admettrons donc qu'elle naquit environ 965. Or, cette année-là, Kiyowara Motoçouké (908 à 990) eut cinquante-sept ans, et Foujiwara Akitada (898 à 965) soixante-sept ans. Il est donc raisonnable d'attribuer la paternité réelle de notre auteur au premier plutôt qu'au second. D'ailleurs, à la page 271 des « Notes », Séi, désignant la dame Saishō, l'appelle « la petite-fille du ministre de gauche du petit chemin de la fortune », c'est-à-dire d'Akitada. Peut-être se serait-elle exprimée différemment si elle avait été elle aussi la fille de ce dernier.

Sans revenir sur ce que j'ai dit plus haut d'Akitada et de sa famille, je vais maintenant parler un peu de Motoçouké ; car, en tout état de cause, son influence sur la formation littéraire de Séi dut être grande. et nous voyons, aux pages 129 et 130 des « Notes de chevet », que l'auteur elle-même, et ses contemporains, comprenaient, tout en se les figurant d'une manière différente, les obligations que lui imposait la renommée d'un tel père.

La famille Kiyowara, à laquelle appartenait Motoçouké, était issue d'un fils de l'empereur Témmou, le prince Tonéri (676 à 735), qui rédigea les « Chroniques du Japon » (1). Le fils de ce prince, Ogoura, eut lui-même pour fils Kiyowara Natsouno (782 à 837), l'un des principaux compilateurs du *Ryō no ghighé* (2). Les descendants de Natsouno furent, comme lui, des lettrés, et de nombreux membres de la famille Kiyowara devaient plus tard se consacrer à l'étude des classiques chinois (3). L'un d'entre eux, Foukayabou, poète apprécié, composa quelques-unes des poésies que nous trouvons rassemblées dans le *Kokin'shō* (4).

(1) Voir pp. 28, 129.

(2) Cf. p. 57.

(3) Comp. Florenz, *Litteratur*, p. 265 : « ...die Beschäftigung mit den chinesischen Klassikern... Beruf der Kiyowara-Familie... »

(4) Voici une poésie de Foukayabou, tirée du *Kokin'shō* :

|                          |                                               |
|--------------------------|-----------------------------------------------|
| <i>Aou kara mo</i>       | Depuis que je suis près de toi,               |
| <i>Mono wa nao kōjo</i>  | Je suis encore bien plus                      |
| <i>Kanashikéré</i>       | Désolé,                                       |
| <i>Wakarémou koto wa</i> | Car je pense d'avance                         |
| <i>Kanété omoéba.</i>    | A notre séparation [dont le moment approche]. |

Comparer la traduction donnée par M. Chamberlain (*Japanese Poetry*, p. 98) :

« Since that I talk'd with thee, my brooding heart  
Is sadder far than when I was less blest : —  
The prescient thought will never let me rest  
Of the swift-coming hour when we must part. »

Cette poésie est intéressante parce qu'on y trouve un exemple du procédé qui consiste à inclure, dans un poème où il n'a que faire, le « nom d'une chose » (*mono no na*). Ici, c'est le nom de la « fleur du pêcher de Chine » (*Kara-momo no hana*). On découvre ce nom en lisant les deux derniers mots du premier vers, les deux premiers et la moitié du troisième mot du second : *kara mo mono wa* (écrit *ha* en caractères syllabiques) *na* [o]... Cf. Chamberlain, *Japanese Poetry*, p. 98, note. Pour d'autres poésies de Foukayabou, voir le même ouvrage, pp. 95 et 104 ; Revon, *Anthologie*, p. 106 ; Chanoch, p. 141.

Motoçouké (908 à 990), petit-fils de Foukayabou, est également connu pour ses talents littéraires (1). Il fut l'un des « cinq hommes du [Palais du] jardin des poiriers » (*Nashitsoubo no go-nin'*), c'est-à-dire un des cinq érudits que l'empereur Mourakami chargea de fixer la lecture du *Man'yōshō*, et de compiler le recueil que nous appelons le *Gocén'shō* (2). Certaines de ses poésies figurent dans les anthologies, par exemple dans le *Go-shōūishō*. Motoçouké fut gouverneur de diverses provinces, parmi lesquelles Bin'go, au sud de l'île Principale, Hizén' et Higo dans l'île de Kyōushō. Il n'est donc pas étrange que Séi se soit intéressée, comme elle fit, à la vie des gouverneurs de province (3).

Séi perdit son père, adoptif ou réel, en 990. Quant à sa mère, elle vivait peut-être encore à l'époque d'une épidémie qui sévit en 994 et 995 ; une phrase des « Notes » (4) pourrait le faire croire ; mais nous n'avons sur ce point aucun autre renseignement.

Outre les « Notes de chevet », Séi Shōnagon' écrivit des poésies, recueillies dans un « Recueil privé » (*Kashō*) et dans diverses anthologies. On lui a aussi attribué, mais sans doute à tort, un « Journal » (*Nikki*) (5). « Ces ouvrages, dit M. Ishikawa, ne sont pas sans mérite, mais le renom qu'ils purent obtenir fut entièrement éclipsé par celui de son principal chef-d'œuvre (6). »

Comme l'histoire de la vie de Séi se confond à peu près avec celle des événements, importants ou non, dont la cour de l'empereur Itchijō fut le théâtre, j'aurai l'occasion d'en parler dans les pages qui vont suivre, où je tâcherai d'indiquer ces événements dans leur ordre chronologique. Le lecteur doit du reste être pré-

(1) Voir, p. 313, n. 3, une poésie de Motoçouké.

(2) Les « cinq hommes du Palais des poiriers » sont : « Minamoto no Shitagaou (prononcer Shitagō, cf. pp. 123, 124, 141), Ki no Tokiboumi, Ōnakatomi no Yoshinobou, Sakanoé no Motchiki et Kiyowara no Motoçouké. Pour la traduction donnée du composé *nashitsoubo*, voir p. 40, n. 5. Une autre traduction possible est celle que l'on trouve dans Revon, *Anthologie*, p. 111, n. 3 (Chambre des Poiriers) ; dans Ishikawa, p. 139, n. 1 (idem) ; dans Florenz, *Littérature*, p. 148 (Birnenkabinett).

A propos de Motoçouké, je cite, d'après M. Pfizmaier (*Die Aufzeichnungen*, p. 10), une poésie que Séi, alors qu'elle habitait près d'une maison où avait jadis vécu son père, aurait envoyée à Akazomé Émon' (voir p. 124) :

|                             |                                          |
|-----------------------------|------------------------------------------|
| <i>Ato mo nakou</i>         | d'autrefois                              |
| <i>Youki fourou sato wa</i> | Mon pays { où tombe la neige,            |
| <i>Aré ni kéri</i>          | [Qui ne laisse apercevoir] aucune trace, |
| <i>Izouré moukashi no</i>   | Est comme un désert.                     |
| <i>Kakiné narouramou.</i>   | Où peut donc être la clôture             |
|                             | [Que l'on voyait] jadis ?                |

(Poésie recueillie dans le *Shin'-kōkin'shō*)

(3) Cf. N. C., pp. 4, 25, 203, etc.

(4) Voir N. C., p. 182 : « Choses qui remplissent d'angoisse : ...Avoir des parents ou des amis malades, et les trouver changés. A plus forte raison, quand règne une épidémie, on en a une telle inquiétude qu'on ne pense plus à rien d'autre. »

(5) Cf. p. 199, n. 3. (6) Ishikawa, p. 145.



venu que les dates de beaucoup des faits signalés ne sont guère sûres. Pour essayer d'établir ces dates, on peut se fonder sur certaines coïncidences avec des faits connus, ou sur les titres portés par les personnages que l'on voit vivre à l'époque de tel ou tel incident rapporté dans les « Notes » ; mais il va sans dire que les conclusions auxquelles cette méthode permet d'arriver sont presque toujours douteuses. Nous pouvons admettre, par exemple, qu'il arrive à Séi, notant en 996 un fait qui s'est passé en 995, de désigner l'un des personnages par le titre qu'il a en 996, et non par celui qui était sien en 995. C'est ce qui doit se produire lorsque Séi raconte la promenade en voiture qu'elle fit, avec plusieurs de ses compagnes, désireuses comme elle d'aller entendre le coucou dans la forêt, à l'époque de l'abstinence du cinquième mois (1). Séi, en parlant de Kiminobou (2), qui poursuit la voiture des dames à leur retour au Palais, lui donne le titre de gentilhomme de la chambre (*jijō*), qu'il obtint seulement au neuvième mois de 996. De là, nous pouvons déduire que le récit de la promenade dont il s'agit fut rédigé après cette date. D'autre part, en continuant sa narration, Séi désigne Korétchika (3) par le titre de ministre du centre (*outchi no ōidono*), qu'il porta du huitième mois de 994 au quatrième mois de 996. C'est donc que l'excursion dans la forêt et le concours de poésies qui fut organisé quelques jours plus tard eurent lieu entre ces deux dates, et précisément au cinquième mois de 995, puisqu'il n'y eut, entre elles, que ce cinquième mois. Un raisonnement fondé sur le titre donné par Séi à Kiminobou conduirait, en ce qui concerne la date de l'excursion, à une conclusion erronée ; mais l'exemple choisi montre que pour les passages où il est question de plusieurs personnages, des vérifications réciproques sont possibles.

Ces observations faites, voici comment nous pouvons nous figurer la suite des divers événements, petits et grands, qui nous intéressent.

Les premiers eurent lieu en 986, l'année de l'abdication de l'empereur que nous connaissons sous le nom de Kwazan' (4). Celui-ci, désolé de la mort de son épouse préférée Tsounéko (5), l'« épouse impériale du *Kokiden* », quitta en secret son palais, dans la vingt-troisième nuit du sixième mois de 986 (6) ; accompagné du chambellan Mitchikané (7) et du prêtre Gon'kyou, il se

(1) Voir p. 118 ; N. C., p. 123. (2) Cf. p. 176. (3) Voir p. 178.

(4) Cf. p. 171.

(5) Voir p. 177.

(6) Comp. Revon, *Anthologie*, p. 226 (traduction d'un chapitre de l'*Éigwa-monogatari*).

(7) Voir p. 175.

rendit au temple *Ghén'kyōji* (ou *Ghén'kéiji*), situé près de la capitale, sur la montagne de Kwazan', dont le nom devait plus tard être donné au malheureux monarque. Le lendemain, c'est-à-dire le vingt-quatre du sixième mois, le deuxième sous-secrétaire d'État Yoshitchika (ou Yoshikané) (1) et le deuxième censeur de gauche Koréshighé (ou Korénari) (2) abandonnèrent aussi le monde. Mitchikané, cependant, ne resta pas au temple ; il revint à la Cour, où il poursuivit sa carrière laïque. C'est quelques jours avant l'abdication de Kwazan', et par conséquent vers le milieu du sixième mois de 986 (3), que furent célébrées, au Palais de Koshirokawa, les cérémonies des « Huit conférences » (4) dont parle Séi à la page 40 de ses « Notes ». Nous lisons en effet, plus loin, la phrase suivante, à propos de Yoshitchika : « peu après le vingt du même mois, le Deuxième sous-secrétaire d'État se fit bonze (5). »

Dans les jours qui suivirent la fuite de Kwazan', eut lieu l'avènement privé de l'empereur Itchijō, et, au septième mois de 986, l'impératrice Sén'shi, épouse d'En'yōu, reçut le titre d'impératrice douairière.

La visite que fit Séi Shōnagon' au Palais pour voir les « chevaux blancs » du septième jour, et qu'elle raconte à la page 2 de ses « Notes », doit se placer à peu près à la même époque, probablement au premier mois de 987.

Les années 988 et 989 s'écoulèrent sans être marquées par aucun événement qui puisse nous intéresser.

Au premier mois de 990, fut célébré le *ghém'boukou* (6) de l'empereur Itchijō, alors âgé de dix ans, et la princesse Sadako, fille de Mitchitaka, devint épouse impériale (*nyōgō*). C'est sans doute à une date voisine que Séi Shōnagon' entra au service du Palais (7).

Au cinquième mois de 990, Mitchitaka remplaça, comme régent, son père Kanéié, qui mourut dans le cours du septième mois.

Le cinq du dixième mois de 990, Sadako reçut le titre d'impératrice (*tchōugōu*), et ce sont probablement les cérémonies qui se déroulèrent à cette occasion que Séi décrit à la page 108 de ses « Notes » (8).

(1) Cf. p. 175 ; N. C., p. 44.

(2) Voir p. 175.

(3) Séi écrit : « On était au sixième mois, un peu après le dix... » (N. C., p. 40) ; la date dont il s'agit se place donc entre le 10 et le 22 du sixième mois de 986.

(4) *Hakkō*. Cf. p. 111.

(5) Voir N. C., p. 44.

(7) Voir p. 185 ; N. C., p. 208.

(6) Cf. p. 143.

(8) Cf. p. 185.

L'ex-empereur Ēn'yōu mourut le douze du deuxième mois de 991. Son épouse, l'impératrice douairière Sēn'shi, se fit nonne au neuvième mois de la même année, et prit le nom de *Higashi-san'yō-in'* (1).

Au onzième mois de 991, une fille de Foujiwara Naritoki devint épouse du prince héritier Okiçada, le futur empereur San'jō. Elle est connue sous le nom d'« épouse impériale du Sēn'yōdén' » (2).

Au deuxième mois de 992, l'impératrice douairière alla en pèlerinage au temple bouddhique d'Ishiyama (3), et, le douze du même mois, se termina l'année de deuil qui avait suivi la mort d'Ēn'yōu (4).

Au troisième mois de 992, Sēi Shōnagon' quitta le Palais pour aller faire une retraite dans une maison amie (5).

Le mois suivant, Mitchitaka se rendit, en pèlerinage, aux temples de Kamo.

L'épisode du coq échappé, raconté par Sēi à la page 296 des « Notes de chevet », doit se placer entre le huitième mois de 992 et le huitième mois de 994.

Au dixième mois de 992, Mitchitaka fit faire une offrande de textes sacrés ; Naritada, grand-père maternel de l'impératrice, entra en religion.

Au onzième mois de 992, Sadako vint habiter au Palais de la Deuxième avenue (*Nijōin'*). Alors qu'elle s'y trouvait, elle envoya au Palais Impérial, pour la « Cinquième fête », les danseuses dont parle Sēi à la page 111.

Au douzième mois de 992, l'impératrice se rendit au Palais du sud (*Minami no in'*), qui dépendait du Palais de la Troisième avenue orientale (*Tō-san'yō*), résidence de son père. Sēi rapporte comment, pendant le séjour de Sadako dans ce palais, les dames d'honneur reçurent l'ordre de coudre, le plus vite possible, un vêtement pour leur maîtresse, et comment elles s'acquittèrent de leur tâche (6). L'impératrice revint, le même mois, au Palais Impérial.

Au quatrième mois de 993, Mitchitaka prit le titre de maire du palais. C'est sans doute à cette époque que Mitchinaga, près de la Porte noire (7), dut s'incliner devant son frère (8).

La scène relatée par Sēi à la page 83 de ses « Notes », à propos

(1) Pour *Higashi-san'yō-in'*, voir p. 59. La visite de deux pèlerins à Mitaké, dont parle Sēi (N. C., p. 146), eut peut-être lieu au troisième mois de 991. Nous sommes, du moins, amenés à le supposer si nous admettons que, dans le texte des « Notes », le nom de Noboukata, qui désigne l'un des pèlerins, est écrit pour « Noboutaka ». Cf. N. C., p. 146, n. 3 et 5 ; p. 147, n. 4.

(2) Voir p. 40.

(3) Cf. p. 99.

(4) N. C., p. 168.

(5) N. C., p. 288.

(6) N. C., p. 118.

(7) Voir p. 40, n. 10.

(8) N. C., p. 158.

du paravent orné de peintures représentant l'enfer, se passa probablement le vingt-deux du douzième mois de 993.

Au premier mois de 994, l'empereur rendit visite à sa mère.

Le premier jour du deuxième mois, l'impératrice alla résider au Palais de la Deuxième avenue (1). Séi, à la page 263, raconte le départ précipité des dames d'honneur qui suivirent alors leur maîtresse.

Le huit (2) du second mois, Séi quitta le Palais de la Deuxième avenue, pour y revenir le neuf (ou le dix-neuf) (3). Le lendemain du retour de Séi (4), l'impératrice partit pour le temple *Shakou-zén'ji*, où elle assista, en même temps que la douairière, à une cérémonie d'offrande de textes (*kyōkouyō*) (5) organisée par le maire du palais (6). Pendant la nuit qui suivit cette cérémonie, l'impératrice, accompagnée des dames d'honneur, revint au Palais Impérial, où l'appelait son époux, et les suivantes des dames les attendirent en vain au Palais de la Deuxième avenue (7).

Dans le cours du deuxième mois de 994, un incendie ravagea les Palais *Kokidén'* et *Hikyōsha* (8).

Dans les pages où Séi décrit le charme des réunions au Palais pur et frais, elle doit retracer des scènes qui eurent lieu au troisième mois de 994 (9).

Au cinquième mois, une épouse du prince héritier donna le jour au prince Atsouakira, qui devait plus tard être connu sous le nom de *Ko-itchijō-in'*.

Au douzième mois, régna une épidémie.

Le dix (10) du premier mois de 995, la princesse Ghén'shi, sœur de l'impératrice, devint épouse du prince héritier, et vint résider au Palais *Shighéisha*.

Le dix du deuxième mois, cette princesse alla voir l'impératrice au Palais *Tōkwadén'* (11).

Le douze du deuxième mois de 995, le lendemain du *Rékén'* (12),

(1) *Nijō no miya*. Cf. p. 41, n. 2 ; N. C., p. 257.

(2) Vers le huit ou le neuf. Voir N. C., p. 262.

(3) Ou le dix-neuf, d'après la date assignée par un autre texte à la cérémonie des offrandes. (Voir la note suivante.) En réalité, Séi dut revenir au Palais de la Deuxième avenue le jour « frère cadet du Métal et Bœuf » le plus rapproché du 20 du deuxième mois. Cf. N. C., p. 265.

(4) C'est-à-dire le dix ou le vingt, suivant qu'on accepte un texte ou un autre (voir N. C., p. 257, n. 2), ou, plus probablement, le jour « frère aîné de l'Eau et Tigre » voisin du 20 du deuxième mois de 994. Cf. N. C., pp. 265 et suivantes.

(5) Voir p. 111.

(6) N. C., pp. 257, 274

(7) N. C., p. 275.

(8) Cf. p. 40.

(9) N. C., pp. 18 à 23.

(10) D'après N. C., p. 133 ; le 19 selon divers auteurs.

(11) Voir p. 40 ; N. C., p. 133. Certains auteurs placent la visite de la princesse Ghén'shi au deuxième mois de 992.

(12) Cf. p. 154.



Foujiwara Youkinari envoya à Séi Shōnagon' des « gâteaux carrés », lui donnant ainsi l'occasion de faire une agréable réponse (1).

Dans le cours du même mois, l'impératrice douairière accomplit un pèlerinage au temple d'Ishiyama, et c'est sans doute aussi au deuxième mois de 995 que Tadanobou et Séi se brouillèrent (2).

Au quatrième mois de 995, l'impératrice et sa sœur, la princesse Ghén'shi, allèrent au palais de leur père, Mitchitaka, qui mourut le dix de ce mois. Sadako revint ensuite au Palais *Tōkwa-dén'*.

Takaïé fut alors nommé vice-deuxième sous-secrétaire d'État, et Mitchikané, supplantant Korétchika, fils de Mitchitaka, devint maire du palais.

C'est entre le quatrième mois de 995 et le quatrième mois de 996 que doit se placer l'épisode de l'éventail de Takaïé, conté par Séi à la page 131 de ses « Notes ».

Au cinquième mois de 995, Mitchikané mourut, peut-être à la suite de manœuvres « magiques » de Korétchika ; une épidémie sévit, et de nombreux dignitaires périrent, parmi lesquels Mitchiyori, frère de l'impératrice (3). A cette époque, Sadako vint habiter au *Shiki no mizōshi* (4) ; Séi et plusieurs de ses compagnes allèrent écouter, dans la forêt, le chant du coucou (5).

Le vingt-huit du sixième mois de 995, l'impératrice se rendit au Palais du Conseil d'État ; et les dames de sa suite profitèrent de leur séjour en ce lieu pour faire mille folies (6).

Sadako revint au Palais de l'empereur le huit du septième mois de 995.

C'est le dix du neuvième mois, après un sermon de Séihan', que Tadanobou récita une poésie pour rappeler la mort de Mitchitaka (7) ; vers le même temps, il demanda vainement à Séi de se réconcilier avec lui (8).

Le vingt et un du dixième mois de 995, l'empereur se rendit au sanctuaire d'Iwashimizou (9) ; le lendemain, comme il revenait à la capitale, il s'arrêta en chemin pour présenter ses hommages à sa mère, l'impératrice douairière Sên'shi (10). Pendant ce dixième mois, l'impératrice Sadako résida au *Shiki no mizōshi*, puis au Palais [du jardin] des pruniers (*Oumétsubo*) (11).

Cependant, la Cour était le théâtre de nombreuses intrigues ;

(1) Voir p. 353, n. 6 ; N. C., pp. 160 et suivantes.

(2) N. C., p. 84.

(3) Mitchiyori mourut au sixième mois de 995.

(4) Cf. p. 39.

(5) N. C., p. 123.

(6) N. C., p. 193.

(7) N. C., p. 163.

(8) N. C., p. 164.

(9) Cf. p. 79.

(10) N. C., p. 157.

(11) Cf. p. 40, n. 8. Voir aussi (p. 204) comment Tsounéfoûça (p. 171) déroba le manuscrit de Séi.

Mitchinaga, frère de Mitchitaka et de Mitchikané, s'efforçait, soutenu par sa sœur, l'impératrice Sên'shi, d'évincer son neveu Korétchika, afin de prendre lui-même le pouvoir.

Au premier mois de 996, se produisit un événement qui devait avoir de graves conséquences. Le bruit courait alors que l'ex-empereur Kwazan' venait la nuit au Palais de la Première avenue, ancienne résidence du premier ministre défunt Tamémitsou (1), pour courtiser une des filles de celui-ci. Korétchika, frère de l'impératrice, qui aimait une autre de ces filles, s'imagina que c'était cette dernière que fréquentait Kwazan'. Il résolut de tuer l'ex-empereur. Dans ce dessein, il se cacha, la nuit du seize du premier mois, près du Palais de la Première avenue, avec son frère Takaié. Tous deux tirèrent sur Kwazan' quand ils le virent s'approcher, et une flèche blessa l'ancien monarque. Les deux coupables furent jugés le dix-huit du troisième mois, et la sentence rendue le quatre du mois suivant. Il s'agissait d'une affaire d'importance. Les ennemis de Korétchika, heureux de pouvoir l'éloigner, firent valoir qu'il avait commis un crime de lèse-majesté ; le vingt-quatre du quatrième mois, il fut nommé vice-gouverneur de Kyōushōu ; en même temps, Takaié reçut le gouvernement d'Izoumo. Les deux frères se voyaient ainsi obligés de quitter la capitale et de laisser le champ libre à Mitchinaga.

Tous ces événements n'étaient pas sans avoir de fâcheuses répercussions sur l'existence de l'impératrice. Quittant le Palais des pruniers, Sadako alla résider, le vingt-cinq du deuxième mois, au *Shiki no mizoshi* (2). C'est à cette époque que Tadanobou écrivit à Séi, restée au Palais des pruniers, et qu'il lui fit visite, ainsi qu'elle le raconte aux pages 89 et 90 des « Notes de chevet ». Le soir du vingt-sept du deuxième mois de 996, Séi se rendit elle-même au *Shiki no mizoshi* (3) ; elle y trouva sa maîtresse et les dames d'honneur, qui interrompirent une discussion à propos des héros de romans pour lui expliquer comment Tadanobou, après l'avoir quittée, était venu présenter ses hommages à l'impératrice.

Sadako, dont la situation au Palais devenait de plus en plus difficile, alla demeurer, le quatre du troisième mois de 996, au Palais de la Deuxième avenue (4). On a donné une autre raison de ce départ : l'impératrice, alors enceinte, n'aurait pu rester au Palais Impérial, étant donné les idées shinntoïstes sur l'impureté

(1) Cf. p. 173. Pour le Palais de la Première avenue (*Itchijōin*'), voir N. C., p. 126, n. 1.

(2) N. C., p. 89. Voir p. 39. (3) N. C., p. 91.

(4) Au *Nijōin*' (cf. p. 41, n. 2). N. C., p. 175.

de l'accouchement. Il semble que ce soit là une erreur, car la princesse Oçako naquit seulement le seize du douzième mois, et l'impératrice n'était donc pas enceinte au début du troisième.

Le trente de ce mois, Tadanobou et Minamoto Noboukata vinrent bavarder avec Séi, qui n'avait pas suivi sa maîtresse, mais était restée au Palais Impérial (1). C'est alors que Tadanobou récita une poésie consacrée aux amours du Bouvier et de la Tisserande (2).

Après avoir vu, le vingt-quatre du quatrième mois (3), ses frères Korétchika et Takaïé condamnés à l'exil, l'impératrice voulut entrer en religion et se fit couper les cheveux (4).

Au sixième mois de 996, il y eut un grand tremblement de terre.

Le mois suivant, Mitchinaga devint ministre de gauche.

Au huitième mois, Yoshiko, fille de Kin'soué, reçut le titre d'épouse impériale, et vint demeurer au Palais *Kokidén*'.

L'impératrice résidait toujours, cependant, au Palais de la Deuxième avenue, et Séi, qui passait pour être du parti de Mitchinaga, ne se trouvait pas auprès de sa maîtresse ; c'est vers le huitième mois de 996 qu'un gentilhomme lui conseilla de s'y rendre (5).

Korétchika et Takaïé s'étaient cachés. Au neuvième mois de 996, le premier revint en secret à la capitale, et Takaïé y rentra au dixième mois ; mais Korétchika fut contraint de partir pour l'île de Kyōushō.

La mère de l'impératrice mourut au dixième mois de 996.

Le mois suivant, Motoko, fille d'Akimitsou, fut élevée au rang d'épouse impériale. Elle vint habiter au Palais *Tōkwadén*'.

Le seize du douzième mois de 996, l'impératrice donna le jour à la princesse Oçako.

Au premier mois de 997, l'empereur rendit visite à sa mère.

Au troisième mois, Korétchika et Takaïé furent rappelés à la capitale, et, au quatrième, Korétchika commença une retraite de mille jours à Mitaké.

Au cinquième mois, il y eut un grand tremblement de terre. Le vingt-deux du même mois, l'impératrice vint avec sa fille au *Shiki no mizōshi* (6) ; elle le quitta, le mois suivant, pour aller au Palais des pruniers.

(1) N. C., p. 195.

(2) N. C., p. 196.

(3) Ce même jour, Foujiwara Tadanobou devint conseiller d'État (*san'ghi*).

(4) Voir la note 6.

(5) N. C. p. 176.

(6) L'impératrice revint en secret, sous le costume d'une religieuse bouddhiste. Nous avons vu, du reste, un peu plus haut, que Sadako s'était fait couper les cheveux. Il était tout à fait exceptionnel qu'une femme ayant ainsi renoncé au monde reprît sa vie passée. (Ce qui a été dit à la page 137 [n. 3] ne s'applique pas ici.)

Au huitième mois de 997, l'impératrice douairière fit une pèlerinage au temple d'Ishiyama.

Au onzième mois, la princesse Oçako reçut le titre de princesse impériale (*naishinnō*).

Au premier mois de 998, Mitchinaga se rendit aux sanctuaires de Kamo.

Le mois suivant, Takako, fille de Mitchikané, devint épouse impériale ; l'impératrice quitta le Palais des pruniers, et alla résider au *Shiki no mizōshi*. C'est à cette époque qu'on doit placer l'épisode des amours de Minamoto Noboukata et de Sakyō, dame d'honneur de l'épouse impériale du Palais *Kokidén* (1). C'est encore vers le même temps que Youkinari, après avoir quitté Séi trop tôt, une certaine nuit, lui envoya la lettre fameuse où il s'excusait en invoquant le chant du coq (2).

La conversation du même Youkinari avec une dame d'honneur, près du *Shiki no mizōshi* (p. 61 des « Notes ») dut avoir lieu vers le troisième mois de 998.

Au huitième mois de la même année, l'impératrice séjourna encore au *Shiki no mizōshi* (3) ; Séi nous raconte comment, un matin, ses compagnes et elle-même se divertirent dans le jardin (4).

L'épisode de Maçamitsou, ce personnage « qui aurait entendu tomber le cil d'un moustique » (5), doit se placer vers la même époque.

Au douzième mois de 998, une épidémie fit de nombreuses victimes. L'impératrice, qui n'avait pas quitté le *Shiki no mizōshi*, rappela Séi Shōnagon', alors en congé (6). C'est aussi, sans doute, au douzième mois de 998 que deux religieuses mendiante vinrent demander l'aumône aux dames d'honneur (7), et c'est après le dix de ce mois que fut construite la montagne de neige à laquelle Séi consacre plusieurs pages de ses « Notes » (8).

Le premier jour de l'année 999, il neigea, et, le lendemain, un messenger de la grande prêtresse de Kamo apporta une lettre à l'impératrice (9). Dans la première moitié du premier mois, la pensée de Séi fut toute à la montagne de neige, qui devait, avait-elle assuré, durer jusqu'au quinze. Hélas ! sa maîtresse fit détruire cette montagne la veille du jour fixé (10).

(1) N. C., p. 199.

(3) N. C., p. 81.

(5) N. C., p. 235.

(7) N. C., pp. 96 et suivantes.

(9) N. C., p. 101.

(2) N. C., p. 165.

(4) N. C., p. 81.

(6) N. C., p. 95.

(8) N. C., pp. 98 à 106.

(10) N. C., p. 105



Au deuxième mois de 999, Mitchinaga se rendit au sanctuaire de Kaçouga (1).

Le dernier jour de ce mois, Séi reçut de Kin'tō et de Tadano-bou un distique auquel elle répondit par trois vers (2).

C'est probablement en 999 que Séi, retirée à la campagne, s'efforça d'éviter les visites (3). Ce détail peut se placer soit au deuxième, soit au huitième mois, car il est question, dans le cours du récit, de la « Lecture sacrée au Palais », et nous savons que cette solennité était accomplie, chaque année, à ces deux époques (4).

Au troisième mois de 999, le prédicateur Séihan' mourut.

Au cinquième mois, les courtisans vinrent un soir au *Shiki no mizōshi*, et Séi les étonna en rappelant à propos le surnom du bambou (5).

Un incendie ayant détruit le Palais pur et frais, le quatorze du sixième mois de 999, l'empereur alla résider au Petit Palais de la Première avenue (*Ko-itchijōin'*) (6), où il demeura jusqu'au dixième mois de l'année suivante. L'impératrice habitait le bâtiment situé au nord de ce palais. Nous avons vu que Séi dut écrire le passage de ses « Notes » relatif au chant du rossignol (7) dans les jours qui précéderent cet incendie.

Au septième mois de 999, se placent les épisodes de la guitare sans nom et de l'orgue à bouche de la sœur de l'impératrice (8).

Le neuf du huitième mois, Sadako, emmenant sa fille, quitta le Palais de la Première avenue (9), et alla résider dans la demeure de Narimaça (10), intendant de sa Maison, qui habitait près de la Troisième Avenue. L'impératrice était alors enceinte, et il lui fallait quitter le Palais où se trouvait l'empereur. A cette époque, son sort était pitoyable ; elle avait perdu successivement son père, son frère aîné Mitchiyori, sa mère (11) et son grand-père maternel Naritada. Par surcroît, l'impératrice douairière Sên'shi, qui était à la fois sa tante paternelle et sa belle-mère, lui témoignait de l'inimitié, de même qu'à Korétchika et à Takaié. Ces deux frères de l'impératrice avaient été, il est vrai, rappelés à la capi-

(1) Cf. p. 80.

(2) N. C., p. 140.

(3) N. C. p. 92.

(4) Cf. pp. 155, 161.

(5) N. C., p. 166.

(6) Séi appelle ce palais *Ima no daïri* : « Le Palais Impérial actuel » (ou provisoire). N. C., pp. 13, 31.

(7) Voir p. 185 ; N. C., p. 55.

(8) N. C., p. 116.

(9) N. C., pp. 6 à 9 (nous venons de voir que l'empereur résidait alors au *Ko-itchijōin'*).

(10) Taïra Narimaça. Cf. pp. 181, 247.

(11) Mitchitaka (p. 175) était mort le 10 du quatrième mois de 995 (voir p. 192) ; Mitchiyori (p. 177), au sixième mois de la même année (cf. p. 192, n. 3) ; Takako (p. 181) les avait suivis au dixième mois de 996 (voir p. 194).

tale ; mais ils ne possédaient guère d'influence, et Sadako, dans le malheur, voyait tout le monde la délaisser. Comme le palais où elle se retirait d'ordinaire (1) avait brûlé, elle dut aller, cette fois, chez Narimaça. Aucun des hauts dignitaires ne se trouvait là pour l'assister à son départ, ni pour veiller à son installation, Mitchinaga ayant pris soin, afin d'éloigner tous les courtisans, de les emmener, le neuf du huitième mois, à sa villa d'Ouji. La maison de Narimaça n'était pas une demeure grandiose, et on avait dû, pour la circonstance, remplacer en hâte la porte ordinaire par une porte à quatre piliers (2).

Le dix-neuf du neuvième mois de 999 (j'ai déjà signalé ce grave événement) (3) la chatte du Palais eut des petits.

Au onzième mois, une fille de Mitchinaga, Akiko, reçut le titre d'épouse impériale, et vint résider au Palais des glycines (4). L'impératrice donna le jour au prince Atsouyaçou.

Au deuxième mois de l'an mille, Sadako fut élevée à la dignité d'impératrice en titre (*kōgō*), et Akiko devint impératrice (*tchōugō*). Mitchinaga se rendit au temple de Kaçouga, et c'est probablement à ce pèlerinage que Séi fait allusion à la page 108 de ses « Notes ».

Le douze, Sadako revint, avec le jeune prince Atsouyaçou, au Palais provisoire, c'est-à-dire au Palais de la Première Avenue, et c'est le vingt du deuxième mois (5) que Takatō (6) dut donner à l'empereur la leçon de musique dont Séi fait mention à la page 31.

Au troisième mois, l'impératrice douairière alla en pèlerinage au temple d'Iwashimizou ; le trois de ce mois, jour de la fête de *Tan'go* (7), le censeur sous-chef des chambellans (8) promena dans les jardins du Palais provisoire le chien Okinamaro, couronné de fleurs, et, dans la deuxième moitié du même mois, ce chien encourut la disgrâce impériale en pourchassant la chatte favorite du souverain (9). Le vingt-sept du troisième mois, l'impératrice Sadako quitta le Palais de la Première avenue pour se rendre à la maison de Narimaça.

(1) Le Palais de la Deuxième avenue ([*Tō-san'jō no niō no miya*) : il avait brûlé au sixième mois de 996.

(2) Cf. N. C., p. 6.

(3) Voir p. 184.

(4) *Foujitsoubō*. Cf. p. 40, n. 9.

(5) Le texte des « Notes » (N. C., p. 31) indique le 10 du deuxième mois ; mais, à cette date, Séi n'était pas au Petit Palais de la Première avenue. (Nous savons que l'impératrice y revint le 12 du deuxième mois.)

(6) Voir p. 175.

(7) Cf. p. 157.

(8) *Foujiwara Youkinari*. Voir pp. 177, 245 ; N. C., p. 11.

(9) N. C., p. 10. La scène se passe au Palais provisoire, c'est-à-dire au *Ko-itchiōin*' (cf. p. 196, n. 6).

Le mois suivant, Atsouyaçou fut fait prince impérial (*shinnō*), et Sadako revint auprès de l'empereur.

Au début du cinquième mois de l'an mille, l'impératrice était au Palais de la Troisième avenue, demeure de Narimaça (1) ; le quatre, les dames préparèrent les boules médicinales pour la fête du lendemain (2), et Séi eut l'occasion de montrer son esprit.

Dans le cours du même mois, l'impératrice douairière tomba malade ; Mitchinaga fit faire les « Huit conférences » ; il y eut aussi une grande sécheresse et l'on adressa aux dieux des prières qui durent être efficaces, car il plut en abondance au sixième mois.

Le huitième jour du huitième mois de l'an mille, Sadako quitta la maison de Narimaça, et rejoignit l'empereur au Palais de la Première avenue ; elle repartit pour le Palais de la Troisième avenue, où logeait Narimaça, le vingt-sept du même mois.

La visite de Minamoto Narinobou au Palais de la Première avenue, quand il vint sous la pluie pour causer avec Séi, qui ne le reçut pas (3), dut avoir lieu soit au deuxième ou au troisième mois de l'an mille, soit au huitième mois de la même année, puisque l'impératrice, comme on peut le voir à la page 281 des « Notes », habitait ce palais au moment de cette visite.

Le vingt-neuf du huitième mois, l'évêque Jōshō, qui avait été nommé, l'avant-veille, supérieur du temple de Yamashina (4), accourut présenter ses hommages à l'empereur ; et Séi sut montrer, à propos de la haute taille du prélat, qu'elle avait de la mémoire (5).

Au dixième mois de l'an mille, l'empereur abandonna le Palais de la Première avenue, et vint habiter le Palais pur et frais, nouvellement reconstruit.

Au douzième mois, l'impératrice Sadako donna le jour à la princesse Yoshiko, et mourut des suites de l'accouchement, à l'âge de vingt-cinq ans.

Nous ne savons guère ce que devint Séi après la mort de sa maîtresse. Suivant Kitamura Kigin', elle aurait été dame d'honneur de la princesse Ghén'shi, (6) sœur de Sadako et femme

(1) N. C., p. 234.

(2) Voir p. 157.

(3) N. C., pp. 281 et suivantes.

(4) Cf. p. 98.

(5) N. C., p. 13.

(6) Pour Ghén'shi, voir p. 178. Il semble que Kitamura Kigin' se soit fondé sur les lignes suivantes de l'*Étgwa-monogatari* (cf. p. 124) : « Il suffisait que le Seigneur chef (Foujiwara Korétchika) et le Deuxième sous-secrétaire d'État (Foujiwara Takaïé) vissent [au palais où s'était retirée l'Impératrice] pour que tout apparût [aux personnes de son entourage] sous un nouveau jour. Elles se sentaient consolées, mais [Sa Majesté] ne faisait que verser des larmes et [ses deux frères], très inquiets, n'avaient plus qu'une pensée : ils se demandaient comment allaient la Princesse (Oçako) et le Prince impérial [Atsouyaçou]. A l'ordinaire, c'était le Seigneur évêque [Ryouéu'] qui disait les prières,

du prince héritier Okiçada (1) ; mais Ghén'shi mourut au huitième mois de l'an mille, et le sort de Séi, postérieurement à cette date, est tout à fait douteux.

D'après certains auteurs, comme Ghén'shi Hōin' (xiv<sup>e</sup> siècle), elle mourut dans la province de Sanouki, dans l'île de Shikokou, et elle fut enterrée au temple de Kom'pira (2). On y montre du reste aujourd'hui son tombeau ; mais il est superflu d'indiquer que l'authenticité en est fort peu sûre. D'autres ont dit que Séi s'était retirée à la campagne, et qu'elle y avait vécu misérablement (3). On peut relever, dans le *Zokou-sén'zaishō* (4), une poé-

la nuit, près de l'Impératrice. J'aurais sans doute encore davantage à dire, à plus forte raison, [à propos de la peine que souffrait l'Impératrice] si les seigneurs que j'ai nommés n'avaient pas été là. On peut du moins le croire pour bien des motifs. Au Palais de l'Est [résidence du Prince héritier], se trouvaient de nombreux princes [enfants de la Princesse] du Palais de l'universel éclat, [fille de Foujiwara Naritoki, et épouse du Prince héritier,] et l'intimité dans laquelle tous y vivaient était si grande qu'il était difficile à la Princesse du Palais de la belle vue [Ghén'shi, autre épouse du Prince héritier,] de venir [voir l'Impératrice, sa sœur]. Au Palais de l'Empereur, des réjouissances dans le goût moderne se succédaient à l'occasion de la Cinquième fête ou de la fête spéciale [de Kamo], et après y avoir assisté, des seigneurs d'un haut rang, qui n'avaient pas oublié le passé, arrivaient [au palais où demeurait l'Impératrice]. Pendant que les dames bavardaient, ces seigneurs racontaient comment on avait célébré, ici ou là, la Cinquième fête. Aussi des dames comme Séi Shōnagon' venaient-elles les accueillir. Ces femmes avaient un charme que n'aurait pas eu une personne un peu plus jeune, et les gentils-hommes ne pouvaient s'empêcher de se rappeler l'air gracieux, légèrement fanfaron de celles qu'ils avaient vues. Ils revenaient, amenant chaque fois deux ou trois de leurs amis. » (*Souidono Tchōunagon' nado no mairi-tamaou bakari ni yoroxou oboshi-nagouçamourédo tada on' namida nomi koço koboré-sacé-tamaéba outaté youyoushou oboçaréle Himémiya, Itchi no miya nado no on' ariçama wo ikani ikani to nomi omōshi-mi-taté-matsouracé-tamaou. Tsouné no on' yōi wa Sōzou no kimi sabourai-tamaéri. Mashité kono kin'datchi owacéçaramashikaba ikani itōdo iwamou kata naramashi to nomi omōshi-shirou koto okaroubéshi. Togou ni wa Sén'yōdén' no amata no miyatachi owashimashité on' nakarai ito mizou morou-majikéréba Shighéisha mairi-tamaou koto katashi. Outchi watari ni wa Go-séchi, rin'ji no matsouri nado outchi-tsouzouki imaméçashikéréba soré ni tsoukété mo moukashi waçourénou sabéki kin'datchi nado mairitsou. Nyōbōlatchidomo monogatari shitoutsou, Go-séchi no tokorodokoro no ariçama nado ii-katarou ni tsoukété mo Séi Shōnagon' nado idéaritéshōsho no wakaki hito nado ni mo maçarité okashōu hokoriha narou kéwaï wo souté-katakou oboété foutari mitari zoutsou tsourété zo tsouné ni mairou.*) On voit que si l'on interprète ce passage comme je l'ai fait, on n'en peut rien tirer qui soit de nature à étayer l'assertion de Kitamura Kigin'. (Comparer Wacéda, *Makoura*, pp. 2, 3.)

(1) Le futur empereur San'jō.

(2) *Koto-hira* ou *Kom'pira*, temple bouddhique bâti sur les pentes de la colline Zōzou-san' par Kōbō-daishi (cf. p. 90), et dédié à une divinité hindoue, Koum'b'ira, qu'il est difficile de reconnaître. Voir Papinot (article *Kotohira-jinja*) ; Chamberlain and Mason, *Handbook*, pp. 48 et 427 ; Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 79.

(3) C'est ce qu'on peut lire dans les « Esquisses sans nom » (*Moumyō-zōshi*) du xiii<sup>e</sup> siècle. Comparer Ishikawa, p. 141, n. 3 ; et voir, p. 187, n. 2, une poésie du *Shin'-kokin'shou* que Séi écrivit peut-être avoir quitté la Cour.

On a prétendu que Séi, devenue vieille, s'était retirée en Mitchinokou, et on lui a attribué un ouvrage appelé *Malsoushima no nikki*, « Le journal d'un voyage à Matsoushima » (cf. Wacéda, *Makoura*, p. 2). Motoori Norinaga, le grand érudit japonais du xviii<sup>e</sup> siècle, a fait justice de ces assertions. (Voir Revon, *Anthologie*, p. 345.)

(4) Cf. p. 121.



sie que Séi Shōnagon' aurait alors composée pour répondre à un visiteur :

« A celui qui vient me voir,  
Non, vraiment, je ne puis répondre  
Que je suis là,  
Alors qu'avec effroi, je me demande  
Si, moi-même, je suis moi (1) ! »

Dans le deuxième volume du *Kojidan'* (Relation des choses anciennes), écrit au xvi<sup>e</sup> siècle, on trouve un passage que je cite d'après M. Ishikawa (2) : « Sei Shonagon après avoir quitté la cour, vivait, non loin de la capitale, dans une grande misère. Un jour, de jeunes seigneurs passant en voiture devant la petite maison qu'elle habitait, l'un d'eux, à la vue de cette hutte pitoyable, dit à ses amis : « Voyez la fin de notre grande poétesse ! » Alors, à l'intérieur, une vieille femme releva le rideau, et, avançant une figure aussi laide que celle d'un démon, s'écria : « Tu ne veux pas acheter les os du cheval qui faisait mille lieues en un jour ? » Les jeunes gens, confus de cette réponse spirituelle, s'enfuirent aussitôt. »

L'histoire à laquelle Séi aurait fait allusion est celle d'un roi du pays de Yén' qui vivait à l'époque des « États combattants » (3). Si l'on en croit la légende, ce prince entendit parler, certain jour, d'un cheval extrêmement rapide, et chargea un de ses serviteurs d'aller le chercher. Malheureusement, l'homme revint en disant qu'il était arrivé trop tard pour trouver l'animal vivant ; mais son maître lui ordonna de repartir en toute hâte et d'acheter à n'importe quel prix les os du fameux coursier. Le roi pensait, en effet, que le bruit d'une action aussi singulière que la sienne ne pouvait manquer d'être répandu, et il ne voyait pas de moyen plus propre à faire savoir partout qu'il désirait se procurer de bons chevaux.

Un auteur du xviii<sup>e</sup> siècle, Matsouzaki Haroumi, assure que Séi Shōnagon' se rasa la tête, se fit nonne, et mourut près de Kyōto, au temple *Séigwan'ji*, après avoir « reçu jusqu'à sa fin des témoignages d'estime de l'empereur Itchijo (4). » M. Ishikawa,

(1)                    *Toou hito ni*  
                         *Ari to wa é koço*  
                         *Ii-idéné*  
                         *Waré ya wa waré to*  
                         *Odorokarétsoutsou.*

Wacéda, *Makoura*, p. 2 ; comparer Walcy, *The Pillow-Book*, p. 148.

(2) Ishikawa, p. 143. Voir aussi Wacéda, *Makoura*, p. 4.

(3) Cf. p. 33.

(4) Ishikawa, p. 143.

ayant cité les dires de Matsouzaki Haroumi, ajoute qu'Ichijō ne connaissait Sēi que par sa femme ; « rien de plus douteux, écrit-il, que l'attachement que l'empereur aurait pu avoir pour elle... D'autre part, il est peu probable que Sei Shōnagon, qui... n'avait pas la foi bouddhique, ait pu vouloir ainsi soudainement se raser la tête. » Nous verrons plus loin ce que nous devons penser de l'estime que pouvait avoir l'empereur pour Sēi (1), et de la foi religieuse de celle-ci (2).

M. Pfizmaier, enfin, parle d'un ouvrage d'après lequel Sēi Shōnagon' serait devenue la femme de Mounéyo, gouverneur de Séttsou (3).

Aucune des versions précédentes ne peut être vérifiée, et nous ignorons sur quoi elles sont fondées. Un passage capable d'apporter ici quelque lumière se trouve dans le « Journal » de Mouraçaki Shikibou : « Sēi Shōnagon' semble extrêmement satisfaite d'elle-même ; mais elle a beau faire montre de son savoir et griffonner sans cesse des caractères chinois, on voit dans ses écrits, si l'on y regarde de près, bien des choses qui méritent d'être critiquées. Celle qui aime, comme elle, à passer pour extraordinaire aux yeux des gens perd toujours à être connue, et sa destinée ne peut être que lamentable. Si une femme ayant acquis d'agréables talents se laisse, à chaque instant, et tout à fait mal à propos, emporter par sa verve lorsqu'une chose a charmé son cœur, et si elle ne peut se résoudre à laisser de côté rien de ce qui l'a intéressée, elle devient naturellement insupportable, et, forcément, les qualités qu'elle possède semblent vaines. Comment une personne à laquelle on ne trouve plus aucun charme pourrait-elle finir heureusement ses jours (4) ? » Nous sommes amenés à croire, en lisant ces lignes, que Sēi était encore à la Cour à l'époque où Mouraçaki Shikibou écrivit son « Journal », entre 1007 et 1010, et cette opinion semble devoir être affirmée par la lecture de quelques passages des « Notes de chevet ».

A la page 235 de son ouvrage, Sēi nous parle du « Ministre du

(1) Comp. p. 241.

(2) Voir pp. 263, 266.

(3) Pfizmaier, *Die Aufzeichnungen*, p. 11.

(4) *Sēi Shōnagon' koço shitarigao ni imijōu habérikérou hito. Sa bakari sakashiradachi mana kaki-ichirashité habérou hodo mo, yokou mi-habéréba mada ito taénou koto ôkari. Kakou hito ni koto naramou to omoi-konomérou hito wa kanarazou mi-otori shi, youkoucoué outaté nomi habéréba én' ni narinourou hito wa ito sougō souzouro narou ori mo mono no awaré ni souçoumi, okashiki koto mo mi-sougouçanou hodo ni, onozoukara saroumajikou, ada narou yō ni mo narou ni habéroubeshi. Sono ada ni narinourou hito no haté ikadé ka wa yokou habéramou ?* » (Wacéda, *Makoura*, p. 4.) Voir Revon, *Anthologie*, p. 197 ; *Journaux* p. 160 ; et Waley, *The Pillow-Book*, p. 147.

Trésor ». Il s'agit de Foujiwara Maçamitsou (1), qui occupa ce poste à partir du dixième mois de 1002. Séi n'avait donc pas quitté le Palais à cette date. De même, à la page 141 des « Notes », Séi donne à Minamoto Toshikata (2) un titre, celui de capitaine de la garde du corps, qu'il obtint seulement au huitième mois de 1001 (3). Le commandant de la garde impériale qu'elle mentionne au même endroit était Foujiwara Sanénari, lequel parvint à ce grade au troisième mois de 1009 (4).

A la page 109 des « Notes », Séi nous dit, à propos du prince impérial Atsouyaçou, que « c'est encore un enfant ». Ces termes, et le texte qui les accompagne, laissent entendre qu'à l'époque dont parle Séi, le prince avait au moins quatre ans, âge qu'il atteignit à la fin de 1003. Peut-être, à cette date, Séi appartenait-elle à la suite de la quatrième fille de Mitchitaka, l'intendante du service de la Toilette, qui prit soin du prince Atsouyaçou après la mort de l'impératrice Sadako. Cette princesse mourut du reste elle-même en 1004.

Et puis, à la page 215 des « Notes de chevet », nous trouvons la phrase suivante : « Il est superbe, quand on est la fille d'un dignitaire ordinaire, de devenir impératrice (5). » Il faut se rappeler ici que les rangs d' « impératrice » (*tchōugō*) et de « première impératrice » (*kōgō*) étaient anciennement réservés aux princesses du sang et aux filles des maires du palais ou des ministres. Le premier exemple que nous ayons d'une épouse impériale, fille d'un dignitaire ordinaire, devenue impératrice, est celui d'une fille de Naritoki. Ce dernier avait été seulement premier sous-secrétaire d'État, et pourtant, sa fille parvint à la dignité de *kōgō* sous le règne de San'jō, au quatrième mois de 1013. Certains doutaient, d'ailleurs, qu'une telle élévation fût légitime, et, pour les rassurer, on sentit le besoin de donner à Naritoki, mort en 995, le titre de premier ministre (*dajōdaijin*) (6). Sans doute faut-il croire que le passage des « Notes » dont il s'agit a été écrit, au plus tôt, en 1013. Cette année-là, Séi était donc encore, à tout le moins, en relations avec quelque personne de la Cour (7).

---

(1) Cf. pp. 175, 184. (2) Voir p. 171.

(3) Dans un autre texte, Toshikata est appelé « le Conseiller d'État » (*Saishō*). Il obtint ce titre au huitième mois de 995. Cf. N. C., p. 141, n. 5.

(4) Si nous acceptons le texte donné en note à la page 141 de mon essai de traduction (N. C., p. 141, n. 4).

(5) Cf. N. C., p. 215, n. 6.

(6) Pour Naritoki, voir pp. 169, 174 et 183. Pour sa fille, comp. p. 169.

(7) L'empereur Itchijō était mort depuis deux ans.

## L'Œuvre de Sēi Shōnagon

---

J'ai déjà mentionné (p. 123) quelques-uns des « journaux » qui parurent à l'époque de Héian'. Comme ces *nikki*, l'ouvrage de Sēi Shōnagon' est un « écrit intime » (1) ; mais il appartient à un genre bien différent, celui des *sōshi* (notes) ou *zouihitsou* ([esquisses écrites] au courant du pinceau), dont il est à la fois le premier et le plus parfait exemplaire.

Dans les *sōshi*, point d'ordre chronologique ; l'auteur jette sur le papier les souvenirs et les réflexions qui lui viennent à l'esprit. « Ce sont, dit M. Revon, des livres d'impressions qui ne relèvent que de la fantaisie personnelle, des mélanges qui tiennent à la fois de nos « Essais », de nos « Pensées », de nos « Caractères », de nos « Mémoires », et où triomphe, comme on pouvait s'y attendre, l'art délicat des Japonais (2). »

Le livre de Sēi, ai-je noté tout à l'heure, est le premier de cette sorte. C'est tout au moins le premier que nous connaissions. M. Waley remarque en effet, avec raison (3), que, parmi les onze romans nommés dans le centième chapitre des « Notes de chevet », un seul nous est demeuré. Il est donc possible que, de même, à côté d'un livre d'impressions qui devait nous rester, bien d'autres aient existé qui soient maintenant perdus.

On a supposé, d'autre part, que Sēi avait pu trouver l'idée des « séries » dont les « Notes » sont semées dans un ouvrage chinois de Li Shang-yin' (jap. Ri Shō-in' ; nom littéraire Li I-shan', jap. Ri Ghi-san') (4), qui vécut de 813 à 858. Cet ouvrage, appelé *Tsa-tsouan'* (jap. *Zassan'*), ou « Collection mélangée », est compris

(1) Revon, *Anthologie*, p. 152.

(2) Revon, *Anthologie*, p. 195.

(3) Cf. Waley, *The Pillow-Book*, p. 22.

(4) Voir p. 126.



dans les *T'ang-tai-ts'oung-shou* (*Tōdaijōushō*, « Écrits secondaires de la dynastie des T'ang »). Il est impossible de rien affirmer à cet égard. Séi avait probablement parcouru le plus grand nombre des ouvrages chinois de ce genre qui étaient parvenus au Japon à la fin du x<sup>e</sup> siècle ; mais y connaissait-on la « Collection mélangée » ?

A la page 171 de ses « Notes », Séi dit qu'elle ne pensait pas, en les rédigeant, que personne dût les voir. Elle répète, à la fin de son ouvrage, qu'elle l'a écrit pour elle-même, avec l'intention de le cacher soigneusement (1). Pourtant, à la page 131, elle parle de ceux qui lui ont recommandé de ne rien omettre. Pouvait-elle donc cacher ses notes à tous les yeux, alors que bien des gens en connaissaient l'existence ? Dans le dernier chapitre, qui d'ailleurs semble apocryphe (2), nous lisons comment Minamoto Tsounéfouça déroba le cahier de Séi, à l'époque où il était gouverneur d'Icē. Le fait, s'il est réel, dut se produire entre le douzième mois de 995 et le douzième mois de 996, puisque ces dates limitent le temps durant lequel Tsounéfouça occupa ce poste. Mais nous avons vu que les « Notes de chevet » contenaient maintes allusions à des événements postérieurs ; il faut donc croire que Tsounéfouça ne put ravir à Séi, en 996, qu'un brouillon provisoire. Dans la suite, elle se décida peut-être à laisser voir ce qu'elle écrivait, et l'on pourrait admettre, en ce cas, que la page 131, où se trouve le récit d'un fait qui dut se passer entre le quatrième mois de 995 et le quatrième mois de 996 (3), fut composée après le larcin de Tsounéfouça. On ne serait pas obligé de croire pour cela que l'une ou l'autre des pages qui suivent celle-là ait été écrite après 996, car l'ouvrage a pu être remanié par Séi ou par des copistes, et l'ordre des chapitres a pu subir des modifications.

A tout le moins, si elle n'écrivit pas toujours pour elle seule, Séi le fit pour son entourage immédiat. Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer, par exemple, la façon dont elle cite les noms de lieux. Elle parle ainsi, à la page 174, du « pont de bois » (4), sans plus de détails, et ceci montre assez qu'elle pensait bien que ses lecteurs possibles sauraient de quel pont il s'agissait.

(1) N. C., p. 313. (2) N. C., p. 314.

(3) L'anecdote de l'éventail de Takaié, (comp. p. 192).

On peut voir, d'après le titre donné à Tsounéfouça (*satchōjō*, « capitaine de la division de gauche de la garde du corps »), que le récit de son larcin, si la relation en est due à Séi, ne put être écrit, toutefois, qu'après le dixième mois de 998. (Comp. p. 171.)

(4) Un pont situé devant le temple supérieur de Kamo.

Nous pouvons nous demander, pour chacun des événements racontés par notre auteur, après combien de temps elle en a écrit la relation. L'ordre dans lequel on rencontre ses récits n'est pas l'ordre chronologique des faits rapportés, et c'est justement ce qui marque le genre des ouvrages comme celui de Sēi Shōnagon'. Le passage où il est question de l'oreille fine de Maçamitsou a été composé, nous l'avons vu, après le dixième mois de 1002 (1), et pourtant l'épisode que Sēi nous raconte doit se placer avant le huitième mois de l'an mille, puisqu'il se passa alors que Narinobou était encore lieutenant (2).

Le récit de l'excursion en forêt, pour aller écouter le coucou, au cinquième mois de 995 (3), dut être noté seulement après le neuvième mois de 996, date à laquelle Kiminobou devint gentil-homme de la Chambre.

Parfois, il semble que Sēi laissait encore plus de temps s'écouler avant de confier ses impressions au papier. A la page 158 des « Notes », écrivant à l'époque de la toute-puissance de Mitchinaga, et après la mort de l'impératrice Sadako, c'est-à-dire après le douzième mois de l'an mille, Sēi relate un fait qui se produisit probablement au quatrième mois de 993, et dont nous pouvons au moins assurer qu'il fut antérieur à la mort de Mitchitaka, survenue au quatrième mois de 995.

Le passage relatif aux vers que Sēi reçut de Tadanobou et de Kin'tō à la fin du deuxième mois de 999 (4) dut être composé après le troisième mois de 1009. Autrement, Sēi n'aurait pu y désigner Sanénari par un titre qu'il obtint seulement à cette date (5).

A en juger par les titres qui sont donnés aux personnages, il nous est permis de penser que le récit de la visite faite à l'impératrice par la princesse du Palais de la belle vue, le dix du deuxième mois de 995 (6), fut écrit au sixième mois de 1005, c'est-à-dire dix ans et demi plus tard.

A la page 41 des « Notes de chevet », où Sēi raconte une cérémonie qui eut lieu en 986 (7), on peut voir qu'elle s'exprime comme si elle se hâtait de noter, à l'issue de cette cérémonie, les noms des assistants. Tel n'est pourtant pas le cas, puisqu'elle appelle Mitchitaka « le maire du palais actuel » ; Sēi écrit donc entre le quatrième mois de 993 et le quatrième mois de 995.

(1) Comp. p. 202 ; N. C., p. 235.

(2) Voir p. 172, n. 1. Remarquons cependant que, dans certains textes, le titre donné à Narinobou n'est pas celui de « lieutenant » ; mais celui de « nouveau capitaine » (*shin'tchoujō* ; cf. N. C., p. 235 n. 5).

(3) Voir p. 192.

(4) Cf. p. 196.

(5) Voir pp. 177, 202.

(6) Cf. p. 191.

(7) Voir p. 189.

Non seulement les divers chapitres des « Notes » ont été réédités après plus ou moins de temps, mais, comme je l'ai dit, l'ordre dans lequel ces chapitres se suivent a pu être plusieurs fois modifié. Il est à peu près certain, par exemple, que le passage concernant la leçonde flûte donnée à l'empereur par Foujiwara Takatō(1), passage qui coupe en deux le chapitre dix-sept, consacré aux choses détestables, n'a été placé où nous le trouvons aujourd'hui que par la maladresse d'un scribe.

Dans la préface de mon essai de traduction (2), j'ai parlé des nombreuses copies et éditions différentes des « Notes de chevet », ainsi que des auteurs qui s'attachèrent à éclaircir le sens de l'ouvrage et à en établir un texte plausible.

Le principal des commentaires sur lesquels furent fondés les travaux postérieurs est le *Shoun'shoshō*, publié par Kitamura Kighin' en 1674. Le titre de ce travail, qui peut se lire aussi, à la japonaise, *Harou no akébono-shō*, signifie « Choix [de commentaires] de l'aurore du printemps », et rappelle sans doute les premières lignes des « Notes » (3).

Un autre commentaire précieux est le *Ban'zaishō*, ou « Choix de [commentaires de Katō] Ban'zaï », qui parut après celui de Kitamura Kighin', et dont le titre est parfois écrit avec des caractères signifiant « Choix de dix mille années ».

J'ai déjà dit, aussi, quelques mots concernant le titre même des « Notes » de Séi (4). Cette dénomination, il faut l'indiquer, n'a probablement pas été choisie par l'auteur, dont l'ouvrage n'est appelé, dans les anciens textes, que *Séi Shōnagon' no ki*, « Le livre de Séi Shōnagon' ». Le titre que nous connaissons aujourd'hui signifie exactement « Notes de l'oreiller », et trouve son explication dans le dernier chapitre de l'ouvrage. La traduction que j'ai préférée, « Notes de chevet », est moins littérale, mais je crois qu'au lecteur français, elle exprime mieux ce qu'elle doit dire.

Les « Notes » de Séi paraissent avoir été écrites dans une langue assez voisine de la langue parlée à Kyōto à la fin du x<sup>e</sup> siècle. A ce propos, on peut signaler que les remarques faites par M. Sansom, dans sa *Grammaire*, au sujet du « Roman de Ghén'ji » (5), sont

(1) N. C., pp. 31 et 32. (2) N. C., p. XII.

(3) Comparer Revon, *Anthologie*, p. 200, n. 1 : « ... « Choix (de commentaires) de l'aurore du printemps ». Ce titre ingénieux veut sans doute évoquer, d'une part le début fameux de l'ouvrage lui-même, d'autre part l'idée que, tout comme l'aurore du printemps décrite par Sei Shōnagon, le commentaire va illuminer peu à peu le texte. » Cf. N. C., p. 313, n. 6.

(4) N. C., pp. XIII et XIV. Voir aussi N. C., p. 313, n. 6.

(5) Sansom, *Grammar*, p. 56 : « Il suffit de lire le *Ghén'ji Monogatari* pour voir clairement que la langue dans laquelle il est écrit ne diffère pas essentiellement, si ce n'est

valables pour les « Notes de chevet ». Dans celles-ci, comme dans celui-là, on trouve des formes contractées telles que *takō*, pour *takakou* (d'une manière haute) ; et même *byō*, pour *békou* (dans *kakoubyō*, « de telle manière qu'il puisse écrire » (1) ; ou encore *owashimaishi*, pour *owashimashishi* (forme honorifique du passé du verbe « être ») (2). On peut relever une altération plus caractérisée dans *nan'jo*, pour *nani to iou* (quelle sorte de) (3). Quant au premier membre, *mo* (écrit *maou*) (4), du composé *mōnōborou* (venir en montant), ce doit être le même que celui de *mōzourou* (visiter un temple), et il faut sans doute le rattacher à *maïrou* (aller, venir). *Tōbé* (donnez, accordez) (5) est l'équivalent des formes connues *tabé*, *tama[h]é*. On rencontre aussi dans les « Notes » des formes comme *habéran'zouramou* ou *habéran'zouran'* (pour *habéramou to souramou*, « [je] serai peut-être ») (6). Il est vrai que Séi critique elle-même ces tournures (7).

pour le soin et le souci d'élégance [dont elle témoigne], de la langue parlée de l'époque. Nous trouvons, par exemple, reproduites phonétiquement dans le texte, diverses formes contractées telles qu'*arazan'nari* pour *arazarou nari*, *takō* pour *takakou*, etc., qui sont manifestement des formes du langage parlé, cependant que des mots chinois sont parfois copiés tout au long avec leur prononciation courante. » (That the language of the *Genji Monogatari* is, except in the matter of care and polish, not essentially different from the colloquial of the period is clear from internal evidence. We find, for instance, phonetically reproduced in the text various contractions like *arazan-nari* for *arazarou nari*, *takō* for *takaku*, etc., which are obviously colloquial forms, while Chinese words are sometimes written out at length, in their current pronunciation.)

(1) [N. C., p. 35] ; Mizogoutchi, p. 111. Cf. *kakourénoubyō* ; [N. C., p. 227] ; Mizogoutchi, p. 652. On a de même *imijou* (Mizogoutchi, p. 544), alors qu'on rencontre ailleurs *imijikou* (id., p. 466), et *okashōtē* (pour *okashikoutē* ; id., p. 678), tandis qu'on voit plus loin le mot *ayashikou* (id., p. 802).

(2) [N. C., p. 200] ; Mizogoutchi, p. 574.

(3) [N. C., p. 9] ; Mizogoutchi, p. 27. En caractères syllabiques, *nan'jō* est écrit *nan' déou*. Voir aussi *amérishi*, pour *aroumérishi* [N. C., p. 194] ; Mizogoutchi, p. 558), et remarquer les formes *kikoégotsou hitobito*, pour *kikoégoto sourou hitobito* (« les dames qui écoutaient » ; N. C., p. 135 ; Mizogoutchi, p. 392), et *hitorigotsou ni*, pour *hitorigoto sourou ni* (« alors que je murmurais pour moi-même » ; N. C., p. 296 ; Mizogoutchi, p. 858). Si l'on rapproche la terminaison de *kikoégotsou* et de *hitorigotsou* (*sou*, pour *sourou*), employée dans les deux cas à l'attributif, du suffixe causatif des verbes, *sou*, employé à l'attributif comme au conclusif, on voit comment ce suffixe, fermé à l'origine du verbe *sourou*, a pu perdre, à l'attributif, sa syllabe finale. Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une discussion à propos du développement historique des conjugaisons japonaises (voir Sanson, *Grammar*, pp. 151 et suivantes, en particulier p. 153), et je me borne à ajouter, à ce sujet, qu'on rencontre dans les « Notes de chevet » la forme archaïque *kou* (pour *kourou*, « venir » ; [N. C., pp. 44 et 189] ; Mizogoutchi, pp. 136 et 545).

Remarquer, par opposition aux formes contractées signalées, la « forme allongée » *mamoraourou* (pour *mamorou*, « regarder passionnément » ; N. C., p. 191, n. 3 ; Mizogoutchi, p. 551 ; Kanéko, p. 745). Cf. *tatazoumaou* (pour *tatazoumou*, « s'arrêter et se tenir debout » ; Mizogoutchi, p. 6 ; Kanéko, p. 13).

(4) [N. C., p. 31] ; Mizogoutchi, p. 97.

(5) [N. C., p. 116] ; Mizogoutchi, p. 336.

(6) [N. C., p. 289] ; Mizogoutchi, p. 836. On trouve aussi *aran' zouran'* (« il y aura peut-être », « il pourra y avoir » ; N. C., p. 284 ; Mizogoutchi, p. 822).

(7) Voir p. 262.



Les « Notes » renferment, ailleurs, des mots composés tels que *yotarī*, *kokonotarī* (huit personnes, neuf personnes), et une certaine quantité de mots d'origine chinoise, parmi lesquels des termes bouddhiques comme *bonnō* et *kounō* (souci, peine) (1).

Certains des mots chinois, tels que *tchōbami* (pour *tchōban'*, « égal et inégal ») (2) et *zaé* (pour *saï*, « talent ») (3), ont été japonaisés. D'autres, légèrement modifiés, ont donné des verbes, et l'on trouve par exemple *sarougaou* (plaisanter) (4), formé à partir de *sarougakou* ou *san'gakou*.

Notons l'emploi des anciens verbes *habérou* et *sabouraou*, qui ajoutent tous les deux une nuance d'humilité au sens du verbe « être » (5), et remarquons la présence, dans quelques mots d'origine chinoise, d'un *z* à la place du *j* qu'on trouve dans la langue moderne. On rencontre le *z* dans *zouryō* (*jouryō*, « gouverneur de province »), *taïzou* (*daïjou*, « grand charme magique ») (6), *sén'zou* (*sén'jou*, « mille mains »), *azari* (*ajari*, « cha-noine ») (7), etc.

Les onomatopées sont fréquentes. Séi les emploie pour imiter le bruit de la pluie, ou celui d'un éventail qu'on agite ; mais il n'y a rien là qui soit particulier à la langue des « Notes » (8).

(1) [N. C., p. 77] ; Mizogoutchi, p. 225. Pour *bonnō*, voir *Hōbōgirin* (= *Hōbōghirin'*), p. 121 : « *Bonnō* (litt. « tourment, affliction »), sk. *kleśa* [= sanscrit *kleṣa*]..... Passion.

(2) Le nom d'un jeu (voir p. 133). N. C., pp. 36 et 122 ; Mizogoutchi, p. 111 ; Kanéko, p. 165.

(3) N. C., p. 174 ; Mizogoutchi, p. 505.

(4) N. C., p. 171 ; Mizogoutchi, p. 497 : *onoko no outchi-sarougai mono yokou iou...* : « un homme qui plaisante beaucoup et parle bien », « un homme facétieux et bavard ».

Comparer Florenz, *Litteratur*, p. 373, n. 1 : « *San'gakou* a même été transformé en verbe sous la forme *sarougaou* « jouer une *s* [*arougakou*] » (*Sangaku* ist sogar verbalisiert worden zu *sarugau* « ein *S* [*arugaku*] aufführen »). Pour le sens avec lequel est employé le mot *sarougakou* dans la phrase précédente, voir p. 163, n. 3.

On peut citer également, ici, l'adjectif *shōunéki* (« rancunier » ; N. C., p. 311 ; Mizogoutchi, p. 899 ; Kanéko, p. 1087), formé à partir du composé sinicojaponais *shōunén'*.

(5) Cf. Aston, *Grammar of the Japanese written language*, pp. 162 et 163.

(6) Dans le titre d'un texte bouddhique (voir p. 105, n. 4).

(7) Cf. p. 100, n. 3. Plus généralement on a une sifflante au lieu d'une chuintante, et l'on trouve par exemple *s* (ç) à la place de *sh* dans *sō* (pour *shō*, « nom de famille » ; N. C. p. 281, ; Mizogoutchi, p. 813), dans *keço ni*, pour *keshō ni* « franchement, d'une manière apparente » ; N. C. p. 8 ; Mizogoutchi, p. 23), dans *sari* (pour *shari*, « relique » ; N. C., p. 184 ; Mizogoutchi, p. 534), etc.

(8) Voir N. C., p. 27 (*ghishi-ghishi* : grincement), p. 33 (*soyo-soyo* : bruit de pages froissées, *jouta-jouta* : bruit d'éventail), etc. L'emploi de pareilles onomatopées est fréquent en japonais, de même que celui de phrases, comme il s'en trouve beaucoup dans les « Notes », où semble manquer, aux yeux d'un Français, le verbe essentiel. Telle est la première phrase de l'ouvrage : « *Harou wa akébono* ». Elle signifie littéralement : « Au printemps l'aurore », mais on doit entendre : « Au printemps, l'aurore est ce qu'il y a de plus joli », et l'on peut traduire par : « Au printemps, c'est l'aurore que je préfère ». Remarquer également la phrase que voici (N. C., p. 119 ; Mizogoutchi, p. 345) : « *Koré wa yocari noboracé-tamawan' toté tokou nouitaran' hito wo omoou to shiran'* » to *ōcéraréshika* : « Tout cela [était arrivé parce que] l'Impératrice, pensant qu'elle devait,

Quelques-unes des formes grammaticales observées dans celles-ci doivent retenir l'attention. Il est par exemple une phrase, *omoghé ní... aranéba* (1), où la particule *ba* semble avoir une valeur adversative. Sans doute pourrait-on rappeler ici les explications de M. Sansom relatives à la particule *ní* (2), et signaler, après M. Florenz, que, « souvent, dans l'ancienne langue classique, on rencontre *ba* quand on s'attendrait à trouver une construction avec *ní* » (3). Il est possible de rendre la phrase dont il s'agit par « bien qu'il ne semble pas lourd », et il serait sans doute intéressant de comparer l'ensemble des significations que possédait la particule *ba* à celui des notions qu'expriment en français les mots « comme », « quand », « pendant que », tandis que », « bien que ».

Une autre tournure singulière, qui semble d'abord anormale, est contenue dans la phrase suivante : « *ii-sougoushi nado shitsoubéki tokorodokoro mo aréba* » (4). Le suffixe *béki* peut y paraître employé mal à propos. Si, au lieu de *shitsoubéki*, Séi avait écrit

à la brune, se rendre près de l'Empereur, [avait eu besoin de ce costume, et] avait dit : « Celle qui aura cousu bien vite, je saurai qu'elle m'aime ». Ici, le français pourrait, au besoin, se passer du verbe, et l'on aurait : « Tout cela parce que l'Impératrice, pensant..., avait dit... ! »

(1) N. C., p. 293; Mizogoutchi, p. 849; Kanéko, p. 1040.

(2) Sanson, *Grammar*, p. 277 : « ...en théorie, *ni* n'a aucune valeur adversative. Mais comme il est de règle que, lorsque deux propositions sont placées côte à côte, elles soient naturellement mises en opposition, *ni* a graduellement acquis un sens adversatif. Peut-être trouve-t-on quelque chose de semblable, en français, dans : « Je demande du pain et vous me donnez une pierre », où « et », à cause du contexte, a une valeur adversative. » ( *...ni* does not in theory carry any adversative force. But since, as a rule, when two propositions are placed side by side they are naturally contrasted, an adversative force has been gradually acquired by *ni*. A parallel in English is perhaps furnished by « I ask for bread and you give me a stone », where « and », because of its context, has an adversative force.)

(3) Florenz, *Wörterbuch*, p. 13 : « -ba steht manchmal in der älteren klassischen Sprache, wo man eine Konstruktion mit *ni* erwarten sollte... » Voici une poésie de Ki no Tomonori, recueillie dans le *Kokin'shō*, et renfermant une construction que l'on peut rapprocher de celle qui nous occupe :

Ama no gawa  
Açacé shiranami  
Tadoritsoutsou

Sur la rivière du ciel (la voie lactée),  
Pendant que [le batelier] cherche sa route  
Parmi les hauts-fonds inconnus et les  
blanches vagues,

Watari-haténéba  
Aké zo shi ni kérou.

Oh ! l'aurore est venue  
Alors qu'il n'a pas [encore] atteint l'autre  
rive !

(Comparer Chanoch, p. 93.)

Et voici la phrase des « Notes de cheveu » : « *Saradô hitoshôu omoghé ni nado mo araneba tada ié no tchigaiçi nité ari.* » Si nous admettons que *ba* a ici une valeur adverbiale, nous devons prêter à cette phrase le sens suivant : « Bien que, pourtant, [ce bateau] ne semblât pas aussi lourd (aussi important) que la plupart de ceux de sa sorte, [on se sentait rassuré par son aspect gracieux, et l'] on y était tout à fait comme dans une petite maison. » Nous pourrions, du reste, en donnant à *ba* son sens ordinaire, traduire comme il suit : « Cependant, comme ce bateau ne semblait pas aussi lourd que la plupart de ceux de sa sorte, [on ne craignait pas de le voir couler au fond de la mer, et l'] on y était tout [aussi tranquille] que dans une petite maison. »

(4) N. C., p. 313; Mizogoutchi, p. 906; Kanéko, p. 1094.

*shitsourou*, la phrase eût signifié : « Comme il y a beaucoup d'endroits où j'ai trop parlé ». Avec le texte réel, la phrase prend un sens futur : « Comme il y a beaucoup d'endroits où j'aurai trop parlé ». Peut-être Sêi Shônagon a-t-elle voulu dire : « Comme il y a beaucoup d'endroits où les gens ne manqueront point de penser que j'ai trop parlé » ?

Il est ailleurs, dans les « Notes de chevet », une phrase qui renferme, je crois, un exemple ou, tout au moins, un embryon de style indirect assez curieux à observer dans un texte japonais (1).

Voici le passage dont il s'agit : l'impératrice vient de demander à une dame d'honneur si elle connaissait une poésie à laquelle Sêi avait fait allusion, et cette personne rapporte à Sêi les paroles de leur maîtresse, en lui disant : « *Waré wa shiritari ya to namou ôcêrarourou* », « [Sa Majesté] m'a demandé si je [le] savais » (2). Littéralement, la phrase signifie : « [Sa Majesté] m'a dit cela (to) (3) : « Est-ce que (ya) je (waré) [le] savais ? » Il est clair que les paroles de l'impératrice sont ici transformées et non pas seulement rapportées. On aurait, autrement : « Sa Majesté m'a dit cela : « Est-ce que vous le savez ? » C'est du reste la tournure que l'on trouve dans les traductions en japonais moderne, où *waré* (je) du texte ancien est remplacé par *omae* (vous) (4).

(1) Comparer Aston, *Grammar of the Japanese written language*, p. 177 : « ...il faut que les phrases soient répétées exactement comme elles furent dites primitivement... » (...sentences must be repeated exactly as they were originally spoken...) Voir aussi Chamberlain, *Simplified grammar (modern written style)*, p. 108 ; Sansom, *Grammar*, p. 332.

(2) N. C., p. 117 ; Mizogoutchi, p. 340 ; Kanéko, p. 482.

(3) Pour *to*, voir Aston, *Grammar of the Japanese written language*, p. 139, note : « On ne peut guère douter que, de même que son équivalent anglais [that = que], *to* fût primitivement un démonstratif, et qu'il soit identique au *so* de *soré* « cela ». Il a encore le même sens dans le composé *to kakou*, « de cette manière-là ou de celle-ci », et dans la phrase *to maré kakou maré*, « qu'il en soit de cette manière-là ou de celle-ci ». Dans de nombreux autres cas, le mieux est de considérer, pour le traduire, *to* comme l'équivalent de « ceci ou de « ainsi ». (There can be little doubt that, like its English equivalent, *to* was originally a demonstrative, and that it is identical with the *so* of *soré*, « that ». It has still this meaning in the compound *to kaku*, « in that way or in this », and in the phrase *to maré kaku maré*, « be it in that way or in this ». In many other cases *to* is best construed as equivalent to « this » or « thus ».)

On trouve, dans les « Notes », des exemples des divers emplois de *to* dont parle M. Aston :

a) N. C., p. 208 ; Mizogoutchi, p. 593 ; Kanéko, p. 801 : *koré wa to ari karé wa kakari* (pour *kakou ari*) : « celle-ci est de cette façon-là, celle-là est de cette façon-ci » ou « quant à cette [peinture]-ci, il y a cela [qui est peint] ; quant à celle-là, il y a ceci ».

b) N. C., p. 62 ; Mizogoutchi, p. 185 ; Kanéko, p. 268 : *Onna wa... mo... To ii nagara...* « Même si une femme... Tout en parlant ainsi... (ou « Tout en disant cela »). » On peut du reste lier les deux phrases, et lire : *Onna wa... mo... to ii nagara* ; on traduira, alors, « Tout en disant que, même si une femme... »

c) N. C., p. 34 ; Mizogoutchi, p. 105 : *To sourou hito wa*, « Un homme qui agit ainsi, un homme qui fait cela » (qui, à l'aube, quitte son amie) : « Un homme, en pareille occasion ». (Dans Kanéko, p. 149, les mots *to sourou* manquent.)

(4) Mizogoutchi, p. 341 : *Omaé wa sono imi wo shittérou ka i to osshaimashita*. Kanéko, p. 48 : *Omaé wa sono waké wo shitté irou ka to oé ni natta*, « [Sa Majesté] a daigné dire : « Savez-vous le sens de cela ? »

Puisqu'il est ici question des choses du langage (1), je note à cette place la curieuse discussion des dames du Palais, à propos de l'étymologie des noms des vêtements, que rapporte Séi à la page 162 de son ouvrage. Elles auraient voulu que tous ces noms eussent un sens apparent, comme en a un, par exemple, celui du *hoçonaga* ([vêtement] étroit et long) ; elles critiquaient ceux dont l'origine leur échappait (2), en disant que des noms tels que celui du *hakama* (pantalon) ne présentait aucun intérêt, et en s'étonnant du peu d'attention qu'on avait accordé à tout cela. Voilà, au sujet de l'origine des mots, des soucis bien étranges !

Nous rencontrons, dans les « Notes de chevet », une autre curiosité linguistique. C'est le parler secret dont nous voyons Séi et Tadanobou se servir tous les deux (3). Dans le texte des « Notes » sur lequel est fondée ma traduction, nous trouvons deux expressions appartenant à ce langage secret : d'abord, le nom du Chinois Tchang Tch'ien' (Tchō Kén') (4), auquel Séi et Tadanobou

Le français a le choix entre deux tournures : « Sa Majesté m'a demandé : « Le savez-vous ? » et « Sa Majesté m'a demandé si je le savais ». La forme employée par Séi est plus proche de la deuxième que de la première.

On trouve, à la page 197 des « Notes » (Mizogoutchi, p. 565 ; Kanéko, p. 760), une construction analogue, le verbe « dire » étant remplacé par le verbe « penser », sous-entendu comme il arrive souvent en japonais : [*Noboutaka*] *waré mo shiri ni kéro* *to* [omote] : « [Noboutaka ayant pensé] que je savais, moi aussi... »

(1) Voir également :

a) p. 17, n. 3 et 4 : sens de la particule *na*.

b) pp. 262, 263 : diverses formes dialectales ou vicieuses usitées au temps de Séi.

c) N. C., p. 29, n. 7 : emploi du verbe *nanorou* (nommer), quand il s'agit du bruit d'un moustique ou du chant du coucou.

d) N. C., p. 51, n. 4 ; p. 57, n. 8 et 10 ; p. 71, n. 4, etc. : changement de sens de divers mots.

e) N. C., p. 57, n. 3 ; p. 184, n. 3 : sens de l'expression *kari no ko* (« les petits des canards » ou « les œufs des oies sauvages »).

f) N. C., p. 117, n. 5 ; Mizogoutchi, p. 339 ; Kanéko, p. 481 : emploi, relativement à deux mots qui se suivent, d'un verbe qui semble ne pouvoir se rapporter qu'au premier. La phrase des « Notes » est la suivante : *dén'jobito... koto foué fouki-çobi-kou-rashitô...* : « Les courtisans, ayant passé la journée à jouer (le verbe employé, *foukou*, signifie « souffler », « jouer en soufflant ») de la harpe et de la flûte... » On trouve, dans le « Journal de Toça », un exemple analogue (voir Porter, *The Tosa Diary*, p. 86) : *Amé kazé foukassou*, littéralement : « Ni la pluie, ni le vent ne soufflaient », pour « La pluie ne tombait pas, le vent ne soufflait pas ». Il semble que le sens du deuxième mot, plus rapproché du verbe que le premier, l'emporte sur le sens de celui-ci et détermine la nature de ce verbe.

g) N. C., p. 205, n. 2 ; Mizogoutchi, p. 588 ; Kanéko, p. 789 : la locution *raïçô to*, de sens douteux (forme disparue, ou erreur d'un copiste).

h) N. C., p. 82, n. 2 ; Mizogoutchi, p. 241 ; Kanéko, p. 347 : emploi possible de *naki* comme suffixe de renforcement.

i) N. C., p. 113, n. 6 ; p. 266, n. 3 ; Mizogoutchi, pp. 328 et 771 ; Kanéko, pp. 462 et 968 : usage d'*otôto* (normalement « frère cadet ») à la place d'*imôto* « sœur cadette ».

j) N. C., p. 133, n. 5 ; Mizogoutchi, p. 390 ; Kanéko, p. 539 : emploi de la forme *hin'gashi* (synonyme de *higashi* « orient »).

(2) On peut remarquer qu'elles ne soupçonnaient pas l'origine du mot *sashinoui* : [le pantalon à lacets qui sont] enfilés. Voir p. 49, n. 4.

(3) N. C., p. 197 ; Mizogoutchi, p. 565.

(4) Voir p. 272.



donnent un sens qui nous reste inconnu ; ensuite, la tournure « *oshikōji no hodo zo* (c'est comme sur la grand'route) », employée avec le sens de : « Il est devenu familier, sans qu'on puisse le trouver insupportable ». A moins de supposer que la phrase veut dire : « Il est aussi ennuyeux que le mouvement continu des gens et des voitures sur la grand'route », ou ne voit guère comment l'expression dont il s'agit a pris, pour Séi et son interlocuteur, la signification avec laquelle ils l'entendent. Dans un autre texte (1), du reste, tout le passage est modifié : Tadanobou et Séi usent, en leur donnant un sens détourné, d'expressions empruntées au langage des joueurs de dames (*go*) : *téyouroushi*, *téouké*, *kétchicashi*, *oshikobotchi*. Le premier terme signifie littéralement « laisser la main », c'est-à-dire : « jouer seulement quand l'adversaire a posé les pions ». Le joueur qui laisse la main a l'esprit libre pendant que l'autre réfléchit, et nous pouvons admettre que *téyouroushi* soit pris, comme le dit Séi, dans le sens de « parler amicalement [le cœur à l'aise] ».

*Téouké* est le contraire de *téyouroushi*. Le mot signifie « jouer après avoir posé soi-même les pions », et le sens que lui prêtent Séi et Tadanobou doit être « parler en se méfiant, avec réserve ». *Kétchicashi* veut dire « entasser les pions » et signifie peut-être ici « parler amicalement ». Quant à *oshikobotchi*, c'est le terme qui désigne l'action de séparer, à la fin de la partie, les pions des deux joueurs, en défaisant les jeux. Le sens avec lequel ce mot est entendu, « être si familier qu'on en est insupportable », ne se laisse pas facilement expliquer.

L'expression *téyouroushi* est encore employée par Noboukata lorsqu'il demande à Séi si elle souffrira qu'il pose les pions (2). Il veut savoir, en réalité, si elle lui permettra de lui parler comme à une amie, et quand il poursuit en disant qu'il est aussi fort au jeu de *go* que le capitaine, elle doit entendre que le cœur de Noboukata vaut celui de Tadanobou. Séi répond d'ailleurs au premier par une phrase dans laquelle le mot *sadamé* peut être compris avec le sens de « régler, fixer », ou avec celui de « case fixée » (3), qui rappelle une expression employée par les joueurs de dames.

(1) Cf. N. C., p. 197, n. 3 et 4 ; Kanéko, pp. 759, 760.

(2) N. C., p. 197 ; Mizogoutchi, p. 566 ; Kanéko, p. 760 : *Té wa youroushi-tamawamou ya* : « Daigneriez-vous me laisser la main, me laisser poser les pions ? »

(3) N. C., p. 197 ; Mizogoutchi, p. 566 ; Kanéko, p. 760 : *Sa nomi araba sadamé nakou ya* : S'il en était seulement ainsi, ce serait sans règle ! (ou, autre sens : « il n'y aurait pas de case fixée ! »). Le mot *mé*, traduit par « case », désigne, proprement, l'intersection de deux des lignes qui partagent le damier en long et en travers. C'est là que les joueurs posent les pions.

Par définition, les ouvrages analogues aux « Notes de chevet » ne comportent pas de plan suivi, et l'on remarque en effet, dans celles-ci, qu'il n'y a guère d'ordre entre les chapitres. Si l'on trouve par exemple, l'un après l'autre, de la page 14 à la page 17, les chapitres des montagnes, des pics, des plaines, des marchés, des gouffres, des mers, des bacs, des tombes impériales et des édifices, il faut arriver à la page 48 pour rencontrer celui des étangs, et à la page 68 pour lire ce qui concerne les cascades, les rivières, les ponts et les villages (1).

Souvent, on ne voit pas pourquoi Sêi parle d'une chose en tel endroit plutôt qu'en tel autre ; et le lien qui rattache deux paragraphes successifs échappe au lecteur. Il en va de la sorte à la page 309 : entre les lignes consacrées à un jeune cavalier et celles qui suivent, à propos de l'exorcisme, aucune liaison ne semble exister. De même à la page 156 et à la page 201 ; mais il faut dire que, des lignes relatives aux prières et au « sermon ininterrompu », certains commentateurs font des chapitres spéciaux.

Étant donné l'absence de composition, caractéristique des *sôshi*, on ne sera point surpris si je relève, dans les « Notes de chevet », des répétitions qu'il n'est pas besoin d'attribuer aux copistes. C'est ainsi qu'à la page 60, à propos des voitures découvertes rencontrées au clair de lune, on lit une phrase presque identique à une autre phrase vue à la page 59. De semblable manière, le passage de la page 56 où Sêi parle du rossignol et du coucou qui unissent leurs chants se trouve répété à la page 226. Le chapitre cinquante-sept bis (2) reproduit à peu près exclusivement quelques paragraphes des chapitres dix-sept et cent soixante.

On découvre aussi, dans l'ouvrage de Sêi, des contradictions. Après avoir déclaré, au chapitre vingt-huit (3), que la neige tombée sur les maisons des gueux est surtout désagréable à voir sous la lumière de la lune, elle paraît d'un avis opposé quand elle écrit, à la page 290, que « les vilaines chaumières des pauvres gens semblaient elles-mêmes ravissantes, cachées sous leur manteau de neige où la lumière de la lune, pâlie par l'aurore, ne laissait pas un coin d'ombre. » On s'étonne, d'autre part, que Sêi nomme, parmi les choses qui gagnent à être peintes, un paysage

(3) Il arrive souvent que deux ou plusieurs chapitres soient peu différents dans leur texte, ou dans leur titre, (cf. N. C., p. 185, n. 1). Tels sont, par exemple, les chapitres LXVII (« Choses effrayantes », *Ocoroshiki mono*), LXXIV (« Choses qui ont un nom effrayant » *Na ocoroshiki mono*), CXXXV (« Choses excessivement effrayantes », *Sémété ocoroshiki mono*). On pourra trouver, dans la table jointe à mon essai de traduction, quelques indications relatives à de pareilles correspondances.

(2) Voir N. C., p. 153, n. 1.

(3) N. C., p. 59.

d'hiver, un village et un sentier dans la montagne (1) ; elle consacre pourtant un passage de ses « Notes » à la description d'un de ces sentiers (2), et, ailleurs, elle nous dit combien elle aime le charme de la neige et l'extrême pureté de la gelée blanche (3).

Cà et là, cependant, sans pouvoir affirmer qu'on aperçoit un plan ordonné, on devine l'enchaînement des idées de l'auteur. Séi, en effet, tout en notant quelque énumération, sent parfois s'éveiller en son esprit le souvenir d'une anecdote. Ainsi, après avoir parlé, à propos du retour de Kamo (4), des chemins qui conduisent aux villages de la montagne, elle entreprend, son récit terminé, de décrire les charmes d'une promenade à un de ces villages. Un passage dans lequel il est question du chanoine Dōmēi (5) en précède un autre où elle cite une poésie composée par la grand'mère de ce religieux. Séi, du reste, en s'excusant, à la page 147, d'avoir placé une histoire plutôt burlesque dans un chapitre consacré aux choses émouvantes, explique elle-même comment l'anecdote en question lui a été rappelée par le nom de la montagne de Mitaké, qu'elle avait mentionnée. Il arrive qu'en procédant ainsi, elle allonge beaucoup certains chapitres, où elle insère plusieurs récits adventices.

Inversement, il peut se faire qu'une énumération soit amenée par un mot du paragraphe précédent. Par exemple, si l'auteur commence d'écrire le chapitre quatre-vingt-dix, dont la première ligne est relative à l'éternuement du nouvel an, il semble bien que ce soit parce qu'elle vient de parler, aux pages 212 et 213, d'un éternuement qui lui causa du souci.

Quoiqu'elle se plaigne, en différents endroits, de n'avoir à sa disposition que les mots d'un langage banal (6), Séi les emploie en perfection. Le style des « Notes de chevet », « tantôt d'une concision voulue et tantôt d'un cours facile, presque négligé,... sait prendre, dit M. Revon, le ton des sujets les plus divers avec une admirable souplesse (7). » Il m'est difficile d'ajouter quelque chose à ce jugement, dont, malheureusement, ma traduction des « Notes » ne peut guère montrer l'exactitude, et je ferai seulement quelques remarques. Certains passages du texte qui m'a servi paraissent défectueux. Tel est le cas pour une grande partie du chapitre cent quarante-trois. Nous y trouvons, en particulier, ces lignes : « [on entend des gens qui,] dans [des phrases comme] *J'ai dit ce qui m'ennuyait, et j'ai l'intention de faire faire cela,*

(1) N. C., p. 146.

(2) N. C., p. 228.

(3) N. C., p. 1.

(4) N. C., p. 227.

(5) N. C., p. 294.

(6) Cf. N. C., p. 270.

(7) Revon, *Anthologie*, p. 199.

omettent la syllabe *de*, et disent seulement *j'ai l'intention dire, j'ai l'intention partir pour la campagne* » (1). Il est clair que le texte est incomplet, et que nous devrions avoir à cet endroit, je suppose : « on entend des gens qui, dans des phrases comme *J'ai dit ce qui m'ennuyait, et j'ai l'intention de faire faire cela*, ou *j'ai l'intention de dire*, ou encore *j'ai l'intention de partir pour la campagne*, omettent la syllabe *de* et disent seulement *j'ai l'intention faire faire cela, j'ai l'intention dire, j'ai l'intention partir pour la campagne* ». Il est superflu de noter que nous ne pouvons savoir s'il faut accuser ici les nombreux copistes par les mains desquels l'ouvrage de Séi a dû passer.

Le lecteur qui parcourt le texte japonais de cet ouvrage est parfois surpris par la répétition d'une épithète, de celle, par exemple, qui semble constituer le titre d'un chapitre (2). C'est ainsi que dans tout le chapitre dix-sept, consacré aux choses détestables (*nikouki mono*), le mot *nikouki* revient très souvent. Dans ma traduction, j'ai essayé, peut-être à tort, d'éviter un trop fréquent retour du mot « détestable », et j'ai rendu, une fois ou deux, *nikouki* par « désagréable ».

Séi ne craint pas d'user de tournures assez réalistes ; elle parle, sans vergogne, du délivre d'une accouchée (3). A l'occasion, elle appelle un chat un chat, et elle ne cherche point de périphrase pour désigner les femmes qui nettoient les cabinets (4). Elle reproduit textuellement les paroles d'un homme qui se plaint d'être forcé, après l'incendie de sa maison, d'importuner les gens en leur demandant l'hospitalité. L'infortuné emploie, et Séi répète, une

(1) Voir N. C., p. 277 ; Mizogoutchi, p. 802. Ma traduction peut seulement faire entrevoir le sens du texte, que voici : « *Nan'ghi no koto wo itte sono koto sacén' to sou* » *to iwan' to iou wo, to moji wo oushinaité, tada* « *iwan' zourou* », « *sato é idén' zourou* » *nado iéba...* »

Comp. N. C., p. 277, n. 1 ; Kanéko, p. 1002 (le texte donné par M. Kanéko est le suivant : *Nanigoto wo itte mo, « sono koto sacémou to sou », « iwamou to sou » to iou wo, to moji wo oushinaité...* « [On entend des gens qui] parlant d'une chose ou d'une autre, dans [des phrases comme] : « J'ai l'intention de faire cela, j'ai l'intention de [le] dire », omettent la syllabe *de* »).

(2) Il est possible qu'il n'y ait pas là une négligence, mais, au contraire, un raffinement ; et peut-être faut-il y voir l'influence du style des poètes chinois ? Comparer, pour ceux-ci, D'Hervy-Saint-Denys, p. XCVII : « Des considérations... conduisent souvent les poètes de la Chine à rechercher les répétitions de mots au lieu de les éviter. Dans l'analyse que fait un commentateur chinois d'une pièce..., il admire comme une sérieuse beauté que les caractères *kiang*, fleuve, et *youché*, lune, faisant partie du titre de la pièce, soient ramenés le premier douze fois et le second quinze fois, dans le courant du morceau. C'est la conséquence du génie idéographique de cette langue écrite... » Le « génie idéographique » du chinois n'est, sans doute, pas seul en cause, et je crois plutôt que nous découvrons, ici, un aspect particulier de l'esprit extrême-oriental.

(3) N. C., p. 192 ; Mizogoutchi, p. 553 : *Notchi no koto*, litt. « la chose d'après, ce qui vient ensuite ».

(4) N. C., pp. 11 et 23 : *kawayōdo* ; le nom que Séi emploie est, du reste, celui qui désignait officiellement ces femmes (voir p. 72).



expression fort vigoureuse, *hito no ié ni shiri wo sashi-irourou*, que j'ai rendue par « se glisser chez les autres » (1) ; mais qu'on traduirait beaucoup plus exactement par « fourrer la partie postérieure de son individu chez les autres ».

On trouve dans les « Notes de chevet » un chapitre intitulé « Choses très malpropres » (2) ; on y lit des passages où Séi parle des enfants qui reniflent leur morve (3), du nez qui coule (4), ou du gros ventre d'une femme qui va être mère. Mais, à côté de ces coups de pinceau un peu rudes, quelle délicatesse de touche Séi nous fait admirer quand, par exemple, elle brosse les tableaux en demi-teintes, ou note les mélodies en mineur dont elle nous régale au chapitre quatre-vingt-douze.

Exact en tel endroit, et recherché en tel autre, le style de Séi peut être, ailleurs, accentué par une expression exagérée à dessein. « Maçamitsou, dit-elle à la page 235, aurait entendu tomber le cil d'un moustique ». De même, elle parle de la mer profonde de mille brasses (5), et de l'encre qui s'est trouvée soudain gelée pendant qu'on écrivait (6).

Séi aime à employer les comparaisons, les images. Les pendeloques de glace lui semblent faites de cristal de roche (7) ; une réunion de courtisans qui agitent leurs éventails rouges lui rappelle un parterre d'œillets (8), et les vêtements blanc-et-vert des musiciens la font penser à une haie fleurie de deutzies (9). Elle compare du reste, inversement, les haies à des vêtements mis l'un sur l'autre, à des étoffes (10) ; ou bien, en regardant les rameaux couverts de fleurs dont les valets ont orné sa voiture, elle croit voir un manteau, tout blanc comme ces fleurs (11).

Si, comme le dit M. de Rosny, on rencontre dans le *Tao-teu-tchin'g* (12) « des passages qui, suivant le goût oriental, renferment de véritables jeux de mots », il n'est pas surprenant qu'on en relève aussi dans les « Notes de chevet ». Je ne veux pas parler ici des calembours que Séi a faits devant ses contemporains, ou qu'elle a entendu faire, ni même des jeux de mots qui lui viennent à l'es-

(1) N. C., p. 297 ; Mizogoutchi, p. 863.

(2) N. C., p. 249.

(3) N. C., p. 181.

(4) N. C., p. 95.

(5) N. C., p. 292.

(6) N. C., p. 285. On trouve la même expression dans le « Journal de Sarashina » (voir p. 124). Les traducteurs des *Journaux* expliquent, à la page 33 de leur ouvrage : « Les caractères cursifs japonais sont souvent comparés à une rivière qui serpente. « L'encre semble être congelée » signifie que ses yeux [d'une dame qui écrit] sont brouillés de larmes et qu'elle ne peut plus écrire d'une façon continue et facile. » Il est possible que Séi veuille faire allusion, en même temps qu'au froid, à l'émotion probable de celui qui a écrit la lettre dont elle parle.

(7) N. C., p. 290.

(8) N. C., p. 41.

(9) N. C., p. 227. Pour la deutzie, voir plus haut, p. 17, n. 2.

(10) N. C., p. 47.

(11) N. C., p. 125.

(12) Cf. p. 115 ; De Rosny, *Taoïsme*, p. 57.

prit, quand elle écrit ses « Notes », à propos d'une chose ou d'une autre. Je pense seulement à ceux qu'on peut remarquer dans le texte même des « Notes de chevet », et qui semblent constituer de véritables ornements du style de Séi.

[illegible]

A la page 238, les deux sens du mot *shiroushi*, « signe » et « efficacité », se superposent en quelque sorte, et la phrase relative au sanctuaire du cryptomère signifie à la fois : « il est amusant (ou agréable) [de songer qu'on peut reconnaître le temple à ce] signe » et « il est agréable [de se dire] que [la puissance du dieu de ce temple] est efficace. » (*Shiroushi aran' to okashi*) (2).

A la page 290, le mot *tabi* doit être entendu successivement avec ses deux sens « fois » et « voyage », et il faudrait traduire *toriwaçourétarou tabi nité* (3) par : »

« comme c'était  $\left\{ \begin{array}{l} \text{une fois} \\ \text{un voyage} \end{array} \right\}$  où j'avais oublié d'emporter ».

A la page 261, autre jeu de mots. Sêi le fait, comme les précédents, à l'intention de ceux qui liront ses « Notes », sans y être amenée par rien de particulier (4). C'est pourquoi je le signale ici, bien qu'il ne s'agisse pas, cette fois, d'un simple ornement de style : Sêi, parlant de son visage du matin (*açagao*) (5), défait par le sommeil, et qu'il n'est pas opportun de laisser voir, songe en même temps à la plante appelée *açagao* (6), qui ne fleurit pas dans la saison où l'on est alors.

Les jeux de mots qui viennent d'être mentionnés font tout naturellement penser aux poésies de Séi Shōnagon' que contiennent ses « Notes ». Ces poésies sont des poèmes entiers ou bien des fragments destinés à suivre, ou à précéder, deux ou trois vers qu'elle a reçus d'une autre personne. Si l'on compte parmi les poésies de Séi un ancien poème qu'elle cite en n'y changeant qu'un mot, on peut dire qu'on trouve dans les « Notes » vingt et une poésies de l'auteur. On remarquera que pas une ne semble composée par Séi tout exprès pour être placée dans son ouvrage. Si elle y insère chacun de ces poèmes, c'est qu'elle l'a dit, ou envoyé, à

(1) Voir Mizogoutchi, p. 124.

(2) *Idem*, p. 686.

(3) *Idem*, p. 839.

(4) Au contraire des calembours dont il sera parlé plus loin.

(5) Voir Mizogoutchi, p. 759.

(6) Cf. N. C., p. 72, n. 21.

quelqu'un. On doit ajouter, tout au plus, qu'il en va un peu différemment pour les poèmes donnés par Sêi aux pages 160 et 288, puisqu'elles les a seulement « pensés » ; mais nous n'avons aucune raison de ne pas la croire quand elle nous assure qu'elle les a composés en telle et telle occasion.

Voici quelles sont ces poésies :

A la page 20, poésie de Yoshifouça (1), dans laquelle Sêi a remplacé le mot « fleurs » par le mot « Prince », pour obtenir le poème suivant :

Les années ont passé  
Et j'ai vieilli.  
Cependant,  
Quand je regarde le Prince  
Je n'ai plus de soucis (2).

A la page 39, poésie composée au temple de Bōdai (3), pour répondre à la lettre d'une amie :

Même si l'on vient me chercher,  
Comment, abandonnant la rosée  
De pareils lotus,  
Retournerai-je  
Dans le monde agité et frivole (4) ?

A la page 86, deux vers improvisés pour répondre à un billet contenant un vers du poète chinois Po Tchu-i (5), et reçu de Tadanobou :

Qui pourrait venir visiter  
La chaumière (6) ?

A la page 94, poésie donnée à Tatchibana Norimitsou, et imitée peut-être d'une poésie recueillie dans le *Wakan'-rōeishō* (7) :

(1) Voir p. 281.

(2) *Toshi fourēba*  
*Yowai wa oinou*  
*Shika wa arēdo*  
*Kimi wo shi mirēba*  
*Mono omoi mo nashi.*

(3) Cf. p. 98.

(4) *Motomētē mo*  
*Kakarou hatchiçou no*  
*Tsouyou wo okité*  
*Ouki yo ni mala wa*  
*Kaērou mono ka wa.*

Les fleurs de lotus dont il est question sont des fleurs artificielles (voir p. 47). En parlant de la rosée de ces lotus, Sêi fait allusion à la sainteté des cérémonies auxquelles elle assiste au temple de Bōdai.

(5) Cf. pp. 339, 340.

(6) *Kouça no iori wo*  
*Taré ka tazounémou.*

(7) Cf. p. 282.

Si la pêcheuse qui plonge  
Vous a fait { signe de l'œil, {  
                                  { manger de l'algue, {  
C'est, sans doute,  
Pour que vous ne disiez jamais  
Que sa demeure est { là-bas.  
                                  { au fond de la mer (1).

A la même page, poésie adressée à Norimitsou, et qu'on peut rapprocher d'un poème du *Kokin'shō* (2) :

Quand les montagnes  
De la sœur cadette et du frère aîné s'écroulent,  
On ne reconnaît plus du tout,  
{ Entre elles deux,  
{ [En voyant leurs] relations,  
{ La rivière de Yoshino.  
{ Ces gens [qui s'aimaient autrefois] (3).

A la page 100, poésie dite à Minamoto Tadataka :

Ah ! les montagnes de neige !  
On admire seulement  
Celle qui est ici.  
Partout [,cependant],  
{ [On en a construit ; mais] elles ont vieilli !  
{ Il a neigé (4).

(1) *Kazouki sourou*  
*Ama no soumika wa*  
*Soko nari to*  
*Youmé iou na to ya*  
*Mé wo kouwacékémou.*

(2) Voir p. 282.

(3) *Kouzouré-yorou*  
*Imocé no yama no*  
*Naka naréba*  
*Sara ni Yoshino no*  
*Kawa to dani miji.*

Le sens de la poésie est : « Quand l'amitié a disparu, on ne reconnaît plus ceux qui s'aimaient. » *Naka* signifie à la fois « : intérieur, partie centrale » et « relations » ; *kawa* signifie « rivière » et en même temps « ceux-là » (*ka wa*) « Les Japonais, écrit M. Aston, aiment beaucoup à jouer sur les mots *ka wa* » (« The Japanese are fond of punning on *ka ha* », *Grammar of the Japanese written language*, p. 60).

Pour les montagnes d'Imocé (« de la sœur cadette et du frère aîné » ou « de l'épouse et de l'époux »), voir N. C., p. 15, n. 18. Il y a des montagnes de ce nom dans la province de Yamato et dans celle de Kii, districts d'Ito et de Naka.

(4) *Koko ni nomi*  
*Mézourashi to mirou*  
*Youki no yama*  
*Tokoro-dokoro ni*  
*Fouri ni kéro kana*





A la page 141, trois vers composés pour former la première partie d'un poème dont les deux derniers vers ont été envoyés à Sêi par Tadanobou, Kin'tō et d'autres seigneurs. La poésie complète est alors la suivante :

Quand dans le ciel glacé  
La neige s'éparpille,  
Imitant les fleurs,  
Il me semble que je ressens  
Un peu [du charme] du printemps (1).

A la page 160, poésie imaginée par Séi, mais non dite, à propos du myosotis, du chrysanthème, et des enfants qui ne répondent pas quand on les interroge :

{ Bien qu'on le cueille,  
 { Bien qu'on les pince,  
 { Le myosotis reste indifférent ;  
 { [Ceux qui sont comme] le myosotis restent  
                                 indifférents [à ce qu'on leur dit] ;  
 Mais comme il y a de nombreuses { [plantes], }  
                                                        { [personnes], }  
 Il peut aussi se trouver, mêlés aux autres,  
 { Des chrysanthèmes.  
 { Des [gens] qui entendent (2).

A la page 165, poésie envoyée à Youkinari :

Bien qu'on puisse être trompé,  
Alors que la nuit vous enveloppe,  
Par le chant imité du coq,

- (1) Sora samoumi  
Hana ni magaté  
Tchirou youki ni  
Soukoshi harou arou  
Kokotchi kopo souré.
- (2) Tsoumédo nao  
Mimi-na-gouça kopo  
Tsouénakéré  
Amata shi aréba  
Kikou mo majiréri.

Le nom japonais du myosotis, *mimi-na-gouça*, paraît signifier « l'herbe sans oreilles ». (En réalité, ce nom ressemble sans doute beaucoup plus au nom français qu'on ne le pourrait croire : *mimi-na-gouça*, souvent regardé comme une forme abrégée de *mimi-naki-gouça*, est, plus probablement, l'équivalent de *mimi no arou kouça*, « l'herbe qui a des oreilles » ; cf. p. 17, n. 3.) *Kikou* signifie à la fois « chrysanthème » et « entendre ».

La barrière de la Montée des rencontres  
Ne laisse passer personne (1).

A la page 213, poésie adressée à l'impératrice, en réponse à un poème de cette dernière, à propos d'un éternuement (2) :

Si [mon amour pour l'Impératrice] était peu profond,  
La chose n'aurait rien à voir à cet éternuement ;  
Mais il est désolant que je connaisse  
Un sort misérable  
A cause d'un nez qui fait du bruit (3).

A la page 233, deux vers destinés à former la seconde partie d'un poème dont trois vers ont été envoyés à Sêi par l'impératrice. La poésie obtenue est celle-ci :

Depuis que l'aurore  
S'est allumée à la crête  
De la Montagne des trois parapluies,  
Ah ! cette pluie, alors que le nom qui annonce qu'il ne  
pleut pas  
A vieilli [depuis si longtemps qu'on le répète] (4).

- (1) *Yo wo komété*  
*Tori no sora-né wo*  
*Hakarou to mo*  
*Yo ni Aouçaka no*  
*Sêki wa yourouçaji.*

Pour la Montée des rencontres (*Aouçaka*, prononcer *Ōçaka*), voir pp. 225, 231, 354 ; et N. C., p. 70, n. 1 ; p. 143, n. 6 ; p. 144, n. 6 ; p. 202, n. 7. Pour le chant du coq, voir pp. 271 et 273.

- (2) Cf. p. 119, n. 4, et p. 227.

- (3) *Ouçouki kôço*  
*Soré ni mo yoramé*  
*Hana youé ni*  
*Ouki mi no hodo wo*  
*Shirou zo wabishiki.*

Un autre texte a ici :

*Ouçouki kôço*  
*Soré ni mo yoramé*  
.....

C'est-à-dire :

Si [ mon amour pour l'Impératrice] était peu profond,  
[Mon destin] pourrait dépendre d'une chose pareille  
.....

- (4) *Mikaça-yama*  
*Yama no ha akéshi*  
*Ashita yori*  
*Amé naranou na no*  
*Fouri ni kérou kana.*

Voir pp. 249, 351 ; N. C., p. 233, n. 2.

A la page 256, poésie adressée à l'impératrice, qui a envoyé du papier blanc à Séi :

Par la grâce  
De la Déesse révéree,  
Dont j'ose à peine parler,  
Je vivrai sûrement  
Aussi longtemps que la grue (1).

A la page 288, poésie que Séi compose, mais seulement pour elle-même, en voyant un saule dont les feuilles lui paraissent trop larges :

Ah ! la maison  
Où les sourcils [que forment les feuilles] des saules,  
En s'étalant  
Avec présomption,  
Déshonorent le visage du printemps (2) !

(1) *Kakémakou mo*  
*Kashikoki kami no*  
*Shiroushi ni wa*  
*Tsourou no yowai ni*  
*Narinou beki-kana*

*Kami* désigne ici l'impératrice. *Kakémakou* est un mot-oreiller (cf. p. 233). La grue, de même que la tortue et le pin, est un emblème de longévité. Comparer cette poésie du *Kokin' shōw* :

|                               |                                                      |
|-------------------------------|------------------------------------------------------|
| <i>Tsourou kamé mo</i>        | On ne sait ce que deviennent,                        |
| <i>Tchi-tocé no notchi wa</i> | Après mille années,                                  |
| <i>Shiranakou ni</i>          | Même la grue et la tortue ;                          |
| <i>Akanou kokoro ni</i>       | Mais je m'en rapporterai complètement                |
| <i>Makacé-hatétemou.</i>      | A ton cœur qui n'est pas encore fatigué [de la vie]. |

(Cf. Florenz, *Wörterbuch*, p. 158.)

Voir aussi, dans le « Journal de Toça » :

|                                |                                      |
|--------------------------------|--------------------------------------|
| <i>Mi-watacéba</i>             | Quand je regarde au loin,            |
| <i>Matsou no ouré goto ni</i>  | [Je vois qu']à la cime de chaque pin |
| <i>Soumou tsourou wo</i>       | Demeure une grue.                    |
| <i>Tchi-yo no dotchi to zo</i> | Je pense qu'elle est sans doute      |
| <i>Omooubéra narou.</i>        | Sa compagne depuis mille ans.        |

(Comparer, pour la dernière poésie, Revon, *Anthologie*, p. 157 ; et Porter, *The Tosa Diary*, pp. 44 et 45.)

(2) *Sakashira ni*  
*Yanaghi no mayou no*  
*Hirogarité*  
*Harou no omoté wo*  
*Fouçourou yado kana.*

Certains auteurs ont supposé que Séi voulait parler des bourgeons duvetueux, des « cocons » (*mayou*) du saule. Il est plus logique de penser qu'elle compare les feuilles à des sourcils : on peut voir dans les « Notes » (N. C., p. 62) que les sourcils trop larges déplaisaient fort aux contemporains de Séi ; et d'autre part, si l'on traduit *mayou* par « sourcil », on a là un mot lié, par le sens, au mot *omoté*, « visage », qui figure au qua-



A la page 289, poésie en réponse à un poème reçu de l'impératrice :

{ Ah ! ces vers composés en pensant à l'ennui que je pouvais  
ressentir  
Ah ! en quelle triste contemplation je restais perdue  
En un pareil endroit,  
Alors que ce jour de printemps  
Vous semblait si long à passer,  
A vous qui étiez au-dessus des nuages (1) !

A la page 298, poésie remise à un homme dont la maison a brûlé :

{ Même votre chambre à coucher }  
{ Même Yodono [votre pays,] }  
Ne pourrait, sans doute, demeurer,  
Quand le { feu }  
                  { soleil }, au printemps,  
Est si fort qu'il { brûle }  
                  { fait pousser }  
Le fourrage impérial (2).

A la page 299, poésie dite à un ami qui demande à Séi si elle va partir pour la province de Shimotsouké :

Ah ! l'armoise  
De la montagne à laquelle  
Je n'avais pas pensé le moins du monde !

trième vers (cf. p. 234). Voici, toutefois, ce que devient la traduction si l'on admet que *mayou* signifie ici « cocon » :

Ah ! la maison  
Où les cocons [formés par les bourgeons] des saules,  
Quand ils se dépioient [en feuilles],  
Avec ostentation,  
Déroient le visage du printemps !

(1) *Koumo no oué ni*  
*Kourashi-kanékérou*  
*Harou no hi wo*  
*Tokoro kara to mo*  
*Nagamétsourou kana*

*Koumo no oué ni* : « au-dessus des nuages » c'est-à-dire, ici, « au Palais Impérial ».

(2) *Mi-magouça wo*  
*Moyaçou bakari no*  
*Harou no hi ni*  
*Yodono saé nado*  
*Nokorazarouramou.*

Qui vous a annoncé { qu'[elle] croissait au] village }  
 { qu'il en était ainsi à propos }  
 D'Ibouki (1) ?

A la page 300, poésie donnée à une dame du Palais, pour qu'elle puisse la dire à son amant, fils du gouverneur de Tōtōmi :

Jurez, seigneur,  
 Par le { gouverneur }  
 { dieu }  
 De Totōmi !  
 N'avez-vous jamais vu  
 { Le pont de Hamana ? }  
 { Le bout [des doigts de cette femme] (2) ? }

A la page 300, poésie à un galant craintif :

Dans la Montée des rencontres,  
 On n'a jamais le cœur en repos,  
 Car on craint  
 Que quelqu'un ne voie l'eau  
 Du puits jaillissant (3).

(1) Omoï dani  
 Kakaranou yama no  
 Sacé-mogouça  
 Taré ka Ibouki no  
 Sato wa tsoughéshi zo.

Le mot *sato* veut dire « village » ; mais on peut le décomposer, lire *sato*, et comprendre « qu'[il en était] ainsi ». Aux environs de la montagne d'Ibouki (district de Tsouga, province de Shimotsouké), on récolte l'armoise à cautère (*mogouça*, français *moxa*). Il est au Japon d'autres localités du même nom, et le mont Ibouki (en Ōmi) est célèbre (comp. Revon, *Anthologie*, p. 74, n. 4). Voir, p. 234, diverses particularités de la poésie qui précède, et lui comparer quelques vers de Foujiwara Sanékata (cf. p. 177) dont M. Revon donne la traduction (*Anthologie*, p. 120).

(2) Tchikaé kimi  
 Tōtōmi no  
 Kami kakété  
 Moughé ni Hamana no  
 Hashi mizariki ya.

Les mots mis entre crochets à la dernière ligne, dans la traduction, n'ont été ajoutés que pour permettre l'emploi du mot « bout », qui traduit, de même que « pont », le japonais *hashi*. Pour le pont de Hamana, en Tōtōmi, voir N. C., p. 69, n. 9.

(3) Aouçaka wa (prononcer Ōçaka)  
 Mouné nomi tsouné ni  
 Hashiri-i no  
 Mi-tsoukourou hito ya  
 Aramou to omoéba.

Dans cette poésie, *hashiri* signifie à la fois « palpiter, bondir (ne pas être en repos) » et « jaillir » ; *mi*, qui constitue la première partie du verbe composé *mi-tsoukourou*, « apercevoir », signifie aussi « eau » (plus couramment : *mizou*). Le nom de la Montée des rencontres rappelle les rendez-vous comme celui dont il s'agit ici. Pour la Montée des rencontres, voir p. 222, n. 1, et, pour le puits jaillissant, N. C., p. 202.

A côté des poésies de l'auteur, les « Notes de chevet » renferment aussi des vers composés par d'autres personnes, et que Séi a entendus ou reçus. Nous y trouvons d'abord les poèmes et les fragments suivants, dus à l'impératrice Sadako :

A la page 118, poésie écrite sur un éventail donné par Sadako à sa nourrice, qui va partir pour la province de Hyōuga (1) :

Même quand vous aurez en face  
Le soleil éclatant, couleur de garance,  
Pensez que sans doute,  
A la capitale,  
{ [Votre impératrice] contemple tristement le ciel qui ne  
s'éclaircit pas  
Il pleut toujours, et le ciel ne s'éclaircit pas (2).

A la page 128, deux vers destinés à former la seconde partie d'une poésie que Séi complète (à propos des pousses de fougères) (3).

A la page 130, poésie donnée à Séi :

Allez-vous manquer,  
Vous que l'on nomme  
La descendante  
De Motoçouké,  
Au concours de poésies de ce soir (4) ?

A la page 169, poésie envoyée à la dame Tōzammi, probablement par l'impératrice :

Bien qu'on pense que la manche  
[Teinte avec l'écorce] du chêne vivace  
Est le dernier souvenir

(1) Hyōuga (anciennement Himouka : « en face du soleil »), province à l'est de l'île de Kyōushō (cf. p. 24).

(2) *Akané saçou*  
*Hi ni moukaïté mo*  
*Omoï-idé yo*  
*Miyako wa harénou*  
*Nagamé souramou to.*

Pour *akané saçou*, voir Revon, *Anthologie*, p. 30, n. 3. Remarquer l'inversion des deux parties de la poésie : pour avoir une construction normale, il faudrait placer les trois premiers vers après ceux qui sont ici les derniers.

(3) Cf. p. 220.

(4) *Motoçouké ga*  
*Notchi to iwarourou*  
*Kimi shi mo ya*  
*Ko-yoi no outa ni*  
*Hazourété wa orou.*

Qui nous reste [du défunt empereur],  
A-t-on changé de vêtements à la capitale (1) ?

A la page 213, poésie adressée à Séi, à propos d'un éternuement (2) :

Comment donc,  
Comment aurais-je pu  
Distinguer le vrai du faux,  
S'il n'y avait pas, au ciel, le dieu Tadaçou,  
Qui reconnaît la fausseté dissimulée (3) ?

A la page 233, trois vers destinés à former la première partie d'une poésie, envoyés à Séi (au sujet de la montagne des trois parapluies) (4).

A la page 234, poésie improvisée pour répondre à un mot d'esprit de Séi (5) :

Même le jour  
Où tous se hâtent  
A la recherche des fleurs  
Et des papillons,  
Vous, vous connaissez mon cœur (6) !

- (1) *Koré wo dani*  
*Katami to omoou ni* (prononcer *omō*)  
*Miyako ni wa*  
*Hagaé ya shitsourou*  
*Shit-shibu no sodé.*

*Shii* signifie à la fois « chêne vivace » (*quercus cuspidata*) et « quatrième rang » (cf. p. 351). *Hagaé* veut dire « changement de feuilles » et peut se rapporter au chêne. Ce mot désigne ici le changement de costume, et les deux derniers vers ont, outre le sens indiqué, la signification suivante : « [la dame du] quatrième rang a-t-elle changé de vêtements ? » Nous avons ici une question posée, ironiquement, à la dame Tōzammī, qui vient de passer du quatrième au troisième rang.

(2) Voir p. 222.

- (3) *Ika ni shité*  
*Ika ni shiramashi*  
*Ilsouwari wo*  
*Sora ni Tadaçou no*  
*Kami nakaricéba.*

Cf. p. 233. Pour le dieu Tadaçou, voir p. 79, n. 4.

(4) Cf. p. 222.

(5) Voir p. 281.

- (6) *Mina hito wa*  
*Hana ya tchō ya to*  
*Içogou hi mo*  
*Waga kokoro woba*  
*Kimi zo shirikérou.*

« Se hâter à la recherche des fleurs et des papillons » signifie ici : « s'empresser en toutes sortes de brillantes occupations ».



A la page 262, quelques mots récités « comme un poème », et qui rappellent peut-être une poésie de Tsourayouki (1) :

Vous avez dit là [,seigneur,]  
Un mensonge.  
Maintenant, il est temps, je pense,  
De cultiver le champ de la colline (2).

A la page 288, poésie adressée à Séi, qui a quitté le Palais pour faire une retraite :

Comment ai-je pu  
[,Sans vous,] passer  
Le temps écoulé ?  
Ah ! [ces deux jours] d'hier et d'aujourd'hui,  
Que j'ai vécu dans l'inquiétude (3) !

A la page 289, poésie envoyée à Séi pour l'engager à revenir de Kiyomizou (4) :

[Si vous avez compté] toutes les fois qu'a résonné,  
Au crépuscule, la cloche  
[Du temple], près de la montagne,  
Vous devez savoir depuis combien [de jours]  
Mon cœur soupire (5).

Nous trouvons encore, dans les « Notes de chevet », les poésies suivantes, composées par divers personnages :

(1) Cf. p. 287.

(2)  
*Soragoto wo*  
*Ôcé habérou nari.*  
*Ima wa yamada mo*  
*Tsoukourouramou.*

On voit d'après le nombre des syllabes qu'il ne s'agit pas d'une véritable poésie. Si l'on accepte la traduction donnée, on peut penser que *habérou*, verbe humble, est employé ici d'une manière anormale. Il est du reste possible de donner aux deux premières lignes le sens suivant :

Oh ! le mensonge !  
C'est [là une fausse] imputation.

(3)  
*Ika ni shité*  
*Soughi ni shi kata wo*  
*Sougoshikémou*  
*Kourashi-wazourau* (prononcer *wazourô*)  
*Kinô kyô kana.*

(4) Cf. p. 97.

(5)  
*Yama ichikaki,*  
*Iri-ai no kané no*  
*Koé goto ni*  
*Koourou kokoro no*  
*Kazou wa shirouramou.*

A la page 20, poésie ancienne (1), dans laquelle Mitchitaka remplace le mot « amour » par le mot « dévotion », pour obtenir ce poème :

Comme la mer  
Sur le rivage d'Izoumo,  
Quand monte la marée,  
Moi, ma dévotion pour mon Prince  
Est toujours, toujours plus profonde (2).

A la page 31, chanson composée par les courtisans, à propos de Foujiwara Soukétada (3) :

C'est un maître qui n'a pas son pareil,  
C'est bien le rejeton  
Des gens d'Owari (4).

A la page 100, poème imaginé par une religieuse mendiante :

Ah ! que son sort est enviable !  
A quelle { pêcheuse de l'Océan }  
                  { nonne }  
A-t-on donné  
Tant de choses,  
Qu'elle ne peut plus tirer la jambe (5) ?

A la page 102, poésie adressée par la princesse consacrée de Kamo (Nobouko) à l'impératrice :

(1) Voir p. 283.

(2) *Shio no mitsou*  
*Izoumo no oura no*  
*Itsou mo itsou mo*  
*Kimi woba foukakou*  
*Tanomou wa ya waga.*

La transformation est possible à cause du sens du mot *kimi* : « prince », « vous ».

(3) Cf. p. 180.

(4) *Sa-ou nashi no noushi*  
*Owari-oudo no*  
*Tané ni zo arikérou.*

Litt. : « C'est un maître à gauche ou à droite duquel il n'y a personne... » On peut comprendre ici : « C'est un maître à côté duquel on ne saurait rester [à cause de ses manières brutales]. »

(5) *Ourayamashi*  
*Ashi mo hikarézou*  
*Wataisou-oumi no*  
*Ika narou ama ni*  
*Mono tamaouramou.*

*Wataisou-oumi* est un mot-oreiller qui s'applique à *ama* « pêcheuse » (cf. p. 233). C'était, à l'origine, le nom du dieu de l'océan (voir p. 24). A la dernière ligne (la dernière dans la traduction, la deuxième dans le texte), la religieuse fait allusion à l'infirmité d'une autre nonne.

On s'informait  
Du bruit de hache  
Qui se répercutait dans la montagne :  
Et c'était le bruit  
De la canne de fête (1).

A la page 112, poésie dite par Foujiwara Sanékata à la dame Kohōyē :

L'eau du puits de la montagne,  
Où l'on tire la jambe,  
Est gelée !  
{ Quelle glace  
{ Quel cordon  
{ A donc pu fondre ?  
{ A donc pu se dénouer (2) ?

A la page 127, poésie adressée par Foujiwara Kiminobou aux dames d'honneur :

Si j'avais su,  
Que vous alliez  
Entendre le chant  
Du coucou, mon cœur  
Vous aurait accompagnées (3).

- (1) *Yama toyomou*  
*Yoki no hibiki wo*  
*Tazounouréba*  
*Iwai no tsoué no*  
*Oto ni zo arikérou.*

Le premier caractère de la deuxième ligne pourrait être lu *ono* ; mais *yoki*, dont le sens est le même (« hache »), signifie aussi « bon », « beaux », « heureux », et s'accorde ainsi avec le mot *iwai*, « félicitation », « fête », « souhait de bonheur », que l'on trouve au quatrième vers. Pour la « canne de fête », ou « canne du Lièvre », voir p. 151.

- (2) *Ashibiki no*  
*Yama-i no mizou wa*  
*Korérou wo*  
*Ika narou himo no*  
*Tokourou narouramou.*

*Ashibiki* est un mot-oreiller de *yama* ; *yama-i* (puits de la montagne) rappelle le nom de la renouée (*yama-ai*) qui a servi à imprimer les dessins bleus (voir N. C., p. 111) dont est décoré le vêtement de la dame à laquelle s'adresse le poète. A cause de sa réserve, Kohyō est comparée au puits glacé.

- (3) *Hototoghiçou*  
*Nakou né tazouné ni*  
*Kimi youkou to*  
*Kikaba kokoro wo*  
*Soé mo shité mashi.*

Litt. : « Si j'avais entendu [dire] que vous alliez... » J'ai écrit, dans la traduction,

A la page 140, deux vers pouvant former la seconde partie d'une poésie, envoyés à Séi par Tadanobou, Kin'tō et d'autres gentilshommes (1).

A la page 165, poésie de Youkinari, en réponse à une poésie de Séi (2) :

J'ai entendu dire, si je ne me trompe,  
Que les gens passaient facilement la barrière de la  
Montée des rencontres,  
Et qu'on la laissait ouverte,  
Alors même que le coq ne chantait pas,  
Pour attendre quelqu'un (3).

A la page 169, Séi parle de réponses, probablement en vers, écrites par la dame Tōzammī et par le « premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara » (4).

A la page 207, poésie composée par la dame Hyōē, sous le règne de Mourakami :

Comme je regardais ce qui  
{ Ramait en pleine mer,  
{ Brûlait sur la braise,  
Dans l'océan,  
C'était { un pêcheur qui revenait  
          { une grenouille.  
Après la pêche (5).

A la page 294, poésie du chanoine Dōmēi, à propos d'un mauvais fils :

« accompagnées » au pluriel, parce qu'on peut croire que la poésie est envoyée aux dames d'honneur qui ont pris part à une excursion ; mais en réalité Kiminobou semble s'adresser à une seule dame, c'est-à-dire à Séi.

(1) Voir p. 221.

(2) Cf. p. 221.

(3) *Aouçaka wa* (prononcer *Ōçaka*)  
*Hito koé-yaçouki*  
*Séki naréba*  
*Tori mo nakanédo*  
*Akété matsou to ka.*

Youkinari insinue, ici, que Séi doit attendre souvent, la nuit, la visite d'un galant.

(4) Voir p. 183, et N. C., p. 169, n. 3 (*Tō-daïnagon*).

(5) *Wadatsoumi no*  
*Oki ni kogarourou*  
*Mono miréba*  
*Ama no tsouré shité*  
*Kaérou narikéri.*

*Wadatsoumi* = *Watatsoumi*. Cf. p. 229, n. 5.



Quelle pitié c'était  
De voir cet homme  
Célébrer la fête des morts  
Après avoir précipité ses parents  
Dans l'océan (1) !

A la page 295, poésie de la Dame d'Ono (2), au sujet d'une cérémonie bouddhique :

On a achevé,  
Hier,  
De couper le bois à brûler.  
Aujourd'hui, le manche { de la cognée }  
                                          { d'Ono, }  
Pourra ici (3).

Si l'on compare toutes ces poésies, on voit que celles de Séi ne sont pas supérieures à celles de ses contemporains. Les unes comme les autres sont des vers de circonstance qui valent seulement par les allusions qu'ils contiennent, et auxquels manquent tout sens général et toute réelle inspiration. Il est assez curieux de remarquer que le poème qui, probablement, mériterait le moins ces critiques est celui qu'on peut lire aux pages 141 et 140 des « Notes de chevet » (4), c'est-à-dire une pièce composée de deux fragments écrits par des personnes différentes, les trois premières lignes ayant été ajoutées par Séi à deux vers reçus de Tadanobou et de Kin'tō. Le poème ainsi formé est encore, sans doute, de circonstance, puisqu'il fut improvisé à propos de la neige qui tombait ; mais il ne s'agit pas là d'un événement particulier, et l'idée exprimée est jolie. Si l'on voulait, cependant, trouver à blâmer, on pourrait dire que le fait d'assimiler les flocons de neige aux pétales éparpillés par la brise n'est guère

- (1)                    *Watatsoumi ni*  
                      *Oya wo oshi-irété*  
                      *Kono noushi no*  
                      *Bon' sourou mirou zo*  
                      *Awaré narikérou.*

Voir pp. 142, 160.

- (2) La fille de Foujiwara Tomoyaçou (cf. p. 180).

- (3)                    *Takighi korou*  
                      *Koto wa kino ni*  
                      *Tsouki ni shi wo*  
                      *Kyô wa Ono no é*  
                      *Koko ni koutaçamou.*

Pour les allusions que renferme cette poésie, voir p. 279 et pp. 275, 276, 278.

- (4) Cf. pp. 231 et 221.

original. Sans quitter la littérature japonaise, on rappellerait aisément de nombreuses poésies du *Kokin'shōu* et des autres vieux recueils, où apparaissent des comparaisons analogues (1) ; mais on irait ainsi à l'encontre du sentiment des Japonais. Ceux-ci, tout comme les Chinois, aiment à voir un auteur utiliser adroitement ses souvenirs classiques, et ils apprécient le plaisir qu'il leur procure en leur donnant l'occasion de reconnaître, dans ses vers, quelques mots d'un poème célèbre (2).

Dans la plupart des poésies que contiennent les « Notes », les jeux de mots ne manquent pas ; je les ai souvent indiqués, dans ma version, à l'aide d'accolades qui réunissent les deux traductions possibles d'un mot ou d'une phrase.

On trouve également employés dans ces poésies les procédés classiques de la versification japonaise (3) : mots-oreillers (*makoura-kotoba*), comme dans le poème de la page 256 (4), où *kakémakou mo* (« dont j'ose à peine parler ») est une épithète appliquée aux dieux et aux souverains ; mots-pivots (*kén'yōghén'*) (5), comme dans la poésie de la page 213 (6), où *tadaçou* doit être entendu successivement avec le sens de *Tadaçou* (nom propre d'un dieu)

(1) Voici par exemple une poésie du bonze Sōgou (Sōgou Hōshi) recueillie dans le *Kokin'shōu* (cf. Wacéda, *Waka*, p. 26) :

|                               |                                                |
|-------------------------------|------------------------------------------------|
| <i>Sakoura tchirou</i>        | A l'endroit où [les pétales]                   |
| <i>Hana no tokoro wa</i>      | Des fleurs de cerisier s'éparpillent,          |
| <i>Harou nagara</i>           | Il tombe encore de la neige,                   |
| <i>Youki zo fouritsoutsou</i> | Bien que le printemps soit venu ;              |
| <i>Kié-gaté ni sourou.</i>    | Mais celle-ci fondra sans doute difficilement. |

Comparer Chanoch, p. 65 ; Konrad, p. 145. M. Florenz (*Wörterbuch*, p. 181) signale que « ...le mot *youki* est souvent employé ...métaphoriquement par les poètes quand ils veulent parler de la neige que forment les fleurs des pruniers et des cerisiers. » (...das Wort *yuki* wird von den Dichtern... oft metaphorisch vom Blütenschnee der Pflaumen und Kirschen gebraucht.) Si les anciens poètes japonais feignent souvent de prendre les pétales des fleurs pour des flocons de neige, il leur arrive, non moins fréquemment, de faire le contraire, ainsi qu'on peut le voir dans cette poésie de Ki no Tsourayouki (*Kokin'shōu*) :

|                             |                                             |
|-----------------------------|---------------------------------------------|
| <i>Kaçoumi tatchi</i>       | Au printemps, lorsque le brouillard s'élève |
| <i>Ko no mé mo harou no</i> | Et que les arbres bourgeonnent,             |
| <i>Youki fouréba</i>        | Il neige encore, et ainsi,                  |
| <i>Hana naki sato mo</i>    | Même dans les villages où il n'y a point    |
|                             | d'[arbres à] fleurs,                        |
| <i>Hana zo tchirikérou</i>  | On voit s'éparpiller des pétales.           |

Comparer Chanoch, p. 47 ; et, pour d'autres poésies, Chanoch, pp. 46, 61 ; Chamberlain, *Japanese Poetry*, p. 89.

(2) Voir D'Hervé-Saint-Denys, *Poésies de l'époque des Thang* (= T'ang), p. XCVI : « ... jamais scholiaste européen ne posséda ses classiques, mieux qu'un lettré chinois ne connaît ses auteurs. L'amour de l'érudition va chez lui jusqu'à ennoblir le plagiat. Le poète qui emprunte habilement un hémistiche, ou même un vers tout entier à quelque chef-d'œuvre antique, est sûr de recueillir pour lui-même une partie de l'agréable impression qu'il a su réveiller. » Comparer Revon, *Anthologie*, p. 310, n. 2.

(3) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 83.

(4) Voir plus haut, p. 223.

(5) Ou *kaké-kotoba*.

(6) Voir plus haut, p. 227.

et avec celui de *tadaçou* (« qui examine, reconnaît et distingue »).

Le poème composé par Séi à propos de l'armoise de Shimotsouké (1) fournit deux exemples du procédé qui consiste à employer des mots connexes (*én'go*). Il s'agit de termes que l'esprit associe naturellement, comme il arrive, par exemple, pour « feu » et « fumée », « pluie » et « larmes ». Dans la poésie en question, notons la dernière syllabe, *hi*, du mot *omoï* (2) (penser), qui, prise isolément, peut signifier « feu »; elle est donc liée, par le sens, au mot « cautère », auquel fait songer le nom de l'armoise. D'autre part, le deuxième membre, *kakarou*, d'*omoï-kakarou* (commencer à penser, penser un peu) a souvent le sens de « couvrir », « se répandre sur quelque chose, à la façon d'un nuage ou d'une fumée ». Il s'unit ainsi à la syllabe signifiant « feu », que nous venons de trouver dans le verbe *omoï*. De même, dans la poésie de la page 288, concernant un saule, les mots *mayou* (sourcil) et *omoté* (visage) sont des mots connexes (3).

Tous ces ornements poétiques, auxquels les Japonais attachent un grand prix, n'ont, à nos yeux, que peu de valeur, et il semble que les poésies de Séi aient pour nous moins de charme que sa prose. Cependant, il sied de remarquer que nous n'avons pas, dans les « Notes », un recueil consacré aux poèmes de Séi, mais seulement quelques vers imaginés en telle ou telle occasion, et mentionnés, pour la plupart, à propos de tel ou tel fait (4). Ces poèmes ne pourraient donc guère être différents de ce qu'ils sont. Aussi bien, l'observation que je viens de faire, quant aux mérites comparés des vers et de la prose de Séi, appelle-t-elle une réflexion générale : si un auteur japonais se proposait de composer un morceau capable d'offrir au lecteur européen des agréments qui ne fussent pas trop éloignés de ceux qu'on est habitué à goûter dans la poésie occidentale, il y parviendrait sans doute plus aisément en écrivant en prose qu'en employant les vers (5).

Que trouve-t-on dans les « Notes de chevet » ? On pourrait dire qu'elles contiennent de tout, et même autre chose ; mais

(1) Cf. p. 224.

(2) *O-mo-hi*, en caractères syllabiques.

(3) Cf. p. 223, n. 2. Pour d'autres procédés de versification (*mono no na, jo*), voir p. 186, n. 4, et p. 289, n. 1.

(4) Il semble que les poésies citées aux pages 299 et 300 des « Notes » fassent exception. (Voir plus haut, pp. 224 et 225.)

(5) Comp Waley, *The Pillow-Book*, p. 150 : « Comme écrivain, elle [Séi] est, sans comparaison, le meilleur poète de son temps, ce qui apparaît seulement dans sa prose, et pas du tout dans les *outa* [poésies] de convention par lesquelles elle est célèbre aussi. » (As a writer she is incomparably the best poet of her time, a fact which is apparent only in her prose and not at all in the conventional *uta* for which she is also famous.)

je vais essayer de répondre à cette question d'une manière un peu moins vague, et tâcher de classer ce qui ne s'y prête guère.

Les « Notes » renferment d'abord des énumérations. Dans ces listes, on voit rassemblés les astres, les phénomènes météorologiques, les saisons, les lieux et les paysages connus (montagnes, plaines, mers, étangs, cascades, rivières, îles...), les végétaux, les oiseaux, les insectes (1). Les mammifères n'y ont guère de place, chose d'autant plus surprenante que le cerf, notamment, joue un très grand rôle dans l'ancienne littérature japonaise, où les poètes l'associent à la fleur de la lespédèze ou à la valériane (2), et que, d'autre part, le blaireau, le renard et le chat sont les héros de nombreux contes merveilleux (3).

Séi Shonagon' énumère aussi les fonctions et les rangs des hommes ; les divinités du bouddhisme et du shinntoïsme, et les temples qui leur sont consacrés ; les choses fabriquées (maisons, meubles, vêtements, instruments de musique) et les productions de l'esprit (poésies, chansons, textes sacrés, prières) ; les qualités physiques, esthétiques et morales, ainsi que les personnes et les choses qui possèdent les unes ou les autres.

On peut chercher ensuite, dans les « Notes de chevet », des descriptions et des tableaux. Les premières sont générales ou particulières. Séi fait par exemple des descriptions générales quand elle parle de l'habitation d'un fonctionnaire ou de la demeure d'une femme qui vit seule (4). D'autre part, elle consacre des descriptions spéciales à la maison d'Akinobou (5), au Palais du Conseil d'État (6) et à divers édifices.

Quelquefois, le tableau tracé par Séi est restreint ; c'est un vrai dessin de paravent, comme celui qui évoque, à la page 145 des « Notes », les paysans coupant des acores au bord de la rivière. Séi aime aussi à peindre l'aspect d'un jardin, sous la rosée mati-

(1) Le mot traduit par « insecte », *moushi*, a un sens plus large que celui du mot français ; ils'applique aussi aux crustacés, aux vers... (Comparer *dédémoushi* : escargot, *ma-moushi* : vipère.) Cf. N. C., p. 57, n. 6.

(2) Voir p. 303 (N. C., p. 75), N. C., p. 146. Le nom du poulain (*koma*) est cité parmi les « sujets de poésies » (N. C., p. 72) ; il est d'ailleurs nommé dans le *Man'yōshō*, dans les *Rokoutchō* etc. (cf. p. 282).

(3) Comp. Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, p. 129 ; Lord Redesdale (M. Mitford), pp. 199 et suivantes ; Metchnikoff, p. 98.

Les poissons ne figurent point dans les « Notes ». Nous ignorons si les contemporains de Séi employaient l'expression aujourd'hui courante, relative au pagre (*taï*, *serranus marginalis*, *pagrus cardinalis*) : *Kouçatté mo taï* « Même pourri, c'est du pagre », c'est-à-dire : « Ce qui est excellent le reste toujours par quelque point ». Pour la « ménagerie du vieux Shinntō », voir Revon, *Shinntoïsme*, pp. 147 et suivantes ; Revon, *Anthologie*, p. 52... ; p. 66, n. 2.

(4) N. C., pp. 203 et 204.

(5) N. C., p. 124.

(6) N. C., p. 193.



nale (1), ou bien la nuit, quand les rayons de la lune dessinent sur le sol les ombres des arbres et des plantes (2). Ailleurs, la toile est plus large ; nous voyons toute la campagne qui s'étend à perte de vue, aussi blanche, sous la clarté lunaire, que si elle était couverte de glace (3), ou l'océan avec, là-bas, à l'horizon, les barques qui semblent de petites feuilles de bambou éparpillées sur les flots (4). Et puis, voici encore que le cadre se rétrécit, et c'est le port, le soir, à l'heure où les lanternes des bateaux à l'ancre brillent dans la rade comme les étoiles dans le ciel (5).

Souvent, les tableaux que nous offrent les « Notes de chevet » sont animés. Sèi nous montre des hommes qui vont, le dos courbé, sous la neige (6) ; des courtisans qui passent, en dérochant leur visage, près du palais où sont les dames d'honneur (7) ; ou des enfants qui jouent, le soir (8).

Ici, elle brosse une vaste composition : le cortège de l'empereur, celui de l'impératrice (9), les processions, les cérémonies aux fêtes de Kamo et d'Iwashimizou (10). Là, elles s'amuse à traiter, en quelques touches rapides, un agréable tableau de genre ; et nous voyons alors les joueurs de trictrac et les joueurs de dames (11) ; le messager qui marche sous la neige (12), et la dame qui lit un billet doux à la lueur d'une braise ardente (13) ; le chat, si joli, qui tire sur son collier (14) ; ou encore le petit oiseau qui vient quand on l'appelle (15).

Quelquefois, ce sont de vraies scènes que Sèi nous présente, ou touchantes, ou gracieuses. Qu'ils sont drôles, les gamins qui cueillent des rameaux de pêcher (16) ; et comme on envie l'enfantine gaité des dames qui se divertissent, à l'aube, dans le jardin noyé de brume (17), ou qui montent à la « tour de l'heure » (18) ! Sans doute, il est amusant de voir ce qui survient le matin, après le départ d'un galant (19) ; mais la tristesse du jardin ravagé par la tempête de la nuit n'a pas moins de charme (20) ! Ce sont aussi des scènes curieuses : les compagnes de Sèi soignant leur toilette avant la cérémonie des Offrandes du temple *Shakouzén'ji* (21), ou bien l'exorciste endormant la femme qui l'aide, et s'évertuant pour obliger à passer en elle, à force d'incantations, l'esprit mauvais qui tourmente une malade (22).

(1) N. C., p. 159.

(5) N. C., p. 293.

(9) N. C., p. 268.

(12) N. C., p. 285.

(16) N. C., p. 180.

(20) N. C., p. 216.

(2) N. C., p. 297.

(6) N. C., p. 246.

(10) Cf. pp. 155, 156, 161, 164.

(13) N. C., p. 286.

(17) N. C., p. 81.

(21) N. C., p. 265.

(3) N. C., p. 291.

(7) N. C., p. 247.

(11) N. C., pp. 180, 181.

(14) N. C., p. 110.

(18) N. C., p. 193.

(22) Cf. p. 117 ; N. C., p. 310.

(4) N. C., p. 293.

(8) N. C., p. 247.

(15) N. C., p. 183.

(19) N. C., p. 45.

A l'occasion, ce n'est plus aux yeux, mais à l'oreille que Séi veut plaire. Elle nous fait alors entendre le bruit, pareil à celui de la pluie, des feuilles qui tombent à l'automne (1) ; la plainte du vent qui souffle dans la chevelure des prèles (2) ; le vacarme nocturne des corbeaux (3) ; la voix enrouée des coqs ; ou le son d'une cloche lointaine, à l'aurore (4).

D'autres fois, enfin, c'est avec des parfums que Séi nous captive ; c'est avec l'agreste senteur de l'armoise qu'une roue a brisée (5), avec l'arome des feuilles d'acore desséchées, avec l'imperceptible odeur d'encens qu'ont gardée, après bien des jours, des vêtements serrés dans un coffre (6). Et l'on sait avec quelle puissance le plus faible parfum rappelle à l'esprit les souvenirs d'autrefois ! L'odeur de la fumée des torches suffit pour ravir Séi, et elle avoue qu'elle aime à sentir flotter dans l'air du soir, après le passage d'une voiture, celle des harnais des bœufs (7). Il est vrai qu'elle se raille elle-même, bien vite, en ajoutant qu'une telle pensée est absurde.

Les « Notes de chevet » renferment aussi des historiettes et des récits. Certains de ces derniers sont consacrés à des choses dont Séi a entendu parler, à des légendes comme celle des trois questions de l'empereur de Chine (8). D'autres nous racontent des événements auxquels l'auteur a assisté. A quelques-uns, il est possible, comme nous l'avons vu (9), d'assigner une date approximative. Pour d'autres, nous n'avons aucune idée de l'époque à laquelle ils se sont passés. Il en est ainsi, par exemple, pour l'épisode du galant qu'on aperçut, une nuit, dans un corridor du Palais (10), ou pour l'histoire du papier et de la natte que Séi reçut de l'impératrice (11). Nous ne pouvons pas dire non plus en quel temps ont eu lieu la plupart des retraites et des pèlerinages que Séi a faits, comme elle le raconte, à Ouzoumaça, à Hacé (12), etc., ni en quelle année elle a vu les fêtes de Kamo, d'Iwashimizou, qu'elle décrit.

Il faut remarquer, du reste, que les « Notes de chevet » seraient d'un faible secours à l'historien qui s'occuperait des événements importants du règne d'Ichijō. A peine y trouverait-il une allusion voilée aux compétitions qui divisèrent, après la mort de

(1) N. C., p. 216. Pour l'onomatopée employée (*horo-horo*), voir Revon, *Anthologie*, p. 261, n. 9.

(2) N. C., p. 71.

(3) N. C., p. 76.

(4) N. C., p. 77.

(5) N. C., p. 228.

(6) N. C., p. 229.

(7) N. C., p. 228.

(8) N. C., p. 239.

(9) Pp. 188 et suivantes.

(10) N. C., p. 233.

(11) N. C., p. 255, 256.

(12) N. C., pp. 248, 304.

Mitchitaka, la famille Foujiwara et toute la Cour. Séi ne parle pas de l'exil de Korétchika et de Takaié (1) ; elle se tait sur la rivalité de sa maîtresse, l'impératrice Sadako, et de la deuxième épouse du souverain, l'impératrice Akiko (2), fille de Mitchinaga. Bref, Séi dit seulement les choses qu'elle peut dire sans danger, et il est permis de penser que le silence qu'elle garde sur les autres est un silence prudent (3).

On trouve dans son ouvrage, des réflexions et des observations. Elle y montre qu'elle est perspicace, et qu'elle ne se laisse pas facilement abuser. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire par exemple certains passages du trente et unième chapitre, la phrase où Séi parle du cœur de l'homme qui se dégoûte de sa maîtresse malade (4), ou bien la page des « Notes » où, après avoir dit de quelle façon brutale, à la fête de Kamo, les gardes faisaient reculer les voitures de modeste apparence, elle ne manque point d'ajouter qu'on n'était pas si rigoureux quand il s'agissait de superbes équipages (5).

Séi Shōnagon' sait bien, encore, remarquer le peu d'attention qu'on accorde aux cavaliers qui manquent de distinction (6), et déclarer ce qu'elle pense du caractère des hommes (7).

Nous avons déjà vu qu'elle se contredisait parfois (8) ; il lui arrive aussi de corriger une opinion qu'elle vient d'émettre. Ainsi, à la page 192, après avoir assuré que, pour répondre à un amant, on n'avait pas besoin de se dépêcher autant que pour écrire à une autre personne, elle reconnaît qu'il faut quelquefois répondre bien vite au premier, et qu'il ne suffit pas, dans le cas d'une correspondance ordinaire, de penser à se hâter.

Je n'en dis pas davantage, ici, à propos des réflexions que contiennent les « Notes de chevet ». Il me faudra, en effet, y revenir plus loin, quand j'étudierai le caractère de Séi, et j'abandonne provisoirement cette question pour parler maintenant des passages qu'elle consacre aux divers personnages, et des portraits qu'elle en dessine. Ces portraits sont d'abord des « portraits physiques », accompagnés pour l'ordinaire de longues et minutieuses descriptions de costumes, ou, plus exactement, remplacés par ces descriptions. Nous avons, dans les « Notes », des portraits d'hommes, tels que celui de Tadanobou, à la page 89, et celui de l'évêque Ryōuén', à la page 273 ; et des portraits de femmes. Parmi ces derniers, celui de l'impératrice est celui qui

(1) Cf. p. 193.

(2) Cf. pp. 179, 197.

(3) Comp. p. 246.

(4) N. C., p. 187.

(5) N. C., p. 232.

(6) N. C., p. 232.

(7) N. C., p. 251.

(8) P. 213.

reparaît le plus souvent ; nous le rencontrons à plusieurs reprises, par exemple aux pages 134 et 135, et à la page 270. Séi nous donne également ceux de l'épouse de Mitchitaka, et de la princesse du *Shighéisha* (1). D'autres femmes encore sont peintes dans les « Notes de chevet », mais, en général, Séi ne les nomme pas (2). C'est ainsi qu'elle nous montre, à la page 136, les demoiselles d'honneur, bien jolies avec leurs vestes à longues traînes et leurs vêtements de dessous vert-tendre. Mais elle ne dit pas grand'chose de ses compagnes, et elle se critique elle-même sans indulgence à la page 90. A côté de ces portraits, il en est qu'on pourrait appeler des portraits moraux. Ce sont ceux de personnes qui paraissent sympathiques à Séi Shōnagon', comme Youkinari (3), ou d'autres pour qui elle éprouve de l'aversion, comme Maçahiro (4) et la dame Hyōbou (5).

Si nous essayons de classer un peu les personnages cités dans les « Notes », nous trouvons d'abord, parmi eux, des types généraux. Ces types sont nombreux et divers, et l'on peut dire qu'ils comprennent non seulement des hommes, mais encore des animaux, et même des végétaux, puisque Séi, à l'occasion, s'exprime à propos de ces derniers comme s'il s'agissait d'êtres humains, et puisqu'elle s'apitoie tout aussi bien sur le sort d'une plante dont l'hiver a blanchi la tête (6), ou sur celui de l'herbe qui pousse au bord des toits (7). Naturellement, les animaux, les oiseaux et les insectes sont aussi, et bien plus souvent, considérés par Séi comme des personnages. Il n'y a rien là, du reste, qui soit surprenant chez un esprit façonné par le bouddhisme (8), et je n'ai pas besoin de m'attarder à traiter ce sujet, des chapitres spéciaux, que l'on pourra consulter, étant consacrés, dans les « Notes », aux plantes (9), aux oiseaux (10), et aux insectes (11).

Mais Séi, on le conçoit, nous entretient encore plus fréquemment de ses semblables. De même qu'un chapitre du « Roman de Ghén'ji » (12) est connu sous le nom de « Critique [des femmes] »,

(1) N. C., p. 135.

(2) Voir cependant la page 136 des « Notes », où Séi vante la beauté des dames Shōshō (cf. p. 180) et Saishō (cf. p. 181).

(3) N. C., p. 61. (4) N. C., pp. 65, 142. (5) N. C., p. 281.

(6) N. C., p. 74. (7) N. C., p. 71.

(8) Cf. p. 107. Au contraire du brahmanisme, le bouddhisme n'admet pas que l'âme puisse s'incorporer dans un végétal ou dans un minéral. (Comparer Krause, p. 333.)

(9) Voir les chapitres XXI, XXIV, XXXIII et XXXVI des « Notes ».

(10) Lire le chapitre XXV des « Notes ».

(11) Voir le chapitre XXVII des « Notes ».

(12) Il s'agit, plus exactement, d'un passage célèbre du deuxième chapitre, connu sous le nom d'*Ama no yo no monogatari* (La conversation d'une nuit de pluie) ou sous celui de *Shinacadamé* (La critique [des femmes]). Cf. Wacéda, *Ghén'ji*, p. 5 ; Revon, *Anthologie*, p. 185 ; Aston, *Literature*, p. 98 ; Florenz, *Litteratur*, p. 215.



un passage des « Notes de chevet » pourrait s'appeler la « Critique des hommes » (1). Séi, du reste, exerce ailleurs sa verve aux dépens des femmes et des religieux, des prédicateurs et des exorcistes. Elle sait trouver des accents attendris pour parler des bébés, du bambin qui se traîne aussi vite qu'il peut, et ramasse au passage quelque babiole, ou du gamin qui lit, et dont elle entend la voix juvénile (2). Pourtant, elle n'aime guère les enfants mal élevés (3), et il ne lui plaît pas qu'une femme sans charme ait beaucoup de marmots (4). Séi nous dépeint les jeunes seigneurs, un peu fous, et de piété plutôt tiède, qui passent leur temps, pendant les retraites, dans les temples, à rôder aux alentours des chambres des dames (5). Ces jeunes gens sont mis en bonne place dans ses « Notes », tout comme les vieillards déplaissants, ceux qui ne se gênent pas pour faire la sieste quand on peut les voir (6), ceux qui n'ont aucune retenue, et ne soignent pas leurs manières pendant qu'ils se chauffent au brasier (7).

Les époux, et surtout les épouses, jalouses, boudeuses, prétentieuses, autoritaires (8) ; les gendres et les beaux-parents (9), s'offrent souvent aux critiques de Séi. Elle met encore en scène les amants, dont elle raille les querelles ; les séducteurs et les inconstants ; les visiteurs importuns ; les ivrognes et les étourdis (10). Les personnages qui attirent son attention appartiennent à tous les situations, à tous les rangs, depuis l'empereur lui-même, petit-fils des dieux, jusqu'au forgeron qui peine sur son enclume, et jusqu'aux plus humbles serviteurs. En parcourant ses « mémoires », nous croyons rencontrer, mêlés au hasard, les préfets et les courtisans, les officiers et les gardes, les docteurs en littérature et les médecins, les membres du clergé et les paysans, les dames du Palais, les nourrices et les servantes.

Nombre des contemporains de Séi Shōnagon' sont mentionnés dans son ouvrage, et l'on a pu lire, en ce qui les concerne, les brèves indications données plus haut (pp. 167-184). Pour certains, qu'elle se borne à nommer, ces renseignements suffiront peut-être ; mais il en est d'autres, à qui elle a réservé quelques lignes ou quelques pages. Je vais passer rapidement en revue ces derniers, en étudiant leurs relations avec Séi, et en relevant ce

(1) N. C., p. 251.

(2) Voir le chapitre LXXII des « Notes ».

(3) N. C., pp. 30, 184.

(4) N. C., p. 187 (à la page 251, Séi parle des enfants trop choyés).

(5) N. C., p. 152.

(6) N. C., p. 27.

(7) N. C., p. 28.

(8) N. C., pp. 59, 156, 244.

(9) N. C., pp. 78, 250.

(10) Voir respectivement N. C., pp. 120, 155, 77, 28, 307.

que les « Notes de chevet » peuvent nous apprendre sur chacun d'eux.

L'empereur Itchijō (1) était âgé de dix ans seulement en 990, quand Séi entra au service du Palais ; il avait donc quatorze ans en 994, à l'époque où il lui inspira l'admiration qu'elle exprime à la page 19 de son livre (2). C'est d'ailleurs une impression qu'elle ne laissa pas de ressentir à d'autres moments. Elle revient sur ce sujet, par exemple, aux pages 139 et 157, à propos de scènes qui se passèrent en 995, et à la page 31, quand elle raconte comment l'empereur joua un jour de la flûte, en l'an mille, au Palais de la Première avenue. Les « Notes » nous font voir qu'en 994, malgré son jeune âge, l'empereur Itchijō était déjà féru de poésie (3). Ce fut aussi un bon musicien, un habile joueur de flûte (4). La lecture du *Makoura no sōshi* nous enseigne qu'il s'intéressa également à des choses plus austères, puisque nous apprenons, à la page 313, qu'il fit copier les « Mémoires historiques » de Sse-ma Tch'ien. Cependant, il ne dédaignait pas de plaisanter à l'occasion, et les « Notes » nous le montrent s'égayant aux dépens d'un courtisan, tout en prenant garde que celui-ci ne l'entende (5), ou bien venant surprendre un matin, avec l'impératrice, Séi et une de ses compagnes (6). Nous le voyons encore entrer dans le jeu quand la dame Tōzammī cherche à savoir qui lui a envoyé une poésie dont elle a été fort intriguée (7). Si nous en croyons Séi elle-même, l'empereur la tenait en particulière estime. Elle nous assure qu'il était charmé par son érudition et par son talent poétique (8), et nous lisons, à la page 106 des « Notes », qu'il la trouva, certain jour, étonnante, parce qu'elle avait su prévoir combien de temps un amas de neige mettrait à fondre. Il est vrai que nous ne savons pas au juste de quoi s'émerveilla l'empereur ; et nous ignorons s'il admira, en l'occurrence, la sagacité de Séi ou la chance qu'elle avait eue. Les autres louanges qu'il lui accorda paraissent avoir plus de valeur, et peut-être seraient-elles de nature à faire accepter la version de Matsouzaki Haroumi, dont j'ai parlé plus haut (9), suivant laquelle Séi aurait continué, après la mort de l'impératrice, à jouir de la faveur du souverain.

(1) Cf. p. 172. Itchijō avait cinq ans de moins que son épouse Sadako et environ quinze ans de moins que Séi. Celle-ci le désigne par le nom d'*Oué* (« le Supérieur » ; voir Mizogoutchi, p. 30).

(2) Voir pp. 57, 135. Comparer *Journaux*, p. 121 : « J'étais exposée à la clarté [c'est-à-dire au rayonnement du souverain]... Je me sentais tout incommodée » ; et p. 175 : « ...il me semblait qu'une clarté trop éclatante irradiait de leur présence [de l'Empereur et de l'Impératrice] » (Journal de Mouraçaki Shikibou).

(3) N. C., pp. 19 et suivantes.

(4) N. C., p. 31.

(5) N. C., pp. 31 et 32.

(6) N. C., p. 63.

(7) N. C., p. 169.

(8) N. C., pp. 20, 88, 140, 199.

(9) Cf. p. 201.

Le vrai maître, à la cour de Kyōto, n'était du reste pas l'empereur : c'était, nous l'avons vu, le maire du palais. Celui auquel Séi donne ce titre, dans son ouvrage (1), est Foujiwara Mitchitaka, oncle d'Ichijō et père de l'impératrice. Pour se faire une idée exacte de la haute situation qu'il occupait, ne suffit-il pas de remarquer, à la page 20 des « Notes de chevet », que le souverain, parlant de Mitchitaka, employait les formes honorifiques des verbes (2) ? Cependant, Séi ne nous présente guère le maire du palais sous les traits sévères d'un chef de gouvernement pénétré de l'importance de sa charge. Il nous apparaît plutôt, dans les « Notes », comme un bon vivant, satisfait de son sort (3), dont il attribue les avantages aux vertus qu'il a eues dans une vie antérieure (4). Mitchitaka aimait le vin (5) et la poésie (6) ; il faisait preuve, parfois, d'un goût raffiné, comme ce jour où il prit soin de faire arracher, en secret, un cerisier dont les fleurs flétries auraient mis quelque discordance dans l'harmonieux tableau du jardin (7). L'aspect du caractère de Mitchitaka que Séi nous montre le plus souvent, c'est le penchant qu'il avait pour les plaisanteries, dont il semble avoir usé et même abusé (8). Il ne manquait point de finesse ; il se gardait de paraître dédaigner la volonté impériale quand il s'agissait de choses peu importantes, et nous le voyons conseiller à l'impératrice d'obéir à son époux qui la rappelle au Palais (9). Une fois au moins, Séi nous dépeint un Mitchitaka majestueux et respecté de tous, même de Mitchinaga, son frère, dont la splendeur devait, quelques années plus tard, faire oublier la sienne. Mais, en 993, à l'époque dont parle Séi aux pages 157 et suivantes, Mitchitaka était tout-puissant ; nous l'admirons, superbe, pendant que son fils Korétchika, le vice-premier sous-secrétaire d'État, le chausse devant les seigneurs assemblés. Les louanges d'un personnage aussi important semblaient sans doute précieuses, et Séi devait se trouver charmée que Mitchitaka l'appelât « une vieille connaissance », et qu'il estimât son esprit (10).

De Foujiwara Mitchinaga, le frère de Mitchitaka et son successeur à la tête du gouvernement (11), Séi ne dit que fort peu

(1) Séi l'appelle, le plus souvent, *Tono* : « le Seigneur ». Il avait environ douze ans de plus qu'elle. Voir p. 175.

(2) Mizogoutchi, p. 60 ; Kanéko, p. 90 : *kaki-tamaërikérou* : « [Mitchitaka] écrivit... »

(3) N. C., pp. 135, 272.

(4) N. C., p. 275.

(5) N. C., p. 139.

(6) N. C., pp. 20, 43.

(7) N. C., p. 261.

(8) Cf. p. 352 ; N. C., pp. 135, 137, 140, 158, 273.

(9) N. C., pp. 139, 274.

(10) N. C., pp. 137, 262.

(11) Voir p. 175. Mitchinaga avait probablement un an de moins que Séi. A vrai dire, le successeur direct de Mitchitaka fut Mitchikané ; mais il mourut très peu de temps après son accession au pouvoir. (Cf. pp. 175, 192.)

de chose. A la page 158 des « Notes de chevet », nous le voyons, en 993, alors qu'il dirigeait la Maison de l'impératrice, s'incliner devant Mitchitaka ; nous apprenons plus loin qu'il était fort coquet et se souciait beaucoup de l'opinion que les gens pouvaient avoir de son élégance (1). Il est plus intéressant pour nous de lire, à la page 159 des « Notes », qu'en 993, d'après sa maîtresse, Séi « préférait Mitchinaga » ; nous ne serons donc pas surpris, ensuite, du chapitre où Séi rappelle les calomnies qu'elle dut supporter en 996, et la façon dont ses compagnes la tinrent à l'écart lorsque l'impératrice eut perdu sa situation prééminente à la Cour, après l'arrivée au pouvoir de Mitchinaga (2).

Nous ne pouvons savoir d'une manière certaine ce que l'auteur des « Notes » pensait de ce dernier. Si nous remarquons cependant qu'un jour la dame Tomoko (3), épouse de Mitchinaga, envoya à Séi, qui faisait une retraite au temple de Kiyomizou, une poésie où elle déplorait son absence (4), nous serons forcés d'admettre que la rumeur qui courut dans l'entourage de Sadako n'était pas sans quelque fondement, et nous devons admirer la confiance que l'impératrice témoigna dans le même temps à Séi, malgré les avertissements des dames d'honneur (5).

Foujiwara Tadanobou (6) passe pour avoir été l'amant de Séi Shōnagon'. M. Waley croit que leurs relations amoureuses, si toutefois elles ont existé, furent sans doute antérieures à l'arrivée de Séi au Palais ; il pense que, plus tard, Tadanobou, à la suite du mariage d'une de ses sœurs avec Korétchika, frère de l'impératrice, devint un trop grand personnage pour Séi (7). La raison

(1) En 994. N. C., p. 271.

(2) N. C., pp. 175 et suivantes.

(3) Minamoto Tomoko (E. M., 5). Cf. p. 168.

|     |                               |                                |
|-----|-------------------------------|--------------------------------|
| (4) | <i>Omoiki ya</i>              | Aurais-je jamais pensé         |
|     | <i>Yama no anata ni</i>       | Qu'après vous avoir laissée    |
|     | <i>Kimi wo okité</i>          | De l'autre côté des montagnes, |
|     | <i>Hitori miyako no</i>       | Seule, à la capitale,          |
|     | <i>Tsouki wo mimou to wa.</i> | Je contemplerai la lune ?      |

Voir p. 248, pour l'amitié de Séi et de Minamoto Narinobou, fils adoptif de Foujiwara Mitchinaga.

(5) N. C., p. 176.

(6) Cf. pp. 176, 184. Tadanobou avait sans doute deux ans de moins que Séi.

(7) Waley, *The Pillow-Book*, pp. 154, 155 : « Je m'imagine que ses amants réels furent pour la plupart des gens de son propre rang ; alors que Tadanobou, d'une manière plutôt détournée (à cause du mariage de sa sœur avec le frère de l'impératrice), devint bientôt un *pezzo grosso*. Mais, entre 980 et 990, il était bien à la portée de Shōnagon', et si jamais ils furent amants, ce peut avoir été avant l'arrivée de Séi à la Cour. » (I imagine that her real lovers were for the most part people of her own rank ; whereas Tadanobou, rather circuitously (it was owing to his sister's marriage with the Empress's brother) soon became a *pezzo grosso*. But in the 'eighties of the tenth century he was well within Shōnagon's reach, and if they were ever lovers, it may have been before her arrival at Court.)



que donne M. Waley ne semble pas tout à fait convaincante, et, sans quitter le Japon de l'an mille, on pourrait, si l'on voulait prouver que le rang de Tadanobou ne mettait pas, entre Séi et lui, un obstacle infranchissable, invoquer la cour que fit à Mouraçaki Shikibou le tout-puissant Mitchinaga (1). Nous lisons d'ailleurs, à la page 196 des « Notes de chevet », que certaine fois, Séi critiqua Tadanobou, sans se gêner, à propos d'une poésie qu'il venait de réciter.

Au demeurant, Séi ne dit rien de l'amour que Tadanobou put avoir pour elle ; elle parle seulement d'une désunion qui survint entre eux, au deuxième mois de 995 (2), parce qu'il avait prêté une oreille trop complaisante à des racontages, et d'une tentative de réconciliation, de la part de Tadanobou, au neuvième mois de la même année (3). Si Séi repoussa alors les avances de son ancien ami, c'est peut-être qu'elle se méfiait de lui. On murmurerait, en effet, qu'il manquait de franchise, et ce mauvais renom devait un peu plus tard se trouver justifié : Tadanobou, malgré sa parenté avec Korétchika, l'abandonna quand il fut banni, en 996, et prit le parti de Mitchinaga ; c'est-à-dire celui du plus fort (4). En tout état de cause, nous ne savons pas si la brouille qui divisa Séi et Tadanobou était une querelle d'amoureux, et quelque chose nous empêcherait de le penser. C'est la façon dont Séi, à la page 90 des « Notes », oppose l'élégance et la fière mine de ce seigneur à son propre manque de charme, lorsqu'elle raconte la visite qu'il lui fit au deuxième mois de 996. Il est vrai qu'elle parle ailleurs d'un langage secret dont ils se servaient tous les deux ; mais nous voyons aussi que Tadanobou répéta un jour à Noboukata ce que Séi et lui-même venaient de se dire (5). D'autre part, l'empressement que mit Tadanobou à rechercher où la jeune femme était allée pendant un congé, au deuxième mois de 999, peut s'expliquer par des relations purement amicales ; et Séi note du reste, à la page 92, que, n'ayant aucun sentiment à cacher profondément en son cœur, elle ne détestait pas ceux qu'elle entendait se plaindre d'être dérangés par les gentilshommes qui venaient, la nuit, bavarder avec elle. Sans doute veut-elle dire par là qu'elle n'attendait pas les visites d'un amant, et qu'elle ne craignait pas de voir ces visites retardées. L'amitié qui pouvait lier Tadanobou

(1) Voir *Journaux*, p. 171.

(2) N. C., p. 84. (3) N. C., p. 164.

(4) Nous avons vu, cependant, (p. 193, N. C., pp. 91 et 92) que Tadanobou rendit visite à l'impératrice, le vingt-sept du deuxième mois de 996, c'est-à-dire après l'attentat de Korétchika.

(5) N. C., p. 197.

et Sêi suffit encore à nous faire comprendre les paroles adressées à cette dernière par sa maîtresse, au neuvième mois de 995, quand l'impératrice déclara que sa dame d'honneur devait être, plus que personne, heureuse des succès de Tadanobou (1). Sêi Shōnagon' paraît avoir goûté surtout, chez celui-ci, ses vastes connaissances et son agréable diction (2). Elle avoue qu'au moment de composer une poésie (3), elle craignait son jugement plus que celui d'aucun autre.

Le frère de Tadanobou, le gentilhomme de la chambre Kiminobou (4), n'est cité que dans un chapitre des « Notes de chevet », à propos d'une visite que lui firent les dames d'honneur au retour d'une promenade en voiture, au cinquième mois de 995, et d'une poésie qu'il leur adressa ensuite (5).

Foujiwara Youkinari (6) est, comme Tadanobou, un des amants que l'on a attribués à Sêi. A la vérité, les « Notes de chevet », sans fournir d'indication précise, peuvent donner à penser à son sujet. Elles nous présentent Youkinari sous un jour très favorable, comme un seigneur modeste malgré son charme singulier (7). Elles nous le montrent qui joue de la flûte (8), qui envoie à Sêi des gâteaux et un agréable billet (9), qui échange avec elle des lettres et des poésies (10). Pourtant, malgré l'amitié qui les unissait, il ne semble pas qu'il eût aperçu, avant le début de 998, le visage de Sêi, puisque, au second mois de cette année-là, elle lui annonça qu'elle était laide (11). C'est seulement quelques jours plus tard que, par surprise, il put savoir comment elle avait la figure faite ; mais Sêi Shōnagon' avoue qu'après cela, il « entra derrière le store de la chambre » (12) qu'elle occupait, et, au cinquième mois de 999, nous les voyons causer fort librement. Nous lisons aussi que Youkinari, en certaines occasions, s'efforça de mettre en relief l'esprit de son amie (13).

Foujiwara Korétchika (14), fils de Mitchitaka, est nommé plu-

(1) N. C., p. 164.

(2) N. C., pp. 85, 92, 140, 163, 195, 196, 198.

(3) N. C., p. 141. (Remarquer N. C., p. 141, n. 2.)

(4) Voir p. 176. Il avait environ onze ans de moins que Sêi.

(5) N. C., pp. 126, 127.

(6) Cf. p. 177 ; Youkinari avait environ six ans de moins que Sêi.

(7) N. C., p. 61.

(8) Au douzième mois de 993. N. C., p. 84.

(9) Au deuxième mois de 995. N. C., p. 161.

(10) Au deuxième mois de 998 ; N. C., p. 165. Voir, p. 231, n. 3, une poésie que Youkinari adressa, à cette époque, à Sêi, et dans laquelle il semble critiquer la liberté de sa conduite.

(11) N. C., p. 62.

(12) Comp. p. 145 ; N. C., p. 64.

(13) N. C., pp. 167, 168.

(14) Voir p. 178. Korétchika avait environ neuf ans de moins que Sêi.

sieurs fois dans les « Notes ». Séi nous le dépeint, au troisième mois de 994, splendide dans ses vêtements de cour (1) ; elle nous vante sa bonne grâce (2), son érudition et ses goûts littéraires (3). Elle rappelle l'embarras qu'elle ressentit un jour, alors qu'elle venait d'arriver au Palais, pendant que Korétchika l'entretenait longuement ; mais elle ne néglige pas d'ajouter que, parfois, avant qu'elle entrât au service de l'impératrice, le premier sous-secrétaire d'État avait daigné regarder du côté de sa voiture (4).

On aimerait à savoir quel était le jeune seigneur, « encore un peu plus splendide que Korétchika », dont Séi parle à la page 212 de ses « Notes » (5) ; mais nous n'avons aucune indication sur ce point. Ajoutons que, nulle part, elle ne fait allusion à la disgrâce de Korétchika en 996, et qu'elle ne dit rien de ce qu'il devint après cette date.

Takaïé (6), frère de Korétchika, dont il suivit la fortune, n'apparaît guère dans les « Notes de chevet ». Son éventail fournit, un jour de 995 ou de 996, l'occasion à Séi d'imaginer un calembour (7), et nous le voyons, au deuxième mois de 994, aider, avec Korétchika, les dames qui montent en voiture ou qui en descendent (8).

A propos de Mitchiyori (9), frère aîné des deux précédents seigneurs, et c'est peut-être la seule remarque un peu osée qui échappe à sa prudence (10), Séi se permet de regretter l'isolement où on le laissait parce qu'il n'avait pas la même mère que Korétchika, Takaïé et l'impératrice (11). Elle nous parle de Mitchiyori comme d'un gentilhomme fort distingué, lui aussi plus élégant que Korétchika lui-même (12), et aimant à plaisanter (13).

Sur d'autres personnages, notre auteur ne nous donne que des indications extrêmement brèves :

Foujiwara Sanékata (14) était un poète, auquel Séi adressa un jour des vers en réponse à ceux qu'il avait récités à la dame Kohyōé.

Foujiwara Yoshitchika (ou Yoshikané) (15), qui se fit bonze en 986, en même temps que l'empereur Kwazan' (16), est dépeint comme un seigneur ayant des lettres et de la distinction (17).

Foujiwara Kin'tō (18) se joignit à Tadanobou pour envoyer un poème à Séi au deuxième mois de 999.

(1) N. C., p. 18. (2) N. C., p. 269.

(3) N. C., pp. 84, 129, 210, 297. Voir aussi, pour un mot d'esprit de Korétchika, p. 352 ; N. C., p. 273.

(4) N. C., p. 211.

(5) Cf. plus bas (Mitchiyori).

(6) Voir p. 178.

(7) N. C., p. 131.

(8) N. C., pp. 266, 269.

(9) Cf. p. 177.

(10) Comp. p. 238

(11) N. C., p. 139.

(12) N. C., p. 139.

(13) N. C., p. 268.

(14) Cf. p. 177 ; N. C., pp. 112, 113.

(15) Voir p. 175.

(16) N. C., p. 44.

(17) N. C., pp. 41, 44.

(18) Cf. p. 174 ; N. C., p. 140.

Maçamitsou avait l'oreille fine ; Tamémitsou était spirituel (1).

Yaçoutchika (2), déjà vieux, s'habillait avec trop de recherche.

Le pèlerin excentrique et soucieux d'élégance que nous voyons aller à Mitaké (3), avec Takamitsou (4), était peut-être Minamoto Noboukata (5), ou plus probablement Foujiwara Noboutaka (6), père de Takamitsou.

Noboutsouné (7), tout prétentieux qu'il fût, avait une mauvaise écriture (8). Ceci ne pouvait guère, étant donné l'importance qu'ils accordaient à la calligraphie, lui attirer la considération de ses contemporains et celle de Séi en particulier. Aussi se plaisait-elle à le mystifier.

Taira Narimaça (9), qui fut intendant de la Maison de l'impératrice, avait cinquante ans en 999, à l'époque où Séi le railla à propos de la porte de sa demeure (10). C'était un savant, versé dans les études chinoises, et l'on trouve étrange qu'il usât de mots incorrects, comme Séi le raconte à la page 9 des « Notes de chevet ». On ne peut guère penser qu'il s'agisse là d'une prononciation affectée. Peut-être les termes employés par Narimaça appartenaient-ils au langage de la province de Mimaçaka, dont son père avait été gouverneur (11) ? Il paraît avoir beaucoup goûté l'esprit de Séi (12) ; et pourtant elle ne lui épargnait pas les sarcasmes. Au contraire, elle écoutait les avis de Korénaka (13), un frère de Narimaça, plus âgé que lui ; mais il faut dire que l'intendant reconnaissait lui-même la supériorité de Korénaka (14).

Tatchibana Norimitsou (15) était un ami de Séi, assez intime pour que tout le monde, à la Cour, l'appelât son « frère aîné » (16) ; il se fit une joie de lui apprendre le succès d'un poème qu'elle avait envoyé à Tadanobou (17), et, une autre fois, il s'efforça, pour plaire à Séi, de laisser ignorer à celui-ci à quel endroit elle était allée en quittant le Palais (18). Norimitsou avait cependant, comme Nariyaçou, le grave tort de ne pas aimer les poésies (19),

(1) Voir pp. 175, 184 ; N. C., p. 235. ; puis p. 173 ; N. C., pp. 42 à 44.

(2) Cf. p. 180 ; N. C., p. 40. Dans un autre texte, le nom de Yaçoutchika est remplacé par celui de Foujiwara Soukémaça (voir p. 174 ; N. C., p. 40, n. 10).

(3) Cf. p. 190, n. 1 ; N. C., p. 146.

(4) Voir p. 179.

(5) Cf. pp. 171, 184.

(6) Voir p. 179.

(7) Cf. p. 180.

(8) N. C., pp. 131 à 133.

(9) Voir p. 181.

(10) N. C., pp. 6 à 10.

(11) Comp. p. 262.

(12) N. C., p. 9.

(13) N. C., p. 161.

(14) N. C., p. 10.

(15) Voir p. 181.

(16) N. C., p. 88. Les gens qui les entouraient appelaient Séi et Norimitsou sœur cadette (*imôto*, *imo*) et frère aîné (*shoto*, *sé*). Comme ces noms s'appliquaient aussi à une femme et à son mari, certains commentateurs ont cru que Séi avait été l'épouse de Norimitsou. Il semble que les termes dont il s'agit désignent ici deux amis.

(17) N. C., p. 87.

(18) N. C., p. 93.

(19) N. C., pp. 94, 162 (Nariyaçou est le nom d'un personnage inconnu).



et c'est probablement pour cette raison que Séi n'appréciait pas son amitié. Elle se brouilla avec lui en 999 (1).

Takashina Naritō (2) est mentionné dans les « Notes » comme un seigneur courtois, de même que son cousin Akinobou (3), oncle maternel de l'impératrice Sadako.

Minamoto Tsounéfouça (4) et Minamoto Narimaça (5) furent, avec Norimitsou, parmi les quelques intimes auxquels Séi confia, en 999, où elle allait séjourner (6). C'est Tsounéfouça qui vint le premier, un jour de 995, lui raconter comment Tadanobou avait accueilli des vers qu'elle lui avait envoyés (7), et c'est encore ce gentilhomme qui rapporta une fois à Séi, en 998, les louanges de Youkinari, tout en l'assurant de l'amitié qu'il avait lui-même pour elle (8). D'après le dernier chapitre des « Notes de chevet », dont l'authenticité est d'ailleurs douteuse, ce serait à Tsounéfouça que nous devrions la publication de ces « Notes », dont il aurait dérobé un brouillon en 996 (9).

Minamoto Tadataka (10) était un lettré qui goûtait les poésies de Séi.

Minamoto Yoriçada (11) manquait d'élégance quand il portait le costume de vice-président de la Haute-Cour de Justice.

Minamoto Narinobou (12) semble avoir été dans les meilleurs termes avec Séi Shōnagon' (13), bien qu'il fût considéré comme un adversaire par le parti de l'impératrice, à cause de son adoption par Mitchinaga. Les quelques passages des « Notes » où nous le trouvons cité se rapportent tous à des événements de l'an mille (14). Il est vrai qu'il eut seulement vingt ans cette année-là, et qu'il se fit bonze au deuxième mois de 1001. Sa tournure était agréable, et son esprit charmant (15) ; il aimait à fréquenter Séi parce qu'il savait qu'elle avait beaucoup vu et beaucoup réfléchi (16) ; mais il dispersait trop ses affections ; il négligea son amie, et la dame, une nuit qu'il vint, malgré la pluie, frapper à sa porte, ne lui répondit pas (17).

D'autres amis de Séi sont mentionnés dans les « Notes », sans que nous puissions deviner de qui l'auteur veut parler. Tel est le

(1) N. C., p. 94. (2) Voir p. 182 ; N. C., 308.

(3) Cf. p. 181 ; N. C., p. 124.

(4) Cf. pp. 171, 184. (5) Voir p. 172.

(6) N. C., p. 92.

(7) N. C., p. 86.

(8) N. C., p. 166.

(9) N. C., p. 314.

(10) Cf. p. 171 ; N. C., pp. 99, 100. On peut en dire autant de Minamoto Toshikata (voir p. 171 ; N. C., p. 141).

(11) Voir p. 172 ; N. C., p. 302.

(12) Cf. p. 171. Narinobou avait environ quatorze ans de moins que Séi.

(13) N. C., p. 280.

(14) N. C., pp. 13, 235, 280.

(15) N. C., pp. 13, 280.

(16) N. C., p. 282.

(17) N. C., p. 281.

cas pour l'homme que nous voyons, en lisant la page 233, s'enfuir à l'aube, caché sous un parapluie. Ce personnage devait être un officier de la garde du corps, car on appelait celle-ci la « montagne des trois parapluies », et ce nom figure dans la poésie que l'impératrice envoya à Séi après l'incident (1). Ce n'était donc pas Norimitsou, qui fut lieutenant de gauche de la garde du Palais, mais qui n'appartint pas à la garde du corps. Ce n'était pas non plus Tadanobou, lequel fut bien capitaine de gauche de la garde du corps, mais comptait aussi, depuis le règne de l'empereur Kwazan', au nombre des courtisans admis en la présence du souverain : Séi nous apprend que le visiteur dont il s'agit n'avait pas cet avantage.

De même, nous ne pouvons savoir le nom du galant peu rassuré dont parle Séi à la page 300 de ses « Notes » ; du reste, la manière vague dont elle le désigne ne nous surprend pas, car il nous est facile de constater, aux pages 29 et 92, et en d'autres endroits de l'ouvrage de Séi, qu'elle recevait de nombreuses visites, et celles-ci ne devaient pas être seulement amicales.

Minamoto Noboukata (2), dont la sœur cadette était épouse de Takaïé, frère de l'impératrice, ne semble guère, malgré cette sorte de parenté avec la maîtresse de Séi, avoir pu gagner l'amitié de la dame d'honneur. C'est à peine s'il sut lui plaire un temps, grâce aux leçons de diction qu'il avait reçues de Tadanobou (3). Il manquait trop d'érudition pour que Séi l'estimât beaucoup (4), et il eut plus d'une fois à souffrir de ses railleries (5).

Noboukata est cependant moins maltraité dans les « Notes de chevet » que Maçahiro (6) : le sot auquel tout le monde en contait, l'étourdi qui oubliait ses souliers dans l'office impérial (7), l'infortuné qui ne pouvait dire un mot sans qu'on se gaussât de lui, la victime de mille aventures ridicules (8). A la vérité, Séi pouvait difficilement épargner un homme assez niais pour se montrer étonné quand on employait devant lui une expression un peu choisie (9). Était-il donc permis d'ignorer que les bouddhistes entendaient, quand ils parlaient des « cinq membres » (*go-taï*, sansc. *pagntch'āṅga*), les mains, les genoux et la tête (10), et Noboukata n'aurait-il pas dû trouver fort élégant qu'on usât

(1) Comp. p. 222 ; N. C., p. 233.

(2) Voir pp. 171 et 184. Noboutaka avait environ quatre ans de moins que Séi.

(3) N. C., p. 198.

(4) N. C., p. 195.

(5) N. C., pp. 199, 200.

(6) Minamoto Maçahiro, voir p. 172.

(7) N. C., p. 65.

(8) N. C., pp. 142 à 143.

(9) N. C., p. 143.

(10) Cf. Stanislas Julien, *Syntaxe nouvelle de la langue chinoise*, vol. II, p. 74, note

de ces termes, au lieu de dire simplement « votre corps » ou « vous-même » ?

Les prêtres nommés dans les « Notes de chevet » sont l'éloquent prédicateur Séihan' (1) ; l'évêque Jōshō (2), dont la haute taille provoquait de nombreuses plaisanteries ; le chanoine Dōméi (3), l'auteur d'une poésie, que reproduit Séi, relative à la fête des morts ; et l'évêque Ryōuén' (4), frère de l'impératrice, auquel Séi reproche son manque de majesté à la cérémonie des offrandes du temple *Shakouzén'ji* (5). Il est juste de faire observer que Ryōuén' n'avait alors que quinze ans, ce qui ne semble pas un âge très avancé pour un prélat. Ryōuén' est mentionné aussi à propos des lettres que Youkinari avait envoyées à Séi et que l'évêque prit pour les montrer à l'impératrice (6). Séi le nomme encore lorsqu'elle raconte l'histoire de l'orgue à bouche qu'il demanda vainement à sa sœur, la princesse du Palais *Shighéisha* (7).

Mais la personne dont notre auteur parle le plus souvent, et avec le plus de détails, c'est naturellement sa maîtresse, l'impératrice Sadako (8). En 990, quand elle devint épouse d'Itchijō, Sadako avait quinze ans, c'est-à-dire cinq ans de plus que l'empereur, et environ dix ans de moins que Séi, qui venait d'entrer au service du Palais. Séi nous la montre, à cette époque, si jolie que la nouvelle dame d'honneur s'étonnait qu'une pareille beauté pût exister en ce monde (9) ; elle nous dit le charme des mains délicates, « d'une jolie nuance rose » (10), que Sadako, frileuse, laissait à peine sortir de ses manches. Elle vante encore, en d'autres endroits des « Notes », la grâce de l'épouse du souverain. Elle nous la présente, par exemple, un soir, déroband à demi son clair visage derrière sa guitare de bois noir (11) ; et plus loin, le jour de son arrivée au temple *Shakouzén'ji*, au deuxième mois de 994 (12) : « l'Impératrice, écrit-elle, était merveilleusement belle » ; aussi ne sommes-nous pas surpris de lire, ailleurs, que Séi, un an plus tard, se demandait encore, alors qu'elle venait d'admirer la prin-

(1) Voir p. 182 ; N. C., p. 43.

(2) Cf. p. 182 ; N. C., pp. 13, 299.

(3) Voir p. 177 ; N. C., p. 294.

(4) Cf. p. 178.

(5) Au deuxième mois de 994. N. C., p. 273.

(6) Au deuxième mois de 998. N. C., p. 165.

(7) N. C., p. 116. Pour le Palais *Shighéisha*, voir p. 40, et, pour la princesse dont il s'agit ici, pp. 179 et 252.

(8) Cf. p. 178. Le plus souvent, Séi donne à sa maîtresse le nom de *Miya*, qui signifie « Palais » (comparer p. 60, n. 1). Voir Mizogoutchi, pp. 18 et suivantes. Sadako est désignée, une seule fois, par le nom d'*Oué*, que Séi donne généralement à l'empereur (cf. p. 241, n. 1 ; N. C., p. 281 ; Mizogoutchi, p. 813 ; Kanéko, p. 1011). Ailleurs, le même mot semble encore être appliqué à l'impératrice ; mais on ne peut assurer qu'il ne désigne pas l'empereur (voir N. C., p. 164 ; Mizogoutchi, p. 475 ; Kanéko, p. 654).

(9) N. C., p. 208.

(10) N. C., p. 208.

(11) N. C., p. 117.

(12) N. C., pp. 270, 271.

cesse du Palais de la belle vue, comment il aurait pu y avoir, sur cette terre, une personne aussi délicieuse que Sa Majesté (1). L'impératrice se montrait espiègle à l'occasion, quand il s'agissait d'intriguer Séi (2) ou quelque autre dame du Palais (3) ; mais elle était sensible. Elle accueillit Séi, quand cette dernière entra à son service, avec la plus grande bienveillance, et elle s'efforça de rendre ses débuts à la Cour moins pénibles à sa timidité (4). Par la suite, elle ne cessa de la combler de faveurs, et d'avoir pour elle les plus délicates attentions (5). C'est ainsi qu'un jour, parce que Séi n'avait pu se rappeler, toute seule, une ancienne poésie, Sadako s'empessa de raconter une histoire propre à montrer que de pareils défauts de mémoire ne sont pas rares, et à faire voir que les choses les plus communes sont celles que l'on oublie le plus aisément (6).

Nous savons que l'impératrice, malgré son entourage, accorda toujours sa confiance à Séi (7). Du reste, si elle marquait à celle-ci quelque prédilection, elle était bonne aussi pour les autres dames de sa suite. Elle s'intéressait à tout ce qui les concernait (8), et ne manquait pas de complimenter celles d'entre elles qui avaient mérité les louanges des courtisans (9). Si quelqu'une tombait malade, l'impératrice prenait soin d'envoyer auprès d'elle un bonze pour lire les Saintes Écritures (10), et si une autre méritait d'être blâmée, Sadako la réprimandait avec douceur, comme elle fit (11), par exemple, pour les dames qui avaient négligé de se coiffer avant de partir, un jour, pour la maison de Narimaça. « Même ses reproches, nous assure Séi Shōnagon', étaient agréables » (12). L'impératrice n'aimait pas que les railleries fussent cruelles, et surtout, elle ne voulait pas qu'on tournât les malheureux en ridicule. Séi raconte comment sa maîtresse lui recommanda d'épargner Narimaça (13) ; comment elle tança les dames qui avaient fait danser une mendiante (14), et, une autre fois, celles qui avaient ri d'un pauvre homme resté sans gîte après un incendie (15).

Nous verrons plus loin (16) que Sadako, dont j'ai déjà donné quelques poésies (17), était fort instruite, et que son esprit valait

(1) N. C., p. 135. (2) N. C., pp. 105, 256. (3) N. C., p. 170.

(4) N. C., p. 208.

(5) N. C., pp. 129, 131, 211, 255, 256, 271, 289.

(6) N. C., p. 178. (7) Voir p. 243 ; N. C., p. 176. (8) N. C., pp. 111, 233.

(9) N. C., p. 168.

(10) N. C., p. 303. (11) N. C., p. 7. (12) N. C., p. 9. (13) N. C., p. 9.

(14) N. C., p. 97. Peut-être, à la vérité, l'esprit de charité de Sadako était-il moins blessé que son sens esthétique ?

(15) N. C., p. 298.

(16) Voir, en particulier, pp. 285 et suivantes, p. 337.

(17) Cf. pp. 226 à 228.



son cœur. Elle semble, d'autre part, avoir été pieuse et modeste. Malgré tout ce que pouvait lui en dire son père (1), elle ne se laissait pas griser par la splendeur de la situation qu'elle occupait ; elle aurait, affirmait-elle, préféré le sort d'un bouddha à celui d'un aussi haut personnage que le maire du palais (2).

Séi est muette sur l'hostilité dont Sadako eut à souffrir, comme ses frères, de la part de l'impératrice douairière (3). Sén'shi apparaîtrait seulement, dans les « Notes de chevet », comme une mère qui doit être fière de son fils (4), ou comme une princesse respectée, suivie d'un brillant cortège (5). Nous la voyons même, après la cérémonie des offrandes célébrée au temple *Shakouzén'ji*, adresser à l'impératrice des messages et des présents (6).

Une autre personne de la famille régnante, dont parle Séi dans ses « Notes », est la grande prêtresse du temple de Kamo, Nobouko (7), fille de Mourakami. Tout en regrettant que les fonctions de cette dernière l'obligent à commettre de nombreuses infractions à la Loi bouddhique, Séi nous la dépeint comme une superbe princesse (8).

Bien que son charme le cédât à celui de Sadako, l'épouse impériale du Palais de la belle vue, la princesse Ghén'shi (9), semblait ravissante (10). Elle était aussi timide, et elle ressentait devant l'impératrice, sa sœur, le respect qu'il convenait d'éprouver en présence d'une épouse du souverain (11).

L'intendante du service de la Toilette (12), également fille de Mitchitaka, est mentionnée deux ou trois fois dans les « Notes ». Un jour, alors que l'impératrice avait quitté le Palais, cette princesse invita Séi à venir chez elle (13). La dame d'honneur nous la montre, à un autre endroit, riant, comme les femmes qui l'entourent, des malheurs de l'homme dont la maison avait brûlé (14).

La « Noble Dame » (15), épouse du maire de palais, est de même nommée plusieurs fois dans l'ouvrage de Séi, qui nous dit combien l'on s'étonnait du bonheur qu'elle possédait en ce monde, et de la splendeur à laquelle une princesse née hors de la noble famille des Foujiwara avait pu parvenir. Il fallait vraiment, ajoute notre auteur, que sa conduite dans une vie antérieure eût été exemplaire (16).

Les compagnes de Séi et les autres dames du Palais ne sont pas

(1) N. C., p. 272.

(3) Foujiwara Sén'shi. Voir p. 176.

(5) N. C., p. 267.

(8) Voir p. 171, n. 1 ; N. C., p. 246.

(10) N. C., pp. 134, 135.

(12) Voir p. 179.

(15) *Oué*. N. C., p. 135 ; Mizogoutchi, p. 392. Cf. p. 181.

(2) N. C., p. 159.

(4) N. C., p. 157.

(6) N. C., p. 274.

(9) Cf. p. 178.

(11) N. C., pp. 138, 140.

(13) N. C., p. 89.

(7) Cf. p. 171.

(14) N. C., p. 297.

(16) N. C., p. 137.

souvent citées dans ses « mémoires », et on n'y trouve, à leur sujet, que bien peu de renseignements :

Tchōunagon' (1), que ses amies surnommèrent un soir « le capitaine porte-carquois », à cause de son costume, était pieuse (2).

Kohyōe ne témoignait guère d'habileté pour composer les vers (3); mais elle ne laissait pas d'être espiègle. Séi nous raconte comment, un jour, Kohyōe imita les façons d'une religieuse mendicante (4), et comment elle aida, une autre fois, l'impératrice à mystifier la dame Tōzammī, nourrice de l'empereur (5).

Tōzammī était d'une solide piété, et vénérât les Saintes Écritures (6); elle savait accepter avec bonne humeur, à l'occasion, les plaisanteries de l'empereur et de l'impératrice (7).

Bén' no omoto (8) paraît avoir été timide.

Oukon' (9) aimait à badiner; elle devait posséder peu de mémoire visuelle, puisqu'elle ne sut pas reconnaître le chien Okinamaro quand il revint au Palais, quelques jours après en avoir été chassé (10).

Myōbou (11), la nourrice de l'impératrice, est présentée comme une femme étourdie et têtue.

Ouémon' (12) manquait de charité, et critiquait, au besoin, les autres dames devant leur maîtresse.

Hyōbou (13) se faisait remarquer par son esprit religieux; mais elle était indiscreète et prétentieuse, et elle ne craignait pas de retenir, pour bavarder avec lui, un visiteur venu au Palais pour une autre, quand celle-ci avait refusé de le recevoir (14).

Séi ne dit rien du caractère de Shikibou no omoto (15), qui semble pourtant avoir été sa meilleure amie, puisque nous les voyons loger ensemble en 998 et en l'an mille (16).

Sakyō (17) était une autre amie de Séi Shōnagon'. C'est à Sakyō, lisons-nous, que Séi s'adresse, un jour qu'elle souhaite d'être renseignée confidentiellement sur ce qui se passe dans l'entou-

(1) Voir p. 176. (2) N. C., pp. 158, 235. (3) N. C., p. 112.

(4) N. C., p. 97.

(5) N. C., p. 170. Pour Tōzammī, voir p. 174.

(6) N. C., pp. 168, 170.

(7) N. C., p. 170.

(8) Cf. p. 182; N. C., p. 113.

(9) Voir p. 180; N. C., pp. 97, 101.

(10) N. C., p. 11.

(11) Cf. p. 183; N. C., p. 119.

(12) Voir p. 182; N. C., p. 264.

(13) Cf. p. 182; N. C., p. 280.

(14) N. C., p. 281. (15) Voir p. 182.

(16) N. C., pp. 63, 281.

(17) Cf. p. 182, (Sakyō, dame d'honneur de l'impératrice).

rage de l'impératrice (1). Quand Sadako voulait faire parvenir une lettre à Séi, elle confiait ce soin à Sakyō (2) ou à la dame Saishō (3), la petite-fille de Foujiwara Akitada.

Cette dernière est celle des dames du Palais dont Séi parle le plus dans son ouvrage. Bien qu'elle nous assure que Saishō ne connaissait pas grand'chose du *Kokin'shōu* (4) sa compagne devait être érudite. Saishō savait en effet citer à propos un poème chinois (5), ou faire allusion à une poésie japonaise (6). Elle avait l'esprit délicat, comme on en peut juger par la réponse qu'elle fit un jour à un gentilhomme. Celui-ci avait demandé pourquoi, au Palais de l'impératrice, on laissait croître l'herbe du jardin. « C'est, lui dit Saishō, pour que nous puissions admirer la rosée qui s'y pose. » (7) Aux yeux de leurs contemporains, elle apparaissait comme l'égale de Séi pour la vivacité d'esprit (8), et nous ne devons pas être surpris qu'elle montrât parfois quelque humeur de la préférence que l'impératrice semblait accorder à sa rivale (9).

Il ne faut pas confondre cette Saishō, dame d'honneur de l'impératrice, avec une autre Saishō, de la famille Sougawara (10), celle que nous voyons un jour se tenir auprès de la princesse Ghén'shi (11), ou qui, après une visite des dames du Palais à la maison du seigneur Akinobou, pensait aux pousses de fougère que celui-ci leur avait présentées, au lieu de songer aux coucous dont elles avaient entendu les chants dans la forêt (12).

Trois enfants sont nommés dans les « Notes de chevet » : le prince impérial Atsouyaçou (13), un gentil bambin, que ses oncles cajolaient (14), et que les dames du Palais faisaient jouer (15), ainsi que sa sœur, la princesse Oçako (16); et Mitchimaça (17), le fils de Korétchika, lui aussi un gracieux enfant, mais dont les réflexions manquaient parfois d'opportunité (18), et auquel il arrivait de se mettre en colère (19).

---

(1) N. C., p. 257.

(2) N. C., p. 177.

(3) Voir p. 174.

(4) N. C., p. 21.

(5) N. C., p. 92.

(6) N. C., p. 289.

(7) N. C., p. 176.

(8) N. C., p. 262.

(9) N. C., p. 271. Séi note le fait sans acrimonie.

(10) Cf. p. 181.

(11) N. C., p. 136.

(12) N. C., p. 128.

(13) Voir p. 172.

(14) N. C., p. 109.

(15) N. C., p. 234.

(16) Cf. p. 172 ; N. C., p. 9.

(17) Voir p. 179 ; N. C., p. 138 (le dix du deuxième mois de 995).

(18) N. C., p. 262 (au deuxième mois de 994).

(19) N. C., p. 273 (le dix du deuxième mois de 994).

## QUATRIÈME PARTIE

### Séi Shōnagon'

---

La question de l'origine de Séi a été discutée plus haut (1), et j'ai dit quelques mots de sa vie, lorsque j'ai parlé des événements qui marquèrent le règne d'Itchijō (2). Il me reste à montrer ici comment nous pouvons nous la représenter ; mais je dois faire observer tout d'abord que nous ne la connaissons guère que par son propre ouvrage (3). De celui-ci, chacun est libre de tirer ce qu'il veut : les conclusions auxquelles il arrivera ne seront jamais sûres.

Nous ignorons à peu près tout de l'aspect physique de Séi. Elle parle d'elle-même, sans se flatter, à propos d'une visite que lui fit Tadanobou au début de 996, alors qu'elle avait trente ou trente et un ans (4). Mais, dans ce passage, elle décrit à peu près uniquement son costume sans élégance, ajoutant à peine quelques mots pour déplorer son âge et le peu de beauté de ses cheveux ; plus loin (5), du reste, elle dit encore qu'elle envie les dames qui possèdent de jolis cheveux, ce qui semble indiquer que les siens n'étaient pas admirables. A un autre endroit, nous lisons que, deux ans plus tard, elle assura à Foujiwara Youkinari qu'elle était laide. Cependant, Séi regretta sans doute bientôt d'avoir été crue trop facilement (6), et, quand il l'eut aperçue par surprise, le censeur sous-chef des chambellans continua de venir la voir, librement. Nous savons, il est vrai, puisqu'elle-même nous en instruit, que l'esprit de Séi avait des charmes capables d'attirer un gentilhomme cultivé (7) ; mais nous apprenons, d'autre part, à la

(1) Cf. pp. 184 à 187.

(2) Voir pp. 188 à 202.

(3) Noter, cependant, l'observation de Mouraçaki Shikibou rapportée à la page 201.

(4) N. C., p. 90.

(5) N. C., p. 189.      (6) N. C., p. 63.      (7) N. C., p. 282.



page 64 des « Notes », que Youkinari s'intéressait beaucoup plus à la beauté féminine qu'il ne voulait parfois l'avouer (1). Il nous est permis d'en conclure que Séi se calomniait en disant que sa figure était disgracieuse, et nous pouvons penser tout au moins qu'elle avait « la bouche bien faite, le dessous du menton et le cou jolis », que le reste de son visage ne semblait pas « trop laid », enfin qu'elle n'avait « pas une vilaine voix », puisque c'est là ce que Youkinari exigeait d'une femme (2).

Pour nous former une opinion sur le caractère de Séi Shōnagon', il nous faut étudier ses actes et ses réflexions. Nous tâcherons de ne jamais oublier que c'est elle-même qui les note, et nous nous souviendrons qu'on ne rencontre guère, ailleurs que dans les romans, des personnages simples.

En de nombreux endroits des « Notes de chevet », Séi rappelle ses bons mots et les reparties heureuses qu'elle a pu faire. Elle dit les louanges qui lui ont été accordées par l'empereur (3), par l'impératrice (4), par le maire du palais (5) ou par d'autres (6), tels que Toshikata (7), et elle semble fort satisfaite de son esprit. Nous pourrions en déduire qu'elle était vaniteuse, si divers passages ne nous conduisaient à corriger un jugement trop absolu.

Remarquons, tout d'abord, que Séi ne néglige pas de signaler les traits d'esprit et les allusions savantes de sa compagne Saishō (8), non plus que la bonne opinion que le maire du palais avait de celle-ci, comme d'elle-même (9). D'autre part, Séi s'excuse de répéter les louanges qu'elle a reçues (10), et elle n'omet point les occasions où elle ne s'est pas tirée avec honneur d'une situation plus ou moins épineuse. Elle avoue, par exemple, sa honte de n'avoir pu se rappeler une poésie pourtant bien connue (11). Ailleurs, elle ne cache pas qu'il lui a fallu tourner la difficulté ; elle déclare qu'elle aurait été bien embarrassée pour écrire correctement, en caractères chinois, certaine réponse à Tadanobou (12). Elle confesse que, souvent, elle reste court lorsqu'on l'interroge (13), que l'inspiration lui fait parfois défaut (14), et constate que personne n'a encore pris la peine de noter quoi que ce soit de ce qu'elle a écrit (15).

Nous voyons qu'elle enviait ceux qui composaient de jolies

(1) N. C., p. 62.

(4) N. C., p. 168.

(7) N. C., p. 141.

(10) N. C., pp. 162, 272.

(13) N. C., p. 254.

(2) N. C., p. 62.

(5) N. C., pp. 162, 262.

(8) N. C., pp. 92, 289.

(11) N. C., p. 177.

(14) N. C., pp. 127 à 129.

(3) N. C., pp. 20, 106, 140, 199.

(6) N. C., p. 287.

(9) N. C., pp. 262.

(12) N. C., p. 85.

(15) N. C., p. 253, n. 3.

poésies (1), et ceci laisse entendre qu'elle n'était pas tellement satisfaite des siennes.

Si elle raconte ses succès, Séi nous apprend aussi que l'impératrice l'a blâmée parce qu'elle avait raillé Narimaça ; elle accepte donc volontiers les reproches justifiés (2). De même, sa maîtresse et ses compagnes ayant vivement critiqué un de ses poèmes, elle reconnaît qu'elle avait mérité leurs reproches (3).

Aussi bien ai-je montré plus haut (4) comment, dans les « Notes de chevet », les anecdotes sont souvent amenées par le texte, et je ne crois pas que tous ces récits soient calculés pour présenter un trait d'esprit de l'auteur.

Séi n'était pas toujours sûre d'elle-même ; elle restait parfois indécise (5), et il lui arrivait de laisser, malgré soi, couler ses larmes (6). Nous lisons qu'elle se sentait fort intimidée quand elle entra au service de l'impératrice (7) ; et elle n'avait encore guère d'assurance au commencement de l'année 994, si nous en jugeons d'après les craintes qu'elle éprouva, nous dit-elle, au départ du Palais de la Deuxième avenue et à l'arrivée au temple *Shakou-zén'ji* (8), ou d'après sa frayeur au Palais pur et frais (9). Il convient d'ajouter que Séi paraît exagérer l'émoi ressenti par elle en ces diverses circonstances. Ce n'était plus, alors, une jeune fille, puisqu'elle eut vingt-cinq ans en 990, vingt-neuf en 994, et nous savons qu'elle avait déjà eu l'occasion, en 986, de donner la mesure de son esprit en répondant heureusement à Yoshitchika à propos d'un passage du « Sôutra du lotus » (10). D'ailleurs, nous pouvons noter qu'à l'époque même de la cérémonie au temple *Shakou-zén'ji*, Séi ne manifestait une grande timidité ni devant l'impératrice, ni devant le maire du palais, avec qui elle s'entretenait fort librement (11). Je dois reconnaître, cependant, qu'on ne distingue pas bien pourquoi Séi amplifie de la sorte l'expression de ses alarmes. Peut-être faut-il simplement croire qu'elle voulait, chaque fois, marquer le respect qu'elle éprouvait envers les souverains et les hauts personnages.

Il est difficile de dire si le caractère de Séi était bon ou mauvais.

(1) N. C., p. 189. (2) N. C., p. 9.

(3) N. C., p. 289. On ne doit sans doute pas tenir compte, ici, de ce que dit Séi à Youkinari et à l'impératrice quand elle assura qu'elle ne connaissait pas le surnom du bambou (N. C., pp. 167 et 168). Il s'agit, là, d'un badinage (cf. p. 341).

(4) Voir p. 214 ; comparer p. 234.

(5) N. C., p. 153.

(6) N. C., p. 157.

(7) N. C., p. 208.

(8) N. C., pp. 266, 269.

(9) N. C., p. 20. D'autre part, on a dit que la dame timide dont il est question aux pages 290 et 291 des « Notes » n'était autre que Séi elle-même.

(10) Cf. p. 278 ; N. C., p. 44.

(11) N. C., pp. 261, 262.

Elle se montrait coléreuse ; elle aurait voulu battre un messenger infidèle et un courtisan peu discret qui lui avait dérobé une lettre (1). Elle était curieuse et se délectait lorsqu'elle pouvait reconstituer une missive déchirée dont elle avait trouvé les fragments (2). Nous sommes tentés de condamner son naturel moqueur, quand nous remarquons la façon dont elle raillait Narimaça (3) et Noboukata (4), qui ne méritaient pas ses sarcasmes. Passe encore pour Noboutsouné (5) et Maçahiro (6), qui, sans doute, en étaient dignes ! D'autre part, il ne semble pas que Séi s'attaquât souvent aux femmes, et si elle nuisit à Sakyō (7), ce ne fut qu'indirectement, en raillant Noboukata, l'ami de cette jeune personne (8). Elle nous dit, au surplus, qu'elle préfère confondre un homme qu'une femme, et elle nous décrit la volupté qu'elle goûte à tenir un vaniteux dans l'anxiété, ou bien, au contraire, à endormir sa méfiance, pour le surprendre ensuite par quelque réflexion piquante (9).

Séi avoue qu'elle se réjouit du malheur de ses ennemis (10). De même, non plus que ses compagnes, elle n'eut pitié, certain jour, du pauvre diable dont la maison avait brûlé (11) ; et nous la voyons trouver du plaisir à observer, sans beaucoup d'émotion, un jeune homme inquiet près de son amie malade (12).

Avec les dames du Palais, Séi n'était pas toujours d'une amabilité excessive ; elle ne leur prêtait pas de bon gré ses pinceaux (13) ; et, sans aucune honte, quand elle voulait éviter d'avoir à enfiler une aiguille, elle prenait un ouvrage de couture déjà commencé (14). Elle n'hésitait pas davantage à demander, alors qu'elle craignait de descendre de voiture devant un seigneur, qu'on fit passer une autre dame avant elle (15).

Chose plus grave, nous jugeons Séi ingrate, si nous observons de quelle manière elle paya les bons offices de Norimitsou quand il eut réussi, malgré l'insistance de Tadanobou, à laisser ce dernier dans l'ignorance de l'endroit où son amie s'était retirée (16).

Pourtant, Séi se montrait parfois charitable ; un jour, bien qu'une mendiante lui semblât trop gaie, elle lui donna, avec ses compagnes, des fruits et des gâteaux (17). Séi était délicate aussi,

(1) N. C., pp. 119, 120.

(3) Voir p. 247 ; N. C., pp. 7, 9.

(5) Cf. p. 247 ; N. C., p. 133.

(7) Voir p. 182.

(9) N. C., p. 254.

(11) N. C., p. 298.

(13) N. C., p. 236.

(15) N. C., p. 270.

(17) N. C., p. 96.

(2) N. C., p. 253.

(4) Cf. p. 249 ; N. C., pp. 199, 200.

(6) Cf. p. 249 ; N. C., p. 143.

(8) N. C., p. 200.

(10) N. C., p. 254.

(12) N. C., p. 303.

(14) N. C., p. 192.

(16) N. C., pp. 92 à 95.

à l'occasion. Elle aurait eu scrupule à louer, lisons-nous dans ses « Notes », ceux avec qui elle entretenait d'amicales relations (1). Une fois, comme sa compagne Ouémon' se plaignait à l'impératrice des dames qui s'étaient dépêchées de monter en voiture sans s'occuper de celles qui ne trouveraient pas de place, Séi tâcha de les excuser (2). Il lui arrivait encore de se montrer obligeante, et de composer, pour une personne moins habile, une poésie que cette dernière pouvait présenter comme son propre ouvrage (3).

S'il fallait bien que Séi accablât parfois ses ennemis pour se venger de leurs médisances, elle pardonnait à ceux de ses amis qui, d'aventure, avaient mal parlé d'elle (4). Joyeuse des louanges qu'on accordait à ceux qu'elle aimait (5), elle était plus heureuse de leur bonheur que du sien même (6). Elle souffrait d'avoir été privée, par la mort, de la tendresse de ses parents (7) ; elle faisait cas de l'amitié qu'on lui témoignait (8) ; elle craignait d'être détestée ; et elle se désolait en pensant que, seules, quelques personnes avaient la rare fortune d'attirer, naturellement, la sympathie de ceux qui les entouraient (9).

Séi savait être reconnaissante, par exemple, quand on lui avait donné quelque renseignement (10). Un enfant qui criait touchait son cœur (11) ; la maladie d'une personne chère l'emplissait d'angoisse (12). Elle déplore, dans ses « Notes », le sort d'un végétal, qu'elle compare à un vieillard (13) ; pourtant, elle ne doit pas avoir eu beaucoup de goût pour les vieilles gens, car elle ne leur épargne pas les moqueries (14).

Nous avons vu que Séi raillait volontiers les vaniteux. Il faut dire, aussi, qu'elle savait estimer à leur juste valeur l'érudition de Korétchika (15) ou celle de Tadanobou (16). Elle était pénétrée de respect devant l'empereur (17) ; tout en reconnaissant qu'elle ne méritait guère les bienfaits dont la comblait l'impératrice, elle appréciait, comme elle le devait, son affection (18), et souhaitait passionnément garder la première place dans son cœur (19). Bref, elle adorait sa maîtresse (20), et elle se désolait en pensant que

(1) N. C., p. 164. Nous avons d'ailleurs vu (p. 244) que Séi avait peut-être ses raisons pour répondre à Tadanobou comme elle fit.

(2) N. C., p. 265.

(3) N. C., pp. 82, 300.

(4) N. C., p. 252.

(5) N. C., p. 253.

(6) N. C., p. 255.

(7) N. C., p. 249.

(8) N. C., p. 251.

(9) N. C., p. 251.

(10) N. C. p. 254.

(11) N. C., p. 183.

(12) N. C., pp. 182, 253.

(13) N. C., p. 74.

(14) Voir p. 240 ; N. C., p. 59.

(15) N. C., pp. 84, 297.

(16) N. C., p. 198.

(17) N. C., pp. 19, 20, 31, 139, 157.

(18) N. C., pp. 256, 272.

(19) N. C., p. 130.

(20) N. C., pp. 95, 118



Sadako n'avait pas encore eu le bonheur, en 995, de donner le jour à un prince impérial (1).

Il semble que Séi n'ait pas eu très bonne opinion des hommes en général ; elle nous apparaît même comme quelque peu misanthrope. Ici, elle place le cœur humain parmi les choses qui font honte (2) ; là, elle remarque que l'on méprise d'ordinaire les vieillards trop âgés, les hommes trop bons (3) ; ailleurs, elle note l'indifférence des visiteurs qui affluent dans la maison d'une malade (4). Séi Shōnagon' sait encore observer que les méchants ont souvent l'air plus franc que les honnêtes gens (5) ; ou bien, dans le même esprit pessimiste, elle songe que les honneurs auxquels on parvient quand on est vieux n'ont guère de prix (6), et elle ne manque point de finesse quand elle trace le portrait moral du jeune homme qui n'a plus de mère (7), ou quand elle constate combien une personne semble différente de ce qu'elle était autrefois, aux yeux de celle qui ne l'aime plus (8).

La vie privée de Séi Shōnagon' n'est sans doute pas à l'abri des critiques ; elle passe pour avoir eu de nombreux amants, et, à propos de Tadanobou, de Youkinari, de Narinobou, d'autres encore, j'ai parlé de ceux qu'on lui attribue d'ordinaire (9). Cependant, il convient de rappeler que les mœurs étaient en général fort libres au palais de Kyōto (10), et que les dames n'y pêchaient

(1) N. C., p. 138. Cf. Waley, *The Pillow-Book*, p. 149 : « Elle s'accorda mieux avec l'impératrice qu'avec n'importe quelle autre personne, probablement parce que sa vénération pour la famille impériale la contraignait, en l'auguste Présence, à mettre un frein à ses nerfs. » (She probably got on better with the Empress than with anyone else because her reverence for the Imperial Family compelled her in the August Presence to keep her nerves in check). Comparer Kobayashi, p. 19 (Introduction par M. Adams Beck) : « L'impératrice, une intelligente jeune fille de quinze ans, était alors [quand Séi entra à son service] beaucoup plus jeune [que cette dernière], et c'est peut-être à cause de ce fait, et aussi à cause de sa situation élevée (qui la mettait complètement à l'abri de toute rivalité, intellectuelle ou d'autre sorte), que quelque chose d'analogue à de l'amitié semble avoir pris naissance entre elle et la dame toute préoccupée d'elle-même et plutôt dure de cœur qui la servait. » (The Empress — an intelligent girl of fifteen — was then much younger, and it was perhaps because of that fact, and also because of her exalted position (which put her completely out of reach of rivalry, intellectual or otherwise) that something like a friendship seems to have sprung up between her and her very self-absorbed and rather hard-hearted lady-in-waiting.)

(2) N. C., p. 154. (3) N. C., p. 27.

(4) N. C., p. 303. (5) N. C., p. 292. Comparer N. C., p. 252, n. 2.

(6) N. C., p. 215. (7) N. C., p. 298.

(8) N. C., p. 76. Il est possible que Séi s'inspire, ici, d'une poésie recueillie dans les *Rokuchō* :

*Omowanou to*  
*Omoou to foutari*  
*Kourabouréba*  
*Onaji hito to ya*  
*Iou bekarikerou.*

Quand on compare  
Les deux : celui qu'on n'aime pas  
Et celui qu'on aime,  
Peut-on dire  
Que c'est la même personne ?

(9) Cf. pp. 243, 245, 248.

(10) Voir p. 141.

point par un excès de retenue. Une Mouraçaki Shikibou, dont la vie fut sans reproche, « était parmi elles, dit M. Florenz, un corbeau blanc (1). »

A la vérité, nous pouvons croire que Séi se souciait plus d'esthétique que de morale (2). Les passages sont nombreux, dans les « Notes de chevet », où elle nous confie ses goûts. Nous savons, par exemple, qu'elle aimait le violet, et que tout ce qui était petit la charmait (3). Elle disserte à propos de l'attrait du visage (4), et elle critique, à l'occasion, les gens qui n'ont pas le sens du beau (5). Elle note l'effet produit par un contraste, « joli, bien qu'il soit [surtout capable de charmer le] vulgaire » (6), et, ailleurs, elle indique combien, à ses yeux, les choses de la province manquent d'élégance (7).

Comme tous ses contemporains, Séi accordait beaucoup de prix à la distinction des manières et à la beauté de l'écriture ; elle ne manquait point de cribler de railleries les gens, comme Maçahiro, dont les façons manquaient de grâce, ou ceux, comme Noboutsouné, dont le pinceau était malhabile (8).

Un passage des « Notes de chevet » nous apprend qu'elle conduite un gentilhomme doit tenir lorsqu'il vient voir une des dames, au Palais ou dans quelque maison noble. (9). Il est de bon ton, s'il s'agit d'une personne d'un rang inférieur, que le cavalier prononce négligemment le nom de cette femme, « comme s'il avait oublié, par mégarde, la moitié des syllabes » ; mais, pour sûr, un pareil laisser-aller n'est point de mise quand le jeune seigneur veut appeler une dame d'une condition plus élevée, et le mieux est alors qu'il emploie un messager.

Ce qu'il faut éviter surtout, à la cour de Kyōto, c'est l'air de la province, et Séi, plus que personne, dédaigne les gens qui ont gardé les tournures défectueuses du parler de leur pays natal (10). Elle estime en effet la correction du langage plus encore que la finesse des manières. De même que bien d'autres, qui vécurent en des temps et sous des cieux différents, elle regrette la difficulté, voire l'impossibilité, de trouver un guide sûr en la matière, et

(1) « Unter den Damen des kaiserlichen Hofstaates war sie ein weisser Rabe », Florenz, *Litteratur*, p. 210.

(2) Comp. p. 137, n. 5, et p. 141.

(3) N. C., pp. 108, 184.

(4) N. C., p. 252. Comparer La Bruyère : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime. » (*Les Caractères. Des femmes.*)

(5) N. C., p. 59.

(6) N. C., p. 53. (7) N. C., p. 182.

(8) N. C., pp. 65, 142, 143 ; et N. C., pp. 131 à 133.

(9) N. C., pp. 65, 66.

(10) N. C., p. 277.

de savoir toujours ce qui est bien ou ce qui est mal (1) ; mais elle n'en reste pas moins convaincue qu'un seul mot, prononcé par une personne, suffit pour qu'on la juge distinguée ou vulgaire (2).

Sans doute, Séi pense qu'une dame qui n'a point de charme se rend ridicule en employant des termes recherchés (3), et elle admet qu'un homme, en badinant, se serve d'une expression triviale (4) ; mais on peut supposer qu'en son esprit, elle n'accorde pareille licence qu'à ceux dont l'élégance de langage est reconnue.

On comprend, étant donné le mépris de Séi pour les choses de la province, qu'elle rie de Narimaça en l'entendant employer des formes, probablement dialectales (5), comme *tchoucéi* (pour *tchiicai*, « petit ») ; ou remplacer le nom de la veste (*kazami*), qu'il ignore, par une périphrase : « l'habit qu'on met par-dessus le gilet » (*akomé no ouwa-oçoi*) (6).

Si l'on se reporte au texte que j'ai cité en note, à la page 277 de ma traduction, on verra que Séi critique aussi les gens qui prononcent *hitétsou* au lieu de *hitotsou* (un), et *mitomou* au lieu de *motomou* (rechercher, demander). Il est d'ailleurs naturel que notre auteur, comme toutes les dames de cette époque, qui composaient journellement des poésies et qui écrivaient des lettres à tout propos, ait eu un sentiment très vif de la correction linguistique. Dans ses « Notes », elle tâche même d'établir certaines règles de langage. Elle blâme l'usage des formes contractées, où disparaissent une ou plusieurs syllabes. Par exemple, elle n'aime pas qu'on remplace, en parlant, et à plus forte raison en écrivant, la tournure régulière *iwamou to sourou* (j'ai l'intention de dire) par la forme *iwanzourou* (7). Ceci n'empêche du reste pas Séi d'employer parfois des expressions comparables à celles qu'elle désapprouve (8). Fort heureusement, elle donne d'autres règles. Elle ne veut pas qu'on se serve, contre toute raison, des verbes honorifiques quand il s'agit de petites gens : on ne doit pas dire, à propos des serviteurs, qu'ils « daignent être » (*owaçourou*), ni qu'ils « daignent déclarer » (*notamaou*), pas plus qu'il ne convient, en parlant de leurs maîtres, d'annoncer que ces derniers « sont humblement » (*habérou*) (9). Tout cela est encore plus vrai pour le langage écrit et pour le style épistolaire que pour le langage de la conversation. Celui-ci, pourtant, mérite qu'on y prenne

(1) N. C., p. 277. (2) N. C., p. 276. (3) N. C., p. 32.

(4) N. C., p. 277. (5) Cf. p. 247.

(6) Ou « *ouwa-oi* » (N. C., p. 9). Pour les noms des vêtements, voir p. 48.

(7) N. C., p. 277 ; Mizogoutchi, p. 802.

(8) Cf. p. 207. Il va sans dire que les copistes sont peut-être seuls coupables.

(9) N. C., p. 32.

garde. Personne, à la vérité, ne s'exprime avec si peu de correction qu'il appelle les courtisans par leur nom propre (*nanorou na*) (1) : on désigne les hommes par le nom de leur fonction ; mais les hauts dignitaires, devant l'empereur, ont le tort de dire « moi » (*maro*) en parlant d'eux-mêmes (2). Séi trouve bon qu'on appelle les femmes de chambre des dames du Palais « noble dame » (*kimi*) ou « cette noble proximité » (*ano o moto*, c'est-à-dire « celle qui peut approcher de l'empereur »), et elle ajoute que ces femmes, surprises et ravies, louent extrêmement celui qui leur a témoigné tant d'égards (3). Cette phrase de Séi nous surprendrait si nous n'avions déjà vu qu'il lui arrivait de se contredire (4) ; il est du moins permis de penser que les courtisans, avant de risquer, par trop de politesse, de s'attirer les éloges des suivantes, ne devaient pas avoir lu certain passage des « Notes de chevet » : celui où Séi Shōnagon' remarque que, si une servante loue quelqu'un, cela ne manque pas de le rabaisser, aussitôt, dans l'esprit des gens (5).

Avant d'en finir avec les goûts que manifeste Séi dans ses « mémoires », je dois signaler un passage auquel on serait tenté de se référer sur ce point. C'est celui où elle explique comment elle souhaiterait vivre (6). Il me semble qu'elle parle, ici, un peu comme le citadin qui rêve, par un soir d'été, la vie à la campagne, et qui ne s'en accommoderait jamais.

Une question fort discutée est celle de la religion de Séi. Alors qu'il nous est possible d'affirmer, à propos de Mouraçaki Shikibu, qu'elle passe pour avoir été une adepte fervente de la secte

(1) Littéralement : « le nom [qui sert] pour nommer ». N. C., p. 32 ; Mizogoutchi, p. 101.

(2) Voir N. C., p. 33, n. 3 ; Mizogoutchi, p. 102 ; Kanéko, p. 144. En présence de l'empereur, les dignitaires devaient se désigner, eux-mêmes, par leur propre nom.

Comparer Aston, *Grammar of the Japanese written language*, p. 52 : « L'auteur du *Makoura no sōshi* remarque que les nobles de la cour, en s'adressant au Mikado, ne devraient pas dire *maro* pour « Je », mais devraient, à la place [de ce mot], employer leurs propres noms. » (The author of the *Makura Zōshi* remarks that the Court nobles, in addressing the Mikado, should not say *maro* for « I », but should use their own names instead.)

Nous voyons, en lisant les « Notes », l'évêque, frère de l'impératrice, employer, en parlant de lui-même, son nom, Ryouën' (N. C., p. 116 ; Mizogoutchi, p. 336). Nous rencontrons, d'autre part, le mot *maro* en divers endroits. La princesse du *Shighēisha* l'emploie en présence de l'impératrice (N. C., p. 116 ; Mizogoutchi, p. 336) ; Youkinari, Tadanobou et Noboukata s'en servent en parlant à Séi (N. C., pp. 162, 164, 197 ; Mizogoutchi, pp. 469, 475, 565). Séi l'entend, de la bouche d'une femme qu'elle rencontre pendant un pèlerinage à Inari (N. C., p. 189, Mizogoutchi, p. 546) ; une dame l'emploie en discutant avec ses compagnes (N. C., p. 546 ; Mizogoutchi, p. 749).

(3) N. C., p. 33. (4) Cf. p. 213.

(5) N. C., p. 296. Comparer la fable de Florian, « La fauvette et le rossignol » :

« Ainsi le suffrage d'un sot

Fait plus de mal que sa critique. »

(6) Voir N. C., pp. 291, 292.



*Tén'dai* (1), nous sommes, pour Séi Shōnagon', dans une ignorance à peu près complète, et les seules lueurs qui puissent ici nous éclairer sont celles que nous apportent les « Notes de chevet ».

Que l'esprit de Séi fût tout imprégné des idées bouddhiques, il va sans dire qu'on n'en saurait guère douter quand on a lu son œuvre, quand on a vu par exemple, à la page 246, comment elle déplorait les infractions à la Loi du Bouddha commises par la princesse consacrée de Kamo, et quand on a senti combien le sentiment de la fragilité et de l'impermanence universelles avait pénétré son âme.

On rencontre du reste, dans les « Notes », des phrases qui suffisent à prouver, d'une manière fort explicite, que Séi acceptait les principaux dogmes du bouddhisme. Le titre du chapitre 131 (2) nous montre qu'elle croyait à la transmigration : au passage de l'âme, ou plus exactement du *karma* (3), qui vient d'abandonner un cadavre, dans une autre enveloppe matérielle. Séi admettait également la loi de causalité et de rétribution (4), et nous la voyons se demander quelles vertueuses actions, accomplies dans une vie passée, ont pu faire mériter à l'épouse du maire du palais le sort merveilleux qui est le sien dans celle-ci (5). Pour Séi, d'ailleurs, comme pour tous les bouddhistes, le *karma* ne règle pas seulement la destinée des êtres (6). Toutes choses sont soumises à son influence, et si, certain jour, l'inspiration fait défaut à Séi et à ses compagnes, c'est, déclare la première, que ce jour n'a pas été destiné à la poésie dans les mondes antérieurs (7). Je sais bien que la phrase dont il s'agit est dite en riant, et je crois, au surplus, qu'une journée donnée est parmi les choses pour lesquelles il serait le plus difficile d'expliquer comment elles ont pu recevoir, « dans un monde antérieur », une destination quelconque ; mais, à mon sens, l'idée générale de Séi ne s'en accorde pas moins avec les enseignements ordinaires du bouddhisme relatifs au *karma*.

Au demeurant, quelles que fussent les croyances bouddhiques de Séi, elle n'en vénérât pas moins les dieux du *Shin'tō*, dont plusieurs sont nommés au chapitre 147 de son livre. Elle révérait particulièrement, nous apprend-elle, les dieux de Kaçouga (8). Nous savons que ceux-ci étaient regardés comme les divinités tutélaires de la puissante famille des Foujiwara ; ils méritaient donc bien

(1) Voir Florenz, *Litteratur*, p. 211 ; Revon, *Anthologie*, p. 178.

(2) *Mi wo kaetaran' nado wa kakou ya aran' to miyourou mono* : « Gens [à propos desquels on se demande] si leur aspect aurait autant [changé], supposé qu'ils fussent [après avoir quitté ce monde,] revenus dans un autre corps. »

(3) Cf. p. 107.

(4) Voir p. 107.

(5) N. C., p. 137.

(6) Cf. p. 107.

(7) N. C., p. 128.

(8) N. C., p. 278.

quelque respect. A l'occasion, Séi allait en pèlerinage aux sanctuaires shinntoïstes, à Inari, à Kamo (1) ; elle aimait qu'on y récitât des prières à son intention (2), et le cent quinzième chapitre de ses « Notes » est consacré à ces temples. En acceptant, à la fois, les croyances du *Shin'tō* et celles du bouddhisme, Séi ne faisait rien qui lui fût particulier, car nous avons vu de quelle manière les deux religions s'étaient, pour ainsi dire, fondues dans l'esprit des Japonais (3). Il est d'ailleurs intéressant de noter l'accent de scepticisme avec lequel Séi nous confie qu'elle s'étonnait un jour, en gravissant la colline qui porte les temples d'Inari, d'avoir pu entreprendre un pèlerinage aussi fatigant, alors que bien des gens ne prenaient pas tant de peine (4).

A quelle secte bouddhique appartenait Séi Shōnagon ? Si nous feuilletons les « Notes de chevet », nous remarquons d'abord, à la page 43, qu'elle assista en 986 à un sermon prêché par Séihan', qui était un prêtre de la secte *Hossō*. Nous savons aussi que certains des temples où elle allait faire des retraites, ceux, par exemple, de Kiyomizou, de Hacé et d'Ouzouniaga (5), dépendaient des sectes *Hossō* et *Shin'gon*'. Ce sont encore, surtout, des temples relevant de cette dernière secte, comme ceux de Tsouboçaka, de Kaçaghi, d'Ishiyama et de Kōya, que Séi énumère dans le quatre-vingt-seizième chapitre de son ouvrage, et elle semble avoir eu pour Kōbō-daishi, le premier apôtre japonais de l'école *Shin'gon*', une vénération particulière. Mais elle nomme, dans le même chapitre, les temples de Kokawa et de Shiga, qui dépendaient de la secte *Tén'daï* ; et, parmi les Écritures Sacrées, c'est le « Livre du lotus de la Loi » (*Hōkēkyō*) (6), le texte fondamental de cette doctrine, qu'elle paraît avoir préféré, et qu'elle cite le plus souvent.

Séi, d'autre part, acceptait les croyances relatives au paradis d'Amita (7), si lointain, mais qu'une âme pieuse peut atteindre en moins d'un instant. Elle le mentionne dans ses « mémoires » (8), où elle fait aussi allusion aux neuf degrés des naissances dans ce paradis (9). Or, nous savons que le culte d'Amita fut surtout pratiqué, à l'époque où Nara était la capitale, par la secte *Kégon*', et, au temps de Héian', par la secte *Tén'daï*, à laquelle, nous l'avons vu, appartenait Éshin' Sōzou (10).

Il est bien difficile de tirer parti de toutes ces observations, et d'ailleurs, Séi elle-même aurait peut-être été fort embarrassée

(1) N. C., pp. 189, 248.

(4) N. C., p. 189

(7) Comp. pp. 109, 279.

(8) N. C., p. 202.

(2) N. C., p. 36.

(5) N. C., pp. 289, 304, 248.

(9) N. C., p. 131.

(3) Voir p. 92.

(6) Cf. p. 104, 90°

(10) Voir p. 93.

pour préciser de quelle secte elle était l'adepte. Pourtant, s'il me fallait absolument conclure, je dirais qu'elle suivait les doctrines de l'école *Tén'daï*, tout en se laissant attirer et charmer par la somptuosité des cérémonies de la secte *Shin'gon* et par la richesse ornementale de ses temples.

Nous pouvons enfin nous demander si Séi était véritablement croyante. J'estime, pour ma part, qu'elle avait une foi sincère, sinon vive. Sans doute, pendant les séjours qu'elle faisait de temps en temps dans les monastères, elle s'intéressait principalement, semble-t-il, aux allées et venues des bonzes et des pèlerins, et elle aimait à se voir entourée de personnes de son rang, avec qui elle pût causer (1). Sans doute aussi, et je viens d'en toucher un mot, il est permis de supposer qu'elle était surtout émue par la pompe des solennités religieuses. Elle nous dit elle-même que, se trouvant au temple de Bōdaï, elle fut tellement pénétrée par la grandeur et la sainteté des cérémonies qu'elle souhaitait rester là, toujours (2) ; et quand elle prolonge une retraite au temple de Kiyomizou (3), nous ignorons si elle y est retenue par des sentiments religieux d'une plus pure essence.

Elle raconte, cependant, qu'en approchant de la statue du Bouddha, un jour, au temple de Hacé, elle fut saisie de respect et sentit se réveiller son ancienne piété (4) ; puis, ailleurs, elle parle du désir extrême qu'elle eut une fois de visiter ce temple, et de la hâte avec laquelle, en y arrivant, elle entra dans sa loge, impatiente de contempler l'auguste visage du Bienheureux (5).

Séi avait confiance dans les prières que faisaient les bonzes pour la guérison des malades (6), et, alors même qu'ils disaient ces prières à l'intention de personnes qu'elle ne connaissait pas, elle y joignait les siennes (7). Elle était bien capable de négliger les exercices religieux pour regarder les gens qui venaient visiter le temple où elle séjournait (8) ; mais nous devons admettre qu'elle regrettait ce manque de piété, puisqu'elle enviait le fidèle qui pouvait prier matin et soir, et le saint qui avait vraiment cessé de penser au monde (9). Il semble donc certain que Séi avait de la religion.

Au demeurant, cette foi intime ne l'empêchait point de critiquer les bonzes et les prédicateurs : ceux qui oubliaient leur

(1) N. C., p. 153.

(2) N. C., p. 40.

(3) N. C., p. 289.

(4) N. C., p. 149.

(5) N. C., p. 305.

(6) N. C., p. 249.

(7) N. C., p. 151. Nous voyons également Séi invoquer avec ferveur Kwannon<sup>9</sup> de la montagne blanche. (N. C., p. 99, n. 3.)

(8) N. C., p. 151.

(9) N. C., p. 190.

lecture sacrée pour jeter de furtifs regards du côté où étaient les dames (1); et ceux qui, sans se soucier beaucoup de l'effet salulaire que leur éloquence devait avoir sur l'esprit des fidèles, pensaient surtout à leur propre renom (2). Séi a d'ailleurs pris soin d'excuser ces péchés des prêtres (3), et s'il lui est arrivé de blâmer les bonzes qui prononçaient les sermons, elle n'a pas épargné davantage les fidèles qui les écoutaient. Plusieurs pages des « Notes de chevet » sont consacrées à ces derniers; elle les passe en revue, et tous, anciens chambellans, jeunes seigneurs, dames du Palais, sont tour à tour l'objet de ses moqueries (4).

Nous pouvons constater aussi que Séi trouvait négligée la conduite d'un saint moine (5), et qu'elle raillait les gens assez fous pour accorder à un prélat la vénération qu'ils auraient pu avoir pour le Bouddha revenu sur la terre (6).

Mais tout cela montre seulement que Séi ne confondait pas la religion avec ses ministres, et qu'elle n'était point bigote. A vrai dire, un passage des « Notes » pourrait faire penser qu'elle n'observait pas toujours la discipline de l'Eglise: c'est celui où elle avoue qu'elle a parfois reçu un visiteur en un jour d'abstinence (7); mais nous devons nous rappeler que l'« abstinence » dont elle parle était une retraite imposée par les devins (8); il s'agit donc plutôt d'une pratique superstitieuse que d'une chose proprement religieuse.

On pourrait encore critiquer le passage où Séi note combien il importe qu'un prédicateur ait la figure agréable (9). Il est bien certain que ce passage semble assez irrévérencieux; et pourtant, il nous faut prendre garde que, si elle se permet de plaisanter à propos de l'attention qu'on doit accorder aux paroles du prêtre, Séi ne met nullement en doute la sainteté de son discours (10). Les lignes qui viennent ensuite, et où elle parle du châtimeut céleste qu'elle aurait pu risquer d'encourir quand elle était jeune, me paraissent confirmer ce que j'ai dit de la piété réelle, mais sans ardeur, de Séi Shonagon.

Une autre question controversée est celle de l'érudition de Séi. L'étendue de sa science a été admise par certains auteurs, et discutée par d'autres. A ce sujet, M. Waley fait observer, fort jus-

(1) N. C., p. 303.

(4) N. C., pp. 37 à 39.

(6) N. C., p. 215. Comparer N. C., p. 312.

(8) Voir p. 117.

(10) Elle dit même qu'« on sent mieux la sainteté de ce qu'il explique » (*Somo tokou koto no tôtoça mo oboyouré*; N. C., p. 37; Mizogoutchi, p. 115).

(2) N. C. p. 38.

(5) N. C., p. 243.

(7) N. C., p. 171.

(9) N. C., p. 37.

(3) N. C., p. 6.



tement, que le terme de « savant » est toujours relatif (1). Il est bien évident qu'avant d'apprécier les connaissances d'un personnage, on doit voir quelles étaient celles des gens de son époque. Faute d'une telle précaution, on prétendrait qu'Ambroise Paré ne fut qu'un mauvais chirurgien. Il faut aussi, et c'est à quoi fait allusion M. Waley, replacer par la pensée l'auteur dont on s'occupe dans le milieu où il vivait. Si nous remarquons, par exemple, que tel personnage ayant quelque teinture de science a vécu parmi des gens peu cultivés, nous nous rappellerons que les borgnes sont rois au pays des aveugles, et nous comprendrons que ce personnage ait passé pour singulièrement instruit aux yeux de ceux qui l'entouraient.

Nous avons examiné brièvement, dans certains des précédents chapitres, quelle culture avait un homme bien élevé dans le Japon de la fin du x<sup>e</sup> siècle. Nous allons maintenant étudier l'érudition que possédait Séi, ou du moins, celle dont elle fait preuve dans son ouvrage. Pour être en mesure de comparer son savoir, toutes les fois qu'il me sera possible d'établir un parallèle, avec celui que montrent les autres personnages des « Notes », je tâcherai de distinguer les connaissances que Séi eut l'occasion de faire voir à ses interlocuteurs de celles qui lui servirent seulement lorsqu'elle écrivit ses « mémoires ». Il va sans dire que les premières doivent être seules considérées si l'on veut opposer les lumières de Séi Shōnagon' à celles des gens qui vivaient avec elle à la cour de Kyōto. Encore faut-il se souvenir, je le répète ici, que c'est elle qui parle, aussi bien lorsqu'il s'agit des autres que lorsqu'il est question d'elle-même.

Comme on pouvait s'y attendre, on ne discerne pas, en lisant les « Notes de chevet », que l'auteur y témoigne de vastes connaissances pratiques, je n'ose dire scientifiques. Pourtant, un examinateur auquel on soumettrait son texte, et qui, par chance, se soucierait plus de chercher ce qu'elle savait que de découvrir ce qu'elle ignorait, ne manquerait pas de remarquer qu'outre les étoiles dont il est question dans la légende de la Tisserande céleste (2), Séi connaissait les Pléiades et la planète Vénus (3). Il se rappellerait que les étoiles, au contraire de la lune, ont rarement inspiré les poètes et les artistes japonais (4), et sans en conclure, assurément, que Séi devait être versée dans l'astronomie, ce critique penserait qu'elle avait observé les astres dont elle a

(1) Waley, *The Pillow-Book*, p. 152 : « But the term « learned » is in any case a relative one ».

(2) Cf. p. 159 ; N. C., p. 196.

(3) N. C., p. 242.

(4) Comp. p. 159, n. 5.

noté les noms, et qu'elle n'avait pas eu besoin, pour s'y intéresser, de les trouver désignés dans telle ou telle poésie. Il en va sans doute différemment pour certains des oiseaux, des insectes et des plantes dont elle a donné des listes qui comprennent une trentaine des premiers, une vingtaine des seconds, et plus d'une centaine des dernières (1).

Un censeur moins bienveillant jugerait peut-être que Séi a eu tort d'écrire que l'habitude de s'incliner vers la lumière du soleil est particulière au tournesol (2) ; mais le premier répondrait que l'héliotropisme a des degrés, et qu'en tout état de cause, Séi mérite des éloges pour avoir retenu, parce qu'elle l'avait trouvée curieuse, une chose entendue par hasard.

Lorsqu'on a relevé, sur une carte du Japon, les endroits cités dans les « Notes de chevet », les montagnes, les plaines, les rivières, les étangs qui s'y trouvent énumérés, on est tenté de croire que Séi avait parcouru à peu près tout l'empire (3), et l'on dirait volontiers qu'elle possédait de sérieuses connaissances géographiques. On constate, en effet, que les lieux mentionnés se laissent distribuer dans une quarantaine de provinces. Séi nomme, du reste, une quinzaine de ces dernières, de même que les pays de Koshi et de Mitchinokou (4), les provinces continentales de Wou (Go, Kouré) et de Jin' (5), et (en donnant le nom d'un instrument de musique) la rivière chinoise appelée Wéi (I) (6).

Nous savons que le père (7) de Séi fut un fonctionnaire provincial, et nous pourrions admettre qu'elle eut l'occasion, alors qu'elle le suivait dans ses déplacements, de voir les sites dont elle parle. Mais il est facile d'observer, par exemple, que deux ou trois endroits seulement de la province de Higo, dont Motoçouké fut préfet, sont cités dans les « Notes », tandis qu'il y en a une cinquantaine de Yamato, à peu près autant de Yamashiro, une vingtaine de Séttso, autant d'Ōmi, une quinzaine de Kii. Les lieux mentionnés appartiennent donc surtout aux provinces voisines de la capitale, et leur énumération est absolument indépendante des voyages que Séi a pu faire. Elle ne les nomme que parce qu'elle

(1) Voir p. 235. (2) N. C., p. 75. (3) Sans Ézo.

(4) Voir p. 37 ; N. C., p. 102, 141

(5) N. C., pp. 166, 209.

(6) N. C., p. 116, n. 11.

Séi donne à la Chine le nom de *Morokoshi* (N. C., pp. 48, 163 ; Mizogoutchi, pp. 147, 472) ; on a voulu expliquer ce nom en disant qu'il signifiait : « le pays éloigné que l'on atteint en traversant (*koshi*) toutes (*moro*) les montagnes et les mers ». La Chine était encore désignée, comme la Corée, par le nom de *Kara*, que nous trouvons, par exemple, dans le composé *karaghinou* (vêtement chinois, manteau chinois ; cf. N. C., p. 162).

(7) Père réel ou adoptif. Voir p. 186.

les a vus célébrés dans quelque poésie, comme elle l'indique elle-même pour un certain nombre d'entre eux. J'essaierai de déterminer, plus loin, à quels poèmes Séi pensait en notant certains des noms de lieux dont son ouvrage est parsemé.

Si nous abandonnons la géographie pour l'histoire, nous remarquerons, par exemple, que Séi, parlant à Youkinari, évoque les dernières instructions laissées par Foujiwara Moroçouké (1) à ses descendants pour leur enseigner la frugalité (2). Elle n'emploie d'ailleurs pas les paroles de Moroçouké dans le même esprit que lui, car elle s'en sert pour prêcher à Youkinari, non la simplicité, mais, si je puis dire, l'« opportunisme ».

Nous voyons encore Séi raconter une anecdote du temps de l'empereur Mourakami, et vanter les promptes reparties de la servante Ênoutaghi (3) ; mais ce n'est pas là de l'histoire, non plus que la relation, faite par Sadako, d'une autre anecdote du temps de Mourakami, pour montrer, à propos du « Recueil ancien et moderne », à quel degré d'érudition était parvenue certaine princesse (4).

Si l'impératrice et Séi n'ont pas grand mérite à se rappeler ces choses, l'empereur en a encore moins à se souvenir d'un ordre que son père, l'empereur Ên'yōū, donna certain jour à ses courtisans (5).

Dans le texte même des « Notes de chevet », je veux dire dans les parties de ce texte qui ne sont pas occupées par le récit des événements de la vie de Séi, nous trouvons quelques mots relatifs au séjour de Souça-no-o en Izoumq (6), et à la visite que fit un empereur à l'étang de Sarouçawa après qu'une « demoiselle de la Cour » s'y fut noyée (7).

Séi mentionne également un voyage qu'aurait accompli un empereur, après son abdication, à la cascade de Fourou (8). Il faut ajouter, à ce propos, que seuls les deux empereurs Ouda

(1) Cf. p. 169.

(2) N. C., p. 62. Voici les paroles de Moroçouké : « Qu'il s'agisse de tout ce que vous voudrez, depuis les vêtements de cour jusqu'aux voitures, prenez les choses comme elles sont, et employez-les telles. Ne recherchez pas le luxe. » (*Ikan' yori basha ni itarou madé arou ni shitagaité motchiyo ; biréi wo motomourou koto nakaré.*) Kén'kō, plus de deux cents ans après Séi, rappellera ces paroles (voir Souzouki, p. 17 ; Revon, *Anthologie*, p. 280 ; Porter, *The Miscellany*, p. 11).

(3) N. C., p. 132.

(4) N. C., p. 21. (5) N. C., p. 20.

(6) Cf. p. 23 et p. 299, n. 1 ; N. C., p. 53.

(7) N. C., p. 49. L'histoire de l'ounémé (« demoiselle de la Cour ») qui fut aimée, puis délaissée par l'empereur, et qui se jeta dans l'étang de Sarouçawa, est rapportée dans les « Contes du Yamato » (cf. p. 124). On trouve dans Gundert, p. 49, la traduction en allemand du passage dont il s'agit. Voir p. 297, n. 3.

(8) N. C., p. 68.

et Kwazan' (1) ont porté, avant la fin du x<sup>e</sup> siècle, le titre par lequel Séi désigne le souverain dont elle parle (*Hōō*, « empereur devenu bonze »). Or, ni l'un ni l'autre ne passe pour avoir visité la cascade de Fourou, au contraire de l'empereur Kōkō (58<sup>e</sup> souverain, 885 à 887), qui s'y rendit alors qu'il était encore prince héritier. Comme nous savons, d'autre part, que l'empereur Ouda alla voir la cascade de Yoshino-no-miya (2), nous pouvons croire que les deux événements se sont confondus dans l'esprit de Séi.

Je ne sais si je dois relever à cette place une allusion de Séi à l'abdication de Kwazan' (3), car il s'agit pour elle d'un événement contemporain, qui n'appartient pas encore à l'histoire. Le récit du passage du poète Tsourayouki près du sanctuaire d'Aridōshi, à la page 238 des « Notes », n'a pas beaucoup plus d'intérêt ici.

L'histoire de la Chine est plus souvent rappelée, dans les « Notes de chevet », que celle du Japon. Nous voyons Séi, quand elle discute avec Narimaça, au sujet de la porte étroite par où les dames d'honneur sont entrées chez lui (4), évoquer l'homme qui avait une porte singulièrement élevée ; elle fait allusion à une anecdote rapportée dans le *Tch'ién'-han'-shou* (*Zén'kan'sho*) (5) et dans le *Meun'g-tch'iou* (*Mōkyou*) : Yu Koug (Ou Kō), qui vivait sous les premiers Han', avait tant de confiance dans la glorieuse destinée de son fils Tin'g-kouo (Téi-kokou) qu'il fit bâtir, devant sa propre demeure, une très haute porte. Il voulait en effet qu'elle fût assez grande pour laisser passer les équipages dont le train de son fils ne manquerait point de se composer un jour. Nous pouvons noter que Narimaça se trompe quand il répond à Séi en nommant Ou Téi-kokou, au lieu d'Ou Kō ; mais nous ne devons pas nous en étonner, car Téi-kokou est demeuré plus célèbre que son père, et il était naturel que Narimaça, comme l'avait peut-être fait Séi, pensât plutôt au premier qu'au second. Quoiqu'il en soit, Séi ne relève pas l'erreur commise.

Dans une lettre à Youkinari (6), Séi invoque le souvenir du coq qui sauva le prince Meun'g Tch'ang-tchun' (*Mō Shō-koun'*). Elle songe là à un chapitre du *Shih-tchi* (*Shiki*) (7) concernant un

(1) Cf. pp. 30 et 31.

(2) Ouda était accompagné du bonze-poète Sōcéi (voir p. 123).

Séi rappelle encore, dans le texte proprement dit de ses « Notes », l'esprit de la dame Hyōé, qui vivait au temps de l'empereur Mourakami. (N. C., p. 207.)

(3) N. C., p. 44.

(4) N. C., p. 7. (5) Voir p. 125.

(6) Cf. p. 221 ; N. C., p. 165.

(7) Voir p. 125. Il serait plus exact d'écrire, ici, que Séi fait allusion à des faits racontés dans un passage du *Shih-tchi*. Elle savait au moins le nom de cet ouvrage ; mais nous ignorons si elle en connaissait le contenu (cf. p. 273 ; N. C., p. 313). La même observation pourrait être faite à propos de chacun des livres chinois qui vont être cités,



épisode de la lutte entre les États de Tch'i (Saï) et de Tch'in' (Shin'), vers 270 avant notre ère (1). Le prince Meun'g Tch'ang-tchun', né dans le royaume de Tch'i, étant devenu ministre du roi Tchao Hsiang (Shō Jō) de Tch'in', fut accusé de trahison au profit de son pays d'origine, et emprisonné. Ayant pu s'échapper, il arriva, une nuit, à la barrière de Han'-kou (Kan'kokou). Comme on n'ouvrait pas cette barrière avant l'aube, le prince eût été pris par ceux qui le poursuivaient si un de ses serviteurs ne l'avait sauvé en imitant le chant du coq. Le gardien du passage, trompé par ce chant, crut que l'aurore était venue, et, en ouvrant la barrière, il permit au prince et à sa suite de s'enfuir.

Un peu plus loin (2), les « Notes de chevet » nous apprennent que Séi et Tadanobou se servaient, comme d'un terme convenu, du nom de Tchang Tch'ién' (Tchō Kén'). Il s'agit d'un ministre de Liou Tch'eu (ou Wou Ti, jap. Bou Téi), sixième empereur des Han' antérieurs, qui régna de 140 à 87 avant J.-C. Vers l'an 138, Tchang Tch'ién' fut envoyé en mission dans le pays de Hsi-yu (Séi-yokou, la Sogdiane), pour rechercher l'alliance des Yuéh-shih (3) contre les Hsioung-nou (Kyōdo), que nous appelons les Huns. Fait prisonnier par les barbares, l'ambassadeur chinois s'échappa et revint près de son maître. Il passe d'ailleurs pour avoir été le héros de maintes aventures plus ou moins merveilleuses (4).

Dans une lettre à Noboukata (5), Séi nomme Tchou Maï-tch'eun' (Shou Baï-shin'). Celui-ci, nous apprend le *Tch'ién'-han'-shou*, était un homme du pays de Wou (Go), encore appelé Weun'g-tze (O-shi) de son nom littéraire, et qui mourut la première année de l'ère *Yuan-tin'g* (*Ghén'téi*), c'est-à-dire en 116 avant J.-C., sous le règne de l'empereur Wou Ti (Bou Téi), dont je viens de parler à propos de Tchang Tch'ién'. Tchou Maï-tch'eun' était, au début de sa carrière, un pauvre bûcheron, que sa femme, honteuse de sa pauvreté, voulait abandonner. Tchou Maï-tch'eun', qui aimait l'étude, et qui espérait parvenir à un poste éminent, réprimandait souvent son épouse, et il lui dit un jour : « Je serai riche et puissant à cinquante ans, et j'en ai déjà plus de quarante. Ma femme se désole, les jours sont longs ; mais qu'elle attende [le temps de] ma prospérité, et elle sera récompensée. » Malgré ce discours, la femme partit ; elle revint cependant auprès de son mari quand celui-ci eut atteint la haute position sur laquelle il comptait, et fut devenu gouverneur de Kouéi-tchi (Kwaïkéi). Tchou Maï-

(1) Voir p. 33.

(2) N. C., p. 197.

(3) En japonais, *Ghészhi*.

(4) Cf. p. 159.

(5) N. C., p. 199.

tch'eun' l'accueillit avec tant de bonté qu'elle eut honte de sa conduite passée, et se pendit (1).

Au sujet d'un rameau de bambou, Sêi Shōnagon' sut, un soir (2), montrer son érudition en faisant allusion, en même temps qu'à un poème connu, à un passage du *Tchin'-shou* (*Shin'sho*) (3). Dans cet ouvrage, il est question du prince chinois You (Yōu), qui aimait passionnément le bambou, et l'appelait « seigneur ».

Il n'est pas surprenant que les « Notes de chevet » contiennent ainsi un certain nombre de pages ayant trait à l'histoire de la Chine. Les Japonais du x<sup>e</sup> siècle s'intéressaient beaucoup aux annales de ce pays, et nous pouvons lire, par exemple, dans les « Notes » elles-mêmes, que l'empereur Itchijō fit copier les « Mémoires historiques » de Sse-ma Tch'ien' (4).

L'histoire de Yu Jang (Yō Jō), que Youkinari rappela un jour à Sêi (5), est justement relatée dans ces « Mémoires » : Yu Jang, qui vivait vers l'an 500 avant notre ère, était au service du comte Tchih (Tchì) du royaume de Tchin' (Shin'). Quand Tchih eut été tué par le vicomte Hsiang (Shō) de l'État de Tchao (Tchō), Yu Jang se promit d'en tirer vengeance, et déclara : « Le guerrier meurt pour celui auquel il appartient ; la femme orne son visage pour celui qui trouve sa joie en elle. Le comte Tchih était mon seigneur : je le vengerai donc, puis je mourrai. » A deux reprises, le fidèle serviteur essaya de tuer le meurtrier de son maître ; mais il fut chaque fois capturé, et Hsiang l'ayant laissé aller, Yu Jang dut se déclarer vaincu par la générosité de son ennemi. Yu Jang, renonçant alors à venger Tchih, se donna la mort.

Youkinari, après avoir reçu la lettre de Sêi dans laquelle son amie parlait du prince Meun'g Tch'ang-tchun' (6), montra, par sa réponse, qu'il n'ignorait pas l'histoire de la barrière de Han'-kou et des trois mille compagnons du prince.

Nous avons vu que Narimaça connaissait l'anecdote de la porte de Yu Koung (7). Tadanobou ne semble pas moins érudit. Comme Sêi, il savait la légende de Tchang Tch'ien' (8). Il connaissait également celle de Hsiao Yun' (Shō In') (9), que raconte le *Nan'*

(1) D'après une autre version, d'ailleurs, la femme de Tchou Maï-tch'eun' se serait pendue parce qu'il l'aurait repoussée. Cf. Giles, *Chinese biographical dictionary*, p. 183, n° 465.

(2) Voir pp. 196, 341 ; N. C., p. 166.

(3) Cf. p. 126. Voir aussi (p. 200) l'histoire du cheval mort dont un roi de Yén' voulait acheter les os.

(4) N. C., p. 313.

(5) N. C., p. 61.

(6) Voir p. 271 ; N. C., p. 165.

(7) Cf. p. 271 ; N. C., p. 7.

(8) Voir p. 272 ; N. C., p. 197.

(9) Cf. p. 346 ; N. C., p. 198.

*shih* (*Nan'shi*) (1). D'après cet ouvrage, Hsiao Yun', qui vivait sous la dynastie des Liang (Ryō, 502 à 556), était gouverneur de la province de Kouéi-tchi (Kwaikéi), au Tchéh-kiang. En parcourant le pays, il arriva un jour au monument funéraire de Tchi Tcha (Ki Satsou), encore appelé Tchi Li (Ki Réi) ou Wou Tcha (Go Satsou), un personnage de l'État de Wou (Go), au <sup>vi</sup> siècle avant l'ère chrétienne, resté célèbre pour la loyauté dont il fit preuve en refusant de succéder à son père Shouu Meun'g (Shōu Bo), malgré le désir que ce dernier, voulant écarter son fils aîné, avait exprimé. Hsiao Yun', qui admirait les vertus de Tchi Tcha, offrit à son esprit un sacrifice, et contracta ainsi un sorte d'alliance avec lui.

Dans le « Poème du terme de trente années », que Séi aimait à entendre réciter par Tadanobou (2), il est question de Yén' Houï (Ghén' Kwaï, 514-483 avant J.-C.), le disciple favori de K'oung Tze (3). Yén' Houï vit ses cheveux blanchir alors qu'il avait vingt-neuf ans. Dans le même poème, il est parlé aussi de P'an'Yo (Han' Gakou), un fonctionnaire qui servit les Tchin' (Shin') au <sup>iv</sup> siècle de notre ère. P'an'Yo, qui était poète et musicien, eut des cheveux blancs à trente-deux ans, et composa, à cette occasion, une pièce (*fou*) (4) dans laquelle il célébrait l'automne.

Dans le « texte » (5) même des « Notes de chevet », Séi Shōnagon' évoque l'histoire de Yang Koué-féi (Yō Ki-hi), la favorite de l'empereur chinois Min'g Houang (6), tuée à Ma-wéi (Bagwaï) en 756, et dont un magicien du Lin'-tchioung (Rin'kyō), envoyé par le souverain désolé, retrouva l'ombre dans l'île de P'eun'g-laï (Hōraï) (7), mais qu'il ne put ramener à son seigneur.

A propos de la « danse de l'arrogance » (8), Séi fait allusion à un passage du *Shih-tchi* (*Shiki*) où est raconté un épisode de la lutte qui mit aux prises, deux siècles avant notre ère, Hsiang Tchi (Kō Sha ; ou Hsiang Yu, jap. Kō Ou) et Liou-Pang (Ryō Hō ; ou Liou Li, jap. Ryō Ri), le duc de P'ei (Haï) (9). Lors d'une

(1) Voir p. 126.

(2) Cf. p. 346 ; N. C., p. 198.

(3) Voir p. 114.

(4) Cf. p. 126. (5) Voir p. 270.

(6) Cf. pp. 35, 126 ; N. C., p. 48. Dans le « Roman de Ghén'ji, Mouraçaki Shikibou compare une favorite de l'empereur du Japon à Yō Ki-hi (voir Revon, *Anthologie*, p. 182).

(7) L'île de P'eun'g-laï était une des trois îles merveilleuses qui se trouvaient, d'après les légendes chinoises, dans la mer orientale. Là coulait, des sources, une eau qui donnait l'immortalité aux génies, habitants de ces îles (cf. Revon, *Anthologie*, p. 165 ; Mayers, p. 187, n° 559 ; Dickins, *Translations*, p. 338). Un des chapitres du *Takétōri-monogatari* (cf. p. 124) a pour titre *Hōraï no tama no éda* : « La branche de bijoux de l'île Hōraï ». (Voir les ouvrages cités, et Dickins, *Takétōri*, pp. 10, 48.)

(8) *Taihēirakou*. Cf. p. 131 ; N. C., p. 222.

(9) Voir p. 33.

entrevue que les deux adversaires eurent aux portes de Hsién'-yang (Kan'yō), l'ancienne capitale des Tch'in' (Shin'), après un banquet, Fan' Ts'eun'g (Han' Zō), un conseiller écouté de Hsiang Yu, ordonna à un des partisans de son maître, nommé Hsiang Tchouang (Kō Sō), de tuer Liou Pang à la faveur d'une danse du sabre qu'il devait exécuter avec ce dernier. Hsiang Tchouang commença de danser, l'arme à la main ; mais un autre guerrier, Hsiang Po (Kō Hakou), qui avait deviné son dessein, l'empêcha de le réaliser, en couvrant constamment Liou Pang de son corps. Nous avons vu que, plus tard, Liou Pang, vainqueur de Hsiang Yu, fonda la dynastie des Han'.

Je signalerai encore ici l'histoire du ministre Wang Tchién' (Ō Kén'), des Tch'in' (Shin'), qui adorait les lotus et en faisait planter auprès de sa demeure. Kén'kō en parle dans le *Tsouré-zourégouça* (1), à propos de l'air appelé *Sōfourén'*, dont on peut traduire le nom, à volonté, par « L'affection de l'époux épris » ou par « Le lotus du ministre ». Quant à Séi, elle mentionne cette mélodie (2) ; mais nous ne pouvons dire comment elle en comprend le titre, et nous ignorons si elle connaissait l'anecdote relative à Wang Tchién'.

Dans le « texte » (3) des « Notes », Séi nomme le vieillard Hsiang Tchoung (Sō Tchōu) (4). Elle fait ainsi allusion à un passage du *Liéh-hsién'-tch'ouan'* (*Réssén'dén'*) (5) où il est question d'un vieillard qui lisait, un jour, assis au pied de la montagne de Tch'un' (Koun'), près de la rivière Hsiang (Sō, affluent du Yang-tze-kiang, qui arrose le Hou-nan') ; ce vieillard était tellement absorbé dans l'étude des doctrines de Houang Ti et de Lao Tze (6) qu'il ne s'aperçut de rien quand la rivière, en débordant, entourait l'endroit où il se trouvait (7) ; pendant ce temps, les gens de sa maison l'attendaient vainement et se désolaient.

Une autre légende, tirée, celle-ci, du *Shou-i-tchi* (*Shoutsouiki*) (8),

(1) Cf. Souzouki, p. 362 : « Le nom de l'air appelé *Sōfourén'* n'a rien à voir à l'amour qui peut unir un homme et une femme. On l'écrivait primitivement avec des caractères signifiant « lotus du ministre » ; mais ces caractères ont été changés [et ceux qu'on emploie présentement veulent dire « l'affection de l'époux épris »]. L'air fut composé au temps où un ministre des Tch'in', appelé Wang Tchién', ayant fait planter des lotus près de sa maison, passait son temps à les admirer. » (*Sōfourén' to iou gakou wa onna otoko wo koorou youé no na ni wa arazou, moto wa sofourén' moji no kayoérou nari. Shln' no Ō Kén' taishin to shité ie ni hachichou wo ouété ai-séshi toki no gakou nari.*) Com parer Porter, *The Miscellany*, p. 159.

(2) N. C., p. 223. (3) Cf. p. 270. (4) N. C., p. 40. (5) Voir p. 125.

(6) Cf. pp. 33 et 115. Les doctrines dont il s'agit sont désignées par le nom de *Houang-lao* (*Kōrō*) formé des premiers caractères de chacun des deux noms : *Houang-Ti* et *Lao-Tse*. Voir Mayers, p. 76, n° 221.

(7) *Hsiang Tchoung* signifie : « au milieu de [la rivière] *Hsiang* ».

(8) Voir p. 125.



est rappelée à la page 77 des « Notes ». Il s'agit d'un Chinois nommé Wang Tchih (O Shitsou) ou Wang Shih (Ō Shitsou), qui vivait sous les Tchih' (Shin'), au début du iv<sup>e</sup> siècle. Cet homme coupait un jour du bois dans la montagne Shih'-shi-shan' (Séki-shissan'), lorsqu'il arriva à l'entrée d'une caverne où il vit des génies qui jouaient aux dames (*go*). Wang Tchih s'attarda à les regarder ; mais quand la partie fut terminée, il s'aperçut avec stupeur que le manche de sa cognée tombait en poussière, et, revenant à son village, il ne reconnut plus personne : les génies avaient joué si longtemps que tous les parents, tous les amis de Wang Tchih, étaient morts depuis des siècles. Désespéré, il retourna dans la montagne, et, finalement, acquit l'immortalité des saints taoïstes.

Séi montre, dans ses « Notes », qu'elle connaît d'autres contes : quand, pour exprimer la joie qu'elle ressentit un jour en écoutant l'empereur jouer de la flûte, elle écrit qu'il lui semblait, alors, n'avoir jamais cueilli de persil (1), elle pense à de vieux récits où il est rapporté qu'une fois, un homme, en voyant celle qu'il aimait sans espoir manger du persil sauvage, en goûta lui-même pour se consoler. A l'époque de Séi Shōnagon', l'expression « cueillir du persil » avait pris le sens d'« avoir des soucis ». En l'employant, Séi veut donc dire qu'il lui semblait n'avoir jamais eu de peines, car elle était tellement charmée qu'elle oubliait ses ennuis passés. On trouvera indiquée, plus loin (2), une ancienne poésie ayant trait à l'homme qui cueillit du persil. Je dois du reste ajouter que cette légende est racontée de diverses manières. C'est ainsi qu'à propos d'un petit poème contenu dans le « Journal de Sarashina » (3), les traducteurs de cet ouvrage notent ceci (4) : « Il existe une fable à ce sujet. Un campagnard mangea du persil et le trouva fort bon ; alors, il se rendit à la capitale afin d'en présenter au roi ; mais ce dernier ne fut pas très content, car le persil ne lui parut guère bon. Donc, « cueillir du persil » signifie essayer de gagner la faveur d'autrui en offrant quelque chose que nous aimons, mais que les autres n'apprécient pas. » Il est évident que l'explication donnée plus haut de l'expression considérée ne pourrait guère servir à élucider le sens de la poésie du « Journal de Sarashina », que voici :

« Quoique mille fois — et combien ! — j'eusse cueilli du persil  
[dans les champs,  
Pourtant mes vœux n'étaient aucunement exaucés... (1) ».

(1) N. C., p. 31. La plante nommée est le *séri* (œnanthe stolonifera).

(2) Cf. p. 296.

(3) Voir p. 124.

(4) *Journaux*, p. 64, n. 1.

(5) Comparer *Journaux*, p. 64.

Mais, inversement, la fable que mentionnent les traducteurs de ce « Journal » ne fournit aucun éclaircissement quant à la phrase écrite par l'auteur des « Notes ».

Ailleurs, Séi nomme la « danse des oiseaux » (*tori no maï*) (1) ; elle savait, sans doute, que les danseurs, en agitant des grelots, voulaient imiter le chant du *kalaviñ'ka* (*karyōbin'ga*) (2), ou *kouravikaya*, des Hindous, un oiseau immortel qui vit au paradis, et qui possède un visage de femme et une voix mélodieuse.

Il est plus difficile de deviner à quoi Séi pensait en voyant exécuter la « danse de la tête tirée » (*Batō*) (3), et nous ignorons si cette danse rappelait, comme l'ont cru divers auteurs, la colère et la jalousie d'une reine de la Chine.

Séi connaissait la légende du phénix (*jeun'g-houang*, jap. *hōō*) (4), l'oiseau fabuleux des Célestes, aux superbes couleurs, dont l'apparition annonçait l'avènement d'un empereur vertueux, et qui passait pour habiter dans le feuillage du paulownia (5).

Elle savait également que, dans la ramure du chêne dentelé, vivait le « dieu qui protège les feuilles » (6). L'origine de cette croyance est d'ailleurs obscure. Peut-être dérivait-elle du respect particulier que les Japonais pouvaient éprouver pour les feuilles du chêne dentelé (7). On employait en effet celles-ci, en guise de plats, quand on présentait aux dieux les offrandes d'aliments ; mais d'autre part, les légendes concernant le dieu protecteur des feuilles étaient multiples, et certains le faisaient habiter dans le feuillage du *nara*, une autre espèce de chêne. On rencontrera plus loin deux poésies inspirées par ces fables (8).

Dans le « texte » de ses « Notes », Séi cite encore la légende de la teigne à capuchon, fille d'une mortelle et du diable, et qui fut abandonnée par sa mère (9). Elle raconte l'histoire des questions que l'empereur de Chine proposa au souverain du Japon pour éprouver sa sagacité (10), histoire fondée, en partie, sur des passages du *Zappōzōkyō* (11) où il est parlé de l'exil des vieillards,

(1) N. C., p. 222.

(2) Comp. Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 67 ; Revon, *Anthologie*, p. 308, n. 2.

(3) Voir N. C., p. 222. On peut traduire aussi *Batō* par « tête de cheval ».

(4) Cf. Mayers, p. 43, n° 134.

(5) N. C., p. 48.

(6) *Ha-mori no kami*. (Voir N. C., p. 54.

(7) *Kashiwa* (cf. N. C., p. 54, n. 4). Comme les feuilles du chêne dentelé durent jusqu'au printemps, les anciens Japonais croyaient peut-être qu'elles étaient protégées par un dieu.

(8) Voir p. 299. (9) N. C., p. 57. (10) N. C., pp. 239 et suivantes.

(11) Cf. p. 106, 26°.

et des devinettes relatives à un morceau de bois et à deux serpents.

Je n'ai presque rien à dire ici des légendes, comme celle de la Tisserande et du Bouvier (1), qu'illustraient certaines fêtes. J'en ai déjà traité à propos des solennités qui se déroulaient au Palais, et il s'agit là de choses qui étaient universellement connues, tout comme la légende du dieu de Katsouraghi (2), à laquelle l'impératrice, Tadanobou et Youkinari font allusion (3). Pareillement, l'empereur lui-même, pour celle de la teigne à capuchon (4) ; et nous avons vu plus haut une poésie de la Dame d'Ono (mère de Foujiwara Mitchitsouna), rappelant l'histoire de Wang Tchih et de sa hache (5).

J'ai nommé, tout à l'heure, le *Zappōzōkyō*, le « Soûtra de la corbeille des joyaux assemblés ». D'autres textes bouddhiques sont cités dans les « Notes de chevet ». Nous voyons, par exemple, à la page 44, que, Foujiwara Yoshitchika ayant un jour évoqué un passage du « Soûtra du Lotus » à l'occasion d'une cérémonie où on lisait justement ce passage, Séi sut lui montrer qu'elle-même connaissait parfaitement le chapitre en question, et qu'elle avait aussitôt saisi ce qu'il avait voulu dire. Yoshitchika avait pensé aux paroles adressées par le Bouddha à son disciple Śāripoutra (Sharihotsou) (6), un jour que le Très-Sage vit, sans essayer de les retenir, cinq mille de ses auditeurs s'éloigner tandis qu'il prêchait : « De pareils orgueilleux ont bien fait de se retirer. »

Une fois (7), l'impératrice, feignant de douter si elle devait continuer à aimer Séi, interrogea là-dessus sa dame d'honneur, et Séi, dans sa réplique, parla des lotus où sont conçus les bienheureux, divisés en neuf classes, qui naissent au paradis d'Amita (8).

Après avoir entendu, une autre fois (9), Séi déclarer qu'il n'y avait, pour elle, ni deux, ni trois places acceptables dans le cœur de ceux qui pouvaient l'aimer, mais seulement une, la première, ses compagnes lui répondirent en citant le « Soûtra du Lotus », d'après lequel il n'y a qu'une seule doctrine, et non pas deux ou trois (10).

La Dame d'Ono, dans une poésie que Séi reproduit (11), fait allusion, en même temps qu'à la légende de Wang Tchih, à un

(1) Voir p. 159 ; N. C., pp. 195, 196.

(3) N. C., pp. 208, 196, 161.

(5) Cf. pp. 232, 276, ; N. C., p. 295.

(7) N. C., p. 130.

(9) N. C., p. 130.

(10) *Tada itchi jō no nori ari ni mo nakou san mo nashi.*

(11) Voir la note 5.

(2) Cf. p. 78 ; p. 324, n. 2.

(4) Voir p. 277 ; N. C., p. 170.

(6) Voir p. 94, n. 4.

(8) Cf. p. 109.

passage du *Hōkēkyō*, où il est question de gagner sa vie en coupant du bois à brûler.

L'impératrice, écrivant à Séi, nomme l' « Écriture de longue vie » (*Joumyōkyō*) (1).

Si nous examinons le « texte » même des « Notes de chevet », nous voyons que l'auteur place, au chapitre 85, le paradis parmi les choses qui sont proches tout en étant éloignées. Il semble qu'elle pense, ici, tout ensemble, à un passage du « Livre de l'Éternel » (*Amitakyō*) (2), où il est dit que le paradis se trouve à l'ouest, par delà dix trillions de contrées, et à un fragment du « Livre de la contemplation de l'Éternel » (*Kwan'mouryōjoukyō*) (3), lequel nous enseigne qu'Amita, le bouddha du paradis de l'ouest, n'est pas éloigné de nous. Ces croyances étaient d'ailleurs courantes chez les anciens Japonais ; on les trouve résumées dans une poésie du bonze Sên'ghyō, recueillie dans le *Shōūishō* :

J'ai entendu dire  
Que le paradis  
Était loin de nous ;  
Et pourtant, quand on est pieux,  
On peut l'atteindre bientôt ! (4)

A maintes reprises, Séi cite des textes bouddhiques. C'est ainsi que nous rencontrons, à la page 156, la « Formule magique de l'Œil des bouddhas » (5), et, à la page 220, le « Livre du lotus de la Loi » (*Hōkēkyō*) (6), le « Livre des mille mains » (*Sén'joukyō*) (7), les « Dix prières de Foughén' » (*Foughén'-jōukwan'*) (8), le « Livre de la demande » (*Zouïgoukyō*) (9), la « Formule magique du Vénérable et victorieux » (*Son'shōdarani*) (10), le « Grand charme d'Amita » (*Amida no taizou, Amida no daijou*) (11), la « Formule magique des mille mains » (*Sén'joudarani*, une portion du « Livre des mille mains », dont le nom vient d'être donné).

A la page 275 de son ouvrage, Séi mentionne le « Livre du bâton des neuf articles » (*Koujōshakoujō*) (12) et la prière pour les morts, dite après qu'on a invoqué le Bouddha (*ném'boutsou no êkō*) (13).

(1) Cf. p. 105, 21° ; N. C., p. 255.

(2) Voir p. 104, 12°. (3) Cf. p. 104, 11°.

(4)  
*Gokourakou wa*  
*Haroukēki hodo to*  
*Kikishikado*  
*Tsoutomētē itarou*  
*Tokoro narikēri.*

(*Tsoutomētē* = 1° « de bonne heure », 2° « avec zèle ».) Cf. p. 109.

voir p. 106.

(6) Cf. p. 104, 9°.

(7) Voir p. 105, 16°.

(8) Cf. p. 106, 24°.

(9) Voir p. 105, 19°.

(10) Cf. p. 105, 17°.

(11) Voir p. 105, 20°. (12) Cf. p. 107.

(13) Voir pp. 109, 110.



Cette prière, qui comprend seize caractères du « Livre de la contemplation de l'Éternel » (*Kwan'mouryōjoukyō*) (1), peut se traduire comme il suit :

Partout la gloire du Bouddha illumine l'univers aux dix directions ; Il sauve tous ceux qui l'invoquent, il n'en abandonne aucun (2).

A la page 286 des « Notes », on trouve nommés le « Livre du paon » (*Koujakoukyō*) (3) ; la « Prière adressée aux Cinq Grands Vénérables » (*Go-daïçon' no mi-zouhō*) (4) ; l'« Auguste prière du Roi vénérable et victorieux » (*Son'shōō no mi-zouhō*, tirée du « Livre de la formule magique du Vénérable et victorieux », cité plus haut) (5) ; et encore l'« Auguste prière du Prospère et glorieux » (*Shijōkwō no mi-zouhō*) (6).

Séi connaissait également le « Traité de Métaphysique » (*Kou-sha*) (7), puisque nous voyons, à la page 148 des « Notes », qu'elle reconnut un jour les stances (8) de ce traité, récitées par les bonzes du temple de Hacé (9).

Mais c'est dans le domaine des lettres proprement dites que le savoir de Séi Shōnagon' était le plus étendu. Sans m'occuper de ses talents d'auteur, dont j'ai parlé déjà, je vais maintenant étudier ses connaissances littéraires, et les comparer à celles dont font preuve les autres personnes qui paraissent dans les « Notes de chevet ». On trouvera énumérés, dans les pages suivantes, les poèmes, les romans, les ouvrages de tout genre que les uns et les autres semblent avoir goûtés. Le plus souvent, du reste, on ne saurait affirmer que tel personnage fasse allusion, en telle occasion, à telle poésie ; on peut seulement le supposer. Sous cette réserve (10), voici quelques indications au sujet des poésies que nous voyons Séi rappeler en diverses circonstances.

A la page 20 des « Notes », Séi raconte comment elle cita un

(1) Cf. p. 104, 11°.

(2) *Kouang<sup>1</sup> min'g<sup>2</sup> pién<sup>4</sup> tchao<sup>4</sup> shih<sup>2</sup> fang<sup>1</sup> shih<sup>4</sup> tchiéh<sup>4</sup>  
Nién<sup>4</sup> Fo<sup>2</sup> tchoung<sup>4</sup> sheun'g<sup>4</sup> sheu<sup>4</sup> tch'u<sup>2</sup> pou<sup>1</sup> sheu<sup>2</sup>.*

(Les dix directions dont il s'agit sont celles qu'indiquent les huit pointes de la rose des vents, celle du zénith et celle du nadir. Voir Mayers p. 368, n° 294.) Comparer Anesaki (= Anéçaki), p. 178 :

« His light pervades the worlds in all the ten directions,  
His grace never forsakes any one who invokes His Name. »

(3) Cf. p. 104, 15°. (4) Voir p. 106. (5) Cf. p. 105, 17°, et p. 279, n. 10.

(6) Voir p. 106, 23°. (7) Cf. p. 106, 25°. (8) *Jou, ghé* (sanskrit *gāt'a*).

(9) Voir aussi p. 107, pour l'explication du mot *rokou*, employé par Séi (N. C., p. 309 ; Mizogoutchi, p. 893). J'ai remplacé ce mot, dans ma traduction, par « [vieux] recueil ».

(10) Autre remarque : il est évident que lorsqu'on lira, par exemple, que Séi Shōnagon' cite une poésie du *Hyakounin'isshōu*, il faudra comprendre : « une poésie que nous voyons recueillie dans le *Hyakounin'isshōu*. Pour montrer ce que je veux dire, je choisis à dessein une anthologie qui parut plus de deux cents ans après l'époque de Séi ; mais l'observation est valable pour toutes les autres.

jour, en le modifiant (1), un poème du *Kokin'shō* (2). Ce poème avait été composé par Foujiwara Yoshifouça alors qu'il admirait des rameaux fleuris de cerisier agréablement disposés dans un vase. Yoshifouça voulait célébrer la splendeur du rang auquel était parvenue sa fille Akirakéiko (ou Akiko), qui fut l'épouse principale de l'empereur Mon'tokou et la mère de Séiwa (56<sup>e</sup> souverain, 859 à 876). Voici les vers de ce poète :

Les ans ont passé,  
Et j'ai vieilli.  
Cependant,  
Quand je regarde les fleurs,  
Je n'ai plus de soucis (3).

A la page 62, nous lisons que Séi et Youkinari se promettaient une amitié aussi vivace que le saule de Tōtōmi. Cet arbre est mentionné dans une *sédōka* (4) du *Man'yōshō* :

Ah ! le saule de la rivière d'Ado,  
A Tōtōmi,  
Où tombe la grêle !  
Ah ! le saule de la rivière d'Ado,  
Dont on dit qu'il repousse  
Bien qu'on l'ait coupé (5) !

A la page 234, nous voyons Séi présenter un gâteau à l'impératrice, en disant quelques mots. Elle pense alors à une poésie du *Man'yōshō*, ou à la poésie suivante des *Rokoutchō* :

(1) Cf. p. 218.

(2) Pour les noms des recueils de poésies, voir pp. 120, 121, et, pour les noms des auteurs, p. 123.

(3) *Toshi fourēba*  
*Yowai wa oinou*  
*Shika wa arēdo*  
*Hana wo shi mirēba*  
*Mono omoi mo nashi.*

Comp. Revon, *Anthologie*, p. 207, n. 3 ; Chanoch, p. 58.

(4) Voir p. 122.

(5) *Ararē fouri*  
*Tōtōmi no*  
*Ado-kawa-yanaghi*  
*Karérédomo*  
*Mata mo ouu tchōu*  
*Ado-kawa-yanaghi.*

(*Tchōu* est une forme contractée de *to iou* ; cf. p. 329, n. 1.) Les noms d'Ado et de Tōtōmi, employés dans cette poésie, désignent des lieux de la province d'Ōmi. Il ne s'agit pas de la province de Tōtōmi. A vrai dire, Séi parle du « saule de la plage de Tōtōmi » (*Tōtōmi no hama-yanaghi* ; N. C., p. 62 ; Mizogoutchi, p. 184), et non du « saule de la rivière d'Ado, à Tōtōmi ».

Ah ! j'éprouve  
Le désir  
Mal satisfait  
Du poulain qui mange du blé  
Par-dessus la haie (1) !

A la page 260, Séi rappelle une réflexion qu'elle fit, à haute voix, un matin. Il doit s'agir d'une allusion à un poème du *Shōuishō* :

Quand je vois l'aspect  
Des fleurs de cerisier,  
Humides de rosée,  
Je songe avec douleur à ceux  
Qui se séparèrent en pleurant (2).

Les deux poésies suivantes peuvent être données ici, car il est possible que Séi les ait imitées en composant les vers qu'on rencontre à la page 94 des « Notes de chevet » (3). La première, du *Wakan'-rōeishō*, est celle-ci :

Je n'ai même pas de demeure fixe,  
Car je suis une pêcheuse  
Dont la vie s'écoule  
Dans le calme des blanches vagues  
Qui viennent au rivage (4).

La deuxième poésie, qu'on peut lire dans le *Kokin'shō*, est la suivante :

Ah ! la rivière de Yoshino,  
Qui s'enfonce  
En coulant  
Entre les montagnes de la sœur et du frère.  
Ainsi va le monde [,et ceux qui s'aiment sont  
toujours séparés] (5).

Les poésies japonaises rappelées par les autres personnages des « Notes » sont beaucoup plus nombreuses ; en voici une liste :

- |                 |                                                                                                                                        |     |                                                                                                                                      |
|-----------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| (1)             | <i>Macégoshi ni</i><br><i>Moughi hamou koma no</i><br><i>Hatsou-hatsou ni</i><br><i>Oyobanou koï mo</i><br><i>Waré wa sourou kana.</i> | (2) | <i>Sakourabana</i><br><i>Tsouyou ni nourétarou</i><br><i>Iro miréba</i><br><i>Nakité wakaréshi</i><br><i>Hito zo kanashiki.</i>      |
| (3) Cf. p. 219. |                                                                                                                                        |     |                                                                                                                                      |
| (4)             | <i>Shiranami no</i><br><i>Yôfourou naghîa ni</i><br><i>Yo wo tsoukouçou</i><br><i>Ama no kô naréba</i><br><i>Yado mo sadamézou.</i>    | (5) | <i>Nagarété wa</i><br><i>Imocé no yama no</i><br><i>Naka ni otsourou</i><br><i>Yoshino no kawa no</i><br><i>Yoshi ya yo no naka.</i> |

A la page 20, poésie citée et modifiée, au temps de l'empereur En'yōu, par Foujiwara Mitchitaka (1) :

Comme la mer  
Sur le rivage d'Izoumo,  
Quand monte la marée,  
Moi, mon amour pour vous  
Est toujours, toujours plus profond (2) !

On ne trouve pas cette poésie ailleurs que dans les « Notes de chevet » ; mais on a voulu la rapprocher du poème suivant, recueilli dans le *Man'yōshō* :

[Je veux] que mon ami vienne  
[Me voir] toujours, toujours,  
Comme la fleur qui est toujours  
En amont de la rivière.  
Mais sera-t-il constant (3) ?

A la page 43, poésie à laquelle Mitchitaka paraît faire allusion :

Ah ! il est fou de dire  
[Qu'il faut] souffler sur les cheveux  
[Pour découvrir]  $\left\{ \begin{array}{l} \text{les défauts [des gens],} \\ \text{les blessures.} \end{array} \right.$   
Alors que l'arbre le plus droit  
A des branches tordues (4) !

A la page 136, poésie à laquelle Mitchitaka semble penser (5) :

Ah ! le cerisier sauvage !  
J'ai songé avec amour  
A celle que j'avais à peine vue,

(1) Voir p. 229.

(2) *Shio no misou*  
*Izoumo no oura no*  
*Itsou mo itsou mo*  
*Kimi woba foukakou*  
*Omoou wa ya waga.*

(3) *Kawakami no*  
*Itsou mo no hana no*  
*Itsou mo itsou mo*  
*Kimacé waga séko*  
*Tokijikémé ya mo.*

(4) *Naoki ki ni*  
*Magarérōu éda mo*  
*Arou mono wo*  
*Ké wo fouki kizou wo*  
*Iou ga warinaca.*

(5) Voir cependant N. C., p. 136, n. 8.



Indistinctement,  
A travers le brouillard [des fleurs] (1) !

A la page 62, poésie du saule de Tōtōmi, à laquelle se réfèrent Youkinari et Sēi (2).

A la page 19, poésie recueillie dans le *Man'yōshō* et, plus tard, dans le *Shin'-ichokoucén'shō*, récitée par Foujiwara Korétchika :

Les mois et les jours  
Se succèdent ; mais  
Le palais éternel  
Du mont Mimoro  
Demeure à jamais (3) !

A la page 19, poésie ancienne, attribuée au Coréen Wani (4), puis à l'Empereur Nin'tokou (16<sup>e</sup> souverain, 313 à 399), et dont il est question dans la Préface du *Kokin'shō* (5). Ici Korétchika dit seulement les premiers mots (*Naniwa zou*) de cette poésie, qui était, du reste, bien connue à l'époque de Héian', et qu'on donnait alors couramment à copier aux enfants pour les exercer à l'écriture (6) :

Ah ! cette fleur éclore  
A Naniwazou,  
Qui se cachait pendant l'hiver !

(1) Yamazakoura  
Kaçoumi no ma yori  
Honoka ni mo  
Mitēshi hito kōço  
Koishikarikéré.

(2) Cf. p. 281.

(3) Tsouki mo hi mo  
Kawari-youkédōmo  
Hiça ni fourou  
Mimoro no yama no  
Totsou miyadokoro.  
(ou Toko miyadokoro.)

Korétchika ne cite que les quatre premiers vers. Pour le mont Mimoro, en Yamato, lieu sacré du shintoïsme, voir Revon, *Anthologie*, p. 58. « En poésie, son nom évoque l'idée de l'éternité promise au pouvoir impérial » (Revon, *Anthologie*, p. 206, n. 3).

(4) Cf. p. 26. Alors que le futur empereur Nin'tokou refusait d'accepter le trône, Wani aurait, dit-on, composé cette poésie pour lui montrer que la vie retirée de ses vassaux (l'hiver) devait faire place, s'il devenait empereur, à une joyeuse vie à la cour (le printemps). Voir Revon, *Anthologie*, p. 141, n. 1.

(5) *Naniwa tsou no outa wa mikado no on' hajimé nari*. (« Le poème du bac de Naniwa est le premier qu'ait composé un empereur. ») Cf. Revon, *Anthologie*, p. 141 ; Dickins, *Texts*, p. 241 ; *Translations*, p. 381. Pour la traduction « bac de Naniwa », voir p. 285, n. 1.

(6) Voir le cinquième chapitre du « Roman de Ghén'ji » (Waley, *The Tale of Genji*, p. 156) : « Elle ne sait pas encore écrire convenablement son « Naniwa Zou », même lettre par lettre ». (She cannot yet write her « Naniwa Zu » properly, even letter by letter.)

Maintenant c'est le printemps,  
Voici qu'elle refleurit (1).

A la page 210, poésie de Taira Kanémori, dont Korétchika récite le dernier vers, après que l'impératrice y a fait allusion :

Dans le village de la montagne,  
La neige tombée s'est amoncelée.  
Il n'y a plus de chemin,  
Et j'admèrerais  
L'homme qui viendrait aujourd'hui (2)!

A la page 177, poésie des *Rokoutchō*, citée par l'impératrice :

L'amour de celui qui se tait,  
Quand, dans son cœur,  
[Il croit sentir] le bouillonnement  
De l'eau qui coule sous [terre],  
Est plus grand que l'amour de celui qui parle (3).

En envoyant à Séi un pétale de kerrie (4) sur lequel elle a écrit

(1) *Naniwazou ni*  
*Sakou ya kono hana*  
*Fouyougomori*  
*Ima wo haroubé to*  
*Sakou ya kono hana.*

La syllabe finale -*zou* (*tsou*) de *Naniwazou* peut signifier « port » (*Naniwa* est l'ancien nom d'Ōsaka), ou « bac ».

Comparer la poésie suivante d'Izoumi Shikibu (cf. p. 123) et voir N. C., p. 190, n. 1 :

|                           |                                                    |
|---------------------------|----------------------------------------------------|
| <i>Foudé mo toubi</i>     | Si l'on pince                                      |
| <i>Yougamité mono no</i>  | Et tord le pinceau,                                |
| <i>Kakarourou wa</i>      | L'écriture ressemble                               |
| <i>Naniwa-watari no</i>   | Aux roseaux                                        |
| <i>Ashidé narouramou.</i> | [Qui croissent où passe] le bac de <i>Naniwa</i> . |

(2) *Yama-sato wa*  
*Youki fouri-tsoumité*  
*Mitchi mo nashi*  
*Kyō komou hito wo*  
*Awaré to wa mimou.*

Le dernier vers signifie : « J'admèrerais, je regarderais avec émotion. »

Peut-être ne faut-il pas comprendre, au troisième vers : « Il n'y a plus de chemin [parce que la neige couvre la terre] » ; mais « Il n'y a pas de chemin », comme dans la poésie suivante du *Kokin'shō* :

|                            |                                             |
|----------------------------|---------------------------------------------|
| <i>Waga yado wa</i>        | Autour de ma demeure                        |
| <i>Youki fouri-shikité</i> | La neige tombée couvre le sol,              |
| <i>Mitchi mo nashi</i>     | Et comme aucun                              |
| <i>Foumi-wakété toou</i>   | Visiteur n'a foulé et écarté [cette neige], |
| <i>Hito shi nakéréba</i>   | [On ne voit] pas de chemin.                 |

(3) *Kokoro ni wa*  
*Shita youkou mizou no*  
*Waki-kaeri*  
*Iwadé omoou zo*  
*Iou ni macarérō.*

(4) *Yamabouki* : *kerria japonica*, kerrie ou corète.

quelques mots de la poésie qui précède, l'impératrice fait en même temps, si l'on peut dire, une allusion muette au poème suivant du *Kokin'shōu* :

Le vêtement couleur  
De la fleur de kerrie  
Ne répond pas, bien qu'on lui demande  
A qui il appartient,  
Car il { est [jaune comme le] jasmin.  
          { n'a pas de bouche (1).

A ceux qui connaissent ces derniers vers, la fleur de kerrie rappelle l'amour silencieux vanté dans la poésie des *Rokoutchō* ; ils songent que la nuance de cette fleur est la même que celle du jasmin, dont le nom japonais, *koutchinashi*, signifie également « sans bouche ».

A la page 255, poésie du *Kokin'shōu*, évoquée par l'impératrice :

Tandis que je regardais la lune briller  
Sur la Montagne de la tante abandonnée,  
En *Sarashina*,  
Mon cœur  
N'a pu se consoler (2).

A la page 261, poésie de Hitomaro, dans le *Shōūishōu* (allusion de l'impératrice) :

Je pourrais me croire,  
Je ne sais comment, [transportée]  
Au milieu des nuages :  
La pluie et les larmes  
Tombent à verse (3).

A la page 262, poésie de Tsourayouki, à laquelle songe peut-

(1) *Yamabouki no*  
*Hana-iro-koromo*  
*Noushi ya taré*  
*Toédo kotaézou*  
*Koutchi nashi ni shité.*

(2) *Waga kokoro*  
*Nagoucamé-kanétsou*  
*Sarashina ya*  
*Obapouté-yama ni*  
*Térou tsouki wo mité.*

Voir, p. 314, une variante de cette poésie.

(3) *Waga ika ya*  
*Koumo no naka ni mo*  
*Omoouramou*  
*Amé mo namida mo*  
*Fouri ni kôço fouré.*

être l'impératrice en disant, « comme un poème », quelques mots (1) :

Alors que l'on cultive, maintenant,  
Même le champ de la colline,  
Si les fleurs s'éparpillent,  
Je ne dirai pas  
Que c'est à cause du vent (2).

A la page 274, poésie ancienne, du *Zokou-gocén'shōu* :

Bien que { la chaudière }  
          { Shiogama } à sel de Tchika,  
En Mitchinokou,  
Soit { proche,  
      { dans [ce pays de] Tchika,  
Le goût salé  
N'arrive pas aux gens (3).

Cette poésie est l'une de celles que l'impératrice et la mère d'Itchijō échangent après une cérémonie au temple *Shakou-zén'ji*.

A la page 289, poésie du *Go-shōūishōu* (allusion faite par la dame Saishō, dans une lettre envoyée à Séi) :

A l'heure où le soir tombe,  
Il est vraiment long  
{ D'attendre,  
{ Le pin,  
Lorsqu'il vous semble  
Que mille années ont passé (4).

A la page 307, poésie de Hitomaro, dans le *Shōūishōu*, récitée par la dame Naka no kimi :

(1) Cf. p. 228.

(2) *Yamaā saé  
Imada tsoukourou wo  
Tchirou hana no  
Kagoto wa kazé ni  
Océzaranamou.*

(3) *Mitchinokou no  
Tchika no Shiogama  
Tchika nagara  
Karakt wa hito ni  
Awanou narikéri.*

Voir N. C., p. 274, n. 7.

(4) *Kourourou mama wa  
Tchi-tocé wo sougoupon  
Kokotchi shité  
Matsou wa makoto ni  
Hicashikarikéri.*



Languirais-je d'amour,  
Si vous veniez [me voir] seulement  
Pendant le [peu de] temps  
Que dure la pâle lune de l'aurore,  
Au neuvième mois (1) ?

Aux pages 96 et 97, chansons du « Sous-gouverneur de Hitatchi », (2) et des « Érables du mont Otoko » (3), répétées par une religieuse mendiante.

A la page 45, poésie récitée, en chemin, par un galant qui vient de quitter son amie, et qui s'en va, à l'aube. Il doit s'agir d'une des deux poésies suivantes. La première, recueillie dans le *Man'yōshō*, est celle-ci :

Quand il y a de la rosée  
Sur les jeunes tiges de chanvre,  
[Qui ressemblent à de] petits cerisiers,  
Il faut s'en aller après avoir passé la nuit [auprès de son  
amie],  
Quand bien même ses parents le sauraient (4).

Voici l'autre, qu'on peut lire dans les *Rokoutchō* et dans le *Shin'-tchokoucén'shōu* :

Quand il y aura de la rosée  
Sur les jeunes tiges de chanvre,  
[Qui ressemblent à de] petits cerisiers,  
Je m'en irai après avoir passé la nuit [auprès de mon amie],  
Quand bien même ses parents le sauraient (5).

(1) Nagazouki no  
Ariaké no tsouki no  
Aritsoutsou mo  
Kimi shi kimaçaba  
Waré koimé ya mo.

(2) Yorou wa taré to nén'                    Avec qui dormirai-je cette nuit ?  
Hitatchi no souké to nén'                Je dormirai avec le sous-gouverneur de  
Hitatchi ;  
Nétarou hada mo yoshi.                Sa peau est douce pendant son sommeil.

(3) Otoko-yama no                                Les feuilles d'érable rougies par l'automne,  
Miné no momijiba                        Sur le mont Otoko,  
Sazo na wa tatsou tatsou.                En vérité répètent son nom.

(4) Sakoura-aça no                                (5) Sakoura-o no  
Oou no shitagouça                        Oou no shitagouça  
Tsouyou shi aréba                        Tsouyou shi aréba  
Akashité iyouké                            Akashité youkamou  
Oya wa shirou to mo.                    Oya wa shirou to mo.

A la page 227, poésie de Mibou no Tadaminié, dans le *Kokin'-shō*, citée par un courtisan dont la voiture suit celle de Séi, au retour de Kamo :

Votre cœur est-il  
Tout à fait insensible,  
Comme les nuages blancs qui se déchirent  
En se séparant à la crête des montagnes,  
Quand le vent souffle (1) ?

A la page 248, poésie des *Rokutchō*, à laquelle se réfère peut-être une dame qui accompagne Séi allant en pèlerinage au temple de Kamo (2) :

Ah ! coucou,  
Ne chante pas trop fort !  
[Laisse] les longues chansons  
Jusqu'au [temps où] s'enfileront  
Les perles du cinquième mois (3) !

On trouve encore citées, dans les « Notes de chevet », plusieurs poésies dont Séi parle comme de choses connues de tous. Tels sont les poèmes suivants :

- (1) *Kazé joukéba*  
*Miné ni wakarourou*  
*Shirakoumo no*  
*Taété tsourénaki*  
*Kimi ga kokoro ka.*

Les trois premiers vers forment une introduction (*jo*) destinée à amener le mot *taété*, qui signifie, d'une part, « en se déchirant », et, d'autre part, « tout à fait ». Pour l'« introduction », ornement poétique, voir Revon, *Anthologie*, p. 83.

- (2) Cf. N. C., p. 248, n. 4. Il est possible d'ailleurs que ce soit Séi elle-même qui parle.

- (3) *Hototoghiçou*  
*Itaki na-naki-so*  
*Nagakoé wo*  
*Satsouki no tama ni*  
*Aé-noukou madé ni.*

S'il est parlé, ici, des perles du cinquième mois, c'est que celui-ci, au Japon, est un mois pluvieux (comp. Dickens comp, *Texts*, pp. 41, 81).

Peut-être faut-il noter encore, à cette place, la poésie suivante du *Kokin'shō* :

|                            |                                      |
|----------------------------|--------------------------------------|
| <i>Makomo karou</i>        | Ah ! mon amour, qui croît,           |
| <i>Yodo no kawa-mizou</i>  | De même que l'eau du fleuve Yodo,    |
| <i>Amé fouréba</i>         | Où l'on moissonne l'avoine d'eau,    |
| <i>Tsouné yori koto ni</i> | Monte surtout, plus que d'ordinaire, |
| <i>Maçarou waga koï.</i>   | Quand il pleut !                     |

(Dans une autre leçon, on a, au deuxième vers : *Yodo no sawa-mizou* : « l'eau dormante du marais ».)

Quelques mots, écrits à Séi par un ami, « *mizou maçou amé no* (la pluie qui fait monter l'eau) », peuvent faire penser à ce poème ; mais ils ne s'y trouvent pas contenus. Sans doute appartiennent-ils à quelque poésie analogue. Cf. N. C., p. 285.



d'Iwashimizou. Dans un autre version, les deux dernières chansons sont remplacées par la poésie des « Petits sapins » (1) :

A cause des pluviers  
Qui vont jouer sur la grève,  
Ne tends pas tes filets  
A la plus haute branche des petits sapins,  
Qui ne sont pas destinés à cela (2).

A la page 225, chanson des musiciens qui jouaient pendant les danses, à la fête de Kamo. La voici :

Le pin-princesse  
Du puissant  
Temple de Kamo !  
Quand même dix mille générations passeraient,  
{ Sa couleur } ne changerait pas (3) !  
{ Mon amour }

(1) Plus exactement, la dernière est supprimée, et les mots *aya mo naki*, traduits ci-dessus par « sans raison », sont contenus dans la chanson des « Petits sapins ». Pour ces chansons, voir p. 131, n. 8.

(2) *Tchidori youé ni*  
*Hama ni idé-agobou*  
*Tchidori youé ni*  
*Aya mo naki*  
*Ko-matsou ga ouré ni*  
*Ami na-hari-so.*

(3) *Tchi-hayabourou*  
*Kamo no yashiro no*  
*Himé-ko-matsou*  
*Yorozou-yo fou to mo*  
*Iro wa kawaraji.*

(Poésie de Foujiwara Toshiyouki, *Kokin'shōu*.)

*Tchi-hayabourou* (signifiant « puissant et rapide », et remplacé, dans la traduction, par « puissant ») est un mot-oreiller qui précède le nom des dieux et des temples. *Himé-ko-matsou* : pinus parviflora. La chanson qui accompagnait la danse de *Motoméko* (cf. p. 131, n. 8) rappelait la poésie précédente. Voici cette chanson :

|                             |                                               |
|-----------------------------|-----------------------------------------------|
| <i>Awaré</i>                | Ah !                                          |
| <i>Tchi-hayabourou</i>      | Le pin-princesse                              |
| <i>Kamo no yashiro no</i>   | Du puissant                                   |
| <i>Himé-ko-matsou</i>       | Temple de Kamo !                              |
| <i>Awaré</i>                | Ah !                                          |
| <i>Himé-ko-matsou</i>       | Le pin-princesse !                            |
| <i>Yorozou-yo fou to mo</i> | Quand même dix mille générations passeraient, |
| <i>Iro wa kawaraji</i>      | Sa couleur ne changerait pas !                |
| <i>Awaré</i>                | Ah !                                          |
| <i>Iro wa kawaraji.</i>     | Sa couleur ne changerait pas !                |

J'ajoute ici la chanson du « Grand aileron », chantée, comme les précédentes, à l'occasion des fêtes shintoïstes (voir p. 131, n. 8 ; et N. C., p. 14, n. 17).

|                             |                                                |
|-----------------------------|------------------------------------------------|
| <i>Ohiré ohiré no</i>       | Ah ! les montagnes                             |
| <i>Yama so wa ya</i>        | Du grand aileron, du petit aileron !           |
| <i>Yorité kōgo</i>          | On s'en approche !                             |
| <i>Yorité kōgo</i>          | On s'en approche !                             |
| <i>Yama wa yoranaré ya.</i> | Et c'est comme si la montagne se rapprochait ! |



On voit que ce morceau ne renferme pas le passage donné par Séi. En revanche, on peut le découvrir dans un autre, que Séi confond sans doute avec le précédent. Cette seconde poésie, tirée du *Kokin'shōu*, est la suivante :

Ah ! le cordon fait d'écorce de mûrier  
Du puissant  
Temple de Kamo !  
Il n'est pas un seul jour  
Où { les[ prêtres] ne le mettent pas !  
      { je ne pense pas à vous (1) !

A la page 248, chanson du « Coucou », que faisaient entendre les paysannes.

Ah ! coucou !  
Ah ! toi, mauvais drôle !  
Tandis que toi, tu chantes,  
Moi, je suis dans la rizièr (2) !

Outre les poésies que Séi a dites et celles qu'elle a entendues il en est auxquelles elle a seulement pensé en telle ou telle occasion. Voici ce qu'on peut relever à ce sujet dans les « Notes » :

A la page 77 : Séi, observant les serviteurs qui attendent leur maître avec impatience, mais n'osent rien dire, songe à une poésie du *Kokin'shōu*, dans laquelle est vantée l'ardeur d'un amour silencieux (3). A son avis, si les valets se taisent, ils n'en pensent que davantage.

A la page 168 : Séi suppose que tous, à la Cour, le jour anniversaire de la mort de l'empereur *En'yōu*, se rappellent un poème de l'archevêque *Hén'jō*, recueilli dans le *Kokin'shōu*, et qui fut récité un an après la mort de l'empereur *Nimmyō* (54<sup>e</sup> souverain, 834 à 850) :

(1) *Tchi-hayabourou*  
*Kamo no yashiro no*  
*Yōudacouki*  
*Hito hi mo kimi wo*  
*Kakénou hi wa nashi.*

Pour le *yōudacouki* (appui-bras), voir p. 47.

(2) *Hototoghiçou yo*  
*Oré yō ka yatsou yo*  
*Oré nakité zo*  
*Waré wa ta ni tatsou.*

(Oré, forme contractée d'*onoré*, signifie, dans cette poésie, « toi » et non « moi ».)

(3) Cf. p. 285.

Tous  
Ont mis  
Leurs habits de fête !  
Que la manche de l'ermite  
Se sèche (1) !

A la page 206 : Séi Shōnagon' s'imagine que les dames qui reçoivent, par une nuit de neige, la visite d'un aimable gentil-homme, doivent lui dire la poésie de « Celui qui viendrait aujourd'hui » (2).

A la page 248 : en allant au temple d'Ouzoumaça, Séi se rappelle une poésie du *Kokin'shōu* :

C'est hier  
Qu'on arrachait les jeunes pousses de riz [pour les repiquer].  
Pendant combien [peu] de temps  
Les feuilles du riz ont frémi !  
Voici que souffle le vent d'automne ! (3)

A la page 261 : à propos d'un cerisier, Séi pense à une poésie qu'elle attribue à [Minamoto] Kanézoumi. Sans doute cette poésie, que nous ne connaissons pas, était-elle analogue à celle-ci, du bonze Sōcēi, dans le *Gocēn'shōu* :

Le gardien de la colline  
Dira ce qu'il voudra.  
Je cueillerai, pour en orner ma tête,  
Les [rameaux des] cerisiers [de la colline] d'Onoé,  
A Takaçago (4).

(1) *Mina hito wa*  
*Hana no koromo ni*  
*Narinou nari*  
*Koké no tamoto yo*  
*Kawaki dani séyo.*

Littéralement, *hana no koromo* signifie : « habit de fleurs », et *koké no tamoto* : « manche [du vêtement fait] de mousse ». A propos de la dernière expression, comp. le titre d'un roman publié vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle : *Kokégoromo* : « Le vêtement de mousse » (voir Florenz, *Litteratur*, p. 353).

(2) Cf. p. 285.

(3) *Kinō kōgo*  
*Sanaé torishi ka*  
*Itsou no ma ni*  
*Inaba soyoghité*  
*Aki-kazé zo joukou.*

Comparer Chanoch, p. 91.

(4) *Yama-mori wa*  
*Iwaba iwanamou*  
*Takaçago no*  
*Onoé no sakoura*  
*Orité kazaçamou.*

Pour Onoé et Takaçago, voir p. 290, n. 3, et Dickins, *Translations*, p. 400.

A la page 279 : Séi, au temple de Hirano, se remémore une poésie de Tsourayouki, dans le *Kokin'shō* :

Même la puéraire qui s'attache  
A la haie sainte du [temple du] dieu  
Puissant,  
En automne, malgré qu'elle en ait,  
Change de couleur (1).

A la page 283 : Séi récite, en regardant la lune, la poésie du « Cheval qui a vu autrefois ». Il doit s'agir d'un poème du *Gocén'shō*, dans lequel il est question du « cheval qui est venu jadis ». Voici ce petit poème :

Bien que, dans l'obscurité du soir,  
On ne puisse même pas voir le chemin,  
Comme c'est à mon pays natal [que j'arrive],  
Je viens en me fiant  
A mon cheval, qui, jadis, y est venu (2).

A la page 284 : Séi se demande, en attendant un visiteur, s'il ne l'aura pas oubliée. Peut-être songe-t-elle alors à une poésie du *Man'yōshō* :

Aussi longtemps  
Que ma vie ne sera pas éteinte,  
L'oublierai-je,  
Alors que je pense à elle  
Chaque jour davantage (3) ?

Cette poésie est peu différente de la suivante, que contiennent les *Rokutchō* :

Aussi longtemps  
Que je vivrai,  
L'oublierai-je,

- (1) *Tchi-hayabourou*  
*Kami no igaki ni*  
*Haou kouzou mo*  
*Aki ni wa aezou*  
*Outsouroï ni kéri.*

La puéraire (*kouzou*, *kouzoukazoura*) est une plante grimpante (*pueraria Thunbergiana* ; cf. N. C., p. 72, n. 7). Comparer Chanoch, p. 119.

- (2) *Yōu yami wa* (ou *youzaréba*)  
*Mitchi mo ménédo*  
*Fourou-sato wa*  
*Moto koshi koma ni*  
*Maakaté zo kourou* (ou *youkou* « je vais »).

- (3) *Waga inotchi*  
*Mata kémou kaghiri*  
*Wapourémé ya*  
*Iya hi ni ké ni wa*  
*Omoimaçou to mo.*

Alors que je pense à elle  
Chaque jour davantage (1) ?

Dans le « texte » de ses « Notes », Séi nomme quatre poètes japonais : Hitomaro, Narihira, Kanézoumi et Tsourayouki (2).

Elle mentionne également, sans commentaires, les trois recueils poétiques importants qui avaient paru avant son époque, c'est-à-dire le *Man'yōshō*, le *Kokin'shō* et le *Gocén'shō* (3) ; elle nous parle aussi des « chants destinés à accompagner la danse sacrée » (*kagoura*), des « chants à la mode du jour » (*imayō-outa*) et des airs populaires (4).

D'autre part, il y a, dans les « Notes de chevet », de nombreux passages où des poésies sont nommées, citées en partie ou imitées. On les trouve aux endroits suivants :

A la page 14, à propos de la montagne de Toko, Séi fait allusion à un poème du *Kokin'shō* :

Ah ! rivière d'Içaya,  
Qui es dans la montagne de Toko,  
Dans [le district d'] Inougami,  
Réponds que [tu ne le sais] point,  
Et ne divulgue pas mon nom (5) !

A la même page, à propos de la montagne d'Açakoura, notre auteur cite une poésie des *Rokoutchō* :

Nous qui, autrefois,  
Étions amis intimes,  
Nous sommes séparés.  
Ainsi la montagne d'Açakoura  
Se perd au loin, dans les nuages (6).

(1) *Waga inotchi*  
*Ikéramou kaghiri*  
*Waçourémé ya*  
*Iya hi goto ni wa*  
*Omoïmaçou to mo.*

(2) Voir respectivement N. C., pp. 49 et 53, 69, 261, 238. Séi parle aussi de la mère d'Ariwara Narihira (N. C., p. 295), et de celle de Foujiwara Mitchitsouna (N. C., p. 295).

(3) Cf. p. 121 ; N. C., p. 72.

(4) Voir p. 122 ; N. C., p. 275.

(5) *Inougami no*  
*Toko no yama narou*  
*Içayagawa*  
*Iça io kotaété*  
*Waga na moraçou na.*

Ces vers auraient été adressés par l'empereur Shōmou (45<sup>e</sup> souverain, 724 à 748) à une *ounémé* (cf. p. 73) de la province d'Ōmi.

(6) *Moukashi mishi* *Açakoura-yama no*  
*Hito woba waré wa* *Koumo-i harouka ni.*  
*Yoço ni séschi*



A la page 31, il est possible que Séi se réfère à la poésie suivante :

L'homme qui, jadis,  
Cueillit du persil, pas plus  
Que moi,  
Ne devait avoir  
Le cœur satisfait (1).

A la page 44 (2), Séi rappelle peut-être, au sujet de Foujiwara Yoshitchika, une poésie de Minamoto Mounéyouki, recueillie dans le *Shin'-tchokoucén'shōu* :

Vraiment il vaudrait mieux  
Qu'on ne le vît pas du tout,  
Le « visage du matin », [si éphémère,  
Qui dure seulement] le temps d'attendre que se pose  
La blanche rosée (3).

A la page 47, Séi évoque l'affinité particulière qui, d'après les poètes, existe entre l'oranger et le coucou (4). En effet, on les trouve associés dans des poésies très anciennes ; par exemple, dans le *Man'yōshōu* :

Ô vous que j'ai rencontré,  
A l'époque où le coucou  
Se cache  
Dans l'oranger en fleurs (5)  
De la montagne, au cinquième mois (6) !

(1) Séri tsoumishi  
Moukashi no hito mo  
Waga goto ya  
Kokoro ni mono no  
Kanawazarikémou.

Voir p. 276.

(3) Shiratsouyou no  
Okou wo matsou ma no  
Açagao wa  
Mizou zo nakanaka  
Aroubékarikérou.

(2) Cf. N. C., p. 45, n. 1.

Pour la plante appelée *açagao* (visage du matin), voir p. 217 et N. C., p. 72, n. 21. Comparer la poésie suivante, d'Ariwara Narihira, recueillie dans le *Kokin'shōu*, et dont M. Florenz (*Litteratur*, p. 139) donne le texte accompagné de la traduction en allemand :

|                    |                                                                                               |
|--------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------|
| Yo no naka ni      | S'il n'y avait                                                                                |
| Tadé sakoura no    | En ce monde                                                                                   |
| Nakaricéba         | Aucun cerisier,                                                                               |
| Harou no kokoro wa | Le cœur de [l'homme, au] printemps,                                                           |
| Nodokékaramashi.   | Serait sans doute [plus] joyeux [, car il ne<br>serait pas attristé par la chute des fleurs]. |

(4) Voir aussi N. C., p. 56.

(5) *Hana-tatchibana*. Cf. N. C., p. 47, n. 7.

(6) Satsouki yama      Kakouroou toki ni  
Hana-tatchibana ni      Aérou kimi ka mo.  
Hototoghiçou

On pourrait citer également, ici, les *naga-outa* du *Man'yōshōu* que reproduit M. Dickins (*Dickins, Texts*, p. 41, n° 46, et p. 81, n° 101).

De même, dans le *Kokin'shōu* :

Ah ! je voudrais qu'il restât  
Dans l'oranger en fleurs,  
Le coucou  
Qui est venu chanter ce matin  
Et qui veut repartir en voyage (1) !

A la page 49, à propos d'une « demoiselle de la Cour » qui s'est noyée, autrefois, dans l'étang de Sarouçawa (2), Séi fait allusion à une poésie de Hitomaro (*Gocén'shōu*) :

Quelle triste chose n'est-ce pas de voir  
Les cheveux dénoués  
De mon aimée  
[Flotter] comme des algues,  
Sur l'étang de Sarouçawa (3) !

A la même page, au sujet de l'étang de Sayama, Séi évoque la poésie sur la bardane d'eau. Il s'agit sans doute du poème suivant, recueilli dans les *Rokoutchō* :

La bardane d'eau  
De l'étang de Sayama,  
En Mouçashi,  
Ne se rompt pas quand on l'arrache ;  
Mais moi, on me rompt [quand on me sépare de vous] (4).

Voici un autre morceau, assez différent :

Quand on arrache la bardane d'eau  
De l'étang de Sayama,  
Symbole de l'amour,

(1) *Kéça ki-naki*  
*Imada tabi narou*  
*Hototoghiçou*  
*Hana-tatchibana ni*  
*Yado wa karanamou.*

Pour le *tatchibana*, voir N. C., p. 47, n. 7.

(2) Voir plus haut, p. 270.

(3) *Wag[a] imoko ga*  
*Nékoutarégami wo*  
*Sarouçawa no*  
*Iké no tamamo to*  
*Mirou zo kanashiki.*

Cf. p. 270, n. 7.

(4) *Mouçashi narou*  
*Sayama ga iké no*  
*Mikouri koço*  
*Hikéba taézaré*  
*Waré ya taçpourou.*

Pour la bardane d'eau (*sparganium longifolium*), voir N. C., p. 70, n. 16.

Elle se rompt.

Quant à moi, c'est la racine qui cède (1).

A la page 49, à propos de l'étang de Hara, Séi répète quelques mots d'une poésie populaire de Kōzoukē :

Le canard mandarin, la sarcelle,  
Le canard sauvage même, viennent s'y poser.  
Dans l'étang de Hara,  
Ne coupe pas la racine  
Des sargasses,  
Afin qu'elles continuent à pousser,  
Continuent à pousser (2).

A la page 52, en ce qui concerne le camphrier, Séi fait sans doute allusion à la poésie suivante des *Rokoutchō* :

Le camphrier  
Du bois de Shinoda,  
En Izoumi,  
Se divise en mille branches.  
[Les amants ont autant de] sujets d'inquiétude (3) !

A la page 53, où il s'agit du chêne blanc, Séi parle d'une poésie de Hitomaro, dans le *Man'yōshō* :

Je ne reconnais pas le chemin de la montagne,  
Où l'on tire la jambe [avec peine, pour gravir la côte],  
Car il a neigé  
Sur la pente,  
Sous les branches du chêne blanc (4).

- (1) Koï sou ichō  
Sayama no iké no  
Mikouri kōso  
Hikéba taéouré  
Waré ya né tayourou.

Le sens paraît être : « je ne suis pas si frêle que la bardane d'eau, qui se rompt quand on l'arrache, et si vous me repoussez, c'est mon amour (la racine), et non moi (la plante), qui périra. »

- |                                                                                                                                               |                                                                                                                                  |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| (2) Oshi takabé<br>Kamo saé ki-irou<br>Hara no iké no ya<br>Tamamo wa<br>Mané na-kari-so ya<br>Oï mo tsougou ga ni ya<br>Oï mo tsougou ga ni. | (3) Izoumi narou<br>Shimoda no mori no<br>Kouçou-no-ki no<br>Tchi-é ni wakaridé<br>Mono wo kōso omod.<br>Cf. N. C., p. 52, n. 3. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

- (4) Ashibiki no  
Yamaji mo shirazou  
Shiragashi no  
Édamoto wo o ni  
Yuki no fouréba.

Un autre texte donne une poésie différente :

Je ne reconnais pas le chemin de la montagne  
Où l'on tire la jambe,  
Car la neige a balayé  
Les branches et les feuilles  
Du chêne blanc (1).

A la page 54, à propos du daphniphyllé (*youzouriha*), Séi cite un poème des *Rokutchō* :

Je ne vous oublierai  
Que lorsque rougiront  
Les feuilles du daphniphyllé,  
Dans la plaine { de Kaçouga.  
                          { qui offre un abri  
Au voyageur (2).

A la même page, au sujet du chêne dentelé (*kashiwa*), Séi se réfère à une poésie qu'on trouve dans les « Contes du Yamato » :

J'ai cueilli une branche,  
Sans savoir  
Que le dieu qui protège les feuilles  
Habitait dans le chêne dentelé.  
Qu'il ne m'accable pas de sa malédiction (3) !

Cette poésie est presque identique à un poème de Foujiwara Nakahira, recueilli dans le *Gocén'shōu*, mais où « le chêne dentelé » est remplacé par « les feuilles du chêne *nara* » (4).

*Ashibiki* est un mot-oreiller destiné à précéder le mot *yama* (montagne) ou l'un des composés qui le renferment.

Le poète feint de croire que la neige qui couvre le sol est tombée des branches, toutes blanches, de l'arbre.

(1) *Ashibiki no*  
*Yamaji mo shirazou*  
*Shiragashi no*  
*Éda ni mo ha ni mo*  
*Youki no fourséhi wa.*

On ne voit pas pourquoi Séi parle, à propos de cette poésie, du séjour de *Souça-no-o* en *Izoumo*. Peut-être Hitomaro passait-il, au temps de Séi, pour avoir composé son poème afin de peindre la tristesse du dieu lorsqu'il vint en Izoumo après avoir été chassé du ciel. (Cf. pp. 23, 270 ; N. C., p. 53.)

(2) *Tabibito ni*  
*Yado Kaçouga-no no*  
*Youzouri-ha no*  
*Momiji sémou yo ya*  
*Kimi wo waçourémou.*

(3) *Kashiwaghi ni*  
*Ha-mori no kami no*  
*Mashikérou wo*  
*Shiradé zo orishi*  
*Tatari naçarou na.*

Voir p. 277.

(4) *Nara no ha ni*  
.....

*Nara* : quercus glandulifera.



A la page 55, Séi rappelle, à propos du canard mandarin, une poésie des *Rokutchō* :

Ah ! qu'il est triste,  
Le sommeil solitaire du canard mandarin  
Privé du compagnon  
Qui balayait la neige  
Sur ses ailes (1) !

A la page 55, Séi, parlant du héron, cite encore un poème des *Rokutchō* :

On dispute [et l'on assure]  
Que même le héron  
Du bois { de Youroughi,  
          { aux arbres agités [par le vent],  
A Takashima,  
Ne dormirait pas seul [, et moi, je dois dormir solitaire] (2) !

A la même page, le nom du pluvier est accompagné de quelques mots empruntés à une poésie de Ki no Tomonori, recueillie dans les *Rokutchō* et dans le *Shōuishō* :

Quand vient le soir,  
Après avoir fait s'égarer son ami  
Dans la brume,  
Sur les bords de la rivière de Sao,  
Le pluvier { chante.  
              { Se perd (3).

Séi pense sans doute en même temps à une poésie de Hitomaro, qui figure dans le *Man'yōshō* :

Quand les pluviérs [qui nagent] le soir, sur les vagues  
De la mer d'Ōmi,

(1)    *Ha no oué no*  
      *Shimo outchi-haraou*  
      *Tomo wo nami*  
      *Oshi no hitori-né*  
      *Sourou zo wabishiki.*

(2)    *Takashima ya*  
      *Youroughi no mori no*  
      *Saghi soura mo*  
      *Hitori wa néji to*  
      *Araçouu mono wo.*

(3)    *Yōuzaréba*  
      *Sao no kawabé no*  
      *Kawaghiri ni*  
      *Tomo madowacété*  
      *Tchidori nakou nari.*

Dans un autre texte, le premier vers est le suivant : *Aki kouréba* (Quand vient l'automne).

Chantent longuement,  
Je me rappelle le passé [avec tant de tristesse]  
Que [je sens] mon cœur mourir (1).

A la page 55, rappel d'une poésie du *Gocén'shōu*, relative  
au canard sauvage :

Ah ! Il est aussi des moments  
De tristesse, quand fond  
La gelée blanche qui s'était posée  
Sur les plumes du canard sauvage  
De l'étang, en hiver (2) !

A la page 56, où il est question du rossignol et du printemps,  
Séi paraît songer à une poésie du *Shōūishōu* :

Ah ! ce qu'on attend  
Depuis le matin,  
Quand revient l'année,  
Qui se renouvelle,  
C'est la voix du rossignol (3) !

Peut-être aussi pense-t-elle à ce poème du *Kokin'shōu* :

Bien que les gens assurent  
Que le printemps est venu,  
Je me dis qu'il n'est pas là  
Tant que le rossignol  
Ne chante point (4).

- (1) *Ōmi no mi*  
*Yōu-nami-ichidori*  
*Naga nakéba*  
*Kokoro mo shinou ni*  
*Intshé omohoyou.*

Comparer Lorenzen, p. 44.

- (2) *Fouyou no tké no*  
*Kamo no ouwaghé ni*  
*Okou shimo no*  
*Kitéé mono omoou*  
*Koro ni mo arou kana.*

Voir une poésie du *Man'yōshōu* publiée et traduite par M. Dickins (*Texts*, p. 136,  
n° 198).

- (3) *Aralama no*  
*Toshi tatchi-kaérou*  
*Ashita yori*  
*Matarourou mono wa*  
*Ougouïcou no kod.*

*Aralama* est un mot-oreiller de *toshi*.

- (4) *Harou kinou to*  
*Hito wa iédomo*  
*Ougouïcou no*  
*Nakanou kaghiri wa*  
*Araji to zo omoou.*

Comparer Florenz, *Wörterbuch*, pp. 151  
et 166 ; Chanoch, p. 48.

A la page 68, à propos de la rivière d'Açouka, Séi fait allusion, semble-t-il, à la poésie suivante :

En ce monde  
Qu'y a-t-il de permanent ?  
Dans la rivière d'Açouka,  
Les gouffres d'hier  
Sont aujourd'hui [remplacés par] des bancs de sable (1).

A la même page, la rivière de Sawada lui remémore un air de *saïbara* :

La rivière de Sawada !  
Bien qu'elle soit si peu profonde  
Qu'elle atteint à peine la manche [de ceux qui la traversent],  
Les courtisans de Kouni  
Ont jeté, par-dessus, un pont [très] haut (2) !

A la page 69, c'est le nom de la « rivière céleste » qui l'amène à citer une poésie d'Ariwara Narihira (*Kokin'shō*) :

Après avoir chassé tout le jour,  
J'emprunterai un logis  
A la Tisserande.  
Me voici arrivé  
Où coule la rivière du ciel (3).

A la page 75, Séi se rappelle probablement, à propos de la lespédèze, une poésie du *Man'yōshō* :

(1) *Yo no naka wa*  
*Nani ka tsouné narou*  
*Açoukagawa*  
*Kinō no foutchi zo*  
*Kyō wa sé to narou.*

Voir p. 319, n. 3 ; Revon, *Anthologie*, p. 145, n. 5.

(2) *Sawadagawa*  
*Sodé tsoukou bakari*  
*Açakérédo*  
*Kouni no miyabito*  
*Taka-hashī watagou.*

Comparer un exemple de *saïbara*, peu différent de ce poème, dans Florenz, *Littérature*, p. 249.

Kouni, en Yamashiro, fut de 724 à 748 la capitale du Japon, sous l'empereur Shōmou (voir le même ouvrage, p. 249, n. 3).

REMARQUE : la poésie relative à la rivière de Natori donnée plus loin (p. 322) pourrait être placée ici, car Séi, à la page 69 de son ouvrage, semble y faire allusion.

(3) *Kari-kourashi*                      *Ama no kawara ni*  
*Tanabata tsou mé ni*              *Waré wa ki ni kéri.*  
*Yado karamou*

Poésie composée par Narihira alors qu'il accompagnait, à la chasse, le prince impérial Korétaka (844-897), fils de l'empereur Mon'tokou.

Sur sa colline  
Le cerf vient et brame.  
Ah ! le cerf qui vient, en bramant,  
Voir sa femme-fleur,  
La lespédèze fleurie (1) !

Il est d'ailleurs possible qu'elle ait aussi pensé à ce poème de Tsourayouki, dans le *Gocén'shōu* :

En allant et en revenant,  
Je la cueillerai et la mettrai dans mes cheveux,  
La [fleur de la] lespédèze de l'automne,  
Que, chaque matin,  
Vient visiter le cerf (2).

A la même page, au sujet de l'azalée, Séi se réfère apparemment à une poésie d'Izoumi Shikibou, sa contemporaine *Go-shōuishōu* :

J'ai cueilli et rapporté l'azalée,  
Et je la regarde,  
Car [sa nuance] ressemble  
A la couleur cramoisie  
[Du vêtement] que portait mon aimé (3).

A la page 102, Séi se représente la montagne blanche du pays

- (1)                    *Waga oka ni*  
                         *Saoshika ki-nakou*  
                         *Saki-haghi no*  
                         *Hana-tsouma toï ni*  
                         *Ki-nakou saoshika.*
- (2)                    *Youki-kaëri*  
                         *Orité kazaçamou*  
                         *Aça na aça na*  
                         *Shika tatchi-naraçou*  
                         *Nobé no aki-haghi.*

Comme l'explique M. Chamberlain (*Mœurs et coutumes*, p. 195), la *lespedeza* est une des fleurs « favorites [des Japonais] à cause d'anciennes légendes poétiques rapportant les amours de la *lespedeza*, sous la forme d'une vierge très belle, et du cerf, son amant ».

Des légendes analogues ont existé à propos du cerf et de la valériane, ainsi qu'on peut le voir par la poésie suivante, recueillie dans le *Kokin'shōu* :

|                             |                                      |
|-----------------------------|--------------------------------------|
| <i>Tsouma koorou</i>        | La valériane,                        |
| <i>Shika zo nakou narou</i> | Pour laquelle le cerf                |
| <i>Ominaméshi</i>           | Brame d'amour !                      |
| <i>Ono ga soumou no no</i>  | Ne sait-il point que c'est une fleur |
| <i>Hana to shirazou ya</i>  | De la lande où il demeure lui-même ? |

Comparer Florenz, *Wörterbuch*, p. 129; Chanoch, p. 110.

- (3)                    *Iwa-tsoutsouji*  
                         *Ori-moté zo mirou*  
                         *Séko ga hishi*  
                         *Kourénai somé no*  
                         *Iro ni niaréba.*



de Koshi ; et c'est sans doute, alors, vers la poésie suivante, du *Kokin'shōu*, que sa pensée se reporte :

Comme elle n'y est jamais  
Complètement fondue,  
C'est la neige qui a fait  
La renommée de la montagne blanche  
Du pays de Koshi (1).

A la page 145, Séi cite la poésie du « Remous de Takacé ». Il s'agit d'un poème qui accompagnait la danse sacrée (*kagoura*) :

Ah ! le somme qu'on fait avec une natte de jonc pour oreiller !  
Je ne m'y abandonnerai pas sans souci,  
Même si l'on récolte  
Les roseaux  
Au remous de Takacé (2).

A la page 174, où elle célèbre les danses au temple de Kamo, Séi ne s'est-elle pas souvenue de cette poésie de Foujiwara Tada-fouça, dans le *Shōuishōu* ?

Ah ! le dieu même  
Ne pourra supporter le charme  
Des huit jeunes filles  
[Qui dansent] en ce jour merveilleux  
A [la fête de] Kaçouga (3) !

De même, à la page 177, en appelant les larmes « ce que l'on

(1) *Kié-hatsourou*  
*Toki shi nakéréba*  
*Koshi-ji narou*  
*Shirayama no na wa*  
*Youki ni zo arikérou.*

(2) *Komo-makoura*  
*Takacé no yodo ni*  
*Karou komo no*  
*Karou to mo waré wa*  
*Shiradé tanomamou.*

Voir p. 37 (le pays de Koshi) ; N. C., pp. 99 et 102.

(3) *Mézourashtki*  
*Kyō no Kaçouga no*  
*Ya otomé wo*  
*Kami mo ouréshi to*  
*Shinobazaramé ya.*

Dans un autre texte, les deux premiers vers sont les suivants :

*Mézourashiki*  
*Kyō no Kaçouga no*

Les deux dernières lignes, dans la traduction, doivent, si l'on accepte ce texte, être remplacées par celles-ci :

De la danse sacrée, en ce jour  
Merveilleux !

La phrase « *kami mo ouréshi to* » est reproduite dans le texte des « Notes » (Mizogoutchi, p. 506 ; Kanéko, p. 690).

connaît d'abord », Séi paraît bien s'inspirer d'une poésie du *Kokin'shōu* :

Avant que l'on vous ait dit  
Combien le monde  
Est flottant (éphémère) et pénible,  
Ce que l'on connaît d'abord,  
Ce sont les larmes (1).

A la page 190, Séi parle de la poésie du « Bac de Naniwa » (2).

A la page 195, à propos de l'automne, réminiscence probable d'un poème du *Kokin'shōu* :

Sur le chemin  
Du ciel, où se croisent  
L'été et l'automne,  
Une brise fraîche  
Soufflera d'un côté (3).

A la page 202, au sujet du puits de la montagne, allusion évidente à une poésie du *Man' yōshōu* :

Ah ! la montagne d'Açaka,  
Et le puits de la montagne,  
Où l'on { voit son image.  
                  { obtient la faveur.  
Je n'ai pas, comme lui,  
Le cœur peu profond (4) !

A la page 202, après le nom du puits d'Açouka, Séi note un passage de *saibara* :

(1) Yo no naka no  
Ouki mo tsouraki mo  
Tsoughénakou ni  
Mazou shirou mono wa  
Namida narikéri.

(2) *Naniwa-watari*. Cf. p. 285, n. 1.

(3) Natsou to aki to  
Youki-kacou sora no  
Kayoi-ji wa  
Kataé souzoushiki  
Kazé ya foukouramou.

(4) Açaka-yama  
Kaghé saé miyourou  
Yama no i no  
Açaki kokoro wa  
Waga omowanakou ni

Au cours d'un voyage en Mitchinokou, le prince impérial Katsouraghi, chargé de contrôler l'administration des provinces, s'aperçut que les affaires publiques, dans un certain district, étaient en désordre, et, pendant le banquet que lui offrit le gouverneur, il montra, par sa mine, qu'il était fort mécontent. Une fille du gouverneur, qui avait été jadis *ounémé* (voir p. 73), récita, pour apaiser le courroux du prince, la poésie indiquée ci-dessus, en lui offrant une coupe.

La poésie d'Açaka est citée dans la Préface du *Kokin'shōu* (comp. Revon, *Anthologie* p. 141, n. 2 ; et Dickens, *Translations*, p. 381, n. 3).

Au puits d'Açouka,  
Il faut faire halte.  
L'ombre y est bonne,  
L'eau y est fraîche,  
Le fourrage y est bon aussi (1).

A la page 228, décrivant des mares peu profondes, Séi paraît emprunter quelques mots à une poésie du *Shōuishō* :

La surface de l'onde, au-dessus de la vase  
Où rampent les racines des roseaux,  
Ne laisse rien voir,  
Et l'eau, dessous, est d'une transparence sans pareille.  
Ah ! { mon cœur, quand j'y songe !  
          { le cœur de celui qui aime (2) !

A la page 238, à propos de la colline de Tomooka, notre auteur se réfère sûrement à la poésie suivante :

En ce monde,  
Les petits bambous de quel lieu [doit-on chanter] ?  
Les petits bambous de la colline de Tomooka,  
Qui pendent à la ceinture  
Des bouviers (3).

A la même page, pensant au temple de Miwa, elle évoque le « sanctuaire du cryptomère ». Sans doute se souvient-elle d'une poésie du *Kokin'shō* :

Ma hutte  
Est au pied de la montagne de Miwa.  
Si tu languis [loin de moi],

- (1) Açouka-i ni  
Yadori wa soubéshi  
Kaghé mo yoshi  
Mi-mōi mo samoushi  
Mi-magouça mo yoshi.

- (2) Ashi-né haou  
Ouki wa oué kōo  
Tsourénakéré  
Shita wa é-narazou  
Omoou kokoro wo.

Dans le texte des « Notes », on lit : « oué wa tsourénakou kouça oi-shighéritarou wo naga-naga to tadaçama ni youkéba, shita wa é-narazarikérou mizou no... » N. C., p. 228 ; Mizogoutchi, p. 657 ; Kanéko, p. 866.

- (3) Kono yo wa  
Izouko no saça zo  
Tonérira ga  
Koshi ni sagarétou  
Tomo-oka no saça.

Viens me voir.

Au portail près duquel se dresse le cryptomère (1).

Elle fait d'ailleurs mention, à la page 275, d'une chanson relative à ce même sanctuaire.

A la page 238, encore, Séi rappelle probablement une poésie de Tsourayouki concernant le temple de Miwa :

Ce n'est pas une chose  
Du temps passé,  
Le signe auquel on peut reconnaître  
La montagne de Miwa.  
C'est le cryptomère (2).

A la même page, à propos du temple de Koto-no-mama (3), Séi fait allusion à une poésie du *Kokin'shō* :

Le sanctuaire [dont le dieu]  
Exauce, paraît-il, trop aisément  
Les prières,  
A la fin, pourrait devenir  
Le bois des lamentations (4).

A la même page, Séi parle de quelques vers que Tsourayouki offrit au dieu d'Aridōshi. On les trouve dans le recueil des œuvres de ce poète :

Peut-on croire  
Qu'il y ait dans le ciel,  
Inconnu  
Et couvert de nuages,  
Un [dieu qu'on appelle le dieu du] passage des fourmis (5) ?

(1) *Waga io wa*  
*Miwa no yamamoto*  
*Koishikou wa*  
*Tobourai-kimacé*  
*Soughi tatérou kado.*

(2) *Inishié no*  
*Koto narazou shité*  
*Miwa no yama*  
*Miyourou shiroushi wa*  
*Soughi ni zo arikérou.*

Dans d'autres textes, on a, au premier vers, *Waga yado* (Ma demeure).

(3) Cf. N. C., p. 238, n. 15.

(4) *Néghigoto wo*  
*Sa nomi kikikémou*  
*Yashiro koço*  
*Haté wa naghéki no*  
*Mori to narouramé.*

La dernière syllabe de *naghéki* est identique au mot *ki* (arbre), *én'go* (voir p. 233) de *mori* (bois, bois sacré).

(5) *Kaki-koumori*  
*Ayamé mo shiranou*  
*Ôzora ni*  
*Aridōshi woba*  
*Omooubéshi ya wa.*



A la page 241, Séi reproduit une poésie prononcée par le dieu d'Aridōshi, sans qu'on sache d'ailleurs où elle l'a vue :

Y a-t-il [au monde] quelqu'un qui ignore  
Qu'[on a appelé ce temple] la « traversée des fourmis »  
Parce qu'on avait passé un fil  
Dans un bijou contourné  
Sept fois (1) ?

Quelques mots de la page 284 peuvent faire penser à une poésie du *Kokin'shōu* :

Quand vient l'aurore,  
[J'écoute] le bruissement sans fin  
Des cigales ;  
La nuit, je brûle  
Comme les lucioles (2).

A la page 293, au sujet des vagues. Séi cite une poésie de Man'séi, recueillie dans le *Shōūishōu* :

A quoi pourrais-je comparer  
Les choses de ce monde ?  
Aux { blanches vagues  
qui ne laissent pas de trace, } dans le sillage  
Des bateaux qui vont à la rame,  
A l'aube (3).

A la page 295, Séi parle d'un poème composé par la princesse impériale Izoushi, fille de l'empereur Kwammou (50<sup>e</sup> souverain,

(1) *Nana-wada ni*  
*Magarétou tama no*  
*O wo noukité*  
*Aridōshi to mo*  
*Shirazou ya arouramou.*

(2) *Aké tatéba*  
*Sémi no ori-hae*  
*Naki-kourashi*  
*Yorou wa hotarou no*  
*Moé kōgo wa souré.*

« *Aké tatéba* » est dans le texte des « Notes »  
(Mizogoutchi, p. 825, Kanéko, p. 1020).

(3) *Yo no naka wo*  
*Nani ni tatoémou*  
*Açaboraké*  
*Koght-youkou founé no*  
*Ato no shiranami.*

Dans le *Hōjōki*, Kamo Tchōméi fait allusion à la poésie de Man'séi (cf. Revon, *Anthologie*, p. 260). Voir p. 107, n. 3, et comparer la poésie suivante d'Okoura, recueillie dans le *Man'yōshōu* :

*Yo no naka wo*  
*Nani ni tatoémou*  
*Açabiraki*

*Koght ni shi founé no*  
*Ato naki ga gotoshit.*

Cf. Gundert, p. 29.

A quoi pourrais-je comparer  
Les choses de ce monde.  
Il est comme le sillage, qui ne laisse pas de  
trace,  
Des bateaux qui sortent du port, à la rame,  
A l'aube.

782 à 805), laquelle épousa le prince impérial Aho, fils de Hējō (51<sup>e</sup> empereur, 806 à 809), et fut la mère du poète Ariwara no Narihira. Alors que cette princesse demeurait à Nagaoka, son fils, retenu par son service à la Cour, ne pouvait aller la voir ; elle lui envoya cette poésie touchante, à laquelle semble faire allusion l'auteur des « Contes d'Icē » (1), et qui devait être recueillie dans le *Kokin'shōu* :

Je suis vieille,  
Et l'on dit que notre séparation  
Sera éternelle.  
Ah ! Seigneur, je désire  
De plus en plus ardemment vous voir (2) !

Il convient de rappeler ici les poésies composées par la dame Hyōe, par le chanoine Dōmēi et par la Dame d'Ono, que Sēi reproduit en entier aux pages 207, 294 et 295 des « Notes de chevet ». Des traductions de ces poèmes ont été proposées plus haut (3).

Pour de nombreux passages de son livre et en particulier pour les chapitres consacrés aux noms de lieux, nous avons, comme il a déjà été signalé à propos de ces derniers, des raisons valables de supposer que Sēi pensait, en écrivant, à d'anciennes poésies ; plus exactement, nous pouvons croire que, souvent, Sēi n'a noté telle ou telle chose que parce qu'elle se rappelait quelques vers où il en était question. Quels furent ces poèmes ? Il va sans dire qu'il nous est impossible de répondre assurément quand nous trouvons dans l'ouvrage de Sēi des noms de lieux, d'animaux, de végétaux, etc., donnés sans aucune explication. Nous pouvons seulement, en lisant ces noms, songer nous-mêmes à diverses poésies, et je vais rassembler dans les pages suivantes certaines de celles qui doivent intéresser le lecteur des « Notes de chevet ». Pour plus de brièveté, j'indiquerai successivement, dans une sorte de tableau, la page des « Notes » où l'on rencontre chacun des noms considérés, ce nom lui-même, puis une ou plusieurs poésies qu'on se remémore à son sujet. Quand on verra, par exemple, « Page 14, montagne d'Ogoura, poésie du *Shōūishōu* », on voudra bien lire : « A la page 14 des « Notes de chevet », est citée la montagne d'Ogoura, dont le nom rappelle la poésie suivante du *Shōūishōu* », ou, inver-

(1) (Cf. p. 124, n. 2.

(2) *Oinourēba*  
*Saranou wakaré no*  
*Ari to iēba*  
*Iyo-iyo mi-makou*  
*Hoshiki kimi kana.*

(La princesse veut dire qu'elle craint de mourir sans avoir revu son fils.)

(3) Voir pp. 231, 232.

sement, « dont le nom peut être rappelé par cette poésie ». Voici donc ce tableau :

Page 14, montagne d'Ogoura ; poésie de Foujiwara Tadahira, recueillie dans le *Shōuishō* :

Ah ! si les feuilles, rougies par l'automne, du pic  
De la montagne d'Ogoura  
Ont un cœur,  
Elles attendront [pour avoir] le bonheur  
D'être vues encore une fois par une auguste [personne] (1).

Page 14, montagne de Mikaça, *sédōka* du *Man'yōshō* :

Sur la montagne de Mikaça,  
A Kaçouga,  
La lune apparaît, comme un bateau sort [du port],  
Pendant que je puis voir sa lumière  
Dans la tasse où boit  
Le courtisan (2).

Page 14, montagne de Kacé, poésie du *Kokin'shō* :

J'ai quitté la capitale ;  
Aujourd'hui, dans la plaine d { Mika,  
la cruche,

- (1)           Ogoura-yama  
              Miné no momijiba  
              Kokoro araba  
              Ima hito-tabi no  
              Mi-satchi matanamou.

Cf. Revon, *Anthologie*, p. 115, n. 2 « ...L'ex-empereur Ouda, charmé d'une excursion au mont Ogoura dans la splendeur de l'automne, désirait que son fils, l'empereur Daigo, eût à son tour le même plaisir délicat ; et comme il lui fit transmettre cette recommandation par le poète, l'invitation prit tout naturellement la forme d'une tannka aussi élégante que respectueuse. » Pour Tadahira, encore appelé Têishin'kō, Ko-itchijō-daijin', voir pp. 30, 31. Pour le mont Ogoura, cf. Dickins, *Texts*, p. 206 (texte du *Takétori-monogatari*), et *Translations*, p. 336, n. 4.

- (2)           Kaçouga narou  
              Mikaça no yama ni  
              Tsouki no founé izou  
              Miyabi-o no  
              Nomou sakazouki ni  
              Kaghé no miétsoutsou.

Voir aussi la poésie suivante de Nakamaro (*Kokin'shō*).

|                      |                                       |
|----------------------|---------------------------------------|
| Ama no hara          | Quand je regarde au loin              |
| Fourçaké miréba      | La plaine du ciel,                    |
| Kaçouga narou        | Ô la lune que j'ai vue jadis se lever |
| Mikaça no yama ni    | Sur la montagne de Mikaça,            |
| Idéshi tsouki ka mo. | Là-bas, en Kaçouga !                  |

Cf. Dickins, *Texts*, p. 197 ; *Translations*, p. 308 ; Revon, *Anthologie*, p. 109.

De la rivière d'Izoumi,  
Vient un vent froid.

Montagne } de Kacé.  
              } prête[-moi] un vêtement (1).

Page 14, montagne d'Itsouwata, poésie du *Shin'-kokin'shō* :

Je l'oublierai,  
Quand la montagne d'Itsouwata,  
[Qu'on voit] en revenant  
Du pays de Koshi,  
Viendra à la rencontre des gens (2).

Page 14, montagne de Kaçatori, poésie du *Kokin'shō* :

Bien qu'il pleuve  
Il ne peut passer une seule goutte.  
Comment [les feuilles, sur] la montagne  
{ De Kaçatori,  
{ Qui a un parapluie,  
Se seront-elles [, sans avoir été mouillées,] teintes en  
rouge (3) ?

Autre poésie du *Kokin'shō* :

Le [reflet] des feuilles rougies par l'automne,  
Sur la montagne } de Kaçatori,  
                          } qui a un parapluie,  
Quand il pleut,  
[Fait] briller même les manches  
Des gens qui vont et viennent (4).

(1) Miyako idéé  
Kyo Mika no hara  
Izoumigawa  
Kawa-kazé samoushi  
Koromo Kacé-yama.

(2) Waçourénamou  
Yo ni mo Koshi-ji no  
Kaérou-yama  
Itsouwata hito ni  
Awamou to souramou.

(3) Amé fourédo  
Tsouyou mo moraji wo  
Kaçatori no  
Yama wa ikadé ka  
Momiji somékémou.

Comparer Chanoch, p. 119.

(4) Amé fouréba  
Kaçatori-yama no  
Momijiba wa  
Youki-kaou hito no  
Sodé saé zo térou.

Comparer Florenz, *Wörterbuch*, p. 122 ; Chanoch, p. 120.



Page 14, montagne de Tamouké, poésie de Sougawara Mitchizané :

{ Cette fois,  
[Dans] ce voyage,  
Je n'ai pu apporter de présents ;  
[Mais] les dieux [peuvent prendre] autant qu'ils en veulent  
Du brocart des feuilles d'érable,  
[Sur] la montagne { de Tamouké.  
des offrandes (1).

Page 14, montagne de Miwa, poésie du *Kokin'shōu* :

Oh ! comme il cache  
La montagne de Miwa,  
Le brouillard printanier !  
Peut-être y fleurit-il  
Des fleurs inconnues (2) ?

Page 15, montagne d'Otowa, poésie du *Kokin'shōu* :

Mon amour  
Devra-t-il donc être connu de tous ?  
Même par l'écho  
De la montagne d'Otowa,  
En Yamashina (3) ?

Page 15, montagne de Soué, poésie du *Kokin'shōu* :

(1) *Kono tabi wa*  
*Nouça mo tori-aezou*  
*Tamouké-yama*  
*Momiji no nishiki.*  
*Kami no mani-mani.*

Pour le sens du mot *nouça*, voir p. 83 ; pour Sougawara Mitchizané, cf. p. 30. « Un jour, Mitchizané accompagnait son souverain au mont Tamouké, près de Nara ; et en pareil cas, un simple sujet ne pouvait faire d'offrande personnelle au dieu local. Mais, par bonheur, *tamouké* veut justement dire « offrande ». Il s'excusa donc en improvisant ces vers, où il priait le « mont des Offrandes » de faire agréer au dieu, à défaut des *nouça* coutumières, le riche brocart de ses feuillages pourprés. » (Reyon, *Anthologie*, p. 109, n. 3.)

(2) *Miwa-yama wo*  
*Shika mo kakouçou ka*  
*Harougaçoumi*  
*Hito ni shirarénou*  
*Hana ya sakouramou.*

Comparer Florenz, *Wörterbuch*, p. 49.

(3) *Yamashina no*  
*Otowa no yama no*  
*Oto ni dani*  
*Hito no shiroubékou*  
*Waga koïmé ka mo.*

Si [un jour] je devais vous abandonner,  
Et avoir  
Un cœur infidèle,  
Les vagues passeraient par-dessus  
La Montagne des Pins de Soué (1) !

Autre poésie du *Kokin'shō* :

[Quand] la neige vient tomber  
Près du rivage,  
[On croit] voir passer  
De blanches vagues  
Par-dessus la Montagne des Pins de Soué (2).

Poésie du père de Sēi Shōnagon', Kiyowara no Motoçouké,  
admise à la fois dans le *Go-shōūishō* et dans le *Hyakounin'isshō* :

En tordant  
Nos manches, ensemble  
Nous avons fait le serment  
Que sur la Montagne des Pins de Soué  
Les vagues ne passeraient jamais (3).

Page 15, montagne de Katsouraghi, poésie du *Kokin'shō* :

Je pense à vous  
Sans cesse,  
Comme tombe la neige  
Sur la montagne { de Katsouraghi.  
                          { du *katsoura*,  
Dont on lie les rameaux (4).

(1) *Kimi wo okitē*  
*Ada shi kokoro wo*  
*Waga motaba*  
*Soué no matsou-yama*  
*Nami mo koénamou.*

(2) *Oura tchikakou*  
*Fouri-kourou youki wa*  
*Shiranami no*  
*Soué no matsou-yama*  
*Koçou ka to zo mirou.*

Comparer Florenz, *Wörterbuch*, p. 136.

(3) La traduction donnée est celle de M. Revon (*Anthologie*, p. 117 ; voir aussi le même ouvrage, p. 146, n. 1).

(4) *Shimoto-youou*  
*Katsouraghi-yama ni*  
*Fourou youki no*  
*Ma nakou toki nakou*  
*Omohoyourou kana.*

*Shimoto-youou* est un mot-oreiller de *katsoura*. (Pour cet arbre, voir N. C., p. 51, n. 4.) Pour la montagne de Katsouraghi, cf. p. 78.

Page 15, montagne de Hahaço ; poésie de Tsourayouki, recueillie dans le *Gocén'shōu* :

Je { ramasse et je rassemble  
note  
Les { feuilles qui tombent,  
vieilles paroles.  
Emportées par le vent,  
Des arbres rougis à l'automne,  
Sur le pic de la montagne { de Hahaço.  
des chênes dentelés (1).

Page 15, montagne de Sarashina ; poésie de Tsourayouki, insérée dans le *Shouïshōu* :

Même si tu ne t'es pas rassasié de contempler  
La lumière de la lune,  
Ne reste pas longtemps  
Au pied de la montagne  
De Sarashina (2).

Page 15, montagne d'Obaçouté, poésie du *Kokin'shōu*

Je n'ai pas vu la lune qui brille,  
Sur la Montagne { d'Obaçouté,  
de la tante abandonnée,  
En Sarashina,  
Et mon cœur  
N'a pu se consoler (3).

Page 15, montagne de Kaérou, poésie du *Kokin'shōu* :

Bien que j'aie entendu dire qu'il y avait  
Une montagne { de Kaérou,  
du retour,

(1) *Hahaço-yama*,  
*Miné no momiji no*  
*Kazé wo itami*  
*Fourou koto no ha wo*  
*Kaki zo atsoumourou.*

(2) *Tsouki-kaghé wa*  
*Akazou mirou to mo*  
*Sarashina no*  
*Yama no founoto ni*  
*Naga-i sou na kimi.*

(3) *Waga kokoro wa*  
*Nagouçamé-kanétsou*  
*Sarashina ya*  
*Obaçouté-yama ni*  
*Térou tsouki wo midé.*

Voir, p. 286, n. 2, une variante de cette poésie.

Quand la brume printanière  
 { Se sera levée,  
 { Quand tu seras parti,  
 Je me lamenterai en pensant [à toi] (1).

Page 15, pic d'Amida ; poésie de Foujiwara Kin'tō, contemporain de Sēi :

Vous pouvez vous fier [à moi].  
 A partir d'aujourd'hui,  
 La lune peut briller  
 Sur le pic d'Amida,  
 Pendant que passeront plus de mille générations [, je  
 vous serai encore fidèle] (2).

Page 15, plaine de Mika, poésie du *Man'yōshō* :

On a, paraît-il, nettoyé  
 La lande { de Foutaghi,  
               { du couvercle,  
 Dans la plaine { de Mika,  
                   { de la cruche,  
 Et on y a fixé  
 L'emplacement du Grand Palais (3).

Page 15, plaine d'Ashita, poésie du *Kokin'shō* :

La plaine { d'Ashita,  
               { du lendemain,  
 A Kataoka,

- (1) *Kaerou-yama*  
*Ari to wa kikēdo*  
*Harougapoumi*  
*Tatchi-wakarénaba*  
*Koishikaroubēshi.*

Le sens est : « Bien que l'on m'assure que tu reviendras... »

- (2) *Ima yori wa*  
*Amida no miné wo*  
*Tsouki-kaghé wo*  
*Tchi-yo no notchi madé*  
*Tanomoubéki kana.*

- (3) *Mika no hara*  
*Foutaghi no nobé wo*  
*Kiyomi kōjo*  
*Ō-miyadokoro*  
*Sadamékérashī mo.*

La plaine de Mika est déjà intervenue dans une des poésies reproduites plus haut (p. 311, n. 1).



Où les oies sauvages { chantent  
se perdent  
Quand la brume s'est levée,  
Se sera teinte des nuances rouges de l'automne (1).

Page 15, plaine de Sono, poésie du *Shin'-kokin'shō* :

Ah ! la plaine de Sono !  
Ah ! Seigneur qui ne trouvez plus,  
[En vous approchant,] l'arbre à balais  
Que vous aviez cru voir  
S'élever auprès de la cabane (2) !

Page 17, bac de Shikaçouga, poésie de Minamoto Shitagaou :

Bien qu'il ait une route, le bateau  
Qui va et vient,  
Le sillage du bac  
De Shikaçouga  
Ne laisse pas de trace (3).

Page 17, Palais des pruniers rouges (*Kōbaïdono*), poésie de Sougawara Mitchizané :

Quand soufflera le vent d'est,  
Envoyez-moi votre parfum,  
Ô fleurs des pruniers !  
Et n'oubliez pas le printemps  
Parce qu'il n'y a point de maître [à la maison] (4).

(1) Kiri tatchité  
Kari zo nakou narou  
Kata-oka no  
Ashita no hara wa  
Momiji shinouramou.

(2) Sonowara ya  
Foucé-ya ni ourou  
Hahakighi no  
Ari to wa miété  
Awanou kimi kana.

Le *hahakighi* (kokie à balais, kochia scoporia) est encore appelé belvédère, cyprès à balais, cyprès d'été. Le deuxième chapitre du « Roman de Ghén'ji » est intitulé « *Hahakighi* ».

(3) Iki-kayouu  
Founaji wa arédo  
Shikaçouga no  
Watari wa ato mo  
Nakou zo arikérou.

(4) Kotchi foukaba  
Nioï okocéyo  
Oumé no hana  
Arouji nashi toté  
Harou na-waçouré-so.

Page 17, Palais d'Agata-no-ido, poésie du *Gocén'shōu* :

Si seulement les gens de la capitale  
 Pouvaient y rester quand par hasard ils y viennent !  
 Ah ! la fleur de kerrie,  
 [Que l'on voit près] du puits { d'Agata,  
 { de la province,  
 Où coassent les grenouilles (1).

Page 48, étang de Katsoumata, poésie du *Man'yōshōu* :

Dans l'étang de Katsoumata,  
 Je le sais bien,  
 Il n'y a pas de lotus.  
 C'est comme pour vous qui parlez ainsi,  
 Qui n'avez point de barbe (2).

Page 54, le faisan cuivré (*yamadori*), poésie attribuée à Hito-  
 maro (3) :

Dormirai-je donc seul,  
 Toute cette nuit aussi longue  
 Que la queue pendante  
 Du mâle du faisan de la montagne,  
 Où l'on tire la jambe (4).

Page 55, la mouette (*miyakodori*), poésie attribuée à Nari-  
 hira, incluse dans les « Contes d'Icē » :

Puisque tu en portes le nom,  
 Allons ! je vais te demander une chose,  
 Oiseau de la capitale !

(1) *Miyakobito*  
*Kilé mo oranamou*  
*Kawazou nakou*  
*Agata no ido no*  
*Yamabouki no hana.*

(2) *Katsoumata no*  
*Iké wa waré shirou*  
*Hatchicou nashé*  
*Shika iou kimi ga*  
*Highe naki ga goto.*

(3) Peut-être à tort, d'après M. Gundert (*Literatur*, p. 26). Voir Revon, *Anthologie*,  
 p. 87, n. 1.

(4) *Ashibiki no*  
*Yamadori no o no*  
*Shidari-o no*  
*Naga-nagashi yo wo*  
*Hitoré ka mo némou.*



Je ne haïrai pas le monde ;  
 Mais je me désolerai [en pensant]  
 { Qu'[on appelle] coquille brisée (caprelle),  
 { Que [tout le mal] vient de moi.  
 Les bestioles qui habitent dans les algues  
 Que récoltent les pêcheurs (1).

Page 68, cascade d'Otonashi, poésie du *Shōuishō* :

Où peut donc se trouver  
 La cascade { d'Otonashi,  
 { sans bruit,  
 Qui n'a pas de voix  
 Où l'on puisse entendre seulement la plainte  
 De l'amant désolé (2) ?

Page 68, cascades de Natchi ; poésie de l'empereur Kwazan',  
 recueillie dans le *Foubokoushō* :

Ah ! la montagne de Natchi,  
 Qui se mêle aux cascades  
 Courant sur les rochers,  
 Et le nuage blanc des fleurs,  
 Quand on voit les roseaux (3) !

(1) *Ama no karou*  
*Mo ni soumou moushi no*  
*Ware kara to*  
*Né wo kōo nakamé*  
*Yo woba ouramiji.*

(2) *Kōi-wabinou*  
*Né wo dani kikamou*  
*Kōé tatédé*  
*Izouko narouramou*  
*Otonashi no taki.*

La caprelle est un petit crustacé.

(3) *Iwa hashirou*  
*Taki ni magaité*  
*Natchi no yama*  
*Takané wo mitaréba*  
*Hana no shirakoumo.*

Pour Natchi, cf. p. 100, n. 1.

Nous avons vu (p. 302) une poésie à laquelle Séi fait allusion à propos de la rivière d'Açouka. Elle aurait pu rappeler aussi, par exemple, l'une ou l'autre des poésies suivantes de Hitomaro (*Man'yōshō*) :

a) *Açoukagawa*  
*Shigarami watashi*  
*Sékamacéba*

*Nagarourou mizou mo*  
*Nodo ni ka aramashi.*

b) *Açoukagawa*  
*Açou saé mimou to*  
*Omoé ya mo*  
*Waga ô-kimi no*  
*Mi-na waçouré sénou.*

Si l'on avait endigué  
 La rivière d'Açouka  
 Et si l'on avait mis en travers un barrage  
 fait de pieux et de bambous entrelacés,  
 L'eau qui coule [en bouillonnant]  
 Serait devenue calme.

Ah ! la rivière d'Açouka  
 Je pense que,  
 Demain même, je la verrai.  
 Je n'oublie pas le nom  
 De ma Princesse.

M. Lorenzen, après avoir reproduit et traduit ces deux poésies, ajoute, en note, que la princesse Açouka, de laquelle veut parler Hitomaro, était fille de l'empereur T'en'ji, et mourut en 700. (Cf. Lorenzen, p. 30.)



Page 68, rivière de Minacé, poésie du *Kokin'shō* :

Ah ! je ne pourrais pas  
L'exprimer avec des mots,  
La tristesse que je ressens  
En descendant le cours  
De la rivière { de Minacé.  
                          { dont les bancs sont à sec (1).

Poésie du *Man'yōshō* :

[Moi,] homme, je meurs  
D'amour.  
Comme la rivière { de Minacé,  
                          { aux bancs sans eau,  
Je m'affaiblis, je dépéris,  
Mois après mois, jour après jour (2).

Page 68, rivière de Mimito ; poésie de Tsourayouki, recueillie  
dans les *Rokutchō* :

Ah ! la rivière { de Mimito  
                          { à l'oreille fine  
Vous entend en passant,  
Elle qui coule  
Près du Grand Palais  
Bâti de cent pierres (3) !

Page 68, rivière d'Otonashi, poésie des *Rokutchō* :

Comme les gens ignorent  
Que je vous aime,  
[Notre amour] ne fait même pas autant de bruit

(1) *Koto ni tādē*  
*Iwanou bakari zo*  
*Minacégawa*  
*Shita ni kayoitē*  
*Koishiki mono wo.*

(2) *Koï ni mo so*  
*Hito wa shini sourou*  
*Minacégawa*  
*Shita you aré yaçou*  
*Tsouki ni hi ni kēni.*  
Voir Dickins, *Texts*, p. 267.

(3) *Momoshiki no*  
*Ō-miya tchikaki*  
*Mimitogawa*  
*Nagarété kimi wo*  
*Kiki-watarou kana.*

*Momoshiki* est un mot-oreiller. Cf. Revon, *Anthologie*, p. 236, n. 2.

[Dans le monde] que la rivière { d'Otonashi,  
sans bruit,  
De la province de Kii (1).

Page 68, rivière de Hoçotani, poésie du *Man'yōshō* :

Ah ! la clarté du bruit  
Que fait la rivière { de Hoçotani,  
à la vallée étroite,  
Serrée dans la ceinture  
Que forme la montagne { de Mikaça,  
des trois parapluies,  
A Ōtama (2).

Poésie du *Kokin'shō* :

Ah ! la clarté du bruit  
Que fait la rivière de Hoçotani,  
Serrée dans la ceinture  
Que forme la montagne, au centre du pays de Kibi,  
Où l'on forge le fer (3).

Page 68, rivière de Tamahoshi, poésie du *Foubokoushō* :

J'attends [sans perdre l'espoir de vous revoir un jour ; je me  
dis, après tout,] qu'il y a bien,  
Dans la rivière de Tamahoshi,  
En Mitchinokou,  
Des bancs qui se rencontrent, par hasard,  
Entraînés par le courant (4).

Page 69, rivière de Natori, poésie du *Kokin'shō* :

- |     |                                                                                                        |     |                                                                                                 |
|-----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------|
| (1) | <i>Kimi koo to<br/>Hito shiranéba ya<br/>Ki no kouni no<br/>Otonashigawa no<br/>Oto dani mo sénou.</i> | (2) | <i>Ōtama no<br/>Mikaça no yama no<br/>Obi ni sérou<br/>Hoçotanigawa no<br/>Oto no sayakéça.</i> |
|-----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------|

- (3) *Magané joukou  
Kibi no naka-yama  
Obi ni sérou  
Hoçotanigawa no  
Oto no sayakéça.*

Pour le pays de Kibi, voir p. 38.

- (4) *Mitchinokou no  
Tamahoshigawa no  
Tamaçaka ni  
Nagaré-aou sé ya  
Arou to koço maté.*

Qu'il est triste  
Que la rivière de Natori,  
Qui est, dit-on,  
En Mitchinokou,  
Ait acquis une mauvaise renommée (1)!

Page 69, rivière de Yoshino, poésie du *Kokin'shō* :

Nos rendez-vous  
Sont aussi [courts] qu'un cordon de perles,  
Et pourtant les gens font à leur sujet  
Autant de bruit que l'eau qui bouillonne  
Dans la rivière de Yoshino (2) !

Page 69, pont de Nagara, poésie du *Kokin'shō* :

On a construit  
Un pont à Nagara,  
Dans le pays de Tsou.  
A quoi pourrai-je  
Me comparer maintenant [que le bac flottant sur  
l'eau n'existe plus] (3) ?

- (1) *Mitchinokou ni*  
*Ari to iou narou*  
*Natorigawa*  
*Ouki na torité wa*  
*Kanashikarikeri.*

Cf. p. 302, n. 2, REMARQUE.

- (2) *Aou koto wa*  
*Tama no o bakari*  
*Na no tatsou wa*  
*Yoshino no kawa no*  
*Taghitsu sé no koto.*

Voir Florenz, *Wörterbuch*, p. 13 ; et, pour une autre poésie, Revon, *Anthologie*, p. 147,

n. 1.

- (3) *Tsou no kouni no*  
*Nagara no hashi mo*  
*Tsoukourou nari*  
*Ima wa waga mi wo*  
*Nani ni tatoémou.*

L'explication fournie par les mots ajoutés entre crochets est plausible ; mais celle que donne M. Revon (*Anthologie*, p. 147, n. 3) l'est peut-être davantage : « Le vieux pont de Nagara, solidement construit, semblait devoir être éternel ; d'autant plus que, dans Nagara, il y a *naga*, « long » ou « durable » : pourtant, il fut détruit, et par suite réparé. Un vieillard, assistant à ce travail, songe que, si ce pont a cédé aux injures du temps, lui aussi est promis à la mort. » Si l'on accepte cette explication, il faut remplacer les deux premières lignes de la traduction par celles-ci :

On a reconstruit  
Le pont de Nagara.

Il est fait allusion à cette poésie dans la Préface du *Kokin'shō* : « Ceux qui entendaient dire.....qu'on avait réparé le pont de Nagara se consolait en [composant des] poésies. » (...*Nagara no hashi mo tsoukourou nari to kitou hito wa outa ni nomi zo kokoro wo nagouçamékérou.*) Voir Dickins, *Texts*, p. 242 ; *Translations*, p. 386 ; Revon, *Anthologie*, p. 147.

Page 69, pont de Hamana, poésie du Recueil de Shighéyouki :

Le pont de Hamana,  
Qui était au-dessus de l'eau,  
Brûla.  
Les vagues qui l'éteignirent, elles-mêmes,  
Ne devaient pas s'en approcher (1) !

Page 69, pont Hitotsoubashi, poésie des *Rokoutchō* :

Ah ! le pont { Hitotsoubashi,  
                  { d'une seule pièce,  
Qui est dans la baie de Naniwa,  
Dans le pays de Tsou.  
Quand je pense à vous  
Je ne lui jette même pas un regard de côté (2) !

Page 69, pont d'Ogawa ; poésie de Narihira, recueillie dans le *Shōuishō* :

Bien que je sois venu, jusqu'ici,  
De Tsoukoushi,  
Je n'ai pas de présents à offrir :  
Il n'y a [là-bas] que { le pont  
                                  { des choses sans valeur.  
{ D'Ogawa, de Tatchi.  
{ De la petite rivière (3).

Page 69, pont de Kaçaçaghi ; poésie de Yakamotchi, admise à la fois dans le *Man'yōshō*, dans le *Shin'-kokin'shō*, dans le *Hyakounin'isshō* :

Quand je vois la blancheur  
De la gelée qui s'est posée  
Sur le pont jeté

(1) *Mi no oué no*  
*Hamana no hashi wa*  
*Yaké ni kéri*  
*Outchi-kétsou nami mo*  
*Yori-kozarikémou.*

(2) *Tsou no kouni no*  
*Naniwa no oura no*  
*Hitotsoubashi*  
*Kimé wo shi omoéba*  
*Akaramé mo sézou.*

(3) *Tsoukoushi yori*  
*Koko madé kourédo*  
*Tsouto mo nashi*  
*Tatchi no ogawa no*  
*Hashi nomi zo arou.*



{ De Kaçaçaghi,  
 { Par les pies,  
 C'est que la nuit est avancée (1) !

Poésie de Mibou no Tadaminé :

Oui, c'est  
 La nuit qu'il faut fouler  
 La gelée blanche,  
 Sur le pont jeté  
 Par les pies (2) !

Page 70, village d'Içamé, poésie des *Rokoutchō* :

Le village { d'Içamé,  
 { du réveil,  
 Qui se trouve sur le chemin d'Azouma !  
 Son nom veut bien dire que, là,  
 On passe seul les longues nuits  
 Du début de l'automne (3).

(1)                    *Kaçaçaghi no*                    *Shiroki wo miréba*  
                          *Watacérou hashi ni*                    *Yo so fouké ni kéro.*  
                          *Okou shimo no*

Comparer Dickens, *Texts*, p. 196; *Translations*, p. 307; Revon, *Anthologie*, p. 99, n. 1.

(2)                    *Kaçaçaghi no*  
                          *Watacérou hashi no*  
                          *Shimo no oué wo*  
                          *Yo wa ni foumi-waké*  
                          *Koto sara ni kôgo.*

Voir p. 159, n. 5, et p. 160 n. 1.

J'ajoute ici la poésie suivante, de l'empereur Go-Saga (88<sup>e</sup> souverain ; 1243 à 1246), parce qu'on y trouve une allusion au dieu de Katsouraghi dont il a été parlé plus haut (p. 78).

|                            |                                           |
|----------------------------|-------------------------------------------|
| <i>Katsouraghi no</i>      | Bien qu'il ne s'agisse pas                |
| <i>Kami naranédomo</i>     | Du dieu de Katsouraghi,                   |
| <i>Ama no gawa</i>         | Il est triste [de voir] le pont des pies, |
| <i>Akourou wabishiki</i>   | Quand l'aurore s'allume                   |
| <i>Kaçaçaghi no hashi.</i> | Sur la rivière du ciel.                   |

(Le dieu de Katsouraghi voit avec tristesse venir l'aurore, car il n'ose pas se montrer pendant le jour. De même, les amants célestes, auxquels le pont des pies a permis de se rencontrer, se désolent quand vient, avec l'aube, le moment de leur séparation. Cf. pp. 78 et 159.)

M. Dickens reproduit la poésie de Go-Saga donnée ci-dessus et la traduit comme suit (Dickens, *Translations*, page ajoutée en face de la page 133) :

Of Katsuragi  
 'tis not the god reproach we,  
 'tis yon sad daybreak  
 upon the Magpies' Bridge dawns  
 o'er Heaven's river must bear him !  
 (i. e. away from his love whom once only in the year he meets.)

(3)                    *Azouma-ji no*  
                          *Içamé no sato wa*  
                          *Hatsou-aki no*  
                          *Naga-yo wo hitori*  
                          *Akaçou waga na zo.*

Page 70, village de Tanomé, poésie du *Foubokoushōu* :

Si l'on pense  
 Qu'il est dans le district } d'Ina,  
 En Shinano, } de « non »,  
 Qui donc l'appellera  
 Le village } de Tanomé ?  
 } de la confiance (1) ?

Page 70, village de Foushimi, poésie du *Kokin'shōu* :

Allons ! c'est en ce lieu  
 Que je passerai ma vie !  
 Je suis peiné à la pensée qu'il deviendra désert  
 Le village de Foushimi,  
 [Près] de Sougawara (2).

Page 72, la sarcelle (*takabé*), poésie du *Man'yōshōu* :

On voit bien :  
 Que personne n'y rame :  
 Le canard mandarin et la sarcelle,  
 [Ces oiseaux] plongeurs,  
 Demeurent sur les bateaux (3).

Page 143, barrière d'Aouçaka, poésie de Sémimarou (*Gocén'shōu*):

Ceci, en vérité, c'est [le lieu où],  
 Allant ou revenant,  
 On se sépare,  
 Se connaissant ou ne se connaissant pas,  
 On se rencontre : c'est la barrière d'Ōçaka (4).

(1) Shinano narou  
 Ina no kōri to  
 Omoou to mo  
 Taré ka Tanomé no  
 Sato to iouramou.

(2) Iza koko ni  
 Waga yo wa hénamou  
 Sougawara ya  
 Foushimi no sato no  
 Aré-makou mo oshi.

(3) Hito kogazou  
 Arakou mo shiroushi  
 Kazouki sourou  
 Oshi to takabé to  
 Founé no é ni soumou.

(4) Koré ya kono  
 Youkou mo kaérou mo  
 Wakarété wa  
 Shirou mo shiranou mo  
 Aouçaka no séki.

Aouçaka se prononce Ōçaka. La traduction donnée est celle de M. Revon (*Anthologie*, p. 113). Voir aussi Chamberlain and Mason, *Handbook for travellers*, p. 345, note. Pour une autre poésie sur le même thème, cf. plus loin, p. 354, n. 6.

Page 143, barrière de Habakari, poésie du *Go-shōūishō* :

Le saura[-t-elle] ?  
 Mes larmes n'avaient pas cessé [de couler]  
 [Quand, après l'avoir quittée, je suis arrivé] à la barrière  
 { De Habakari,  
 { Où l'on craint  
 D'être vu par les yeux des gens (1) !

Page 144, barrières de Yokobashiri et de Kiyomi, poésie de Kanémori :

De longtemps,  
 Je n'irai plus  
 Sur les chemins, que je fréquentais,  
 Des barrières de Yokobashiri  
 Ou de Kiyomi (2).

Page 144, barrière de Nakoço, poésie du *Gocén'shō* :

Bien qu'on [puisse] s'en approcher  
 Assez près  
 Pour en fouler l'ombre,  
 Qui donc aura établi  
 La barrière de { Nakoço ?  
 { « ne viens pas » (3) ?

Page 144, barrière d'Ashigara, poésie du *Gocén'shō* :

Ah ! celui qui va  
 Sur le chemin de montagne qui conduit à la barrière  
 D'Ashigara,  
 Que je le connaisse ou non,  
 Il ne me semble pas étranger (4) !

(1) Shirouramé ya  
 Mi kōgo hito-mé wo  
 Habakari no  
 Séki ni namida wa  
 Tomarazarikéri.

(2) Yokobashiri  
 Kiyomi ka séki no  
 Kayōi-ji ni  
 Izou to tou koto wa  
 Nagakou todomérou.

(3) Tatchi-yoraba  
 Kaghé joumou bakari  
 Tchikakérédo  
 Taré ka Nakoço no  
 Séki wo souékémou.

(4) Ashigara no  
 Séki no yamaji wo  
 Youkou hito wa  
 Shirou mo shiranou mo  
 Outokaranou kana.

Page 144, bois de Kogoï, poésie du *Shōūishō* :

Le coucou

Qui chante, quand il s'ennuie,

Même ici,

A plus forte raison, comment

[Doit-il chanter] dans le bois { de Kogoï (1) ?  
de l'amour des enfants ?

Page 144, bois de Kogarashi, poésie des *Rokoutchō* :

Dans le pays

De Sourouga, où l'on aime

Sans que les gens le sachent,

C'est là qu'est le bois

{ De Kogarashi.

{ Où l'on s'enflamme (2).

Page 144, bois d'Iwacé, poésie du *Man'yōshō* :

Quand [viendra-t-il] chanter

Sur la colline de Narashi,

Le coucou

Des bois d'Iwacé,

A Kaminabi (3) ?

Poésie du Recueil de Tsourayouki :

Ah ! Mitchinokou !

Un cri qui fait mal,

Quand le soleil brille,

Sur le bois luxuriant d'Iwacé :

C'est le premier coucou (4).

(1) *Koko ni dani*  
*Tsourézouré to nakou*  
*Hototoghiçou*  
*Mashité Kogoï no*  
*Mori wa ika ni zo.*

(2) *Hito shirénou*  
*Omoï Sourouga no*  
*Kouni ni kogo.*  
*Mi wo Kogarashi no*  
*Mori wa arikéré.*

(3) *Kaminabi no*  
*Iwacé no mori no*  
*Hototoghiçou*  
*Narashi no oka ni*  
*Itsou ka hi-nakamou.*

(4) *Mitchinokou ya*  
*Iwacé no mori no*  
*Shighérou hi ni*  
*Hito-koé tsouraki*  
*Hatsou-hototoghiçou.*



Page 144, bois de Kowata, poésie du *Man'yōshō* :

Bien qu'il y ait des chevaux  
Dans la montagne de Kohata,  
En Yamashina,  
Je viens à pied,  
Anxieux en pensant à toi (1).

Page 145, source chaude de Nanakouri, poésie du *Foubokoushō* :

Il est triste d'écouter,  
Quand on ne cesse de languir d'amour  
Pour vous, même la source  
De Nanakouri, qui { est dans  
                                          a  
{ [Le district d'] Itchishi.  
{ Un cœur (2).

Page 145, source chaude d'Arima, poésie des *Rokoutchō* :

Pourquoi irait-il à la source  
D'Arima,  
Celui qui est malade  
Parce qu'il aime  
Celle qui ne l'aime pas (3) ?

Page 202, puits de Horikané, poésie du Recueil de Tsourayouki :

Dans la plaine de Mouçashi,  
Que je m'imaginer  
Si lointaine,

- (1)                    *Yamashina no*  
                         *Kowata no yama ni*  
                         *Ouma wa arédo*  
                         *Katchi yori waré kou*  
                         *Naré wo omoi-kané.*
- (2)                    *Hito-kokorozashi*  
                         *Narou Nanakouri no*  
                         *You mo kimi ga*  
                         *Tamé koï shi-yamazou*  
                         *Kikou wa mono-oushi.*

Itchishi (nom d'un district de la province d'Icô) est écrit avec deux caractères que l'on peut lire, à la japonaise : *Hito-kokorozashi* (une intention, un désir, une pensée).

- (3)                    *Âi-omowanou*  
                         *Hito wo omoou zo*  
                         *Yamaï narou*  
                         *Nani ka Arima no*  
                         *You é mo ikoubéshi.*



Page 219, île de Toyora, poésie des *Rokoutchō* :

J'ai entendu dire  
 Que l'île de { Toyora,  
                           du rivage de l'abondance,  
 Que j'avais vue de loin,  
 Avait un double cœur,  
 Et je ne m'y fie pas du tout (1).

Page 219, plage de Foukiaghé, poésie du *Kokin'shō* :

Les blancs chrysanthèmes  
 Qui se dressent, { à Foukiaghé,  
                           lorsqu'il commence à souffler,  
 Dans le vent d'automne,  
 Ont-ils, ou non, des fleurs ?  
 Ou [vois-je] les vagues qui arrivent au rivage (2) ?

Page 219, la longue plage (*Nagahama*), poésie du *Kokin'shō* :

Ta vie  
 N'aura pas de fin, [on n'en saurait pas la durée,]  
 Même si [, pour la calculer,] on comptait  
 Tous les grains de sable  
 De la longue plage (3).

Page 219, plage d'Outchidé, poésie du *Shōuishō* :

Ah ! le cœur de celui  
 Qui dépérissait de regret,  
 Après avoir quitté

(1)                    *Yōgo ni mishi*  
                          *Toyora no shima no*  
                          *Foutagokoro*  
                          *Art to shi kikēba*  
                          *Sara ni tanomazou.*

Le sens est le suivant : « J'ai entendu dire que l'île de Toyora était perfide... » ; mais l'on peut comprendre aussi : « J'ai entendu dire qu'il y avait, dans l'île de Toyora, un endroit appelé Foutagokoro... ».

(2)                    *Aki-kazé no*  
                          *Foukiaghé ni tatérou*  
                          *Shiraghikou wa*  
                          *Hana ka aranou ka*  
                          *Nami no yōcourou ka.*

(3)                    *Kimi ga yo wa*  
                          *Kaghiri mo araji*  
                          *Naga-hama no*  
                          *Maçago no kazou wa*  
                          *Yomi-isoukouçou to mo.*

Comparer Chanoë, p. 123.

La plage { d'Outchidé,  
du départ,  
Qui est en Ōmi (1).

Page 219, plage de Moroyocé, poésie des *Rokoutchō*.

Bien que je pense  
A Moroyocé,  
La plage blanche de neige,  
Qui est en Tajima,  
[On croira] peut-être, en me voyant, que je songe à quel-  
qu'un (2).

Page 219, baie d'Oou, poésie du *Kokin'shō* :

J'irai vous parler [à l'heure où l'on] dort,  
Que notre amour doive ou non être [heureux]  
Comme le poirier qui,  
Dans la baie d'Oou,  
Étend d'un côté ses branches ombreuses (3).

Page 219, baie de Shiga, poésie du *Man'yōshō* :

Dans la baie de Shiga  
Où les grues traversent, en chantant,  
Le détroit de Kashibou,  
Les vagues de la haute mer, [couronnées d'écume] blanche  
En se dressant, [apparaissent] sombres aussi (4).

Page 219, baie de Nataka, poésie du *Man'yōshō* :

Ah ! le bruit assourdissant  
Des vagues qui viennent au rivage,

(1) Ōmi narou  
Outchidé no hama no  
Outchi-idété  
Ourami-yacémashi  
Hito no kokoro wo.

(2) Tajima narou  
Youki no shira-hama  
Moroyocé wa  
Omoishi mono wo  
Hito no to ya mimou.

(3) Oou no oura ni  
Kataé sashi-ōi  
Narou nashi no  
Nari mo narazou mo  
Nété katarawamou.

(4) Kashiboué ni  
Tazou naki-watarou  
Shiga no oura ni  
Oki tsou shiranami  
Tatchishi kourashi mo.



Dans la baie de Nataka,

Dans la mer de Kii !

C'est à cause de celle que je n'ai pas rencontrée [que ces vagues  
se lamentent] (1).

Page 219, baie de Waka ; poésie de Yamabé Akahito, dans le  
*Man'yōshō* :

Quand la mer est très haute

Dans la baie de Waka,

Comme [elles ne trouvent] point d'endroit [où elles puissent se  
poser],

Les grues passent en chantant,

Volant vers la lande des roseaux (2).

Page 221, lande d'Inabi ; poésie de Hitomaro, dans le *Man'yō-  
shō* :

J'étais triste

En m'éloignant

De la lande d'Inabi,

Et voici que j'aperçois l'île de Kako,

Si chère à mon cœur (3) !

Page 221, lande de Tobouhi, lande de Kaçouga ; poésie du  
*Kokin'shō* :

Garde de la lande de Kaçouga,

La lande du feu volant,

Viens voir !

- (1) .                    *Ki no umi no*  
                         *Nataka no oura ni*  
                         *Yocourou nami*  
                         *Oto takaki ka mo*  
                         *Awanou ko youé ni.*

- (2)                    *Waka no oura ni*  
                         *Shio mitchi-kouréba*  
                         *Kata wo nami*  
                         *Ashibé wo sashité*  
                         *Tazou naki-watarou.*

Pour la traduction « *tazou* : grue », voir Revon, *Anthologie*, p. 98, n. 1. M. Revon pense qu'il s'agit plutôt d'un héron, au cri lugubre, qui est très commun dans les rivières et les marais du Japon.

- (3)                    *Inami-nou wa*  
                         *Youki-soughi-gaté ni*  
                         *Omoéréba*  
                         *Kokoro kohoshiki*  
                         *Kako no shima miyou.*

La lande d'Inabi est encore appelée lande d'Inami. *Nou* est une forme archaïque pour *no*. Cf. Lorenzen, p. 42.

Dans combien de jours, à présent,  
Aura-t-on cueilli les jeunes plantes (1) ?

Page 224, lande de Miyaghi, poésie du *Kokin'shō* :

Nobles vassaux !  
Dites à votre maître qu'[il prenne] son chapeau :  
La rosée qui tombe sous les arbres  
De la lande de Miyaghi  
Est plus abondante que la pluie (2).

Page 237, relais de Nashiwara, poésie des *Rokutchō* :

Ah ! quelle joie sans pareille,  
Quand j'arriverai au relais  
De la plaine } des poiriers !  
                  } Il n'est rien  
A quoi je pense  
Autant qu'à vous (3) !

Page 238, colline de Founaoka, poésie des *Rokutchō* :

Ah ! je songe avec pitié  
A la séparation  
Des nuages blancs  
Qui sont sur le gouvernail  
De } Founaoka !  
      ( la colline du bateau (4) !

Page 238, colline de Kataoka, poésie des *Rokutchō* :

- (1)                    *Kaçouga-no no*  
                      *Tobou-hi no nomori*  
                      *Idété miyo*  
                      *Ima ikou ka arité*  
                      *Wakana tsoumitémou.*

Le nom de Tobou-hi no no fut donné à la lande de Kaçouga, à partir de 710 (ou 712), date à laquelle on établit, dans cette lande, des signaux lumineux. Comparer Chanoch, p. 49.

- (2)                    *Mi-sabourai*  
                      *Mi-kaça to mōcé*  
                      *Miyaghi-no no*  
                      *Ko no shita-tsouyou wa*  
                      *Amé ni maçaréri.*

- |                          |                             |
|--------------------------|-----------------------------|
| (3) <i>Kimi bakari</i>   | (4) <i>Founa-oka no</i>     |
| <i>Oboyourou mono wa</i> | <i>Tomōé ni tatérou</i>     |
| <i>Nashiwara no</i>      | <i>Shirakoumo no</i>        |
| <i>Oumaya idékomou</i>   | <i>Tatchi-wakarourou mo</i> |
| <i>Tagouï naki kana.</i> | <i>Awaré to zo omoou.</i>   |

(Nashi est ici un mot-pivot.)

Qu'il chante, même indistinctement !  
 Le coucou,  
 Dans le bois des petits sapins,  
 A Kataoka.  
 Avec amour, il doit se lamenter (1).

Page 238, colline de Katarai. *Katarai* est peut-être mis pour *Katakoï*, et l'on peut rappeler la poésie suivante des *Rokoutchō* :

Ah ! la colline } de Katakoï,  
 } de l'amour non partagé,  
 Qui est, dit-on,  
 En Mitchinokou,  
 Et le temps où vous étiez  
 Près de moi (2) !

Page 238, temple shinntoïste de Fourou, poésie de Hitomaro.  
 dans le *Man'yōshō* :

Ah ! moi, je pense [à vous] avec amour,  
 Depuis aussi longtemps  
 Que la haie vive entoure le temple  
 De la montagne } de Fourou !  
 } où elles agitent leurs manches,  
 Les jeunes filles (3) !

Page 238, temple shinntoïste d'Ikouta, poésie du *Man'yōshō* :

La fleur de la glycine  
 Du bois sacré d'Ikouta,  
 Où je vais chez mon aimée,  
 Verra, de la sorte,  
 Le printemps qui va venir maintenant (4) !

(1) *Kata-oka no*  
*Ko-matsou no mori no*  
*Hototogichou*  
*Honoka ni mo naké*  
*Koishikaroubéshi.*

(2) *Mitchinokou ni*  
*Ari to iou narou*  
*Katakoï no*  
*Ôka wo waga mi ni*  
*Soourou koro kana.*

(3) *Otomé-go ga*  
*Sodé Fourou-yama no*  
*Mizougaki no*  
*Hicashiki toki you*  
*Omoiki waré wa.*

(4) *Imo ga ié ni*  
*Ikouta no mori no*  
*Fouji no hana*  
*Ima komou harou mo*  
*Kakou koto wa mimé.*

Dans le texte donné par M. Lorenzen  
 (p. 47), on a, au premier vers : *Otoméra ga*.

Page 238, temple shinntoïste de Tatsouta, poésie du *Man'yōshō*:

Mon voyage  
Ne durera pas plus de sept jours.  
Ô dieu de Tatsouta [, divinité du vent] !  
Ne fais jamais éparpiller  
Ces fleurs par la brise (1).

Page 279, cap Karaçaki, poésie de Hitomaro, dans le *Man'yōshō* :

Bien que j'aie eu le bonheur [de le revoir],  
Le cap de Kara, en Shiga,  
{ A Saçanami,  
{ Aux molles vagues,  
Je n'ai pu attendre les barques  
Des courtisans (2).

On pourrait, sans être jamais sûr de la faire complète, allonger beaucoup la liste précédente (3). Telle qu'elle est, elle doit suffire à montrer que le lecteur des « Notes de chevet » se trouve souvent amené à se rappeler quelque poésie japonaise. Il a bien

(1)                    *Waga youki wa*  
                      *Nancuka wa soughiji*  
                      *Tatsouta-hiko*  
                      *Youmé kono hana wo*  
                      *Kazé ni tchiragou na.*

Pour le dieu du vent, voir p. 78.

(2)                    *Saçanami no*  
                      *Shiga no Karaçaki*  
                      *Sakikou arédo*  
                      *Ômiyabito no*  
                      *Founé matchi-kanétou.*

Il s'agit d'une *han'ka*, sorte d'envoi, de résumé ajouté à la fin d'une « longue poésie ». Voir Revon, *Anthologie*, p. 90, n. 1.

Saçanami est un nom de lieu (cf. Lorenzen, p. 91). C'est en même temps un mot-oreiller (Lorenzen, p. 91 ; Dickens, *Texts*, p. 314).

Comparer, pour la poésie précédente, la traduction donnée par M. Lorenzen (p. 8) :

Wenn auch das Karasaki von Shiga  
bei Sasanami  
ruhig dalag  
habe ich doch die Schiffe der Höfflinge nicht erwarten können.

Comparer aussi une « longue poésie » (*naga-oua*, voir p. 122) recueillie dans le *Man'yōshō*, et dont voici la *han'ka* :

|                           |                                       |
|---------------------------|---------------------------------------|
| <i>Amé tsoutchi wo</i>    | En pleurant je supplie                |
| <i>Naghéki koï nomi</i>   | [Les dieux du] ciel et de la terre.   |
| <i>Sakikou araba</i>      | Si j'avais le bonheur [d'être exaucé] |
| <i>Mata kaéri-mimou</i>   | Je le reverrais encore,               |
| <i>Shiga no Karaçaki.</i> | Le cap de Kara, en Shiga.             |

(Ce poème est donné et traduit par M. Dickens (*Texts*, pp. 106, 107 ; *Translations*, pp. 178, 179.)

(3) Par exemple, il serait aisé de citer, à propos du rossignol ou du coucou, quantité de poésies.



plus rarement l'occasion de penser aux ouvrages en prose antérieurs à l'an mille. Pourtant, le souvenir de ces ouvrages se présente parfois à l'esprit. Nous ne saurions être surpris, par exemple, que Séi Shōnagon', lorsqu'elle entend dire une chose qui lui paraît incroyable, songe aux « Contes d'Icé » (1). Autrefois, en effet, les gens de la province d'Icé passaient, comme les anciens Crétois, pour des menteurs fieffés (2), et la phrase : « Un homme d'Icé : il a raconté une absurdité » (3) était devenue proverbiale.

Ailleurs, il semble bien que Séi, dans sa réponse à une lettre de la dame Saishō, veuille parler du héros d'un récit en vogue à son époque, le lieutenant de Foukakouça (4).

Les autres allusions de ce genre que nous voyons faire par Séi et par les autres personnages des « Notes », soit dans leurs lettres soit dans leurs conversations, concernent toutes le « Conte du creux » (5). Celui-ci, qui fut apparemment leur lecture préférée, relate, en particulier, les aventures de Foujiwara Nakatada, fils du seigneur Wakago no kimi et de la dame Atékimi, elle-même fille de Kiyowara Toshikaghé. On y apprend que Nakatada manifesta, dès son jeune âge, des dons remarquables, et qu'il fut notamment un habile musicien (6). Comme Wakago no kimi avait dû s'éloigner, par ordre de son père, de celle qui cependant lui avait donné un fils, Atékimi vivait dans un grand dénûment. Pour la nourrir, Nakatada pêchait, ou récoltait, dans les bois, des fruits et des racines ; pour la loger, il eut la chance de découvrir, dans le tronc d'un arbre mort (7), une cavité que lui abandonnèrent des ours, charmés par sa piété filiale. Enfin, à l'occasion

(1) Voir p. 124 ; N. C., p. 85.

(2) Cf. Revon, *Anthologie*, p. 169.

(3) « *Icēbito wa higagoto shikēri* », c'est-à-dire « c'est un homme d'Icé qui a parlé, il n'a pu dire qu'une absurdité. » M. Florenz (*Littérature*, p. 166), après avoir cité ce proverbe, rappelle une expression postérieure : « ...Icé ya Hyōuga no monogatari, « Histoires d'Icé et de Hyōuga », ce qui signifie tout juste : « Histoires qui ne sont pas vraies ». (Ise ya Hiuga no monogatari, « Geschichten aus Ise und Hiuga » was so viel wie unwahre Geschichten » bedeutet.)

On a du reste voulu rapprocher le mot *icé*, employé avec le sens d'« absurde », du mot *écé*, « bas, vil ». D'autre part, certains auteurs japonais pensent que Séi, en nommant les « Contes d'Icé », entend comparer la façon dont le serviteur qui lui a apporté une lettre la presse de répondre à la manière dont on voit, dans les « Contes d'Icé », un messager, envoyé à Narihira par sa mère, lui dire qu'il apporte une lettre à laquelle il faut répondre bien vite, sans laisser s'écouler le douzième mois : « *Shiwaçou bakari ni tomi no koto toté on' fōumi ari* ».

(4) N. C., p. 289. D'après la tradition, une coquette avait dit à ce lieutenant qu'elle croirait à son amour quand il serait venu passer cent nuits devant sa porte ; mais la quatre-vingt-dix-neuvième nuit d'attente, il mourut.

(5) Voir p. 124.

(6) Toshikaghé avait rapporté de Chine des harpes merveilleuses. (Cf. Florenz *Littérature*, p. 185.)

(7) D'où le titre du roman.

d'un pèlerinage que fit l'empereur Shoujakou à Kitano, Wakago no kimi retrouva Nakatada et sa mère ; il les emmena à la capitale, où, plus tard, Nakatada obtint en mariage la fille du souverain.

Séi nous rapporte que l'impératrice et les dames d'honneur discutaient, un soir, à propos de ce roman (1). A une question d'une de ses compagnes, Séi répondit par une allusion à un passage du « Conte du creux », où on peut lire l'anecdote suivante : Nakatada jouait de la harpe, un matin, lorsque des anges-femmes descendirent des cieux pour l'écouter. « Ah ! s'écria le musicien, quand il vit que ces anges allaient le quitter, cela ne me rassasie pas de contempler, à peine visible, la lueur de l'aurore, et je voudrais retenir un instant les filles qui sont dans [cette lumière] (2) ! » D'après une autre leçon du « Conte du creux » le musicien qui eut le bonheur de charmer les fées célestes, à l'aube, aurait été, non pas Nakatada, mais son rival Minamoto Souzoushi, fils de l'empereur Saga (3) et de la fille d'un habitant du pays de Kii, appelé Kamimabi no Tanématsou. C'est cette deuxième version qu'il faut adopter, si l'on accepte le texte que j'ai donné en note, à la page 91 de mon essai de traduction (4).

Une autre fois (5), alors que Séi était à la campagne, elle envoya à sa maîtresse, qui la pressait de revenir au Palais, une lettre où elle rappelait ce même passage du « Conte du creux », et parlait des filles de l'aurore. L'impératrice lui répondit que sa lettre pourrait faire rougir quelqu'un. Sadako pensait sans doute, en écrivant ces mots, au rival du musicien, c'est-à-dire à Souzoushi, si l'on doit préférer la première leçon du roman, ou à Nakatada, si la seconde version est la bonne.

Le « Conte du creux » fut encore évoqué, un jour, par une dame

(1) N. C., p. 91.

(2) *Açaboraké honoka ni miréba akanou kana naka narou otomé shibashi toménamou.* Comparer cette poésie de l'archevêque Hénjō, traduite par M. Revon (*Anthologie*, p. 101).

O vent du ciel,  
Soufflez, fermez  
Les chemins des nuages !  
Ces formes virginales  
Je voudrais les retenir un instant !

Ces vers figurent dans le *Kokin'shōu* et dans le *Hyakounin' isshōu*. Ils sont rappelés dans un des drames japonais (*nō*) les plus célèbres, celui de « La robe de plumes » (*Hagoromo* ; xv<sup>e</sup> siècle). Cf. Revon, *Anthologie*, p. 102, n. 1, et p. 310 ; Chamberlain, *The Classical Poetry of the Japanese*, p. 142.

(3) 52<sup>e</sup> souverain, 810 à 823.

(4) D'après cette seconde version, du reste, Nakatada aurait, de son côté, provoqué, en jouant de la harpe, bien d'autres prodiges : il aurait fait gronder le tonnerre et tomber la neige, dérangé même le cours de la lune et des étoiles.

(5) N. C., p. 95.

d'honneur qui allait en pèlerinage, en même temps que Séi, au temple de Kamo (1). Cette compagne de Séi considérait, semble-t-il, l'histoire des aventures du jeune Nakatada comme le récit le plus intéressant du monde et le plus propre à charmer les gens de goût.

Dans le « texte » (2), proprement dit, de ses « Notes » (3), Séi nomme onze des romans (4) qui faisaient les délices de ses contemporains. Parmi ceux qu'elle indique, figure justement le « Conte du creux ». C'est d'ailleurs le seul d'entre eux qui nous soit parvenu. Un autre, le « Conte de Soumiyoshi », porte, il est vrai, un titre identique à celui d'un roman que nous connaissons ; mais les critiques pensent, en général, qu'il ne faut pas les confondre. En effet, bien que les mœurs décrites dans le dernier de ces ouvrages soient celles du x<sup>e</sup> siècle, on y trouve la relation d'événements postérieurs, et, d'autre part, il est composé dans une langue moins archaïque que celle des romans dont l'ancienneté demeure certaine (5). Nier ou affirmer est ici bien difficile ; nous pourrions admettre, au besoin, qu'un auteur du x<sup>e</sup> ou du xii<sup>e</sup> siècle ait remanié le texte primitif, en corrigeant des formes surannées, et en ajoutant des épisodes (6).

Le « Conte du lieutenant de Katano », que Séi mentionne avec les précédents, n'était, peut-être, rien d'autre que l'histoire d'un Foujiwara, père de la poétesse Oukon', qui porta ce titre au temps de l'empereur Kōko (58<sup>e</sup> souverain, 885 à 887).

Le « Conte de Komano », deux fois mentionné dans les « Notes de chevet » (7), ne nous est pas resté.

A la page 283 de son livre, Séi nomme le « lieutenant de la cave » (*Otchikoubo no shōshō*). Elle veut sans doute parler d'un personnage du « Conte de la cave », ou « Conte du creux souterrain » (8), où est racontée l'histoire d'une jeune fille qui, ayant perdu sa mère, vit, délaissée, dans une cave, et que l'on a surnommée pour

(1) Voir N. C., p. 248, n. 4 ; (il est d'ailleurs possible que ce soit Séi elle-même qui parle).

(2) Cf. p. 270.

(3) N. C., p. 221. A la page 118 de ses « Notes », Séi mentionne le manoir du capitaine d'Idé ; il doit s'agir encore d'un héros de roman.

(4) *Soumiyoshi, Outsoubo, Tono-outsouri, Tsouki matsou omīna, Katano no shōshō, Oumetsoubo no shōshō, Hito-mé, Kouni-youzouri, Oumorégghī, Doshin' soupoumourou matsou ga é, Komano no monogatari.*

(5) Cf. Florenz, *Litteratur*, p. 183 : « La langue du texte que nous possédons ne semble (litt. « ne sonne ») pas assez antique. » (Die Sprache des vorhandenen Textes klingt nicht altertümlich genug.)

(6) Comparer ce que dit M. Revon à propos de l'*Éigwa-monogatari* (voir p. 124), attribué à Akazomé Émon' : « Le fait qu'on y trouve des événements survenus après sa mort n'est pas une preuve décisive en sens contraire ; il est fort possible qu'un écrivain postérieur ait opéré des remaniements. » (Revon, *Anthologie*, p. 225.)

(7) N. C., pp. 221 et 283.

(8) Voir p. 124.

cette raison « la dame de la cave » (*Otchikoubō no kimi*). Le personnage dont il s'agit dans les « Notes » est probablement le lieutenant de gauche de la garde du corps (*Sakon' no shōshō*) (1) que l'on voit, dans le roman, disputer *Otchikoubō no kimi* à un rival, le lieutenant de Katano. Séi mentionne, du reste, avec le « lieutenant de la cave », un « lieutenant de Katano » qui pourrait bien être ce rival. Certains auteurs ont pensé, cependant, qu'il n'en allait pas ainsi : ils ont supposé que le « lieutenant de Katano » dont parle Séi à la page 283 de ses « Notes » était le héros du roman qu'elle cite à la page 221 (2).

Il est dit quelque part, dans le « Conte de la cave », que le « lieutenant de gauche » venait voir sa dame chaque nuit, malgré la pluie, et qu'il fut forcé, un soir, de nettoyer avec de l'eau ses chaussures souillées de boue. C'est à cette anecdote que Séi fait allusion (3).

Les romans qui décrivaient les malheurs des enfants privés de leur mère et délaissés par une marâtre étaient nombreux à l'époque de Héian ; on les appelait *mamako no monogatari* (4), c'est-à-dire « contes des beaux-enfants ». Le « Conte du creux », le « Conte de Soumiyoshi », appartiennent à cette sorte d'ouvrages, et l'on pourrait croire que Séi s'en est inspirée pour le passage des « Notes » où il est question d'un jeune homme qui a perdu sa mère (5). Remarquons cependant que ce passage diffère notablement des romans cités, puisque le principal personnage, dans chacun de ces derniers, est une jeune fille, et non un jeune homme.

Si nous considérons ici, non seulement les ouvrages dus aux auteurs du continent, mais encore les compositions rédigées en chinois par les Japonais, nous pouvons dire que la littérature chinoise occupe à peine moins de place, dans les « Notes de chevet », que la japonaise. Séi nous raconte comment, en diverses occasions, elle put montrer à ceux qui l'entouraient ses connaissances en la matière. Par exemple, elle reçut un jour de la part de Tadanobou, avec qui elle s'était brouillée, un fragment d'une poésie chi-

(1) Ou, dans d'autres textes, le « lieutenant de droite » (*Oukon' no shoshō*).

(2) Cf. p. 338.

(3) Voir p. 270, n. 7, pour les « Contes de Yamato », auxquels Séi pense peut-être à propos de l'étang de Sarouçawa.

(4) Comp. Florenz, *Litteratur*, p. 177 : « Dans le *Ghén'ji-monogatari*, en parlant des récits qui avaient paru antérieurement, l'auteur dit qu'il a été publié de nombreux *mamako-monogatari*, « Histoires d'enfants dont le père, devenu veuf, s'est remarié ». (Im *Genji-monogatari* sagt die Verfasserin bei Gelegenheit der Besprechung früher erschienener Erzählungen, dass *mamako-monogatari*, « Stiefkind-Geschichten », häufig gewesen seien.)

(5) N. C., p. 298.



noise (1). Il s'agissait d'un poème que Po Tchu-i (2) envoya à un de ses amis, resté à la capitale, tandis qu'il était lui-même exilé dans le Tchiang-si, près de la montagne de K'ouang-lou-shan' (Kyōrozan'), encore appelée, plus brièvement, Lou-shan' (Rozan'). Le poème contient ces deux vers, dans lesquels Po Tchu-i oppose son triste sort au bonheur dont jouit son ami :

Dans la salle du conseil, pendant la saison des fleurs, [vous êtes] sous le dais de brocart.

Sur la montagne de Lou-shan', pendant la nuit pluvieuse, [je suis] dans une chaumière (3).

Tadanobou, pour éprouver l'érudition de Séi, lui avait adressé le premier de ces deux vers en lui demandant quel était le suivant. Séi connaissait bien ce deuxième vers ; mais elle avoue qu'elle ne se sentait pas assez sûre de son savoir pour l'écrire en caractères chinois. Elle se tira d'embarras, comme nous l'avons vu, en envoyant à Tadanobou, au lieu du vers qu'il attendait, un distique japonais (4) où elle faisait allusion, en même temps qu'à la chaumière du poète chinois, à son propre isolement.

Un soir, Séi Shōnagon', charmée par la grâce de l'impératrice qui déroba à demi son visage derrière sa guitare (5), la compara à la musicienne que Po Tchu-i célèbre dans l'un de ses morceaux les plus connus, le « Poème de la guitare » (*P'i-p'a-hsin'g*, jap. *Biwakō*) (6). Tandis qu'il s'éloignait, banni, de la capitale, Po Tchu-i tomba malade et dut s'arrêter en chemin (7). La scène que nous décrit le poète se passe, un soir, alors qu'il vient de monter en bateau, sur la rivière Hsun'-yang-tchiang. (jap. Jin'yōkō), pour continuer son voyage. Il vide, avec des amis qui l'ont accompagné, la coupe des adieux, quand

Soudain, on entend sur l'eau le son d'une guitare ;

Le maître oublie de partir, et l'hôte ne s'en va pas.

En cherchant [d'où vient le son], on interroge dans les ténèbres : « Qui donc joue » ?

(1) N. C., p. 85.

(2) Voir p. 126, et Waley, *The Pillow-Book*, p. 151 : « Elle [Séi] connaît aussi quelques poèmes de Po Tchu-i (le plus facile des auteurs chinois)... » (She knows too some poems by Po chi-i (the easiest of Chinese writers)...)

(3) Lan<sup>12</sup> sheun'g<sup>8</sup> houa<sup>1</sup> shih<sup>2</sup> tchin'<sup>8</sup> tchang<sup>4</sup> hsia<sup>4</sup>  
Lou<sup>2</sup>-shan'<sup>1</sup> yu<sup>3</sup> yeh<sup>4</sup> ts'ao<sup>3</sup> an'<sup>1</sup> tchoung.<sup>1</sup>

(4) Cf. pp. 218 et 256.

(5) N. C., p. 117.

(6) Voir Saçagawa, p. 223, et, pour des traductions, Giles, *Literature*, p. 165 ; Tcheng-Ki-Tong (= Tch'eun' Tchi-t'oung), p. 257.

(7) A Wou-tchang (Otchou), dans le Hou-péh.

Le son de la guitare cesse [mais l'artiste] tarde [à montrer]  
qu'elle veut bien causer.

Un bateau s'approche, et après qu'on a engagé [la musicienne  
à se joindre aux invités, ils] se regardent mutuellement.

On ajoute du vin [dans les coupes], on remet les lampes en  
bonne place, et le festin recommence.

Après s'être fait prier mille et dix mille fois, la musicienne  
vient enfin ;

Mais, levant sa guitare, elle cache à moitié son visage (1).

L'artiste enchante le poète et ses amis par les accords de son instrument, puis elle raconte à Po Tchu-i comment elle est devenue misérable après avoir vécu dans l'opulence.

Autre anecdote. Un jour que l'empereur avait envoyé chez l'impératrice un rameau de prunier défleuré (2), en demandant si l'une des dames d'honneur saurait à quoi ce rameau pouvait faire penser, Séi dit quelques mots qui remplirent les courtisans d'admiration : elle avait cité, fort à propos, la préface d'une poésie chinoise de Ki Hacéo (3) (figurant dans les *Rôéi*) :

Les fleurs des pruniers du pic de Ta-yu sont tombées  
de bonne heure. Qui s'enquerra de la parure (4) ?

C'est aussi dans la préface d'un poème chinois que se trouve le passage auquel Séi se référa, un soir, à propos du nom du bambou (5). Cette préface est celle d'une composition de Foujiwara Atsoushigé (6) recueillie dans les *Rôéi* (7) et dans le *Hon'-tchōboun'-souï* ; on y peut lire ce qui suit :

[Alors que] la cavalerie des Tchîn' partait à la guerre,  
le prince You, ayant planté [le bambou], l'appelait « Ce seigneur ».

- (1) Hou<sup>1</sup> weun<sup>2</sup> shouï<sup>3</sup> shang<sup>4</sup> p'i<sup>2</sup> p'a<sup>1</sup> sheun<sup>1</sup> g<sup>1</sup>  
Tchou<sup>3</sup> jeun<sup>2</sup> wang<sup>2</sup> kouéï<sup>1</sup> k'o<sup>4</sup> pou<sup>1</sup> ja<sup>1</sup>  
Hsun<sup>2</sup> sheun<sup>1</sup> g<sup>1</sup> an<sup>1</sup> weun<sup>4</sup> tan<sup>4</sup> tcheu<sup>3</sup> shouï<sup>2</sup>  
P'i<sup>2</sup> p'a<sup>1</sup> sheun<sup>1</sup> g<sup>1</sup> t'in<sup>2</sup> g<sup>2</sup> yu<sup>4</sup> yu<sup>3</sup> tch'ih<sup>2</sup>  
I<sup>3</sup> tch'ouan<sup>2</sup> hsiang<sup>1</sup> tchin<sup>4</sup> yao<sup>1</sup> hsiang<sup>1</sup> tchién<sup>4</sup>  
T'ien<sup>1</sup> tchiou<sup>3</sup> houï<sup>2</sup> teun<sup>1</sup> g<sup>1</sup> tchoung<sup>4</sup> k'ai<sup>1</sup> yén<sup>4</sup>  
Tch'ien<sup>1</sup> hou<sup>1</sup> wan<sup>4</sup> houan<sup>4</sup> shih<sup>3</sup> tch'ou<sup>1</sup> lai<sup>2</sup>  
Yu<sup>2</sup> pao<sup>4</sup> p'i<sup>2</sup> p'a<sup>1</sup> pan<sup>4</sup> tcheu<sup>1</sup> mién<sup>4</sup>.

(2) N. C., p. 140.

(3) Cf. p. 129.

(4) Ta<sup>4</sup>-yu<sup>4</sup>-lin<sup>2</sup> g<sup>2</sup> tchi<sup>1</sup> méi<sup>2</sup> tsao<sup>3</sup> lo<sup>4</sup> shouï<sup>2</sup> weun<sup>4</sup> jeun<sup>3</sup> tchouang<sup>1</sup>.

Le pic Ta-yu-lin'g (Tayou-réi), dans le Tchiang-si, est célèbre par les pruniers qui le couvrent. On l'appelle aussi le « Pic des pruniers ».

(5) Voir p. 273 ; N. C., pp. 166 et suivantes.

(6) Cf. p. 129. (7) Voir pp. 129, n. 6.

Po Lo-t'ién', l'hôte du prince impérial de [la dynastie]  
T'ang, aimait [cet arbre] et en faisait son ami (1).

Séi se défendit, du reste, quand Youkinari et l'impératrice la complimentèrent, d'avoir pensé à quoi que ce soit. A la vérité, la phrase qu'elle avait prononcée signifiait aussi bien « Ce sont ces seigneurs » que « C'est ce seigneur », et l'on pouvait croire, à volonté, qu'il s'agissait d'une savante allusion ou bien d'une exclamation banale, concernant les gentilshommes qui avaient apporté un rameau de bambou. Il est probable que Séi eût été bien fâchée que l'on acceptât ses explications.

Une autre fois (2), Séi répondit à une lettre de l'impératrice en citant un poème de Po Tchu-i auquel sa maîtresse avait fait une délicate allusion. Il était question dans la lettre de Sadako, comme dans la réplique de Séi Shōnagon', de ce passage :

Au neuvième mois, le vent d'ouest se lève,  
La [lumière de la] lune est froide, il y a de la gelée blanche,  
et les fleurs sont glacées.  
Quand je pense à mon seigneur, la nuit d'automne est longue ;  
En une nuit, mon âme s'élève [vers lui] neuf fois.  
Au deuxième mois, le vent d'est arrive,  
Il frappe les plantes, et le cœur des fleurs s'ouvre.  
Quand je pense à mon seigneur, le jour de printemps tarde  
[à s'écouler] ;  
En un jour, mon cœur tressaille neuf fois (3).

L'anecdote suivante est fréquemment rappelée. Un jour d'hiver, alors que la neige couvrait le sol (4), l'impératrice demanda à Séi comment était la neige du pic de Kōrō (chin. Hisang-lou) ; la dame d'honneur, relevant aussitôt le store qui dérobaux regards le jardin tout blanc, fit voir qu'elle connaissait bien le poème de

(1) *Tchin*<sup>4</sup> *tch'i*<sup>2</sup> *pin*<sup>1</sup> *ts'an*<sup>1</sup> *tchun*<sup>2</sup> *wang*<sup>2</sup> *tze*<sup>3</sup> *You*<sup>2</sup>  
*tchoung*<sup>3</sup> *eurh*<sup>2</sup> *tch'eun*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup> *tz'e*<sup>3</sup> *Tchun*<sup>1</sup>  
*T'ang*<sup>2</sup> *t'ai*<sup>4</sup> *tze*<sup>3</sup> *pin*<sup>1</sup> *h'o*<sup>4</sup> *Po*<sup>2</sup> *Lo-t'ién*<sup>1</sup>  
*ai*<sup>4</sup> *eurh*<sup>2</sup> *wéi*<sup>2</sup> *wo*<sup>3</sup> *you*<sup>3</sup>.

(2) N. C., p. 263.

(3) *Tchiou*<sup>3</sup> *yué*<sup>4</sup> *hsi*<sup>1</sup> *feun*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup> *hsin*<sup>1</sup> *g*<sup>4</sup>  
*Yué*<sup>4</sup> *leun*<sup>1</sup> *g*<sup>2</sup> *shouang*<sup>1</sup> *houa*<sup>2</sup> *nin*<sup>1</sup> *g*<sup>4</sup>  
*Sse*<sup>1</sup> *tchun*<sup>1</sup> *tch'iou*<sup>1</sup> *yéh*<sup>4</sup> *tch'ang*<sup>2</sup>  
*I*<sup>1</sup> *yéh*<sup>4</sup> *houn*<sup>1</sup> *tchiou*<sup>3</sup> *sheun*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup>  
*Eurh*<sup>4</sup> *yué*<sup>4</sup> *toung*<sup>1</sup> *feun*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup> *lai*<sup>2</sup>  
*Ts'ao*<sup>3</sup> *t'o*<sup>4</sup> *houa*<sup>1</sup> *hsin*<sup>1</sup> *k'ai*<sup>1</sup>  
*Sse*<sup>1</sup> *tchun*<sup>1</sup> *tch'oun*<sup>1</sup> *jih*<sup>4</sup> *ich'ih*<sup>2</sup>  
*I*<sup>1</sup> *jih*<sup>4</sup> *ich'ang*<sup>2</sup> *tchiou*<sup>3</sup> *houi*<sup>2</sup>.

Les derniers mots signifient littéralement : « mes entrailles tournent neuf fois. »

(4) N. C., p. 287.

Po Tchu-i auquel sa maîtresse avait pensé. On y lit, en effet, ces vers :

Le soleil est déjà haut, et j'ai assez dormi ; mais je paresse  
encore avant de me lever.

J'ai entassé [sur moi] les couvertures [aussi haut qu'une]  
petite tour, et je ne crains pas le froid.

La cloche du temple d'I-ai, je l'entends en me soulevant sur  
mon oreiller ;

La neige du pic de Hsiang-lou, je la vois en relevant le store  
de bambou (1).

Il faut avouer que Sêi ne pouvait guère montrer avec plus d'élégance son érudition, ou, pour mieux dire, sa présence d'esprit, puisque, comme elle-même l'ajoute aussitôt, les vers de Po Tchu-i étaient familiers à toutes ses compagnes. La poésie en question jouissait au Japon d'une grande renommée, et Foujiwara Kin'tô la plaça dans son « Recueil des plus beaux chants » (*Rôei*). Sougawara Mitchizané (2) l'avait imitée, cent ans plus tôt, en composant les vers suivants :

Des tours de la capitale, je regarde seulement la couleur  
des tuiles ;

Du temple de Kouan'-yin' (Kwannon'), j'écoute seulement  
le son de la cloche (3).

Il ne semble pas que ceux qui entouraient Sêi aient été moins savants qu'elle en fait de poésie chinoise.

Nous venons de voir l'impératrice interroger Sêi Shōnagon' à propos du cœur ouvert des fleurs et de la neige de Kōrō. Le frère de Sadako, Foujiwara Korétchika, était également érudit ; nous lisons qu'après un concert (4), il cita le « Poème de la guitare », dont j'ai parlé plus haut (5).

Une nuit, comme il avait causé, très tard, avec l'empereur, ce dernier, qui s'était endormi, fut réveillé brusquement par le chant d'un coq (6). Korétchika sut évoquer à propos cette poésie (recueillie dans le *Rōeishou* et dans le *Hon'tchōboun'sou*) :

(1) *Jih*<sup>4</sup> *kao*<sup>1</sup> *shou*<sup>4</sup> *tsou*<sup>2</sup> *you*<sup>2</sup> *joung*<sup>2</sup> *tch*<sup>3</sup>  
*Hsiao*<sup>3</sup> *ko*<sup>3</sup> *tchoung*<sup>4</sup> *tch'in*<sup>2</sup> *pou*<sup>1</sup> *p'a*<sup>4</sup> *han*<sup>2</sup>  
*I*<sup>2</sup>-*ai*<sup>4</sup>-*sse*<sup>4</sup> *tchoung*<sup>1</sup> *i*<sup>1</sup> *tcheun*<sup>3</sup> *t'in*<sup>1</sup> *g*<sup>4</sup>  
*Hsiang*<sup>1</sup>-*lou*<sup>2</sup>-*feun*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup> *hsueh*<sup>3</sup> *po*<sup>1</sup> *lien*<sup>2</sup> *k'an*<sup>4</sup>.

(2) Voir pp. 30, 129.

(3) *Tou*<sup>1</sup> *fou*<sup>3</sup> *loou*<sup>2</sup> *ts'ai*<sup>2</sup> *k'an*<sup>4</sup> *wa*<sup>3</sup> *seu*<sup>4</sup>  
*Kouan*<sup>1</sup>-*yin*<sup>1</sup>-*sse*<sup>4</sup> *tchih*<sup>3</sup> *t'in*<sup>1</sup> *g*<sup>4</sup> *tchoung*<sup>1</sup> *sheun*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup>.

(4) N. C., p. 84. (5) Cf. p. 340. (6) N. C., p. 297.



Quand l'homme-coq chante à l'aurore,  
Sa voix [vient] surprendre le monarque éclairé, plongé dans  
le sommeil ;

Quand la cloche de Fou résonne la nuit,  
L'écho en est entendu jusque dans le ciel sombre (1).

Une nuit encore, alors qu'il traversait, avec Séi, le jardin du Palais, baigné de lune, Korétchika la charma en récitant un poème de Tchia Tao (Ka Tō) (2) inséré dans le *Rōéishōu* :

Quand, à l'aurore, la beauté met tous ses soins à orner son visage,  
La cloche du Palais de Wéi [commence à] osciller ;  
Alors que le voyageur marche encore à la clarté mourante de  
la lune,  
Le coq chante à [la barrière de] Han'-kou (3).

J'ai dit comment Foujiwara Tadanobou envoya un jour à Séi un des vers de la poésie dans laquelle Po Tchu-i déplore son exil sur la montagne de Lou-shan' (4).

Une autre fois (5), alors que Tadanobou regrettait, avec l'impératrice et les dames d'honneur, la désolation de la partie ouest de Kyōto (6), la dame Saishō fit aussitôt allusion à un poème du même auteur chinois, et Tadanobou répondit en murmurant quelques vers de ce poème, où Po Tchu-i pleure la dévastation du Palais de Li-shan' (Riçan') :

Ni le martin-pêcheur, ni la beauté n'y viennent. Ah ! les  
ans et les mois sont longs ! Les clôtures sont revêtues  
[de mousse], les tuiles sont couvertes de pins. Depuis que

- (1) *Tchi<sup>1</sup> jén<sup>2</sup> hsiao<sup>3</sup> tch'ang<sup>4</sup> sheun<sup>1</sup> g<sup>1</sup>*  
*Tchin<sup>1</sup> g<sup>1</sup> min<sup>2</sup> g<sup>2</sup> wang<sup>2</sup> tchih<sup>1</sup> mién<sup>2</sup>*  
*Fou<sup>2</sup> tchoung<sup>1</sup> yéh<sup>4</sup> min<sup>2</sup> g<sup>2</sup> hsiang<sup>3</sup>*  
*Tch'ew<sup>4</sup> an<sup>1</sup> t'ien<sup>1</sup> tchih<sup>1</sup> t'in<sup>1</sup> g<sup>1</sup>.*

L'homme-coq dont il est question est le fonctionnaire qui avait le soin de la clepsydre. Il portait une coiffure ornée d'une crête. La cloche est appelée « cloche de Fou », parce que, dans l'antiquité, une famille de ce nom se consacrait, en Chine, à la fonte des cloches.

Le sens de la poésie est celui-ci : « Quand la voix du veilleur annonce l'aurore, elle éveille le sage monarque [et il se hâte de se lever pour s'occuper aux affaires de l'État]. Quand la cloche résonne, son bruit, à travers les ténèbres, va frapper l'oreille des serviteurs indolents. »

- (2) Voir p. 126. Le morceau chinois dont il s'agit est du genre appelé *fou* (cf. p. 126).

- (3) *Tchia<sup>1</sup> jén<sup>2</sup> tchin<sup>4</sup> shih<sup>1</sup> yu<sup>2</sup> tch'eun<sup>2</sup> tchouang<sup>1</sup>*  
*Wéi<sup>4</sup> koun<sup>1</sup> tchoung<sup>1</sup> toun<sup>4</sup>.*  
*You<sup>2</sup> tze<sup>4</sup> you<sup>2</sup> hsin<sup>1</sup> g<sup>2</sup> yu<sup>2</sup> ts'an<sup>2</sup> yuéh<sup>4</sup>*  
*Han<sup>2</sup>-kou<sup>3</sup> tchih<sup>1</sup> min<sup>2</sup> g<sup>2</sup>.*

La barrière de Han'-kou (Kan'kokou) est celle où le prince Meun'g Tch'ang-tchun' faillit être pris (cf. p. 272).

- (4) Voir pp. 339, 340 ; N. C., p. 85.

- (5) N. C., p. 92.

- (6) Cf. p. 39, n. 1.

mon seigneur est là, déjà cinq années se sont écoulées. Pourquoi le bonheur n'est-il jamais dans ces murs ? Depuis que j'ai quitté la porte de la capitale, du côté de l'ouest, combien de pays ai-je traversés (1) ?

Tadanobou dit également, à l'issue d'une cérémonie bouddhique célébrée en mémoire du maire du palais défunt (2), quelques lignes d'une pièce écrite par Sougawara Foumitoki (3) à l'intention de Foujiwara Korémaça (4), et introduite dans le *Rōeishō* et dans le *Hon'tchōboun'souï* :

Ah ! la vallée d'or, la terre où les fleurs vous enivrent !  
Les fleurs donnent leur parfum chaque printemps ; mais le maître n'est pas revenu. Celui qui, monté sur la tour du sud, [avait coutume d'] admirer la lune, où est-il quand la lune et l'automne reviennent au rendez-vous ? Quand ils pensent à cela, celui qui aime profondément [ces choses les] aime plus profondément encore, celui dont la splendeur est extrême se sent plein de terreur (5).

C'est encore à propos de Mitchitaka, mort au quatrième mois de 995, que Tadanobou évoqua, l'année suivante (6), cette poésie du « Recueil de Po Tchu-i » :

Au quatrième mois de ce monde, les parfums s'épuisent.  
Les fleurs des pêcheurs, près du temple de la montagne, commencent à s'ouvrir à foison.

- (1) *Ts'ouï<sup>4</sup> houa<sup>2</sup> pou<sup>1</sup> lai<sup>2</sup> hsi<sup>1</sup> souï<sup>4</sup> yuéh<sup>4</sup> tchiou<sup>3</sup>*  
*Tch'iang<sup>2</sup> you<sup>3</sup> i<sup>1</sup> hsi<sup>1</sup> wa<sup>3</sup> you<sup>3</sup> soung<sup>1</sup>*  
*Wou<sup>2</sup> tchun<sup>1</sup> tsai<sup>4</sup> wéi<sup>4</sup> i<sup>3</sup> wou<sup>3</sup> tsai<sup>4</sup>*  
*Ho<sup>2</sup> pou<sup>1</sup> i<sup>1</sup> hsin<sup>1</sup> g<sup>4</sup> hou<sup>2</sup> tch'i<sup>2</sup> tchoung<sup>1</sup>*  
*Hsi<sup>1</sup> fang<sup>1</sup> tch'u<sup>4</sup> tou<sup>1</sup> meun<sup>2</sup> tchi<sup>1</sup> to<sup>1</sup> ti<sup>4</sup>.*

Le Palais de Li-shan' était à l'ouest de Tch'ang-an', la capitale des T'ang. En parlant des pins qui couvrent les tuiles, l'auteur pense à la fougère que les Japonais appellent *shinobougouça* (davallia bullata). Cette plante croît, en effet, sur les vieux murs, entre les tuiles. (D'après certains commentateurs, du reste, il s'agirait ici, non d'une fougère, mais d'une mousse, polypodium lineare ; voir N. C., p. 71, n. 4.)

(2) N. C., p. 163. (3) Cf. p. 129. (4) Ou Kén'tokkō.

- (5) *Pi<sup>3</sup> tchin<sup>1</sup> kou<sup>3</sup> tsou<sup>4</sup> houa<sup>1</sup> tchi<sup>1</sup> ti<sup>4</sup>*  
*houa<sup>1</sup> méi<sup>3</sup> tch'oun<sup>1</sup> hsiang<sup>1</sup> eurh<sup>2</sup> tchou<sup>3</sup> pou<sup>1</sup> kouéi<sup>1</sup>*  
*nan<sup>2</sup> loou<sup>3</sup> wan<sup>4</sup> yuéh<sup>4</sup> tchi<sup>1</sup> jén<sup>2</sup>*  
*yuéh<sup>4</sup> yu<sup>3</sup> tch'ou<sup>1</sup> tch'i<sup>2</sup> eurh<sup>2</sup> sheun<sup>1</sup> ho<sup>2</sup> tch'u<sup>4</sup>*  
*houang<sup>3</sup> tch'oung<sup>3</sup> sheun<sup>1</sup> tcheu<sup>3</sup> sse<sup>1</sup> yu<sup>4</sup> sheun<sup>1</sup>*  
*joung<sup>2</sup> sheun<sup>4</sup> tcheu<sup>3</sup> wei<sup>4</sup> yu<sup>4</sup> sheun<sup>4</sup>.*

NOTA : le onzième caractère, dans le texte donné par M. Kanéko (p. 653), est un *kokouji* (caractère composé au Japon, sans lecture chinoise), qui est lu, en japonais, *niou* : « sentir, avoir de l'odeur ». J'ai indiqué la lecture chinoise, *hsiang<sup>1</sup>*, d'un autre caractère, qu'on peut lire aussi, à la japonaise, *niou*.

(6) N. C., p. 195.

On s'est longtemps lamenté ; mais le printemps est revenu,  
et il n'est pas d'endroit où on le demande.  
Sans qu'on s'en aperçût, il est revenu, et le voici parmi  
nous (1).

Une nuit que Tadanobou et Noboukata s'étaient attardés à  
causer avec Séi (2), le sous-chef des chambellans récita, en voyant  
l'aurore, un passage d'une poésie où Sougawara Mitchizané cé-  
lèbre les amours contrariées de la Tisserande et du Bouvier (3) :

La rosée doit être faite des larmes de leur séparation ; les perles  
[en] sont tombées en vain.  
Un nuage demeure : elle n'a pas encore arrangé ses che-  
veux (4).

Bien que Séi le raillât, disant que son allusion à la Tisserande  
était hors de saison, elle ne l'en admira pas moins. Séi goûtait  
fort, d'ailleurs, la façon dont Tadanobou déclamaient. Elle assura  
un jour (5), devant l'empereur, qu'il récitait à merveille un mor-  
ceau d'Oé Açatsouna (6). Ce morceau, recueilli dans le *Rōéishō*  
et dans le *Hon'tchōboun'souï*, rappelle l'épisode, raconté dans  
le *Nan'shih*, dont il a été question plus haut (7) ; aussi ne sera-  
t-on pas surpris d'y trouver la phrase suivante :

Hsiao, passant par le temple du pays de Kouéi-tchi, en  
profita pour contracter une alliance [avec un homme d']un  
autre âge (9).

Si nous en croyons ce que Séi dit une fois à Noboukata, Tada-  
nobou déclamaient aussi, et « d'une façon qui ne ressemblait pas à  
celle des autres » (9), le « Poème du terme de trente années ». Sans  
doute voulait-elle parler d'une poésie de Minamoto Hidéa-  
kira (10), insérée dans le *Hon'tchōboun'souï*, et dans laquelle l'au-

(1) *Jén*<sup>2</sup> *tchién*<sup>4</sup> *sse*<sup>4</sup> *yuén*<sup>4</sup> *jang*<sup>1</sup> *féi*<sup>3</sup> *tchin*<sup>4</sup>  
*Shan*<sup>1</sup> *sse*<sup>4</sup> *t'ao*<sup>2</sup> *houa*<sup>1</sup> *shih*<sup>3</sup> *sheun*<sup>1</sup> *g*<sup>4</sup> *k'ai*<sup>1</sup>  
*Tch'ang*<sup>2</sup> *heun*<sup>4</sup> *tch'oun*<sup>1</sup> *kouéi*<sup>1</sup> *wou*<sup>2</sup> *mi*<sup>4</sup> *tch'ou*<sup>4</sup>  
*Pou*<sup>1</sup> *tchi*<sup>1</sup> *tchuan*<sup>3</sup> *jou*<sup>4</sup> *tz'e*<sup>3</sup> *tchoung*<sup>1</sup> *laï*<sup>2</sup>.

(2) N. C., p. 196.

(3) Voir p. 159.

(4) *Lou*<sup>4</sup> *yin*<sup>1</sup> *g*<sup>1</sup> *piéh*<sup>2</sup> *léi*<sup>4</sup> *tchou*<sup>1</sup> *k'oung*<sup>1</sup> *lo*<sup>4</sup>  
*Yun*<sup>1</sup> *shih*<sup>4</sup> *ts'an*<sup>2</sup> *tchouang*<sup>1</sup> *ja*<sup>3</sup> *wéi*<sup>4</sup> *tch'eun*<sup>2</sup>.

Le texte ci-dessus est donné d'après Mizogoutchi, p. 563. Si on adopte celui de M. Ka-  
néko (p. 759), il faut remplacer, au deuxième vers, *ja*<sup>3</sup> par *tchi*<sup>4</sup>.

(5) N. C., p. 198.

(6) Cf. p. 129. Oé Açatsouna est encore appelé *Notchi no Kōçōkō*.

(7) Voir p. 274.

(8) *Hsiao*<sup>1</sup> *Koué*<sup>4</sup> *tchi*<sup>1</sup> *tchi*<sup>1</sup> *kouo*<sup>4</sup> *kou*<sup>3</sup> *miao*<sup>4</sup> *t'o*<sup>1</sup> *ti*<sup>4</sup> *taï*<sup>4</sup> *tchi*<sup>1</sup> *tchiao*<sup>1</sup>

(9) N. C., p. 198. (10) Cf. p. 129.

teur cherche à se consoler, par des exemples fameux, de voir ses cheveux blanchir à trente-cinq ans :

Yén' Houï, le sage des Tchoou,  
N'avait pas encore atteint le terme de trente années ;  
P'an' Yo, l'homme distingué des Tch'in',  
Célébra de bonne heure l'automne.  
Tous [les deux] étaient un peu plus [jeunes] que moi [quand  
leurs cheveux blanchirent],  
Et je dois me réjouir d'avoir tardé à voir, pour la première  
fois [, les miens grisonner] (1).

Parmi les personnages dont les « Notes de chevet » relatent les paroles, Séi Shōnagon', l'impératrice, la dame Saishō, Koré-tchika et Tadanobou ne sont pas les seuls à réciter des poèmes chinois. Un courtisan, revenant en voiture, par une nuit de lune, d'une cérémonie bouddhique (2), murmure un fragment de Koung Tcheun'g-i (3), recueilli dans le *Rōéishō* :

Le domaine des Tch'in', à plus de mille lieues,  
[Sous l'] intense [clarté de la lune, semble tout] couvert de  
glace ;  
Les trente-six palais de la Maison de Han',  
Baignés de lumière, paraissent ornés de poudre (4).

Peut-être faudrait-il voir aussi le souvenir de quelque poésie chinoise dans la phrase que prononce, devant les jardins du Palais du Conseil d'État, un visiteur émerveillé de l'agréable manière dont les dames y passent le temps (5).

Les courtisans, en venant, un matin, au Palais de l'impératrice (6), chantent un poème de Minamoto Hidéakira (7), noté dans le « Recueil des plus beaux chants » :

- (1) Yén<sup>2</sup> Houï<sup>2</sup> Tchoou<sup>1</sup> hsién<sup>2</sup> tcheu<sup>3</sup>  
Wéi<sup>4</sup> tchih<sup>4</sup> san<sup>1</sup> shih<sup>2</sup> tch'ou<sup>2</sup>  
P'an<sup>1</sup> Yo<sup>4</sup> Tch'in<sup>4</sup> min<sup>2</sup> g<sup>2</sup> shih<sup>4</sup>  
Tsao<sup>3</sup> tchou<sup>4</sup> tch'in<sup>1</sup> hsin<sup>2</sup> g<sup>4</sup> sse<sup>4</sup>  
Pé<sup>3</sup> tchiéh<sup>1</sup> shao<sup>3</sup> yu<sup>2</sup> wo<sup>3</sup>  
K'o<sup>3</sup> hsi<sup>3</sup> shih<sup>3</sup> tchién<sup>4</sup> tch'ih<sup>2</sup>.

Pour Yén' Houï et P'an' Yo, voir p. 274.

(2) N. C., p. 291.

(3) Voir pp. 126 et 128.

- (4) Tch'in<sup>2</sup> tién<sup>4</sup> tchih<sup>1</sup> tch'ién<sup>1</sup> yu<sup>2</sup> li<sup>2</sup>  
Lin<sup>3</sup> lin<sup>3</sup> pin<sup>2</sup> g<sup>1</sup> p'ou<sup>4</sup>  
Han<sup>4</sup> tchia<sup>1</sup> tchih<sup>1</sup> san<sup>1</sup> shih<sup>2</sup> liou<sup>4</sup> koun<sup>4</sup>  
Tch'eun<sup>2</sup> g<sup>2</sup> tch'eun<sup>2</sup> g<sup>2</sup> feun<sup>3</sup> shih<sup>1</sup>.

(5) Cf. N. C., p. 194, n. 5.

(6) N. C., p. 81.

(7) Cf. p. 129.



L'étang est frais, et sur l'eau, il n'y a pas de canicule.

Les pins sont hauts, et dans le vent, c'est l'automne [qui chante] d'une seule voix (1).

D'autre part, Séi nous raconte qu'il y avait, à la cour de l'empereur Mourakami, une dame fort lettrée, appelée Hyōé (2). Une nuit que la lune brillait, l'empereur, après avoir fait planter un rameau de prunier, couvert de fleurs, dans un vase rempli de neige, demanda à cette femme de composer une poésie. Elle préféra, pour répondre au souverain, citer un poème de Po Tchu-i, qu'on peut lire dans le « Recueil » des œuvres de cet auteur et dans le *Rōēishō* :

Mes trois amis, la harpe, la poésie et le vin, m'ont tous abandonné.

Quand je vois la lune, la neige ou les fleurs, c'est alors que je pense à mon seigneur (3).

Dans ce poème, Po Tchu-i évoque, non sans regret, les trois amis qu'il chanta autrefois : le vin, la musique et la poésie (4) ; mais par bonheur, il en a maintenant d'autres : la lune, la neige et les fleurs.

Séi nous montre encore (5) un courtisan qui, avant de quitter, à l'aube, les dames avec lesquelles il a bavardé toute la nuit, récite ce poème du *Rōēishō* :

Comme j'entrais, à l'aurore, dans le jardin du Roi de Liang,  
La neige couvrait la montagne de Tch'un' ;  
Comme je montais, la nuit, à la tour du Prince de Soou,  
La lune éclairait [la campagne,] à mille lieues (6).

(1) Autrement dit : « c'est partout la voix de l'automne ».

*Tch'ih<sup>2</sup> leun<sup>1</sup>g<sup>2</sup> shou<sup>3</sup> wou<sup>2</sup> san<sup>1</sup> fou<sup>2</sup> hsia<sup>4</sup>*

*Soung<sup>1</sup> kao<sup>1</sup> feun<sup>1</sup>g<sup>1</sup> you<sup>3</sup> i<sup>1</sup> sheun<sup>1</sup>g<sup>1</sup> tch'iou<sup>1</sup>.*

Séi remplace les premiers mots de la poésie par *nanigashi*, « ceci ou cela ».

(2) N. C., p. 207.

(3) *Tch'in<sup>2</sup> shih<sup>1</sup> tchiou<sup>3</sup> you<sup>3</sup> tchiéh<sup>1</sup> p'ao<sup>1</sup> wo<sup>3</sup>*

*Yuéh<sup>4</sup> hsuéh<sup>3</sup> houa<sup>1</sup> shih<sup>2</sup> tsou<sup>1</sup> i<sup>4</sup> tchun<sup>1</sup>.*

La neige, la lune et les fleurs sont, au Japon comme en Chine, les vrais amis du poète. Triade si bien établie que, parfois, on emploie les noms de ces trois choses (*sétsou*, *ghétsou*, *kwa*, en sinico-japonais) pour numéroter trois objets, comme nous nous servons des lettres A, B, C. (Voir Koop and Inada, pp. 39 et 100.)

(4) M. Woitsch donne (p. 34) la traduction allemande d'un poème de Po Tchu-i consacré à ces trois amis.

(5) N. C., p. 207.

(6) *Hsiao<sup>3</sup> jou<sup>4</sup> Liang<sup>2</sup> wang<sup>2</sup> tchi<sup>1</sup>h<sup>1</sup> yuan<sup>3</sup>*

*Hsueh<sup>3</sup> man<sup>3</sup> Tch'un<sup>2</sup>-shan<sup>1</sup>*

*Yéh<sup>4</sup> teun<sup>1</sup>g<sup>1</sup> Soou<sup>1</sup> koun<sup>1</sup> tchi<sup>1</sup>h<sup>1</sup> loou<sup>2</sup>*

*Yuéh<sup>4</sup> min<sup>1</sup>g<sup>2</sup> tch'ien<sup>1</sup> li<sup>3</sup>.*

La montagne de Tch'un', dont parle le poète, devait être une montagne artificielle construite dans le jardin du roi.

Dans le « texte » même des « Notes de chevet » (1), Séi donne les noms du « Recueil des poésies de Po Tchu-i » (ou Po Lot-t'ien', jap. Hakou Rakou-tén') et de l' « Anthologie chinoise » (*Weun'-hsuan'*, jap. *Mon'zén'*) (2). Elle cite, d'autre part, deux ou trois poèmes. A la page 48, à propos de la fleur du poirier, elle reproduit quelques mots de la poésie de Po Tchu-i qu'on appelle généralement le « Poème des longs regrets » (*Tch'ang-hén'-ko*, jap. *Tchōgon'ka* ; ou *Tch'ang-lién'-ko*, jap. *Tchōrén'ka*) (3). Dans ce poème, qui est peut-être le plus connu de ses ouvrages, Po Tchu-i raconte l'histoire de la célèbre Yang Kouéi-féi (jap. Yō Ki-hi) (4). En particulier, dans le passage cité par l'auteur des « Notes », le poète dit le charme de la favorite défunte, alors que le magicien envoyé à sa recherche la retrouve dans l'île de P'eun'g-lai. Pendant qu'elle vient, en pleurant, à la rencontre de l'envoyé impérial,

Son visage [,qui a la beauté] du jade, apparaît triste et calme.

Sous ses larmes abondantes,

[Il est comme] le rameau fleuri du poirier [lorsqu'il] est couvert des gouttes] de la pluie printanière (5).

Plus loin, Séi semble parler, à propos des nuages de l'aurore, d'un poème descriptif, le *Kao-t'ang-fou* (*Kōtōfou*), dû à Soung Yu (*Sō Ghyokou*) (6), et recueilli dans le *Weun'-hsuan'* (*Mon'zén'*). Le passage auquel elle pense est peut-être le suivant :

A l'aube, c'est le nuage qui s'en va,

Le soir, c'est la pluie qui s'éloigne (7) ;

ou, d'après un autre texte :

A l'aube, c'est le nuage matinal,

Le soir, c'est la pluie qui s'éloigne (8).

Enfin, il est possible que Séi fasse allusion, à la page 283, à une poésie du *Rōéishō* :

(1) N. C., p. 220. (2) Comp. pp. 125 et 126.

(3) Voir Saçagawa, p. 221 ; et, pour des traductions, Giles, *Literature*, p. 169 ; Tchong-Ki-Tong (= Tch'eun' Tchi-t'oung), p. 250 ; Soulié de Morant, *La passion de Yang Kwé-féi*, p. 189.

(4) Cf. p. 274.

(5) Yu<sup>4</sup> joun<sup>2</sup> tchi<sup>2</sup> mo<sup>4</sup> léi<sup>4</sup> lan<sup>2</sup> kan<sup>1</sup>  
Li<sup>2</sup> houa<sup>1</sup> i<sup>1</sup> tchi<sup>1</sup> tch'oun<sup>1</sup> tai<sup>4</sup> yu<sup>4</sup>.

(6) Voir p. 125 ; N. C., p. 242.

(7) Tchao<sup>2</sup> wéi<sup>2</sup> hsin<sup>1</sup> g<sup>2</sup> yun<sup>1</sup>  
Mou<sup>4</sup> wéi<sup>2</sup> hsin<sup>1</sup> g<sup>2</sup> yu<sup>3</sup>

(8) Tan<sup>1</sup> wéi<sup>2</sup> tchao<sup>2</sup> yun<sup>1</sup>  
Mou<sup>4</sup> wéi<sup>2</sup> hsin<sup>1</sup> g<sup>2</sup> yu<sup>3</sup>.

[En voyant] la couleur neuve de la lune du quinze,  
[Je pense au] cœur des défunts, qui sont à plus de deux  
mille lieues (1).

Les ouvrages chinois autres que les textes bouddhiques et les poèmes sont très rarement cités dans les « Notes de chevet ». En parlant de l'érudition de Séi et de ses contemporains, j'ai eu l'occasion de mentionner quelques-uns des livres où leurs connaissances historiques avaient pu être puisées : le *Meun'g-tch'iou*, le *Shih-tchi*, le *Tchin'-shou*, le *Nan'-shih*, le *Liéh-hsién'-tch'ouan'*, le *Shou-i-tchi*, le *Tch'ién'-han'-shou* (2). Ce dernier ouvrage est nommé par Séi, dans son « texte », ainsi que le *K'ouan'-yuan'-lou* (*Kon'ghén'rokou*), ou « Description originale de la terre », à propos de paravents ornés de peintures qui représentaient, les unes des scènes de l'« Histoire des Han », les autres des paysages de la « Description » (3). Ailleurs (4), nous voyons que Séi fit un jour allusion, en causant avec Youkinari, à une phrase du *Loun'-yu* (*Ron'go*) : « Si vous êtes dans l'erreur, n'hésitez pas à vous corriger. » (5)

Voilà, je crois, à peu près tout ce que les « Notes de chevet » nous laissent voir de l'érudition de Séi Shōnagon' et de ceux qui l'entouraient. Si, pour rendre la comparaison plus juste, nous retenons seulement, parmi les connaissances que montre Séi, celles que nous la voyons manifester dans la vie de la cour, nous pouvons établir ici le même jugement qu'en ce qui concerne son talent comme poète (6) : Séi ne semble pas plus savante que les personnes avec qui elle s'entretient d'ordinaire : Tadanobou, Korétchika, l'impératrice et, probablement, la dame Saishō.

Pour découvrir, entre Séi et les autres personnages des « Notes », une différence qui soit à son avantage, il faut la chercher dans la façon dont les uns et les autres rappellent divers textes, plutôt que dans leurs citations elles-mêmes. En effet, nous constatons bien que les personnages des « Notes », évoquant tel ou tel morceau, le font toujours à propos ; mais, si nous exceptons la dame Hyōe

(1) *Shih<sup>2</sup> wou<sup>3</sup> yéh<sup>4</sup> tchoung<sup>1</sup> hsin<sup>11</sup> yueh<sup>4</sup> seu<sup>4</sup>*  
*Eurh<sup>4</sup> tch'ién<sup>11</sup> lī<sup>3</sup> waï<sup>4</sup> kou<sup>3</sup> jén<sup>2</sup> hsin<sup>11</sup>.*

(2) Voir, pour le *Meun'g-tch'iou*, p. 271 ; pour le *Shih-tchi*, pp. 271, 273, 274 ; pour le *Tchin'-shou*, p. 273 ; pour le *Nan'-shih*, p. 274 ; pour le *Liéh-hsién'-tch'ouan'*, p. 275 ; pour le *Shou-i-tchi*, p. 275 ; pour le *Tch'ién'-han'-shou*, pp. 271, 272.

(3) N. C., p. 286, 287. (4) N. C., p. 62.

(5) *Kou<sup>4</sup> tseu<sup>2</sup> wou<sup>2</sup> lan<sup>4</sup> kai<sup>3</sup>.*

(En japonais : *Ayamattē wa sounawatchi aralamourou ni habakarou koto nakaré.*) Pour le *Loun'-yu*, voir pp. 26, 125.

(6) Comp. p. 232.

répondant à l'empereur Mourakami (1), nous remarquons en même temps qu'ils parlent quand il leur plaît. Séi, au contraire, répond le plus souvent à des questions qu'on lui pose à l'improviste, et elle fait face à des difficultés imprévues. Sauf une fois, où elle est bien heureuse qu'un jeune garçon lui souffle la poésie qu'il faut dire (2), c'est seulement grâce à sa mémoire et à sa présence d'esprit qu'elle se tire avec honneur des situations embarrassantes (3).

Voyons, maintenant, ce que nous apprennent les « Notes de chevet » sur les plaisanteries et les nombreux jeux de mots que se permettaient Séi et ses contemporains, parmi lesquels, sans doute, personne ne se fût rencontré pour dire que, souvent, « l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. »

Les surnoms, tout d'abord, étaient fort à la mode à la cour de Kyôto. Les capitaines et les lieutenants de la garde impériale avaient reçu celui de « chênes dentelés » (4). Peut-être en faut-il voir l'origine dans la crainte respectueuse que ces officiers, comme le chêne dentelé (5), inspiraient à tous ?

Comme ils portaient des vêtements sombres, on appelait les gens du quatrième rang « manche [couleur] du chêne vivace » (6).

La garde du corps était surnommée « la montagne des trois parapluias » (7).

Le mot qui désignait les gardes du service des chambellans, les *takigoutchi*, est un véritable surnom. Il signifie « bouche de la cascade » et peut s'expliquer par la présence d'une chute d'eau tout près du poste de ces gardes (8).

Outre les surnoms traditionnels, il en était d'autres, donnés, en quelque occasion, à un homme ou à une femme. C'est ainsi que nous voyons les courtisans appeler l'un d'entre eux le « crocodile violent » (9), et, ailleurs, les dames surnommer une de leurs com-

(1) Voir p. 348 ; N. C., p. 207.

On pourrait aussi rappeler la réponse que fit certain jour Tadanobou à Séi (N. C., p. 195) ; mais il faut dire que la question posée n'était pas précise, et que Tadanobou aurait pu répondre différemment.

(2) N. C., p. 177.

(3) Comparer Waley, *The Pillow-Book*, p. 152 : « C'est, de fait, l'extrême promptitude de son esprit, plutôt que son érudition, qui rend Shônagon remarquable. » (It is, in fact, her extreme readiness of wit rather than her erudition that makes Shônagon remarkable.)

(4) *Kashiwa*. Cf. N. C., p. 54, n. 4.

(5) Voir p. 277, n. 7.

(6) *Shiishiba no sodô*. A moins qu'il n'y ait là seulement un jeu de mots : *shii* : « chêne vivace » et « quatrième (*shi*) rang (*i*) ». Cf. p. 227, n. 1.

(7) *Mikapa*. Voir p. 249.

(8) Cf. p. 40, n. 10, et p. 66.

(9) N. C., p. 31.



pagnes le « capitaine porte-carquois » à cause de son costume (1); ou encore, attacher à une mendiante le sobriquet de « sous-gouverneur de Hitatchi », du nom d'une chanson qu'elle a chantée (2).

De même, parce qu'elle avait cité une poésie de Po Tchu-i sur la chaumière de la montagne de Lou-shan', Séi fut dénommée pendant quelque temps « la chaumière » (3).

Mitchitaka badinait souvent ; il ne dédaignait pas de taquiner Séi, comme le jour où, au temple *Shakouzén'ji*, il feignit de croire que la dame avait mis le manteau d'un bonze : ce qui fit dire à Korétchika qu'ils avaient devant eux l'évêque Séi (4).

Dans son ouvrage, Séi a noté un certain nombre d'autres bons mots. Nous y lisons comment Narinobou railla plaisamment la haute taille de l'évêque Jōshō, si grand qu'il aurait pu prendre un arbre pour éventail (5); et nous sommes libres de trouver spirituelle, avec notre auteur, certaine phrase relative au manteau toujours trop court du même évêque et au gilet du seigneur Souï-céi, qui, étant donné la petite taille de ce courtisan, semblait au contraire un manteau (6).

Nous voyons encore Youkinari s'amuser à signer de son nom retourné, Nariyouki, une lettre qu'il envoie à Séi (7), et Mitchiyori plaisanter à propos d'une « demoiselle de la Cour », épouse du médecin Shighémaça (8).

Nous apprécions les jeux de mots de l'impératrice, au sujet d'une guitare et d'une flûte. Comme on appelait la première « Sans nom » (9), Sadako put déclarer qu'elle n'avait, en réalité, pas de nom, c'est-à-dire pas de renom. Quant au nom de la flûte, qui était « Non, je ne l'échangerai pas » (10), l'impératrice sut le placer à propos pour expliquer que sa sœur ne voulait pas échanger un orgue à bouche contre une harpe.

Ces jeux de mots sont analogues à celui que fit, au temps de l'empereur Mourakami, le seigneur Foujiwara Tokikara sur le nom de la servante Ênoutaghi (11) (vomissement de chien), et au

(1) N. C., p. 235. (2) N. C., p. 97.

(3) N. C., p. 87. Voir aussi le surnom de « frère aîné [de Séi] » donné à Tatchibana Norimitsou (p. 247 ; N. C., p. 88).

(4) N. C., p. 273. (5) Cf. p. 248 ; N. C., p. 13.

(6) N. C., p. 299. (7) N. C., p. 161. (8) N. C., p. 268.

(9) Ou « Sans renom » (*Moumyō*) ; voir N. C., p. 116.

(10) *Inakaeji*.

(11) Ou Ênoutaki. Cf. N. C., p. 132. Ênou est voisin d'inou (chien), et, dans certains ouvrages (*Nihon'ghi*, *Wamyōshō* de Minamoto Shitagaou), le composé *koma-inou* est lu ênou. D'autre part, « vomissement » se disait anciennement *tagouri* ; or, un mot identique, qui signifie « haler », a un synonyme ancien : *taghi*. On peut donc admettre que le mot *tagouri* (signifiant « vomissement ») a eu, lui aussi, un synonyme *taghi*.

calembour qu'imagina cette dernière, en réponse, sur le nom de Tokikara (suivant le temps).

Il nous serait moins facile de comprendre ce que voulut dire, un jour, une des compagnes de Séi, quand elle compara celle-ci au valet d'un cavalier (1), si nous n'avions pas lu que, peu d'instants auparavant, Saishō, une autre dame du Palais, s'était montrée jalouse de la faveur accordée à Séi par l'impératrice. Comme nous savons, d'autre part, que Saishō était fille d'un fonctionnaire appartenant au service des écuries impériales (2), nous pouvons voir, dans la plaisanterie dont il s'agit, une allusion au titre de son père.

Si nous en croyons ses propres « mémoires », Séi ne le cédait à personne pour les traits d'esprit. Voici, parmi les siens, ceux que les « Notes de chevet » nous permettent de goûter. Norimitsou lui avait dit, une fois, que, pressé de questions par Tadanobou au sujet de l'endroit où elle s'était retirée, il avait dû, pour s'empêcher de rire, mettre dans sa bouche un morceau d'algue. Quelques jours plus tard, pour demander à Norimitsou de garder encore le silence, Séi lui envoya seulement un autre morceau d'algue, bien enveloppé de papier (3).

Comme Takaïe, un des frères de l'impératrice, se vantait un jour de posséder une carcasse d'éventail si jolie qu'on n'en avait jamais vu de pareille, Séi repartit qu'il devait s'agir d'une carcasse de méduse (4).

Une autre fois (5), en causant avec Noboutsouné, Séi imagina, sur le nom des coussins (*sén'zokou*), un jeu de mots ingénieux, dont il ne voulut pas, du reste, lui laisser le mérite.

Elle fit un autre calembour, dans une lettre à Youkinari, sur le nom des « gâteaux carrés » (*héidan'*) (6) qu'il lui avait envoyés, en se servant d'un mot de consonnance voisine : *rédiō* (mauvaise conduite) d'après un texte, *réitan'* (froideur, indifférence) d'après un autre.

Une nuit, le trente du troisième mois de 996, Tadanobou ayant récité une poésie consacrée à la Tisserande céleste (7), Séi lui

(1) *Oumazoé*. Voir N. C., p. 271.

(2) Cf. pp. 174, 173.

(3) N. C., p. 93.

(4) Voir N. C., p. 131 ; et, pour une légende expliquant pourquoi la méduse n'a pas de carcasse, Revon, *Shinntoïsme*, p. 234, n. 5 ; Revon, *Anthologie*, p. 61, n. 2 ; *Nihon' moukashibanashi*, p. 283 (conte intitulé *Sarou to kouraghé* : « Le singe et la méduse »).

(5) N. C., p. 132.

*Sén'zokou* = 1° *sén'* (tapis), *zokou* (*jokou*, coussin) ; 2° *sén'* (laver), *sokou* (pied).

(6) Cf. pp. 154, 192 ; N. C., pp. 160, 161.

(7) Voir p. 159 ; N. C., p. 196.

fit voir, en peu de mots, que ces vers n'étaient pas dits à propos, puisqu'on fête la Tisserande au septième mois. « Voilà, murmura-t-elle seulement, une tisserande pressée ! »

Un jour que Noboukata était venu au palais où résidait l'impératrice (1), Séi le railla en insinuant qu'il était plus agréable pour lui d'aller dans un endroit où il pouvait se coucher et se reposer (*outchi-foushi*). Séi faisait ainsi un jeu de mots piquant sur le nom propre, Outchifoushi, de la mère de la dame Sakyō, l'amie de Noboukata. « A la suite de cette histoire, écrit-elle à la page 200 de ses « Notes », le capitaine [Noboukata] cessa toutes relations avec la dame Sakyō. »

Enfin, nous voyons Séi employer habilement, dans une lettre à l'impératrice, l'expression *nouréghinou* avec les deux sens qu'elle peut exprimer : « habit mouillé » et « fausse accusation » (2).

Après avoir signalé, précédemment, divers jeux de mots qui ornent le style des « Notes » (3), j'ai parlé de ceux que recèlent les poésies (4) composées par Séi et par les divers personnages qu'elle nous présente. Il me reste donc seulement à indiquer les calembours, relatifs à certaines des choses qu'elle mentionne, que nous trouvons insérés dans le « texte » même de son ouvrage. Le plus grand nombre ne sont d'ailleurs nullement particuliers à Séi Shōnagon', et se rencontrent fréquemment dans des poésies qu'elle pouvait connaître.

Pour elle, la montagne de Kataçari est celle « qui cède la place », et le gouffre de Kashikofoutchi est le « gouffre de la sagesse ». Le nom du gouffre de Naïriço signifie « n'entre pas ». L'étang de Mizounashi est l'étang « sans eau » ; celui d'Omaé, l'étang de la « noble présence ». Le nom du « thuya du lendemain » (*açouwa-hinoki*) (5) renferme une vaine promesse, de même que celui de la Montée des rencontres (6).

La rivière de Mimito a l'oreille fine, celle d'Otonashi est silen-

(1) N. C., p. 200.

(2) N. C., p. 233.

(3) Cf. pp. 216, 217.

(4) Voir pp. 217 à 232. Les jeux de mots y sont indiqués par des accolades.

(5) Voici les pages des « Notes » où l'on peut trouver ces jeux de mots : Kataçari ; p. 14 ; Kashikofoutchi, p. 16 ; Naïriço, p. 16 ; Mizounashi, p. 49 ; Omaé, p. 49 ; *açou wa hinoki* (demain [cet arbre sera] un thuya), p. 52.

(6) *Aouçaka* (prononcer *Ōçaka*), cf., pp. 222, 225, 231, 325 ; N. C., p. 144, n. 6.

Comparer la poésie suivante du *Kokin'shōu* :

*Aouçaka no*  
*Séki shi maçashiki*  
*Mono naraba*  
*Akazou wakarourou*  
*Kimi wo todoméyo.*

Si, de la Montée des rencontres,  
Là/ barrière méritait  
Son nom,  
Ah ! je vous retiendrais,  
Vous dont je me sépare sans être rassasié  
[de votre présence].

Voir également une poésie de Foujiwara Sadakata (?-932) recueillie dans le *Gocén'shōu*, et dont M. Revon donne la traduction (*Anthologie*, p. 114).

cieuse, et celle de Natori acquiert du renom (1). Le plantain d'eau (*omodaka*) a la figure hautaine (2).

Au village de Tsoumatori, on a dû enlever une femme (3) ; et l'on passe bien vite la barrière de Tadagoé, alors qu'on hésite à franchir celle de Habakari (4).

Le nom de la barrière de Nakoço signifie « ne viens pas », et son autre nom, Yoshina-yoshina, veut dire « c'est inutile » (5).

Séi plaisante encore à propos du pont de planches, qui, dit-elle, a l'esprit étroit parce qu'il n'a qu'une seule arche (6), et au sujet du nom des étoiles filantes (*yobaiboshi*), qui rappelle les rendez-vous nocturnes (*yobaï*) (7).

Les calembours que je viens de relever sont absolument comparables à ceux qu'un Français pourrait faire sur les noms de lieux de son pays, sans se soucier de leur véritable étymologie. Mais les « Notes de chevet » en contiennent d'autres, qui ne peuvent guère avoir d'équivalent dans les langues européennes ; car ils sont fondés sur l'écriture. Nous en avons un bon exemple dans le nom de l'oseille sauvage (*itadori*) (8). Séi se demande pourquoi on a écrit que cette plante était la canne du tigre. Pour comprendre ce qu'elle veut dire, il faut savoir que le mot *itadori* est représenté par deux caractères qui peuvent se lire respectivement *tora* (tigre) et *tsoué* (canne). Si nous voulions absolument trouver chez nous quelque chose d'approchant, nous y parviendrions peut-être en imaginant le cas d'un enfant auquel on aurait montré le nombre « quinze », en chiffres romains, sans lui enseigner la valeur des signes qui le composent, et qui demanderait pourquoi on en a fait la réunion des deux lettres *x* et *v*. La question posée serait, il va sans dire, beaucoup moins pittoresque que celle de Séi, et l'on répondrait plus vite à la première qu'à la seconde. Quoiqu'il en soit, écrits aussi bien que parlés, les jeux de mots qu'on peut recueillir dans les « Notes de chevet » n'auraient sans doute pas suffi, malgré le goût des Orientaux pour les calembours et les mots à double sens, à assurer la gloire de Séi, au Japon même (9). A plus forte raison, ces traits d'esprit ne peuvent-ils guère lui donner du crédit chez nous ; et si j'ai rappelé ceux qui précèdent, c'est uniquement pour compléter la description que j'avais entreprise de son ouvrage sous tous ses aspects.

J'en ai fini avec les talents et avec l'érudition dont Séi fait

(1) Voir, pour ces trois noms, N. C., pp. 68, 69.

(2) N. C., p. 70.

(3) Plus exactement : « il a dû enlever une femme ». Cf. N. C., p. 70.

(4) N. C., p. 143.

(5) N. C., p. 144.

(6) N. C., p. 69.

(7) N. C., p. 242.

(8) N. C., p. 186, n. 13.

(9) Comp. p. 216.



preuve. Je me bornerai, en terminant, à dire quelques mots de ce qu'elle paraît ignorer. M. Waley après avoir donné la traduction du passage des « Notes » relatif à l'examen des fonctionnaires et à la fête de K'oung Tze (1), signale que cette page montre combien les femmes connaissaient mal les choses auxquelles les hommes seulement s'occupaient (2). Il est vrai que Séi parle de ces cérémonies d'une façon tout à fait vague. J'ajouterai même qu'elle commit à leur propos une erreur, puisqu'elle place au deuxième mois un examen, le *Kōjō*, qui avait lieu au huitième (3). Elle semble ainsi le confondre avec le *Rékén*'. Peut-être ne faut-il pas, cependant, conclure ici du particulier au général. On pourrait, tout aussi bien, remarquer par ailleurs (4) que Séi connaissait parfaitement les pétitions officielles (*ghémon*', *kémon*') (5), et en déduire qu'elle n'était pas tellement ignorante pour tout ce qui regardait l'administration (6).

---

(1) Voir N. C., p. 160.

(2) Waley, *The Pillow-Book*, p. 128, n. 2 : « ...I quote this passage because it illustrates the extraordinary vagueness of the women concerning purely male activities. »

(3) Cf. pp. 154 et 161.

(4) N. C., p. 161.

(5) Documents envoyés aux ministères (*shō*) par les bureaux (*shi*) et les fonctionnaires provinciaux. (Pour les *shō* et les *shi*, voir pp. 66 et 67.)

(6) Séi parle (N. C., p. 165) du « papier grossier qu'on emploie au service des chambellans » (*kourōdodokoro no kōyagami*). Cf. plus haut, p. 45, n. 5.

## CONCLUSION

---

Ma plume n'est pas usée comme le pinceau de Sēi lorsqu'elle eut achevé d'écrire ses « Notes » (1), et pourtant me voici arrivé au terme de mon travail. Je souhaite que cet essai, fait avec conscience, ne soit pas gâté par trop d'erreurs. Pour les rectifier, le cas échéant, on pourrait avoir recours à des ouvrages tels que ceux dont les titres vont être énumérés dans une notice bibliographique. Il va sans dire que de pareilles recherches seraient obligatoires pour les japonistes qui voudraient creuser encore l'œuvre de Sēi Shōnagon'. Ceux-ci ne sauraient, assurément, se contenter d'une étude où j'ai surtout essayé de rassembler des renseignements indispensables à l'intelligence des « Notes de chevet », ainsi que diverses indications tirées pour la plupart de ces « Notes » elles-mêmes et destinées à donner une idée juste du caractère de l'auteur. Certains penseront que, pour peindre Sēi Shōnagon', j'ai chargé ma palette de teintes trop neutres, en montrant, par exemple, que son érudition, contrairement à l'opinion la plus répandue, n'éclipsait nullement celle de son entourage (2). Mais j'ai parlé aussi de sa foi bouddhique, de ses goûts raffinés, de sa merveilleuse présence d'esprit, et j'ai fait voir, en outre, que son cœur était meilleur qu'on ne l'avait dit parfois (3).

Aussi bien, si elle perd à nos yeux, pour une part, le prestige qu'aurait pu lui assurer une supériorité de culture acquise à peu près uniquement dans les livres, il est une gloire que Sēi garde

(1) Cf. N. C., p. 313.

(2) Comp. p. 268, n. 1, et p. 351, n. 3.

(3) M. Ishikawa écrit par exemple : « C'est qu'elle avait un cœur impitoyable, fermé à la compassion pour les malheurs d'autrui. » (Ishikawa, p. 179.) Au contraire, M. Revon note que, lorsque l'impératrice Sadako eut cessé d'être en faveur, « Sei Shōnagon, dont le cœur valait peut-être l'esprit, resta fidèle à l'abandonnée et consola ses derniers moments. » (*Anthologie*, p. 196.)

entière. Elle l'a méritée en composant les « Notes de chevet », en ciselant un des ornements les plus précieux de la littérature japonaise.

Qu'on me permette une observation : Si un Occidental parvenait, après en avoir fait, au besoin, une étude particulière, à lire sans trop de difficulté le texte original des « Notes », je crois qu'il en goûterait parfaitement le charme. Peut-être, du reste, n'apprécierait-il pas l'ouvrage justement pour les mêmes raisons qu'un Japonais ; mais le plaisir qu'il y prendrait ne serait pas inférieur à l'agrément que ce dernier y trouve. L'Européen, en effet, ne rencontre dans les « Notes » rien qui doive vraiment lasser son attention. A chacun des chapitres, il découvre des attraits divers ; et au demeurant, n'est-il pas libre, si le temps lui fait défaut, de laisser de côté certaines énumérations, tels passages où Séi accorde aux descriptions des costumes une place qu'il a le droit de juger excessive (1) ?

Quoiqu'il en soit, le lecteur du *Makoura no sōshi* ne manquerait point d'être attiré par la figure même de l'auteur. On sait que les Japonais aiment à comparer Mouraçaki Shikibou à une fleur de prunier toute blanche, d'une candeur immaculée, et Séi Shōnagon' à une fleur de cerisier dont la teinte rosée est moins pure, mais plus jolie (2). Si, pour d'aucuns, la grâce l'emporte sur la beauté, ce n'est certes pas en feuilletant les « Notes de chevet » qu'ils changeront de sentiment.

Je prie Séi de m'excuser pour les trop nombreuses occasions où j'ai pu trahir sa pensée, ou bien être pour elle un ami maladroit, et je lui demande humblement de regarder sans dédain mon travail. La peine qu'il m'a coûtée serait payée s'il donnait à d'autres l'envie de connaître et d'aimer la « fleur de cerisier ».

---

(1) Le lecteur peut d'autant mieux laisser de côté les énumérations et les descriptions qu'elles sont bien délimitées.

(2) Cf. Reyon, *Anthologie*, p. 196.

# INDEX ALPHABÉTIQUE DE QUELQUES NOMS PROPRES

| Nom personnel, ou surnom               | Famille et génération (1)       | Pages (2)       |
|----------------------------------------|---------------------------------|-----------------|
| Açamitsou.....                         | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...   | (169, 183)      |
| Akiko .....f.(3).                      | — 5 <sup>e</sup> ...            | 179             |
| Akiko ( <i>voir</i> Sên'shi) ....f.... |                                 |                 |
| Akinobou.....                          | Takashina.....                  | 181, 248        |
| Akitada.....                           | Foujiwara.....                  | 173, (184, 186) |
| Atsouçouké.....                        | — 3 <sup>e</sup> ....           | 173             |
| Atsouyaçou.....                        | Prince (4), 7 <sup>e</sup> .... | 172, 254        |
| Bén' no naïshi <i>ou</i>               |                                 |                 |
| Bén' no omoto .....f....               | ?                               | 182, 253        |
| Bouzén' .....f....                     | ?                               | 182             |
| Dôméi .....r (5).                      | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> ...   | 177, 250        |
| Énoutaghi .....f....                   | ?                               | 182             |
| Én'yōu .....f....                      | Empereur, 5 <sup>e</sup> ...    | 170             |
| Ghén'shi <i>ou</i> Motoko ...f....     | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> ..    | 177             |
| Ghén'shi (Shighéïsha) ..f....          | — 5 <sup>e</sup> ...            | 178, 252        |
| Ghén'shōnagon' .....f....              | ?                               | 182             |
| Hyōbou .....f....                      | ?                               | 182, 253        |
| Hyōé no kourōdo ....f....              | ?                               | 182             |
| Itchijō.....                           | Empereur, 6 <sup>e</sup> ...    | 172, 241        |
| Jijō .....f....                        | ?                               | 182             |
| Jōshō <i>ou</i> Jōtchō .....r....      | ?                               | 182, 250        |
| Kanéçouké.....                         | Minamoto, 6 <sup>e</sup> ...    | (168)           |
| Kanéçouké (les filles de —)...         | — 7 <sup>e</sup> ...            | (168)           |
| Kanéïé.....                            | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ..    | 173             |

(1) Les générations sont indiquées comme il suit : « Foujiwara, 4<sup>e</sup> » signifie : « descendant, à la quatrième génération, de Foujiwara Mototsouné » (voir p. 169) ; « Empereur, 4<sup>e</sup> », « Prince, 4<sup>e</sup> », « Minamoto, 4<sup>e</sup> », signifient : « descendant, à la quatrième génération, de l'empereur Nimmyō » (cf. p. 167).

(2) Les pages signalées sont celles où le personnage en question est étudiée spécialement. Seules font exception les pages dont les numéros sont écrits entre parenthèses.

(3) La lettre *f* suit les noms féminins.

(4) « Prince », « Princesse », sont mis pour « Prince impérial », « Princesse impériale ».

(5) La lettre *r* indique qu'il s'agit du nom d'un religieux bouddhiste.



| Nom personnel ou Surnom                             | Famille et Génération        | Pages            |
|-----------------------------------------------------|------------------------------|------------------|
| Kanéko .....f....                                   | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> .. | 175              |
| Kanémitsou.....                                     | Minamoto, 5 <sup>e</sup> ..  | (168)            |
| Kanézoumi.....                                      | Minamoto .....               | 173              |
| Kiminobou .....                                     | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> .. | 176, 245         |
| Kin'tō .....                                        | — 4 <sup>e</sup> ..          | 174, 246         |
| Kohyōé .....f....                                   | ?                            | 182, 253         |
| Korénaka.....                                       | Taira .....                  | 181              |
| Korénari ou Koréshighé....                          | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> .. | 175              |
| Korétchika .....                                    | — 5 <sup>e</sup> ..          | 178, 245         |
| Koçakon' .....f....                                 | ?                            | 182              |
| Kwan'tchō .....r....                                | Minamoto, 4 <sup>e</sup> ... | 170              |
| Kwazan' .....                                       | Empereur, 6 <sup>e</sup> ... | 171              |
| Maçahiro.....                                       | Minamoto .....               | 172, 249         |
| Maçamitsou.....                                     | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> .. | 175, (184), 247  |
| Maçanobou.....                                      | Minamoto, 4 <sup>e</sup> ... | 170              |
| Mama .....f....                                     | ?                            | 183              |
| Matsoughimi, Mitchimaça....                         | Foujiwara, 6 <sup>e</sup> .. | 179, 254         |
| Miaré no sén'shi .....f....                         | ?                            | 183              |
| Mikoushighé-dono ( <i>voir</i><br>p. 72) .....f.... | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> .. | 179, 252         |
| Mitchikané .....                                    | — 4 <sup>e</sup> ..          | 175              |
| Mitchikata ou Mitchimaça ..                         | Minamoto, 5 <sup>e</sup> ... | 171              |
| Mitchimaça, Matsoughimi....                         | Foujiwara, 6 <sup>e</sup> .. | 179, 254         |
| Mitchinaga .....                                    | — 4 <sup>e</sup> ..          | 175, (184), 242  |
| Mitchitaka.....                                     | — 4 <sup>e</sup> ..          | 175, 242         |
| Mitchitsouna .....                                  | — 4 <sup>e</sup> ..          | 175              |
| Mitchiyori.....                                     | — 5 <sup>e</sup> ..          | 177, 246         |
| Moroçouké.....                                      | — 2 <sup>e</sup> ..          | (169)            |
| Moromaça ou Morotada .....                          | — 2 <sup>e</sup> ..          | 173              |
| Motoçouké.....                                      | Kiyowara.....                | (184, 186), 187  |
| Motoko ou Ghén'shi ....f....                        | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> .. | 177              |
| Mounéhira. ....                                     | Prince, 5 <sup>e</sup> ..... | (168, n. 1), 170 |
| Mounétaka .....                                     | Foujiwara.....               | 180, (184)       |
| Mourakami.....                                      | Empereur, 4 <sup>e</sup> ... | 170              |
| Myōbou no ménoto ....f....                          | ?                            | 183, 253         |
| Myōbou no omoto.....                                | Titre donné à une chatte     | 184              |
| Nagaakira.....                                      | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> .. | 177              |
| Naka no kimi .....f....                             | ?                            | 183              |
| Narimaça.....                                       | Minamoto, 6 <sup>e</sup> ... | 172              |
| Narimaça.....                                       | Taira .....                  | 181, 247         |
| Narinobou .....                                     | Minamoto, 6 <sup>e</sup> ... | 171, 248         |

| Nom personnel ou Surnom                | Famille et Génération          | Pages                |
|----------------------------------------|--------------------------------|----------------------|
| Naritō .....                           | Takashina.....                 | 182, 248             |
| Naritoki.....                          | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ...  | 174, (183)           |
| Nariyaçou.....                         | ?                              | 183                  |
| Noboukata .....                        | Minamoto, 5 <sup>e</sup> ....  | 171, (184, 247), 249 |
| Noboukata .....                        | ?                              | 190, n. 1 ; 247      |
| Nobouko ou Sên'shi ....f...            | Princesse, 5 <sup>e</sup> .... | 171, 252             |
| Nobouko ....f...                       | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 175                  |
| Noboutaka .....                        | Foujiwara.....                 | 179, (247)           |
| Noboutsouné.....                       | —                              | 180, 247             |
| Norimaça.....                          | Minamoto, 6 <sup>e</sup> ....  | 172                  |
| Norimitsou .....                       | Tatchibana.....                | 181, 247             |
| Noritaka .....                         | Foujiwara.....                 | 179                  |
| Oçako . . . . .f...                    | Princesse, 7 <sup>e</sup> .... | 172, 254             |
| Okihira.....                           | Prince .....                   | 168, n. 1            |
| Okinamaro .....                        | Nom donné à un chien ..        | 184                  |
| On' ménoto no tayōu ..f...             | ?                              | 183                  |
| Ouémon' ....f...                       | ?                              | 182, 253             |
| Oukon' no naïshi ....f...              | Foujiwara.....                 | 180, 253             |
| Oukyō ....f...                         | ?                              | 182                  |
| Ouma no myōbou ....f...                | ?                              | 182                  |
| Ouma no naïshi ....f...                | Minamoto.....                  | 172                  |
| Ryōuén' ....r...                       | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> .... | 178, 250             |
| Sadako ( <i>l'Impératrice</i> ) ..f... | — 5 <sup>e</sup> ...           | 178, 250             |
| Saïshō no kimi ....f...                | — 4 <sup>e</sup> ....          | 174, 254             |
| Saïshō no kimi.....f...                | Sougawara.....                 | 181, 254             |
| Sakyō ....f...                         | ?                              | 182                  |
| Sakyō no kimi ....f...                 | ?                              | 182, 253             |
| Sanéfouça .....                        | ?                              | 183                  |
| Sanékata.....                          | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 177, (183), 246      |
| Sanénari.....                          | — 4 <sup>e</sup> ....          | 177                  |
| Sanénobou.....                         | Takashina.....                 | 181, (184)           |
| San'jō.....                            | Empereur, 6 <sup>e</sup> ....  | 171                  |
| Séihan' ....r...                       | ?                              | 182                  |
| Sên'shi ( <i>voir</i> Nobouko) ..f...  |                                |                      |
| Sên'shi ou Akiko ....f...              | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 176, 252             |
| Shighéisha ( <i>voir</i> Ghén'shi)f... |                                |                      |
| Shigékō (Tōzammī) ....f...             | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ...  | 173, 253             |
| Shighémaça .....                       | ?                              | (182), 183           |
| Shikibou no omoto ....f...             | ?                              | 182, 253             |
| Shin'tchōu nagon' ....f...             | ?                              | 182                  |

| Nom personnel ou Surnom      | Famille et Génération          | Pages           |
|------------------------------|--------------------------------|-----------------|
| Shōnagon' no myōbou .f...    | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ...  | 182             |
| Shōshō.....                  | ?                              | 183             |
| Shōshō no kimi .....f...     | Foujiwara.....                 | 180             |
| et sa sœur cadette           |                                |                 |
| Souicéi.....                 | ?                              | 183             |
| Soukémaça .....              | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 174 ; 247, n. 2 |
| Soukémaça .....              | Foujiwara.....                 | (180)           |
| Soukémaça .....              | Sougawara.....                 | 181             |
| Soukétada.....               | Foujiwara.....                 | 180             |
| Tadaçouké.....               | —                              | 180, (183)      |
| Tadaghimi .....              | — 3 <sup>e</sup> ....          | 173             |
| Tadanobōu .....              | — 4 <sup>e</sup> ....          | 176, (184), 243 |
| Tadataka .....               | Minamoto, 6 <sup>e</sup> ....  | 171, 248        |
| Takaïé.....                  | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> ...  | 178, 246        |
| Takako.....                  | — 5 <sup>e</sup> ....          | 179             |
| Takako .....                 | Takashina .....                | 181, 252        |
| Takamitsou .....             | Foujiwara.....                 | 179, (247)      |
| Takatō. ....                 | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 175             |
| Taméhira .....               | Prince, 5 <sup>e</sup> .....   | 170             |
| Tamémitsou .....             | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ...  | 173, 247        |
| Tchikaïé.....                | — 5 <sup>e</sup> ....          | (169)           |
| Tchikayori.....              | — 5 <sup>e</sup> ....          | 178             |
| Tchōūnagon' no kimi ....f... | — 4 <sup>e</sup> ....          | 176, 253        |
| Tokikara.....                | Foujiwara.....                 | 180             |
| Tokinaka.....                | Minamoto, 5 <sup>e</sup> ....  | (168)           |
| Tomoko.....                  | — 5 <sup>e</sup> ....          | (168)           |
| Tomoyaçou.....               | Foujiwara.....                 | 180             |
| Toshikata .....              | Minamoto, 5 <sup>e</sup> ....  | 171; 248, n. 10 |
| Tōzammi (Shighéko) ....f...  | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ...  | 173, 253        |
| Tsounéfouça.....             | Minamoto, 5 <sup>e</sup> ....  | 171, (184), 248 |
| Tsounéko .....f...           | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 177             |
| Yaçouko .....f...            | — 3 <sup>e</sup> ....          | 173, (182)      |
| Yaçoutchika.....             | Foujiwara.....                 | 180, 247        |
| Yoriçada.....                | Minamoto, 6 <sup>e</sup> ....  | 172, 248        |
| Yoritchika .....             | Foujiwara, 5 <sup>e</sup> ...  | 178             |
| Yoriyoshi.....               | Minamoto .....                 | 173, (183)      |
| Yoshikané ou Yoshitchika...  | Foujiwara, 4 <sup>e</sup> ...  | 175, 246        |
| Yoshiko .....f...            | Princesse, 7 <sup>e</sup> .... | 172             |
| Yoshiko .....f...            | Foujiwara, 3 <sup>e</sup> ...  | 174             |
| Yoshiko .....f...            | — 4 <sup>e</sup> ....          | 177             |
| Youkinari .....              | — 5 <sup>e</sup> ....          | 177, 245        |

## BIBLIOGRAPHIE (1)

---

### A. OUVRAGES EN LANGUES ORIENTALES

#### I. Editions des « Notes de chevet »

Kanéko Motoomi, *Makoura no sōshi hyōshakou* (« Les Notes de chevet » ; texte, traduction en japonais moderne, notes critiques). Nouvelle édition en un volume. Tōkyō, 1929. Abréviations : Kanéko (2) ; ou Kanéko, *Hyōshakou*.

— *Makoura no sōshi. Kōtchōu* (« Les Notes de chevet », texte révisé et accompagné de notes). Tōkyō, 1924. Abrév. : Kanéko, *Kōtchōu*.

Mizogoutchi Hakouyō, *Makoura no sōshi. Yakoutchōu* (« Les Notes de chevet » ; texte, traduction en japonais moderne, notes). Tōkyō, 1927. Abrév. : Mizogoutchi.

#### II. Autres ouvrages

Foujimori Maçaji, *San'kō Nihon' rékishī* (Manuel d'histoire du Japon). Tōkyō, 1920.

Foujioka Sakoutarō, *Kokou boun'gakoushī kōwa* (Leçons d'histoire de la Littérature japonaise). Tōkyō, 1922. Abrév. : Foujioka.

Ishiwara Shokouboun, *Nihon' boukkyōshi* (Histoire du Bouddhisme japonais). Tōkyō, 1904. Abrév. : Ishiwara.

Iwaya Saçanami, *Nihon' moukashibanashi* (Contes japonais d'autrefois [pour les enfants]). Tōkyō, 1924. Abrév. : *Nihon' moukashibanashi*.

(1) Les lettres N. C. désignent, comme il a été dit, mon essai de traduction des « Notes de chevet ».

(2) C'est de ce livre, et non du suivant, qu'il s'agit lorsqu'il est parlé, sans plus, de « l'ouvrage de M. Kanéko ». Des remarques analogues doivent être faites à propos des ouvrages de MM. Anesaki, Ishikawa et Papinot, cités plus loin.



- Katsoura Gojourō, *Kan'séki kaïdai* (Bibliographie chinoise raisonnée). Tōkyō, 1911.
- Kén'kō Hōshi. Voir Souzouki.
- Kitamura Kigin'. Voir Souzouki.
- Matsouï. Voir *Wacéda*, V.
- Nagaï. Voir *Wacéda*, III.
- Okada. Voir *Wacéda*, II.
- Onoé. Voir *Wacéda*, VII.
- Ouéda, *Daïjiten'* (Grand dictionnaire japonais). Tōkyō, 1917.
- Saça. Voir *Wacéda*, IV.
- Saçagawa Tanērō, *Shina boun'gakoushi* (Histoire de la Littérature chinoise). Tōkyō, 1903. Abrév. : Saçagawa.
- Souzouki Hiroyouki, *Tsourézourégouça boun'dan'shō. Téicéi-zōhō* (Choix de commentaires sur les chapitres des « Variétés des moments d'ennui » de Kén'kō Hōshi, par Kitamura Kigin'. Revu et augmenté par Souzouki). 36<sup>e</sup> édition. Tōkyō, 1922. Abrév. : Souzouki.
- Takahama. Voir *Wacéda*, VIII.
- Tanamoura. Voir *Wacéda*, VI.
- Tchiaki. Voir *Wacéda*, I.
- Tchoung kouo jén' min'g ta tz'e tién'* (Grand dictionnaire biographique chinois), publié par « The Commercial Press ». Shanghai, 1927.
- Wacéda daïgakou shouppan'bou kokouboun' sén'shakou* (Presse universitaire de Wacéda. Morceaux choisis et expliqués de la Littérature japonaise). Tōkyō, 1915. Cet ouvrage comprend les chapitres suivants :
- I. *Kojiki sén'shakou* (« Le Livre des choses anciennes ». Morceaux choisis et expliqués), par Tchiaki Souétaka.
  - II. *Man'yōshō kōghi* (« Le Recueil d'une myriade de feuilles ». Leçon), par Okada Maçayoshi.
  - III. *Ghén'ji-monogatari sén'shakou* (« Le Roman de Ghén'ji ». Morceaux choisis et expliqués), par Nagaï Kazoutaka. Abrév. : Wacéda, *Ghén'ji*.
  - IV. *Makoura no sōshi sén'shakou* (« Les Notes de chevet ». Morceaux choisis et expliqués), par Saça Maçaïtchi. Abrév. : Wacéda, *Makoura*.
  - V. *Taihéiki téikin' kōghi* (« L'Histoire de la grande Paix. » Leçon pour l'enseignement à domicile), par Matsouï Kan'ji.
  - VI. *Ō-kagami, Maçou-kagami sén'shakou* (« Le Grand Miroir » et « le Miroir très clair ». Morceaux choisis et expliqués), par Tanamura Sōbatchi.

VII. *Waka hyōshakou* (Poésies japonaises, accompagnées de notes critiques), par Onoé Hatchirō. Abrév. : Wacéda, *Waka*.

VIII. *Haïkou kōghi*. (Epigrammes. Leçon), par Takahama Kiyoshi.

IX. Divers appendices.

## B. OUVRAGES EN LANGUES EUROPÉENNES

*Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde*, herausgegeben von der Hamburgischen Universität. Voir Florenz.

Adler (Paul), *Sachwörterbuch zur japanischen Literatur*. Frankfurt am Main, 1925.

Anesaki (Masaharu), *History of Japanese Religion*. London, 1930. Abrév. : Anesaki (1).

— *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation. Tome 43.) Paris, 1921. Abrév. : Anesaki, *Quelques pages*.

*Annales du Musée Guimet*. Voir Bénazet, Katō.

Appert (G.), *Un code japonais au huitième siècle*. Nouvelle Revue Historique de Droit Français et Étranger. Vol. XVI, pp. 212-228 ; vol. XVII, pp. 302-320, 730-745. Paris, 1892-1893.

— *Essai sur les institutions japonaises, de l'an 701 à l'an 950 de notre ère*. Nouvelle Revue Historique de Droit Français et Étranger. Vol. XX, pp. 18-46, 202-242. Paris, 1896.

Appert (G.) et Kinoshita (H.), *Ancien Japon*. Tōkyō, 1888.

Aston (W.-G.), *Nihongi. Chronicles of Japan (translated by —)* ; deux volumes. Transactions and proceedings of the Japan Society, Supplement I. London, 1896. Abrév. : Aston, *Nihongi*.

— *A History of Japanese Literature* (2). London, 1899. Abrév. : Aston, *Literature*.

— *A Grammar of the Japanese written language*. Third edition. London, Yokohama, 1904.

— *Shinto. The Way of the Gods*. London, 1905.

— Voir Chamberlain, *Ko-ji-ki* ; Purcell.

Balet (Léon). Voir *Mélanges japonais*.

Beck (L.-Adams). Voir Kobayashi.

(1) Voir p. 363, n. 2.

(2) Ouvrage publié aussi en français, sous le titre : « *Littérature japonaise*, par W.-G. Aston. Traduction de Henry-D. Davray », avec une note bibliographique rédigée par M. Maurice Courant. Paris, 1902.

- Bénazet (A.), *Le Théâtre au Japon*. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'études. Tome treizième.) Paris, 1901. Abrév. : Bénazet, *Théâtre*.
- Bramsen (W.), *Japanese chronological tables*. Tōkyō, 1880.
- Brinkley (F.), Nanjō (F.) and Iwasaki (Y.) ; *An unabridged Japanese-English dictionary*. 7<sup>th</sup> édition. Tōkyō, 1900.
- Buddhica*. Documents et travaux pour l'étude du Bouddhisme, publiés sous la direction de Jean Przyluski. Voir Visser (de —).
- Bulletin de la Société Franco-japonaise*. Voir Ishikawa.
- Burnouf et Leupol, *Dictionnaire classique sanscrit-français*. Paris, 1866.
- Cesselin (G.). Voir *Mélanges japonais*.
- Chamberlain (Basil-Hall), *Things Japanese*. Third edition. London, Tōkyō, 1898.
- *Mœurs et coutumes du Japon*. Traduction par Marc Logé, d'après la cinquième édition anglaise [de l'ouvrage précédent], revue et augmentée par l'auteur. Paris, 1931. Abrév. : Chamberlain, *Mœurs et coutumes*.
  - *The Classical Poetry of the Japanese*. London, 1880.
  - *Japanese Poetry*. London, 1911.
  - *A simplified grammar of the Japanese language (modern written style)*. Revised edition by Major James Garfield McIlroy. Chicago, 1924.
  - « *Ko-ji-ki* » (Translation of — or « *Records of Ancient Matters* »). Second edition, with annotations by the late W.-G. Aston. Kōbé, 1932. Abrév. : Chamberlain, *Ko-ji-ki*.
- Chamberlain (B.-H.) and Mason (W.-B.), *A Handbook for travellers in Japan (Murray's handbook)*. Ninth edition. London, 1913. Abrév. : Chamberlain and Mason, *Handbook* ; ou *Handbook for travellers*.
- Chanoch (Alexander), *Die altjapanische Jahreszeitenpoesie aus dem Kokinshū in Text und Übersetzung mit Erläuterungen*. (Veröffentlichungen des Seminars für Sprache und Kultur Japans an der Hamburgischen Universität. Nr. 2.) Leipzig, 1928. Abrév. : Chanoch.
- China-Review*. Voir p. 131, n. 2.
- Dautremer (J.), *Poésies et anecdotes japonaises de l'époque des Taïrā et des Minamoto*. Paris, 1909.
- *Chez nos alliés japonais. Esquisse historique*. Paris, 1918.
  - *L'Empire japonais et sa vie économique*. Paris, 1912. Abrév. : Dautremer. *L'Empire Japonais*.

Demiéville (P.). Voir *Hōbōgirin*.

Dickins (F.-V.), *The old bamboo-herver's story (Taketori no okina no monogatari)*. London, 1888. Abrév. : Dickins, *Taketori*.

— *Primitive and mediaeval Japanese texts*. Oxford, 1906.

Deux volumes : *Romanized texts*.

*Translations*.

Abrév. : Dickins, *Texts*. Dickins, *Translations*.

Douglas (R.-K.), *Confucianism and Taouism*. London, New-York, 1879. Abrév. : Douglas.

Edkins (Rev. Joseph), *Chinese Buddhism*. Second edition revised. London, 1893.

Ehmann (P.), *Die Sprichwörter und bildlichen Ausdrücke der japanischen Sprache*. (Supplement der « Mitteilungen » der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens.) Zweite Auflage. Tōkyō, 1927. Abrév. : Ehmann.

Eitel (Rev. E.-J.), *Handbook for the student of Chinese Buddhism*. London, 1870. Abrév. : Eitel, *Handbook for the student*.

— *Handbook of Chinese Buddhism*. London, 1888.

Élisséev (Serge). Voir *Mythologie asiatique*.

Florenz (Dr Karl), *Geschichte der japanischen Litteratur*. Zweite Ausgabe. Leipzig, 1909. Abrév. : Florenz, *Litteratur*.

— *Wörterbuch zur altjapanischen Liedersammlung Kokinshū*. (Band 18 der Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, herausgegeben von der Hamburgischen Universität.) Hamburg, 1925. Abrév. : Florenz, *Wörterbuch*.

— *Ancient Japanese Rituals* (1), Part IV. Transactions of the Asiatic Society of Japan. Vol. XXVII. Part. I, pp. 1-112. Tōkyō, 1899.

— *Japanische Mythologie. Nihongi*. « Zeitalter der Götter. » Supplement der « Mitteilungen » der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens. Tōkyō, 1901. Abrév. : Florenz, *Nihongi*.

Focillon (Henri), *L'Art bouddhique*. Paris, 1921.

Foucher (A.). Voir Oldenberg.

Franck (Ad.). Voir Rosny (de —).

Fujikawa (Dr med. Y.), *Geschichte der Medizin in Japan*. Tōkyō, 1911. Abrév. : Fujikawa.

Fujishima (Ryauon), *Le Bouddhisme japonais*. Paris, 1889. Abrév. : Fujishima.

Gérard (A.). Voir Okakura.



Giles (Herbert A.), *A Chinese biographical dictionary*. London, Shanghai, 1898.

— *A Glossary of reference on subjects connected with the Far east*. Third edition. Shanghai, 1900. Abrév. : Giles, *A Glossary of reference*.

— *A History of Chinese Literature*. London, 1901. Abrév. : Giles, *Literature*.

— *A Chinese-English dictionary*. Second edition. Shanghai, Hongkong, London, 1912.

Grousset (René), *Histoire de l'Extrême-Orient*. (Deux volumes.) Paris, 1929. Abrév. : Grousset.

Grube (Dr Wilhelm), *Geschichte der chinesischen Litteratur*. Zweite Ausgabe. Leipzig, 1909.

Gundert (Dr W.), *Die japanische Literatur*. Wildpark-Potsdam, 1929. Abrév. : Gundert, *Literatur*.

Hackin (J.) Voir *Mythologie asiatique*.

Hara (Katsourō), *Histoire du Japon*. Paris, 1926. Abrév. : Hara.

Harlez (C. de —), *Vocabulaire bouddhique sanscrit-chinois*. (Extrait du T'oung-pao ; vol. VII, n° 4 ; vol. VIII, n° 2.) Leide, 1897. Abrév. : De Harlez.

Hepburn (J.-C.), *A Japanese-English and English-Japanese dictionary*. Third edition. Tōkyō, 1886.

Hervey-Saint-Denys (Marquis d'—), *Poésies de l'époque des Thang*. Paris, 1862. Abrév. : D'Hervey-Saint-Denys.

Hitomi (I.), *Le Japon. Essai sur les mœurs et les institutions*. Paris, 1900. Abrév. : Hitomi.

*Hōbōgirin*. Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme, d'après les sources chinoises et japonaises, publié sous la direction de Sylvain Lévi et J. Takakusu. Rédacteur en chef : Paul Demiéville. Maison franco-japonaise. Tōkyō. Trois fascicules parus : Premier fascicule, Tōkyō, 1929. Deuxième fascicule, Tōkyō, 1930. Fascicule annexe (Tables du Taishō Issaikyō), Tōkyō, 1931. Abrév. : *Hōbōgirin*..

Hoffmann (J.) et Schultes (H.), *Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine*. Nouvelle édition augmentée (en français et en hollandais). Leyde, 1864.

Hovelacque (Emile), *La Chine*. Paris, 1920.

— *Le Japon*. Paris, 1921.

Huart (Clément). Voir *Mythologie asiatique*.

Inada. Voir Koop.

Inouye (Jukichi), *Comprehensive Japanese-English dictionary*. Tōkyō, 1921.

Ishikawa (Takéshi), *Etude sur la littérature impressionniste au Japon*. Paris, 1909. Abrév. : Ishikawa (1).

— *Une poétesse japonaise et son œuvre. Sei Shonagon et le Makoura-no-soshi*. Extrait du Bulletin n° XVIII de la Société Franco-japonaise de Paris. Paris, 1910.

*Journaux intimes des dames de la cour du vieux Japon*, publiés en anglais par Annie Shepley Omori et Kochi Doi. Traduction de Marc Logé, avec une préface de Amy Lowell. Paris, 1925. Abrév. : *Journaux*.

Julien (Stanislas), *Syntaxe nouvelle de la langue chinoise*. Second volume. Paris, 1870.

Katō (Genchi), *Le Shintō. Religion nationale du Japon*. (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation. Tome 50. Ouvrage traduit en français par la Maison franco-japonaise de Tōkyō.) Paris, 1931. Abrév. : Katō.

Kinoshita. Voir Appert.

Kobayashi (Nobuko), *The Sketch book of the Lady Sei Shōnagon, translated from the Japanese*. With introduction by L. Adams Beck. London, 1930. Abrév. : Kobayashi.

Конрад (Н. И.), *Японская Литература в образцах и очерках*. Том. I. Ленинград, 1927. Abrév. : Konrad.

Koop (Albert J.) and Inada (Hogitarō), *Meiji Benran. Japanese names and how to read them*. London, 1923. Abrév. : Koop and Inada, *Meiji Benran*.

Krause (Dr F. E. A.), *Ju-Tao-Fo. Die religiösen und philosophischen Systeme Ostasiens*. München, 1924. Abrév. : Krause.

— *Terminologie und Namenverzeichnis zu Religion und Philosophie Ostasiens*. Beiheft zu Ju-Tao-Fo. München, 1924.

Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, *Les Notes de l'oreiller (de Sei Shonagon), traduites du japonais avec une introduction*. Paris, 1928.

Laboulaye (Ed.). Voir Rosny (de-).

Lange (Dr D.), *Thesaurus japonicus. Japanisch-deutsches Wörterbuch*. Trois volumes parus : I. Band, Berlin, 1913 ; II. Band, Berlin, Leipzig, 1919 ; III. Band, Berlin, Leipzig, 1920. Abrév. : Lange, *Wörterbuch*.

Lemaréchal (J.-M.), *Dictionnaire japonais-français*. Tōkyō, Yokohama, 1904.

Leupol. Voir Burnouf.

Lévi (Sylvain). Voir *Hōbōgin*, Oldenberg.

(1) Voir p. 363, n. 2.

- Linossier (R.). Voir *Mythologie asiatique*.
- Lloyd (Arthur), *The Creed of Half Japan. Historial Sketches of Japanese Buddhism*. London, 1911. Abrév. : A. Lloyd.
- Logé (Marc). Voir Chamberlain, *Mœurs et coutumes* ; et *Journaux*.
- Lorenzen (Dr Alfred), *Die Gedichte Hitomaro's aus dem Manyōshū in Text und Übersetzung mit Erläuterungen*. (Veröffentlichungen des Seminars für Sprache und Kultur Japans. an der Hamburgischen Universität. Nr 1.) Hamburg, 1927. Abrév. : Lorenzen.
- Lowell (Amy). Voir *Journaux*.
- Maison franco-japonaise. Voir *Hōbōgirin*, Katō.
- Martin (J.-M.), *Le Shintoïsme, religion nationale*. Deux volumes parus. I. *Les Origines*, Hongkong, 1924 ; II. *Le Shintoïsme ancien*, Hongkong, 1927. Abrév. : Martin, *Shintoïsme*.
- Maspéro (H.). Voir *Mythologie asiatique*.
- Mayers (W.-F.), *The Chinese reader's manual* (reprinted from the edition of 1874). Sanghaï, 1910. Abrév. : Mayers.
- Mazelière (M<sup>is</sup> de la —), *Le Japon. Histoire et civilisation*. Tome premier. *Le Japon ancien*. Paris, 1906. Abrév. : De la Mazelière.
- McIlroy. Voir Chamberlain, *A simplified grammar*.
- Mélanges japonais*, n° 11. (Troisième année. Juillet 1906.) Tōkyō, 1906. Abrév. : *Mélanges japonais*.
- Les trois premiers articles contenus dans ce numéro des « *Mélanges* » sont : p. 253, E. Papinot, *Essais sur l'histoire du Japon*, III, *Premières lueurs de civilisation* ; p. 266, G. Ces-selin, *Bon matsuri, La fête des morts ou fête des lanternes* ; p. 276, Léon Balet, *Œuvre politique de Shōtoku Taishi*.
- Metchnikoff (Léon), *L'Empire japonais*. Genève, 1881. Abrév. : Metchnikoff.
- Milloué (L. de), *Le Bouddhisme dans le monde*. Paris, 1892. Abrév. : De Milloué.
- Mino. Voir *Nanjio's Catalogue*.
- Mitford. Voir Redesdale.
- Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*. Voir Ehmann ; Florenz, *Nihongi*.
- Miura. Voir Wedemeyer.
- Müller (Max), *Buddhist Mahāyāna Texts. Sacred Books of the East*. Volume XLIX. Oxford, 1894.
- Murdoch (James), *A History of Japan*. Vol. I. *From the Origins to the arrival of the Portuguese in 1542 A. D.* Second Impres-sion. London, 1925. Abrév. : Murdoch.
- Murray. Voir Chamberlain and Mason.

*Mythologie asiatique illustrée*. Paris, 1928. Abrév. : *Mythologie asiatique*.

Voir surtout :

p. 363, Éliassév (Serge), *Mythologie du Japon*.

p. 121, Hackin (J.), *Mythologie du Lamaïsme*.

p. 1, Huart (Clément), *Mythologie de la Perse*.

p. 29, Linossier (M<sup>lle</sup> R.), *Mythologie du Bouddhisme dans l'Inde*.

p. 227, Maspéro (Henri), *Mythologie de la Chine moderne*.

p. 69, Wilman-Grabowska (M<sup>me</sup> H. de —), *Mythologie brahmanique*.

Nachod (O), *Geschichte von Japan*. Abrév. : Nachod, *Geschichte*.

I. Band. *Die Urzeit (bis 645 n. Chr.)*. Gotha u. Leipzig, 1906.

II. Band. *Die Übernahme der chinesischen Kultur (645 bis ca 850)* : I. Hälfte, Leipzig, 1929 ; II. Hälfte, Leipzig, 1930.

Nanjio (Bunyu), *A Catalogue of the Chinese translation of the Buddhist Tripitaka*. Oxford, 1883. Abrév. : Nanjio, ou Nan'-jō (1).

*Nanjio's Catalogue (Japanese alphabetical Index of —) with supplements and corrections*, edited by Daijō Tokiwa and Unrai Ogiwara assisted by Kōjun Minō. Tōkyō, 1930.

*Nouvelle Revue Historique de Droit Français et Étranger*. Voir Appert. Ogiwara. Voir *Nanjio's Catalogue*.

Okakura (Kakuzo), *Les idéaux de l'Orient. Le Réveil du Japon*. Traduction de Jenny Serruys. Préface de M. Auguste Gérard. Paris, 1917. Abrév. : Okakura.

Okasaki (D<sup>r</sup> Tomitsu), *Geschichte der japanischen Nationalliteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart*. Leipzig, 1899. Abrév. : Okasaki.

Oldenberg (H), *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté* ; traduit de l'allemand, par A. Foucher. Avec une préface de M. Sylvain Lévi. Troisième édition française. Paris, 1921. Abrév. : Oldenberg.

Papinot (E.), *Dictionnaire d'histoire et de géographie du Japon*. Tōkyō, Yokohama, 1906. Abrév. : Papinot (2).

— *Dictionnaire japonais-français des noms principaux de l'histoire et de la géographie du Japon*. Hongkong, 1899. Abrév. : Papinot, *Dictionnaire des noms principaux*.

— Voir *Mélanges japonais*.

(1) Cf. p. 103, n. 2.

(2) Voir p. 303, n. 2.

Ouvrage publié également en anglais, sous le titre : *Historical and geographical dictionary of Japan*. Tōkyō, Yokohama, 1909.



- Pfizmaier (Dr A.), *Die Aufzeichnungen der japanischen Dichterin Sei Seô-na-gon*. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. LXXXI. Band, I. Heft, Jahrgang 1875, October. Wien, 1876. Abrév. : Pfizmaier.
- Pierson (Dr J.-L. — Jnr), *10.000 Chinese-Japanese characters*. Leiden, 1926.
- *The Manyôshû, translated and annotated*. Book I. Leyden, 1929.
- Piggott (Sir F.), *The Music and Musical Instruments of Japan*. With notes by T. L. Southgate. 2<sup>d</sup> édition. Yokohama, 1909.
- Porter (W.-N.), *The Tosa Diary, translated from the Japanese*. London, 1912.
- *The Miscellany of a Japanese Priest, being a translation of Tsure-zure gusa*. London, 1914. Abrév. : Porter; *The Miscellany*.
- Produits forestiers du Japon exposés à l'Exposition universelle de 1900 (Description des —)*, publiée par la Direction des Forêts au Ministère de l'Agriculture et du Commerce de l'Empire du Japon. Paris, 1900.
- Purcell (Dr T.-A.) and Aston (W.-G.), *A literary lady of Old Japan*. Extracted from the Transactions of the Asiatic Society of Japan. Vol. XVI. Part III. Tôkyô, 1888.
- Przyłuski (J.). Voir *Buddhica*.
- Redesdale (Lord —, [A. B. F. Mitford]), [*Tales of Old Japan*, 11th édition. London, 1910.
- Rein (J.-J.), *Japan nach Reisen und Studien im Auftrage der Königlich Preussischen Regierung dargestellt*. Band I. *Natur und Volk des Mikadoreiches* (1) : I. Auflage, Leipzig, 1881 ; II. Auflage, Leipzig, 1905. Band II. *Land- und Forstwirtschaft. Industrie und Handel* (2). Leipzig, 1886. Abrév. : Rein.
- Revon (Michel), *Etude sur Hoksai*. Paris, 1896. Abrév. : Revon, *Hoksai*.
- *De arte florali apud Japonenses*. Parisiis, 1896. Abrév. : Revon, *De arte florali*.
- *Le Shinntoïsme. Tome premier : Les Dieux du Shinntô*. Paris, 1907. Abrév. : Revon, *Shinntoïsme*.
- *Les Anciens rituels du Shintô considérés comme formules magiques*. (Mémoire lu au troisième Congrès international d'histoire des religions, le 18 septembre 1908.) Oxford, 1908. Abrév. : Revon, *Rituels*.

(1) Egalement publié en anglais (*Rein's Japan : Travels and researches*. London 1884).

(2) Publié aussi en anglais (*The industries of Japan*. London, 1889).

Revon (Michel), *Le Rituel du feu dans l'ancien Shinntô*. Extrait du T'oung-pao. Série II. Vol. IX, n° 2. Leide, 1908. Abrév. : Revon, *Rituel du feu*.

— *Anthologie de la littérature japonaise, des Origines au xx<sup>e</sup> siècle*. Sixième édition. Paris, 1928. Abrév. : Revon, *Anthologie*.

Rhys Davids (T.-W.), *Buddhism*. London, New-York, 1880.

Richard (L.), *Géographie de l'Empire de Chine*. (Cours supérieur.) Chang-haï, 1905

Rosny (Léon de —), *Anthologie japonaise. Poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon, traduites en français et publiées avec le texte original*. Avec une préface par Ed. Laboulaye, Paris, 1871. Abrév. : De Rosny, *Anthologie*.

— *Le Taoïsme*. Avec une introduction par Ad. Franck. Paris, 1892. Abrév. : De Rosny, *Taoïsme*.

Sansom (G.-B.), *An Historical Grammar of Japanese*. Oxford, 1928. Abrév. : Sansom, *Grammar*.

— *Japan. A Short Cultural History*. London, 1931.

Satow (Sir E.-M.) (1), *Ancient Japanese Rituals*. I-III. Transactions of the Asiatic Society of Japan. Vol. VII, pp. 97-132, 409-455 ; Tōkyō, 1879 ; et vol. IX, pp. 183-241 ; Tōkyō, 1881.

Schultes. Voir Hoffmann.

Sénart. Voir Vallée-Poussin (de la —).

Serruys (J.). Voir Okakura.

Shepley Omori (A.) et Kochi Doi. Voir *Journaux*.

*Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* (Wien). Voir Pfizmaier.

Soulié (Georges), *La musique en Chine*. Paris, 1911.

— *Essai sur la littérature chinoise*. Paris, 1912.

Soulié de Morant (G.). *La passion de Yang Kwé-jeï*. Paris, 1924.

— *Histoire de la Chine, de l'antiquité jusqu'en 1929*. Paris 1929.

Southgate. Voir Piggott.

Stein. Voir p. 131, n. 2.

Steinilber-Oberlin. Voir Kuni Matsuo.

Takakusu. Voir *Hōbōgirin*.

Tcheng-Ki-Tong (Colonel—). *Les Chinois peints par eux-mêmes*. Dixième édition. Paris, 1886. Abrév. : Tcheng-Ki-Tong.

*Terry's Japanese Empire. A guide book for travellers*, by T. Philip Terry. London, 1914.

Tokiwa. Voir *Nanjio's Catalogue*.

Tokugawa (Iyemasa), *Japanese wrestling* (Transactions and pro-

(1) Cf. p. 83, n. 7, et p. 95, n. 2.

- ceedings of the Japan Society, April 1912). London, 1912.  
Abrév. : Tokugawa.
- T'oung-pao. Voir Harlez (C. de —) et Revon.
- Transactions and proceedings of the Japan Society, London. Voir Aston, *Nihongi* ; Tokugawa.
- Transactions of the Asiatic Society of Japan. Tōkyō. Voir Florenz, *Ancient Japanese Rituals* ; Purcell and Aston ; Satow, *Ancient Japanese Rituals*. Abrév. : T. A. S. J.
- Vallée Poussin (Louis de la —). *La morale bouddhique*. Avec une préface de M. Emile Sénart. Paris, 1927. Abrév. : De la Vallée Poussin.
- Veröffentlichungen des Seminars für Sprache und Kultur Japans an der Hamburgischen Universität. Voir Chanoch, Lorenzen.
- Visser (Dr M. W. de —), *Ancient Buddhism in Japan* (Buddhica, première série : Mémoires. Tome III). Quatre fascicules parus. Paris, 1928, 29, 30, 31. Abrév. : De Visser.
- Waley (Arthur), *The Tale of Genji by Lady Murasaki (translated from the Japanese by —)*. Vol. I. London, 1925.  
— *The Pillow-Book of Sei Shōnagon (translated by —)*. London, 1928.
- Wedemeyer (A.) und Miura (Sh.), *Die Ryō oder Gebote. Ein japanisches Rechtsbuch des 8. Jahrhunderts*. Ouvrage manuscrit cité par M. Nachod (*Geschichte*) (1).
- Whitney (W.-N.), *A concise dictionary of the principal roads, chief towns and villages of Japan*. Tōkyō, 1889.  
— *Appendix to a concise dictionary...* Tōkyō, 1889.
- Wieger (Léon), *Amidisme chinois et japonais*. Hien-hien (Chine), 1928. Abrév. : Wieger.
- Wilhelm (Dr Richard), *Die chinesische Literatur*. Wildpark-Potsdam, 1926.
- Woitsch (L.), *Lieder eines chinesischen Dichters und Trinkers (Po chü-i) übertragen von —*. Leipzig, 1925. Abrév. : Woitsch.
- Wylie (A.), *Notes on Chinese Literature : with introductory remarks on the progressive advancement of the art ; and a list of translations from the Chinese into various European languages*. Reprinted from the original edition. Shanghai, 1922. Abrév. : Wylie.

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                    | Pages |
|--------------------|-------|
| INTRODUCTION ..... | 7     |

### NOTES PRÉLIMINAIRES

|                                                                                                           |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. <i>Notation des mots japonais, chinois et sanscrits qui sont employés dans le présent travail.....</i> | 11 |
| II. <i>Les noms propres chinois et japonais.....</i>                                                      | 14 |
| III. <i>L'indication des dates et des heures dans l'ancien Japon</i>                                      | 16 |

### PREMIÈRE PARTIE

#### LE TEMPS DE SÉI SHŌNAGON'. ETUDE GÉNÉRALE

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| A. <i>Remarques .....</i>                                                               | 21  |
| B. <i>Aperçu de l'histoire du Japon, des Origines au x<sup>e</sup> siècle</i>           | 22  |
| C. <i>Aperçu de l'histoire de la Chine.....</i>                                         | 32  |
| D. <i>Le Japon au x<sup>e</sup> siècle.</i>                                             |     |
| Chapitre I : Le territoire japonais. Le monde où vivaient Séi et ses contemporains..... | 36  |
| Chapitre II : L'organisation de l'État, les titres et les fonctions .....               | 56  |
| Chapitre III : Les religions .....                                                      | 76  |
| I. La Voie des Dieux .....                                                              | 77  |
| II. Le Bouddhisme .....                                                                 | 85  |
| III. Le Confucianisme .....                                                             | 112 |
| IV. Le Taoïsme.....                                                                     | 115 |
| V. La divination et la magie, les superstitions                                         | 115 |
| Chapitre IV : Les sciences, les lettres et les arts, les divertissements.....           | 120 |



|                                                                      | Pages |
|----------------------------------------------------------------------|-------|
| Chapitre V : Les idées, les mœurs, les coutumes.....                 | 134   |
| Chapitre VI : La vie au temps de Séi Shōnagon' ..                    | 144   |
| Les divers services du Palais .....                                  | 144   |
| La vie des dames et des courtisans .....                             | 145   |
| Les fêtes, les cérémonies, les divers événements<br>de l'année ..... | 148   |

## DEUXIÈME PARTIE

### LE TEMPS DE SÉI SHŌNAGON. ÉTUDE PARTICULIÈRE

|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. <i>Les familles importantes.</i> .....                                                               | 167 |
| Les personnages.....                                                                                    | 170 |
| L'origine de Séi.....                                                                                   | 184 |
| II. <i>Les événements. Méthode employée pour essayer de fixer la<br/>    date de chacun d'eux</i> ..... | 187 |
| Leur ordre chronologique probable.....                                                                  | 188 |

## TROISIÈME PARTIE

### L'ŒUVRE DE SÉI SHŌNAGON'

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. <i>Généralités.</i> Les conditions dans lesquelles Séi écrit<br>son ouvrage ..... | 203 |
| Les commentaires.....                                                                | 206 |
| II. <i>La forme.</i>                                                                 |     |
| Le titre de l'ouvrage.....                                                           | 206 |
| La langue des « Notes de chevet » .....                                              | 206 |
| La suite des chapitres et des paragraphes.....                                       | 213 |
| Le style.....                                                                        | 214 |
| Les jeux de mots.....                                                                | 216 |
| Les poésies.....                                                                     | 217 |
| III. <i>Le fond.</i>                                                                 |     |
| Énumérations .....                                                                   | 235 |
| Descriptions et tableaux.....                                                        | 235 |
| Divers (les sons, les parfums...).....                                               | 237 |
| Récits.....                                                                          | 237 |
| Réflexions .....                                                                     | 238 |
| Portraits physiques et moraux.....                                                   | 238 |
| Les personnages. Types généraux .....                                                | 239 |
| Personnages particuliers.....                                                        | 240 |

QUATRIÈME PARTIE

SÉI SHONAGON'

|                                                               | Pages |
|---------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Son physique</i> .....                                     | 255   |
| <i>Son caractère</i> .....                                    | 256   |
| <i>Sa vie privée</i> .....                                    | 260   |
| <i>Ses goûts, ses idées</i> .....                             | 261   |
| <i>Sa religion. Bouddhisme</i> .....                          | 263   |
| Shintoïsme .....                                              | 264   |
| A quelle secte appartenait-elle ?.....                        | 265   |
| Sa ferveur.....                                               | 266   |
| <i>Son érudition, comparée à celle de son entourage</i> ..... | 267   |
| Sciences .....                                                | 268   |
| Géographie .....                                              | 269   |
| Histoire .....                                                | 270   |
| Légendes .....                                                | 275   |
| Textes sacrés.....                                            | 278   |
| Littérature de langue japonaise. Poésie.....                  | 280   |
| Prose .....                                                   | 336   |
| Littérature de langue chinoise. Poésie.....                   | 339   |
| Prose .....                                                   | 350   |
| <i>L'esprit de Séi et celui de ses contemporains</i> .....    | 350   |
| Surnoms donnés.....                                           | 351   |
| Plaisanteries .....                                           | 352   |
| Calembours .....                                              | 352   |
| Jeux de mots écrits .....                                     | 355   |
| <i>Ce qu'ignorait Séi</i> .....                               | 356   |
| CONCLUSION. ....                                              | 357   |
| INDEX ALPHABÉTIQUE DE QUELQUES NOMS PROPRES. ....             | 359   |
| BIBLIOGRAPHIE .....                                           | 363   |

---

Vu le 21 février 1933 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :  
*Le Recteur de l'Académie de Paris,*

S. CHARLÉTY.

---

---

Saint-Amand (Cher)  
Imprimerie Ch.-A. BÉDU  
1934

---

---

# ERRATA

Le premier nombre indique la page ; le second, s'il est entre parenthèses, une note ; sinon, la ligne (compter à partir du bas quand ce nombre est suivi de la lettre b).

## LIRE :

- |                |                                            |          |                                                                                              |
|----------------|--------------------------------------------|----------|----------------------------------------------------------------------------------------------|
| 12, (5)        | <i>A Chinese</i>                           | » 3b     | <i>A-ni-tcheun'-na</i>                                                                       |
| 14, 11         | <i>ssū</i>                                 | 89, 6    | <i>A-mou-tch'iu-po-tcheu-lo</i>                                                              |
| 15, (6)        | Parenthèse à la fin.                       | » 17     | <i>Tchih-houï</i>                                                                            |
| 17, (3)        | (10 <sup>e</sup> ligne) <i>koto</i> (N. C. | 90, 11b  | et 5b <i>Vaçouban'd'ou</i>                                                                   |
| » (4)          | (5 <sup>e</sup> ligne) <i>zouki</i> soit   | » 7b     | <i>esprit</i> (3).                                                                           |
| 29, 1          | Supprimer aujourd'hui                      | 92, 4b   | <i>Souk'āvati</i>                                                                            |
| 35, 13         | <i>Kao Tsou</i>                            | » 2b     | <i>Kālayaças</i>                                                                             |
| 40, (10)       | <i>dén'jō</i>                              | 95, 10   | <i>rakshaci</i>                                                                              |
| 43, (1)        | traduction, ce                             | 96, 12   | Compatissante » ; <i>Daiji</i>                                                               |
| 58, 16         | ( <i>rittaishi</i> ) consacrait            | 100, (1) | identifié avec                                                                               |
| 60, 20         | consacrait, au                             | 101, 10  | <i>oupācaka</i>                                                                              |
| 66, 5b         | rapidement jouait                          | » 11     | <i>oupācika</i>                                                                              |
| » 1b           | Cérémonies, des                            | 104, 14b | <i>Kālayaças</i>                                                                             |
| 70, 1b         | <i>nyōkourōdo</i>                          | » 13b    | <i>Souk'āvatyamrita-</i>                                                                     |
| 71, 13b        | <i>myōbou</i>                              | 105, 3   | Trait d'union à la fin.                                                                      |
| 72, 13b        | douze) <i>nyojou</i> (ou                   | » 10b    | <i>Śikshānan'da</i>                                                                          |
| 78, 16         | <i>Yōuryakou</i>                           | 106, 6   | <i>saīçainan'daranikyō</i>                                                                   |
| » (8)          | Emperor <i>Ojin</i>                        | » 13b    | <i>Kin'kara</i> et <i>Shih T'an'-yao</i>                                                     |
| 79, 5          | origine, un                                | 107, 15  | formée (3).                                                                                  |
| » 1b           | <i>Ō-yama</i>                              | » 13b    | <i>saṃ'sāra</i>                                                                              |
| 80, 9          | clan les                                   | 108, 7b  | <i>sammaidō</i>                                                                              |
| 84, 4          | la « Grande                                | 110, 15  | <i>śarīra</i>                                                                                |
| 85, 9b         | <i>Rādjagriha</i>                          | 113, 1   | <i>Tch'iou</i>                                                                               |
| » 7b, et 86, 4 | <i>Vaiçālī</i>                             | » 3b     | <i>Tchoung-young, Tchōuyō</i>                                                                |
| 86, 12b et 6b  | <i>Vaçouban'd'ou</i>                       | 114, 4   | <i>Sō San'</i>                                                                               |
| 87, 6b         | <i>Tchih Loou-tchia-tch'an'</i>            | » 5      | <i>Kō Kyōu</i> (Remplacer, dans les monosyllabes japonais de cette page, ou par <i>ōu</i> .) |
| » 3b           | <i>T'an'-mo-lo-tch'a</i>                   | » 12     | <i>Bin' Son'</i>                                                                             |
| » 2b et 1b     | <i>Hōgo</i>                                | » 17     | <i>Touan'-mou Tz'e</i>                                                                       |
| 88, 12         | <i>Kālayaças</i>                           | » 19     | <i>Zén' Kyōu</i>                                                                             |
| » 13           | <i>liang-yéh-sheu, jap.</i>                | 123, 10  | 890), <i>Sōcēi</i>                                                                           |
| » »            | <i>Shih-tch'eun'g</i>                      | 125, 6b  | compila                                                                                      |
| » 15           | <i>Shih T'an'-yao</i>                      | 129, 3   | <i>Nihon'ghi</i>                                                                             |
| » 16           | <i>Kin'kara</i>                            | » 7      | furent, avant                                                                                |



- 133, 9 Ghén'ji » (3)  
 » (5) ici, au  
 155, 9b Une épreuve  
 169, 14 Nobouko  
 170, 9b *sadaijin'*  
 171, 9b *Shikibou no jō*  
 186, 10 elle-même la fille  
 » (4) *koto wo*  
 187, (2) *Shin'-kokin'shōu*  
 192, 2b [Palais du] jardin des  
 195, 1 un pèlerinage  
 198, (6) (3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> lignes) Remplacer les parenthèses par des crochets.  
 200, 10 Shonagon, après  
 201, (4) (1<sup>re</sup> ligne) *Shōnagon'*  
 » » (2<sup>e</sup> ligne) *datchi*  
 207, (1) *okashikouté*  
 208, (7) *kéçō ni*  
 213, (1) Rectifier le numéro, lire leur  
 215, 2 *j'ai*  
 217, 19 Supprimer les guillemets après  
 par :  
 223, (1) *Narinoubéki kana.*  
 238, 8 ouvrage des  
 240, 14b toutes les situations  
 261, 19 quelle conduite  
 276, 2 (2 fois) *Ō Shitsou*  
 » 4 *Shih-shi-shan'*  
 » 1b exaucés... (5) »  
 279, (5) Rétablir le numéro.  
 287, 9 { la chaudière à sel } de Tchika,  
 { *Shiogama* }  
 289, (3) *Dickins, Texts*  
 » » du *Kokin'shōu*

- 291, 1 une autre  
 292, (2) *Oré yo*  
 299, (1) *fouréshi*  
 300, 5b se perd  
 303, 7b contemporaine (*Go-shōuishōu*):  
 307, 1 Supprimer le point après voir  
 310, 1b plaine de  
 314, 9 *Shōuishōu*  
 315, (2) *miné no*  
 318, 8 Les { [boutons  
 { pantalons  
 338, 8b *Kōkō*  
 346, 6b âge (8).  
 347, 14 Tch'eun'g-i  
 361, 4b *Shighéko*  
 369, 11b japonais  
 370, 2 *Historical*  
 » 7 Japans an  
 371, 9b allemand par

#### ADDENDA :

- 13, 14b Quand, par suite de la juxtaposition de mots sauscrits, deux voyelles se rencontrent, la langue évite le hiatus : *a* final et *a* initial se fondent en un seul son *ā*, de même *i* + *i* = *ī*, *ou* + *ou* = *ōu* ; *a* + *i* = *ē*, *a* + *ou* = *ō*, etc.  
 17, (3) (5<sup>e</sup> ligne) Pour la particule *na*, cf. Sansom, *Grammar*, p. 234.









